IMPRESSIONS DE VOYAGE

MIDI DE LA FRANCE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

LA CARAVANE.

Nous partîmes de Paris le 15 octobre 1834, dans l'intention de visiter le midi de la France, la Corse, l'Italie, la Calabre et la Sicile.

Le voyage que nous entreprenions n'était ni une promenade de gens du monde, ni une expédition de savans, mais un pélerinage d'artistes. Nous ne comptions ni brûler les grands chemins dans notre chaise de poste, ni nous enterrer dans les bibliothèques, mais aller partout où un point de vue pittoresque, un souvenir historique ou une tradition populaire nous appelleraient. En conséquence, nous nous mîmes en route sans itinéraire arrêté, nous en remettant au hasard et à notre bonne fortune du soin de nous conduire partout où il y aurait quelque chose à prendre, nous inquiétant peu des récoltes déjà faites par nos devanciers, certains que les hommes ne peuvent rentrer dans leurs granges tous les épis que Dieu sème, et convaincus qu'il n'y a pas de terre si bien moissonnée, qu'il n'y reste pour l'histoire, la poésie ou l'imagination, une dernière gerbe à y glaner.

La caravane se composait de Godefroy Jadin, que ses deux dernières expositions venaient de placer au premier rang de nos paysagistes; d'Amaury Duval, que nous devions rejoindre à Florence, où il achevait, par l'étude des maîtres, la grande éducation raphaélesque qu'il avait commencée dans les ateliers de monsieur Ingres; de moi, qui dirigeais l'expédition, et de Mylord, qui la suivait.

Comme les trois premiers personnages que je viens de nommer dans cette série de voyageurs sont déjà, par leurs œuvres, plus ou moins connus du public, je ne m'étendrai pas davantage sur leurs qualités physiques et morales, mais je demanderai la permission de revenir sur le dernier, qui jouera dans le cours de cette narration un rôle trop important pour que nous négligions de le faire, dès ces premières pages, connaître à nos lecteurs, à qui je le soupçonne d'être totalement étranger.

Mylord est né à Londres, en 1828, dans une niche de l'hôtel de lord Arthur G...., situé dans Regent-Street. Son père était un terrier et sa mère une bull-dog, tous deux de pure et antique généalogie; de sorte que leur fils réunit en lui les qualités caractéristiques des deux races : c'est-à dire, au physique, une tête grosse à elle seule comme le reste du corps, ornée de deux gros yeux qui deviennent sanglans à la moindre émotion, d'un nez à moitié fendu qui découvre une partie de la mâchoire supérieure d'une gueule qui s'ouvre jusqu'aux oreilles, pour se refermer comme un étau; et au moral, d'une ardeur de combat qui, lorsqu'on l'excite, s'exerce indifféremment sur toute espèce d'animal ou de chose, depuis le rat jusqu'au taureau, depuis la fusée volante qui s'échappe d'un feu d'artifice jusqu'à la lave qui jaillit d'un volcan.

Lord Arthur G.... était grand amateur de paris, et souvent le père et la mère de Mylord lui avaient fait gagner des sommes considérables, le premier en combattant contre des animaux de son espèce, ou en faisant des prises sur des tisons enflammés; la seconde, en étranglant dans un temps donné un nombre déterminé de chats et de rats. Le rêve de lord Arthur G.... avait longtemps été de réunir les qualités de ses deux chiens dans un seul, et il avait déjà tenté plusieurs essais infructueux, lorsque Mylord vint au monde; il fut en conséquence appelé *Hope*, mot qui, comme chacun sait, veut dire en anglais *espoir*. Plus tard nous dirons à quel concours de circonstances il dut son changement de nom.

Soit influence patronymique, soit dispositions naturelles, le jeune élève de lord Arthur G.... ne tarda point à tenir plus encore qu'il n'avait promis : à quatre mois, faute de champions étrangers, il faisait déjà des prises charmantes sur son père et sur sa mère, et à six mois il étranglait huit rats en trente secondes et trois chats en cinq minutes. Ces qualités naturelles et acquises ne firent, comme on le pense bien, que se développer avec l'âge; de sorte qu'à deux ans le jeune

Hope, quoique au commencement de sa carrière à peine, avait déjà une réputation qui allait de pair avec les plus grandes, les plus vieilles et les plus nobles nobles réputations de Londres ; il est inutile de dire que nous n'entendons parler ici que de l'aristocratie canine.

Hope était à l'apogée de sa gloire, lorsqu'en 1831 Adolphe B., le fils d'un de nos plus riches banquiers, alla passer quelque temps à Londres, muni de lettres de recommandations, dont l'une était adressée à lord Arthur G.... La révolution de juillet venait d'éclater : c'était l'objet des conjectures de toute l'Europe. Il n'était point encore de trop mauvais goût d'avouer qu'on y avait contribué ; de sorte qu'interrogé sur la journée du jeudi 29, Adolphe raconta quelques détails de la prise des Tuileries, à laquelle il avait assisté. Entre autres détails, il y en avait un assez curieux et dont nous garantissons l'authenticité.

Le peuple, en se répandant à travers le château, avait pénétré jusqu'à la salle des Maréchaux, ce magnifique musée de notre gloire militaire. Cependant au milieu de ces grands noms, il y en avait quelques-uns, il faut bien l'avouer, qui avaient cessé de jouir de la faveur publique, et qui, en échange, avaient acquis le privilége de porter au plus haut degré l'exaspération du moment. L'un de ces noms était celui du comte de Bourmont, à qui Alger n'avait pu faire pardonner Waterloo, et celui du duc Raguse, qui, par sa fidélité récente à Charles X, était loin d'avoir fait oublier son ingratitude envers Napoléon. Or, ces deux noms se trouvaient inscrits dans la salle des Maréchaux, le premier sur un cadre vide, car on n'avait point encore eu le temps de le faire remplir autrement que par une tenture de moire rouge ; le second, au bas d'un magnifique portrait, en grand costume de général, peint par Gérard.

Le peuple, en passant devant le cadre vide et en lisant le nom du comte de Bourmont, se jeta sur cette moire rouge comme fait le taureau sur le manteau écarlate du matador, la mit en morceaux et la foula aux pieds. Il avait à peine fait sa justice de ce côté, que d'autres cris de rage se firent entendre, excités par le portrait du duc de Raguse. En même temps plusieurs coups de fusil partirent dirigés sur le tableau ; trois balles atteignirent la tête, deux la poitrine : c'était autant qu'en avait reçu le maréchal Ney. Une seconde décharge allait suivre la première, lorsqu'un homme s'élança sur le cadre, le fit tomber en le tirant à lui, coupa la toile avec son couteau, passa la pointe d'une pique à travers, et la levant au-dessus de toutes les têtes, il en fit la bannière de cette troupe dont il paraissait être le chef.

Je rencontrai cet homme, et je lui offris ce que j'avais sur moi, cinquante ou soixante francs peut-être, pour ce lambeau de peinture à laquelle il ne devait pas attacher une grande importance d'art. Il me refusa. Adolphe, qui le rencontra après moi, fit mieux ; il lui offrit son fusil : l'homme accepta. Adolphe, possesseur de ce bizarre trophée, courut le mettre en sûreté chez lui, et revint assister au reste de ce drame qui dura trois jours, donnant naissance à chaque instant à des épisodes d'une telle étrangeté, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne les a pas vus.

Lord G... était grand amateur non seulement de chiens et de chevaux, mais encore de curiosités de toute espèce. Il possédait la bible de Marie Stuart, les pistolets de Cromwell, le chapeau de Charles Ier, la pipe de Jean Bart, la canne de Voltaire, le sabre de Tippoo-Saheb et la plume de Napoléon. Il sentit qu'un souvenir de la révolution de juillet manquait à sa collection historique, et sur-le-champ il offrit à Adolphe B. de lui donner ce qu'il voudrait en échange de ce souvenir du 29 juillet 1830.

Adolphe avait fait voir ce portrait à tous ses amis et connaissances, et ne savait plus personne à qui le montrer. D'ailleurs on commençait à comprendre sourdement que de pareilles reliques pourraient compromettre un jour les fidèles qui les posséderaient. Enfin, et plus que tout cela encore, il avait cette peinture depuis un an, et c'est tout autant de possession qu'il en faut pour détacher le cœur d'un Français de choses bien autrement précieuses. Il connaissait, pour les avoir vues à l'œuvre, les brillantes qualités du chien de lord Arthur ; il promit d'envoyer le portrait en Angleterre si on lui permettait d'emmener Hope en France. Le troc fut accepté. Quinze jours après, la peinture était à Londres, et Hope faisait ses exercices à Paris sous le pseudonyme de Mylord, qu'Adolphe avait cru devoir lui donner, d'abord en l'honneur de son premier maître ; ensuite par un sentiment de convenance dont nos lecteurs ne nous demanderont point l'explication, pour peu qu'ils soient familiers avec un des noms les plus honorables de l'aristocratie financière de la capitale.

Mylord eut bientôt acquis dans sa patrie adoptive une réputation égale, si ce n'est supérieure, à celle qu'il laissait sur sa terre natale. La qualité que cultivait son nouveau maître était surtout son instinct d'extermination contre la race féline et sa haine implacable contre les rats. Si on l'avait laissé faire, Mylord aurait dépeuplé la banlieue en un mois et Montfaucon en six semaines.

De temps en temps aussi Adolphe le conduisait à la barrière du Combat, et ce jour-là c'était fête pour les gamins, qui, toujours appréciateurs du vrai mérite, n'avaient point tardé à estimer Mylord à sa juste valeur. C'est qu'en effet Mylord donnait, comme je l'ai dit, sur tout, depuis le rat jusqu'au taureau. Ce fut au point qu'un jour l'assemblée, pleine d'admiration pour ses exploits, et voyant que rien ne pouvait lui résister, appela *Carpolin*. On demanda à Adolphe s'il consentait à laisser battre son chien contre un ours. Adolphe répondit que son chien se battrait contre un rhinocéros, si par hasard l'établissement en possédait un. *Carpolin* parut, aux grandes acclamations de la multitude dont il est l'idole. Mais, avant qu'il ne pensât même à se mettre en défense, Mylord s'était élancé sur lui et l'avait coiffé. L'ours poussa un rugissement terrible et se dressa sur ses pattes de derrière, Mylord serra les dents de plus belle, se laissa enlever de terre, et resta pendu près d'un quart d'heure à l'oreille de son antagoniste. L'enthousiasme fut à son comble ; un boucher lui jeta une couronne.

Le lendemain de ce combat mémorable, le baron Alfred de R. se présenta chez Adolphe. Il avait assisté la veille au triomphe de Mylord. Sachant qu'Adolphe était grand amateur d'armes, il venait lui offrir de prendre dans son musée une pièce à son choix en échange de Mylord.

Il y avait déjà un an passé qu'Adolphe avait ramené Mylord d'Angleterre : une année était, comme nous l'avons dit, le terme de ses affections les plus vives. Il monta donc dans le tilbury du baron de R., examina avec soin toutes les pièces de son musée, et comme l'ouverture de la chasse approchait, il s'arrêta à un magnifique fusil à deux coups de Devisme, l'armurier artiste. C'était une arme merveilleuse, montée en acier ciselé, avec une crosse d'ébène et un canon damassé en relief. Adolphe fit jouer les batteries l'une après l'autre, essaya l'enjoue, mit le fusil sur son épaule et sortit, laissant le baron Alfred de R. en possession de Mylord.

Le baron Alfred de R. demeurait dans la maison de sa tante, dont il attendait toute sa fortune, et qui, pour lui faire prendre patience, lui payait une pension de vingt cinq mille francs par an. Ce jour-là même était le jour de la visite hebdomadaire à laquelle, en qualité de neveu respectueux et dévoué, il ne manquait jamais ; et comme il comptait aller, en sortant de chez elle, au Jockey-Club, il s'était fait accompagner de Mylord, qu'il voulait offrir sans retard à l'admiration anglomane de ses amis.

Il y avait trois choses que la tante du baron Alfred de R. aimait avant toutes les choses de ce monde : la première, c'était elle-même ; la seconde, c'était son chat ; la troisième, c'était son neveu : aussi Alfred avait-il grand soin, à chacune de ses visites, de se munir d'une boîte de pâte de Regnault pour sa tante Estelle, et d'un sac de gimblettes pour le *Docteur*. C'était le nom que, grâce à sa magnifique fourrure et à son air majestueux, la marraine de l'angora lui avait donné.

Alfred entra donc comme d'habitude, sautillant sur la pointe de ses bottes vernies, tenant d'une main sa bonbonnière, et de l'autre son sac, et s'avança vers sa tante, qui, assise dans son grand fauteuil doré, caressait le Docteur, mollement étendu sur ses genoux. La tante Estelle reçut son

neveu le sourire à la bouche ; le Docteur, de son côté, reconnaissant le visiteur pour une de ses meilleures pratiques, sauta à terre, se raidit sur ses quatre pattes, redressa la queue en faisant le gros dos et en miaulant, puis commença à se frotter en faisant *ron-ron* autour des jambes de son bon ami. Tout allait à merveille, comme on le voit, jusque-là : malheureusement, en ce moment, un valet ouvrit la porte, et Mylord, qui était resté sur le paillasson, entra dans la chambre. Le Docteur, insolent et jaloux comme un favori, habitué d'ailleurs à mener à coups de griffes tous les lévriers et tous les king's Charles dog du faubourg Saint-Germain, voulut agir selon ses habitudes ; mais, cette fois, l'antagoniste était changé : le Docteur ne fit qu'un bond, et Mylord ne donna qu'un coup de dent. La tante Estelle jeta un cri, le baronnet s'élança sur son chien ; Mylord tenait le Docteur par la tête ; Alfred enleva Mylord par la queue et la lui mordit de toutes ses forces, ce qui est, comme chacun le sait, le seul moyen de faire lâcher prise à un boule-dogue. Mylord desserra les dents, et le Docteur tomba à terre comme un paquet, étendit convulsivement les pattes et expira. Le baronnet se retourna vers sa tante pour essayer de se disculper ; mais sa tante, debout et pâle comme un spectre, semblait avoir perdu la vie et la parole. Enfin elle ne retrouva la voix et le mouvement que pour étendre les bras vers son neveu et le maudire ; puis, ce dernier acte de vengeance accompli, elle retomba sur son fauteuil et s'évanouit : ce que voyant le baronnet, il prit Mylord par la peau du cou, et se sauva chez lui, laissant le cadavre du Docteur étendu sur le parquet.

Au bout de cinq minutes, la tante Estelle revint à elle, et demanda où était son scélérat de neveu ; le valet répondit qu'anéanti par la malédiction qu'elle avait appelée sur sa tête, le pauvre monsieur Alfred était sorti au désespoir. En ce moment on entendit un coup de pistolet : — Qu'est-ce que ce bruit ? demanda la tante Estelle.—Oh ! mon Dieu ! s'écria le domestique, ne serait-ce point notre jeune maître qui n'ayant pu supporter son malheur..... La tante Estelle n'en entendit pas davantage, elle jeta un second cri et s'évanouit une seconde fois.

Nous l'avons dit, ce que la tante Estelle aimait le mieux, c'était elle ; après elle, son chat ; après son chat, son neveu. Sa première pensée, en reprenant ses sens, fut que, si le Docteur était mort et son neveu tué, il ne lui resterait au monde ni bêtes ni gens qui l'aimassent, et que sa vieillesse serait abandonnée à des soins mercenaires et étrangers : elle se repentit alors d'avoir été si sensible à la perte du Docteur, et ordonna au domestique de monter à la chambre du baronnet, et de venir à l'instant même lui en donner des nouvelles. Le domestique obéit ; mais, à sa place, ce fut Alfred qui rentra. La tante Estelle, en revoyant celui qu'elle croyait trépassé, jeta un troisième cri, et défaillit une troisième fois.

A son retour à la vie, elle apprit que son neveu, ne voulant pas qu'un infâme meurtrier comme Mylord survécût à sa victime, avait résolu de faire justice sur l'heure, et que le coup de pistolet qu'on avait entendu avait eu pour résultat de purger la société de l'assassin du Docteur. La tante Estelle se radoucit en pensant que son chat était vengé ; elle pensa que ses mânes n'en demandaient pas davantage.

En conséquence, elle tendit la main à son neveu, en signe de réconciliation : le baronnet la baisa respectueusement, et, pour qu'un spectacle de mort n'affligeât pas plus longtemps sa tante Estelle, il plaça le corps du défunt sur un coussin de velours et ordonna au domestique de le porter soigneusement dans sa chambre.

Huit jours après, le Docteur, empaillé par le naturaliste du roi, et couché sur son coussin, dormait du sommeil du juste, sous un magnifique globe de cristal ; et Mylord s'installait sur une peau de tigre dans l'atelier de Jadin, qui l'avait troqué contre un paysage que lui marchandait depuis longtemps le baron Alfred de R.

Ce fut là qu'il passa les deux années les plus triomphantes de sa vie, se battant journalièrement avec les premières réputations de la barrière, et pelotant dans ses momens perdus avec le singe de Flers, à qui il enleva la mâchoire gauche, et avec l'ours de Decamps, à qui il coupa l'oreille droite.

Mylord, arrivé au comble de sa réputation, couvert de cicatrices, et ayant déjà passé l'âge mûr, comptait sur une vieillesse aussi tranquille que sa jeunesse avait été agitée, lorsque, pour son malheur, l'idée me vint de faire le voyage que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, et de m'associer pour ce voyage une société de deux peintres, dont Jadin, par ses vieilles relations d'amitié avec moi, et plus encore par son beau et large talent, était naturellement appelé à faire partie.

Il résulta de cette détermination que le 15 octobre 1834, à deux heures de l'après-midi, sans qu'on lui demandât la permission de l'emmener, et sans qu'on le prévînt où il allait, Mylord fut transporté dans la chaise de poste qui enlevait son maître et moi loin de la capitale.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent à peu près toute la caravane, qu'ils nous permettent de revenir au voyage dont cette digression importante nous avait momentanément éloignés.

FONTAINEBLEAU.

On comprend qu'avec le plan d'exploration que nous avions formé, le voyage commençait pour nous à la barrière. En effet, il est assez curieux, lorqu'on marche vers un pays, de le voir venir, en quelque sorte, au devant de soi ; de reconnaître où deux peuples commencent à se mélanger, arrivent à se fondre, et finissent par se séparer. Les Gaulois et les Romains ont franchi les Alpes chacun de leur côté, les uns pour aller prendre le Capitole, les autres pour venir fonder Lyon ; depuis, les Français et les Italiens ont suivi la route frayée par leurs ancêtres : les premiers sont venus avec les Médicis apporter leurs arts immortels ; les seconds sont allés avec Napoléon imposer à Rome leur royauté d'un jour ; si bien que chaque peuple a laissé aux deux versans des montagnes qui les séparent l'un de l'autre une trace qui va s'effaçant au fur et à mesure qu'elle s'enfonce au cœur du pays opposé, mais que des yeux exercés reconnaissent toujours et partout. On ne s'étonnera donc pas que, rencontrant à quinze lieues de Paris la civilisation de Léon X et de Jules II, nous y fassions notre première halte.

Au reste, Fontainebleau est si près de nous, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que nous trouvassions à dire sur cette ville quelque chose que l'on ne sût pas encore. Il y a par an, à Paris, deux mille personnes, à peu près, qui font cinq cents lieues pour aller admirer les stanze de Raphaël et la chapelle Sixtine de Michel Ange ; il n'y en a pas cinquante qui se dérangent entre leur déjeuner et leur souper pour venir voir les seules fresques que nous possédions en France, quoiqu'elles soient cependant de Rosso et du Primatice.

D'ailleurs, Fontainebleau est aussi l'un de nos châteaux historiques : Louis-le-Jeune en fit consacrer la chapelle par Thomas Becket, et Philippe-Auguste, du pain qui y restait de sa table royale, nourrissait les pauvres de l'Hôtel-Dieu de Nemours ; saint Louis, qui l'appelait son désert, pensa y mourir, et Philippe-le-Bel y naquit ; Louis XI y commença une bibliothèque que Louis XII fit transporter à Blois ; François Ier y donna des fêtes à Charles-Quint, son ennemi, et Henri II des tournois à Diane de Poitiers, sa maîtresse ; Charles IX y signa la grâce de Condé, et Henri IV l'arrêt de Biron ; Louis XIII y reçut le baptême d'eau, et Henriette de France le baptême de sang ; Christine y fit assassiner Monaldeschi, et Louis XIV y révoqua l'édit de Nantes ; enfin Pie VII y déposa la tiare, et Napoléon la couronne.

Ce fut en 1539 que Charles-Quint traversa la France pour se rendre en Flandre, et s'arrêta à Fontainebleau. On a beaucoup vanté la magnanimité de François Ier, qui n'abusa

point de la confiance de son rival, tandis qu'à notre avis c'est la grandeur de Charles-Quint qu'il faut admirer dans cette chose. En effet, de ces deux rois, dont l'un a laissé la réputation d'un chevalier, et l'autre celle d'un politique, ce fut toujours Charles-Quint le héros de courage et de loyauté; François Ier, au contraire, refusa le duel offert, et manqua au traité signé. Les trois épées que le chevalier brisa à Pavie ne firent point oublier que le roi provoqué n'avait pas tiré la sienne; et ceux de sa vieille noblesse qui croyaient à la religion du serment, fût-il fait à un ennemi, se souvinrent toujours, quoique Charles-Quint sortît de France sans y laisser une rançon, que le roi François Ier avait oublié d'envoyer la sienne en Espagne. Ce n'est pas ainsi qu'avait fait le roi Jean après la bataille de Poitiers : lorsqu'il vit que le traité de Bretigny serait par trop onéreux à la France, il retourna mourir en Angleterre.

C'est que déjà la monarchie était en décadence; c'est que de funestes influences commençaient à fausser la volonté suprême; c'est que le règne des favorites, qui perdit la royauté, commençait avec la duchesse d'Étampes, qu'on appelait la plus belle des savantes et la plus savante des belles, et à qui le roi avait sacrifié la comtesse de Châteaubriand. C'était alors le temps aussi des amours naissantes de Diane de Poitiers, qu'on appelait la grande sénéchale, et du jeune dauphin Henri II. La duchesse d'Etampes n'avait pu oublier à quel prix mademoiselle de Saint-Vallier avait, disait-on, sauvé la vie à son père, compromis dans la révolte du connétable de Bourbon, et après s'être emparée du cœur du roi, elle la poursuivit d'une véritable haine de rivale dans ses amours avec le dauphin. Haineuse, vénale et traître, elle fut le mauvais génie de la royauté, dont madame de Châteaubriand avait été l'ange : aussi lorsque Charles-Quint arriva à Fontainebleau, elle ne manqua point à sa mission infernale, et tandis qu'elle marchait, appuyée au bras de François Ier, au devant de son hôte impérial, elle se pencha à l'oreille de son amant, et, de la même voix qu'elle lui eût dit — je t'aime, — elle lui donna le conseil d'une infâme trahison. En ce moment les deux souverains se rencontrèrent.

— Mon frère, dit François Ier présentant la duchesse d'Étampes au noble voyageur, voici une belle dame qui me donne un conseil : c'est de vous retenir prisonnier dans ce château jusqu'à ce que vous ayez déchiré le traité de Madrid.

— Si le conseil est bon, il faut le suivre, répondit froidement le hautain Flamand; et il marcha à la droite de François Ier, avec autant de calme et d'assurance que si celui-ci lui avait fait un simple compliment de bienvenue.

Mais deux heures après, comme on allait se mettre à table, et que la duchesse d'Étampes présentait, à genoux, de l'eau à Charles-Quint dans une aiguière d'or, le maître du Mexique, en se lavant les mains, oublia, au fond du bassin, un diamant d'un demi-million. La duchesse s'en aperçut et le fit remarquer à l'empereur; mais celui-ci, jouant cette fois encore le rôle chevaleresque de son rival : — Je vois bien que cet anneau veut changer de maître, et il est en trop belles mains pour que je le reprenne. — Dès ce moment la duchesse changea aussi; et, loin d'exciter plus son amant à devenir traître envers son hôte, ce fut elle qui devint pour son hôte traître envers son amant; car, lorsqu'en 1554, c'est-à-dire cinq ans après la scène que nous venons de raconter, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François Ier, la comtesse d'Étampes livra à l'empereur le plan des opérations de la campagne.

Depuis un siècle, le bruit de ces grandes querelles était éteint : roi et favorite étaient allés rendre compte à Dieu du sang répandu et des promesses faussées; six générations couronnées étaient passées entre François Ier vieilli et Louis XIV enfant, lorsque, le 5 octobre 1657, des équipages de voyage, venant par la route d'Italie, s'arrêtèrent dans la cour du palais de Fontainebleau. De la première voiture on vit descendre une petite femme de trente à trente-cinq ans, d'une figure irrégulière mais fortement caractérisée, vêtue d'un costume de fantaisie qui tenait de l'un et de l'autre sexe. Elle était accompagnée de deux Italiens, dont l'un, disait-on, était son amant; de trois Suédois, qui remplissaient différentes charges auprès d'elle, et de quelques soldats corses et allemands qui lui servaient de gardes. Elle parlait à chacun dans sa propre langue, comme si cette langue était sa langue maternelle. En ce moment, le prieur des Trinitaires ayant traversé la cour : elle lui adressa la parole en latin. Cette femme bizarre, c'était la fille de Gustave Adolphe, la reine Christine de Suède, qui, le 16 juin 1654, avait abdiqué la couronne paternelle dans le château d'Upsal, et qui, arrivant de Rome, où elle avait abjuré le protestantisme, venait de recevoir à la Charité-sur-Loire l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau.

Lorsqu'en 1830 nous fîmes représenter à l'Odéon un drame dont cette reine était l'héroïne, les principaux reproches qu'on nous adressa furent la lâcheté de Monaldeschi et la cruauté de Christine. Aujourd'hui que la chose n'a plus l'air d'un plaidoyer dans notre propre procès, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la relation textuelle que le père Lebel, supérieur des Trinitaires, a laissée de cet événement, afin que l'on juge, en supposant que l'on n'ait point encore tout à fait oublié notre drame, si nous n'avons rien exagéré.

« Le 6 novembre 1657, à neuf heures un quart du matin, la reine de Suède étant à Fontainebleau, logée en la conciergerie du château, m'envoya querir par un de ses valets de pied. Il me dit qu'il avait ordre de Sa Majesté de me mener parler à elle, en cas que je fusse le supérieur du couvent. Je lui répondis que je l'étais; et je lui dis que je m'en allais avec lui pour savoir la volonté de Sa Majesté suédoise. Ainsi, sans chercher de compagnon, de crainte de faire attendre cette reine, je suivis le valet de pied jusqu'à l'antichambre. On m'y fit attendre un moment; à la fin, ce valet de pied étant revenu, il me fit entrer dans la chambre de la reine de Suède. Je la trouvai seule, et lui ayant rendu mes respects et mes très-humbles soumissions, je lui demandai ce que sa majesté souhaitait de moi, son très-humble serviteur. Elle me dit que, pour parler avec plus de liberté, j'eusse à la suivre; et étant entrés dans la galerie des Cerfs, elle me demanda si elle n'avait jamais parlé à moi. Je lui répondis que j'avais eu l'honneur de faire la révérence à Sa Majesté, et l'assurer de mes humbles obéissances, et qu'elle avait eu la bonté de m'en remercier, et rien autre chose. Sur quoi, cette reine me dit que je portais un habit qui l'obligeait à se fier en moi, et me fit promettre, sous le sceau de la confession, de garder et de tenir le secret qu'elle me voulait découvrir. Je fis réponse à Sa Majesté qu'en matière de secret, j'étais naturellement aveugle et muet, et que l'étant à l'égard de toutes sortes de personnes, à plus forte raison je devais l'être pour une princesse comme elle; et j'ajoutai que l'Écriture dit : Qu'il est bon de tenir caché le secret d'un roi : *Sacramentum regis abscondere bonum est.*

» Après cette réponse, elle me chargea d'un paquet de papiers, cacheté en trois ou quatre endroits sans aucune inscription, et me commanda de le lui remettre en présence de qui elle me le demanderait; ce que je promis à Sa Majesté suédoise.

» Elle me commanda ensuite de bien observer le temps, le jour, l'heure et le lieu qu'elle me donnait ce paquet; et, sans autre entretien, je me retirai avec ce paquet et laissai cette reine dans la galerie.

» Le samedi, dixième jour du même mois de novembre, à une heure après midi, la reine de Suède m'envoya querir par un de ses valets de chambre, lequel m'ayant dit que Sa Majesté me demandait, j'entrai dans un cabinet pour prendre le paquet dont elle m'avait chargé, dans la pensée que j'eus qu'elle m'envoyait querir pour le lui rendre. Je suivis ce valet de chambre, lequel, m'ayant mené par la porte du donjon, me fit entrer dans la galerie des Cerfs; et aussitôt que nous fûmes entrés, il ferma la porte avec tant d'empressement que j'en fus étonné. Ayant aperçu vers le milieu de la galerie la reine qui parlait à un de sa suite, qu'on nommait le marquis (j'ai su depuis que c'était le marquis de Monaldeschi), je m'approchai de cette princesse. Après m'avoir fait la révérence, elle me demanda d'un ton de voix assez haut, en la présence de ce marquis et de trois autres hommes qui y étaient, le paquet qu'elle m'avait confié. Deux des trois

étaient éloignés de la reine de quatre pas, et le troisième assez près de Sa Majesté. Elle me parla en ces termes : — Mon père, rendez-moi le paquet que je vous ai donné. — Je m'approchai et je le lui présentai. Sa Majesté, l'ayant pris et considéré quelque temps, l'ouvrit et prit les lettres et les écrits qui étaient dedans ; elle les fit voir et lire à ce marquis d'une voix grave et d'un port assuré, et demanda s'il les connaissait bien Ce marquis les dénia, mais en pâlissant.

» — Ne voulez-vous pas reconnaître ces lettres et ces écrits? lui dit-elle, n'étant à la vérité que des copies que cette reine elle même avait transcrites. Sa Majesté suédoise, ayant laissé songer quelque temps ledit marquis, tira de dessous elle les originaux, et, les lui montrant, l'appela traître, et lui fit avouer son écriture et son signe. Elle l'interrogea plusieurs fois; à quoi ce marquis, s'excusant, répondait du mieux qu'il pouvait, rejetant la faute sur diverses personnes. Enfin il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon ; et en même temps les trois hommes qui étaient là présens tirèrent leurs épées hors du fourreau, et ne la remirent qu'après avoir exécuté le marquis.

» Il se releva et tira cette reine tantôt à un coin de la galerie, et tantôt à un autre, la suppliant toujours de l'entendre et de le recevoir dans ses excuses. Sa Majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience, sans que jamais elle témoignât la moindre importunité ni aucun signe de colère. Aussitôt, se tournant vers moi, lorsque ce marquis la pressait le plus de l'écouter et de l'entendre: — Mon père, me dit-elle, voyez et soyez témoin — puis, s'approchant du marquis, appuyée sur un petit bâton d'ébène à poignée ronde — que je ne presse rien contre cet homme, et que je donne à ce traître et à ce perfide tout le temps qu'il veut et plus qu'il n'en saurait désirer d'une personne offensée pour se justifier s'il le peut.

» Le marquis, pressé par cette reine, lui donna des papiers et deux ou trois petites clefs liées ensemble qu'il tira de sa poche, de laquelle il tomba deux ou trois pièces d'argent ; et après une heure et plus de conférence, ce marquis ne contentant pas cette reine par ses réponses, Sa Majesté s'approcha un peu de moi, et me dit d'une voix assez élevée, mais grave et modérée : — Mon père, je me retire et vous laisse cet homme : disposez-le à mourir et ayez soin de son âme. — Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de frayeur. Et à ces mots, ce marquis se jetant à ses pieds, et moi de même, en lui demandant pardon pour ce pauvre marquis, elle me dit qu'elle ne le pouvait pas, et que ce traître était plus coupable et criminel que ceux qui sont condamnés à la roue ; qu'il savait bien qu'elle lui avait communiqué, comme à un fidèle sujet, ses affaires les plus importantes et ses plus secrètes pensées; outre qu'elle ne voulait lui point reprocher les biens qu'elle lui avait faits, qui excédaient ceux qu'elle eût pu faire à un frère, l'ayant toujours regardé comme tel, et que sa conscience seule lui devait servir de bourreau. Après ces mots, Sa Majesté, se retirant, me laissa avec ces trois qui avaient leurs épées nues dans le dessein d'achever cette exécution. Après que cette reine fut sortie, le marquis se jeta à mes pieds, et me conjura avec instances d'aller après Sa Majesté pour obtenir son pardon. Ces trois hommes le pressaient de se confesser, avec l'épée contre les reins, sans pourtant le toucher; et moi, avec la larme à l'œil, je l'exhortais de demander pardon à Dieu. Le chef des trois partit pour aller vers Sa Majesté, pour lui demander pardon et implorer sa miséricorde pour le pauvre marquis ; mais, revenant triste de ce que sa maîtresse lui avait commandé de se dépêcher, il lui dit en pleurant: « Marquis, songez à Dieu et à votre âme, il faut mourir. » A ces paroles, comme hors de lui, le marquis se jeta à mes pieds une seconde fois, en me conjurant de retourner encore une fois vers la reine pour tenter la voie du pardon et de la grâce ; ce que je fis. Ayant trouvé seule Sa Majesté dans sa chambre avec un visage serein et sans aucune émotion, je m'approchai d'elle ; me laissant tomber à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, je la suppliai, par la douleur et les plaies de Jésus-Christ, de faire miséricorde et grâce à ce marquis. Cette reine témoigna être fâchée de ne pouvoir accorder ma demande, après la perfidie et la cruauté que ce malheureux lui avait voulu faire endurer en sa présence, après quoi il ne devait jamais espérer de rémission ni de grâce, et me dit que l'on en avait envoyé plusieurs sur la roue qui ne l'avaient pas tant mérité que ce traître.

» Voyant que je ne pouvais rien gagner par mes prières sur l'esprit de cette reine, je pris la liberté de lui représenter qu'elle était dans la maison du roi de France, et qu'elle prît bien garde à ce qu'elle allait faire exécuter, et si le roi le trouverait bon : sur quoi Sa Majesté me fit réponse qu'elle avait fait cette justice en présence de l'autel, et qu'elle prenait Dieu à témoin si elle en voulait à la personne de ce marquis, et si elle n'avait pas déposé toute haine, ne s'en prenant qu'à son crime et à sa trahison, qui n'auraient jamais de pareille, et qui touchaient tout le monde ; outre que le roi de France ne la logeait pas dans sa maison comme une captive réfugiée, elle était maîtresse de ses volontés pour rendre et faire justice à ses domestiques en tout lieu et en tout temps, et qu'elle ne devait répondre de ses actions qu'à Dieu seul, ajoutant que ce qu'elle faisait n'était pas sans exemple ; et quoique je repartisse à cette reine qu'il y avait quelque différence ; que si les rois avaient fait quelque chose de semblable, c'avait été chez eux et non ailleurs ; mais je n'eus pas plutôt dit ces paroles que je m'en repentis, craignant d'avoir trop pressé cette reine. Partant, je lui dis encore : — Madame, dans l'honneur et l'estime que vous vous êtes acquise en France, et dans l'espérance que tous les bons Français ont de votre négociation, je supplie très humblement Votre Majesté d'éviter que cette action, quoiqu'à l'égard de Votre Majesté, madame, elle soit de justice, ne passe néanmoins dans l'esprit des hommes pour violente et pour précipitée : faites encore plutôt un acte généreux et de miséricorde envers ce pauvre marquis, ou du moins mettez-le entre les mains de la justice du roi, et lui faites faire son procès dans les formes ; vous en aurez toute la satisfaction, et vous conserverez, madame, par ce moyen, le titre d'admirable que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes. — Quoi ! mon père, me dit cette reine, moi, en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique, dont les preuves de son crime et de sa perfidie sont en ma puissance, écrites et signées de sa propre main? — Il est vrai, lui dis-je, madame ; mais Votre Majesté est moitié intéressée. — Cette reine m'interrompit et me dit : — Non, non, mon père ; je le vais faire savoir au roi. Retournez, et ayez soin de son âme, je ne puis, en conscience, accorder ce que vous me demandez. — Et ainsi me renvoya. Mais je connus, à ce changement de voix en ces dernières paroles, que, si cette reine eût pu différer l'action et changer de lieu, qu'elle l'aurait fait indubitablement; mais l'affaire était trop avancée pour prendre une autre résolution sans se mettre en danger de laisser échapper le marquis et mettre sa propre vie au hasard.

» Dans ces extrémités, je ne savais que faire ni à quoi me résoudre : de sortir, je ne pouvais, et quand je l'aurais pu, je me voyais engagé par un devoir de charité et de conscience à secourir le marquis pour le disposer à bien mourir.

» Je rentrai donc dans la galerie, et embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en larmes, je l'exhortai, dans les meilleurs termes et les plus pressans qu'il me fut possible et qu'il plut à Dieu de m'inspirer, de se résoudre à la mort et songer à sa conscience, puisqu'il n'y avait plus dans ce monde d'espérance de vie pour lui, et qu'offrant et souffrant sa mort pour la justice, il devait en Dieu seul jeter ses espérances pour l'éternité, où il trouverait ses consolations.

» A cette triste nouvelle, après avoir poussé deux ou trois grands cris, il se mit à genoux à mes pieds, m'étant assis sur un des bancs de la galerie, et commença sa confession ; mais l'ayant bien avancée, il se leva deux fois et s'écriait. Au même instant je lui fis faire des actes de foi, renonçant à toutes pensées contraires. Il acheva sa confession en latin, français et italien, ainsi qu'il se pouvait mieux expliquer dans le trouble où il était. L'aumônier de cette reine arriva comme je l'interrogeais en l'éclaircissement d'un doute, et ce mar-

quis l'ayant aperçu, sans attendre l'absolution, alla à lui, espérant grâce de sa faveur. Ils parlèrent bas assez longtemps ensemble, se tenant les mains et retirés en un coin, et, après leur conférence finie, l'aumônier sortit, et emmena avec lui le chef des trois commis pour cette exécution ; et peu après, l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revient seul et lui dit : — Marquis, demande pardon à Dieu, car, sans plus attendre, il faut mourir. Es-tu confessé? — Et, lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie, où est la peinture de Saint-Germain-en-Laye ; et je ne pus si bien me détourner que je ne visse qu'il lui porta un coup dans l'estomac du côté droit ; et ce marquis, le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre, en la retirant, lui coupa trois doigts, et l'épée demeura faussée. Et pour lors il dit à un qu'il était armé dessous, comme en effet il avait une cotte de mailles qui pesait neuf à dix livres ; et le même à l'instant redoubla le coup dans le visage, après lequel le marquis cria : « Mon père ! mon père ! » Je m'approchai de lui, et les autres se retirèrent un peu à quartier ; et, un genou en terre, il demanda pardon à Dieu, et me dit encore quelque chose, où je lui donnai l'absolution, avec la pénitence de souffrir la mort pour ses péchés, pardonnant à tous ceux qui le faisaient mourir ; laquelle reçue, il se jeta sur le carreau ; et, en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête qui lui emporta des os ; et, étant étendu sur le ventre, faisant signe qu'on lui coupât le col, le même lui donna deux ou trois coups sur le col sans lui faire grand mal, parce que la cotte de mailles, qui était montée avec le collet du pourpoint, para et empêcha l'excès du coup. Cependant je l'exhortais de se souvenir de Dieu et d'endurer avec patience, et autres choses semblables. En ce temps-là, le chef vint me demander s'il ne le ferait pas achever : je le rembarrai rudement, et lui dis que je n'avais pas de conseils à lui donner là-dessus ; que je demandais sa vie et non pas sa mort ; sur quoi il me demanda pardon, et confessa avoir eu tort de m'avoir fait une telle demande.

» Sur ce discours, le pauvre marquis, qui n'attendait qu'un dernier coup, entendit ouvrir la porte de la galerie. Reprenant courage, il se retourna, et, ayant vu que c'était l'aumônier qui entrait, se traîna du mieux qu'il put, s'appuyant contre le lambris de la galerie, demanda à parler à lui. L'aumônier passa à la main gauche de ce marquis, moi étant à la droite ; et le marquis, se tournant vers l'aumônier et joignant les mains, lui dit quelque chose comme se confessant ; et après, l'aumônier lui dit de demander pardon à Dieu ; et, après m'avoir demandé permission, il lui donna l'absolution. Ensuite il se retira, me disant de demeurer près du marquis, et qu'il s'en allait voir la reine de Suède. En même temps, celui qui avait frappé sur le col dudit marquis, et qui était avec l'aumônier à sa gauche, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite, duquel coup le marquis tomba sur le côté droit, et ne parla plus, mais demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais du mieux qu'il m'était possible. Et ainsi le marquis perdit son sang, finit sa vie à trois heures trois quarts après midi. Je lui dis le *De profundis* avec l'oraison ; et après, le chef des trois lui remua une jambe et un bras, déboutonna son haut-de-chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset, et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'Heures de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois, et moi après, pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Cette reine, assurée de la mort dudit marquis, témoigna du regret d'avoir été obligée de faire faire cette exécution en la personne de ce marquis ; mais qu'il était de la justice de le faire pour son crime et sa trahison, et qu'elle priait Dieu de lui pardonner. Elle me commanda d'avoir soin de le faire enlever de là et de l'enterrer, et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour le repos de son âme. Je fis faire une bière et le fis mettre dans un tombereau à cause de la brume, de la pesanteur et des mauvais chemins, et le fis conduire à la paroisse d'Avon par mon vicaire et chapelain, assisté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'église, près du bénitier ; ce qui fut fait et exécuté à cinq heures trois quarts du soir. »

Louis XIV apprit ce meurtre ; il trouva mauvais que quelque autre que lui prétendît être roi et justicier dans le royaume de France ; il fit donc signifier à Christine son mécontentement par le cardinal Mazarin, et voici la lettre que Christine lui répondit :

« Mons Mazarin, ceux qui vous ont appris le détail de Monaldeschi, mon écuyer, étaient très mal informés. Je trouve fort étrange que vous commettiez tant de gens pour vous éclaircir de la vérité du fait. Votre procédé ne devrait pourtant point m'étonner, tout fou qu'il est ; mais je n'aurais jamais cru que ni vous, ni votre jeune maître orgueilleux, eussiez osé m'en témoigner le moindre ressentiment. Apprenez tous tant que vous êtes, valets et maîtres, petits et grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi ; que je ne dois ni ne veux rendre compte de mes actions à qui que ce soit, surtout à des fanfarons de votre sorte. Vous jouez un singulier personnage, pour un personnage de votre rang ; mais, quelques raisons qui vous aient déterminé à m'écrire, j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un seul instant. Je veux que vous sachiez et disiez à qui voudra l'entendre que Christine se soucie fort peu de votre cour, et encore moins de vous ; que, pour me venger, je n'ai pas besoin d'avoir recours à votre formidable puissance. Mon honneur l'a voulu ainsi ; ma volonté est une loi que vous devez respecter. Vous taire est votre devoir. Et bien des gens que je n'estime pas plus que vous feraient très bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux, avant que de faire plus de bruit qu'il ne convient.

» Sachez enfin, mons le cardinal, que Christine est reine partout où elle est, et qu'en quelque lieu qui lui plaise d'habiter, les hommes, quelque fourbes qu'ils soient, vaudront encore mieux que vous et vos affidés.

» Le prince de Condé avait bien raison de s'écrier lorsque vous le reteniez prisonnier inhumainement à Vincennes : Ce vieux renard ne cessera jamais d'outrager les bons serviteurs de l'Etat, à moins que le parlement ne congédie ou ne punisse sévèrement cet illustrissime faquin de Piscina.

» Croyez-moi donc, Jules, comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance ; c'est à quoi vous ne sauriez trop vous étudier. Dieu vous préserve d'aventurer jamais le moindre propos indiscret sur ma personne ; quoique au bout du monde, je serai instruite de vos menées ; j'ai des amis et des courtisans à mon service, qui sont aussi adroits et aussi surveillans que les vôtres, quoique moins bien soudoyés. »

Quinze jours après cette lettre reçue, le roi de France, accompagné du cardinal Mazarin et de toute sa cour, vint rendre solennellement visite à l'ex-reine de Suède.

LE 20 AVRIL.

Ce n'était pas la seule exécution que Fontainebleau dût voir. En 1661, Louis XIV y décréta Fouquet d'arrestation, et, le 22 octobre 1685, il y révoqua l'édit de Nantes. C'est ce dernier événement qui faisait écrire à Christine, dont un des priviléges royaux qu'elle avait conservées, comme on a pu le voir par la lettre précédente, était le style épistolaire, c'est ce qui faisait, dis-je, écrire à Christine : « Je considère » aujourd'hui la France comme un malade à qui l'on coupe » bras et jambes pour le guérir d'un mal qu'un peu de pa» tience et un peu de douceur auraient entièrement guéri ; » mais je crains bien maintenant que le mal ne s'aigrisse et » ne devienne enfin incurable. » Christine se trompait, mais il en coûta à la France vingt ou vingt-cinq ans de guerres civiles.

Vers la fin de la vieillesse de Louis XIV, Fontainebleau fut abandonné pour Marly. Le 26 octobre 1728, Louis XV y prit la petite vérole, ce qui commença à faire baisser le crédit du

château favori. Il fut bien encore, tant que dura son règne, à l'époque des voyages d'automne, marqué de quelques-unes de ces mesquines intrigues qui signalent la royauté de madame de Pompadour et de la Dubarry ; mais presque complétement abandonné sous Louis XVI, il ne s'y passa pendant tout l'intervalle qui sépare la vieillesse de Louis XIV de la jeunesse de Napoléon rien qui mérite d'être rapporté.

Le nouvel empereur, qui, ne pouvant se rapprocher par la naissance des vieilles dynasties, voulait au moins s'en rapprocher par les habitudes, vint, vers 1804, faire un voyage à Fontainebleau ; et voyant dans quel délabrement était tombée cette ancienne résidence royale, il donna des ordres pour son entière restauration. Tout à coup ces travaux furent pressés avec une activité étrange : c'est que Fontainebleau était marqué pour le lieu de l'entrevue qui allait avoir lieu entre Napoléon et le pape Pie VII, qui quittait Rome pour le venir sacrer empereur.

Mais Napoléon était un de ces génies impatiens qui ne savent point attendre. Aussi fit-il pour Pie VII, en 1804, ce qu'il fit pour Marie-Louise en 1810 : au lieu de demeurer à Fontainebleau jusqu'à ce que le pape eût fait son entrée, il monta en voiture et alla au-devant de lui : la rencontre eut lieu à la Croix de Saint-Hérem. C'est là que, douze ans plus tard, Louis XVIII, impatient à son tour comme Napoléon, devait venir à son tour recevoir Caroline de Naples, fiancée de son neveu le duc de Berry.

Pie VII monta dans la voiture de l'empereur, s'assit à sa droite, et le 25 novembre 1804, vers les deux heures de l'après-midi, ils rentrèrent ensemble à Fontainebleau, où ils passèrent le reste de la journée.

Un an après, Napoléon, après avoir posé sur sa tête une autre couronne, et lui avoir fait cette devise : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche ! » apprit à Gênes la nouvelle coalition qui s'organisait contre lui. Aussitôt il monte en voiture avec l'impératrice, et en cinquante heures il arrive à Fontainebleau ; là, tandis qu'on lui prépare à la hâte appartement et souper, il se fait ouvrir à la hâte la porte de son cabinet topographique, et, tout en mangeant quelques fruits qu'il se fait apporter, tout en faisant dire à l'impératrice de prendre du repos, il combine le plan de cette fameuse campagne qui commença par la prise d'Ulm et qui finit par la bataille d'Austerlitz.

Soit souvenir des jours de Louis XIV, soit reconnaissance pour cette nuit d'inspiration, Napoléon rétablit les voyages à Fontainebleau, et y donna en 1807 des fêtes magnifiques à l'occasion du mariage de son frère Jérôme, pour lequel il venait de tailler un royaume au cœur de l'Allemagne, avec la princesse Frédérique-Catherine de Wurtemberg. Ce fut pendant le séjour d'un mois que fit alors la cour à Fontainebleau que fut décidé le blocus continental, et que le Portugal fut divisé en trois lots : la partie septentrionale fut donnée au roi d'Etrurie, pour le dédommager de la Toscane, qui faisait retour à la France ; la partie méridionale fut donnée à titre de principauté à Manuel Godoy, en récompense de ses bons et loyaux services, et les provinces du milieu furent laissées comme un *en cas*.

Au mois de juin 1808, le roi Charles IV arriva à Fontainebleau. Il venait d'échanger son royaume d'Espagne et des Indes contre une prison royale en France.

En 1809, Napoléon revint à Fontainebleau. Le vainqueur de Wagram et de Friedland était alors à l'apogée de sa gloire ; une seule chose lui manquait pour consolider son trône victorieux, c'était un héritier. Pendant ce voyage, le divorce fut décidé et annoncé à l'impératrice d'une manière officielle ; il est vrai que déjà, depuis quatre ans, ce divorce était la crainte incessante et mortelle de la pauvre impératrice. En partant de Milan, et comme elle pleurait en embrassant Eugène : « Tu pleures, lui avait dit Napoléon ; tu pleures pour une séparation momentanée. Si le chagrin de quitter ses enfans est si puissant, c'est donc une bien grande jouissance d'en avoir ; juge donc alors ce que doivent souffrir ceux qui n'en ont pas. »

Ce n'était qu'un mot, mais Napoléon perdait si peu de paroles que chacun de ses mots avait une signification.

En 1810, Napoléon lança de Fontainebleau ce décret terrible qui ordonnait de brûler toutes les marchandises anglaises qui seraient saisies en France et dans les différens royaumes où il régnait par procuration.

Le 19 juin 1812, Pie VII rentra à Fontainebleau, mais sans que cette fois personne allât au-devant de lui ; c'est que cette fois il n'y revenait plus comme souverain pontife, mais comme prisonnier.

Vers le commencement de janvier 1813, Napoléon revient à Fontainebleau : 1812 venait de passer comme un spectre entre le conquérant et sa fortune. Son humeur altière s'était aigrie de ses revers ; l'invaincu comprenait qu'il n'était peut-être pas invincible. Celui-là qui s'était cru un instant un Dieu était forcé d'avouer qu'il n'était qu'un homme.

Il voulut avant de partir pour la Saxe terminer les affaires de l'Eglise. Il arriva à Fontainebleau et s'informa de son hôte sacré. On lui dit que, malgré la permission qui lui avait été accordée de se promener dans les jardins, et quoique chaque jour on fût venu mettre les voitures impériales à sa disposition, le pape n'avait point voulu mettre le pied hors de sa chambre : « Oui, oui, murmura Napoléon, il veut qu'on le croie prisonnier. » Et il se fit annoncer chez Pie VII.

L'entrevue fut longue et chaude, à ce qu'il paraît, et cependant elle n'amena aucun résultat. Pie VII voyait pencher Napoléon, comme ces statues des faux dieux que les premiers pontifes poussaient de leur doigt puissant ; il ne voulut rien céder. Napoléon sortit de chez lui d'autant plus furieux, que, par respect pour son caractère et pour son âge, il avait été forcé de se contenir ; mais dans la galerie de Diane, rencontrant le cardinal Fesch, il lui raconta ce qui venait de se passer ; et comme le cardinal Fesch se taisait :

— Mais où donc, s'écria Napoléon, le vieillard obstiné veut-il que je l'envoie ?

— Au ciel, peut-être, répondit le cardinal ; et cette réponse calma à l'instant même l'empereur.

Pie VII resta à Fontainebleau jusqu'au 24 janvier 1814, et pendant toute sa captivité, c'est-à-dire pendant près de deux ans, fidèle à sa résolution première, il ne voulut pas franchir le seuil de sa chambre.

Cependant l'horizon septentrional s'assombrissait de plus en plus : l'orage s'avançait menaçant vers Paris, et, chaque jour plus rapproché de la capitale, on entendait gronder comme un tonnerre le canon de l'ennemi.

Le 30 mars 1814, à neuf heures du soir, une carriole, venant de Villeneuve-sur-Vannes, arrivait à Fontainebleau en brûlant le pavé ; un courrier la précédait de dix minutes, en criant : L'empereur ! l'empereur ! En une seconde les chevaux furent dételés et rattelés ; Napoléon n'eut que le temps d'échanger quelques paroles avec le maître de poste.

— Avez-vous entendu le canon dans la journée ?

— Oui, sire.

— Je ne m'étais donc pas trompé ! Dans quelle direction ?

— Dans la direction de Paris.

— C'est bien cela. A quelle heure a-t-il cessé ?

— A cinq heures.

Et la carriole reprend sa course, comme emportée par le vent.

A dix heures du soir, Napoléon n'est plus qu'à cinq lieues des barrières : il relaie à Fromenteau et repart avec la même rapidité. Parvenu aux fontaines de Juvisy, il croise un aide-de-camp, qui passe lui-même de toute la vitesse de son cheval. Il reconnaît l'uniforme, l'appelle, échange quelques paroles avec lui, descend de voiture sur la grande route, va s'asseoir sur un des bancs de pierre qui la bordent, cause longuement et vivement avec le messager, se fait apporter un verre d'eau puisé à la fontaine, remonte avec le même visage dans la voiture, et de la même voix dont il avait crié : Paris ! crie aux postillons : Fontainebleau !

Paris s'était rendu à cinq heures du soir, et l'ennemi devait y entrer au point du jour !

Cinq jours après, Napoléon écrivait sur un bout de papier

volant ces quelques lignes, les plus importantes peut-être qu'une plume humaine ait jamais tracées :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfans aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

On montre à Fontainebleau la table sur laquelle ces lignes furent écrites; mais nul ne sait ce qu'est devenu l'autographe impérial.

Dans la nuit du 12 au 13, le silence du palais est tout-à-coup troublé par des cris : on sort précipitamment, on se heurte dans les corridors, chacun demande ce qui se passe, et des voix confuses répondent : L'empereur s'est empoisonné.

A cette nouvelle, chacun se précipite vers la chambre qu'il occupe; mais la porte s'est refermée sur le grand maréchal Bertrand, sur le duc de Vicence, sur le duc de Bassano et sur le chirurgien Ivan; personne ne peut plus entrer. On s'arrête, on écoute, on entend des gémissemens, voilà tout.

Tout à coup la porte s'ouvre et se referme; le docteur Ivan sort, pâle comme un spectre. On veut l'interroger, mais il étend la main sans répondre, et on obéit à cet ordre en lui faisant place. Il descend rapidement les escaliers, entre dans la cour, trouve un cheval attaché aux grilles, monte dessus, s'éloigne au galop et disparaît dans l'obscurité.

Le lendemain 13 avril, Napoléon se lève et s'habille comme à l'ordinaire, seulement sa belle tête, toujours calme et pensive, est plus pâle qu'à l'ordinaire.

Maintenant voici ce qu'on raconte :

Napoléon avait entendu parler du poison de Condorcet. Au moment de la retraite de Russie, résolu à ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi, il avait fait venir Cabanis, et lui avait demandé de lui faire préparer une composition semblable : Cabanis avait écrit l'ordonnance, et le docteur Ivan l'avait fait exécuter. Pendant toute la retraite, Napoléon avait porté cette composition dans un sachet suspendu à son cou, puis, une fois rentré en France, il l'avait déposée dans un secret de nécessaire du voyage qui ne le quittait jamais et qu'en mourant il légua à son fils.

Or, dans le silence de la nuit, pendant une de ces longues insomnies qui depuis deux ou trois ans lui étaient habituelles, voyant que tout l'abandonnait avec sa fortune, que les uns étaient ingrats et que les autres étaient traîtres, il avait pensé au poison qui dormait depuis deux ans dans le secret de son nécessaire. Le valet de chambre qui dormait dans la chambre à côté l'avait entendu se lever, l'avait, à travers les fentes de la porte, vu délayer une poudre dans un verre, puis boire et se recoucher. Pendant plus d'un quart d'heure il s'était fait un profond silence : c'était la lutte du courage et de la douleur; mais la douleur avait enfin vaincu. Au gémissement que Napoléon avait poussé le valet était accouru, avait interrogé, prié, supplié; puis, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucune réponse, il s'était élancé hors de la chambre, et, courant chez les plus intimes de l'empereur, il avait fait entendre ces cris au bruit desquels tout le monde était accouru. Comme nous l'avons dit, le grand maréchal Bertrand, le duc de Bassano, le duc de Vicence et Ivan, étaient accourus; et, apercevant ce dernier, Napoléon s'était soulevé sur son lit, et s'était écrié en lui montrant le sachet vide : — Tout le monde me trahit donc ici? même le poison!... — Alors Ivan avait perdu la tête; sans rien répondre, sans essayer de se disculper, il était sorti, était monté sur le premier cheval qu'il avait rencontré, et avait disparu.

Allez à Fontainebleau, et on vous montrera la chambre où se passa ce terrible drame.

Le 20 avril, à six heures du matin, Napoléon apprend deux dernières défections; son valet de chambre Constant et son mamelouk ont disparu pendant la nuit. A dix heures, on annonce que le dernier des commissaires alliés, le général autrichien Koller, vient d'arriver. A midi, les voitures de voyage entrent dans la cour du Cheval-Blanc, et se rangent au bas de l'escalier colossal qui forme le perron. A midi et demi, la garde impériale reçoit l'ordre de prendre les armes et de se former en haie. A une heure, la porte s'ouvre et Napoléon paraît. Sur les degrés de l'escalier sont : le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de La Place, le baron Leborgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel Vousowieh.

Quelques-uns de ces noms sont inconnus, mais leur présence en un pareil moment suffira pour les faire connaître.

C'est tout ce qui reste à Napoléon de cette cour d'empereurs, de rois, de princes et de maréchaux qui l'entourait à Erfurt.

Le duc de Vicence et le général Flahaut sont en mission.

Napoléon s'arrête un instant sur le perron, embrasse d'un coup d'œil tout ce qui l'entoure, sourit tristement, puis descend vivement, trouve à chaque degré une main qu'il serre; puis, s'avançant au milieu de ses soldats, fait signe qu'il veut parler.—On écoute. Alors, de cette même voix vibrante dont il faisait ses proclamations de Marengo, d'Austerlitz et de la Moskowa :

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes » adieux. Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment » sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces der- » niers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous » n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. » Avec des hommes tels que vous notre cause n'était point » perdue : mais la guerre était interminable, c'était la guerre » civile, et la France n'en serait devenue que plus malheu- » reuse; j'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la pa- » trie. Je pars; vous, mes amis, continuez de servir la France; » son bonheur était mon unique pensée, il sera toujours » l'objet de mes vœux. Ne plaignez pas mon sort; si j'ai » consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre » gloire : je veux écrire les grandes choses que nous avons » faites ensemble. Adieu, mes enfans, je voudrais vous pres- » ser tous sur mon cœur.—Que j'embrasse encore votre dra- » peau... »

Et ici la voix lui manque, et le drapeau qu'il prend dans ses bras cache et essuie ses larmes. — On n'entend que des sanglots. —Tous ces hommes pleurent comme des enfans qui vont perdre un père!

Mais la voix de l'empereur se fait entendre de nouveau. — « Adieu encore une fois, dit-il, mes vieux compagnons. — » Que ce baiser passe dans vos cœurs! » — Et il s'élance dans la voiture où l'attend le maréchal Bertrand. — La voiture part, et Napoléon disparaît aux regards de ses vieux frères d'armes.

Nous le retrouverons à l'île d'Elbe!

Ce fut M. Jamin, auteur d'une brochure à laquelle nous avons emprunté forces bonnes choses, qui nous fit les honneurs de Fontainebleau ancien et moderne, depuis la chambre où François Ier vint visiter Léonard de Vinci mourant jusqu'à celle où l'empereur signa son abdication (1). Puis il nous conduisit à l'église d'Avon, et nous montra cette tombe de Monaldeschi, que, la relation du père Lebel à la main, nous eussions retrouvée au pied de son bénitier, quand même une main plus pieuse que savante n'aurait point écrit sur la dalle funéraire cette courte épitaphe : *Cy gît Monaldeschi.*

C'est dans la même église, assure-t-on, qu'ont été enterrées les entrailles de Philippe-le-Bel. On montre la dalle qui les recouvre; mais de l'inscription, effacée par les pieds des curieux et par les genoux des fidèles, on ne peut lire que ces mots : *qui trépassa l'an de l'Incarnation* 1215, *le jour de Pasques.*

Aux deux côtés de la porte, scellées dans la muraille, sont les tombes de Vaubanton et de Bezout.

En sortant de l'église, nous primes congé de notre complaisant cicérone, et remontant en voiture nous nous remîmes en route.

(1) Par une coïncidence singulière, la fresque du plancher représente la Force imposant sa volonté à la Justice.

LE DOCTEUR M.

Le même soir, vers les neuf heures, nous arrivâmes à Cosne. J'avais dans les environs de cette ville un jeune homme de ma connaissance qui vivait avec sa femme et deux beaux enfans, dans sa terre, laquelle lui rapportait dix ou douze mille livres de rente, dont il mangeait patriarcalement la sixième partie en dix mois sur les lieux, et le reste en six semaines à Paris. Il m'avait souvent invité, si mes courses me conduisaient vers l'embouchure de la Norain, à faire une chasse chez lui, me promettant force gibier; de sorte que, comme la chose devient de plus rare en plus rare, nous nous étions arrêtés à Cosne, avec l'intention de profiter le lendemain de l'invitation. Aussi, en arrivant à l'hôtel du Grand-Cerf, la première chose que je fis fut de m'informer de la terre de Marsilly, et de mon ami Ambroise R. La terre de Marsilly était à deux lieues, et mon ami Ambroise R. était, par fortune, logé le même soir dans l'hôtel. Il avait été appelé à Cosne pour déposer à l'instruction du procès du docteur M., lequel était accusé d'avoir empoisonné sa femme et sa fille.

Comme Ambroise était sorti pour le moment, nous demandâmes s'il n'y avait point de par la ville quelques curiosités à voir en attendant le souper, que notre hôte ne s'engageait à nous servir que dans une demi-heure. On nous répondit qu'il n'y avait que la manufacture d'ancres et de boulets, dont les forges devaient justement aller. En ce moment nous nous acheminâmes vers les forges.

J'ai peu de sympathie pour les manufactures ; l'emploi des machines à grandes forces mécaniques m'effraie toujours par son impassibilité. Il y en a surtout dont l'état est de laminer, et qui laminent éternellement. Quelque chose qu'elles accrochent de leurs dents de fer, une fois accrochée, la chose doit passer par le trou, plus ou moins grand, vers lequel elles poussent les matières fabricables ; de quelque volume que soit la chose qui entre, fût-elle grosse comme une solive, elle en sortira menue comme une aiguille à tricoter. Quant à la machine, elle tourne, c'est son droit, c'est son devoir ; peu lui importe la matière qu'elle broie et qu'elle allonge. Vous lui présentez une barre de fer, le monstre l'attire à lui et la dévore; vous ne retirez pas assez vite la main, la machine vous pince le bout du doigt, tout est fini ; vous avez beau crier ; s'il n'y a pas là un ouvrier avec une hache pour vous couper le poignet, après le doigt vient la main, après la main le bras, après le bras la tête, après la tête le corps. Cris, juremens, prières, rien n'y fait; le plus court, pour vos amis ou votre famille, c'est de vous attendre de l'autre côté de la machine. Vous y êtes entré homme, vous en sortez fil de laiton ; en cinq minutes vous avez grandi de deux cents pieds. C'est curieux, mais ce n'est pas agréable.

Aussi je regarde toujours fort respectueusement ce genre d'ustensile, comme en général toutes les choses auxquelles il est impossible de faire entendre raison : il en résulta que, peu familier avec les moyens mécaniques à l'aide desquels procédait M. Zéni, directeur de la manufacture de Cosne, je m'arrêtai tout d'abord sur le seuil pour prendre connaissance des localités.

J'ai rarement vu une chose plus sombrement poétique que cet immense bâtiment, dont il était impossible d'apercevoir les extrémités, et qui n'était éclairé que par la lueur de deux forges alors en exercice. Le feu changeant qui s'élevait des fourneaux colorait les cercles qu'il embrassait, et revêtait les hommes et les objets compris dans le cercle des teintes les plus fantastiques, depuis le rouge ardent jusqu'au bleu pâle. Puis de temps en temps les flammes s'en allaient mourant, on tirait du brasier pâli un fer ardent, on le posait à l'aide de pinces énormes sur quelque enclume colossale, et cinq ou six marteaux retombaient en cadence. A chaque coup qu'ils frappaient, des gerbes d'étincelles jaillissaient, illuminant comme un éclair les profondeurs les plus reculées de ces voûtes sans fin. Alors, et pour une seconde, on apercevait, fonctionnant dans l'ombre, des instrumens inouïs, gigantesques, pareils de forme à des poissons inconnus de quelque mer ignorée, dont, pendant les momens d'obscurité, on n'entendait que les grincemens. Il y en avait qui, semblables à des ciseaux de géant, ouvraient tout seuls leurs mâchoires d'acier, et qui, à chaque fois qu'ils se refermaient, tranchaient, comme des fétus de paille, des barres de fer de la grosseur de la cuisse. Il y en avait d'autres qui, comme un éléphant, allongeaient une trompe de chaînes, et qui soulevaient des poids énormes ; il y en avait d'autres enfin dont il était impossible de distinguer ni la forme ni la destination, et qui opéraient à l'écart, mystérieusement, dans l'ombre, comme des malfaiteurs qui se cachent pour commettre quelque crime. M. Zéni nous invita à entrer pour regarder de plus près toute sa ménagerie métallique, et pour voir donner le dernier coup de marteau à la maîtresse ancre de la *Dryade*, qui l'attendait à Rochefort. Cette ancre pesait plus de neuf mille. Force me fut donc de m'aventurer dans cette caverne de Polyphème.

Nous errions dans ses profondeurs, lorsque M. Zeni nous appela : on allait effondrer un four plein de fonte. Nous vînmes nous ranger près d'une rigole en sable, dans laquelle devait rouler le liquide ardent. Les deux forges s'éteignirent l'une après l'autre, et les ouvriers accoururent aux deux côtés du moule. L'obscurité se fit plus profonde, et bientôt la manufacture ne fut plus éclairée que par l'orifice rougi du four. Le maître fondeur l'ayant attaqué avec une pince, au trois ou quatrième coup l'obstacle qui retenait la fonte fut brisé, et le métal, pareil à une lave, sortit à gros bouillons des flancs de la fournaise, et s'allongea comme un immense serpent de flamme sur une longueur de soixante à quatre-vingts pieds. Un ouvrier me raconta qu'un jour un de ses camarades, qui, distrait par son voisin, ne suivait pas l'opération, avait été surpris par le métal en fusion. Le malheureux jeta un cri et tomba comme un arbre qu'on pousse : il avait les deux pieds coupés au dessus de la cheville. Quant aux membres absens, on chercha à en retrouver quelque trace dans la lave : la lave les avait dévorés, et il n'en restait aucun vestige.

A la fin de ce récit, je fis remarquer à Jadin que la demi-heure que nous avait demandée notre hôte pour la préparation de notre souper était plus qu'écoulée, et nous prîmes congé de M. Zéni, en le chargeant de nos complimens pour toutes ses machines.

En revenant nous vîmes force groupes; Cosne paraissait dans une agitation tout à fait anormale. Toute ville de province de bonnes vie et mœurs doit se coucher à neuf heures du soir : il en était près de dix, et toutes les boutiques de la ville étaient ouvertes, tous les habitans étaient dans les rues. Nous nous informâmes de ce qui causait un mouvement si extraordinaire, et nous apprîmes que le docteur M., le même qui était accusé d'empoisonnement sur la personne de sa femme et de son enfant, venait de se suicider dans sa prison en s'ouvrant l'artère crurale. Cette nouvelle réhabilita Cosne dans notre esprit. Il y avait effectivement dans un semblable événement de quoi tenir une ville de six mille âmes éveillée une demi-heure de plus que d'habitude.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes Ambroise R., qui, ayant appris notre arrivée, nous attendait. Nous lui offrîmes de partager notre souper ; mais il refusa : le cadavre du docteur M., dont il venait, appelé par les autorités, de constater l'identité, lui avait ôté l'appétit.

Nous lui demandâmes alors par quel hasard il se trouvait mêlé comme témoin dans cette horrible affaire, et il nous raconta une de ces histoires étranges desquelles ressortent toutes les bizarreries de la perversité et de la faiblesse humaines.

Le docteur M. habitait un village à deux ou trois lieues de la campagne d'Ambroise : ils étaient liés depuis longtemps, presque amis de collége, et se voyaient autant que la distance et leurs affaires réciproques le permettaient.

Le docteur avait épousé une jeune fille des environs, qui lui avait apporté en dot une centaine de mille francs, dont elle lui avait fait donation par son contrat de mariage, au cas où elle mourrait sans enfans. Au bout de dix mois, la jeune femme accoucha d'une fille, et l'époux et le père parurent aussi joyeux l'un que l'autre.

Trois ans s'écoulèrent. Tout à coup on entendit dire que madame M. venait de mourir subitement. On courut à la maison mortuaire, comme c'est l'habitude en province; on trouva le mari désolé : il tenait sa fille embrassée, et disait que sa fille seule pouvait lui faire supporter la vie.

Trois mois après, l'enfant tomba malade à son tour, et, quelques soins que lui prodiguât son père, elle mourut. Pendant trois mois, à dix lieues à la ronde, on ne parla que du malheur du pauvre docteur M. Il fut longtemps sans paraître même chez ses meilleurs amis, et lorsqu'on le revit, chacun le trouva horriblement changé. Au reste, l'intérêt que chacun lui portait fut profitable à sa fortune; en moins d'un an sa clientèle doubla.

Il y avait dix-huit mois à peu près que le docteur M. avait perdu sa femme, lorsque celle d'Ambroise, qui depuis quelques jours n'attendait plus que le moment d'accoucher, se sentit prise de douleurs. Ambroise monta aussitôt à cheval, et courut à fond de train chercher le docteur M. Le docteur M. monta à cheval et revint avec lui à Marsilly. C'était vers les deux heures de l'après-midi.

Le travail dura jusqu'à sept heures du soir; à sept heures du soir, la femme d'Ambroise accoucha d'une jolie petite fille. En voyant l'enfant, le docteur M. faillit se trouver mal. On pensa que cette vue avait rappelé au pauvre père la perte qu'il avait faite, et que la joie de son ami avait redoublé sa douleur.

A dîner, le docteur mangea à peine. Vers les neuf heures, le domestique d'Ambroise, qui en avait reçu dans la journée l'ordre du docteur lui-même, lui sella son cheval, et vint lui annoncer que, s'il voulait retourner chez lui, sa monture était prête. Le docteur se leva, puis presque aussitôt se rassit en pâlissant Ambroise vit le mouvement; il lui prit la main. Sa main était froide, et cependant de grosses gouttes de sueur roulaient sur son front. Ambroise lui demanda ce qu'il avait; le docteur sourit et répondit que ce n'était rien. Ambroise, qui avait entendu parler à son ami de la nécessité où il était de retourner chez lui le même soir, lui fit en hésitant l'offre de passer la nuit à Marsilly. Le docteur, sans répondre, fit quelques pas vers la porte; mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta, puis, reculant tout à coup :

— Oui, dit-il, je resterai.

— Te sens-tu mal? demanda Ambroise.

— Non, mais j'ai peur, répondit le médecin.

A cette étrange réponse, Ambroise regarda son ami en face. Il y avait vingt ans qu'il le connaissait, et qu'il le connaissait pour un homme brave. Cent fois dans l'année sa clientelle l'appelait hors de chez lui à toutes les heures du jour et de la nuit, et jamais il n'avait donné le moindre signe de crainte ni de faiblesse; seulement, depuis la mort de sa femme, plusieurs de ses cliens s'étaient plaints de ce qu'ayant eu besoin de lui pendant la nuit, il avait, quoique la chose fût urgente, trouvé moyen, sous différens prétextes, de ne point aller chez ceux qui le demandaient Ambroise se rappela ces plaintes, et, se souvenant encore qu'à un quart de lieue de Marsilly il y avait un bois à traverser, il offrit au docteur ou de le faire reconduire, ou de lui prêter ses pistolets, s'il craignait d'être arrêté. Mais le docteur secoua la tête en répétant deux fois :

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!

Ambroise, qui ne demandait pas mieux qu'il restât, pour le cas où sa femme aurait besoin de nouveaux soins, n'insista point davantage, et il ordonna à son domestique de couvrir un lit pour son hôte. Alors le docteur lui demanda s'il lui était égal que ce lit fût dressé dans sa propre chambre. Ambroise n'ayant aucun motif de s'y opposer, y consentit; seulement il passa près de sa femme : elle dormait. Ambroise recommanda qu'on le réveillât s'il arrivait quelque chose de nouveau, puis laissa l'accouchée sous la surveillance de la femme qui devait la garder, et revint dans la chambre où il avait laissé le docteur.

Il le trouva se promenant à grands pas et d'un air agité : mais pour le moment il n'y fit pas autrement attention. Il prit une des bougies qui avaient déjà brûlé toute la soirée, invita le docteur à prendre l'autre, et passa avec lui dans sa chambre à coucher, qui, d'après la demande du docteur, était la chambre commune.

Ambroise se coucha et souffla sa bougie; le docteur se coucha de son côté, mais laissa brûler la sienne : Ambroise s'endormit.

Au milieu de la nuit des gémissemens le réveillèrent. A part un faible rayon de lune qui filtrait à travers les persiennes et qui venait éclairer d'une faible lueur une partie de son lit, toute la chambre était dans l'obscurité. Il crut d'abord qu'il avait pris quelque rêve pour la réalité; mais les gémissemens recommencèrent : ils venaient du lit du docteur.

— Est ce toi qui te plains, Louis? demanda Ambroise. Un nouveau soupir répondit seul à cette demande. — Souffres-tu?... — Cette demande amena une espèce de sanglot, mais voilà tout.

— Ah çà! rêves-tu, ou es-tu éveillé? demanda Ambroise avec une certaine impatience et en se soulevant sur son lit.

— Je veille, répondit le docteur; depuis dix-huit mois je ne dors plus.

— Que veux-tu dire? demanda Ambroise.

— Ecoute, il y a trop longtemps que cela m'étouffe! il faut que je te dise tout, sinon j'en mourrais!

— Ah çà! es-tu fou? demanda Ambroise; qu'as-tu donc à dire?

— Attends, dit le docteur, cela veut être dit à voix basse.

Il y avait dans la voix de son camarade de chambrée un accent si profondément sombre, qu'Ambroise se sentit frissonner de tous ses membres; il chercha sur sa table de nuit un briquet phosphorique. Le docteur ayant entendu le mouvement, devina l'intention et s'écria :

— Non, non, pas de lumière! je ne parlerais pas.

En même temps Ambroise l'entendit descendre de son lit, le vit aller à la fenêtre, et tirer le rideau de manière à intercepter le rayon de lune qui tombait sur son lit; puis il l'entendit s'approcher à tâtons de son chevet. Il étendit la main, et rencontra celle du docteur. La main du docteur était glacée comme une main de marbre, et cependant couverte de sueur. Ambroise voulut retirer la sienne, mais le docteur la retint avec force, y appuya ses lèvres, et en même temps tomba à genoux.

— Mais, au nom du ciel, qu'as-tu? s'écria Ambroise.

— Ne devines-tu rien? demanda le docteur.

— Que veux-tu que je devine?

— Ne devines-tu pas que celui qui te tient la main, qui est là, à genoux, près de ton lit, est un misérable!... un infâme!... un meurtrier!... plus que tout cela, un empoisonneur?...

Ambroise fit un mouvement si violent qu'il retira sa main, si ferme que la serrât le docteur.

— Malheureux! s'écria-t-il; et pourquoi venir me dire cela, à moi? qui te force à me dire cela?

— Ah! qui me force? le sais-je moi-même? Est ce Dieu?... est-ce le remords?... est ce ma femme?... est-ce ma fille?... et il prononça ces derniers mots d'une voix éteinte. Ambroise se recula jusque dans la ruelle.

— Oui, oui, je te fais horreur, n'est-ce pas? mais n'importe, il faut que je te dise tout; cela m'étouffe : quand je l'aurai dit, je serai soulagé... Ambroise, j'ai empoisonné ma femme!... Ambroise, j'ai empoisonné ma fille!...

Ambroise leva ses deux mains vers le ciel, et ne put prononcer que ces paroles : — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Nul ne le savait, nul n'avait de soupçon, nul n'en aurait eu jamais; mais voilà que j'ai trouvé mon propre dénonciateur en moi-même; à tout moment ce fatal secret est sur mes lèvres. C'est sans doute quelque grand coupable qui a institué le premier la confession; mais le fait est qu'il m'a semblé que, si j'avouais mon crime, je serais soulagé.

Ce matin, quand tu m'as envoyé chercher, je songeais à toi ; cela m'a semblé un avertissement du ciel, et dès lors j'ai été décidé. Il est vrai qu'un moment j'ai faibli, et que j'ai été sur le point de partir. S'il eût fait grand jour, je serais parti ; mais il faisait nuit, et la nuit... — Le docteur étendit la main et saisit celle d'Ambroise. — Et la nuit, continua le docteur en lui serrant la main de sa main glacée, la nuit, j'ai peur !...

— Mais pourquoi viens-tu me dire toutes ces affreuses choses à moi ?... je ne suis pas un prêtre... je ne puis pas t'absoudre.

— Mais tu es mon ami, et tu peux me consoler.

— Eh bien alors ! écoute, dit Ambroise en se rapprochant de lui ; je vais alors te parler en ami, et non en prêtre, puisque c'est un conseil que tu es venu chercher, et non une rémission.

— Parle, parle.

— Un jour ou l'autre ton crime sera connu. — Le docteur frissonna. — C'est la prison, c'est l'échafaud ! c'est peut-être pis... le bagne !... Tu as un père et une sœur : ton père sera déshonoré, ta sœur ne trouvera plus de mari. Prends mes pistolets, et va te brûler la cervelle au coin du bois de Marsilly ; je t'accompagnerai, et je rapporterai l'arme. Demain on dira que tu as été attaqué par des voleurs et assassiné.

— Et si, au moment, le courage me manque, si je me blesse, et si je ne me tue pas ?

— Alors, écris que c'est toi-même qui t'es tué, enferme le billet dans le tiroir de ta table de nuit, et si tu te manques... eh bien ! moi, je t'achèverai...

Le docteur poussa un gémissement, lâcha la main d'Ambroise et se renversa en arrière

Puis, après un moment de silence :

— C'est bien, dit Ambroise, tu es un lâche ! Va te recoucher, et n'en parlons plus.

— Et... et jamais ce que je t'ai confié ne sortira de ta bouche...

— Misérable ! murmura Ambroise, est-ce que tu me prends pour une canaille comme toi ?

Le docteur se traîna sur ses genoux du côté de son lit ; Ambroise descendit du sien et passa dans la chambre de sa femme.

Le lendemain il demanda ce qu'était devenu le docteur ; on lui dit qu'il était parti au point du jour.

Il fut six mois sans le revoir. Au bout de six mois, il apprit que le docteur était arrêté, comme soupçonné de l'empoisonnement de sa femme et de sa fille. Le domestique du docteur, qui logeait au dessus de lui, étonné de l'entendre se promener, se coucher et se relever au lieu de dormir, était descendu une nuit, avait regardé par le trou de la serrure, avait vu son maître à genoux au milieu de la chambre, et l'avait entendu demander pardon à sa femme et à sa fille. Ce domestique était un homme que lui avait donné son beau-père, et qui était très attaché à ses anciens maîtres. Il alla tout raconter au vieillard, que la mort de sa fille et de sa petite-fille laissait sans famille. Le vieillard avait bien eu quelques soupçons, mais ces soupçons s'étaient éteints faute de preuves ; il avait cessé de voir son gendre, et voilà tout. Il s'en allait mourant et isolé, comme un arbre qui sèche dans un coin, lorsque le récit de son ancien domestique vint lui rendre ses premiers doutes. Il demanda au domestique s'il pourrait lui faire voir et lui faire entendre à lui-même ce qu'il avait vu ; le domestique lui répondit que rien n'était plus facile, qu'il le cacherait dans sa chambre, et que, comme chaque nuit même chose recommençait, il n'avait qu'à regarder et écouter, et qu'il verrait et entendrait à son tour ce qu'il avait vu et entendu.

La chose se fit ainsi qu'elle avait été dite. Le vieillard, plus convaincu encore par la pâleur du meurtrier que par ses paroles, se rendit la même nuit chez le procureur du roi et fit sa déposition.

Le lendemain le docteur M. fut arrêté.

A peine arrêté, il avoua tout, et raconta lui-même la scène de Marsilly, disant au juge, comme il l'avait déjà dit à Ambroise, qu'il était arrivé un moment où il s'était senti un si grand besoin de parler, que, courbé sous une force supérieure, il avait tout dit.

Ambroise avait été alors assigné comme témoin et était venu à Cosne déposer à l'instruction.

Il devait être interrogé le lendemain, lorsque le soir, comme nous l'avons dit, le docteur s'ouvrit l'artère crurale.

Délié de l'obligation qu'il s'était imposée à lui même, il pouvait dès lors raconter ce qui s'était passé. Nous étions les premiers, au reste, qui entendions cette étrange déposition. Ambroise, jusqu'alors, n'en avait pas soufflé le mot, même à sa femme.

On devine qu'il ne fut pas question de chasse pour le lendemain ; d'ailleurs Ambroise était forcé de rester à Cosne pour déposer.

Nous prîmes, en conséquence, congé de lui le même soir, et nous partîmes au point du jour pour La Charité, où nous devions faire une pose de deux heures.

CHINOISERIES.

Nous fîmes arrêter notre voiture en face de l'église, qui n'a jamais été achevée, et qui cependant est une ruine ; puis nous allâmes à pied jusque chez M. Grasset, pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

M. Grasset est un de ces bons et aimables savans qui, avec une patience sainte, emploient une partie de leur vie à réunir une de ces collections particulières qui feraient souvent honneur au musée d'une grande ville, et qui dépensent l'autre à en faire les honneurs à des importuns, qui lui arrivent avec quelque recommandation d'un inconnu qui n'avait pas le droit de la donner, et à laquelle cependant le courtois archéologue fait honneur comme si elle venait d'un ami. Il n'en était pas ainsi de nous, car nous arrivions à M. Grasset recommandés par Taylor. Aussi la première chose qu'il fit fut de nous forcer de déjeuner avec lui.

Après le déjeuner, comme le temps s'éclaircissait un instant, tout en nous laissant craindre cependant de la pluie pour le reste de la journée, M. Grasset nous fit les honneurs de sa ville, si célèbre du temps des routiers et pendant les guerres de la Ligue, et qui doit son nom aux charités que répandaient ses fondateurs. Du moyen âge elle n'a rien gardé qu'un château en ruines, un reste de rempart et son église. Nous avions visité tout cela en une demi-heure, lorsque M. Grasset, que nous pressions de questions avec l'opiniâtreté de curieux qui commencent un voyage, se rappela un bas-relief roman qu'il avait vu quelque six mois auparavant dans une maison particulière ; nous réclamâmes à grands cris le bas-relief roman, et M. Grasset, en nous précédant, alla frapper à la porte de la maison qui renfermait ce trésor du douzième siècle.

La maison était une pauvre bâtisse presque en ruine, et qui paraissait dater de la même époque que son bas-relief. Nous montâmes par un escalier sombre et tournant, et dans une espèce d'arceau roman, formant alcôve, et où l'on avait établi un mauvais lit, nous vîmes l'objet que nous venions chercher.

C'était effectivement un beau bas-relief du douzième siècle, représentant, dans toute la naïve raideur de l'art à cette époque, Dieu le père au milieu de ses saints. Les personnages, protégés par l'endroit même où ils se trouvaient, étaient bien conservés, à l'exception de la figure principale, dont la tête était brisée. M. Grasset crut se rappeler que, lorsqu'il avait vu la dernière fois cette sculpture, la mutilation que nous déplorions n'existait pas. En effet, il était facile de voir que le cou avait été détaché récemment. En conséquence, il

demanda au maître de la maison d'où venait que ce bas-relief dont il lui avait recommandé la conservation se trouvait ainsi endommagé. Le brave homme alors nous raconta d'un ton piteux la cause de cet accident.

Le dernier régiment qui avait passé à La Charité-sur-Loire, changeant de garnison, ainsi que de temps en temps les régimens ont l'habitude de le faire en France, était un régiment de cuirassiers. Comme c'est encore l'habitude dans les villes de province, les soldats avaient logé chez le bourgeois, et celui chez lequel nous étions avait eu, sans doute à titre de faveur, un maréchal-des-logis. Pour faire à son hôte les honneurs de sa maison, le bonhomme lui avait cédé son meilleur lit, qui était le lit au bas-relief, et s'en était allé coucher je ne sais dans quel autre coin de son taudis. Mais, quoique ce lit fût le lit magistral, ou peut-être même à cause de cela, toutes les crevasses environnantes étaient fort recherchées des punaises, qui par milliers y avaient établi leur domicile. De sorte que le pauvre maréchal-des-logis eut à peine soufflé sa chandelle, qu'il se sentit assailli par des ennemis à qui il avait eu trop souvent affaire, dans ses pérégrinations, pour ne pas les reconnaître du premier coup. Cependant, quelque habitué qu'il fût à la visite de pareils hôtes, et quelque mépris qu'il en fit lorsqu'ils ne s'élevaient pas au-dessus d'un certain nombre, ils étaient cette fois tellement en force, que le pauvre diable passa sa nuit à se tourner et à se retourner sans pouvoir dormir une minute; si bien que, lorsque la trompette lui annonça qu'il était temps de se lever, il n'avait point encore fermé les yeux.

Comme on le pense bien, le maréchal-des-logis sauta en bas de son lit de fort mauvaise humeur, et comme il commençait à faire jour, il voulut au moins ne point partir sans vengeance : il avait donc commencé une chasse dans toutes les règles, lorsqu'en poursuivant les fuyards de son lit sur le mur, il aperçut le bas-relief, et au milieu du bas-relief la tête de Dieu le père sortant des nuages.

Alors il lui parut qu'il ferait bien mieux de s'en prendre à la cause première que de poursuivre ainsi individuellement les résultats, et saisissant son sabre à deux mains : — Ah ! bon Dieu de bois, s'écria-t-il, c'est toi qui as ordonné à Noé de mettre une paire de punaises dans l'arche ! Attends, attends ! — Et à ces mots il s'escrima si bien, qu'il fit sauter la tête divine à l'autre bout de l'appartement. Quant aux saints et aux saintes, comme il n'avait aucune récrimination du même genre à faire contre eux, il les laissa parfaitement tranquilles, et se retira sans y toucher, satisfait de la justice de son exécution.

Avant cet étrange accident, le bas-relief était peut-être le plus complet qu'il y eût en France de cette époque.

Comme nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir à La Charité, nous rentrâmes chez M. Grasset, poursuivis par les premières gouttes de cette pluie dont nous étions menacés depuis le matin; c'était un véritable temps fait pour les cabinets de curiosités. Nous montâmes donc immédiatement au musée de M. Grasset.

Je m'attendais, je l'avoue, à voir une de ces pauvres collections de province avec trois ou quatre poissons empaillés au plafond ; mais je fus agréablement surpris en trouvant, dès la première salle, de magnifiques vases de Bernard de Palissy, et une collection complète des roches et des minéraux du mont Sinaï, collection qui n'existe probablement pas au Muséum d'Histoire Naturelle. Je n'étais malheureusement pas assez savant en minéralogie pour l'apprécier à sa juste valeur; aussi m'en allai-je droit à une multitude d'objets du moyen âge, et surtout de clefs et de serrures travaillées avec un goût et une finesse qui eussent fait honneur à Benvenuto Cellini.

Nous parcourûmes successivement ainsi quatre ou cinq chambres remplies de choses curieuses dont la plupart avaient été rapportées à M. Grasset par un de ses amis, savant et brave capitaine de vaisseau, qui avait fait je ne sais combien de fois le tour du monde, et qui depuis quinze jours ou trois semaines venait d'arriver de la Chine, rapportant un singulier exemple, non pas de l'esprit, mais de la patience des adorateurs du Grand-Dragon.

Parmi les différens pantalons que le capitaine avait fait faire avant que de quitter Paris, il y en avait un qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre ; c'était une de ces merveilles comme il en sort quelquefois des ateliers de Humann ou de Vaudeau, qui emboîtent la botte, indiquent le mollet, effacent le genou, dessinent la cuisse et dissimulent le ventre. Aussi, grâce à la prédilection que son maître avait pour lui, après avoir fait les beaux jours du bord, du cap de Bonne-Espérance, et de l'île Bourbon, le pauvre pantalon était-il arrivé à Canton à peu près usé. Néanmoins, grâce à cette coupe fashionable que rien ne remplace, pas même la fraîcheur, il faisait encore assez bonne figure, lorsque le matelot qui servait au capitaine de valet de chambre laissa tomber sur le beau milieu de la cuisse du pauvre pantalon la moitié de l'huile contenue dans une lampe qu'il était en train de nettoyer.

Si philosophe que fût le capitaine, le coup lui fut si rude, qu'il n'en était pas encore bien remis lorsqu'un de ses camarades, qui habitait Canton, vint, comme d'habitude, pour fumer sa pipe d'opium avec lui. Il le trouva si renfrogné, qu'il craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; aussi s'informa-t-il avec instance de la cause qui avait altéré sa bonne humeur habituelle. Alors le capitaine lui montrant le malheureux pantalon jeté au rebut : — Tiens, lui dit-il, c'est le même dont tu me faisais compliment hier ; regarde !

L'ami prit le pantalon, le tourna et le retourna avec une tranquillité agaçante ; puis, lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il était immettable :

— Eh bien ! lui dit-il, il faut en faire faire un autre.

— Un autre ? répondit le capitaine; et par qui en faire faire un autre ? par tes Chinois ?

— Sans doute, par mes Chinois, reprit l'ami avec son imperturbable sang-froid.

— Pour qu'ils me fassent un sac dans le genre des leurs, répondit le capitaine en haussant les épaules et en montrant du doigt les figures de son paravent.

— Ils ne te feront pas un sac, et pourvu que tu leur donnes le modèle sur lequel tu veux qu'il soit taillé, ils te feront un pantalon que Vaudeau croira de lui.

— Vraiment ! s'écria le capitaine.

— Parole d'honneur, dit l'ami.

— En effet, j'ai entendu mille fois parler de leur aptitude pour l'imitation.

— Eh bien ! tout ce qu'on t'a dit est au dessous de la vérité.

— Pardieu ! tu me donnes envie d'essayer.

— Essaie, d'autant plus que cela ne te coûtera pas cher. Combien as-tu payé ton pantalon ?

— Cinquante-cinq ou soixante francs, je ne me rappelle plus.

— Eh bien ! ici, pour quinze francs tu en verras le jeu.

— Et chez quel tailleur faut-il que j'aille ?

— Chez le premier venu, chez le mien si tu veux; il demeure à la porte.

Le capitaine roule son pantalon sous son bras, suit son ami et arrive chez le tailleur.

— Maintenant, dit l'ami, explique-lui ton affaire, et je traduirai tes paroles.

Le capitaine ne se le fait pas dire à deux fois; il étale son pantalon, en fait ressortir la coupe, et termine en disant qu'il en désire un tout pareil. L'ami traduit la commande, et appuie sur la recommandation.

— C'est bien, dit le tailleur; dans trois jours monsieur aura ce qu'il demande.

— Que dit il ? demanda le capitaine impatient.

— Il dit que dans trois jours tu auras ce que tu désires.

— Trois jours, c'est bien long dit le capitaine.

L'ami traduit le désir du capitaine au Chinois, qui regarde de nouveau le pantalon, secoue la tête et répond quelques mots à l'interprète.

— Eh bien ! demanda le capitaine.

— Il dit qu'il y a beaucoup de besogne, et que trois jours ne sont pas trop pour avoir de l'ouvrage bien fait.

— Eh bien ! soit, dans trois jours; mais qu'il ne me manque pas de parole.

— Oh ! quant à cela, il n'y a pas de danger, dans trois jours, heure pour heure, il sera chez toi.

Et les deux amis s'en allèrent en faisant une dernière recommandation à l'artiste.

Trois jours après, comme le capitaine et son ami fumaient leur pipe d'opium, le matelot ouvrit la porte et annonça le tailleur.

— Ah ! parbleu ! s'écria le capitaine, nous allons voir s'il est aussi adroit qu'exact. — Eh bien ! ce pantalon ?

— Le voilà, dit le tailleur.

— Essayons, essayons, dit le capitaine; et il prit le pantalon des mains du tailleur, le passa, et, pour s'assurer qu'il allait bien, ordonna à son matelot de lever les jalousies : le matelot obéit.

— Eh bien ! mais il va à merveille, dit l'ami.

— Je crois bien, dit le capitaine, c'est le mien qu'il m'a donné. — Pas celui-là, imbécile, l'autre.

L'ami traduit la demande au tailleur, qui donne l'autre d'un air triomphant. Le capitaine change de culottes.

— Ah çà ! mais, est-ce que je suis fou ? dit le capitaine; c'est celui-ci qui est le mien ; où est donc le neuf?

L'ami exprime le désir du capitaine au tailleur, qui lui tend le pantalon que sa nouvelle pratique vient de quitter.

— Eh bien ! voilà le neuf, dit l'ami.

— Mais non ; tu vois bien que c'est le vieux, répond le capitaine ; parbleu ! voilà la tache d'huile.

— Il y en a une aussi à celui que tu as sur toi.

— Ah çà ! mais c'est une mauvaise plaisanterie.

L'ami se tourne vers le Chinois, l'interroge, et sur sa réponse éclate de rire.

— Eh bien ? dit le capitaine.

— Eh bien ! dit l'ami; qu'est-ce que tu as demandé à ce brave homme ?

— Je lui ai demandé un pantalon.

— Pareil au tien ?

— Oui, pareil au mien.

— Eh bien ! il te l'a fait si pareil, que tu ne peux pas le reconnaître, voilà ; seulement, il dit que ce qui lui a donné le plus de peine, ç'a été de l'user et de le tacher aux mêmes places, et que c'est cinq francs de plus, parce qu'il en a perdu deux avant d'arriver à un résultat dont il fût satisfait: mais aussi, maintenant, il te porte le défi de reconnaître le tien. Tu conviendras que cela vaut bien vingt francs.

— Ma foi, oui, dit le capitaine; et il tira de sa poche un napoléon qu'il donna au Chinois.

Le Chinois remercia, et demanda au capitaine sa pratique pour le temps qu'il serait à Canton ; quoique, ajouta-t-il, s'il lui donnait toujours de la besogne aussi compliquée, il n'y aurait pas de l'eau à boire.

Depuis ce jour-là, le capitaine ne put jamais reconnaître un pantalon de l'autre, tant tous les deux étaient pareils; mais il les avait rapportés en France comme un modèle de l'industrie chinoise, et avait promis à M. Grasset de lui en faire cadeau.

S'il lui a tenu parole, ce ne doit pas être le morceau le moins curieux de sa collection.

Vers midi, nous quittâmes monsieur Grasset, et trois heures après nous étions à Nevers. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps de voir les trois plus grandes curiosités de la ville : la porte de Croux, par laquelle rentra le pauvre Gérard de Nevers : le couvent des Visitandines, où est le tombeau de Vert-Vert, et Saint-Etienne, église romane du huitième au neuvième siècle.

Il y en a une quatrième que nous découvrîmes par hasard, et qui vaut bien qu'on la signale, c'est un cadran solaire peint au milieu de la façade du palais des ducs, et au dessous duquel le peintre a naïvement écrit les trois lignes suivantes :

« Ce cadran a été fait *à Nevers*, le soleil entrant dans le signe du Capricorne, par ordre de la Convention nationale. »

La nuit même, nous arrivâmes à Moulins.

Quelques heures de la matinée nous suffirent pour visiter la ville, qui, à part le bonnet en cor de chasse de ses paysannes, n'offre guère de remarquable qu'une magnifique Bible du treizième siècle, que l'on montre à la bibliothèque de la ville, et le tombeau de Henri de Montmorency, qui s'élève dans le chœur de l'église du collége ; c'est le sarcophage de ce même Henri de Montmorency qui fut décapité à Toulouse par ordre du cardinal de Richelieu.

Ce tombeau, surmonté par les figures couchées du duc et de la duchesse, et qui renferme leurs cœurs dans une urne de marbre noir, soutenue par deux amours funèbres, courut, à l'époque de la révolution, le danger d'être mis en morceaux par le peuple; déjà un coup de hache, dont la trace est encore visible, en avait entamé le marbre, lorsqu'une voix conservatrice s'écria : — Qu'allez-vous faire, citoyens? Montmorency était un brave sans-culotte qui fut guillotiné par ordre du tyran parce qu'il conspirait contre les calotins. — Vive Montmorency ! cria le peuple, et le tombeau fut respecté.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

A deux heures de l'après-midi nous partîmes pour Sauvigny, dont on nous avait fort vanté l'église. A quatre heures nous arrivâmes à ce village, il nous restait juste assez de jour pour visiter ce monument. C'est une magnifique bâtisse, mi-partie du douzième, mi-partie du quinzième siècle, où le gothique est greffé sur le roman. Deux superbes tombeaux, l'un de 1430, l'autre de 1470, s'élèvent dans les chapelles latérales, qui laissent apercevoir le chœur à travers une dentelle de pierre, découpure merveilleuse sur les plis de laquelle on retrouve encore la trace des peintures qui les décoraient autrefois. L'un de ces tombeaux est celui de Charles de Bourbon et de madame Agnès de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire ; l'autre renferme les ossemens du bon duc Louis II et de sa femme. Les statues, couchées sur les tables de marbre qui les couvrent, offrent cet aspect de grandeur naïve, cachet indélébile de la statuaire de cette époque. A l'extrémité opposée de l'église, près d'un bas-relief byzantin du neuvième ou du dixième siècle, est un escalier gigantesque qui conduit à un orgue magnifique.

Nous examinions ce monument avec cet intérêt d'archéologue que ne peuvent comprendre ceux qui ne le partagent pas, et auquel les architectes surtout nous ont toujours paru merveilleusement étrangers, lorsque le curé s'avança vers nous avec cette fraternité polie des gens du monde, qui n'ont besoin que d'échanger un coup d'œil pour se reconnaître de race. Il avait d'abord deviné à nos bagages que nous étions artistes. Notre calèche lui avait bien donné un instant quelques doutes à ce sujet ; mais en entrant dans l'église il avait trouvé Jadin un crayon à la main, et alors son esprit avait été fixé ; il venait nous inviter à toucher barre chez lui. L'offre était faite de si bonne grâce, il l'accompagna d'instances si naturelles à un pauvre Parisien exilé, nous sentîmes enfin tant de cordiale franchise dans ses paroles, que nous acceptâmes l'invitation, et que nous le suivîmes au presbytère.

Nous fûmes introduits dans un salon dont les meubles étaient couverts des œuvres de nos auteurs modernes, et d'albums enrichis des dessins de nos meilleurs peintres. Quelques portraits de contemporains étaient suspendus aux lambris. J'y reconnus le mien à côté de Lamartine et de Victor Hugo, et j'avoue qu'outre l'honneur du voisinage, je me trouvais heureux d'avoir été précédé par mon effigie dans l'ermitage que nous visitions. Ce fut alors que monsieur de Chambon, c'était le nom de notre hôte, crut me reconnaître. N'ayant, aucun motif pour garder l'incognito, car je n'étais ni prince ni danseur j'avouai tout bonnement mon identité. Dix minutes après, nous étions dans un salon du faubourg Saint Germain.

Je ne sais pas de sensation plus agréable en province, après avoir été longtemps à renfermer dans son cœur les souvenirs de la vie parisienne, ses amitiés de confrère ses admirations d'artiste, faute non seulement d'esprits sympathiques qui vous comprennent, mais encore de mémoire qui ait retenu d'autres noms que ceux qui sont oubliés, de reconnaître à un mot électrique que vous avez enfin trouvé un homme, au milieu de la végétation animée qui vous entoure ; alors votre cœur se gonfle de joie, tous vos souvenirs demandent à s'échapper ; ils se pressent sur vos lèvres, puis enfin ils en sortent pêle-mêle et tumultueux comme ces pauvres enfans enfermés dans un collége toute la semaine, et à qui on ouvre le dimanche la porte de leur prison. Alors vous parlez sans suite et sans raison ; vous dites des noms, voilà tout ; vous citez des titres d'ouvrages, et pas autre chose : seulement, lorsque vous vous êtes bien assurés que vous êtes des créatures de la même espèce, percevant des sensations pareilles en face des mêmes objets, reproduisant ces sensations par des paroles semblables, formulant des opinions identiques, vous mettez de l'ordre dans la conversation, vous procédez avec des périodes, vous concluez avec des raisonnemens.

C'est ce qui nous arriva au bout de dix minutes. Monsieur de Chambon connaissait tous les auteurs modernes par leurs œuvres, aucun par leurs personnes ; nous passâmes une heure à lui faire des ressemblances entre les hommes et les productions. Toutes nos illustrations, qui certes ne s'en doutaient guère, vinrent poser à notre volonté et chacune à son tour, dans ce petit coin de terre où nous évoquions leurs fantômes. Il y en eut à qui nous jetâmes un manteau de pourpre sur les épaules, d'autres que nous renvoyâmes tout à fait nus. Conclave improvisé, nous jouâmes avec des sceptres et des couronnes ; nous déposâmes et fîmes des empereurs, et peut-être que ceux que nous élûmes seront sacrés un jour.

Nous fûmes interrompus par l'annonce, si agréable aux voyageurs que le dîner était servi ; celui de notre hôte avait été improvisé avec cette merveilleuse facilité de ressources qu'offre la campagne. Le premier service, il faut l'avouer, coupa court à la conversation, qui reprit bien quelque consistance au deuxième, mais qui ne se retrouva dans tout son entrain qu'au dessert.

Alors, sans perdre son caractère artistique, elle avait pris une tendance religieuse. M. de Chambon appartenait à la jeune école catholique ; par conséquent, il y avait harmonie parfaite dans nos opinions sociales. Loin de se plaindre, comme beaucoup le font, que la foi s'éteignait et que la piété était mourante, il reconnaissait dans tous les esprits une merveilleuse disposition à se reprendre au côté intime des idées catholiques, et cela lui donnait de l'espoir comme prêtre et comme artiste ; car ce sont toujours les siècles de croyance qui ont enfanté les grandes œuvres et surtout les œuvres complètes. Pourquoi ces églises du quinzième siècles sont-elles si admirables ? c'est que dans leur ensemble et dans leurs détails elles étaient en harmonie avec le mystère qu'elles étaient destinées à voir s'accomplir. Ainsi, ces deux tours qui s'élevaient de chaque côté du fronton représentaient les deux bras que le chrétien priant lève au ciel ; ces douze chapelles qui s'étendaient à droite et à gauche étaient en nombre égal à celui des apôtres ; la croix latine, tracée par les colonnes qui soutenaient la voûte, était faite à l'image de celle de Golgotha ; le chœur s'inclinait un peu plus à droite qu'à gauche, parce que le Christ pencha la tête sur l'épaule droite en mourant ; enfin, trois croisées éclairaient le tabernacle, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu ; aussi, quel homme, si irréligieux qu'il soit, peut franchir le seuil de Notre-Dame, et continuer dans cette merveilleuse cathédrale la conversation frivole de la rue ? non, il se découvre et parle bas sans savoir pourquoi ; c'est que, par tous ses sens à la fois, vient de pénétrer jusqu'à son cœur le grand sentiment catholique qui a présidé à la construction de cet édifice.

Nous en étions là de notre conversation, lorsqu'un homme entra et parla à l'oreille de notre hôte, qui se leva aussitôt :— Messieurs, nous dit-il en souriant, allons achever cette conversation dans un lieu plus inspirateur ; vous avez vu mon église au jour, venez la voir à la nuit.

Nous le suivîmes aussitôt. Il faisait un clair de lune magnifique ; le ciel regardait la terre avec des yeux de flamme. Une tranquillité profonde était descendue avec l'obscurité : nul bruit ne troublait le sommeil juvénile de la nature.

Nous entrâmes dans l'église ; la porte se referma derrière nous, et nous crûmes d'abord que nos yeux ne pourraient rien distinguer dans les ténèbres, tant ils étaient pleins de cette douce et fluide lumière qui venait de nous inonder. Cependant, après avoir fait quelques pas, nous nous aperçûmes que le chœur était éclairé, sans que nous visions cependant les torches qui jetaient la lueur sur laquelle se découpait la silhouette noire de l'autel, avec sa croix, son tabernacle et ses cierges éteints. Quant à la partie opposée où était l'escalier et le bas-relief byzantin, elle était tellement plongée dans l'obscurité, que les regards se perdaient dans l'ombre avant d'atteindre jusqu'aux murailles. De place en place, les grandes croisées ogives, à travers lesquelles passaient les rayons de la lune, se réfléchissaient, resplendissantes, sur les dalles grises avec leurs mosaïques de saints aux auréoles d'or et aux robes rouges et bleues. Parfois une de ces réverbérations frappait sur une colonne, et alors sa base et son chapiteau restaient sombres, et la partie éclairée était seule visible. En ce moment, à l'extrémité opposée, qui, comme je l'ai dit, était plongée dans l'ombre, un homme parut, portant une torche, qui, répandant un cercle de lumière, repoussa l'obscurité dans les profondeurs latérales, et commença de gravir l'escalier immense. A mesure qu'il montait, les ténèbres reprenaient leur domaine et marchaient à sa suite, comme la mort à la suite de la vie. Bientôt il disparut, en tournant à gauche derrière un pilier, et peu à peu la lumière s'éteignit le long des murs, et tout rentra dans la nuit. Tout à coup, au milieu de ce silence et de cette obscurité, une grande voix s'éleva frémissante ; c'était celle de l'orgue, dont les sons, se poussant l'un l'autre comme les flots d'une mer d'harmonie, passèrent sur nos têtes, et, se répandant jusqu'aux profondeurs les plus reculées de la cathédrale, allèrent se briser contre les murs. Au même instant, des paroles humaines se firent entendre, mariées à ces accens merveilleux, et le *Stabat Mater* de Pergolèse s'éleva douloureusement vers le ciel.

J'ignore quel effet produisit sur mes compagnons cette scène si profondément religieuse ; pour moi, je gagnai la chapelle du duc Louis II, qui était dans une obscurité complète. Je m'accoudai sur le monument où, selon le touchant usage de ces temps poétiques, qui faisaient de la tombe un second lit nuptial, il est couché près de son épouse, et je me laissai inonder de cette pénétrante harmonie. Alors je compris les extases, les ravissemens, les visions du cloître, et, comme Joad, je me sentis prêt à prophétiser une Jérusalem nouvelle.

Que ceux qui ne croient pas aillent écouter à minuit les gémissemens de l'orgue et les sanglots du *Stabat Mater*.

Les uns et les autres étaient éteints, que j'écoutais encore. Sans doute, on me cherchait depuis quelque temps sans me trouver, car tout à coup, au milieu de ce silence, j'entendis mon nom retentir. Je tressaillis, tant je m'attendais peu à cette voix humaine qui me rappelait sur la terre. J'ouvris la bouche pour répondre, mais je n'osai pas ; il me sembla que ce serait un sacrilége que de parler haut. J'allai donc silencieusement rejoindre Jadin et M. de Chambon, que je trouvai éclairant de leurs torches une nervure ogivique représentant une femme d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se roule et joue avec une chimère, symbole de l'intelligence de l'artiste aux prises avec son caprice.

Au reste, les habitans de Sauvigny, perdant de vue dans les générations de leurs pères la fondation de leur église, ignorant comment des mains d'hommes peuvent accomplir de semblables merveilles, attribuent aux fées la construction de ce monument. Une bergère, qui s'était endormie près de son troupeau, s'éveilla vers l'aube, et le vit surgir au milieu du brouillard du matin, avec ses clochetons aigus, ses galeries festonnées et son portail à jour, à la place où, la veille encore, s'élevaient de beaux arbres et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme resta immobile, et, à sa

place, on retrouva une statue de pierre qui est encore debout à l'angle d'une des tours.

Le 10 juillet 1830, madame la duchesse d'Angoulême, revenant des eaux de Vichy, visita le prieuré de Sauvigny. Elle se fit ouvrir le caveau où dorment ses ancêtres, et s'agenouilla et pria longtemps devant leurs tombeaux. En se relevant, ses yeux se fixèrent sur l'écusson de la maison de Bourbon, sur lequel on avait gratté les trois fleurs de lis d'azur et le mot *espérance* qui est la devise de l'ordre de l'écu d'or. Elle demanda qui avait fait cette mutilation ; on lui répondit que c'était le peuple: — Qu'il ait effacé les fleurs de lis, dit elle, je le comprends encore ; mais le mot *espérance*, où le retrouverons-nous désormais, si on le fait disparaître même des tombeaux ?

Vingt jours après, la fille de saint Louis repartait pour son troisième exil.

Je ne sais pas l'heure qu'il était quand nous partîmes ; je sais seulement qu'aux premiers rayons du jour, nous aperçûmes à un quart de lieue de nous, couronnant le sommet d'une montagne, les ruines déchirées du vieux château de Bourbon-l'Archambault, que dominaient leurs trois tours colossales.

La maison où nous descendîmes était justement celle où mourut madame de Montespan. Elle appartenait à un jeune homme qui avait entrepris une noble et laborieuse tâche qu'il ne devait pas achever, à notre ami Achille Allier, auteur de l'Ancien Bourbonnais. C'est là qu'il suivait, dans le silence et la conviction, cette œuvre de bénédictin, lente et consciencieuse, que la mort est venue interrompre. Le monument qu'il élevait laborieusement pour l'avenir est resté inachevé, et le ciseau lui est tombé des mains avant qu'il ait eu le bonheur de graver son nom sur la dernière pierre. Pauvre Achille ! qu'il dut avoir de regret de mourir !

Il nous fit voir la chambre où rendit son dernier soupir cette favorite qui avait été puissante comme une reine. L'isolement de sa mort fut un contraste avec sa vie : nulle voix amie, que celle d'un prêtre, ne vint la soutenir et la fortifier dans ce moment suprême, et déjà avant d'expirer elle avait fermé les yeux afin de perdre de vue sans doute les visages étrangers et indifférens qui l'entouraient.

Deux heures après qu'elle eût rendu le dernier soupir, une chaise de poste s'arrêta devant la porte de la maison mortuaire ; un homme en descendit précipitamment, monta rapidement les escaliers, s'élança dans la chambre et se précipita vers le lit. Ne croyez pas que c'était pour verser des larmes sur le cadavre : c'était pour détacher du cou de la trépassée une clef suspendue par un ruban noir ; puis, possesseur de cette clef, il ouvrit une cassette, emporta les papiers qu'elle renfermait, et repartit sans assister aux funérailles. Cet homme, c'était son fils.

Madame de Montespan avait légué son cœur au couvent de La Flèche, son corps à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, et ses entrailles au prieuré de Saint-Menoux, distant de trois lieues seulement de Bourbon-l'Archambault. La Flèche et Saint Germain reçurent les legs funéraires, et, pour que les volontés de la défunte fussent accomplies en tout point, on chargea un paysan de porter à l'église voisine la part des restes mortels qui lui était destinée. Malheureusement, on oublia de lui dire de quel fardeau il était chargé. Au milieu de la route, l'envie lui ayant pris de savoir ce qu'il portait, il ouvrit le coffre, et, croyant être le jouet de quelque mauvais plaisant il jeta ce qu'il renfermait sur le revers du fossé. Un troupeau de porcs passait en ce moment, et les plus immondes des animaux dévorèrent les entrailles de la plus hautaine des femmes.

En sortant de chez Achille, nous nous trouvâmes sur la place des Capucins, où sont le bassin des eaux thermales et les réservoirs de la source. Ces réservoirs forment trois grands puits, au fond desquels l'eau semble, au premier coup d'œil, en état continuel d'ébullition. Avec un peu d'attention, on reconnaît que ces bouillonnemens sont formés par un dégagement de gaz ; ce dégagement donne naissance à une vapeur qui, imperceptible dans les temps chauds et secs, devient apparente dès qu'il y a de l'humidité dans l'atmosphère, et forme, à l'approche des orages ou pendant leur durée, un brouillard quelquefois assez épais pour empêcher de se distinguer d'un côté du bassin à l'autre. Ce phénomène tient à ce que plus l'air atmosphérique pèse sur ces eaux, moins le calorique se dilate, moins il y dégagement de gaz et par conséquent de vapeurs, tandis qu'au contraire, moins ces eaux sont comprimées par l'air atmosphérique devenu plus léger dans les temps orageux, plus le calorique se dilate, plus par conséquent il y a dégagement de gaz et de vapeurs apparentes. Nous fûmes, au reste, témoins, à quatre heures d'intervalle, de cette différence d'aspect. La couleur de ces eaux est verdâtre, surtout dans les bassins où elle est plus exposée à l'air que dans les sources et dans les réservoirs ; elles sentent le gaz hydrogène sulfuré. Cette odeur est assez légère près des réservoirs, elle se perd même tout à fait lorsque l'eau a séjourné quelque temps dans un vase, tandis qu'au contraire elle augmente avec la vapeur, et devient parfois si forte dans les cabinets des douches, qu'on y serait asphyxié, si l'on ne prenait la précaution d'ouvrir les ventilateurs. Quant à leur saveur, c'est celle des hydrosulfures alcalins : refroidies, elles perdent leur saveur lixivielle piquante, et en prennent une alcaline; réchauffées, elles sont nauséabondes.

Du temps de César, Bourbon-l'Archambault était déjà célèbre pour ses eaux thermales. Les légions romaines, habituées au doux soleil, à l'air tiède et aux douces eaux de l'Italie, après s'être frayé, en les repoussant avec leurs boucliers, un chemin à travers les neiges de l'Auvergne, regardèrent comme un bienfait du ciel ces eaux fumantes qui jaillissaient sur leur route. Ils y fondèrent un établissement qui disparut avec leur civilisation, détruit par la conquête franque. Les barbares qui leur succédaient n'avait aucune idée de l'application médicinale des eaux minérales connues par Aristote, Hippocrate et Gallien. Avicenne est le premier qui en reparle, vers le neuvième siècle, et ce n'est qu'au seizième siècle que, grâce aux expériences de Gesner, de Baccius, de Beautrin et de Fallope, elles commencent à reprendre faveur. Un siècle après, Gaston, frère de Louis XIII, rétablit sa santé à celles de Bourbon-l'Archambault, et commence à leur donner une célébrité et une vogue qu'augmentèrent encore les fréquens voyages qu'y fit madame de Montespan.

Allier nous fit observer que le temps se mettait à l'orage, et nous invita à ne pas tarder davantage à nous mettre en route. Nous commençâmes notre visite par la Quiquengrogne: c'est une tour isolée, qui fut élevée, les uns disent par Archambault le Grand, les autres par Louis Ier, au mépris des droits des bourgeois de la ville. Jaloux de leurs prérogatives, ils les réclamèrent à main armée ; mais le constructeur monta avec ses soldats sur les remparts qui l'avoisinent, et braquant ses machines de guerre sur les mécontens, il leur jeta du haut des murailles ces paroles menaçantes: — On la bâtira, qui qu'en grogne?—La colère du peuple baptisa l'œuvre de son seigneur, et son nom despotique lui est resté jusqu'à nous.

Cependant le squelette du château gigantesque nous appelait à lui : nous nous acheminâmes de son côté, et nous trouvâmes ses vieilles ruines toutes peuplées de pauvres paysans qui ont été s'abriter, pareils à des passereaux et des hirondelles, dans tous les coins que le donjon féodal put offrir à leurs nids. Comme partout, les plus forts furent les mieux logés.

En levant la tête pour mesurer des yeux la hauteur des tours, j'aperçus au sommet de l'une d'elles un animal qui me parut singulièrement ressembler à un lapin. Je le fis remarquer à Jadin, qui, convaincu que ce n'était point là la place de ce quadrupède, soutint que c'était un chat. Une discussion s'étant engagée entre nous, pour la terminer je pris mon fusil et j'ajustai la bête : le coup partit: elle tomba à nos pieds comme aurait pu faire une grive : c'était un lapin.

De là discussion encore plus vive pour savoir comment il se faisait qu'à Bourbon-l'Archambault, cette race, que nous avions toujours vue creuser ses maisons dans la terre, avait été choisir, au contraire, le point le plus élevé du château pour y établir son domicile. Un paysan qui vint réclamer sa propriété nous tira d'incertitude. Il évalua le défunt à vingt

sous; nous lui en donnâmes trente, et pour le surplus nous obtînmes l'explication suivante.

Quelques-uns des pauvres habitans de l'ancien manoir des ducs de Bourbon, voyant que le sommet de chaque tour présentait une surface solide de trente ou quarante pas de circonférence, pensèrent à utiliser cet espace que Dieu leur avait donné entre la terre et le ciel. Ils y transportèrent, en conséquence, dans des paniers, dans des corbeilles, dans des sacs, enfin dans tous les récipiens qu'ils purent se procurer, de la terre végétale qu'ils allèrent emprunter à la plaine; puis, lorsque les trois plate-formes furent couvertes de ce sol improvisé, ils firent les semailles; le soleil bénit leur moisson, et ils récoltèrent du blé pour le pain de toute l'année.

Mais comme les dimanches et les jours de fête il faut manger quelque chose avec son pain, et qu'une bonne idée en conduit ordinairement une multitude d'autres en laisse, ils avisèrent que des lapins pourraient vivre à merveille de l'ivraie dont ils avaient séparé le bon grain. Le champ suspendu devint garenne, et voilà comment l'hôte incongru de ces nouveaux jardins de Sémiramis avait, en se penchant sur les bords de son domaine aérien, donné naissance à une discussion qui avait fini pour lui d'une façon aussi tragique.

Ce point scientifique, qui, sans cette explication, pouvait faire naître de grands doutes en histoire naturelle, une fois éclairci, nous nous séparâmes, Jadin pour prendre une vue du château et de la ville, et moi pour jeter quelques notes sur mon album. Je me couchai donc à l'ombre que projetait un pan de muraille, et là, séparé du monde, écoutant le bruit du vent qui gémissait dans les ruines, isolé avec mes souvenirs historiques, je commençai de marcher à reculons dans le passé. Le plus grand souvenir que j'y trouvai, après celui de César, qui s'arrêta à Bourbon-l'Archambault pour en jeter les fondemens, cinquante-un ans avant le Christ, et de Pepin-le-Bref, qui y passa pour le détruire en 762, fut celui du connétable qui fut forcé de l'abandonner en 1523.

Car ce fut un magnifique prince et un brave capitaine, que très haut et très puissant seigneur Charles duc de Bourbonnois et d'Auvergne, comte de Clermont en Beauvoisis, de Montpensier, de Forez, de la Marche et de Clermont en Auvergne, dauphin d'Auvergne, vicomte de Carlat, de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combailles, de Mercœur, d'Annonay, de Roche en Regnier et de Bourbon-Lanceys, pair et chambrier de France, et lieutenant-général du roi aux pays de Bourgogne et de Languedoc. Il avait quatorze châteaux forts et sept maisons de plaisance qu'il possédait de famille ou de mariage, et dont les dépendances couvraient la septième partie du territoire de la France; il tenait la charge de connétable restée vacante depuis la mort du comte de Saint-Pol, et qui était le don de bienvenue de François Ier au trône. Cette charge lui donnait droit de justice basse et haute, non seulement dans ses propres domaines, mais encore dans le pays de Bourgogne et de Languedoc. Tous les sénéchaux, baillis, prévots, maires, échevins, gardes, gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts, ports et passages, devaient lui obéir comme au roi, de sorte qu'il était si riche dans la paix, que lorsqu'il accompagna François Ier, qui venait prendre sa couronne à Saint-Denis, il était vêtu d'une robe d'or de douze aunes, dont chaque aune coûtait deux cent quatre-vingts écus d'or au soleil, et portait à son bonnet pour trois cent mille livres de bagues et de pierreries. Il était si puissant dans la guerre, que, lorsqu'il accompagna, à l'âge de dix-sept ans, le roi Louis XII, qui allait par delà les monts reconquérir sa seigneurie de Gênes, qui s'était rebellée, il avait cent hommes d'armes et cent archers qu'il entretenait à ses frais, ne touchant rien du roi, si ce n'est deux mille livres, comme comte de Montpensier; et que, lorsqu'il y retourna, en 1509, pour reconquérir la comté de Crémone, que les Vénitiens avaient usurpée et détenaient au préjudice du duché de Milan, il menait à la bataille de Trévise, qui rendit au roi Crémone, Crême, Bergame et Brême, cent vingt gentilshommes et cent vingt archers de sa maison, et qu'enfin, lorsqu'une troisième fois il traversa les Alpes, comme l'avait fait Annibal, et comme devait le faire Napoléon, menant avec lui six cents hommes d'armes et douze mille hommes de pied, pour venir gagner cette bataille de Marignan, à laquelle l'histoire a marqué sa place entre Trasimène et Marengo, il prêta dix mille écus au roi, qui lui devait déjà cent mille livres, et cela sans compter la vie de son frère et son propre sang, choses qui ne se prêtent pas, mais qui se donnent, et qu'il avait largement et loyalement données.

Or, il avait fait toutes ces entreprises à l'âge de vingt-cinq ans. C'était un jeune et magnifique chevalier, quoiqu'il eût quelque chose de triste et de grave dans la physionomie, et que lui donnait peut-être ses longs cheveux à la Louis XII, qu'il n'avait pas voulu couper, malgré l'ordonnance de François Ier. Il avait épousé madame Suzanne de Bourbon, fille de la duchesse Anne et du duc Pierre, et nièce du roi Charles; et, quoiqu'elle fut contrefaite, il lui garda une telle fidélité au milieu de cette cour dissolue, qu'il refusa l'amour de la plus grande dame de France, madame Loyse de Savoie, mère du roi, qui, cependant, n'avait alors que trente-trois ans; ce qui fit que cet amour méprisé s'aigrit et tourna en haine. Si bien que, lorsque le roi mena son armée en Picardie, il donna, à l'instigation de madame Loyse de Savoie, l'avant-garde, qui appartenait de droit au connétable, au duc d'Alençon, ce qui n'empêcha pas le connetable d'y prendre part pour son compte et de rendre au roi les villes de Hesdin et de Bouchain; et si bien encore que, lorsque madame Suzanne de Bourbon mourut sans postérité madame Loyse de Savoie, ne se croyant pas vengée encore, se prétendit héritière des domaines du connétable, et gagna, en sa qualité de mère du roi, un procès qui dépouillait son ennemi de tous ses biens et de tous ses titres. Et c'était là la récompense de l'or et du sang, dont il avait à si grands flots arrosé les fleurs de lis qu'elles en avaient poussé de nouveaux fleurons.

Ce fut alors et dans ces circonstances que l'empereur Charles-Quint et le roi Henri VIII lui firent offrir de lui rendre plus que François Ier ne lui avait enlevé; et cependant Charles hésita. François Ier apprit ces offres et cette hésitation, et il traita le connétable comme s'il eût déjà accepté, envoyant contre lui, pour le prendre, le Bâtard de Savoie, grand-maître de France, le maréchal de Chabannes, le duc d'Alençon et M. de Vendôme, avec chacun cent hommes d'armes: ce qui était encore un dernier honneur, puisqu'on levait une armée pour prendre un homme.

Ce qu'apprenant le connétable, il partit nuitamment de son château de Chantelle le 10 du mois de septembre, sans page et sans valet, avec un seul gentilhomme, qui était le seigneur de Pomperan, à qui il avait sauvé la vie. Il traversa, toujours poursuivi et toujours échappant à ses ennemis, l'Auvergne, le Dauphiné, la Savoie et les Alpes, et descendit, pour la quatrième fois, dans ces plaines du Piémont qui lui étaient si connues par ses victoires. Ce fut là que les messagers du roi François Ier le rejoignirent, et lui redemandèrent l'épée de connétable et l'ordre de France: — Allez dire à votre maître, leur répondit Bourbon, que, pour l'épée de connétable, il me l'a ôtée lui même le jour où il donna au duc d'Alençon le commandement de l'avant-garde, qui m'appartenait, et que, quant à la plaque de l'ordre de France, je l'ai laissée à Chantelle, derrière le chevet de mon lit, où il peut la reprendre. Et cela était d'autant plus juste, sur ce dernier point surtout, « que la reine mère avait déjà, dit Du Bellay, fait prendre tous les meubles de la maison de Bourbon, tant auxdits Chantelle, Moulins, qu'ailleurs, qui étaient les plus beaux qui fussent en maisons de prince de la chrétienté. »

Voilà comment et pourquoi le connétable de Bourbon quitta la France, qui était sa patrie, et devint traître, habitué qu'il était à citer cette réponse d'un officier gascon à Charles VII, qui lui demandait si quelque chose pourrait le détacher de son service: — « *Non*, sire, pas même l'offre de trois royaumes comme le vôtre; mais *oui*, sire, un seul affront. »

Et nous ne dirons pas adieu au connétable, même en quittant le vieux château qui rappelle sa mémoire; car Bourbon-l'Archambault n'est que le nid d'où l'aigle a pris son vol: nous le retrouverons planant sur la ville de Marseille, s'abattant dans les plaines de Pavie et sur les murs de Rome;

nous chercherons l'empreinte de son bec et de ses serres sur la couronne de François Ier, et sur la tiare de Clément VII; car, comme le dit la chanson castillane, la France lui donna le lait, l'Espagne la gloire et l'aventure, et l'Italie la tombe.

Cette tombe, que Brantôme a vue, était élevée à Gaëte; car les soldats du connétable n'osèrent point laisser son corps à Rome, de peur qu'après leur départ il ne fût profané. Au-dessus d'elle flottait l'étendard jaune, que Bourbon avait adopté en entrant au service de l'empereur, et qui représentait un cerf-volant avec des épées flamboyantes, et le mot *espérance* : ce qui voulait dire qu'il lui avait fallu la vitesse d'un cerf ailé pour quitter la France, mais qu'il avait la terrible espérance d'y rentrer avec le fer et avec le feu. Sur la face qui regardait la porte, on lisait cette épitaphe, mesure exagérée, mais curieuse, de la réputation que le Coriolan du moyen âge avait laissée en mourant.

D'assez a fait beaucoup Charlemagne le preux;
Alexandre le Grand de peu fit quelque chose:
Mais de néant a plus fait que n'ont fait tous deux
Charles, duc de Bourbon, qui ci-dessous repose.

Les biens du connétable de Bourbon restèrent la propriété de madame Loyse de Savoie et de Henri II, jusqu'au moment où le roi François second en rendit, l'an mil cinq cent soixante-deux, quelques-uns à monseigneur Loys de Bourbon, duc de Montpensier; mais le château de Bourbon-l'Archambault ne fut pas de ceux-là, et il demeura entre les mains des Valois jusqu'au jour de l'assassinat de Henri III, à l'heure duquel, par une singulière coïncidence, la foudre, en tombant sur la Sainte Chapelle qui s'élevait au pied des tours qui sont encore debout, emporta le lambel de la maison de Bourbon, et, laissant les trois fleurs de lis intactes, en fit l'écusson de France. De nos jours aussi un orage populaire a éclaté sur les descendans des Bourbons, comme il éclatait alors sur la race des Valois; mais cette fois, en tombant sur les Tuileries, le tonnerre a brisé lambel et écusson.

Commencée par Jean II, continuée par Pierre II, et achevée seulement en 1508, époque à laquelle le gothique était dans sa plus grande efflorescence, cette Sainte Chapelle, sœur et rivale de celle de Paris, réunissait les merveilleux caprices de l'art du quinzième siècle à la perfection et au fini de la renaissance. Elle avait de riches vitraux semés de saintes légendes, des boiseries délicates taillées dans le chêne, des dentelles creusées dans la pierre, des châsses d'or incrustées de joyaux, des statues d'argent massif, et un reliquaire d'or tout parsemé de rubis, qui renfermait un morceau de la vraie croix, que saint Louis lui-même avait rapporté de la Terre Sainte et donné à son fils Robert de France de Clermont. Cette précieuse relique était gardée dans une chapelle souterraine appelée le Trésor. Montée en or pur, elle formait la croix d'un Calvaire, où, près des statues de la Vierge, de saint Jean et de la Madeleine pénitente, un de ces grands artistes inconnus qui vécurent dans le quatorzième siècle avait groupé les statues agenouillées de Jean, duc de Bourbon, et de Jeanne de France, sa femme; une couronne d'or surmontait la Croix et portait cette inscription :

Louis de Bourbon, second du nom, fit garnir de pierreries et de dorures cette croix, l'an 1393.

Quatre siècles plus tard, année pour année, un pauvre prêtre de l'église paroissiale retrouva dans la poussière ce morceau de la vraie croix, arraché de son Golgotha d'argent et dépouillé de son or et de ses rubis. Il le mit dans un pauvre reliquaire qui ne pouvait tenter la cupidité de personne, et cette humble action fut sans doute aussi agréable à Dieu que la fastueuse offrande de Louis de Bourbon.

Cependant, dans cette Sainte Chapelle, veuve de son or et de ses diamans, il restait encore des trésors d'art et de poésie, moins riches par la matière, mais plus rares par le travail que celui que des mains profanes venaient d'en enlever : il y avait un Jésus-Christ et ses douze apôtres, qui étaient à la statuaire du moyen âge ce que la Niobé et ses fils sont à la sculpture antique. Il y avait une généalogie de la maison de Bourbon, exécutée en bas-relief avec tout le luxe d'ornement que le rêve de l'imagination peut inventer. Il y avait un Adam et une Eve, délicieux groupe de pierre; une figure de saint Louis en terre cuite, et deux statues équestres de marbre blanc, dont l'une représentait Pierre II la main posée sur le pommeau de sa large épée au fourreau fleurdelisé, et dont l'autre, image de sa femme, Anne de France, fille du roi Louis XI, tenait un faucon au poing, et de l'autre main caressait la crinière de son cheval.

Un jour, une armée de philosophes en guenilles partit de Moulins, tambour en tête, et traînant une pièce de canon pour prendre d'assaut cette Sainte Chapelle, et exterminer sa garnison de pierre. Trois siècles de vénération, qui étaient sa seule défense, n'arrêtèrent point les assiégeans; ils braquèrent le canon contre la nef, et d'un seul coup brisèrent tous ses vitraux, à la plus grande gloire de la république une et indivisible. Les dieux, les saints et les aristocrates furent ensuite guillotinés, et toute cette troupe se retira, laissant la Sainte Chapelle noircie et foudroyée, mais debout du moins, et grande, riche et poétique encore, comme un squelette gigantesque, comme un spectre colossal.

Sous la restauration, qui aurait dû réédifier cette œuvre de famille, ce qui restait de la Sainte Chapelle fut mis aux enchères, un maçon l'acheta pour la démolir, et en vendre ou en employer les matériaux; car il ne se trouva pas dans tout le département, depuis le préfet jusqu'au conseiller municipal, un honnête bourgeois à qui vînt l'idée d'en faire un cellier ou un grenier à foin. Elle fut démolie jusqu'en ses fondemens. L'industriel qui l'avait achetée, et qui voulait en tirer ses frais, poursuivit le vieux et saint monument jusque dans ses racines de pierre; et il eut raison, car, quatre pieds au-dessous du sol, il trouva de grandes dalles qui couvraient de grands tombeaux dans lesquels étaient de grands ossemens. Il vendit les dalles pour en faire des pierres de cuisine, et les tombes pour en faire des auges, quant aux ossemens, il les jeta à la boue et au vent; car ils n'avaient aucune valeur. C'étaient cependant les reliques des aïeux de la maison de Bourbon, qui règne aujourd'hui en France, à Naples et dans les Espagnes.

Ce fut ce pauvre Allier qui me raconta toutes ces choses en me montrant la végétation puissante du pays, qui commençait déjà à s'étendre sur cette grasse poussière. Malheureusement il était encore enfant quand ce sacrilége s'accomplissait; car, me disait-il, il eût vendu jusqu'à la maison de son père pour sauver la maison de Dieu. Aussi, lorsqu'en 1832 on mit en vente le vieux château, comme on avait mis en vente la vieille chapelle, il écrivit au prince royal que, si lui, duc d'Orléans, n'achetait pas ces tours croulantes, lui, Allier, les achèterait. Le duc d'Orléans, artiste lui-même, comprit cette lettre d'un artiste : le château fut immédiatement acheté, et Bourbon-l'Archambault est certain du moins de garder des siècles encore ce symbole de la famille dont il fut le berceau, cette page d'histoire écrite en pierre, et sur laquelle on lit : — Grandeur et ruines!...

Si nous voulions, nous ferions un beau et bon livre, rien que de belles et bonnes choses qu'a déjà faites le duc d'Orléans (1).

Nous trouvâmes Jadin en grande discussion avec le secrétaire de la mairie. De ce point où il s'était placé pour faire son croquis, il découvrait la Quiquengrogne, et sur la Quiquengrogne une girouette : or cette girouette avait été pliée par un accident quelconque, et Jadin, en paysagiste de conscience, l'avait reproduite dans son inclinaison. Cette fidélité

(1) Il y a un an que, pour toute réponse à une lettre de Victo Hugo, il lui envoyait les quatre mille francs qui devaient remis par lui, sauver du désespoir un vieillard et sa famille; et cela sans même demander le nom du vieillard au grand poëte qui s'était fait l'interprète de son malheur. Il y a huit jours que, sur une simple demande il m'accordait la vie d'un jeune homme, chose bien plus précieuse à obtenir et bien plus difficile à accorder que de l'or; car la mort de ce jeune homme dont il me donnait la vie était attendue comme un exemple par toute l'armée.

historique avait blessé l'amour-propre du fonctionnaire qui le regardait opérer, et qui avait conçu tout naturellement la crainte que cette girouette dégingandée ne donnât une fausse opinion des monumens publics de son pays. Cela lui était d'autant plus pénible que, le jeudi précédent, le conseil municipal avait voté à l'unanimité une girouette neuve, et qu'elle devait être incessamment substituée à l'autre. Il fit cette observation à Jadin, qui n'en tint aucun compte, et continua son croquis sans redresser le moindrement la malheureuse girouette. Cette obstination avait mis le pauvre greffier au désespoir; et nous ne parvînmes à le calmer qu'en lui rappelant qu'il avait le droit de réclamer dans les journaux.

Nous partîmes le même soir de Bourbon-l'Archambault, un seul jour nous ayant suffi pour fouiller ses ruines et dérouler son histoire. Achille Allier voulut nous accompagner jusqu'à Moulins, que le lendemain même nous devions quitter; en conséquence, il prit place dans notre voiture et nous partîmes.

Le temps avait été lourd toute la journée, et promettait un de ces orages tardifs qui s'égarent dans l'automne. Les réservoirs d'eau thermale dégageaient une vapeur pareille à des trombes : la nuit était venue plus tôt et plus épaisse que de coutume; nous ne voyions pas à quatre pas autour de nous, excepté quand un éclair déchirait le ciel : alors tout le paysage s'illuminait d'une lueur bleuâtre, qui donnait à la plaine l'apparence d'un lac. Vu à cette clarté fantastique, le site le plus plat prend un caractère de poésie d'autant plus grand, que l'instant pendant lequel il apparaît passe plus vite : aussi avions-nous abaissé la couverture de notre calèche pour ne rien perdre de ce spectacle. C'est un pélerinage délicieux que celui qu'on entreprend à la recherche des sensations : pour peu que trois ou quatre jeunes gens, au cœur artiste, voyagent ensemble, ils rencontrent le beau, là où l'esprit du vulgaire ne le soupçonne même pas; ainsi au moment où sans aucun doute chacun se hâtait de rentrer pour éviter l'orage, nous recommandions à notre conducteur de ralentir sa course pour n'en pas perdre un éclair.

Bientôt nous vîmes surgir, entre l'orage et nous, un corps opaque qui nous dérobait le point du ciel où il était amassé. A mesure que nous approchions, le corps, derrière lequel semblait d'instant en instant s'allumer un foyer lumineux, prenait la forme d'une église, puis rentrait dans l'obscurité aussitôt que la flamme électrique était éteinte. Nous en fûmes bientôt assez près pour distinguer sa silhouette noire chaque fois qu'un éclair se portait derrière elle. Son toit était tout hérissé de clochetons, et, parmi eux, il y en avait un plus élancé, plus svelte, plus à jour que les autres, car on voyait la lumière à travers ses dentelles : Achille me le fit remarquer, car ce clocher avait une histoire.

Le prieuré de Saint-Menoux, devant lequel nous étions, est une église romane du dixième siècle, qui commençait à tomber en ruine vers la fin du quinzième. Quoique le saint sous l'invocation duquel elle était jouît d'une grande réputation dans les environs, surtout pour la guérison de la rage, et qu'elle fût la troisième fille de l'abbaye de Cluny, elle était si pauvre que dom Cholet, son prieur, ne savait comment faire face aux réparations que son délabrement nécessitait Il était donc fort embarrassé, lorsqu'une illumination subite lui vint : c'était d'obtenir du Saint-Père, qui habitait encore Avignon, des indulgences plénières. Il obtint facilement cette faveur, qui ne coûtait qu'une signature. Quatre exemplaires, revêtus du cachet papal et du nom sacré du souverain pontife, furent remis aux quatre moines les plus vigoureux de la communauté. Ils partirent le même jour, à la même heure, du même endroit, marchant vers les quatre points cardinaux de la France. Un an après, le même jour, à la même heure, ils étaient de retour au même endroit, rapportant les indulgences effacées par les lèvres des fidèles, et quatre cent mille écus, en preuve de la sincerité de ces baisers.

Alors les bons religieux commencèrent l'œuvre de réédification : l'église gothique poussa comme une greffe sur l'église romane, et bientôt étendit sur la souche maternelle ses fioritures de pierre. Comme c'était l'habitude dans cette époque d'art instinctif et chrétien, chaque sculpteur se chargeait d'une niche, d'un pilier, d'une chapelle, et un jeune architecte nommé Diaire, le seul dont le nom se soit conservé, prit pour sa tâche le clocher, qui devait s'élever au milieu des dix clochetons dont, d'après le plan général, le toit de l'église allait être décoré.

Il avait commencé son œuvre avec la croyance d'un fidèle et l'ardeur d'un artiste, lorsqu'il fut désigné par le duc Gilbert de Montpensier, qui accompagnait le roi Charles VIII à la conquête de Naples, pour faire partie de la pedaille qu'il conduisait avec lui. Cela tombait mal, car autant notre architecte avait de vocation pour son état, autant il éprouvait d'antipathie pour le métier de la guerre : aussi, à la quatrième étape, il disparut de sa compagnie. Le capitaine fit son rapport au duc Gilbert, qui en écrivit dans ses domaines, donnant l'ordre, si l'on rattrapait le réfractaire, de le pendre sans miséricorde, quelque excuse qu'il pût donner de sa désertion : puis, cette recommandation faite, il continua sa route et s'en alla loyalement mourir à Pouzzoles, où il est enterré.

Cependant le déserteur était revenu dans sa famille et se tenait caché chez un de ses frères; pendant ce temps les architectes, ses confrères, avaient terminé leurs clochetons, à la plus grande gloire du saint, à la plus grande liesse des religieux, et à la plus grande admiration des fidèles. Le seul clocher de Diaire, qui cependant devait être le plus élevé et le plus beau de tous, montrait honteusement ses premières assises et ses sculptures à peine dégrossies. Cela déshonorait singulièrement l'église; aussi, après une délibération à ce sujet, fut-il décidé qu'on donnerait l'œuvre à finir à celui des six autres architectes qui présenterait le plan le mieux assorti à la partie qui en était déjà faite.

Le lendemain du jour où cet arrêté avait été connu, on s'aperçut avec étonnement que le clocher semblait avoir grandi pendant la nuit de toute une assise de pierres : cependant on n'y fit pas grande attention; mais pendant les nuits suivantes le prodige se renouvela d'une manière si visible, qu'il n'y avait aucun doute à avoir. Une main invisible opérait le travail nocturne, et, à la hardiesse avec laquelle il commençait à s'élancer au-dessus des autres, à la finesse du travail sculptural qui s'étendait sur ses huit faces, on commença à croire que c'était un ouvrier surhumain qui se chargeait de l'ouvrage, et que les fées qui avaient bâti l'église de Sauvigny voulaient lui donner un pendant en achevant si miraculeusement celle de Saint-Menoux. Cette opinion prit une nouvelle créance de ce qu'on remarqua que c'était seulement pendant les nuits obscures que le mystérieux architecte s'adonnait à la besogne : tout le temps que durait le clair de lune, au contraire, l'œuvre s'arrêtait pour ne reprendre son cours que lorsque l'astre révélateur avait complètement disparu du ciel.

Cependant un des architectes, dont la foi était moins robuste que celle de ses confrères, résolut d'éclaircir le fait : il monta le soir dans son clocheton, s'y embusqua comme une sentinelle dans sa guérite, et ne tarda pas à distinguer, malgré l'obscurité, un être tout à fait matériel, qui montait, les unes après les autres, sur la plate-forme de l'église, des pierres taillées et sculptées à l'avance, qu'il rangeait ensuite dans leur ordre. Il épia ainsi le travail de cet homme jusqu'au moment où, le jour étant prêt à se lever, l'ouvrier nocturne disparut, laissant son clocher grandi d'un nouveau rang de pierres.

La nuit suivante, chaque clocheton renfermait un homme; de sorte qu'au moment où le travailleur mystérieux apparut sur la plate-forme, il fut entouré et saisi. On lui approcha un lanterne sourde du visage, et l'on reconnut le déserteur Diaire.

L'artiste n'avait pu prendre sur lui de s'éloigner de son clocher : rapproché de lui, il n'avait pas eu le courage de le laisser achever par un autre, et, au risque de sa vie, il avait continué son œuvre.

Diaire était condamné d'avance; son procès ne fut donc pas long : seulement il demanda un sursis d'un mois pour finir son clocher : on le lui accorda.

Le lendemain du jour où le clocher fut achevé, Diaire fut pendu.

L'art est une religion, qui autrefois aussi a eu ses martyrs.

Au moment où Achille Allier terminait cette légende, dont plusieurs descendans de ce malheureux ouvrier et qui portent encore son nom peuvent constater l'authenticité, la pluie commença à tomber à si larges gouttes, que notre cocher, qui n'avait pas comme nous la ressource de se mettre à couvert, nous supplia de chercher un abri. L'église nous en offrait un. Allier courut frapper à la porte du sacristain. Il vint avec les clefs, une lanterne et deux torches, et nous employâmes le temps que nous étions forcés de perdre à visiter l'église de Saint-Menoux.

C'est, comme je l'ai dit, un vieux monument du dixième siècle, réparé et embelli dans le quinzième, mais dont le principal caractère est le roman. Il possède le tombeau du bienheureux qui lui a donné son nom : c'est un monument fort simple, en forme de bière, qui renferme le cœur du saint, contenu dans une cassette de bois de cèdre. Un trou rond, pratiqué dans le tombeau même, sert aux fidèles à accomplir un acte de foi. Tout homme croyant qui a eu le malheur d'être mordu par un chien enragé peut venir dans l'église, introduire sa tête dans le trou, l'y laisser le temps de dire cinq *Pater* et cinq *Ave*, et le sacristain ne fait nul doute qu'il sera guéri.

Un couvent de religieuses nobles attenait autrefois à l'église de Saint-Menoux : la règle d'admission n'en était pas trop sévère ; seulement toute demoiselle entrant dans l'ordre après avoir commis une faute, était peinte en homme, et son portrait placé dans une galerie destinée à entretenir, par la vue de ce singulier travestissement, l'humilité dans le cœur du coupable. Nous remarquâmes que l'une des plus jolies pécheresses, non seulement portait l'habit masculin, mais encore sur cet habit une armure. Celle-là avait probablement commis quelque énorme crime. Il y avait dans la galerie de cent cinquante à cent soixante tableaux.

Pendant notre visite à ces nouvelles chevalières d'Éon, le temps s'étant éclairci, nous pûmes nous remettre en route. En repassant à Sauvigny, Allier nous fit remarquer une tour située à l'angle de la place de l'église; c'est tout ce qui reste de l'ancien château des ducs de Bourbon, qui, vers le quatorzième siècle, abandonnèrent la résidence de Sauvigny pour celle de Moulins.

Nous rentrâmes dans notre hôtel vers les onze heures du soir, et trois heures encore nous causâmes autour du feu de vieux souvenirs historiques, d'antiques légendes merveilleuses, d'anciens contes populaires, dont Allier faisait recueil pour son grand ouvrage du Bourbonnais, sur lequel il avait concentré toutes ses facultés et toutes ses espérances. Enfin il alla dans sa chambre, qui était contiguë à la nôtre. Longtemps encore nous échangeâmes quelques paroles à travers la cloison. Le lendemain il nous accompagna encore à un quart de lieue de la ville : là nous nous embrassâmes sans nous douter que c'était pour la dernière fois.

ROME DANS LES GAULES.

Le lendemain nous arrivâmes à Lyon : rien ne nous avait arrêtés sur la route, que le vieux château presque abandonné de Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palice. Il nous fut montré par un concierge sexagénaire, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes, les descendans de la famille ayant cessé d'habiter la résidence de leurs ancêtres. Taylor m'avait recommandé de ne point passer dans le village que dominent ces murs gothiques sans entrer dans la cour du maître de poste, où le tombeau du vainqueur de Ravenne, chef-d'œuvre du seizième siècle et merveille de renaissance, servait d'auge à abreuver les chevaux. J'avais été, alors qu'il me la raconta dans son indignation toute nationale, frappé douloureusement de cette circonstance. Ce n'était pas assez d'avoir profané le nom, on avait encore profané les cendres. Aussi n'eus je garde de manquer à sa recommandation. Mais le tombeau n'y était plus ; il avait été acheté et transporté dans le musée d'Avignon : quant aux ossemens, on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Nous visitâmes ces débris, qui avaient été habités, au temps de leur splendeur, par un de ces hommes que Richelieu trouva de si haute taille qu'il trancha la tête à toute leur race. Jacques II de Chabannes était un géant parmi les géans. C'était un homme comme Bourbon, un homme comme Bayard, un homme comme Trivulce, qui étaient trois hommes plus grands que le roi. Il fit la conquête de Naples avec Charles VIII, et celle du Milanais avec Louis XII. Il fut juge de camp le jour où Sotomayor fut tué ; il fut général le jour où Ravenne fut prise ; il fut maréchal à Marignan, près de François Ier vainquenr ; il fut soldat à Pavie, près de François Ier vaincu. Là, tombé sous son cheval au milieu d'ennemis abattus par lui, son épée, qu'il tenait encore, fut disputée par Castaldo, qui était un capitaine italien, et par Busarto, qui était un capitaine espagnol ; et comme il ne voulait se rendre ni à l'un ni à l'autre, et qu'il voulait mourir, étant trop vieux pour être vaincu et prisonnier, Busarto appuya le bout de son arquebuse sur sa cuirasse et lui brisa la poitrine à bout portant : et il fallut cela pour qu'il lâchât ce tronçon d'épée tant disputé par ses vainqueurs. Ce fut ainsi, dit Brantôme, qu'ayant eu bon commencement, il eut bonne fin.

Et maintenant soyez donc l'épée de trois rois, le témoin de Bayard, le vainqueur de Gonsalve, l'ami de Maximilien et le vengeur de Nemours ; teignez donc de votre sang les fossés de Barlette, les remparts de Rubos, les plaines d'Agnadel et les champs de Guinegace ; comptez donc au nombre des vainqueurs de Marignan et des invaincus de Pavie ; mourez donc pour ne pas rendre votre épée là où le roi de France rendait la sienne ; et tout cela pour qu'il reste de votre berceau une ruine, de votre nom un souvenir ridicule, et de votre tombe une auge dans laquelle se désaltèrent les chevaux ! La postérité est pour quelques-uns plus ingrate encore que les rois.

Les seuls descendans du maréchal de la Palice sont deux jeunes et braves officiers, qui ont déjà eu chacun trois ou quatre duels parce qu'ils ont le malheur de porter un des plus beaux noms de France.

C'est à Lyon qu'on trouve les premières traces visibles de la domination romaine ; c'est donc en arrivant à Lyon que nous donnerons un court précis de la manière dont cette domination apparut et s'étendit dans les Gaules.

Avant cette époque, elles appartenaient presque entièrement à ce peuple qui ne craignait rien, disait-il, que la chute du ciel, et qui envoya un de ses brenns pour brûler Rome et l'autre pour piller Delphes. Son sol était riche, non-seulement en fleuves, en moissons et en forêts, mais encore en mines. Les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes recélaient des filons d'or et d'argent, qu'elles cachaient à peine sous une légère couche de terre. Les côtes de la Méditerranée fournissaient ce grenat si fin et si brillant, que ce pourrait bien être l'escarboucle fabuleuse des anciens que les modernes ont cherchée vainement. Enfin les Ligures pêchaient autour des îles d'Hières ce corail magnifique dont ils ornaient le cou de leurs femmes et le baudrier de leurs épées. Dans ce temps florissait la ville de Tyr, et ses matelots sillonnaient la Méditerranée et l'Océan de leurs mille galères. Parmi ses fils, elle comptait un dieu ; ce dieu c'était Hercule, Hercule né le jour même de la fondation de la ville ; Hercule, voyageur intrépide, reculant les bornes du monde et lui fixant de nouvelles limites ; Hercule, qui n'est autre chose que le génie tyrien, à la fois belliqueux et commercial, puissant par le fer et l'or, auquel rien ne peut résister, et qui représente, aux yeux de quiconque a essayé de sonder les symboles anti-

ques, non pas un homme, non pas un héros, non pas un Dieu, mais un peuple.

C'est à l'embouchure du Rhône qu'Hercule pose le pied : à peine a-t-il fait quelques lieues dans l'intérieur des terres, qu'il est attaqué par Ligur et Albion, enfans de Neptune. Il épuise ses flèches et va succomber, lorsque Jupiter vient à son secours en faisant tomber du ciel cette pluie de cailloux qui couvre encore aujourd'hui la plaine de la *Crau*. Hercule vainqueur fonda une ville qu'en mémoire de son fils il appelle Nemausos. Cette ville, c'est Nîmes, dont le nom moderne conserve quelque chose encore de son baptême antique.

Ici l'allégorie est transparente et le symbole visible ; la civilisation, incomprise et méprisée par les barbares, a mis le pied sur la terre d'occident. La barbarie a été vaincue et le trophée de la victoire remporté par la plaine sur la montagne est la fondation d'une ville. Alors la mission d'Hercule dans les Gaules est accomplie. Comme dernier monument de son passage, les dieux le virent, dit Silius Italicus.

Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.

Et dès lors il y eut une voie qui conduisit des côtes gauloises aux plaines d'Italie en traversant le col de Tende. Ce fut la première que l'on connaisse ; elle date de mille ans avant le Christ, et, quoique aujourd'hui elle compte vingt-huit siècles, elle porte encore le nom de *Chaussée tyrienne*.

Tyr, condamnée par le prophète Ezéchiel et assiégée par les armées de Nabuchodonosor, touchait à sa décadence ; ses colonies languissantes agonisaient loin de la métropole comme des membres auxquels le cœur n'envoie plus de sang. La civilisation rhodienne avait vainement voulu raviver les établissemens de ceux auxquels elle succédait dans l'empire des mers ; ces Hollandais de l'ancien monde disparurent bientôt à leur tour, après avoir en souvenir de leur pays, bâti Rhoda ou Rhodanousia, près des bouches lybiques du Rhône, et, en disparaissant, ils laissèrent s'éteindre presque entièrement le commerce un instant si actif entre l'Orient et la Gaule.

Les naturels du pays profitèrent de ce moment de reflux pendant lequel la civilisation d'Orient abandonnait les côtes méridionales des Gaules pour les rivages septentrionaux de l'Afrique, où commençait à fleurir Carthage. Les Segobriges, tribu gallique libre parmi les Ligures, s'étendirent alors depuis le Var jusqu'au Rhône, et la barbarie occidentale commençait à effacer les traces de la civilisation d'Orient, lorsqu'un vaisseau phocéen jeta l'ancre à l'est du Rhône. Son capitaine était un jeune aventurier parti de l'Asie pour un voyage de découvertes ; il mit pied à terre et vint demander l'hospitalité au chef barbare qui commandait sur ces côtes.

C'était par hasard jour de fête ; le roi Nann mariait sa fille, qu'Aristote nomme Petta et que Justin appelle Gyptis. Tous les guerriers qui avaient des prétentions à sa main venaient de s'asseoir sur des bottes de foin et de paille autour d'une table très basse chargée de venaison et d'herbes cuites. A la fin du repas, la jeune fiancée, dont on ne connaissait pas encore l'époux, devait entrer portant à la main une coupe de vin tiré d'Italie, car la vigne n'était point encore naturalisée dans les Gaules, et présenter cette coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. Ce fut en ce moment que se présenta Euxène. Nann se leva pour le recevoir, car l'étranger était bienvenu sous le palais comme sous la chaumière gauloise, et le faisant asseoir à sa droite, il l'invita de prendre part au festin.

Vers la fin du repas, la porte de la chambre s'ouvrit et la fille de Nann parut. C'était une belle Gauloise, à la taille élancée et flexible comme un roseau, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Elle s'arrêta un instant sur le seuil pour choisir dans cette assemblée guerrière celui dont elle allait faire un roi. Ce fut alors qu'au milieu de ces soldats sauvages et de haute stature, aux cheveux rougis par l'eau de chaux et aux moustaches rousses, à la saie rayée et attachée au-dessous du menton avec une agrafe de métal, elle aperçut un jeune homme d'une beauté inconnue au pays où elle était née. Il avait des yeux et des sourcils bruns, de longs cheveux noirs parfumés, une chlamyde blanche qui laissait voir ses bras nus et efféminés, un bonnet, une tunique et des sandales de pourpre. Soit fascination, soit caprice, son regard ne put se détacher de l'étranger ; elle marcha droit à lui, et, au mépris des guerriers qui l'entouraient, elle lui présenta la coupe avec un doux sourire. A l'instant tout les convives se levèrent en murmurant. Mais, dit Aristote, Nann crut reconnaître dans cette action une impulsion supérieure et un ordre de ses dieux. Il tendit la main au Phocéen, l'appela son gendre, et donna pour dot à sa fille le golfe même où son époux avait pris terre. Euxène renvoya aussitôt sa galère à Phocée, avec le tiers de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mere-patrie, et avec ceux qui lui restaient, il jeta sur le promontoire qui s'avançait dans la Méditerrannée les fondemens d'une ville qu'il appela Massalia, et que plus tard et successivement, les Latins appelèrent Marsillia, les Provençaux Marsillo, et les Français Marseille.

Cependant les messagers d'Euxène, revenus à Phocée, racontèrent ce qu'ils avaient vu, et comment leur capitaine était devenu le gendre d'un roi, le fondateur d'une colonie, et demandait à la ruche maternelle un nouvel essaim pour peupler sa ville. Au récit de cette histoire merveilleuse, les aventuriers se présentèrent en foule, le trésor public leur fournit des vivres, des outils et des armes ; ils se munirent de plants de vignes et d'oliviers, et au moment de lever l'ancre, ils transportèrent sur le vaisseau d'Euxène du feu pris au foyer sacré de Phocée, et qui devait brûler éternellement à celui de Massalia, qui recevait ainsi par cette flamme, emblême de la vie, la véritable existence de sa mère ; puis aussitôt les longues galères phocéennes, dont Hérodote a compté les cinquante rames, se mirent en route pour Ephèse, où l'oracle avait ordonné aux émigrans d'aborder. Là ils trouvèrent une femme de famille noble, qui avait eu une révélation de la grande déesse éphésienne, par laquelle elle lui avait ordonné de prendre une de ses statues et de la transporter dans les Gaules. Les Phocéens accueillirent avec joie la prêtresse et la divinité, et après une heureuse traversée, ils abordèrent à Massalia, où Aristarque établit le culte de Diane.

Massalia grandit ainsi au milieu des nations environnantes, qui d'abord tentèrent de s'opposer à sa prospérité, mais qui, bientôt occupées elles mêmes des troubles intérieurs de la Gaule, la laissèrent bâtir sur son sol de sable ses maisons de bois couvertes de chaume : « Car elle réservait, dit Vitruve, pour les édifices publics ou sacrés le marbre qu'elle tirait du Dauphiné, et les tuiles qu'elle pétrissait d'une argile si légère que, plongées dans l'eau, elles surnageaient comme du bois. » Cependant le jour de la décadence, qui était venu pour Tyr et qui devait venir pour Carthage, se levait sur Phocée, la mère-patrie. Cyrus, qui avait conquis une partie de l'Asie-Mineure, la faisait assaillir par un de ses lieutenans. Après une résistance héroïque, les assiégeans, voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps, pensèrent à leurs compatriotes, qui avaient trouvé l'hospitalité sur la terre d'Occident ; et transportant sur leurs galères leurs meubles les plus précieux, leurs familles et leurs dieux, ils levèrent l'ancre, éteignant dans leurs temples le feu sacré qu'ils devaient retrouver dans les Gaules et en Corse, à Massalie et à Alalia.

Mais la Corse était inculte alors. D'ailleurs les Phocéens étaient des matelots et non des laboureurs ; ils avaient soixante galères et pas une charrue. Ils se firent pirates, et interceptèrent le commerce entre les Carthaginois, les Siciliens, les Espagnols et les Etrusques. A compter de ce jour, Carthage et Massalie furent ennemies, en attendant qu'elles devinssent rivales ; de sorte que, lorsque Annibal, pour accomplir le serment qu'enfant il avait fait à son père, conçut le projet gigantesque qui pensa faire de Carthage la reine du monde, il était à peine apparu au sommet des monts Pyrénéens, que, par les soins des Massaliotes, Rome était avertie du danger qui la menaçait, et savait qu'elle trouverait un port ami où envoyer ses vaisseaux, et une route alliée où

faire marcher ses légions, qui devaient s'opposer au passage du Rhône et des Alpes.

Quand nous nous enfoncerons dans le Midi, nous tâcherons de retrouver les traces de ce merveilleux passage ; mais, pour le moment, c'est de la fortune de Massalia et non de Rome que nous nous occupons. Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour elle : Massalia hérita du commerce de l'Afrique, de l'Espagne, de la grande Grèce et de la Sicile. L'aigle romaine, ne pouvant tout dévorer, abandonna ses restes au lion massaliote, et un instant la Phocée occidentale réunit dans son port le commerce du monde, dont avaient disparu Tyr, Rhodes et Carthage. Ce fut alors qu'elle pensa que sa puissance ne serait solidement établie que si elle devenait une puissance territoriale en même temps que maritime, et elle commença à faire des excursions sur la rive droite du Var. Ces excursions tirèrent de leur sommeil ses vieux ennemis : les Ligures, les Oxibes et les Deccates. Ils se levèrent aussitôt, mal refroidis qu'ils étaient de leur ancienne haine, et investirent Antipolis et Nicée (1), deux des principales colonies de Massalia. La fille de Phocée, menacée à son tour dans ses possessions, envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de ses voisins. Rome délégua des arbitres chargés de prononcer sur les différends qui venaient de s'élever. La galère qui portait les trois messagers de conciliation aborda à OEgitna, qui appartenait aux Oxibes. Ceux ci, exaspérés par la vue de ces étrangers, qui se posaient déjà en juges dans leurs différends, les attaquèrent au moment où ils débarquaient. Deux Romains tombèrent au premier choc ; Flaminius, qui voulut se défendre, fut grièvement blessé. Cependant il soutint la retraite de ses compagnons, et regagna son vaisseau, mais poursuivi de si près qu'il n'eût pas le temps de lever les ancres, et qu'il fut forcé d'en faire couper les câbles. C'était là plus qu'il n'en fallait à la politique guerrière de Rome, qui, l'Italie soumise et Carthage détruite, rêvait déjà l'empire du monde. Elle chargea le consul Quintus Opimius de tirer satisfaction de l'offense, et mit sous ses ordres quatre légions. Le consul les assembla à Placentia, les conduisit par les Apennins, traversa à leur tête le col de Tende, et descendit dans le pays des Oxibes par l'ancienne route tyrienne, qu'Hercule avait frayée au milieu des nuages.

Les Oxibes et leurs alliés les Deccates et les Ligures furent vaincus, leurs terres données en propriété aux Massaliotes, et Rome, pour s'assurer de l'exécution exacte du traité imposé par elle, laissa ses légions dans les positions militaires et dans les villes principales des ennemis qu'elle avait vaincus.

Deux consuls succédèrent à Q. Opimius : le premier fut M. Flavius Flaccus, qui, sur de nouvelles plaintes des Massaliotes, déclara la guerre aux Salytes et aux Voconces, et les vainquit comme son prédécesseur avait fait des Oxibes, des Deccates et des Ligures ; et le second fut C. Sextius Calvinus, qui, promenant ses légions sur tout le littoral, rejeta les Voconces au-delà de l'Isère, et repoussa dans les montagnes toute la population des plaines, lui défendant d'approcher à quinze cents pas des lieux du débarquement et à mille du reste de la côte.

Cependant l'hiver vint : Caïus Setxius interrompit les hostilités, et prit ses quartiers sur une petite colline située à quelques lieues de Massalia. Ce qui l'avait déterminé à choisir cet endroit, c'était la réunion presque miraculeuse d'une rivière, de fontaines d'eaux vives et de sources thermales. Aussi n'eut-il pas plutôt vu le parti qu'on pouvait tirer d'une si heureuse position, que l'ambition de fonder une colonie à Rome et de donner son nom à une ville lui fit échanger ses palissades pour des murailles et ses tentes pour des maisons. La cité naissante prit le nom d'*Aquæ Sextiæ*, et ce fut la première ville que les Romains possédèrent sur le territoire transalpin.

Cent ans après, Fabius, Domitius, P. Manlius Aurélius Cotta, Q. Marcius Rex, Marius Promptinus et César, avaient, malgré les défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus, de Capion et de Manlius, conquis le reste des Gaules, et Octave les avait divisées en dix-sept provinces romaines.

En descendant le Rhône depuis Lyon jusqu'à Marseille, nous retrouverons toute l'histoire de cette conquête par les monumens qu'elle a laissés.

Quant à Lyon, où nous sommes arrivés, la ville était si peu de chose du temps de la conquête des Gaules, que César passa sur elle sans la voir et sans la nommer ; seulement il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvières, y assit ses légions et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix-neuf siècles écoulés n'ont pu combler entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples, un de ses cliens, nommé Lucius, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général, et cherchant un lieu où fonder une colonie, furent arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône par un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges descendues de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre, que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et, sous le nom de Lucii Dunum (1), on vit bientôt sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules et le centre de communication des quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sillonnent encore la France moderne des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors, soixante cités des Gaules reconnurent Lucii Dunum pour leur reine, et vinrent à frais communs élever un temple à Auguste, qu'elles reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte : il devint le lieu de réunion des séances d'une académie dont un des réglemens peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée. Ce réglement porte que celui des concurrens académiques qui produira un mauvais ouvrage, et qui sera exclu au profit de celui qui aurait fait mieux, effacera cet ouvrage tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux sera précipité dans le Rhône.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité née d'hier le disputait déjà en magnificence à Massalia la grecque, et à Narbo la romaine, lorsqu'un incendie qu'on attribua au feu du ciel la réduisit en cendres, « et cela si rapidement, — dit Sénèque, historien concis de ce vaste embrasement, — qu'entre une ville immense et une ville anéantie, il n'y eut que l'espace d'une nuit. »

Trajan prit pitié d'elle : sous sa protection puissante, Lucii Dunum commença de sortir de ses ruines. Bientôt, sur la colline qui la dominait, s'éleva un magnifique édifice destiné aux marchés. A peine fut-il ouvert, que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs, et les Ibères ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps, Corinthe et Athènes y envoyaient, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées et leur statues de bronze ; l'Afrique, ses lions et ses tigres altérés du sang des amphithéâtres ; et la Perse, des chevaux si légers, qu'ils balançaient la réputation des coursiers numides, « dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent. »

Ce monument, qui s'écroula vers l'an 870 de notre ère, est appelé par les auteurs du neuvième siècle *Forum-Vetus*, et par ceux du quinzième *Fort-Viel*. C'est de ce mot composé que les modernes ont fait Fourvieres, nom que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il fut bâti.

Lyon suivit la destinée des autres colonies romaines. A l'époque de la décadence de la métropole, elle échappa à sa puissance, et, se réunissant en 532 au royaume des Francs, vint, à dater de cette époque, confondre son histoire avec la nôtre. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle paya

(1) Antibes et Nice.

(1) Par abréviation Lucdunum et par corruption Lugdunum.

à Rome à titre d'alliée fut ceux de Germanicus, de Claude, Caracalla, de Marc-Aurèle, Sidoine Apollinaire et d'Amboise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jordan, de Lemontey, de Lemot, de Dugas-Montbel et de Ballanche.

MESSIEURS DE CINQ-MARS ET DE THOU.

Trois monumens restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par des siècles à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art architectural : ce sont l'église d'Ainay, la cathédrale de Saint-Jean et l'Hôtel de ville. Le premier de ces monumens est contemporain de Karl le Grand, le second de saint Louis, et le troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainay est bâtie sur l'emplacement même du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste. Les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère payen; ils ne formaient d'abord que deux colonnes qui s'élançaient à une hauteur double de celle où elles s'élèvent aujourd'hui, et dont chacune était surmontée d'une victoire. L'architecte qui bâtit Ainay les fit scier par le milieu, afin qu'elles ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice. Leur hauteur individuelle est aujourd'hui de douze pieds dix pouces, ce qui fait supposer que dans leur emploi primitif, lorsque les quatre n'en formaient que deux, chacune avait au moins vingt-six pieds de hauteur,

Au-dessus de la porte principale, on a incrusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits à leurs mains. Au-dessous de ces figures on lit ces mots abrégés :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

Matronis Augustis, Philexus Egnaticus, medicus.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas avoir au premier abord l'âge que nous lui avons donné. Son portique et sa façade datent évidemment du quatorzième siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque; au reste, la date, preuve de sa naissance, se retrouvera, pour l'archéologue, dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs rapportés des croisades, et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont en général l'architecte portait le nombre à sept, en mémoire des sept mystères, ou à douze, en l'honneur des douze apôtres, est nommée la chapelle Bourbon. La devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots · *Nespoir ne peur*, est reproduite en plusieurs endroits. Pierre de Bourbon, son frère, y ajouta un P et un A entrelacés, ces lettres étant les premières de son nom de baptême et de celui d'Anne de France, sa femme. Quant aux chardons qui l'ornent, ils indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille. Hâtons-nous de dire que la ciselure vaut mieux que le calembourg.

L'un des quatre clochers, qui, contrairement aux règles architecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun de ses angles, sert de demeure à l'une des plus grosses cloches de France; elle pèse trente-six mille.

L'hôtel de ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers; sa façade, élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd et froid de l'architecture de Louis XIV. C'est en descendant ses marches que l'on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que l'histoire criminelle de la France garde dans ses archives : c'est sur le terrain qui s'étend aux pieds du voyageur que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Grâce au beau roman d'Alfred de Vigny, cette catastrophe est de nos jours devenue populaire; la scène qui le clôt est une des belles scènes qui aient été conçues et écrites, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre en face de l'invention sortie de la tête du poète le récit positif et nu conservé par la plume du greffier. On pourra voir aux prises ces deux grandes déesses qui président, l'une à la poésie, l'autre à l'histoire, l'imagination et la vérité.

« Le vendredi 12 septembre 1642, monsieur le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon, sur les sept heures du matin, accompagné de messieurs les commissaires députés par le roi pour le procès de messieurs de Cinq-Mars et de Thou.

» M. le procureur général du roi au parlement du Dauphiné faisant ici la charge de procureur du roi.

» Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé par sa compagnie au château de Pierre-Cize, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut amené au palais sur les huit heures dans un carrosse de louage. Entrant dans le palais, il demanda : Où sommes nous? On lui dit qu'il était au palais; de quoi il se contenta, et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

» Il fut appelé dans la chambre du conseil, devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart.

» Environ vers neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet querir M. de Thou au même château de Pierre-Cize, et dans le même carrosse de louage.

» Une heure après, M. de Laubardemont, conseiller au parlement de Grenoble, et M. Robert de Saint-Germain, sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrêt, et les résoudre à la mort, ce qu'ils firent, les exhortant à rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constans. A cette nouvelle, ils affermirent leur esprit et témoignèrent une résolution extraordinaire, avouant eux-mêmes que véritablement ils étaient coupables et méritaient la mort, à laquelle ils étaient bien résolus. Ici M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en souriant : — Eh bien! monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous; vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime! Mourons, monsieur, mourons courageusement et gagnons le paradis. — Ils s'embrassèrent l'un et l'autre d'une grande tendresse, s'entre-disant que puisqu'ils avaient été si bons amis durant leur vie, ce leur serait une grande consolation de mourir ensemble.

» Alors ils remercièrent ces messieurs les commissaires, lesquels ils embrassèrent, et les assurèrent qu'ils n'avaient aucun regret de mourir, et qu'ils espéraient que cette mort serait le commencement de leur bonheur. Ensuite on appela Pallerne, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrêt.

» Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit d'un grand sentiment : — Dieu soit béni! Dieu soit loué! — et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une ferveur incroyable, qui lui dura jusqu'à la mort. M. de Cinq-Mars, après la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la question, dit : — La mort ne m'étonne point; mais il faut avouer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oui, messieurs, je trouve cette question tout à fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge. Je crois que les lois m'en dispensent, au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point peur; mais, messieurs, j'avoue ma faiblesse : j'ai de la peine à digérer cette question.

» Ils demandèrent chacun leur confesseur, savoir : M. de Cinq-Mars, le père Malavette, jésuite, et M. de Thou, le père

Mambrun, aussi jésuite. Celui qui jusque alors avait eu la charge de les garder les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé, prévôt général de maréchaux du Lyonnais, et prit congé d'eux.

» Le père Malavette venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et lui dit : — Mon père, on veut me donner la question : j'ai bien de la peine à m'y résoudre. — Le père le consola et fortifia son esprit autant qu'il put dans cette fâcheuse rencontre. Il se résolut enfin, et comme M. de Laubardemont et le greffier le vinrent prendre pour le mener dans la chambre de la gêne, il se rassura, et, passant près de M. de Thou, il lui dit froidement : — Monsieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir ; mais je suis bien plus malheureux que vous, car, outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire.

» On le mena en la chambre de la gêne, et, passant par une chambre des prisonniers, il dit : — Mon Dieu, où me menez-vous? — Et puis : — Ah ! qu'il sent mauvais ici ! — Il fut ensuite une demi heure dans la chambre de la gêne, puis on le ramena sans qu'il eût été tiré, d'autant que par le retentum de l'arrêt il avait été dit qu'il serait seulement présenté à la question. A son retour, son rapporteur lui dit adieu dans la salle d'audience, et les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

» Après quoi, M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment et de ne point appréhender la mort : et lui repartit qu'il ne l'avait jamais appréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avait toujours cru qu'il n'en échapperait pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel ils s'embrassèrent deux ou trois fois et se demandèrent pardon l'un et l'autre avec des démonstrations d'amitié très-parfaites.

» Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : — Il est temps de mettre ordre à notre salut.

» Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir ; il fit une confession générale de toute sa vie avec grande repentance de ses péchés et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le cardinal les regrets qu'il avait de sa faute, et comme il leur en demandait très-humblement pardon.

» Sa confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au père qu'il n'avait rien pris, il y avait vingt-quatre heures, ce qui obligea le père à faire apporter des œufs frais et du vin ; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce père que rien ne l'avait tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'aurait jamais cru, et il lui dit que depuis qu'il avait eu les bonnes grâces du roi, il avait toujours tâché à se faire des amis, et qu'il s'était persuadé y avoir réussi ; mais qu'il connaissait enfin qu'il ne fallait pas s'y fier, et que toutes les amitiés de cour n'étaient que dissimulation. Le père lui répondit que telle avait toujours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en fallait point étonner ; ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide.

> Donec eris felix, multos numerabis amicos :
> Tempora si fuerint nubila, solus eris.

» Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à son gré, et, l'ayant appris par cœur, le répéta quelquefois.

» Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il le fit, à madame la maréchale, sa mère, qu'il priait, entre autre autre choses, de vouloir payer quelques dettes siennes, dont il lui envoya les mémoires, qu'il remit au père, pour faire voir le tout à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la prière qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son âme. Il finit ainsi : « Au reste, » madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas » qui me portent à la mort. »

« Cependant M. de Thou était dans la salle de l'audience avec son confesseur, dans des transports divins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles : — Mon père, je suis hors de peine ; nous sommes condamnés à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah ! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort ! Que c'est un chemin bien court ! Allons, mon père, allons à la mort ; allons au ciel ; allons à la vrai gloire ! Hélas ! quel bien puis-je avoir fait dans ma vie qui m'ait pu obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui de souffrir une mort ignominieuse pour arriver plus tôt à la vie éternellement glorieuse?

» Je me servirai ici de la révélation naïve de ce bon père, qui nous fait part de ce qu'il a remarqué. Voici comme il parle :

» M. de Thou me voyant près de soi en la salle d'audience, il m'embrassa, et me dit qu'il était condamné à mort, et qu'il fallait bien employer le temps qu'il lui restait de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : — Mon père, depuis qu'on a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant. L'attente de ce qu'on ordonnerait et de l'issue de cette affaire, me mettaient en perplexité et inquiétude. Maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort. Je n'ai aucune amertume ni malveillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de bien, équitablement et selon les lois. Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis, et m'a voulu prendre en ce temps, auquel, par sa bonté et sa miséricorde, je crois être bien disposé à la mort ; je ne peux rien de moi-même ; cette constance et ce peu de courage que j'ai prouvent sa grâce.

» Alors il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition et repentance de ses péchés, et plusieurs oraisons jaculatoires (il faut ici remarquer que, pendant les trois premiers mois de sa prison, il s'était disposé à la mort par la fréquentation des sacremens, par l'oraison, méditation et con-idération des mystères divins, par la communication avec ses pères spirituels, et lectures des livres de dévotion, particulièrement du livre de Bellarmin, sur les psaumes, et du livre *De Arte bene moriendi*, du même auteur. Il choisissait pendant ce temps certains versets de psaumes pour faire ses oraisons jaculatoires, et me disait qu'il entendait et pénétrait beaucoup mieux, et avec plus de sentiment en cette sienne affection, ces sentences de la sainte Ecriture, qu'auparavant.

» Il saluait tous ceux qu'il voyait en cette salle où nous étions, se recommandait à leurs prières, leur témoignait qu'il mourait content, et que les juges l'avaient jugé équitablement et selon les formes de la loi. Voyant venir M. de Laubardemont, qui avait été le rapporteur du procès, il alla au-devant de lui, l'embrassa et le remercia de son jugement, lui disant : « Vous m'avez jugé en homme de bien ; » et ce, avec tant de tendresse et de cordialité, qu'il tira des larmes non seulement des yeux des assistans et de ses gardes, mais encore de son rapporteur, qui pleurait à chaudes larmes en l'embrassant.

» Un homme, envoyé de la part de madame de Pontac, sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que c'était l'exécuteur de la haute justice, courut à lui et l'embrassa en lui disant : — C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. — Mais ayant été averti que c'était un homme envoyé de la part de sa sœur, il lui dit : — Mon ami, je te demande pardon ; il y a si longtemps que je ne t'avais vu, que je te méconnaissais. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions, comme elle a fait jusqu'à présent ; que je connais maintenant mieux que jamais que ce monde n'est que mensonge et que vanité, et que je meurs content et en bon chrétien, et qu'elle prie Dieu pour moi, et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère de trouver mon salut en ma mort. Adieu. — Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole : pour lui, il sentait un courage et une force si extraordinaires à souffrir cette mort, qu'il craignait qu'il n'y eût de la vanité ; et, se tournant vers moi, me dit : — Mon père, n'y a-t-il point de vanité en cela? Mon Dieu, je proteste devant votre divine majesté que moi-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement

de votre bonté et miséricorde, que si vous me délaissiez, je tomberais à chaque pas.

» Il demandait parfois si l'heure de partir pour aller au supplice approchait, quand on le devait lier; il priait que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice serait là, afin de l'embrasser; mais il ne le vit point que sur l'échafaud.

» Sur les trois heures après-midi, quatre compagnies de bourgeois de Lyon, faisant environ douze cents hommes, furent rangées au milieu de la place des Terreaux, en sorte qu'ils enfermaient un espace carré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissait entrer personne que ceux qui étaient nécessaires.

» Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de sept pieds de hauteur et environ de neuf pieds carrés, au milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevait un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi-pied; si bien que la principale face ou le devant de l'échafaud regardait vers la boucherie des Terreaux du côté de la Saône, contre lequel échafaud on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames de Saint-Pierre. Toutes les maisons de cette place, toutes les fenêtres, murailles, toits, échafauds dressés, et généralement toutes les éminences qui ont vue sur cette place, étaient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexes.

» Environ sur les cinq heures du soir, les officiers prièrent le compagnon du P. Malavette de le vouloir avertir qu'il était temps de partir. M. de Cinq-Mars, voyant ce frère qui parlait à l'oreille de son confesseur, jugea bien ce qu'il voulait.

» — On nous presse, dit-il; il s'en faut aller.—Pourtant un des officiers l'entretint encore quelque temps dans sa chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avait servi depuis Montpellier, se présentant à lui, lui demanda quelque récompense de ses services : — Je n'ai plus rien, lui dit-il, j'ai tout donné.— De là il vint vers M. de Thou, vers la salle de l'audience, disant : — Allons, monsieur, allons, il est temps! — M. de Thou alors s'écria : *Lætatus sum in his quæ dictæ sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Là-dessus ils s'embrassèrent, puis sortirent.

» M. de Cinq-Mars marchait le premier, tenant le père Malavette par la main, jusque sur le perron, où il salua avec tant de bonne grâce et de douceur tout le peuple, qu'il tira des larmes des yeux d'un chacun : lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin; jusque là que voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la vue des larmes de quelques personnes : — Qu'est-ce à dire ceci, mon père? lui dit-il; vous êtes plus sensible à mes intérêts que moi.

» M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les archers de robe courte, et le chevalier du guet, avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

» Sur les degrés du palais, M. de Thou, voyant un carrosse qui les attendait, dit à M. de Cinq-Mars : — Quoi! on nous mène en carrosse! va-t-on comme cela en paradis? Je m'attendais bien d'être lié et traîné sur un tombereau; ces messieurs nous traitent avec grande civilité, de ne nous point lier et de nous mener en carrosse. — Comme il y entrait, il dit à deux soldats du guet : — Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse! — M. de Cinq-Mars était vêtu d'un bel habit de drap de Hollande fort brun, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts; un chapeau noir retroussé à la catalane; des bas de soie verts, et par-dessus un bas blanc avec de la dentelle, et un manteau d'écarlate.

» M. de Thou était vêtu d'un habit de deuil de drap d'Espagne, avec un manteau court. Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière; savoir : deux confesseurs avec leurs frères; il n'y avait personne sur le devant du carrosse.

» L'exécuteur suivait à pied, qui était un portefaix (qu'ils appellent à Lyon gagne-denier), homme âgé, fort mal fait, vêtu comme un manœuvrier qui sert les maçons, qui jamais n'avait fait aucune exécution, sinon de donner la gêne, duquel il fallut se servir, parce qu'il n'y avait point d'autre exécuteur; celui de Lyon se trouvait avoir la jambe rompue.

» Dans le carrosse, ils récitèrent avec leurs confesseurs les litanies de Notre-Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs, et des tourmens qu'ils avaient soufferts. Ils saluaient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissait les rues par où ils passaient.

» Quelque temps après, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : — Monsieur, il me semble que vous devez avoir plus de regret que moi de mourir : vous étiez plus jeune et vous étiez plus grand dans le monde; vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roi : mais je vous assure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela, qui n'est que du vent; car, assurément, nous allions nous perdre : nous nous fussions damnés, et Dieu nous veut sauver. Je tiens notre mort pour une marque infaillible de notre prédestination, pour laquelle nous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avait donné tous les biens du monde : nous ne le saurions jamais assez remercier. — Ces paroles émurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Ils demandaient de temps en temps s'ils étaient encore bien loin de l'échafaud : sur quoi le père Malavette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il ne craignait point la mort. — Point du tout, mon père, répondit-il; et c'est ce qui me donne de l'appréhension de voir que je n'en ai point. Hélas! je ne crains rien que mes péchés.—Cette crainte l'avait fortement touché depuis sa confession générale.

» Comme ils approchaient de la place des Terreaux, le père Mambrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaud de gagner les indulgences, par le moyen d'une médaille qu'il lui avait donnée, disant trois fois *Jésus!* Lors M. de Cinq-Mars, entendant ceci, dit à M. de Thou : — Monsieur, puisque je dois mourir le premier, donnez-moi votre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier; et puis on vous les conservera. — Et ensuite ils contestaient à qui des deux mourrait le premier.

» M. de Cinq-Mars disait que c'était à lui, comme le plus coupable et le premier jugé, ajoutant que ce serait le faire mourir deux fois s'il mourait le dernier. M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé, le père Malavette prit la parole, et dit à M. de Thou : — Il est vrai, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous êtes aussi le plus généreux. — Ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : — Bien, monsieur! repartit M. de Thou; vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire! — Ah! dit M. de Cinq-Mars, je vous en ai ouvert le précipice; mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle.—Le père Malavette termina leur différend en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il était plus à propos qu'il mourût le premier.

» Étant proche de l'échafaud, on remarqua que M. de Thou, s'étant baissé et ayant vu l'échafaud, étendit les bras, et puis frappa les mains l'une contre l'autre, d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoui à cette vue, et dit à M. de Cinq-Mars : — Mais, monsieur, c'est d'ici que nous devons aller en paradis! — Et se tournant à son confesseur : — Mon père, est-il bien possible qu'une créature si chétive comme moi doive prendre aujourd'hui possession d'une éternité bienheureuse?

» Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. Le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'était à lui de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédièrent d'une grande affection, disant qu'ils se reverraient bientôt en l'autre monde, où ils seraient éternellement unis avec Dieu. Ainsi M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gai. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il lui appartenait, son confesseur l'en empêcha et demanda au sieur prévôt si les archers y avaient droit; lui ayant dit que non, le père dit à M. de Cinq-Mars qu'il disposât de son manteau comme il lui plairait. Lors il le donna au jésuite qui accompagnait son confesseur, disant qu'il le donnait pour faire prier Dieu pour lui.

» Ici, après les trois sons de trompette ordinaire, Pallerue, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez près de l'échafaud, lut leur arrêt, que ni l'un ni l'autre n'écoutèrent. Pendant quoi on abattit le mantelet de la portière du carrosse qui regardait l'échafaud, afin d'en ôter la vue à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

» M. de Cinq-Mars, ayant salué ceux qui étaient près de l'échafaud, se couvrit et monta gaiement l'échelle. Au second échelon l'archer du prévôt s'avança à cheval, et lui ôta par derrière son chapeau de dessus la tête; lors il s'arrêta tout court, et se tournant dit : — Laissez-moi mon chapeau ! — Le prévôt, qui était près, se fâcha contre son archer, qui lui remit en même temps son chapeau sur la tête, qu'il accommoda comme mieux lui semblait, puis acheva de monter courageusement.

» Il fit un tour sur l'échafaud, comme s'il eût fait une démarche de bonne grâce sur un théâtre, puis il s'arrêta et salua tous ceux qui étaient à sa vue, d'un visage riant; après s'être couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté; il considéra toute cette grande assemblée d'un visage assuré, qui ne témoignait aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

» Son confesseur étant monté, il le salua, jetant son chapeau devant lui sur l'échafaud; il embrassa étroitement ce père, qui pendant cet embrassement l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, ce qu'il fit d'une grande ardeur.

» De là il se mit à genoux aux pieds de son confesseur qui lui donna la dernière absolution, laquelle ayant reçue avec humilité, il se leva, et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et demanda : — Est-ce ici, mon père, où il me faudra mettre? — Et comme il sut que c'était là, il essaya son cou, l'appliquant sur le poteau; puis, s'étant relevé, il demanda s'il fallait ôter son pourpoint; et comme on lui dit que oui, il se mit en devoir de se déshabiller, et dit : — Mon père, je vous prie, aidez-moi.—Lors le père et son compagnon lui aidèrent à le déboutonner et à lui ôter son pourpoint. Il garda toujours ses gants, que l'exécuteur lui ôta après sa mort.

» L'exécuteur s'approcha avec des ciseaux que M. de Cinq Mars lui ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et, les ayant baisés, les présenta au père, disant : —Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. — Le père les donna à son compagnon pour les lui couper, ce qu'il fit. Cependant il regardait doucement ceux qui étaient proche de l'échafaud, et dit au père : — Coupez-les-moi bien, je vous prie. — Puis, élevant les yeux vers le ciel, il dit : — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que le monde? — Après qu'ils furent coupés, il porta les deux mains à sa tête, comme pour raccommoder ceux qui restaient à côté; le bourreau s'étant avancé presque à côté de lui, il lui fit signe de la main qu'il se retirât; il fit de même deux ou trois fois; il prit le crucifix et le baisa, puis l'ayant rendu, il s'agenouilla derechef sur le bloc, devant le poteau qu'il embrassa; et voyant en bas devant soi un homme qui était à M. le Grand-Maître, il le salua et lui dit :—Je vous prie d'assurer à M. de La Meilleraye que je suis son très humble serviteur. — Puis s'arrêta un peu et continua : — Dites-lui que je le prie de faire prier Dieu pour moi. — Ce sont ses propres mots.

» De là l'exécuteur vient par derrière avec ses ciseaux pour découdre son collet, qui était attaché à sa chemise. Ce qu'ayant fait, il le lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis, lui-même ayant ouvert sa chemise pour mieux découvrir son cou, ayant les mains jointes dessus le poteau qui lui servait comme d'un accoudoir, il se met en prières.

» On lui présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite : tenant le poteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa et dit trois fois *Jésus !* après il les lui remit, et, se tournant hardiment vers l'exécuteur, qui était là debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, lui dit : — Que fais-tu là? qu'attends-tu? — Son confesseur s'étant retiré sur l'échelle, il le rappela et lui dit :—Mon père, venez-moi aider à prier Dieu. — Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de lui, lequel récita d'une grande affection le *Salve regina* d'une voix intelligible, sans hésiter, pesant toutes ces belles paroles, et particulièrement étant arrivé à ces mots : *Et Jesum benedictum, fructum ventris tui nobis, post hoc exilium ostende*, et le reste, il se baissait et levait les yeux au ciel avec dévotion et d'une façon toute ravissante. Après, son confesseur pria de sa part ceux qui étaient présens de dire pour lui un *Pater noster* et un *Ave Maria*.

» Pendant quoi l'exécuteur tira de son sac un couperet (qui était comme celui des bouchers, mais plus gros et plus carré). Enfin, ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit : — Allons mourir ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! — Puis, d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son cou sur le poteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'échafaud. Embrassant fortement de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'exécuteur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant le coup il poussa d'une voix forte comme : Ah ! qui fut étouffé dans le sang; il leva les genoux de dessus le bloc, comme pour se lever, et retomba en la même assiette qu'il était.

» La tête ne s'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'exécuteur passa à sa droite par derrière, et, prenant les cheveux de la main droite, de la gauche il scia avec son couperet une partie de la trachée-artère, et la peau du cou qui n'était pas coupée; après quoi il jeta la tête sur l'échafaud, qui de là bondit à terre, où l'on remarqua qu'elle fit encore un demi-tour et palpita assez longtemps. Elle avait le visage tourné vers les religieuses de Saint-Pierre, et le dessus de la tête vers l'échafaud, les yeux ouverts.

» Son corps demeura droit comme le poteau qu'il tenait toujours embrassé, tant que l'exécuteur le tira de là pour le dépouiller, ce qu'il fit; puis il le couvrit d'un drap et mit son manteau par-dessus. La tête ayant été rendue sur l'échafaud, elle fut mise auprès du corps, sous le même drap.

» M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la portière du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant, lequel, ayant fort civilement salué ceux qui étaient là auprès, monta assez vite et généreusement sur l'échafaud, tenant son manteau plié sur le bras droit, où, d'abord, jetant son manteau d'une façon allègre, courut les bras étendus vers son exécuteur, qu'il embrassa et baisa en disant; — Ah ! mon frère, mon cher ami que je t'aime ! il faut que je t'embrasse puisque tu me dois causer aujourd'hui un bonheur éternel : tu dois me mettre dans le paradis. Puis, se tournant sur le devant de l'échafaud, il se découvrit et salua tout le monde, et jeta derrière soi son chapeau, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De là, se retournant vers son confesseur, il dit d'une grande ardeur : — Mon père, *spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.*

» Le père lui ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écoutait attentivement, il lui dit qu'il avait encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, lui déclara ce que c'était, et reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçue, il ôta son pourpoint et se mit à genoux et commença le psaume cent quinze, qu'il récita par cœur et paraphrasa en français, presque tout au long, d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, mêlée d'une sainte joie. — Il est vrai que j'ai trop de passion pour cette mort, disait-il; n'y a-t-il point de mal ? Mon père (dit-il plus bas en souriant, se tournant à côté vers le père), j'ai trop d'aise : n'y a-t-il point de vanité ? Pour moi, je n'en veux point.

» Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaie et si forte, que plusieurs de ceux qui étaient éloignés pensaient qu'il fût dans des impatiences, et qu'il déclamait contre ceux qui étaient cause de sa mort.

» Après ce psaume, étant encore à genoux, il tourna sa vue à main droite, et voyant un homme qu'il avait embrassé dans le palais, parce qu'il le rencontra avec un huissier du

conseil qu'il connaissait, il le salua de la tête et du corps, et lui dit gaiement : — Monsieur, je suis votre très humble serviteur.

» Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le père lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon; ce que M. de Thou voyant, il les lui prit des mains disant : — Quoi ! mon père, croyez-vous que je le craigne ? n'avez-vous pas bien vu que je l'ai embrassé? Je le baise, cet homme-là, je le baise. Tiens, mon ami, fais ton devoir : coupe-moi les cheveux.— Ce qu'il commença de faire. Mais, comme il était lourd et maladroit, le père lui ôta les ciseaux, et les fit couper par son compagnon, pendant quoi il regardait d'un visage assuré et riant à ceux qui étaient les plus proches, levant quelquefois amoureusement les yeux au ciel; et s'étant levé quelque peu de temps, il prononça cette belle sentence de Saint-Paul :

» *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur : quæ enim videntur, temporalia; quæ autem non videntur, æterna.* »

» Ses cheveux coupés, il se mit à genoux sur le bloc et fit une offrande de soi-même à Dieu, avec des paroles et des sentimens que je ne puis exprimer; il demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria* avec des paroles qui perçaient le cœur, baisa le crucifix avec grand sentiment d'amour, demanda les médailles pour gagner l'indulgence, puis dit :

» Mon père, ne me veut-on point bander ? — Et comme le père lui répondit que cela dépendait de lui, il dit : — Oui, mon père, il me faut bander. — Et, regardant ceux qui étaient les plus proches, dit : — Messieurs, je l'avoue, je suis poltron, je crains de mourir. Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, mes cheveux se hérissent; et si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à Notre-Seigneur, qui fait un miracle pour me sauver; car effectivement pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la résolution ; je n'en ai point, mais Dieu m'en donne et me fortifie puissamment.

» Puis il mit ses mains dans ses pochettes pour y chercher son mouchoir, afin de se bander, et l'ayant tiré à moitié, il le resserra, et pria de fort bonne grâce ceux qui étaient en bas de lui jeter un mouchoir. Aussitôt on lui en jeta deux ou trois ; il en prit un, et fit grande civilité à ceux qui lui avaient jeté, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service dans ce monde. L'exécuteur vint pour le bander de ce mouchoir; mais comme il le faisait fort mal, mettant les coins de ce mouchoir en bas, qui couvraient sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

» Après, il mit son cou sur le poteau (qu'un frère jésuite avait torché de son mouchoir, parce qu'il était tout moite de sang), et demanda à ce frère s'il était bien. Il lui dit qu'il fallait qu'il avançât un peu davantage sa tête sur le devant ; ce qu'il fit. En même temps l'exécuteur, s'apercevant que les cordons de la chemise n'étaient point déliés et qu'ils lui tenaient le cou serré, s'avança pour les délier ; ce qu'ayant senti, il demanda : – Qu'y a-t-il ? faut-il encore ôter la chemise? — Et se disposait déjà à l'ôter. On lui dit que non, et qu'il fallait seulement ôter les cordons.

» Et ayant mis sa tête sur le poteau, il prononça ses dernières paroles, qui furent : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hosti protege, et hora mortis suscipe;* puis : *In manus tuas, Domine.* Et lors ses bras commencèrent à trembloter, en attendant le coup, qui fut donné tout en haut du cou, trop près de la tête ; duquel coup le cou, n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du poteau, à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et les pieds et haussant faiblement les mains. Le bourreau voulut le renverser pour achever par où il avait commencé; mais, effrayé des cris que l'on faisait contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'échafaud.

» L'exécuteur, l'ayant dépouillé, porta son corps, couvert d'un drap, dans le carrosse qui les avait amenés; puis il mit aussi M. de Cinq-Mars, et leurs têtes, qui avaient encore les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui semblait être vivante. De là ils furent portés aux Feuillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. M. de Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb pour être transporté en sa sépulture.

» Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devaient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira, et me contente de dire que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la fortune. »

Je ne sais pas s'il est possible de trouver, quelque imagination que l'on ait, rien de pareil à ce récit, dont la vérité fait le seul mérite. L'imagination est une déesse, mais la vérité est une sainte.

LYON MODERNE.

Si l'on veut prendre une idée quelque peu honorable de Lyon, il faut y arriver par la Saône. Alors son aspect, triste, sale et monotone vu des autres routes, se présente avec quelque peu de grandiose et beaucoup de pittoresque. On est d'abord accueilli par l'île Barbe, jolie fabrique qui semble venir au-devant du voyageur pour lui faire les honneurs de la ville. Si l'on veut y descendre, on y trouvera quelques débris antiques, un puits que la tradition dit creusé par Charlemagne, et les ruines d'une église du douzième siècle ; puis, en continuant d'avancer on passera au pied du rocher de Pierre-Scise, qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisit ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait vers les Pyrénées, l'autre vers le Rhin, la troisième vers l'océan Breton, et la quatrième dans la Gaule narbonnaise. Un château fortifié, qui servait de prison d'Etat, s'élevait autrefois à sa cime. Nous avons vu que ce fut de ses cachots que sortirent, pour aller faire leur pèlerinage de mort à la place des Terreaux, MM. de Thou et de Cinq-Mars.

A trois cents pas de Pierre-Scise s'élève un autre rocher, surmonté non pas d'une prison d'Etat, mais d'un homme sans tête, et qui tient une bourse à la main. Cette statue est celle d'un brave Allemand qui consacrait une partie de ses revenus à marier les filles de son quartier. Je ne sais si ce fut la reconnaissance des femmes ou la dévotion des filles qui lui éleva ce monument ; mais ce dont on est sûr, c'est que ce fut la rancune d'un mari qui l'a mis dans l'état déplorable où il est depuis plus de dix ans.

C'est lorsqu'on a dépassé seulement la roche de l'homme sans tête qu'on aperçoit Lyon dans toute sa longueur. Si l'on continue de suivre la rivière, on passera devant l'abside de l'église Saint Jean, et c'est, je crois, le seul monument qu'on trouvera sur la route ; puis on arrivera au pont de la Mulatière, qui marque la jonction du Rhône et de la Saône. C'est à l'extrémité de ce pont que commence le chemin de fer qui va à Saint-Etienne. Le premier obstacle qu'on a eu à vaincre pour l'établir est un rocher qu'il a fallu percer pendant l'espace de deux cents pas à peu près, et qui forme une voûte où il est dangereux de s'engager, ainsi que le prouve cette inscription, que la prévoyance paternelle du maire de Lyon a fait placer sur un des côtés :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine d'être écrasé.

Cette recommandation, si concise qu'elle paraisse au premier abord, ne fut, à ce qu'il paraît, cependant pas suffisante ; car on fut obligé d'en mettre une autre plus sévère, conçue en ces termes et qui forme son pendant :

Il est défendu de passer sous cette voûte, sous peine de payer l'amende.

Si, après avoir pris, grâce aux deux inscriptions, une idée sommaire des habitans, on veut s'en faire une réelle de la ville, on suivra le chemin des Etroits, où Rousseau passa une si délicieuse nuit, et Monton Davenant une si terrible journée, et l'on montera à Notre-Dame de Fourvière, vierge de grande renommée et miraculeuse comme une madone romaine. De là on verra s'étendre, au premier plan, un amas de maisons, que rendent plus grises et plus sales encore le reflet argenté du fleuve et de la rivière qui les entourent; au second plan, des plaines vertes et des paysages, que quelques montagnes commencent à accidenter; enfin, au troisième plan, l'immense chaîne des Alpes, dont les pics neigeux se confondent avec les nuages.

A quelques pas de l'église, on peut entrer dans la maison de l'abbé Caille, de la terrasse de laquelle le pape Pie VII, pendant son voyage forcé en France, a donné sa bénédiction à la ville, humblement couchée à ses pieds. Outre le souvenir religieux que rappelle cette terrasse, c'est de sa balustrade qu'on découvrira Lyon dans sa plus grande étendue.

Quoique la ville que l'on aura alors sous les yeux soit, comme nous l'avons dit, la patrie de Philibert Delorme, de Coustou, de Coisevox, de Louise Labbé, de Dugast-Montbel et de Ballanche; quoiqu'elle ait une académie, fille si bien élevée, disait Voltaire, qu'elle n'a jamais fait parler d'elle; quoiqu'elle se glorifie d'une école de peinture qui nous a donné Dubost et Bonnefond, son génie est tout mercantile. Point de jonction de quatorze grandes routes et de deux fleuves, qui apportent les commandes et emportent les produits, la divinité de la ville est le commerce; non point ce commerce des ports de mer, rehaussé des dangers d'une navigation lointaine, où le négociant est capitaine et les ouvriers matelots; non point le commerce poétique de Tyr, de Venise et de Marseille, à qui le soleil d'orient fait une auréole, à qui les étoiles du midi font une couronne, les brouillards d'occident un voile, et les glaces du nord une ceinture; mais le commerce stationnaire et hâve, qui s'assied derrière un comptoir ou s'accoude sur un métier; qui énerve par le défaut d'air, et abrutit par l'absence d'horizon; qui enlève à la journée seize heures de travail, et ne donne en échange à la faim que la moitié du pain qu'elle demande. Oui, certes, Lyon est une ville animée et vivante, mais animée et vivante comme une mécanique, et le tic tac des métiers est le seul battement de son cœur.

Aussi, lorsque les battemens de ce cœur s'arrêtent faute d'ouvrage, la ville n'est plus qu'un corps paralysé auquel on ne peut rendre le mouvement que par le moxa des commandes ministérielles et le galvanisme des fournitures royales; alors trente mille métiers s'arrêtent, soixante mille individus se trouvent sans pain, et la faim, mère de la révolte, commence à hurler dans les rues tortueuses de la seconde capitale de France.

Lorsque nous passâmes à Lyon, Lyon sortait d'une de ces crises sanglantes; ses rues étaient encore balafrées, ses maisons croulantes, ses pavés sanglans; et c'était la seconde fois, depuis trois ans, que se reproduisait cette terrible lutte, dont quelque jour le tocsin nous réveillera encore. C'est que malheureusement il n'en est point des révoltes commerciales comme des émeutes politiques : en politique, les hommes vieillissent, les esprits se calment, les prétentions se consolident; en commerce, les besoins sont toujours les mêmes et se renouvellent chaque jour; car il ne s'agit point de faire triompher des utopies sociales, mais de satisfaire des besoins physiques. On attend après une loi; on meurt faute d'un morceau de pain.

Pour comble de malheur, le commerce de Lyon, qui jusqu'à présent l'a emporté par la supériorité de son dessin et par le moelleux de ses tissus sur l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Moravie, la Bohême, la Prusse rhénane et l'Autriche; Lyon, dont les velours luttent avec ceux de Milan et les gros de Naples avec ceux d'Italie, vient de voir s'établir une concurrence terrible qu'il lui était difficile de prévoir, et qu'il lui sera impossible d'empêcher : l'Amérique, qui, sur les deux cent millions d'affaires que fait annuellement la cité laborieuse, ouvrait à elle seule un débouché de cinquante millions, menace de s'approvisionner désormais à une autre source. Depuis trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des échantillons qu'elle achète; ces échantillons, elle les transporte à la Chine, où la douceur du climat permet au ver à soie de filer son cocon sur le mûrier même, et où le peu de besoins des habitans se satisfait pendant une année du salaire qui en France suffit à peine à trois mois. Il en résulte que le peuple chinois, dénué de goût, de variété et d'invention, mais doué du génie du calque et de l'imitation, arrive, dans son tissu et dans son dessin, au même degré de valeur que l'ouvrier lyonnais, mais que, comme la matière première et la main-d'œuvre sont à vil prix, il y a économie d'un tiers, à peu près, pour le spéculateur américain qui va s'approvisionner à Canton.

Lyon offre donc l'aspect d'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfans. Si l'un d'eux a une tête organisée pour la mécanique, il rêve la réputation de Jacquart, et applique toute son imagination à la découverte de quelque métier à tisser; si un autre naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la réputation de Raphaël ou de Rubens, on enchaîne son crayon dans les contours d'une broderie; on ne lui permet de reproduire de la nature que les fleurs aux formes gracieuses et aux couleurs vives; on n'applaudit à ses compositions qu'autant qu'elles tracent des bouquets, des guirlandes ou des semés d'une tournure nouvelle; et à cet art, qui devient un métier, il peut gagner jusqu'à 10,000 francs par an, c'est-à-dire plus que n'ont gagné pendant chacune des dix années de leur vie artistique Ingres et Delacroix, qui cependant sont les deux plus grands génies de la peinture moderne.

On comprend que, quant aux malheureux que leur vocation pousse vers la poésie, l'histoire ou le drame, il leur faut une vertu plus qu'humaine pour lutter non seulement contre l'indifférence, mais encore contre le mépris qui accueille leurs productions. L'aristocratie lyonnaise, toute composée de commerçans qui ont passé par l'échevinage, n'est pas moins insouciante que la bourgeoisie à tous les efforts que l'esprit humain peut tenter dans un autre but que celui de la perfection du tissage ou de la broderie des étoffes; si bien que deux libraires suffisent à approvisionner la seconde capitale du royaume, et qu'un seul grand théâtre est plus que suffisant à sa curiosité.

Au milieu de cette population préoccupée tout entière d'intérêts matériels, je savais cependant que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon par ses devoirs de mère et de femme, une de ces organisations les plus poétiques de notre époque, madame Marceline Valmore, que je connaissais depuis longtemps par ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. La pauvre prophétesse exilée, qui à Paris serait l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée que si elle eût habité un village des Landes ou de la Bretagne, et elle se gardait bien de rompre son incognito, de peur qu'à la moindre révélation de son beau talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit ne s'éloignât d'elle; aussi me reçut-elle comme un frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à qui elle n'osait adresser que dans la solitude et l'isolement ses sublimes prières. A force de la tourmenter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, et dont elle me permit d'emporter une des plus fraîches et des plus humides.

Quelle humiliation pour la ville de Lyon si elle avait pu savoir qu'au tic-tac de ses métiers avaient pu éclore de pareils vers! Heureusement elle se serait consolée en pensant que madame Valmore n'était point du commerce.

VIENNE LA BELLE, VIENNE LA SAINTE, VIENNE LA PATRIOTE.

Si Lyon est, comme nous l'avons dit, le premier point où on rencontre, en venant de Paris par le Bourbonnais, des traces de la civilisation romaine, une fois sorti de cette ville, le voyageur qui se dirige vers le Midi, en suivant le cours du Rhône, ne cesse plus de marcher sur cette terre que la maîtresse du monde avait appelée sa fille bien-aimée, sa province chérie. Alors ce n'est plus que rarement que les édifices du moyen âge l'emportent en nombre et en valeur sur les monumens antiques. Presque tous les souvenirs qu'on rencontre vivent depuis deux mille ans, et les débris qui restent de cette époque s'élèvent si gigantesques, que, tout ruinés qu'ils sont, ils étouffent sous leur ombre tout ce qui a essayé d'y pousser depuis ; c'est que, de toutes les civilisations qui successivement ont envahi le monde dans leur marche, nulle n'a si profondément fouillé le sol avec ses racines de pierre, ne s'est si largement étendue au soleil et si fièrement élevée vers les cieux.

Aussi, à mesure qu'on pénètre vers le Midi, on commence à se faire une idée exacte de la grandeur de ce peuple, qui bâtissait des villes pour les haltes de ses armées, qui détournait des fleuves pour faire une cascade, et qui laissait des collines là où il avait scié les pierres de ses monumens. De temps en temps, cependant, une grande ombre ou un grand édifice gothique se projette ou s'élève sur cette terre de la colonie; c'est Louis IX s'embarquant près des remparts d'Aigues-Mortes; le comte de Toulouse faisant amende honorable sur les marches de la basilique de Saint-Gilles, ou le baron des Adrets précipitant les catholiques du haut des remparts de Mornas. Mais tout cela s'efface, il faut l'avouer, devant l'arc de triomphe d'Orange et le passage d'Ahenobarbus, devant les arènes d'Arles et la mémoire de Constantin; enfin, le Midi est déjà si beau, si grand et si romain, que Rome paraît moins grande et moins belle à qui a vu le Midi.

Lyon avait commencé à nous faire prendre langue avec l'antiquité; car, à défaut de vestiges externes, nous avions retrouvé dans son musée la table de bronze sur laquelle était gravée la harangue que Claude prononça n'étant encore que censeur pour faire accorder à sa ville natale le titre de colonie romaine, et les quatre mosaïques, dont la première représente une course de chars, la seconde Orphée jouant de la lyre, et les deux autres une lutte de l'Amour avec Pan. Vienne allait nous montrer quelques restes encore debout; enfin Orange, Nîmes et Arles devaient nous initier à tous leurs mystères. Nous résolûmes donc de nous arrêter un jour ou deux à Vienne, et prenant terre en face de l'hôtel de la *Table-Ronde*, nous laissâmes notre bateau à vapeur continuer sa route rapide vers Marseille.

Que Vienne ait été, ainsi que le dit le dominicain Lavinius, bâtie par Allobrox, qui régnait sur les Celtes au temps où Ascalade régnait sur les Assyriens, et que par conséquent elle soit contemporaine de Babylone et de Thèbes; qu'elle ait été fondée, comme le veut Jean Marquis, par un banni d'Afrique qui aborda dans les Gaules au moment où Amasias régnait à Jérusalem, et que, par conséquent, elle ait précédé Rome de cent huit ans; qu'elle soit de fondation authoctone, ou qu'elle doive sa naissance à la migration d'une colonie, il est facile de voir au premier aspect que le sol de Vienne est un de ces emplacemens désignés par la nature aux hommes pour y bâtir leurs villes. Abritée par cinq montagnes, qui forment autour d'elle un demi-cercle et la garantissent du vent du nord et du soleil du midi; coupée de l'est à l'ouest par la petite rivière de la Gère, qui fait tourner ses moulins; limitée du nord au midi par le Rhône, qui s'avance large et splendide en portant ses produits à la mer, Vienne était déjà la capitale des Allobroges, lorsque Annibal descendit des Pyrénées, traversa le Rhône et franchit les Alpes. De cette première et mystérieuse civilisation contemporaine du vainqueur de Trasimène et du vaincu de Zama, il ne reste rien qu'une de ces pierres si communes en Bretagne et si rares dans le midi. Ce *peulvan* est couché près des balmes viennoises, sur les limites de Vaulx en Velay, et de Decène, dans le canton de Meyrieux; tous les autres furent renversés lors de la conquête des Romains, ou du moins pendant le séjour qu'ils firent dans cette capitale de l'Allobrogie.

C'est de cette époque seulement, c'est-à-dire à compter de soixante ans avant le Christ, que l'on peut reconstruire la ville et se faire une idée exacte de ce qu'elle devait être. L'enceinte romaine est encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable, car les remparts sont restés debout sur plusieurs points, et partout où ils sont tombés, on retrouve et on peut suivre leurs fondations. Quant aux pierres qui manquent aux remparts, elles ont été employées à bâtir les églises, l'hôpital et le collége. Derrière les murs s'élevèrent un palais impérial, un palais du sénat, un panthéon, un temple de Mars, un temple de la Victoire, un théâtre, un amphithéâtre et un forum; et, pour garder sa conquête, que Rome, maîtresse jalouse, venait d'enfermer dans son arène de pierres, à la cime de chacune des montagnes qui dominent Vienne, elle bâtit une forteresse.

Mais bientôt ces remparts devinrent trop étroits, et sa population se débanda de deux côtés ; des maisons, des temples et des palais s'élevèrent au midi sur le terrain où est aujourd'hui la plaine de l'Aiguille, et au nord sur l'emplacement moderne de Sainte-Colombe et de Saint-Romain. Alors un pont s'étendit sur le Rhône, qui unissait le faubourg à la ville; ses collines se couvrirent de riches villas qui lui donnèrent l'air d'un vaste amphithéâtre; des miracles d'architecture surgirent de tous côtés; les prairies vagabondes et capricieuses descendirent et remontèrent à leur fantaisie des rives du Rhône. C'est alors que Vienne fut appelée Vienne la Belle; que César lui donna pour armes l'aigle maternelle, et qu'Auguste en fit la capitale de l'empire romain dans les Gaules.

De cette seconde civilisation, il reste encore debout une partie des remparts, un temple antique, la pyramide de Septime Sévère parfaitement conservée et la tour de Pilâte qui s'écroule dans le Rhône.

Vers la fin du quatrième siècle, un homme entra dans cette ville toute païenne, seul et sans armes, mais porteur de la parole chrétienne, et plus puissant de cette parole que ne l'eût été un empereur avec son armée. Le Panthéon, qui mettait le nord de la ville sous la protection de tous les dieux, sembla aussitôt s'écrouler, comme si un tremblement de terre les avait arrachés de leur base, et sur la place où il avait été s'éleva une basilique sous l'invocation de saint Etienne, le premier martyr de l'Eglise. A compter de ce moment, Vienne prit une face nouvelle; c'est qu'une ère nouvelle était venue; la civilisation chrétienne, qui devait se résumer dans saint Louis, étendit ses premières racines dans les fentes des monumens païens. Alors les premiers rois de Bourgogne bâtissent leur château sur le palais impérial; une tour carrée s'élève sur le forum; l'église de Saint-Georges et la cathédrale de Saint-Maurice sortent de terre; la ville descend des collines et se rapproche du Rhône. A l'aigle d'or et aux ailes déployées succède l'écusson à l'orme de sinople, chargé d'un calice d'or et surmonté de la sainte hostie d'argent, en souvenir de ce que les rois bourguignons rendaient la justice sous un arbre de cette essence, et en mémoire du concile de 1311, pendant lequel fut instituée la fête du saint corps de Jésus-Christ : Vienne la belle est devenue Vienne la sainte.

La ville privilégiée conserva ce nom jusqu'à la fin du dernier siècle; mais, balafrée par le baron des Adrets, qui mutila la cathédrale, démantelée par le cardinal de Richelieu qui fit sauter son château de Labatie, sillonnée par les dragons de Louis XIV, oubliée par Louis XV et par Louis XVI, Vienne, qui avait gardé le souvenir des jours de sa prospérité,

adopta avec ardeur la régénération populaire. A l'encontre de Lyon, qui avait accueilli le parti royaliste, Vienne se jeta dans l'opinion républicaine; confondant la religion avec la royauté, elle renia son blason sacré, coiffa sa pyramide d'un bonnet rouge, et Vienne la sainte disparut pour faire place à Vienne la patriote.

Aujourd'hui la métropole des Allobroges, la vice-reine de l'empire romain dans les Gaules, la capitale des deux royaumes de Bourgogne, n'est plus qu'une ville du second ordre, aux maisons mal bâties et aux rues tortueuses et sales. Nous cherchâmes longtemps de quel côté elle se présentait sous son aspect le plus pittoresque. Enfin, en gravissant la montagne au haut de laquelle s'élèvent les ruines du vieux château de Labatie, nous découvrîmes, par une échancrure de ses murailles, une grande partie de la ville, bâtie aux deux côtés de la Gère, torrent vert et écumeux qui serpente entre ses maisons, au milieu des toits desquels, comme Léviathan au-dessus des flots de la mer, nage pesamment la cathédrale de Saint-Maurice; puis unissant comme par un ruban Vienne à Sainte-Colombe, la fille et la mère, le pont de fil de fer, si léger qu'il semble une corde tendue d'un bord du fleuve à l'autre, tandis qu'au-dessous de lui un pilier brisé du vieux pont romain lève sa tête hors de l'eau et semble regarder avec étonnement son élégant successeur; enfin, à l'extrémité méridionale de la ville, la pyramide aiguë que les uns croient avoir été le point central de la ville antique et les autres le cénotaphe de Septime Sévère. Ce moment était heureusement choisi pour le paysage. Au premier plan, la ville était couverte de nuages de fumée noire et blanche; au second, le Rhône étincelait comme s'il eût roulé des flots d'argent fondu, et, à l'horizon, la cime des montagnes baignées par le soleil couchant se perdait dans un ton jaune et tiède qui annonçait que c'était de ce côté que le midi venait au-devant de nous. Au premier coup d'œil, nous vîmes que de nulle autre part nous n'embrasserions un ensemble aussi complet; en conséquence, nous nous mîmes aussitôt à la besogne, Jadin et moi, Jadin pour faire son dessin et moi pour prendre dans Chorier Schneider et Mermet les notes historiques que l'on vient de lire.

En descendant de notre belvédère, que les habitans de Vienne appellent la montagne de Salomon, par corruption des deux mots latins *salutis mons*, nous nous dirigeâmes vers le musée, qui allait se fermer. Heureusement nous y trouvâmes le conservateur, M. Delorme, qui, avec cette obligeance hospitalière qu'on ne rencontre qu'en province, non seulement nous permit de prolonger notre visite au-delà de l'heure fixée, mais encore voulut nous servir de cicérone et nous faire lui-même les honneurs de sa belle collection d'antiquités. Pourtant, si curieux que fussent les débris rassemblés dans cet ancien temple qui sert aujourd'hui de musée, la première chose qui attira mes yeux fut un portrait moderne représentant un jeune homme dont la figure m'était connue. Comme je ne pouvais cependant me rappeler son nom pour l'appliquer à cette figure, je le demandai à M. Delorme, qui me répondit que c'était Pichalt.

Je fis d'abord en arrière et par la pensée un bond de sept ou huit ans, et je me rappelai où j'avais vu cette figure: c'était le soir même de la représentation de Léonidas, à qui le mérite de l'ouvrage, le talent de Talma et la mise en scène merveilleuse, dirigée par Taylor, avaient fait un immense succès. Bien jeune alors, et n'espérant jamais arriver à ce but que Pichalt venait d'atteindre après onze ans de travail et d'attente, j'étais venu, comme un néophyte, étudier cette première œuvre trop vantée alors, trop oubliée aujourd'hui. En sortant après le cinquième acte, je vis dans le corridor un jeune homme entouré, pressé, porté dans les bras de ses amis. Il avait une belle et puissante tête, qu'on sentait pleine d'avenir; la fièvre qui le brûla depuis jaillissait de ses yeux, et ses cheveux, rejetés en arrière, découvraient un front radieux de joie. Oh! qu'alors en le voyant passer ainsi, riant et pleurant, j'enviai le sort de cet homme! que j'aurais donné de choses pour être lui! .. car qui aurait pu penser alors que cet homme, si plein de bonheur qu'il se croyait un dieu, n'avait plus que quelques jours à vivre, et que, quelque temps après lui, son œuvre, à qui Talma avait donné une existence si riche, descendrait dans la tombe pour n'en plus sortir? car qui pense aujourd'hui à Pichalt et à Léonidas, si ce n'est moi qui écris ces lignes, et qui, en fermant les yeux, les vois encore passer l'un et l'autre dans mon souvenir comme dans la nuit on voit passer deux ombres?

Ces préoccupations toutes modernes, et qui se rattachaient à un autre ordre d'idées que celui qui m'était nécessaire pour visiter le musée de Vienne, nuisirent peut-être aux débris d'antiquités que j'avais sous les yeux, et dont plusieurs sont cependant assez remarquables pour être examinés avec soin. Il doit sa formation à un antiquaire dont nous avons déjà une ou deux fois prononcé le nom. A l'âge de vingt ans, un jeune peintre quitte sa famille, part de Héringen en Thuringe, où il est né en 1732; entreprend le voyage d'Italie pour perfectionner son talent par l'étude des maîtres, passe à Lyon, arrive à Vienne, s'y arrête devant une ruine antique, suspend momentanément son voyage pour l'explorer; passe de celle-là à une autre; se prend d'amour pour la vieille capitale de l'Allobrogie, y fixe sa demeure pour un mois, y reste toute sa vie, et y meurt en 1813, après avoir rassemblé, pendant les cinquante ans qu'il y passe, la plus grande partie des morceaux précieux que par son testament il lègue à la ville.

Les plus remarquables de ces morceaux, dont on retrouvera l'énumération complète dans les additions de Chorier, sont: un groupe de deux enfans qui se disputent une colombe, groupe haut de vingt pouces, et trouvé dans une fouille exécutée près de la nouvelle halle. Les antiquaires, qui veulent toujours que les anciens aient procédé constamment par allégories, ont été voir, dans cette action bien simple cependant, l'un la lutte du génie du bien et du génie du mal, l'autre un petit drame qui n'offre pas une plus grande vraisemblance. Selon ce dernier, les deux enfans étaient occupés à dénicher des oiseaux, lorsque l'un d'eux a rencontré une vipère qui l'a mordu au bras; son jeune ami s'empresse de sucer la plaie, tandis qu'un lézard lui apporte le dictame. La probabilité est que le sujet est tout simplement une lutte d'enfans qui veulent s'arracher un oiseau, et les animaux un caprice d'artiste.

Vient ensuite une levrette en marbre de Paros caressant son petit, et qui a été retrouvée à une lieue de Vienne, près de la grange Marat. L'exécution de ce morceau est charmante; mais la tête et le museau ayant manqué d'abord, et n'ayant été retrouvés et rajustés qu'ensuite, un mauvais emmanchement du cou nuit au premier effet qu'elle produit. Le petit chien, enlevé par quelque coup violent, n'a pu être retrouvé. On voit au ventre de la mère la place où il adhérait. M. Denon avait offert à la ville de Vienne mille écus de ce marbre, tout mutilé qu'il est. La ville a refusé de le vendre.

Puis le torse d'une statue colossale de femme assise, aux mains mutilées, et à laquelle manquent les cuisses et la tête. A la finesse de l'exécution, que l'on peut apprécier dans les détails de l'ajustement, à la souplesse et au goût des draperies, il est facile de reconnaître une œuvre d'un maître grec. Ce qui rend cette assertion encore plus probable, c'est qu'on retrouve un trou creusé à la pointe dans le col, et qui avait sans doute été fait dans le but de placer sur les épaules de cette Cybèle ou de cette Cérès grecque la tête d'une impératrice romaine.

Parmi les briques que l'on a retrouvées et qui sont empilées dans un coin du Musée, les unes portent le nom de Viviorum, et les autres de Glarianus. J'avais déjà trouvé la signature de cet industriel antique sur les matériaux de même essence avec lesquels sont bâtis les bains d'Aix, en Savoie. La découverte de la date des monumens de l'une des deux villes pourrait donc fixer celle de l'autre. Une de ces briques est curieuse par une seconde signature, c'est celle du chien de l'un des ouvriers, qui a posé sa patte sur l'argile fraîche encore. La brique a été mise au four sans qu'on crût nécessaire d'effacer la trace canine qu'elle avait reçue, de sorte qu'elle l'a religieusement conservée comme un paraphe à la signature.

Parmi tous ces fragmens antiques est une relique sanglante du moyen âge; c'est la pierre carrée dans laquelle était ren-

fermé le cœur du dauphin, fils de François Ier, donné à la ville de Vienne par Henri II. On sait que ce jeune prince mourut en faisant un voyage sur le Rhône. Déjà malade depuis Lyon, où il avait logé au couvent de Sainte-Claire, il fit en arrivant à Tournon une partie de paume, jeu qu'il aimait passionnément. Échauffé par cet exercice, et oubliant le malaise qu'il éprouvait depuis trois ou quatre jours, il demanda un verre d'eau fraîche. Sébastien de Montecuculli, qu'il ne faut pas confondre avec Raimond de Montecuculli, le vainqueur des Turcs et le rival de Turenne, lui présenta la boisson qu'il demandait dans un vase de terre rouge. Le dauphin en but avec avidité, tomba malade et mourut au bout de quatre jours. Montecuculli, accusé d'empoisonnement, fut conduit à Lyon, interrogé, mis à la torture, et n'ayant pas la force de la supporter, avoua tout ce qu'on voulut; en conséquence Montecuculli fut condamné à être traîné sur la claie, puis écartelé. L'arrêt fut exécuté le 7 octobre 1536; et le peuple, exaspéré, arracha le corps des mains de l'exécuteur, mit le cadavre en morceaux et en jeta les lambeaux dans le Rhône.

En 1547, le corps du jeune prince, qui était resté à Tournon, fut transporté à Saint-Denis par ordre de Henri II; mais le cœur fut laissé aux consuls de Vienne, avec une lettre du roi qui leur annonçait qu'en considération des bons sentimens que la ville avait manifestés pour son frère à l'époque de sa mort, il avait ordonné que son cœur serait enterré devant le grand autel de Saint-Maurice. Il y resta depuis cette année jusqu'en 93, époque à laquelle Vienne la patriote renia le legs fait à Vienne la sainte. La pierre qui renfermait le cœur du dauphin fut tirée de sa tombe, et la poussière qu'elle contenait jetée au vent. La pierre funéraire fut recueillie, portée au musée, et un cœur en mosaïque indiqua encore la place où était le cœur véritable.

Nous ne quittâmes M. Delorme que lorsque l'absence entière du jour ne nous permit plus de distinguer tous ces fragmens mutilés d'une autre civilisation. Un des sentimens les plus naturels de l'homme est de rattacher l'époque où il vit aux temps où d'autres hommes ont vécu : c'est que le souvenir nous a été donné pour étendre les limites de la vie en faisant notre âme, sinon notre corps, contemporaine de tous les siècles.

Le lendemain, nous consacrâmes notre matinée à visiter la cathédrale de Saint-Maurice, qui est le plus beau monument gothique de toute la période où Vienne s'est appelée la sainte. Elle a été commencée en 1052 par les anciens prélats de Vienne, qui étaient si riches que, tandis que, pour l'érection d'un pont qui devait remplacer le pont antique qui conduisait de Vienne à Sainte-Colombe et qui était tombé dans le Rhône, le commandeur de Saint-Antoine donnait quinze florins, et le seigneur de Montluel six, le précepteur Pierre de Saluce en donnait cent, et Laureton Barretonis, doyen de l'église, en donnait soixante. Elle était achevée en 1513, année où le baron des Adrets, qui devait la mutiler cinquante ans plus tard, naissait au château de la Frette. En effet, la première pensée de cet apôtre terrible du protestantisme fut de dépouiller l'église de ses ornemens, et de briser une partie des saints du portail. Vingt-quatre niches sont encore vides par suite de cette exécution, qui pensa s'étendre jusqu'à la ruine entière de l'église. En effet, on commença à scier les piliers, afin que leur chute entraînât celle de l'édifice; et pour que les ouvriers de destruction ne fussent pas écrasés par la voûte, on devait soutenir ces massives colonnes par des étançons de bois auxquels on aurait mis le feu. Le baron des Adrets suivait sans doute une tradition antique, car ce fut par cet ingénieux moyen que l'évêque Marcel renversa le temple de Jupiter, que tous les efforts des ouvriers et tout le zèle du gouverneur n'avaient pu parvenir à ébranler.

Telle qu'elle est restée, balafrée par l'épée de son ennemi, l'église de Saint-Maurice est encore une des mieux conservées de France. C'est un riche édifice, dont toute la façade appartient au gothique fleuri; les voûtes, terminées seulement, comme nous l'avons dit, au seizième siècle, sont peintes en azur avec des étoiles d'or. Quant à sa forme, c'est celle d'une basilique terminée par trois apsides.

Le parvis élevé au niveau de l'entrée de l'église fut, en 1563, témoin d'un combat entre deux gentilshommes, l'un florentin, l'autre milanais. Ils se blessèrent tous deux mortellement: le Milanais mourut le premier, ce qui fit qu'on le regarda comme vaincu. Je n'ai pu, quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, découvrir la cause de ce duel, qu'avait autorisé et auquel assistait le duc de Nemours.

Ce pont antique, de la chute duquel nous avons parlé, avait duré mille cinq cent quatre-vingt-deux ans, disent les registres de la ville, car il avait été bâti cent soixante-quinze ans avant Jésus-Christ, et s'était enfoui dans le Rhône le 11 février 1407. C'était, s'il faut en croire Symphorien Champier, le plus ancien pont des Gaules; et ce fut Tibérius Gracchus qui, s'étant arrêté quelque temps à Vienne, comme il allait en Espagne, le fit bâtir l'an 4588 du monde. Ce fut de dix à onze heures du matin qu'arriva cet accident, qui, assure Chorier, fut précédé et accompagné de prodiges. On entendit courir sur ce pont des chevaux hennissans la nuit qui précéda le jour où il fut renversé. Toute la ville ouït à minuit des murmures; des voix et des gémissemens étranges. L'on vit un taureau d'une grosseur merveilleuse qui fit quelques tours sur la place de Sainte-Colombe et qui s'évanouit au premier coup d'une cloche qui tinta toute seule. Enfin, l'arche qui tomba la première étant celle sur laquelle était bâtie une chapelle, la croix de pierre qui surmonta cette chapelle suivit sa chute, mais demeura sur l'eau, qui refusa de l'engloutir, et l'emporta surnageante vers la mer, comme si elle eût été de bois. Une quête fut, comme nous l'avons dit, décidée pour le rétablir, et Pierre Berger, Jacques Isembard, Guillaume de Chamsaux et Jean de Bourbon furent nommés *maîtres et recteurs de la fabrique du pont du Rhône.*

Le commerce de Vienne est le même que ceux de Louviers et d'Elbeuf : elle fournit de draps tout le Midi, comme ces deux villes fournissent tout le Nord. Seulement, ses produits sont d'une exécution moins fine et d'une valeur moins élevée. Les plus beaux draps que fabrique Vienne ne dépassent pas la somme de quinze à dix huit francs l'aune. Toutes les manufactures et les usines sont aux deux rives de la Gère, dont le cours, qui fait tourner toutes les roues, est de la force de huit chevaux.

Comme il ne nous restait plus rien à voir à Vienne, attendu que nous avions visité depuis ses remparts romains jusqu'à ses ruines modernes, et que le seul monument que nous n'eussions pas vu était le cénotaphe de Septime Sévère, qui se trouvait sur la route que nous devions suivre, nous nous remîmes en chemin, et au bout de la ville, à droite, à cinquante pas à peu près dans les terres, nous vîmes s'élever la pyramide qu'on désigne, sans aucune raison bien plausible, sous le nom que nous venons de lui donner.

Aucune inscription en creux ou en relief, aucun trou indiquant que des lettres de bronze y eut été scellées, ne vient en aide à l'archéologue qui cherche à donner une date et une destination précises à ce monument. C'est une pyramide à quatre faces, percée de quatre arcades, flanquées chacune de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux ne sont pas terminés. Le plafond de la voûte est formé de cinq pierres plates de grande dimension, réunies sans ciment comme tout le reste de l'édifice, qui était probablement maintenu par des crampons de métal ; du moins c'est au désir de voler cette matière qu'on attribue les trous pratiqués dans le monument. Il est, au reste, tout aussi simple de penser que les spoliateurs, croyant qu'il contenait des objets précieux, comme on en trouvait quelquefois dans les tombeaux antiques, ont fouillé celui-ci dans cette intention.

Ce fut M. Schneider qui donna à cette pyramide le nom qu'elle a conservé. Jusque-là, on l'avait crue un monument à la gloire d'Auguste ou une espèce de borne destinée à marquer le centre de la ville. Quoique le mode d'architecture adopté pour sa construction soit moins élégant que celui du grand siècle de Rome, sa ressemblance avec la décadence de l'art, sous Septime Sévère, et ses chapiteaux non achevés, déterminèrent M. Schneider à lui fixer cette date; car on sait

que Maximius, son successeur, commença par approuver les honneurs rendus à la mémoire de Septime Sévère, mais ne tarda pas à manifester des sentimens opposés. L'influence de ces sentimens se serait fait ressentir jusque dans les Gaules, et le cénotaphe n'aurait point été terminé.

SAINT-PERAY.

Nous avions laissé notre chaise de poste à Lyon, parce qu'on nous avait prévenus que dans les chemins de traverse du midi il nous serait impossible de faire avec elle un pas sans la briser; de sorte que nos tribulations de transport commencèrent à Vienne, où nous ne trouvâmes à louer qu'une grande brouette démantibulée qui avait été autrefois une diligence. On fut obligé d'atteler trois chevaux à cette effroyable machine, dont je regrette aujourd'hui de ne pas avoir fait prendre un dessin pour donner à nos lecteurs une idée de ce système de locomotive adopté à douze lieues de la seconde capitale de France, et, grâce à ce renfort d'attelage, nous parvînmes à faire en douze heures les quinze lieues qui séparent Vienne de Tain. Nous y arrivâmes moulus; mais c'était au moins un résultat. Nous payâmes à l'instant même notre voiture, que nous avions retenue pour Valence, ordonnant à notre conducteur de prendre le lendemain les devans avec nos paquets et lui promettant bien que nous nous arrangerions pour ne pas le rejoindre avant qu'il ne fût arrivé.

Le lendemain, je me levai le premier pour prendre langue. En rentrant à l'hôtel, je conduisis Jadin à la fenêtre et l'invitai à saluer la colline qui domine la ville. Jadin ayant salué de confiance, je lui dis que c'était le coteau de l'Ermitage, et de lui-même aussitôt il le salua une seconde fois.

Comme presque toutes les découvertes importantes, celle des qualités merveilleuses du terrain où l'on récolte aujourd'hui l'un des meilleurs vins de France fut due au hasard. Au commencement du dix-septième siècle, un pauvre ermite avait établi son domicile au milieu des ruines des deux temples et de la tour que Fabius, au dire de Strabon, avait fait élever près du champ de bataille où il vainquit le roi des Arvernes. La grande réputation du saint homme attira bientôt près de lui les personnes dévotieuses; mais, comme la montée est assez raide et que les fidèles arrivaient en nage, le bon ermite, qui n'avait à leur offrir que de l'eau fraîche et qui craignait pour eux le sort du dauphin à Tournon, planta quelques pieds de vigne, qui, l'année suivante, fournirent un vin dont les connaisseurs eurent bientôt apprécié le mérite. Cette nouvelle se répandit, et la foule des dévots s'augmenta au point que l'ermite fut obligé de planter toute la montagne. Aujourd'hui, les successeurs de l'anachorète n'exigent plus qu'on vienne boire leur vin à domicile, et ils font, avec grand succès, des envois à la France et à l'étranger.

Cependant le défrichement du terrain amena des fouilles, et ces fouilles produisirent l'exhumation d'un autel tauroboliique très curieux. Des Anglais furent les premiers qui apprécièrent la valeur de ce monument, et ils se le firent céder par le propriétaire comme par dessus d'une bonne commande de vin. Les ouvriers qui devaient le transporter dans le bateau avaient déjà commencé leur besogne, lorsque les officiers municipaux revendiquèrent cette pierre comme propriété publique. Les Anglais furent obligés de se contenter du vin, à l'exportation duquel le conseil de la ville ne porta aucune atteinte; et le taurobole fut encadré dans un mur sur le fleuve, entre le Rhône et la route, et là, surmonté d'une croix; il servit longtemps de symbole au triomphe de la religion chrétienne sur le paganisme. Enfin, après avoir été transporté de cette première station à la maison commune, il est définitivement passé de la maison commune sur la place publique de Tain, qui, de ce jour, a pris le nom de place du Taurobole.

Nous ne nous serions pas arrêté si longtemps sur cette pierre, dont la forme et la destination est celle des tauroboles ordinaires, si la première ligne tout entière et la moitié de la seconde ligne qu'elle offre n'avaient été effacées. Cette circonstance, qui, au premier abord, semble n'avoir aucune importance archéologique, a cependant servi à déterminer la date positive du vote de cet autel, qui avait exercé pendant un demi-siècle la plume de tous les savans de la Drôme. L'abbé Chalieu est le premier qui ait trouvé le mot véritable de l'énigme: ce taurobole, qui avait été élevé au salut de l'empereur Commode, surnommé le Pieux, dit Lampride, pour avoir élevé au consulat l'amant de sa mère, fut frappé de proscription comme tous les monumens publics où se trouvait le nom de ce *père de la patrie*.

Le lendemain de la nuit où Commode avait été empoisonné, et le matin du jour où, pour en finir avec lui, on l'étrangla, Publius Helvius Pertinax, son successeur, assembla le sénat, et lui déclara que Commode avait été l'ennemi du sénat, l'ennemi de la patrie, et l'ennemi des dieux : *Hostis senatus*, *hostis patriæ*, *hostis deorum*. Ce à quoi les mêmes hommes qui deux ans auparavant lui avaient décerné le titre de père de la patrie répondirent qu'il fallait traîner son corps avec des crocs et le jeter dans le Tibre : *Corpus ejus ut unco traheratur, atque in Tiberim mitteretur, senatus postulavit.* Malheureusement pour l'exemple, qui n'était pas mauvais à donner, le nouvel empereur avait déjà pris des dispositions à cet égard, en faisant prudemment, de peur qu'il ne revint de la corde comme il était revenu du poison, enterrer le corps de Commode. Le sénat fut désolé de ne pouvoir donner cette preuve de dévouement à Pertinax; mais alors Cingius Sévérus se leva, et, reportant sur les effigies la peine qu'il avait réclamée contre le cadavre, il demanda, comme sénateur et comme pontife, double qualité dans laquelle il avait eu le double avantage de décerner à Commode le titre de père de la patrie et celui de divin empereur, que les statues fussent abolies, et que son nom fût gratté des monumens publics et particuliers. — *Censeo... abolendas statuas, nomenque ex omnibus privatis publicisque monumentis eradendum.*

Pertinax, qui s'était opposé aux vengeances que l'on voulait exercer sur le cadavre, ne vit pas d'inconvénient à laisser atteindre les statues; un amendement fut même ajouté au projet de loi de Cingius Sévérus, et adopté : cet amendement portait que les statues seraient renversées et le nom effacé, *non-seulement à Rome, mais encore dans toutes les provinces.* Cet arrêt passa les Alpes et arriva à Tain en même temps que la nouvelle de la mort du dieu. Ceux qui étaient à genoux devant l'autel se relevèrent, grattèrent l'inscription, et tout fut dit. Voilà pourquoi l'érasion s'arrête à la moitié de la seconde ligne, ne prenant pas plus de précaution pour cacher leur changement de religion que ne prirent, après le mois de juillet 1830, nos commerçans brevetés, qui se contentèrent d'effacer le mot *royal* de leurs enseignes, et continuèrent de vendre leur tabac et leur sel. La France se souvient d'avoir été province romaine.

Voici de quelle manière l'abbé Chalieu reconstruit l'inscription :

Matri deum magnæ Ideæ, pro salute imperatoris Cæsaris Marii Aurelii Lucii Commodi Antonini Pii, domusque divinæ, coloniæ, Copiæ Claudiæ Augustæ Lugdunensis, taurobolium fecit Quintus Aquius Antonianus, pontifex perpetuus, ex valicinatione Pusonii Juliani Archigalli inchoatum, XII kalendarum maii consummatum, VIII kalendarum maii, Lucio Eggio Marullo, Melo Papirio Œliano consulibus, præeunte Ælio, Melo Pacirio sacerdote, Tibicine Albio Verino (1).

(1) A la mère des dieux, à la grande déesse du mont Ida, pour le salut de Marius Aurélius Lucius Commodus Antonius, empereur César, Auguste pieux, pour celui de sa maison divine et pour celui de la colonie, Copia Claudia Augusta de Lyon, Quintus Aquius Antonianus, pontife perpétuel, a fait un taurobole, d'après la prédiction de Pusonius Julianus Archigalle: il a été commencé le

Le taurobole examiné, commenté et dessiné, nous nous décidâmes à faire une ascension à l'Ermitage. Comme l'anachorète n'était plus là pour nous faire les honneurs de sa montagne, nous y fîmes porter notre déjeuner, et, après une heure d'une montée pénible, nous arrivâmes au sommet, Paul Orose et Florus à la main.

Le point de vue qu'on découvre de cette hauteur est admirable : au nord s'étend tout l'ancien pays des Allobroges ; à l'est court la chaîne des Alpes, d'où descend l'Isère ; au midi, l'œil suit pendant douze ou quinze lieues le cours du Rhône, qui va s'amincissant toujours à mesure qu'il s'éloigne ; et à l'ouest l'horizon est borné par les montagnes du Vivarais, du Velai et de l'Auvergne. Quant au champ de bataille où se rencontrèrent les Romains et les Arvernes, Fabius et Bituit, il s'étend depuis le pied de la montagne même jusqu'à la jonction de l'Isère et du Rhône.

Nous avons raconté comment les Massaliotes avaient appelé les Romains dans les Gaules, et comment Caïus Sextius avait fondé une ville sur les bords du Cœnus. Le peuple qui avait le plus souffert dans cette lutte avait été celui dont Massalie ne se plaignait pas. Les Voconces se trouvant sous l'épée de Fabius, il les en frappa sans motifs, fit vendre à l'encan la population de leurs villes et força leur roi Teutomal de se réfugier chez les Allobroges.

Or, parmi les rois que Teutomal appelait ses frères, il y avait un guerrier puissant, que Tite-Live, Florus et Paul Orose, nomment Bituit, Strabon Bittos, et Valère-Maxime Betullus : c'était le plus riche des chefs gaulois; son peuple était nombreux et brave; il avait de grasses moissons dans ses plaines, et des mines d'or et d'argent dans ses montagnes. Il profita du moment où le nouveau consul Cn. Domitius arrivait au camp, et lui envoya une ambassade pour lui demander le rétablissement de Teutomal dans ses états.

Cette ambassade était bizarre, mais grandiose et magnifique : celui qui en était le chef commandait à une troupe de jeunes cavaliers tout couverts de pourpre, d'or et de corail. A son côté le barde du roi, la rotta à la main, chantait la gloire de Bituit, le courage des Arvernes et les exploits de l'ambassadeur; enfin derrière lui venait la meute royale, formée d'énormes dogues tirés de la Belgique et de la Bretagne, dont chacun portait au cou un collier d'or massif incrusté de pierres précieuses.

C'était un mauvais moyen d'obtenir la paix de Domitius que de faire briller tant de richesses à ses yeux. Au lieu de rendre à Teutomal ses États, ainsi que le désirait le roi des Arvernes, Domitius demanda qu'on lui rendît Teutomal, menaçant, si on ne lui livrait pas le fugitif, de l'aller chercher, s'il le fallait, jusque dans les montagnes de son allié. L'ambassade retourna aussitôt vers Bituit et lui reporta ces paroles de guerre.

Or la guerre était une fête pour les anciens Gaulois, qui attaquaient la mer avec leurs javelots, croisaient leurs flèches avec l'éclair, et, comme nous l'avons dit, ne craignaient rien au monde, sinon que le ciel tombât sur leurs têtes. Les cimes des montagnes de l'Auvergne s'illuminèrent comme au temps où elles étaient des volcans, et, à cet appel de guerre, toutes les tribus auxquelles commandait Bituit, fils de Luern, tous les peuples qui étaient engagés par alliance avec lui prirent les armes et accoururent. Six mois furent employés à organiser des masses : pendant six mois le chef magnifique fit fête à ses cent mille alliés, puis, vers le commencement du printemps, quelques jours après l'arrivée de Quintus Fabius Maximus au camp romain, Bituit partit de l'endroit où est maintenant Clermont en Auvergne, conduisant à sa suite près de deux cent mille hommes.

Cependant les Romains, qui croyaient n'avoir affaire qu'aux Allobroges qu'ils venaient de battre près d'Avignon, les poursuivirent en remontant la rive gauche du Rhône. Les Allobroges, toujours fuyant, traversèrent l'Isère; les Romains la traversèrent derrière eux. Les Allobroges s'enfoncèrent dans leur pays ; les Romains les y suivirent, comptant arriver à Vienne en même temps qu'eux; en effet, ils n'en étaient plus qu'à quatorze ou quinze lieues. Quintus Fabius et le proconsul Domitius s'arrêtèrent vers le soir à Tegna ; ils firent bivouaquer leurs quarante mille hommes à l'entour de la ville, et allumèrent des feux. La nuit se passa tranquillement; mais le lendemain, aux premières lueurs du jour, les sentinelles donnèrent l'alarme. Pendant la nuit deux cent mille hommes étaient descendus des montagnes du Vivarais, et l'avant-garde de cette immense armée touchait déjà l'autre rive du Rhône.

Les Romains auraient encore pu repasser l'Isère et regagner la ville de Sextus ; mais ils avaient déjà dans les Gaules une réputation d'invincibles que cette retraite leur faisait perdre. Fabius se décida à tout risquer pour conserver le prestige attaché aux aigles : il ordonna à ses troupes de prendre position à mi-côte de la montagne, et, faisant porter les tentes consulaires sur sa cime, il regarda tranquillement de quelle manière allait s'effectuer le passage de cette multitude. Bituit fit construire un pont en pilotis, et quarante mille hommes à peu près passèrent le premier jour. Mais comme à ce compte il aurait fallu cinq jours pour que toute l'armée gagnât l'autre rive, il ordonna pendant la nuit d'assembler des bateaux avec des chaînes, les fit couvrir de charpentes, et le matin les Romains virent la moitié de l'armée gauloise répandue dans la plaine qui s'étendait entre eux et l'Isère. Domitius demanda alors à Fabius s'il n'était pas temps d'attaquer ; mais Fabius lui répondit : — « Laisse-les passer; tous ceux que la terre pourra porter, elle les pourra couvrir. » — A onze heures du matin, les Romains avaient en face d'eux cent soixante mille hommes ; quarante mille s'entassaient encore sur l'autre rive et se pressaient pour passer. Fabius vit que le moment était venu ; il fit sonner les trompettes et lever les aigles.

Au même moment, les rangs des Gaulois s'ouvrirent. Bituit parut revêtu d'une armure magnifique, d'une saie aux couleurs splendides, monté sur un char d'argent et suivi de sa meute royale, composée d'une nuée de chiens de combat, conduits par les piqueurs, qui allèrent se placer à l'aile droite de l'armée. Alors il promena ses regards sur les quatre légions romaines, qui, serrées les unes contre les autres, couvraient à peine la base de la montagne ; puis, en voyant la faiblesse de Romains, le roi des Arvernes se prit à rire et ordonna de marcher à eux. — « Peut-être ferais-tu bien d'attendre que le reste de tes soldats soit passé, lui dit un chef. — Attendre? et pourquoi faire? répondit Bituit ; il y en a là à peine pour un déjeuner de mes chiens. »

Les Romains, immobiles comme des rochers, virent s'approcher d'eux cette mer houleuse ; mais à peine fut-elle à la portée du trait, que la cavalerie s'étendit sur les ailes, et que les légions, se divisant, ouvrirent une voie aux frondeurs et aux archers. Une grêle de flèches et de pierres accueillit l'armée gauloise ; mais c'était une trop faible résistance pour arrêter la marche d'une pareille masse. Les deux armées se joignirent, et la lutte commença, cavaliers contre cavaliers, fantassins contre fantassins : le choc fut terrible et la mêlée affreuse. Enfin, après une heure de combat pied à pied, le centre des Romains parut céder. Bituit s'élança dans cette brèche d'hommes qui s'ouvrait devant son char, ordonnant de lâcher les chiens qui devaient dévorer les vaincus ; mais, en réponse à cet ordre, Fabius ordonna à son centre de s'ouvrir, et Bituit et les siens se trouvèrent en face des éléphans. A l'ordre de leurs conducteurs, ces animaux se mirent en marche sur dix de front, pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée gauloise, et là, se divisant en quatre troupes, ils s'avancèrent de quatre côtés différens, écrasant tout ce qu'ils rencontraient et foulant aux pieds les hommes comme des épis. Au même instant, par un instinct naturel aux animaux, qui les porte à attaquer les animaux plutôt que les hommes, ses chiens se jetèrent sur les éléphans. Alors ceux-ci, excités par les morsures, se débandèrent, courant au hasard, saisissant et brisant également chevaux, hommes et chiens, et poussant des cris qui

12 des calendes de mai, et achevé le 9 des mêmes calendes, sous le consulat de Lucius Eggius Marullus et Meius Papirius Œlianus : Ælius étant le dendrophore, Meius Panirius le sacrificateur, Albius Verinus le joueur de flûte.

dominaient le bruit de la mêlée, comme le bruit de la foudre domine celui de l'Océan.

Les soldats de Bituit voyaient pour la première fois ces terribles animaux ; cependant, ils les connaissaient par tradition : leurs grands-pères avaient vu Annibal en conduire quarante vers les Alpes, et ils en avaient parlé à leurs fils et à leurs petits-fils avec une terreur superstitieuse qui s'était conservée parmi eux ; aussi n'osèrent-ils point les attendre, ignorant comment les combattre ; d'ailleurs leurs chevaux, ne pouvant supporter ni leur vue ni leur odeur, se cabraient, tournaient court et les emportaient. Un moment, la plaine offrit l'aspect d'un vaste cirque, où, hommes, chevaux, chiens et éléphans s'exterminaient les uns les autres. Mais bientôt la déroute se mit dans les rangs gaulois : ils se précipitèrent vers les ponts, leur seule retraite ; mais le pont de bateaux, construit peu solidement, brisa ses chaînes, le plancher s'affaissa : hommes et chevaux tombèrent dans les barques. Les barques surchargées s'engloutirent, le pont sans support se rompit, et la foule reflua vers l'autre pont. On rassembla les éléphans, on les fit marcher sur cette masse, et cent vingt mille hommes, selon Tite-Live, cent trente mille, selon Pline, et cent cinquante mille, selon Paul Orose, se couchèrent, pour ne plus se relever, sur cet espace à peine suffisant pour couvrir tant de morts, et qui s'étend depuis le pied de la montagne jusqu'à l'Isère. Quant à Bituit, il traversa le Rhône à la nage, et sans soldats, sans serviteurs, suivi de deux de ses chiens seulement, il regagna ses montagnes, laissant entre les mains de l'ennemi son char et son manteau.

Ce fut alors que Fabius et Domitius élevèrent au sommet de la montagne deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule, et une colonne surmontée d'un tromphée des armes enlevées aux Gaulois. « Chose inouïe, dit Florus, car jamais jusqu'alors le peuple romain n'avait reproché sa victoire aux ennemis vaincus : *Nec mos inusitatus nostris, nunquam enim populus romanus hostibus domitis victoriam suam exprobravit.* »

Notre déjeuner fini, et le champ de bataille reconnu, nous descendîmes de la montagne sainte ; nous traversâmes le Rhône sur le premier pont de fil de fer qui ait été fait en France, et nous nous trouvâmes à Tournon, au pied du château du duc de Soubise.

En voyant ce vieux monument à moitié ruiné, je fis tout ce que je pus pour tirer des gardiens quelque légende guerrière ou quelque tradition poétique ; mais, soit ignorance, soit oubli, soit absence réelle de faits, je trouvai les bouches des habitans aussi muettes que les ruines de la forteresse. Quant à Tournon, je fus forcé de m'en tenir à ce que dit Grégoire de Tours. C'est à savoir, qu'un énorme rocher, adossé à la montagne et appuyé sur une couche de glaise, ayant glissé sur sa base, descendit jusqu'au Rhône, et, barrant sa course, le força de faire un tour : de là *Tournon*. Je donne pour ce qu'il vaut à mes lecteurs ce calembour du sixième siècle.

Le château de Soubise est, du reste, bâti sur un noyau granitique, dont il est assez difficile d'expliquer la présence au bord d'un fleuve autrement que par la version de Grégoire de Tours.

Cependant, comme il commençait à se faire tard, nous laissâmes cette question géologique à expliquer à plus savans que nous, et nous nous mîmes en route pour Valence. Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes en face de la roche de Glun, qu'on essayait de tirer du Rhône, dont elle gêne la navigation. Cette roche est un débris du château de Glun, que Louis IX fit assaillir et prit par force, « *Pource que*, dit l'auteur des Annales de son règne, *li sire du chastel roboit et despouilloit et chargeoit de trop de mauvaises coutumes, tous ceus qui par le chastel ou pres du chastel passoient.* » C'était la seconde fois que nous trouvions sur notre route la trace du saint roi, que nous devions perdre à Aigues-Mortes.

Pendant que nous regardions ce débris historique, au-dessus duquel un faucon planait dans un orage, quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber, et un coup de tonnerre se fit entendre ; c'était un avertissement de nous remettre vitement en route ; mais telle diligence que nous fissions, la nuit et la pluie nous prirent, assez loin encore de Valence. La pluie seule était un inconvénient ; car la route étant celle des voitures, il n'y avait aucune crainte de nous égarer : aussi prîmes-nous notre parti. Nous nous laissâmes bravement tremper, jusqu'à ce qu'apercevant un petit cabaret, nous nous y réfugiâmes.

Il était plein de buveurs qui, surpris comme nous par l'orage, le laissaient tranquillement passer en faisant fête à un petit vin blanc assez agréable à la vue. Tout en nous séchant sur toutes les coutures, et en fumant des pieds à la tête, nous nous regardâmes, Jadin et moi, nous interrogeant de l'œil pour savoir si nous devions faire comme eux. Le vin de l'Ermitage, que nous avions bu le matin sur le coteau même, nous préparait mal à la piquette du cabaret. Cependant, à mesure que l'humidité extérieure disparaissait, nous éprouvions le besoin d'une réaction intérieure. Nous nous décidâmes, en conséquence, à demander à notre hôtesse, moitié par nécessité, moitié pour le paiement de son hospitalité, le morceau de pain et de fromage de rigueur et la bouteille de vin du crû : ce qui nous fut servi à l'instant même.

Dans les circonstances épineuses du genre de celle où nous nous trouvions, c'était toujours Jadin qui se dévouait ; il remplit donc son verre à moitié, le porta à la hauteur de la lumière, le tourna un instant pour l'examiner sur toutes ses faces, et, assez content de l'examen visuel, il le porta à sa bouche avec plus de confiance. Quant à moi, je suivais tous ses mouvemens avec l'anxiété d'un homme qui, sans se mettre en avant, doit cependant partager la bonne et la mauvaise fortune de son compagnon de route. Je vis Jadin déguster silencieusement une première gorgée, puis une seconde, puis une troisième, enfin, vider son verre et le remplir, le tout sans proférer une parole, et avec un étonnement progressif, qui avait quelque chose de religieux et de reconnaissant ; ensuite il recommença l'essai avec les mêmes précautions, et parut l'achever avec la même jouissance.

— Eh bien ! dis-je, attendant toujours.

— Le véritable bonheur est au sein de la vertu, me répondit gravement Jadin ; nous sommes vertueux, et Dieu nous récompense : goûtez-moi ce vin-là.

— Je ne me le fis pas dire deux fois ; je tendis mon verre, et j'avalai son contenu aussi consciencieusement que la circonstance l'exigeait.

— Qu'en dites-vous ? continua Jadin avec la satisfaction d'un homme qui a découvert le premier une bonne chose, et qui en a fait jouir son camarade.

— Mais je dis que l'hôtesse s'est trompée de tas ou de tonneau, et qu'elle nous a donné du vin à cinq francs la bouteille pour manger avec du pain et du fromage, ce qui me paraît un luxe anormal et inopportun.

— Eh ! la mère ! dit Jadin appelant.

— Attendez, monsieur, reprit l'hôtesse : c'est que je suis occupée à tirer mon chat des dents de votre chien.

— Mylord ! ah, brigand ! s'écria Jadin en se levant : attends, attends ! mais tu ne sais donc pas où tu es... gredin! .. Tu vas nous faire chasser d'ici, misérable !

Mylord arriva en se pourléchant. Le chat était trépassé ; la femme le suivait en tenant le défunt par la queue.

— Eh bien ! ça été vite fait, dit-elle. Regarde-donc, notre homme, ce pauvre Mistigri ! — Nous nous attendions à un orage affreux, et nous nous regardions avec anxiété.

— Bah ! dit l'hôtellier sans seulement tourner la tête et en continuant de se chauffer les pieds et de pousser la fumée de sa pipe. — Jette-la à la porte, ta charogne de chat, qui mangeait toujours le fromage et jamais les souris. — Viens, mon chien, continua l'hôte en caressant Mylord ; et si tu en trouves d'autres dans la maison, je te les donne.

— Ah çà, dis-je à Jadin, nous sommes sur la terre promise, mon cher ami ; et si vous m'en croyez, nous ferons provision de vin et de chats dans ce pays-ci.

— Oui, dit Jadin; seulement, le tout est de savoir ce qu'on les paie.

— Ces messieurs me demandaient? dit l'hôtesse, revenant du convoi de son animal.

— Oui, ma bonne femme : nous voulons savoir ce que coûte votre vin et ce que vaut votre chat?

— Le vin, monsieur, c'est cinq sous la bouteille.

— Et le chat?

— Ah! le chat?... Vous donnerez ce que vous voudrez à la fille.

— Mais, où donc sommes-nous? m'écriai-je, que nous dressions des autels aux dieux!...

— Vous êtes à Saint-Péray, mes bons messieurs.

— A Saint-Péray! alors tâchez de nous trouver un rôti, une omelette, un souper quelconque, et apportez-nous deux autres bouteilles.

Nous fîmes pour trois francs, y compris le chat, un des meilleurs repas que nous eussions encore faits de notre vie.

A Paris, Mistigri seul nous aurait coûté le double; il est vrai qu'on nous l'aurait probablement servi en gibelotte.

A dix heures, nous nous remîmes gaiement en route, et, après vingt minutes de marche, nous arrivâmes à Valence.

VALENCE.

Quoique Valence date, comme Vienne, de la plus haute antiquité, puisqu'au dire d'André Duchesne, Tourangeau, auteur des *Antiquités des villes, châteaux et places les plus remarquables de France*, elle aurait été fondée quinze cents ans avant Jésus-Christ, les traditions modernes ont prévalu sur les souvenirs antiques. Bonaparte sous lieutenant y a fait oublier César général, le pape Pie VI qui y mourut et l'empereur Constance qui y fut pris.

Ce fut en 1788, je crois, que Bonaparte reçut à Ajaccio son brevet de sous-lieutenant au régiment d'artillerie de La Fère en garnison à Valence. Il partit, emmenant avec lui, pour soulager sa famille, son frère Louis, auquel il montrait les mathématiques. Arrivé à sa destination, il loua, Grande-Rue, n° 4, en face du magasin du libraire Marc-Aurèle, dans la maison de mademoiselle Bau, une chambre pour lui et une mansarde pour son jeune frère.

Bonaparte vivait alors fort retiré, passant une partie de ses journées dans le magasin de Marc-Aurèle, qui avait pris le jeune sous-lieutenant en amitié et qui avait mis toute sa librairie à sa disposition. Quant à ses soirées, elles étaient consacrées à deux ou trois amis : M. Josselin, ancien officier; M. de Montalivet, qui fut depuis pair de France, et M. de Tardiva, ex-abbé de Saint-Ruf.

Bonaparte avait rencontré chez M. de Tardiva une jeune personne dont il était devenu passionnément amoureux. Elle se nommait mademoiselle Grégoire du Colombier, et elle appartenait à une famille aisée, sinon riche. Bonaparte professait dès cette époque cette rigidité de principes qu'il conserva sur le trône; aussi, à peine eut-il l'assentiment de mademoiselle Grégoire, qu'il tenta une démarche d'une grande hardiesse dans sa position : il la demanda en mariage.

Malheureusement pour Bonaparte, il avait un rival préféré, sinon par mademoiselle Grégoire, du moins par sa famille; ce rival se nomme M. de Bressieux. Les parents de mademoiselle Grégoire n'hésitèrent point entre un gentilhomme dont la fortune était faite et un sous lieutenant qui avait sa fortune à faire. Bonaparte fut évincé, et mademoiselle Grégoire devint madame de Bressieux.

Cela fut d'autant plus pénible au jeune Napoléon, que, s'il faut en croire ces anecdotes populaires qui poussent toujours dans le sillon des grandes fortunes, il avait des pressentimens de son avenir. Un jour, ayant fait, en compagnie de quelques-uns de ses jeunes camarades, l'aumône de trois francs à une pauvre femme, la prophétesse en haillons lui souhaita la couronne de France. Les officiers se mirent à rire à cette reconnaissance exagérée; Bonaparte seul resta sérieux; et comme cette gravité augmentait encore l'hilarité générale : — « Messieurs, dit le futur souverain, je vaux mieux qu'un gardeur de pourceaux, et Sixte-Quint est devenu pape. »

Un autre jour que Bonaparte travaillait depuis cinq heures du matin, M. Parmentier, chirurgien du régiment, entra dans la petite chambre du sous-lieutenant pour parler à son frère Louis. Bonaparte prit son sabre et frappa au plafond avec le fourreau. Cinq minutes après, Louis descendit à moitié endormi : — Paresseux! lui dit Napoléon; n'as-tu pas honte de te lever à une pareille heure? — Ah! lui dit Louis, tu me grondes, et c'est moi qui devrais t'en vouloir, car tu m'as éveillé au milieu d'un bien beau rêve; je rêvais que j'étais roi. — Toi, roi! dit Bonaparte; j'étais donc empereur?

Bonaparte resta trois ans à Valence, et partit en laissant une dette de 3 francs 10 sous chez son pâtissier, nommé Coriol.

Malgré le changement qui se fit dans son nom et dans sa fortune, Napoléon n'oublia pas Valence; quoique devenu empereur, jamais il ne repassa dans cette ville. Toutes les dettes de cœur ou de bourse qu'il y avait contractées furent payées avec usure, même celle du pâtissier Coriol. Mademoiselle Grégoire, devenue madame de Bressieux, fut appelée comme lectrice près de madame mère; son mari fut nommé baron et administrateur des forêts, et son frère, préfet de Turin; quant à Marc-Aurèle, il eut un souvenir d'un autre genre.

Le 7 octobre 1808, pendant l'entrevue d'Erfurth, Napoléon étant à table avec l'empereur Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le prince primat et le prince Guillaume de Prusse, la conversation tomba sur la bulle d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'élection des empereurs; le prince primat, qui se trouvait sur son terrain, entra dans quelques détails sur cette bulle, dont il fit, dans une citation, remonter la date à l'an 1409.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le prince, dit Napoléon l'interrompant; cette bulle, si j'ai bonne mémoire, fut proclamée en 1336, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— Votre Majesté a raison, dit le prince primat, rappelant ses souvenirs; mais comment se fait-il qu'elle ait conservé si religieusement la date d'une bulle? Si c'était celle d'une bataille, cela m'étonnerait moins.

— Voulez-vous que je vous dise le secret de cette mémoire qui vous étonne, monsieur le prince? répondit Napoléon.

— Votre Majesté nous fera grand plaisir.

— Eh bien! continua l'empereur, vous saurez donc que lorsque j'étais sous-lieutenant d'artillerie...

A ce début, il y eut un mouvement de surprise et de curiosité si marqué parmi les illustres convives, que Napoléon s'interrompit un instant; mais, voyant qu'aussitôt on faisait silence pour l'écouter, il reprit en souriant :

— Je dis donc que, lorsque j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant d'artillerie, je restai trois ans en garnison à Valence; j'aimais peu le monde et vivais très retiré. Un heureux hasard m'avait logé en face d'un libraire instruit et des plus complaisans, qui avait mis son magasin à ma disposition. J'ai lu et relu deux ou trois fois sa bibliothèque pendant ma résidence dans la capitale de la Drôme; et de ce que j'ai lu à cette époque, je n'ai rien oublié, pas même la date de la bulle d'or.

Napoléon, qui, comme nous l'avons dit, n'était jamais revenu à Valence pendant son règne, y passa après sa déchéance, conduit à l'île d'Elbe par les commissaires des quatre puissances.

Le second souvenir qu'on rencontre à Valence est, comme nous l'avons dit, celui du pape Pie VI, qui mourut dans cette ville le 29 août 1799. Lui aussi, comme Napoléon, avait eu

une carrière étrange, aux deux horizons perdus, l'un dans l'obscurité, l'autre dans l'esclavage.

En effet, Ange Braschi, né à Césène le 27 décembre 1717, partit de sa ville natale à dix-huit ans pour chercher fortune à Rome, confiant comme on l'est à cet âge, beau, plein d'instruction et léger d'argent. A peine arrivé, il alla porter une lettre de recommandation à un ami de son père. Celui-ci lui fit de ces offres banales de service qu'on fait à tout le monde; puis, la porte fermée, ne pensa plus à lui.

Le lendemain, le cardinal Ruffo et le protecteur d'Ange Braschi se promenant au monte Pincio, un jeune homme les croise et les salue. — Qu'est ce que ce jeune homme ? dit le cardinal Ruffo. — Un pauvre diable, répond le protecteur, qui est venu à Rome, comptant sur la Providence, et qui, à l'heure qu'il est, n'a probablement pas, pour attendre le jour où il lui plaira de penser à lui, plus d'une piastre dans sa poche.

Le lendemain, même promenade, même rencontre, même salut. — Pardieu ! dit Ruffo, je serais curieux de savoir de combien vous vous êtes trompé sur la fortune de ce brave jeune homme. — Votre Éminence veut-elle lui demander elle-même à voir le fond de sa bourse ? dit le protecteur en riant. — Oui ; appelez-le, répondit Ruffo.

— Braschi ? dit le protecteur appelant. Le jeune homme s'approcha — Braschi, voici monseigneur le cardinal Ruffo qui désire savoir combien vous aviez dans votre poche hier, lorsque nous vous avons rencontré, et combien il vous reste aujourd'hui ?

— A toute personne qui ne serait pas dans les ordres, répondit Braschi, c'est un aveu que je refuserais de faire, car il ressemble beaucoup à une confession ; mais à Votre Éminence, monseigneur, c'est autre chose. Hier, j'avais une piastre, aujourd hui il me reste sept paoli.

— Et combien de jours irez-vous encore avec ces sept paoli ? dit Ruffo.

— Deux jours à peu près, monseigneur, répondit gaiement Braschi; et deux jours, c'est une éternité.

— Mais enfin, cette éternité arrivée, que comptez-vous devenir ?

— Je n'en sais rien ; Dieu y pourvoira.

— Le croyez-vous fermement ? reprit en riant Ruffo.

— Sur mon âme, je le crois, répondit Braschi.

— Et vous êtes sûr que vous ne mourrez pas de faim ?

— J'en suis sûr.

— Vous avez tant de confiance, que je commence à partager votre conviction, dit Ruffo. Venez avec moi.

— A vos ordres, monseigneur.

Deux heures après, Ange Braschi était installé au Vatican en qualité de secrétaire du pape Benoit XIV, qui le nomma l'année suivante auditeur, puis bientôt trésorier de la chambre apostolique, place qui conduit infailliblement à la pourpre. En effet, Rezzonico étant mort, Braschi n'en reçut pas moins le chapeau de cardinal des mains de Clément XIV; et lorsque celui-ci mourut à son tour, ce fut le pauvre enfant de Césène, venu à Rome avec une piastre dans sa poche, qui lui succéda comme roi spirituel du monde chrétien, le 15 février 1775, sous le nom de Pie VI.

Pie VI arriva, comme on le voit, au pontificat dans un temps gros d'orages : tous les horizons étaient noirs de tempêtes. Les jésuites, dont on avait tenté de réformer l'institut, et qui avaient voulu *être comme ils étaient, ou ne pas être*, avaient été abolis par Ganganelli ; l'Amérique s'affranchissait de l'Angleterre avec l'aide de la France ; l'empereur Joseph II s'était déclaré le chef des philosophes ; Naples se préparait à se soustraire à l'hommage-lige qu'elle prêtait à Rome : la terre était pleine de convulsions, et tous les trônes tremblaient.

Pendant ces heures de repos sombres qui précèdent les grands cataclysmes, Pie VI fit beaucoup : il fit du Vatican le magnifique *Museum* que visitent aujourd'hui les mandataires artistiques de toutes les nations ; il déblaya le port d'Ancône et dirigea la construction du fanal qui l'éclaire ; il ajouta à la basilique de Saint-Pierre une sacristie magnifique; il releva l'obélisque du Quirinal ; enfin, il poursuivit cette grande entreprise que la république romaine avait léguée à ses empereurs et les empereurs aux papes, le dessèchement des marais Pontins. Grâce à ces travaux immenses, la voie Appia, ce chef-d'œuvre de l'industrie romaine, fut dégagée des encombremens sous lesquels elle avait disparu. Un canal fut creusé, qui conduisit les eaux stagnantes vers le lac Fogliano. Douze mille arpens de terre furent rendus à la culture des grains et à la nourriture des bestiaux. Une ville tout entière allait s'élever au milieu de cette conquête de la volonté humaine sur la nature, lorsque la révolution française éclata, conduisant derrière elle la constitution civile du clergé, qui détruisait tous les degrés de la hiérarchie spirituelle. Ce fut à cette constitution qu'on exigea que les prêtres prêtassent serment. Sur cent trente-huit évêques, quatre seulement s'y soumirent, et sur soixante-quatre mille prêtres, soixante-deux mille cinq cents le refusèrent. Cette résistance devait trouver et trouva naturellement un appui à Rome, et le bref doctrinal fut la chaîne électrique qui conduisit le tonnerre jusqu'au Vatican. Le 15 février 95, le consul français à Rome reçut l'ordre de placer sur sa porte et sur celle de l'Académie l'écusson de la liberté. Cet ordre lui était transmis par le major Flotte et par le commissaire Hugau de Bassville : il fut exécuté. Le peuple murmura. Hugau et Flotte montèrent en voiture, et, la cocarde tricolore au chapeau, prirent la tête de la rue du Cours. A cette vue, le peuple, qui murmurait, gronde; les deux commissaires répondent par des paroles de mépris. Le tumulte s'augmente : des paroles de menace circulent; et à Rome l'effet suit immédiatement la menace. La voiture des deux commissaires est renversée. Flotte se sauve ; Bassville veut se défendre ; mais un barbier se glisse entre les jambes de ceux qui l'attaquent et lui ouvre le ventre avec son rasoir. La république a un assassinat à venger.

La vengeance fut lente : nos armées furent trois ans à faire la route de Rome ; car il y avait sur la route Mantoue, Arcole et Lodi. Enfin Bonaparte, qui était parti, il y avait six ans, pour commencer sa carrière, de cette ville où trois ans après Pie VI devait venir achever la sienne, Bonaparte vint camper devant Rome, comme l'avaient fait Brennus, Annibal, Alaric et le connétable de Bourbon. Le 19 février 1797, le traité qui frappe Rome d'une contribution de trente et un millions, qui la taxe à une fourniture de seize cents chevaux, et qui lui enlève une partie de la Romagne, est signé à Tolentino ; et comme de nouvelles victoires appellent Bonaparte dans le Tyrol, le général Victor reste avec quinze mille hommes dans la marche d'Ancône pour faire exécuter le traité.

Ce fut alors qu'arriva l'assassinat de Duphot, assassinat qui appelait une seconde vengeance. Cette seconde vengeance fut plus prompte et plus terrible que la première. Berthier prit le commandement de l'armée, et, le 29 janvier 1798, vint à son tour camper sous les murs de Rome, où il entra, au bout de dix sept jours, avec Masséna. Un mois après, Pie VI, prisonnier, en sortait par la porte Angélique ; il avait alors quatre-vingts ans.

Incertain du pays où il devait déporter son captif, le directoire le fit d'abord conduire à Sienne ; mais un tremblement de terre l'en chassa ; puis à Florence. Mais au commencement de 99, les armées russes et autrichiennes menaçant l'Italie, on le transporta, malgré la paralysie dont il était atteint, à Parme, de Parme à Turin, de Turin à Briançon et de Briançon à Valence, où il mourut le 27 août. Il lui avait fallu, dans ce trajet, traverser le mont Genèvre, porté sur un brancard, au milieu des neiges, et le corps couvert de plaies. Ce fut le 14 juillet qu'il entra dans la ville, où aucun logement n'avait été préparé pour le recevoir. On le conduisit à l'hôtel du gouvernement, et pendant qu'on lui préparait une chambre, on le déposa sur la terrasse. C'est alors qu'il rouvrit les yeux qu'il tenait presque constamment fermés, et qu'émerveillé du magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux, il se souleva sur son brancard en s'écriant : *O che bella vista !*

Cependant la maladie du souverain pontife faisait des progrès rapides, et le martyr touchait à la fin de ses dou-

leurs. Le 20 août, un vomissement violent annonça que la paralysie avait atteint les entrailles. Aussitôt Pie VI, sentant sa fin approcher, demanda à l'archevêque de Corinthe le viatique, qu'il reçut levé, placé dans un fauteuil, revêtu de ses ornemens pontificaux, l'une de ses mains appuyée sur sa poitrine et l'autre sur les saints Evangiles. Le lendemain 28, l'extrême-onction lui fut administrée par le même. Vers minuit, les palpitations devinrent si fréquentes qu'elles ne laissèrent plus de doute sur l'état de Sa Sainteté. L'archevêque de Corinthe, qui lui avait déjà donné le viatique et l'extrême-onction, lui donna l'absolution papale. Alors, faisant un dernier effort, Pie VI se souleva, et le mourant laissa tomber sa bénédiction souveraine sur le monde qu'il allait quitter. Quelques heures après, il expira.

Une heure après, un homme, vêtu d'un habit marron, portant une culotte de peau, des bottes à retroussis, et le corps ceint d'une écharpe tricolore, entra dans la chambre du défunt, alla à son lit, leva le drap qui couvrait le cadavre, regarda s'il était bien véritablement expiré, assembla les serviteurs qui avaient accompagné Pie VI, s'assit devant une table, tira de sa poche un encrier, du papier, une plume, et dressa le brouillon du procès-verbal suivant, qu'il alla ensuite transporter sur les registres de la mairie :

« Aujourd'hui 12 fructidor an VII de la république française, à l'heure de trois heures de l'après-midi, pardevant moi, Jean-Louis Chauveau, administrateur municipal de la commune de Valence, élu pour rédiger les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens, est comparu M. Joseph Spina, archevêque de Corinthe, lequel accompagné de M. Jean, prêtre, âgé de quarante ans, et de M. Jérôme Fontivy, aussi prêtre, et de M. Caracholo, dont le prénom est Innico, prêtre, âgé aussi d'environ quarante ans, et ledit Fontivy, âgé de soixante-quatre ans, tous les quatre demeurant à Valence, dans la maison dépendante de la citadelle, et attachés au décédé ci-après, m'a déclaré que Jean-Ange Braschi, Pie VI, pontife de Rome, est décédé ce-jourd'hui, à une heure vingt-cinq minutes au matin, dans ladite maison, âgé de quatre-vingt-un ans huit mois et deux jours. D'après cette déclaration, certifiée véritable par le déclarant et les témoins, je me suis de suite transporté en ladite maison d'habitation, accompagné des membres composant l'administration centrale, et le commissaire du directoire exécutif près d'elle, ainsi que de deux membres de l'administration municipale; y étant, nous dits officiers publics et administrateurs ci-dessus, avons fait appeler les citoyens Duvauve, officier de santé, et Vidal père, officier de santé en chef de l'hospice militaire de cette commune, lesquels, après avoir fait l'examen dudit Braschi, Pie VI, nous ont confirmé son décès ; de quoi j'ai rédigé acte légal en présence du commandant de la place et du juge de paix de ce canton, que j'ai signé avec eux. Les membres desdites autorités constituées, lesdits officiers de santé, le déclarant et les témoins ; le citoyen Doux, secrétaire de ladite commune, écrivant : Valence, en la maison commune, les jours, mois et an que dessus. Suivent les signatures. »

Tel est l'acte mortuaire textuel du deux cent cinquante-quatrième successeur de saint Pierre. Il n'y a peut-être dans toutes les archives de notre histoire qu'une pièce qu'on puisse lui comparer : c'est le procès-verbal de mort de Louis XVII, successeur de saint Louis.

Ainsi, en même temps la France était appelée à donner en exemple aux nations ce double abaissement du pouvoir temporel et spirituel sur lequel avait reposé jusqu'alors l'édifice social d'une moitié du monde.

Ce fut M. Delacroix, archéologue instruit, et auteur d'une excellente statistique sur l'histoire et les antiquités du département de la Drôme, qui nous fit les honneurs de la ville de Valence (1). Adoptant, pour notre examen, l'ordre chronologique, il nous conduisit d'abord à la tour penchée, qu'une tradition populaire fait remonter au troisième siècle, et qui, toute neuve qu'elle était alors, s'inclina pour saluer les chrétiens saint Félix, Fortunat et Irénée, qui marchaient au supplice, et depuis lors resta miraculeusement penchée, en mémoire de leur martyre; puis à la cathédrale, dédiée autrefois à saint Corneille et à saint Cyprien, aujourd'hui à saint Apollinaire, consacrée le 5 août 1095 par le pape Urbain II, qui se rendait au concile de Clermont, où fut résolue la première croisade, ainsi que le constate cette inscription latine :

Anno ab incarnatione Domini millesimo nonagesimo quinto, indictione secunda nonis Augusti, Urbanus papa secundus, cum duodecim episcopis, in honorem beatæ Mariæ virginis, et sanctorum martyrum Cornelii et Cypriani, hanc ecclesiam dedicavit.

C'est dans la cathédrale que fut élevé le monument du pape Pie VI. D'abord son cœur, déposé dans une urne, avait été renfermé dans la citadelle et son corps déposé dans un cimetière commun ; mais par une décision que fit, le 30 novembre 1799, prendre à ses deux collègues Bonaparte arrivé au consulat, il était arrêté « que les honneurs de la sé-« pulture seraient rendus à ce vieillard respectable par ses » malheurs, qui n'avait été un instant l'ennemi de la France » que séduit par les conseils perfides qui environnaient sa » vieillesse; attendu qu'il était de la dignité de la nation » française, et conforme à la sensibilité de son caractère, de » donner des marques de considération à celui qui avait oc-» cupé un des premiers rangs sur la terre, etc., etc. »

Le corps de Pie VI fut en conséquence exhumé, et, chose bizarre, cette exhumation fut faite par un protestant, qui fit élever autour du cercueil une petite voûte de maçonnerie dont la porte fut murée. Deux ans après, le concordat accordé par Pie VII à Bonaparte servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut transportée, selon les intentions du pape mourant, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Cependant l'urne qui contenait le cœur fut rendue à la ville de Valence, et un monument surmonté d'un buste de Pie VI, par Canova, fut exécuté pour la recevoir.

En sortant de l'église, nous allâmes visiter un charmant petit monument de la renaissance, élevé par les sculpteurs italiens vers l'an 1530, et qui est connu sous le nom du Pendentif de Valence. Longtemps les savans discutèrent sur sa destination ; mais il paraît certain maintenant que c'était le caveau funéraire de la famille de Mistral, dont les armes de sinoples au chevron d'or, chargées de trois trèfles, sont sculptées à la voûte.

Ce n'est pas le seul monument de la renaissance qu'ait laissé à Valence cette famille parlementaire aujourd'hui éteinte. L'hôtel qui sert aujourd'hui de magasin au fils du libraire Marc-Aurèle, duquel nous avons vu que Bonaparte avait conservé un si bon souvenir, est une merveille du seizième siècle, dont nulle part, ni en France ni en Italie, je n'ai encore vu le pendant. Il est, comme nous l'avons dit, situé juste en face de la maison qu'habita trois ans le sous-lieutenant d'Ajaccio.

Nous allions rentrer chez notre cicérone, lorsqu'il se souvint d'un dernier fragment qu'il avait oublié de nous faire voir ; et c'eût été péché, comme disent les Italiens ; car nous le recommandons aux artistes comme n'étant pas le moins curieux. Il est situé dans la cour de la maison Dupré, rue de la Pérollerie, n° 35, et nous a paru un chef-d'œuvre de cette naïveté de l'art, si précieuse en ce qu'elle nous a conservé les costumes des époques pendant lesquelles l'artiste exécutait son œuvre, au lieu de fausser ceux de l'époque où le fait qu'il représentait s'était passé.

Celui-ci est une porte donnant sur une cour et conduisant à un escalier ; le sujet que représente son entablement dans le premier compartiment de gauche est l'histoire d'Hélène, formant avec son frère Castor et sa mère Léda un groupe voilé, dont deux satyres venaient en dansant soulever les draperies. Nous sommes forcés d'avouer que ce n'est point dans ce premier compartiment qu'il faut chercher les traces des costumes du quinzième siècle ; l'artiste, au contraire, a

(1) Aujourd'hui M. Delacroix est un de nos députés les plus savans et les plus consciencieux.

dans tous les détails suivi religieusement les traditions antiques.

Le second compartiment représente le beau berger Pâris, habillé en jeune seigneur de la cour de François Ier, avec une toque et des plumes, un manteau de velours et un pantalon de soie; derrière lui est Jupiter, qui le choisit pour arbitre dans le différend survenu entre les déesses. Le maître des dieux, dont le sceptre indique la puissance, est revêtu d'une cuirasse florentine du meilleur goût et qui semble sortir des ateliers de Benvenuto Cellini. Devant le juge, Vénus, Junon et Pallas, qui, pour tout costume, ont conservé leur bonnet, se disputent le prix de la beauté qu'a reçu Vénus. Enfin, à sa gauche, un beau cheval de bataille piaffe fièrement et semble impatient de reporter le beau berger à la cour du roi son père.

Le troisième compartiment représente l'enlèvement d'Hélène. Les deux amans ont été si pressés de fuir, que Pâris a eu le temps de mettre seulement son casque, et porte le reste de ses vêtemens au bout d'une lance. Il est vrai qu'il aurait eu quelque peine à les endosser, vu que l'Amour lui a prêté ses ailes pour rendre sa fuite plus prompte et plus sûre.

Toutes ces petites figurines sont d'un maniéré ravissant et d'un fini tout à fait gracieux; et je fus d'autant plus heureux d'avoir découvert ce bijou, qu'il est renfermé dans la cour d'une maison particulière et ignoré des trois quarts des habitans de Valence même.

Notre dernière visite fut au château du Gouvernement. On nous montra la chambre où mourut Pie VI : c'est aujourd'hui l'atelier de cordonnerie de la garnison, et la seule trace du séjour qu'y fit le souverain pontife sont les quatre crampons scellés au plafond qui soutenaient le baldaquin de son lit.

La pluie que nous avions reçue la veille et celle que le temps paraissait nous tenir en réserve pour le lendemain nous avait ôté toute sympathie pour les courses pédestres. En conséquence, nous nous mîmes en quête d'une voiture quelconque, et avec grand'peine nous parvînmes à réunir un cabriolet, un cheval et un gamin, triuité locomotive qui nous fut abandonnée par le carrossier moyennant la somme de dix francs par jour. Nous nous juchâmes tant bien que mal dans la machine et le lendemain au point du jour nous quittâmes Valence, et, suivant l'ancienne voie aurélienne qui conduisait d'Arles à Reims, nous nous mîmes en route pour Montélimar.

Nous y arrivâmes à la nuit close. Nous frappâmes à la grande porte de l'auberge : un garçon d'écurie, le visage tout couvert de sang, vint nous ouvrir. Il avait reçu, il y avait une heure, un coup de pied de son cheval qui lui avait ouvert le front. Nous lui demandâmes comment, dans cet état, il n'était pas couché dans son lit, la tête emmaillotée : — Eh bien! et ma besogne, nous répondit-il, qui est-ce qui la fera? — Mais au moins, lui dis-je, faites-vous saigner, lavez la plaie, mettez un bandeau. — Bah! bah! reprit-il insouciemment, ce n'est rien; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché..... Un Parisien à qui un semblable accident serait arrivé aurait gardé la chambre pendant un mois. Ce ne fut une nouvelle preuve que la douleur n'était qu'une impression relative, une affaire de sensibilité nerveuse, et que les perceptions ne sont point pareilles sur deux organisations différentes, la blessure fût-elle la même

C'est dans cette petite ville, l'ancienne Acunum des Romains, qui prit de son conquérant teuton Adhémar, le nom de Montelium Adhemarii, dont les modernes habitans ont tiré celui de Montélimar, que nous commençâmes à nous apercevoir que nous avancions vers le Midi, et cela, aux souvenirs de 1815, encore verts et arrosés de sang.

Un homme de trente à trente-cinq ans, au visage méridional, racontait dans son patois, à peu près inintelligible pour nous, une scène de massacre. Les noms de Simon le Grêlé, de Pointu de Roquefort et de Trestaillon, revenaient à tous momens à sa bouche. Ses auditeurs semblaient l'écouter avec une grande attention, et riaient de ses détails, moitié terribles, moitié bouffons. Autant que nous pûmes le comprendre, il s'agissait des terreurs d'un fédéré, nommé Caillé de Caderousse, qui se trouvait avec le narrateur à Avignon pendant un de ces quelques jours où la ville, désolée et muette, était livrée au pouvoir des assassins. La scène se passait dans un cabaret, où le narrateur, Caillé Simon, et un troisième personnage, buvaient ensemble. Au moment où ce dernier entamait un verre de vin il vit sur la place une vieille femme qui, lors du passage de l'empereur pour l'île d'Elbe, lui avait donné un bouillon. — Il posa son verre, prit sa carabine, ajusta la femme, qu'il manqua, et tua un homme qui passait de l'autre côté de la rue : — *Sacré maladré!* — dit il en déposant sa carabine et en vidant son verre. Ce fut toute l'oraison funèbre du défunt, qui resta sur la place jusqu'à la nuit, sans que personne osât le ramasser. Les dents du fédéré disait le narrateur, claquaient comme des castagnettes; l'homme à la carabine s'en aperçut : — *Allons, embrasse moi, federra*, — dit-il; et il l'embrassa. — Caillé, sensible à cet honneur, voulut payer; mais l'autre se leva, et déclara que c'était à lui de régaler. — Caillé ne voulut pas insister, de peur de fâcher son interlocuteur, qui dit à l'aubergiste qu'il se chargeait de la dépense. Il en résulta que ce fut définitivement l'aubergiste qui paya.

Nous étions dans une grande salle obscure, Jadin et moi, assis dans un coin de la cheminée; et à quelques pas de nous, heurtant à la lueur d'une mauvaise chandelle leurs verres les uns contre les autres, étaient ces quatre hommes, parlant d'assassinat, de mort et de sang, le rire sur les lèvres, et laissant voir en riant ces dents blanches et carnassières des méridionaux qui semblent arrachées aux mâchoires du jaguar Nous mettions le pied sur cette terre chaude et altérée qui boit si vite le sang, dont le sol et les habitans nous étaient encore inconnus, et cette nature demi-espagnole, demi-sarrasine, qui a besoin d'être étudiée longtemps pour être comprise, se révélait à nous pour la première fois. L'effet fut bizarre. Certes, nous n'avions rien à craindre, et nous ne craignions rien; mais, par un mouvement machinal, nous étendîmes la main, Jadin sur son fusil et moi sur ma carabine; et lorsque nous nous retirâmes dans notre chambre, voisine de celles de nos quatre voyageurs, nous examinâmes si nos armes étaient en bon état et nous les plaçâmes près de notre lit.

Le lendemain nous retombâmes, Jadin et moi, dans les anecdotes napoléoniennes. Bonaparte, dans le moment de disgrâce qui suivit pour lui le siége de Toulon, passant à Montélimar avec son frère Joseph, s'y arrêta, retenu par le site. Son esprit était alors tout à fait tourné au repos. A ses élans de guerre avaient succédé des projets d'horticulture; le soldat voulait se faire laboureur. Il demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque propriété à vendre. Il fut adressé à M. Grasson, qui le conduisit à une campagne nommée Beauserret, ce qui dans le patois du pays correspond à *Beausejour*. C'était une ferme-château qui rapportait deux mille francs de revenus à peu près et qu'on voulait vendre quarante mille francs. Comme c'était évidemment un bon marché, Bonaparte saisit vivement l'occasion, et, se faisant conduire chez le notaire chargé de la vente, il en offrit de prime abord trente-cinq mille francs.

— Ce n'est pas raisonnable de marchander ainsi, dit le notaire; car c'est pour rien; et sans une circonstance qui la fait baisser de prix, vous ne l'auriez pas à moins de soixante à soixante-dix mille francs.

— Et quelle est cette circonstance? dit Bonaparte; il faut que je la sache avant de traiter; car enfin, elle pourrait être une cause rédhibitoire.

— Oh! non, non, monsieur, dit le notaire; il n'y a pas de danger; et à vous, qui n'êtes pas du pays, elle doit vous être bien indifférente.

— Mais enfin, peut-on la connaître?

— Sans doute : elle a été le théâtre d'un assassinat.

— Et qui a commis cet assassinat?

— Un nommé Barthélemy.

— Sur qui?

— Sur son père.

— Un parricide! murmura Bonaparte en pâlissant; jamais, jamais! Partons, Joseph, partons. — Et, quelques instances que fit le notaire pour le retenir, les deux jeunes gens retournèrent à l'hôtel et le même soir se remirent en route pour Paris.

Que serait-il arrivé de la France et de l'Europe si Bonaparte avait acheté Beauserret?

ORANGE.

En sortant de Montélimar, nous marchons de nouveau sur l'histoire antique. Saint-Paul-les-Trois Châteaux, l'ancienne capitale des Tricastins, s'élève à gauche de la route. Ce fut là que s'arrêta pour rassembler son armée, le Gaulois Bellovèse, l'an 155 de Rome, et quatre cents ans après Annibal la traversa avec son armée. Auguste en fit une colonie, sous le nom d'Augusta Tricastinorum, et Pline la range au nombre des villes latines.

A partir de Montélimar, on commence, par l'aspect du sol, à s'apercevoir que l'on entre dans le Midi. Le ton des terrains est plus chaud, l'air plus limpide, les contours des objets plus arrêtés; cependant les oliviers, qui venaient autrefois jusqu'à cette ville, ne commencent plus réellement aujourd'hui qu'à Pont-Saint-Esprit. Le premier arbre de cette espèce, pauvre malheureux rabougri, sentinelle avancée, ou plutôt perdue, essaie de vivre aux environs de la Palud; mais il fait peine à voir, tant il est souffrant et échevelé de sa lutte éternelle avec le Nord.

Nous arrivâmes de jour encore au fameux pont qui appartient moitié à la Provence, moitié au Languedoc. La Provence vient jusqu'à l'angle. Un moine rêva, en 1265, qu'il voyait des langues de feu se poser sur le Rhône de distance en distance. Il alla le lendemain conter son rêve au supérieur, Jean de Thiange. Celui-ci, après avoir réfléchi un instant, interpréta le songe comme un ordre donné par Dieu à la communauté de bâtir un pont sur le Rhône. Il n'y avait qu'un empêchement à l'exécution de cet ordre céleste, c'est que la communauté n'avait pas le sou. Heureusement le prieur était homme de ressources: il envoya tout le couvent en quête, et chaque moine fit si bien sa ronde, que, deux ans après, Philippe-le-Bel régnant, Jean de Thiange en posa la première pierre en l'honneur de la sainte Trinité. Le pont Saint-Esprit, nommé ainsi des langues de feu auxquelles il doit son érection, fut donc commencé en 1265 et terminé en 1307. Chacune de ses arches fut baptisée et reçut un nom. Cette appellation avait un but: c'était, en cas de malheur, et les malheurs étaient fréquens, car le Rhône est furieux et rapide lorsqu'il se brise contre le pont, d'indiquer tout de suite vers quel point il fallait porter secours, et contre quelle arche s'était brisé le bateau qui était en perdition (1).

Nous dînâmes à la hâte, afin de visiter avant la nuit l'ermitage de Saint-Pancrace, situé au haut d'une montagne, à trois quarts de lieue de Pont-Saint-Esprit. La seule chose curieuse qu'il renferme est un puits dont l'eau se trouve au niveau du Rhône, de sorte qu'une pierre met trois minutes et demie à descendre et un seau une heure à monter. Nous nous bornâmes à la première expérience.

Le lendemain, nous retraversâmes le pont Saint-Esprit et repassâmes du Languedoc en Provence, comme la veille nous étions passés de Provence en Languedoc. Le pays devenait de plus en plus accidenté et pittoresque: les vieux châteaux de Montdragon et de Mornas ceignent la cime de leurs rochers d'une couronne de ruines. Nous nous arrêtâmes au dernier, qui rappelait un souvenir terrible.

Vers l'an 1565, dans les guerres de religion qui désolèrent le Midi, les catholiques s'étant introduits dans la ville de Mornas, prirent le château par surprise, égorgèrent la garnison, et comme c'était quelques jours avant la Fête-Dieu que la chose se passait, quelques-uns des vainqueurs, plus fervens que les autres, tendirent le devant de leurs maisons avec la peau des cadavres protestans. Le baron des Adrets apprit le fait, et, moins encore pour venger la mort de ses co-religionnaires que pour reconquérir une forteresse qui commandait la route de Marseille, il envoya Dupuy de Montbrun reprendre Mornas. On connaît ce partisan gigantesque, qui, converti par Théodore de Bèze, de catholique zélé qu'il était, voulant tuer sa sœur qui avait abjuré, devint huguenot si ardent qu'il succéda au baron des Adrets dans le commandement de l'armée protestante, lorsque celui-ci se fit catholique à son tour. Montbrun, après trois jours d'un siége terrible, reprit à son tour le château, et la garnison catholique se retrouva à la merci du vainqueur. Le lendemain, des Adrets arriva.

On sait qu'il avait des principes tout arrêtés sur la manière de traiter les vaincus. S'il prenait un château, il faisait sauter les assiégés du haut en bas des murailles; s'il remportait une victoire en rase campagne, il faisait pendre les prisonniers aux arbres les plus proches du champ de bataille. Ici les conditions étaient magnifiques; outre des murailles de trente pieds, il y avait encore un rocher à pic de deux cents: il ne fut donc pas un instant embarrassé dans le choix de l'exécution. Il rassembla la garnison sur la plate-forme, et força les malheureux assiégés de se précipiter, depuis le premier jusqu'au dernier. Tous se brisèrent sur les rochers qui forment la base de la montagne: un seul eut l'adresse de se retenir à un figuier qui poussait dans une gerçure de la pierre. Des Adrets lui fit descendre une corde et lui donna la vie; puis ne pouvant garder le château et ne voulant point le laisser aux protestans, il en fit sauter plusieurs parties à l'aide de la mine.

Nous entrâmes à Mornas, cherchant par quel chemin nous pourrions arriver jusqu'aux restes de ce nid d'aigle que nous avions découvert au haut de son rocher. Les habitans nous indiquèrent le sentier qui partait de la ville, et nous nous mîmes à gravir un des flancs de la montagne sur laquelle le château est situé. Au tiers de la montée à peu près et à quelques pas de l'église, nous commençâmes à marcher sur les débris qui ont roulé tout le long de la pente et qui couvrent près d'un quart de lieue de terrain. Au milieu de ce chaos, les habitans ont déblayé de petits carrés, qu'ils ont plantés de vignes, et dont les pierres qui les couvraient forment naturellement les enclos. Enfin, après une demi-heure de fatigue épouvantable, causée par ce sol roulant, nous arrivâmes à la première cour, encore percée de meurtrières. Notre entrée dans ces ruines, qu'on visite rarement, fit une révolution parmi les habitans ailés qui s'en sont emparés; des éperviers et des tiercelets s'envolèrent de tous côtés avec des cris aigus. Je tirai l'un d'eux, que je manquai; mais à mon coup de fusil, un pauvre chat-huant qui dormait honnêtement sous les voûtes s'éveilla, et, tout ébloui par le jour, vint lentement et silencieusement heurter un pan de mur, et tomba près de nous. Heureusement pour lui, Mylord était occupé d'un autre côté; cette distraction lui sauva la vie.

Il était impossible de rêver une vue plus historique et plus vaste que celle qu'on découvrait à travers les déchirures de ces ruines: à l'orient, les cimes des Alpes maritimes; au nord, Valence, que nous avions quittée il y avait deux jours; au midi, Avignon, où nous comptions arriver le surlendemain; à l'occident, les plaines du Languedoc jusqu'au mont Lozère. Comprenez-vous une circonférence rentermant le camp où Bellovèse rassembla ses troupes pour envahir l'Italie, le champ de bataille où le consul Cœpion, tout chargé de l'or de Toulouse, et son collègue Cn. Manlius, laissèrent

(1) Ces arches sont au nombre de vingt. Leurs noms, qu'on retrouve à l'extrémité occidentale du pont dans la première maison à gauche, inscrits au-dessus d'un dessin assez curieux de ce pont, étaient: Laboure, Bagatenet, Lacroix, Bourdigalie Sauset, Matinière, Latreille, Viguière, Grossepierre, Roubin, Malcpère, Laroute, Saint-Nicolas, Fruche, Grenouillère, Pilède, Terre, Savignon, Pélicière et Traugé.

étendus sous le sabre et la hache des Ambions et des Kimris quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves et valets ; Roquemaure, où Annibal traversa le Rhône pour aller gagner les batailles de Trébie, de Trasimène et de Cannes ; enfin, Orange, où Domitius Ahénobarbus entra en triomphateur, monté sur l'un de ces éléphans auxquels il devait la victoire ? Puis, après avoir laissé errer nos yeux sur cet horizon aux gigantesques souvenirs, n'était-il pas curieux de pouvoir les arrêter sur les restes d'une autre civilisation et d'une autre époque, assister à la lutte lente et continue des ans avec ces ruines désertes et inhabitées, et parfois, au milieu du silence de mort qui les entoure, entendre tomber une pierre, écho sourd et solennel qui proclame la victoire du temps ?

C'est à Mornas que l'on commence à bien sentir, au langage des habitans, le progrès qu'on fait vers le midi. Dès Valence, un léger accent colore déjà la langue ; à Montelimar, il l'altère ; à la Palud, il la change en un patois inintelligible. En redescendant au village, nous trouvâmes à l'auberge un Anglais qui parlait sept langues, et qui avait été obligé, pour se faire servir deux œufs frais, de s'accroupir dans un coin et de chanter comme une poule qui pond.

Comme nous ne comptions pas assez sur notre mimique pour entreprendre de nous faire servir un repas tel que notre estomac le réclamait, nous préférâmes prendre patience et remettre notre dîner à notre arrivée à Orange.

Quelque diligence que nous fissions, nous n'y pûmes arriver que de nuit, et cela à notre grand regret, car nous savions que c'était à Orange que nous retrouverions, debout encore, les premiers grands débris de la civilisation romaine dans les Gaules : un arc de triomphe parfaitement conservé, un théâtre dont il reste assez de fragmens pour qu'on le restaure en imagination, enfin des ruines de cirque et d'amphithéâtre qui constatent qu'Orange était une colonie de premier ordre. Cet amour pour l'archéologie nous entraîna dans une grande imprudence ; ce fut de nous loger à l'hôtel le plus près de l'arc de triomphe, afin de l'avoir sous la main, le lendemain aussitôt notre réveil.

Nous n'avions point de lettres pour cette ville, nous n'y connaissions personne ; de sorte que nous demandâmes tout bonnement à notre hôte s'il n'y avait pas dans la cité quelque antiquaire hospitalier qui voulût être assez aimable pour nous faire le lendemain les honneurs de la ville. Il nous indiqua M. Nogent. Comme il était encore l'heure de se présenter, même en province, nous fîmes une toilette de voyageurs, et, guidés par le garçon d'écurie qui se chargea d'être notre introducteur, nous nous hasardâmes à faire une démarche près de notre archéologue.

Bien nous prit de cette confiance fraternelle. M. Nogent nous reçut avec plus d'obligeance que nous n'aurions jamais osé l'espérer, et dès le même soir il nous mit à même de son cabinet, plein de médailles, de fragmens antiques et d'urnes funéraires, retrouvées dans les tombeaux des anciens Romains, et contenant encore les cendres qu'elles étaient destinées à recueillir et à conserver. Nous restâmes ainsi chez lui jusqu'à dix heures du soir, et en le quittant j'emportai de la besogne pour une partie de la nuit.

Nous avons vu comment les Romains furent appelés dans les Gaules ; tout le monde sait comment César acheva leur conquête et commença leur colonisation. Tibère Néron, père de l'empereur Tibère, fut chargé par lui de conduire et d'installer des légions dans les villes principales. Ce fut ainsi qu'il peupla militairement Arles et Narbonne, et probablement Orange, s'il faut en croire une médaille citée par Goltzius et adoptée par le père Hardouin, qui indique que *Nero* conduisit à Orange la trente-troisième cohorte de la deuxième légion. Or, si ce Nero eût été le *Nero imperator*, non-seulement son nom, mais encore son effigie se fût retrouvée sous la médaille ; au contraire, le nom étant seul, il indique sans doute purement et simplement le *Nero questor*. Ce serait donc quarante-cinq ans à peu près avant Jésus-Christ que la vieille ville gauloise, se latinisant, changea son nom celtique d'Araïnon contre le nom romain d'Arausio.

Les nouveaux colons ne tardèrent pas à reconnaître que la position de la ville, placée à l'extrémité de la frontière des Vocontes, dont la fidélité, s'il faut en croire Cicéron dans son plaidoyer pour Fonteius, était mal assurée, et la force de son assiette sur une montagne dominant le Rhône en faisaient un point de défense militaire et de colonisat on civile extrêmement précieux. Ce fut alors que, pour se faire pardonner leur domination, les vainqueurs élevèrent à Orange, selon la politique adoptée par la conquête, ces cirques, ces théâtres, ces arènes et ces aqueducs qui forçaient les nouveaux citoyens de Rome à l'admiration et à la reconnaissance pour leur mère adoptive. Quant à l'arc de triomphe, selon toutes les probabilités, César le trouva déjà bâti depuis près d'un siècle, en supposant qu'on adopte celui des trois systèmes qui paraît aujourd'hui le plus accrédité et qui fait remonter l'érection de ce monument à Domitius Ahénobarbus. Les deux autres l'attribuent, l'un à Marius, l'autre à César. Un ouvrage archéologique que nous avons sous les yeux, et qui est de M. Gasparin, ex-ministre de l'intérieur, nous permet d'examiner ici ces trois systèmes et de les reproduire avec les raisons qui militent pour ou contre chacun d'eux.

Les soutiens de l'opinion qui veulent que l'arc de triomphe remonte à Domitius sont Pontanus, dans son Itinéraire de la Gaule Narbonaise, pages 8 et 45 ; Mandajors, dans son Histoire critique, page 96 ; Spon, dans son Voyage en Dalmatie, tome premier, page 9 ; Guibes, dans le Journal de Trévoux du mois de décembre 1729 ; enfin M. Lapaillone de Serignan, dans un mémoire qu'il présenta au comte de Provence lors de son voyage dans le Midi.

Cependant, malgré les preuves accumulées par ces cinq archéologues, les partisans de Marius et d'Auguste continuaient de faire des objections qui laissaient la science dans le doute, lorsque M. Fortia d'Urban, en visitant les arcs de triomphe de Cavaillon et de Carpentras, reconnut qu'ils étaient tous trois d'un travail contemporain, que tous trois étaient situés sur la voie antique qui conduit de Valence à Marseille, et en augura que tous trois avaient dû être élevés pour le même triomphe. Or, au dire de Suétone, Domitius Ahénobarbus, jaloux de la victoire que son collègue Fabius Maximus avait, comme nous l'avons dit, remportée entre la montagne de l'Ermitage et les bords de l'Isère, voulut, ne pouvant triompher à Rome, attendu que sa victoire n'avait point terminé la guerre, triompher au moins dans les Gaules. En conséquence, il se rendit de Valence à Marseille, monté sur un éléphant, suivi de son armée et traînant après lui tous les trophées de sa victoire. De leur côté, les Massaliotes, alliés du peuple Romain, cause première des guerres que Rome, dont ils ne soupçonnaient point encore l'intention envahissante, avait embrassées pour leurs intérêts, firent ce qu'ils purent par eux-mêmes et auprès de leurs alliés pour donner à ce triomphe du proconsul la plus grande pompe possible. Ils y réussirent à ce point que les peuples, surpris des merveilles de cette marche triomphale, donnèrent à la route qu'il avait suivie le nom de Voie Domitienne. Or, une des merveilles de cette marche étaient les trois arcs de triomphe d'Orange, de Carpentras et de Cavaillon.

La seule objection que les ennemis de ce système puissent lui opposer est que la bataille gagnée par les deux consuls à l'Ermitage le fut par le secours des éléphans, et que l'on ne voit aucun de ces animaux reproduit sur l'arc de triomphe. Mais à ceci on répond que le premier combat, remporté par Domitius seul, le fut sans l'aide de ces animaux ; que ce ne fut que l'année suivante que Fabius les amena dans les Gaules, avec les deux légions de renfort qu'il conduisait avec lui ; enfin que, dans cette seconde bataille, c'était surtout Fabius qui avait agi, et que, par conséquent Domitius, qui avait sa victoire à lui, avait laissé son collègue maître de la sienne, qu'il n'attribuait, au reste, dans sa haine pour lui, qu'au concours de ses éléphans, et non à son courage ou à son génie. Comme on voit, la réponse est triomphante.

Quant aux partisans de Marius, la seule raison qu'ils allèguent en faveur de leur système, qui au reste est le plus populaire, est le mot *Mario*, écrit sur un des boucliers du trophée d'armes de la place méridionale ; mais ce nom s'y

trouve au milieu de sept ou huit autres, et son seul avantage sur eux est d'être plus lisible et mieux conservé. Si l'arc de triomphe eût été élevé à Marius, son nom eût probablement été le seul qui l'eût décoré; ensuite ce nom eût été inscrit dans une des places les plus apparentes et non dans un coin; enfin on retrouverait parmi les drapeaux, tous surmontés d'un quadrupède, l'aigle que Marius introduisit comme unique enseigne des légions, l'année de son second consulat, à ce qu'affirme Pline, liv. 10, chap. 4. Or Marius défit les Cimbro-Teutons étant consul pour la quatrième fois.

Il est bien plus simple de penser que Marius, qui selon Valère-Maxime fut fait tribun du peuple cent vingt ans avant Jésus-Christ, combattait un an auparavant, sous Domitius, comme tribun des soldats, et que ce furent les services qu'il rendit dans cette campagne qui lui valurent ce titre l'année suivante. Alors son nom, comme celui des autres tribuns, se trouve tout naturellement inscrit sur un bouclier, et il n'est pas besoin de chercher à cette inscription une explication plus sérieuse. D'ailleurs par quel singulier concours de circonstances ignorées aurait-on été bâtir à Marius un arc de triomphe à vingt lieues du champ de bataille où il avait remporté la victoire? Cela n'est pas probable, surtout si l'on veut se rappeler que ce fut sur le champ de bataille même que les soldats de Marius élevèrent une pyramide qui existait encore au quinzième siècle, et sur laquelle le vainqueur était représenté debout, sur un bouclier, dans l'attitude d'un général *imperator*.

Quant au troisième système, émis et soutenu par Hetbert, abbé de Saint-Ruf, dans un ouvrage intitulé *Fleurs des Psaumes*, il attribue l'arc à César, vainqueur des Massaliotes; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la face orientale pour s'assurer que les captifs portent le costume de barbares. Or les Massaliotes, ces fils de l'Orient, étaient, à l'époque où César les vainquit, plus avancés en civilisation que les Romains.

Ces différentes opinions, qui ont si peu d'importance lorsqu'on les examine de Paris, en prennent une réelle lorsqu'on se trouve en face de l'objet qui les a fait naître; aussi, le lendemain, à peine le jour eut-il paru, que, réveillant tout le monde dans l'hôtel, nous nous en fîmes ouvrir la porte, Jadin et moi, et courûmes à l'arc de triomphe. Si matineux que nous fussions, nous trouvâmes cependant un amateur encore plus matinal que nous: c'était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, qui examinait les faces les unes après les autres avec une telle attention, qu'il était évident qu'il attachait un grand intérêt à la solution du problème de pierre qu'il avait devant les yeux. Au reste, il nous avait reconnus pour être artistes comme nous l'avions reconnu pour être antiquaire; de sorte qu'à la deuxième ou troisième fois que nous nous croisâmes, chacun de nous fit un temps d'arrêt, et nous nous trouvâmes, le chapeau à la main, en face l'un de l'autre. Quant à Jadin, il était déjà établi au meilleur point de vue, et croquait son monument sans s'inquiéter de quelle époque il datait.

— Que pensez-vous de cet arc de triomphe? me dit le vieillard.

— Mais, répondis-je, je pense que c'est un fort beau monument.

— Oui, sans doute, et ce n'est point cela précisément que je vous demande Je vous demande à quelle époque vous croyez qu'il remonte?

— Ceci est autre chose; je suis encore trop ignorant sur cette matière pour me prononcer. J'aborde pour la première fois l'antiquité, et, du premier coup, il me semble que je me casse le nez contre un chef-d'œuvre.

— Oui, sans doute, vous n'en verrez pas de plus beau ni de mieux conservé en Italie; mais en Italie au moins on sait leur date: des inscriptions les ont conservées, des traditions les ont transmises; mais ici il n'y a rien, l'inscription de bronze en a été arrachée du temps où Raymond de Baux en avait fait une forteresse. La tradition populaire qui l'attribue à Marius est absurde; de sorte qu'il faut rester dans l'ignorance ou dans l'irrésolution.

— Ce qui est une terrible alternative pour un savant, n'est-ce pas? car je ne fais aucun doute, monsieur, que vous vous occupiez de sciences archéologiques.

— Oh! mon Dieu, oui, monsieur; il y a quarante ans que je vis au milieu des pierres, essayant de donner à chacune une date, et reconstruisant, comme Cuvier, tout le corps par un fragment. Eh bien! il n'y a que ce maudit arc sur lequel je ne puis rien dire de positif, et cependant, vous le voyez, il est presque intact. Mais je n'en aurai pas le démenti. J'ai loué la petite maison que vous voyez ici en face, et il y a déjà deux ans que j'y demeure; j'y demeurerai dix ans s'il le faut, mais j'amasserai tant de preuves, que je le forcerai bien à me dire son secret.

— Mais enfin, monsieur, à défaut de conviction, vous devez déjà avoir quelque probabilité?

— Oui; je crois, moi, qu'il remonte à Octave, et qu'il a été élevé par la cohorte en garnison à Orange.

— Ceci est un quatrième système.

— Pourquoi pas?

— Comment! mais vous êtes parfaitement libre; il y a bien quatre-vingt-onze passages du Rhône par Annibal... Enfin, sur quoi appuyez vous votre opinion?

— Voyez, me dit mon archéologue en me conduisant vers la face orientale, voici d'abord un Phébus couronné de rayons: or chacun sait qu'Octave affectionnait particulièrement cette louange, qui le comparait au dieu du jour.

— A ceci, je pourrai vous répondre qu'il est bien plus simple de penser qu'on a simplement sculpté la face du soleil sur le côté devant lequel il se levait, afin que les premiers regards du dieu rencontrassent son image. Mais n'importe, passons à autre chose.

— Eh bien! passons vers la face septentrionale, et vous verrez parmi les trophées des attributs de Marius qui attestent que les fondateurs de l'arc ont voulu rendre hommage à la victoire d'Actium.

— Oui, sans doute, les voilà. Mais d'où vient l'absence des aigles, qui alors devaient non-seulement se trouver pour enseigne dans l'armée d'Octave, mais encore dans celle d'Antoine?

— Justement, justement, s'écria mon archéologue; comme il aurait fallu mettre les aigles romaines en même temps que les aigles victorieuses, le sculpteur s'est tiré de cette position embarrassante en ne mettant ni les unes ni les autres.

— Allons, allons, très bien; c'est un peu spirituel, un peu vaudeville; mais, n'importe, j'accepte.

— Ah! eh bien! maintenant, voyez le stylobate, toujours de ce côté: il représente une bataille. Puis, passons de l'autre côté: le stylobate de la face méridionale en représente une autre.

— Sans contredit.

— Eh bien! ce sont les deux grandes victoires que remporta Octave en Cantabrie et en Illyrie.

— Un instant, un instant; mais, autant que je puis me le rappeler, Florus dit quelque part que l'empereur combattit à pied à la tête des légions, et qu'il fut blessé dans ce combat. Or le fait était assez honorable pour Octave, dont on contestait le courage, pour que la flatterie ne l'oubliât pas sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de son règne; et voyez des deux côtés, sur les deux stylobates, il y a de la cavalerie dans les deux armées.

— Oui, oui, me dit l'archéologue démonté, je sais bien cela; mais je croyais que vous ne le saviez pas, vous. Voilà la seule chose qui accroche mon système et qui l'empêche de triompher des autres.

— Dites-moi un peu, continuai-je, n'avez-vous pas vu Mérimée ici, l'inspecteur des monumens de France?

— Oui, il y est venu.

— Eh bien! que pense-t-il? C'est un homme excellent à consulter en pareille matière. Il a de l'esprit, de l'imagination et de la science; c'est une triple clef avec laquelle on ouvre toutes les portes.

— Il le croit du deuxième siècle et élevé en mémoire des conquêtes de Marc-Aurèle sur les Germains.

— Cinquième système, alors.

— Oui, mais celui-là ne peut pas être soutenu.

— Et pourquoi ? Les batailles s'appliquent mieux à Marc-Aurèle qu'à Octave, puisque aucune histoire ne dit que Marc-Aurèle combattit à pied. Les trophées maritimes deviendront des trophées fluviatiles et rappelleront les combats sur le Danube ; enfin, les barbares enchaînés seront des Germains au lieu d'être des Gaulois, voilà tout.

— Ainsi vous vous ralliez à ce système-là ?

— Dieu m'en garde ! je les adopte et vénère tous les cinq ; je les reproduirai fidèlement, et je laisserai à plus habile que moi la responsabilité de prononcer entre eux.

A ces mots je saluai mon archéologue, et comme Jadin avait fini son dessin, nous nous acheminâmes vers le théâtre.

Au reste, de quelque époque que date ce monument, il n'en est pas moins d'une admirable conservation, et cette conservation, il la doit à une singulière circonstance dont nous avons déjà dit un mot dans notre discussion archéologique au treizième siècle. Un prince d'Orange, nommé Raymond de Baux, dont le château, bâti sur la montagne, dominait la ville, fit de l'arc de triomphe une forteresse avancée, l'entoura de murailles, et pratiqua son logement dans l'intérieur même de l'édifice. Cette installation étrange ne se fit pas, il faut bien l'avouer, avec la religion d'un antiquaire. Le noble seigneur fit gratter toutes les sculptures de la porte orientale, qu'il avait convertie en salon, et dans l'intérieur et autour du bâtiment on voit encore la trace des planchers et des escaliers qu'il avait fait établir. Au reste, Laffise, dans son Histoire des Princes et de la Principauté d'Orange, a fait graver l'arc de triomphe surmonté d'une énorme tour de pierre et entouré des murailles en ruines de la forteresse féodale, qui, quoique plus jeune de douze cents ans, s'était couchée, brisée de lassitude et de vieillesse, autour du monument antique, toujours fort et debout.

En rentrant dans la ville, nous rencontrâmes M. Nogent, qui, ayant appris à notre hôtel que nous nous étions levés avec le soleil, s'était mis en quête de nous. Il venait, avec cette obligeance dont nous sommes si loin, nous autres Parisiens à la vie décousue et agitée, mettre toute sa journée à notre disposition. On devine que nous eûmes l'indiscrétion d'accepter ; cependant, avant de faire un pas de plus vers la ville, je lui demandai quel était l'antiquaire avec lequel je venais de dialoguer ; il me répondit que c'était M. Artaud. Au nom de ce savant archéologue, je me souvins avec remords d'avoir été envers lui un peu léger de paroles. Je retournai immédiatement lui faire mes excuses, et lui dire que décidément je me rangeais au système d'Auguste.

M. Nogent nous conduisit d'abord au théâtre, et en débouchant d'une rue étroite et tortueuse, nous nous trouvâmes tout à coup en présence de ce monument. Il est difficile de ne pas s'arrêter étonné devant un pareil spectacle. La façade, encore debout et parfaitement conservée, a cent sept pieds de haut sur trois cent seize de long. L'ornementation en est simple ; elle se borne, au rez-de-chaussée, à une grande porte carrée, soutenue par des colonnes corinthiennes, avec neuf arceaux cintrés de chaque côté, séparés entre eux par des pilastres doriques.

La second ligne se compose de vingt et un arceaux postiches, au milieu de chacun desquels bâille une ouverture circulaire, destinée à donner du jour au corridor intérieur.

Entre cette première et cette seconde ligne s'étend une rainure destinée à soutenir un avant-toit, pareil à celui que quelques uns de nos théâtres, l'Opéra, par exemple, ont fait bâtir pour la commodité des spectateurs qui désirent, dans les mauvais temps, descendre de voiture sans être mouillés par la pluie. On a beaucoup disputé archéologiquement sur ce portique, soutenu de chaque côté par des murs en retour : on y a vu l'emplacement d'un forum, et l'on a été chercher dans Strabon la preuve que le théâtre de Nyse avait deux faces, dont l'une servait aux jeux et l'autre à l'assemblée du sénat. Nous ne démentons pas cette assertion ; mais cependant nous mettons la nôtre en concurrence. Elle aura au moins pour elle le mérite de la simplicité.

Nous entrâmes dans l'intérieur du théâtre.

Quel peuple était ce donc que ce peuple romain, qui domptait la nature comme une nation, non-seulement pour ses besoins, mais encore pour ses plaisirs ? Une montagne était là où il lui était venu dans l'idée que devait être un théâtre : il bâtit sa façade au pied de la montagne, puis, échancrant sa puissante poitrine, il tailla dans ses larges flancs des gradins pour dix mille spectateurs.

J'ai vu depuis les théâtres d'Italie et de la Grande Grèce, ceux de Vérone, de Taormine, de Syracuse et de Ségeste ; aucun n'est conservé comme le théâtre d'Orange, à l'exception cependant de ceux de Pompeïa, préservés par leur propre désastre, et dont il semble que les spectateurs viennent de sortir.

M. Nogent fut notre cicérone pour cette scène déserte et ce parterre vide ; puis, lorsque nous les eûmes visités dans tous leurs détails, nous escaladâmes les gradins, dont la dernière marche nous conduisit à la cime de la montagne, où l'on distingue encore les fondemens ruinés du château de ces princes qui ont donné des rois à l'Angleterre et à la Hollande.

C'est de là qu'on découvre toute la ville, au milieu de laquelle on voit surgir, comme les ossemens d'un immense squelette mal enterré, non seulement les restes antiques que nous avons signalés, mais encore les ruines d'un cirque et d'un amphithéatre. Quant aux époques féodales, la seule trace qu'elles aient laissée est une guérite de pierre bâtie sur le point le plus élevé de la façade du théâtre ; la tradition populaire la fait remonter à la conquête sarrasine. Quant aux modernes, ils ont aussi leur monument, c'est une chapelle expiatoire bâtie sur la place même où 93 avait élevé son échafaud.

C'était un vaste regard dans le passé que celui qui commençait à Tiberius Nero, passait par Abder-Amahn, Karl Martel, et s'arrêtait à Robespierre.

Le lendemain, après déjeuner, nous prîmes congé de M. Nogent, qui nous conduisit jusqu'aux portes de la ville, et nous quittâmes Orange, tout à fait enfoncés dans le vieux monde romain, dont chacun de nos pas allait désormais soulever la poussière ; puis, arrivés à une demi-lieue de la ville, nous descendîmes de notre cabriolet. Nous lui enjoignîmes de nous attendre à la première poste ; et prenant à gauche, à travers terre, nous tirâmes du côté du Rhône, sur les bords duquel il ne s'agissait de rien moins que de retrouver le fameux passage d'Annibal.

ROQUEMAURE.

C'était encore un pas de plus que nous allions faire dans l'antiquité : il est vrai que ce n'étaient plus des ruines visibles que nous allions chercher, c'était un simple souvenir social, dont il ne restait rien que les lieux eux-mêmes qui l'avaient conservé ; mais ce souvenir est d'une telle importance dans l'histoire du monde, qu'il se conserva sans pyramide, et grandissant de siècle en siècle dans la mémoire des peuples. C'est que Carthage et Rome représentaient non seulement deux villes, mais encore deux peuples ; non seulement deux peuples, mais encore deux civilisations : c'est qu'elles combattaient, sans s'en douter peut-être, non seulement pour l'empire du présent, mais encore pour celui de l'avenir : c'est qu'il s'agissait de décider enfin si le monde serait romain ou carthaginois, européen ou africain : c'est que Carthage, avec des matelots et des négocians ; Rome, avec ses soldats et ses laboureurs, s'étendant de l'orient à l'occident, aux deux bords de la Méditerranée, l'une depuis les autels des Philéniens, qui étaient le long de la grande Syrte, jusqu'à l'Ebre, où s'élevait Sagonte, l'autre depuis l'Illyrie, où Emilien venait de prendre Dimale, jusqu'à la Gaule cisalpine, où Lucius Manlius venait d'établir les colonies de Plaisance et de Crémone ; c'est que

toutes deux, disons-nous, après s'être pris corps à corps en Sicile et en Sardaigne, et avoir lutté jusqu'à ce que Carthage, pliant sur ses genoux, eût signé les traités de Lutatius et d'Asdrubal, sentaient que l'une manquerait d'air et de soleil tant que l'autre existerait, et que cette guerre, où chaque peuple combattait non seulement pour ses autels et ses foyers, mais encore pour sa vie, ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de Rome par Carthage ou de Carthage par Rome.

Quand de pareils événemens s'accomplissent, les peuples contemporains ne voient ni d'où ils viennent ni où ils vont: ils demandent aux petits intérêts humains les causes qui les ont amenés, et aux circonstances visibles les moyens qui les ont résolus; mais rarement lèvent-ils les yeux au-dessus de la terre pour chercher la main qui tient les rênes du monde, ou le pied dont l'éperon pousse l'univers dans l'espace; et tout leur est invisible dans le présent, parce que rien de la période à laquelle ils appartiennent n'est encore accompli.

La postérité, au contraire, aveugle à son tour pour sa propre époque, monte sur les sommités de l'histoire, et de là découvre clairement le passé: elle voit quelles villes Dieu fit fleurir dans son amour ou détruisit dans sa colère, elle entend les sons de la lyre qui bâtit Thèbes, et le cri de la trompette qui fait tomber Jéricho; elle voit remonter l'ange qui vient prédire à Abraham que sa postérité sera nombreuse comme les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel; elle voit s'abattre sur Sodome et Gomorrhe le nuage qui porte avec lui l'extermination de deux peuples. Alors tout lui devient intelligible et précis. Comme elle comprend que Dieu ne peut se servir que de moyens humains dans la direction providentielle qu'il imprime à la terre, elle reconnaîtra des ministres du ciel dans ceux-là que les contemporains avaient pris pour des fils de la terre, et qui, ignorant eux-mêmes leur mission divine, croient marcher à la lueur du soleil dans leur force et dans leur liberté, lorsqu'au contraire ils traversent la vie, comme Moïse le désert, tyranniquement guidés par la colonne de feu.

Il y eut cependant un de ces élus qui devina ce qu'il était venu faire sur la terre; mais celui-là, c'était le fils de Dieu.

Aussi ces hommes ne laissent-ils rien après eux que leur mémoire; leurs héritiers incrédules veulent continuer l'œuvre entreprise: l'œuvre devient rebelle, parce qu'elle est achevée. On s'étonne alors qu'une grande lueur se soit éteinte tout à coup, et l'on croit à chaque instant qu'elle va reparaître; on se trompe: l'astre était un météore et non un soleil. Voyez Sésostris, voyez Alexandre, voyez César, voyez Charlemagne, voyez Napoléon.

Certes, Annibal fut l'une de ces idées faites homme: ce fut le mauvais génie de Carthage, l'ange mortuaire de l'Afrique. Il reçut sa mission fatale le jour où Amilcar, faisant un sacrifice à Jupiter pour son entrée en Espagne, prit la main de son fils, le conduisit à l'autel, et lui fit jurer sur les victimes qu'il serait éternellement l'ennemi des Romains. De ce jour, l'enfant devint homme par la haine: cette haine s'augmenta de la mort d'Amilcar et d'Asdrubal; et lorsque, quinze ans après, il succéda à son père et à son beau-frère dans le commandement des troupes en Espagne, le premier acte du jeune général fut de brûler Sagonte pour chercher querelle à Rome.

Rome envoya des ambassadeurs à Carthage. Ils venaient demander qu'on leur livrât Annibal; le sénat refusa. Alors le plus vieux, s'avançant, prit son manteau par le bas, et le présentant aux sénateurs: « Je porte ici, leur dit-il, la paix ou la guerre: laquelle des deux voulez-vous que j'en fasse sortir? — Celle qu'il vous plaira, » répondit dédaigneusement le roi. L'ambassadeur lâcha son manteau et secoua la guerre.

Alors tout se prépara pour la lutte mortelle. Les Romains rassemblèrent deux armées, l'une qu'ils envoyèrent en Espagne, sous les ordres de Publius Cornélius, et l'autre en Afrique, sous la conduite de Tiberius Sempronius. Quant à Annibal, il divisa la sienne, laissa à Asdrubal, son frère, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois, deux mille cinq cent cinquante hommes de cavalerie, composés de Libyphéniciens, d'Africains, de Numides, de Massiliens, de Lorgites et de Mauritaniens, et une infanterie de onze mille huit cent cinquante Africains, cinq cents Baléares, trois cents Liguriens; et, quant à lui, il se mit en route, à la tête de quatre-vingt-deux mille hommes de pied et de douze mille chevaux, passa l'Ebre, vainquit les Ibergètes, les Bargusiens, les Erénésiens et les Audosiens, laissa une garnison sur leur territoire, franchit les Pyrénées, descendit dans les Gaules, traversa Nimes, et arriva sur les bords du Rhône.

Le Rhône était alors ce qu'il est encore aujourd'hui, large, fantasque et torrentueux. S'il faut en croire Pétrarque, son nom moderne lui vient du vieux mot *Rhodar*, qui exprime l'impétuosité de son cours. Tibulle le nomme *celer* (1), Ausonius *præceps* (2), et Florus *impiger* (3); enfin saint Jérôme appelle saint Hilaire, aux paroles entraînantes duquel rien ne pouvait résister, le *Rhône* de l'éloquence latine: en effet, ce fleuve et les Alpes étaient pour Annibal les deux grands obstacles de sa course, et il ne considérait les armées romaines que comme le troisième et le moins dangereux.

Aussi, avait-il côtoyé le fleuve quelque temps avant de trouver un endroit favorable. Et, s'il faut en croire l'Arcadien Polybe, ce grand maître dans l'art de la guerre, qui l'avait appris de Philopœmen, pour l'enseigner aux Scipions, et qui, né quatorze ans à peine après cet événement, *parle avec assurance*, comme il le dit lui-même, *de toutes ces choses, parce qu'il les a entendu raconter par des témoins oculaires, et qu'il a été de sa personne aux Alpes pour en prendre une exacte connaissance*, s'il faut en croire, dis-je, Polybe, ce fut environ à quatre journées de l'embouchure du Rhône que le général carthaginois s'arrêta, un peu au-dessus de Roquemaure, si l'on adopte l'opinion de Mandajors, de Danville et de Fortia, et entreprit, en face de la petite ville d'Aria, devenue au moyen âge le château-fort de Lers, et, de nos jours, une simple grange du même nom, de traverser le Rhône, qui n'avait là que la simple largeur de son lit. Son premier soin fut en conséquence de se concilier l'amitié des peuples qui habitaient ses bords. Il acheta donc à ces sauvages matelots, entre les mains desquels était le commerce intérieur, autant de barques et de canots qu'ils voulurent lui en vendre; et leur payant encore des forêts tout entières, pour lesquelles ils n'auraient rien demandé, comme étant des biens du ciel que Dieu faisait croître pour tous, il fit construire en deux jours une quantité extraordinaire de radeaux grands et petits, chaque soldat cherchant à inventer pour lui-même un moyen de passer le fleuve.

Durant ces préparatifs, des peuples ennemis, alliés des Marseillais, qui étaient alliés des Romains, s'assemblaient sur la rive opposée, et s'apprêtaient à disputer le passage. Annibal crut alors entrevoir des signes d'intelligence échangés d'une rive à l'autre, et il comprit qu'il ne pouvait rester ainsi sans voir s'amasser, devant et derrière lui, une multitude qui finirait par l'envelopper comme un réseau de fer. Aussi, au commencement de la troisième nuit, appela-t-il à lui Hannon, fils de Bomilcar, et, lui donnant pour guide quelques Gaulois dont il était sûr, lui ordonna-t-il de remonter avec sa cavalerie numide la rive du fleuve, jusqu'à ce qu'il trouvât un passage; ce qui était plus facile à ce chef qu'à lui, à cause de sa lourde cavalerie et de ses éléphans. Hannon ne chercha point longtemps; arrivé à un endroit où une île, séparant le Rhône en deux branches, en diminuait la largeur, il se jeta le premier dans le fleuve, et ces enfans du désert, habitués à franchir les torrens pierreux de l'Atlas et les mers de sable de la Mauritanie, s'élancèrent

(1) Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna.
TIBULLE, liv. Ier.

(2) Quâ rapitur præceps Rhodanus genitore Germano.
AUSONIUS.

(3) Impigerque Rhodanus.
FLOR. liv. III, chap. II.

après lui sur leurs chevaux sans frein, joignirent l'île, se reposèrent en la traversant; puis, se remettant à la nage, atteignirent l'autre bord, et, s'emparant sans obstacle d'un poste avantageux, y restèrent cachés toute la journée, selon l'ordre qu'en avait donné Annibal.

Le lendemain, au point du jour, Annibal disposa tout, à son tour, pour son passage. Les soldats pesamment armés montèrent sur les grands bateaux, et l'infanterie légère sur les petits; les plus grands prirent le dessus, et les plus petits le dessous, afin que ceux-là rompant par leur masse la violence de l'eau, ceux-ci eussent moins à en souffrir; puis, de peur que les Numides ne fissent faute à l'heure du débarquement, et pour avoir de la cavalerie en mettant le pied sur l'autre bord, Annibal ordonna qu'à l'arrière de chaque bateau un valet tînt par la bride trois ou quatre chevaux nageant, tandis que, les encourageant de leur voix, leurs maîtres, tout armés, passaient sur le même bateau, prêts à s'élancer en selle aussitôt qu'ils auraient touché la terre. Les premières embarcations avaient déjà atteint le tiers du fleuve à peu près, lorsque les Gaulois sortirent de leur retranchement, et se précipitèrent sans ordre pour s'opposer au débarquement. Les Carthaginois, étonnés, hésitèrent; mais Annibal donna l'ordre de continuer le passage, en recommandant à ceux qui montaient les grands bateaux de se raidir contre l'eau. Au même instant, une colonne de fumée parut à l'orient. Annibal, joyeux, frappa ses mains l'une contre l'autre. En effet, cinq minutes après, et comme les deux armées en étaient déjà à la portée du trait, Hannon parut avec sa cavalerie. Rapide et dévorant comme le simoun, il fut sur les Gaulois avant qu'ils n'eussent eu le temps de l'apercevoir, et, passant au milieu d'eux comme un tourbillon, il alla mettre le feu à leur camp. L'aspect inattendu de ces centaures au teint de bronze, les cris des soldats, qui commençaient à mettre pied à terre, les hurlemens de ceux qui traversaient encore le fleuve, les applaudissemens de l'arrière-garde, qui n'avait point encore quitté l'autre bord, tout, jusqu'au désordre qui se mit dans les bateaux, dont quelques-uns, perdant la ligne, descendirent rapidement le fleuve, porta l'épouvante chez les Gaulois; ils ne savaient plus s'ils devaient porter secours à leur camp ou continuer de défendre le passage. Pendant ce moment d'hésitation, quelques barques abordèrent; l'infanterie forma ses rangs; les cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux; les Numides se retournèrent et revinrent. Pris à leur tour entre deux armées, les barbares jetèrent leurs armes, et prirent la fuite. Pour leur ôter l'envie de revenir à la charge, Annibal lança sur eux Hannon et ses chevaux intelligens, qui, sans frein et dirigés par les genoux et la voix, se battaient comme des hommes, mordant et écrasant tout ce qu'ils rencontraient; puis, avec l'avant-garde, qui était hors de danger, il protégea le passage du corps d'armée, qui se rangea sur la rive à son tour; de sorte qu'il ne resta plus que l'arrière-garde et les éléphans.

Le passage de ceux-ci avait été réservé comme le dernier et le plus difficile. Tant qu'ils avaient marché sur la terre, ces terribles auxiliaires de l'armée carthaginoise avaient passivement obéi à leur conducteur; mais à la seule vue du fleuve, et comme par instinct, ils avaient commencé à s'inquiéter, levant leurs trompes en l'air, et donnant des signes de crainte, terribles comme leur colère. Alors Annibal inventa un nouveau moyen: il assujétit au bord du Rhône, avec des cordes et des chaînes, deux radeaux de cent pieds de longueur chacun, et à ceux-ci deux autres plus grands encore, que l'on attacha aux derniers, mais de manière à rompre, à un moment donné, les entraves qui les retenaient; puis à ceux-ci encore on attacha des chaînes correspondant à des bateaux placés à cinquante pas de l'autre bord. Enfin, on couvrit tout ce pont flottant de terre pareille à celle du rivage, afin que les éléphans ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le sol sur lequel leur instinct leur disait qu'ils pouvaient marcher sans danger. Alors, ces préparatifs faits, on mit à leur tête deux éléphans femelles, que les mâles suivirent sans hésiter jusqu'aux derniers radeaux. Arrivés là, et à un signal donné, des hommes coupèrent les câbles qui liaient les embarcations mobiles aux radeaux fixes, et les chaloupes aussitôt, faisant force de rames, remorquèrent et emportèrent les éléphans vers l'autre rive.

Il y eut un moment d'angoisse terrible: ce fut celui où le premier mouvement imprimé par les chaloupes sépara cette masse vivante du chemin couvert de terre qui l'avait trompée. Les éléphans, en sentant le sol se mouvoir sous leurs pieds, effrayés et inquiets, s'agitèrent en rugissant; puis, se portant tous du même côté, firent presque chavirer le radeau, de sorte que cinq ou six tombèrent dans le fleuve. Alors on crut tout perdu, et l'armée entière jeta un grand cri de détresse; mais au même instant le bateau, allégé, se redressa, et les éléphans submergés reparurent, élevant leurs trompes au dessus de l'eau et nageant puissamment vers le rivage. Dix minutes après, radeaux et éléphans abordaient à l'autre rive, au milieu des applaudissemens de toute l'armée.

Et maintenant, laissons Annibal s'avancer vers l'Orient, comme s'il eût voulu entrer dans le centre des terres européennes et traverser les Alpes cottiennes à Briançon, avec le même bonheur ou plutôt le même génie qu'il avait traversé le Rhône à Roquemaure; nous le retrouverons plus tard à Trasimène et à Capoue.

C'est une grande et terrible chose que l'histoire, car elle est toujours plus magnifique que l'imagination: ce sont ses souvenirs qui fixeront éternellement la poésie sur les terres antiques. Rien n'attire vers les peuples et les contrées qui n'ont point de passé; c'est ce qui fait que l'Italie, la Grèce, l'Asie et l'Egypte, ces vieilles ruines, toutes déchues, meurtries et épuisées qu'elles sont, l'emporteront toujours sur le nouveau monde, tout couronné qu'il est de ses forêts vierges et de ses fleuves immenses, et de montagnes pleines d'or et de diamans.

Après avoir visité sur les bords du Rhône le fameux passage d'Annibal, nous regagnâmes la route d'Avignon, notre Polybe à la main, et regardant vingt fois en arrière; car nous ne pouvions quitter cette rive, où il nous semblait d'un moment à l'autre que nous allions voir surgir Hannon et ses Numides, Annibal et ses éléphans. Cependant notre retour fut hâté par les premières bouffées de ce vent si redouté dans le Midi, que Strabon nommait le Borée noir, et que les modernes appellent le mistral. Il était évident, à la manière dont il commençait à siffler autour de nous, courbant les arbres comme des épis, que nous allions faire connaissance avec l'un des trois plus anciens fléaux de la Provence: on sait que les deux autres étaient la Durance et le Parlement.

LES BONS GENDARMES.

Nous rejoignîmes la route à un petit village nommé Châteauneuf, je crois, et nous y trouvâmes notre cabriolet qui nous attendait. Notre excursion nous avait pris plus de la moitié de la journée. L'attelage du cheval prit encore quelque temps; de sorte que nous ne pûmes nous remettre en chemin que vers les trois heures de l'après midi, et il nous restait encore six lieues de pays à faire.

Vers la nuit, le mistral commença de souffler avec une violence effrayante. Je n'avais aucune idée d'une tempête sur terre, et je ne croyais pas que la chose pût exister. J'avais bien lu dans Strabon que le *melamboreus* (c'est le nom qu'il donne à ce vent) faisait tourbillonner les cailloux de la Crau comme une poussière; emportait, ainsi qu'aurait pu le faire une troupe d'aigles, les moutons qui paissent dans les plaines, et, jetant les soldats romains à bas de leurs chevaux, les dépouillait de leurs manteaux et de leurs

casques ; mais j'avais pris toutes ces choses pour des exagérations antiques, et pour cette poésie à la manière d'Homère et d'Hérodote, que chaque jour on reconnaît au reste, être une réalité. Force m'était d'avouer que le maître de ces contrées, car le nom qu'il porte lui vient de *maestro*, n'avait rien perdu de sa puissance en vieillissant ; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne souffle pas constamment d'un point de l'horizon, et que, sans doute, selon les sinuosités des montagnes dans lesquelles il s'engouffre, il change de direction ; de sorte que nous l'avions tantôt en arrière de notre voiture, et alors il la poussait en avant comme aurait pu le faire le bras d'un géant, tantôt en face, et il arrêtait notre marche, malgré les efforts de notre cheval ; tantôt, enfin, en flanc, et alors il menaçait de faire chavirer notre équipage, comme il aurait fait d'une barque. Nous étions véritablement dans un étonnement qui tenait de la stupéfaction et qui était partagé par notre conducteur, qui, n'ayant jamais poussé ses voyages jusqu'à Avignon, n'avait aucune idée de ces tempêtes qui expirent à Orange, et ne s'étendent jamais jusqu'à Valence, où nous l'avions pris. Ce qui compliquait encore notre situation, c'est que l'haleine glacée du mistral porte avec elle une âcre froidure, inconnue aux gens du nord, et qui, au lieu de pénétrer de l'épiderme à l'intérieur, commence à vous prendre par la moelle des os et vous paralyse. Depuis longtemps déjà il faisait nuit, lorsque nous voulûmes nous arrêter à une auberge sur le chemin ; mais on nous dit qu'il n'y avait plus qu'une heure à souffrir pour atteindre Avignon, et nous nous remîmes en route.

Au bout d'une heure à peu près nous aperçûmes, en effet, une masse noire et compacte, mais, en arrivant près d'elle, notre conducteur prétendit que ce ne pouvait être la ville. D'ailleurs, il faisait si noir, qu'on ne voyait pas le chemin qui y conduisait. Il n'eut pas de peine à nous amener à son opinion ; car, à moitié glacés par le froid, nous n'avions ni la volonté ni la force de discuter. En conséquence, il continua triomphalement sa route, et le mistral, un instant intercepté par la masse noire que nous avions dépassée, se mit à faire rage autour de nous. Nous marchâmes encore une heure ainsi, avec un froid croissant, qui, pareil à un rhumatisme, nous prenait aux jointures : les genoux surtout nous faisaient souffrir à nous arracher des cris. Puis, après cette heure, une autre heure, et pas d'Avignon, et toujours le mistral. Notre guide commença à comprendre qu'il avait pu s'être trompé ; il avoua que la masse noire que nous avions dépassée était probablement Avignon. Enfin, comme dans tous les cas c'était une ville quelconque, nous lui ordonnâmes de tourner bride mais alors il nous dit que si c'était Avignon, nous ne pourrions pas y entrer, attendu que l'heure de fermer les portes devait être passée. La nouvelle était triste Demeurer le reste de la nuit à l'air, c'était risquer, au train dont marchait l'engourdissement, de ne pas nous réveiller le lendemain. Néanmoins, pendant la discussion, nous avancions toujours, lorsque tout à coup le mouvement de notre cabriolet cessa, et en même temps une voix nous commanda d'arrêter. Nous crûmes un instant que c'étaient des voleurs ; mais nous étions si impotens, Jadin et moi, que nous n'eûmes pas même la force de porter la main sur nos fusils, qui étaient derrière nous.

— Qu'est-ce ? dit le conducteur.

— Où allez-vous ? reprit la même voix.

— A Avignon.

— Vous voulez dire à Marseille.

— Non, parbleu ! repris je ; nous allons bien à Avignon.

— Vous lui tournez le dos, et vous en êtes à deux heures de chemin — Il me prit une envie démesurée d'assommer notre conducteur, en pensant non seulement que depuis deux heures nous pourrions être dans nos lits, mais encore qu'il nous fallait deux nouvelles heures avant d'y être.

— Maintenant, qui êtes-vous ? continua une autre voix.

— Qui êtes-vous vous-même ? répondit Jadin.

— Nous sommes les gendarmes de la brigade d'Avignon.

— Et nous des voyageurs qui, comme vous le voyez, se sont trompées de route.

— Avez-vous vos passeports ?

— Sans doute.

— Donnez-les.

Jadin allait fouiller à sa poche, je lui arrêtai la main.

— Gardez-vous en bien, lui dis-je à demi-voix.

— Pourquoi cela ? me répondit-il sur le même ton.

— Parce que, avec nos passeports, les gendarmes nous laisseront sur la route, et que nous aurons beau frapper aux portes de la ville, on ne nous les ouvrira pas ; tandis que, sans passeports, on nous arrête, on nous reconduit à Avignon, nous y faisons notre entrée triomphale avec la gendarmerie, et une fois dans la ville, nous exhibons nos papiers et nous remercions ces messieurs de leur complaisance.

— Tiens, tiens, tiens !... dit Jadin.

— Eh bien ! ces passeports ? continua le gendarme, qui, nous entendant parler bas, crut que nous nous consultions sur les moyens de mettre en défaut sa surveillance.

— A quoi bon vous les donner ? repris-je, à moins que vous n'ayez des yeux de chat huant pour les lire.

Ce furent alors les deux gendarmes qui se consultèrent à leur tour : il paraît, au reste, que leurs opinions s'accordèrent, car la même voix reprit d'un ton goguenard :

— Vous avez raison, monsieur ; mais, avec votre permission, nous allons vous conduire dans un endroit où il fera clair.

— Et où cela ? repris-je.

— A Avignon.

— Les portes sont fermées à cette heure.

— Pour les voyageurs, oui, mais pas pour les prisonniers. — Allons, tournons bride, mon enfant, dit-il au conducteur ; en route, et vivement, car il ne fait pas chaud ici. — Alors il prit lui-même le mors de notre cheval, lui fit faire une tête à la queue, et se plaça, lui et son camarade, l'un à droite, l'autre à gauche de notre voiture, qui reprit la route que nous venions de faire si inutilement.

— Mais, m'écriai-je tremblant d'être lâché, c'est un abominable abus de pouvoir, et je m'en plaindrai en arrivant à Avignon.

— Vous êtes libre de le faire.

— Et quand y serons-nous, à Avignon ?

— Dans une heure, j'espère bien Allons, conducteur, au trot, au trot ! ou je caresse la croupe de ton cheval avec la pointe de mon sabre. Allons donc ! continua le gendarme en joignant l'effet à la menace. — Notre voiture se mit à fendre l'air.

Excellent gendarme ! je lui aurais demandé la permission de l'embrasser si j'avais été sûr qu'il me la refusât.

Ce qu'il nous avait dit était vrai comme l'Evangile. Au bout d'une heure, nous aperçûmes de nouveau la masse noire dont nous avions mis deux heures à nous éloigner. Notre escorte s'engagea dans une allée d'arbres dont les branches obscurcissaient tellement la route, que nous étions passés près d'elle sans l'apercevoir, et quelques minutes après, comme minuit sonnait, nous frappions aux portes d'Avignon. Le concierge se leva en grommelant et en demandant qui frappait à cette heure. Les gendarmes se firent reconnaître Aussitôt les gonds tournèrent pour donner passage à la force publique et aux vagabonds qu'elle ramenait avec elle ; puis nous entendîmes derrière nous le concierge refermer ses deux battans, tourner sa clef et pousser ses verrous Nous respirâmes ; car il était à peu près certain qu'une fois dedans, on ne nous remettrait pas dehors.

— Maintenant, messieurs, nous dit l'excellent gendarme en mettant pied à terre et en s'approchant de notre voiture, j'espère que vous ne ferez pas plus longtemps difficulté de m'exhiber vos passeports.

— Non, sans doute, lui répondis je en lui tendant le mien et celui de Jadin : vous pouvez vous assurer qu'ils sont en règle.

Le gendarme les prit, entra dans la loge du portier, les

examina scrupuleusement, et voyant qu'il n'y avait rien à redire, nous les rapporta.

— Voilà, messieurs, nous dit-il. Maintenant, mille pardons de vous avoir ramenés ainsi.

— Comment, mille pardons ! lui dis-je ; mais mille remercîmens, mon brave hommes ! sans vous nous couchions dans les champs, tandis que grâce à vous, nous allons coucher dans l'auberge du Palais-Royal, si toutefois vous voulez bien nous l'indiquer.

— Nous allons de ce côté, messieurs, et si vous voulez bien que nous continuions à vous servir d'escorte, nous vous déposerons à la porte même de M. Moulins.

— Volontiers, à la condition que l'escorte acceptera dix francs pour boire à notre santé.

— Il nous est défendu de rien recevoir au-delà de la paie que nous accorde le gouvernement. Ainsi, si vous avez quelque chose à donner, donnez à ce brave homme que nous avons dérangé.

J'étais confondu de ce désintéressement, lorsque Jadin, qui est de l'école sceptique, me fit observer que le portier était en même temps marchand de vin, ce qui lui faisait croire que les dix francs, pour changer de main, ne changeraient pas de destination.

Je préviens, une fois pour toutes, mes lecteurs que Jadin est un athée qui ne croit à rien, pas même à la vertu des gendarmes.

Quoi qu'il en soit, les nôtres accomplirent fidèlement leurs promesses, et nous déposèrent à la porte de l'hôtel du Palais-Royal.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans Avignon, ville, au dire de François Nouguier, son historien, noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitans, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche pour son commerce et connue par toute la terre.

LA CHAMBRE NUMÉRO TROIS.

Malgré l'heure avancée à laquelle nous arrivions, grâce à l'activité de notre hôte, nous eûmes bientôt un feu splendide et un souper comfortable. Lorsque nous nous fûmes réchauffés à l'un et restaurés à l'autre, il appela un garçon, et lui ordonna de préparer pour moi la chambre n° 1.

— Vous serait-il égal, lui dis-je, de me donner la chambre n° 3?

— Celle que je vous propose, me répondit il, est meilleure, et s'éclaire sur la rue.

— N'importe, repris je, c'est le numéro 3 que je désire.

— Nous ne la donnons cependant d'habitude que lorsque les autres sont occupées.

— Mais lorsqu'on vous la demande?

— On ne nous la demande jamais sans motif, et à moins que vous n'en ayez un...

— Je suis le fils du maréchal Brune.

— Alors je comprends, dit notre hôte ; conduisez monsieur au n° 3.

En effet, il y avait longtemps que je me promettais le pèlerinage mortuaire que j'accomplissais en ce moment. Le maréchal Brune était du petit nombre d'amis qui étaient restés fidèles à mon père lorsque après avoir adopté en Égypte le parti de Kléber, il tomba dans la disgrâce de Napoléon : puis après la mort du proscrit, il était le seul qui eût osé demander, fort inutilement du reste, à l'empereur, mon entrée dans un collége militaire ; et jusqu'en 1814, il nous avait donné, à ma mère et à moi, des preuves infructueuses, il est vrai, mais touchantes de son souvenir. Dans le bouleversement de la double Restauration, nous l'avions perdu de vue, et nous ignorions où il était, lorsque tout à coup un cri retentit par la France que le maréchal Brune avait été assassiné !..

Tout enfant que j'étais, puisque je n'avais que onze ans à cette époque, cette nouvelle me fit une impression profonde. J'avais si souvent entendu dire à ma mère que le maréchal était mon seul appui pour l'avenir, que je crus perdre une seconde fois mon père. Plus le sceau du malheur s'appuie sur un cœur jeune, plus il y laisse une empreinte ineffaçable. De cet événement date la haine instinctive plutôt que raisonnée que j'éprouvais pour la Restauration, et le premier germe des opinions qui, chez moi, pourront se modifier peut-être en se nationalisant, mais qui probablement formeront toujours la base de ma religion politique.

Aussi, on comprendra facilement avec quelle émotion j'ouvris la porte de cette chambre où avait rendu son dernier soupir celui qui avait juré devant Dieu d'être mon second père, et qui, au mépris qu'il dépendit de lui, avait tenu sa parole. Il me semblait que cette chambre devait avoir conservé quelque chose de fatal et comme une odeur de sang. Je jetai un coup d'œil rapide autour d'elle, et m'étonnai de la voir simple et riante comme une chambre ordinaire. Un bon feu brillait dans la cheminée placée en face de la porte ; des rideaux blancs masquaient les fenêtres par lesquelles étaient entrés les assassins ; un papier bleu étalait joyeusement ses grandes fleurs courantes. Deux lits jumeaux invitaient au sommeil ; c'était enfin une chambre comme toutes les chambres. Cependant il y avait entre la cheminée et le lit, à trois pieds et demi de haut à peu près, un trou rond, d'un pouce de profondeur : c'était celui d'une balle, la seule trace qui restât de l'assassinat.

Je savais que ce trou existait, et, conduit par la direction de la porte, j'allai droit à lui et le retrouvai à l'instant. Il me serait impossible d'exprimer l'effet que produisit sur moi ce vestige de mort. C'est là que la balle chaude et fumante avait été s'amortir après avoir traversé la noble poitrine sur laquelle je me rappelais que le vainqueur d'Alkmaert, de Berghen et de Stralsund m'avait serré tant de fois. Ce souvenir était si présent et si réel, qu'il me semblait sentir encore les bras du maréchal me pressant contre lui. Je passai ainsi, respirant à peine, les yeux fixés sur ce trou, et ayant oublié le monde entier pour une seule pensée, un de ces instans de tristesse et de poésie que les paroles humaines ne peuvent pas rendre ; puis je tombai sur une chaise, étonné de me trouver enfin dans cette chambre que j'avais si souvent désiré voir, et regardant les uns après les autres avec une vague anxiété tous ces meubles qui avaient été témoins d'une si terrible catastrophe.

Ainsi s'écoula une partie de la nuit, et, malgré ma fatigue, ce ne fut que vers les trois heures du matin que je pus prendre sur moi d'essayer de dormir ; mais à peine ma lumière fut-elle éteinte, que je pensai que j'étais peut-être couché dans celui des deux lits sur lequel on avait déposé le cadavre. Cette idée me fit dresser les cheveux et couler la sueur du front : mon cœur bondissait si violemment, que j'en entendais les battemens. Je fermai les yeux, mais je ne pus dormir : tous les détails de cette scène sanglante se représentaient devant moi. La chambre me semblait pleine de fantômes et de rumeurs. Je ne sais combien de temps je restai ainsi ; mais enfin toutes ces images funèbres se confondirent les unes avec les autres et cessèrent d'avoir des formes distinctes ; le bruit et les plaintes s'éloignèrent, et je m'endormis moi-même d'un sommeil pareil à celui de la mort.

Lorsque je me réveillai, il était grand jour : j'étais brisé et trempé de sueur comme un fiévreux. Je fis quelque temps sans me rappeler où j'étais, me souvenant d'avoir fait des rêves terribles, et voilà tout. Je portai mon regard tout autour de la chambre, cherchant à débrouiller mes idées encore lourdes de sommeil. Enfin mes yeux retrouvèrent ce trou de balle qui la veille m'avait si fort impressionné ; ce

fut comme un rideau tiré de devant ma vue, et je retrouvai à l'instant tous mes souvenirs. Je sautai à bas de mon lit, m'habillai rapidement et descendis; j'avais besoin de respirer un autre air.

Monsieur Nogent m'avait donné plusieurs lettres pour Avignon. L'une d'elles était adressée à monsieur R.. , professeur d'histoire C'était là une de ces recommandations sympathiques comme il m'en fallait dans un voyage du genre de celui que j'entreprenais. En conséquence, je ne voulus pas tarder d'un instant à la lui remettre; je me fis indiquer du mieux qu'il me fut possible la rue qu'il habitait, et je commençai ma course par la ville.

Avignon est bâti contre le vent et contre le soleil : ses rues sont étroites et tortueuses, et descendent ou montent continuellement, non seulement par des ruelles, mais encore par des escaliers. A peine eus-je fait cinquante pas dans ce labyrinthe, que je perdis mon orientation; mais, au lieu de demander mon chemin, je continuai à tout hasard ma route Une chose me plaît surtout dans les villes qui me sont inconnues et dans lesquelles je sais devoir rencontrer des monumens curieux : c'est de m'en remettre au hasard du soin de les offrir à ma vue; de cette manière, la surprise est complète et l'impression vierge. Un cicérone bavard n'a pas défloré pendant la route le point de vue, le monument ou la ruine qui m'attire. L'effet produit sur moi par la chose est alors l'effet que la chose doit produire, puisque aucune suggestion étrangère n'est venue diminuer ou augmenter mon respect pour elle.

J'allais donc ainsi vaguement et devant moi, quand tout à coup, au détour d'une petite rue montante, mon regard alla heurter une arche colossale de pierre, jetée en arc-boutant au-dessus de cette ruelle. Je levai les yeux; j'étais au pied du château des papes.

Le château des papes, c'est le moyen âge tout entier aussi visiblement écrit sur la pierre des murailles et des tours que l'histoire de Rhamsès sur le granit des Pyramides : c'est le quatorzième siècle avec ses révoltes religieuses, ses argumentations armées, son église militante. On dirait la citadelle d'Ali Pacha, plutôt que la demeure de Jean XXII. Art, luxe, agrément, tout est sacrifié à sa défense; c'est enfin le seul modèle complet qui reste de l'architecture militaire de cette époque. Devant lui on ne voit que lui, et derrière lui la ville entière disparaît.

Puis, si vous entrez dans la cour, vous trouvez l'intérieur du palais aussi terriblement cuirassé que l'extérieur. Là tout est prévu pour une surprise qui livrerait les portes. De tous côtés, des tours dominent le préau, et des meurtrières le menacent; c'est pour l'assaillant qui est parvenu là et qui se croit vainqueur tout un siége à recommencer; puis, ce second siége achevé avec autant de bonheur que le premier, reste une dernière tour sombre, isolée, gigantesque, où le pape que l'on assiége et poursuit a choisi sa dernière retraite Cette tour forcée comme les autres, l'escalier qui conduit aux appartemens pontificaux s'enfonce et se perd tout-à-coup dans une muraille; et tandis que les derniers défenseurs de la forteresse écrasent les assiégeans d'un palier supérieur, le souverain pontife gagne un souterrain dont les portes de fer s'ouvrent devant lui et se referment derrière lui; ce souterrain conduit à une poterne masquée qui donne sur le Rhône, où une barque qui attend le fugitif l'emporte avec la rapidité d'une flèche.

Malgré l'anomalie que présente la garnison moderne avec la citadelle qu'elle habite, il est impossible de ne pas se laisser prendre à la poésie historique d'une pareille demeure. A peine a-t-on erré une heure dans ces corridors, sur ces courtines, au milieu de ces prisons, parmi ces salles de tortures, que l'on se sent emporter, en voyant tout si passionément construit pour la vengeance et l'impunité, aux passions instinctives que la civilisation moderne a sinon éteintes, du moins comprimées dans notre poitrine. On comprend parfaitement que dans une époque où il n'y avait ni espérance pour les haines faibles, ni répression pour les haines puissantes, tout fût de fer, depuis le sceptre jusqu'à la crosse, depuis la crosse jusqu'au poignard

Cependant, au milieu de toutes ces impressions sombres, on retrouve quelques reflets d'art, comme sur une armure brunie des ornemens d'or : ce sont des peintures qui appartiennent à la manière raide et naïve qui forme le passage entre Cimabué et Raphaël. On les croit de Giotto ou de Giottino, et, ce qu'il y a de certain, c'est que, si elles ne sont pas de ces maîtres, elles sont au moins de leur époque et de leur école. Ces peintures ornent une tour réservée probablement pour la demeure habituelle des papes et une chapelle qui servait de tribunal à l'inquisition.

Comme en sortant du château des papes je demandais la demeure de monsieur R.. , on me le montra lui même traversant la place. J'allai à lui, et lui remis ma lettre. Il me tendit la main, et je compris dès ce moment que je pouvais disposer de son temps et de sa science comme si nous nous connaissions depuis dix ans Il y a dans les organisations artistiques une espèce d'électricité qui se communique à l'instant par le regard, par la parole et par le toucher.

Nous passâmes la journée ensemble : nous visitâmes les églises, les marchés et les ports. Nous vîmes dans sa prière, dans son commerce et dans ses rixes, cette population au teint arabe et au sang espagnol, espèce de lusée vivante, dont il suffit d'approcher une opinion politique pour qu'elle s'allume et s'élance. Alors je compris qu'il en était des villes comme des individus, qu'elles avaient des tempéramens différens les uns des autres et des organisations physiques opposées. Que de même qu'il était impossible de soumettre un Africain aux lois allemandes ou russes, il fallait juger les villes selon leurs latitudes, faire la part du ciel sombre et du ciel ardent, de la glace et du soleil.

Et quand le soir je rentrai dans la chambre n° 3, que je retrouvai au pied de mon lit le trou de cette balle qui la veille m'avait si cruellement fait rêver, la mort du maréchal me parut tout aussi terrible que la veille; mais elle me parut en même temps aussi simple que le serait celle d'un homme tombée par imprudence dans une caverne de tigres

Essayons de faire comprendre notre pensée à nos lecteurs, et montrons-leur le passé, afin qu'ils jugent le présent comme Dieu le jugera.

L'époque des dissensions religieuses qui ont amené les haines politiques remonte pour Avignon au douzième siècle. Pierre Valdo, bourgeois de Lyon, se déclara chef d'une secte de réformistes qui voulait ramener le christianisme à la simplicité évangélique. Cet aïeul des Luther des Calvin et des Wicleff trouva de nombreux partisans parmi le peuple lyonnais, qui fut toujours éminemment porté aux idées mystiques, et qui, dans notre époque d'athéisme ou du moins de doute, nous a donné Edgar Quinet, Saint-Martin, Ballanche et peu s'en faut Lamartine, dont on peut contester la religion, mais non pas la religiosité.

Cependant les évêques, seigneurs de Lyon, qui possédaient non seulement le pouvoir spirituel, mais encore le pouvoir temporel, forcèrent les sectateurs de Valdo, que l'on appelait Valdez, à quitter la ville; ils en sortirent conduits par leur chef et menant à leur suite leurs femmes, leurs enfans et leurs serviteurs. Cette troupe fugitive s'arrêta un instant dans le Dauphiné; mais là, rencontrant de nouvelles persécutions, ce moderne Moïse reprit la direction de la fuite des modernes Hébreux, traversa la Durance entre Embrun et Sisteron, et vint chercher un asile dans le comtat Venaissin, qui relevait de l'empire, sous la suzeraineté immédiate des comtes de Toulouse. Bientôt les Comtadins sympathisèrent eux-mêmes avec les doctrines religieuses de leurs hôtes, dont une partie se fixa dans la vallée de Sault, derrière le mont Ventoux, et dont l'autre partie se répandit dans le Languedoc, où, par corruption du mot de Valdez, qui était leur premier nom, on les appela Vaudois, puis enfin Albigeois, quand par leur agglomération ils eurent formé la majeure partie des habitans de la ville d'Albi et du comté dont elle est la capitale.

Mais bientôt, au milieu de ce Languedoc voluptueux et poétique, leur simplicité première s'altéra : ils adoptèrent le langage satirique des ancêtres des troubadours; ils poursuivirent de leurs pamphlets rimés les cérémonies et les

prêtres catholiques. Des nobles, des princes, des rois même, aux croyances chancelantes, abandonnèrent le giron de l'Église pour se jeter dans cette hérésie, et déjà elle menaçait de s'étendre des Pyrénées à la Garonne, lorsqu'un seul homme résolut de l'arrêter. Cet homme, c'était Dominique, sous-prieur d'Orma et électeur de l'église de Saint-Jean-de-Latran de Rome; il prêcha une croisade. Sa parole éveilla non seulement les haines religieuses, mais encore les antipathies territoriales. Les hommes du nord avaient toujours détesté les hommes du midi, à qui ils ne pouvaient pardonner les richesses, le bonheur, les libertés municipales qu'ils tenaient des romains, ni les arts, les monumens et la civilisation qu'ils avaient reçus des Arabes. Ils se rappelaient que Clovis, Charles Martel et Charlemagne n'avaient fait que passer sur cette terre bénie du soleil et n'avaient pu y prendre racine. La voix de Dominique eut donc plus de retentissement qu'il ne l'espérait lui-même; et, malgré la lutte héroïque du vicomte de Béziers (1) et du roi Pierre d'Aragon, Simon de Montfort emporta, les unes après les autres, toutes les places fortes défendues par les Albigeois, et Raymond de Toulouse, que nous verrons en passant à Saint-Gilles faire amende honorable sur les marches de l'église, leur porta le dernier coup en abjurant son hérésie.

Cette abjuration, toute publique et éclatante qu'elle était, ne put désarmer les vainqueurs du comte de Toulouse. Ils donnèrent, à titre de séquestre, au pape qui avait autorisé la croisade, le comtat Venaissin et sept châteaux-forts que Raymond possédait, tant dans le Languedoc que dans la Provence. Mais Avignon, puissante république à cette époque, gouvernée par des podestats librement élus, fit cause commune avec Raymond, et refusa de se soumettre; aussi, en 1228, Louis VIII, à la tête d'une armée, se présenta-t-il à ses portes, demandant à passer par la ville pour traverser le Rhône sur le pont de Saint Benezet, dont il reste aujourd'hui encore quelques arches. Les Avignonais ne se laissèrent point tromper à cette ruse: ils comprirent qu'ouvrir leur porte au roi de France, c'était les ouvrir en même temps à l'esclavage. Ils proposèrent donc d'établir une chaussée qui conduirait au pont et y communiquerait par le moyen d'une estrade, de sorte que l'armée française pût traverser le Rhône sans passer par la ville. Mais cela n'était point l'affaire de Louis VIII: il réitéra sa sommation, demanda d'entrer la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées et les trompettes de guerre sonnant.

Les bourgeois s'indignèrent, offrirent, comme dernière concession, l'entrée pacifique, tête nue, lance haute et bannière royale seule déployée. Louis VIII commença le blocus, prouvant ainsi qu'en demandant le passage il demandait la ville. Le siége dura trois mois, pendant lesquels, dit un chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèche pour flèche, blessure pour blessure, mort pour mort.

Enfin la ville capitula; le cardinal légat, Romain de Saint-Ange, ordonna aux Avignonais de démolir leurs remparts, de combler leurs fossés, de démolir trois cents tours qui s'élevaient dans la ville; exigea qu'ils livrassent leurs navires, leurs engins et leurs machines de guerre; les taxa à une contribution considérable; les força d'abjurer solennellement l'hérésie vaudoise: leur fit faire serment d'entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés, pour y coopérer à la délivrance du tombeau du Christ; et, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fonda la confrérie des pénitens gris, qui, traversant plus de huit siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. De ce moment, les haines religieuses devinrent en même temps des haines politiques.

Moins d'un siècle après, c'est-à-dire en 1309, Bertrand de Got, devenu pape sous le nom de Clément V, venait, sous prétexte des troubles d'Italie, et pour se placer aux portes du comtat Venaissin, qui était domaine papal depuis le séquestre de Simon de Montfort, demander l'hospitalité à Avignon: ainsi le schisme allait prendre racine sur la terre de l'hérésie.

Ce fut une grande et profonde pensée que celle qui vint à Philippe-le-Bel lorsqu'il eut l'idée de transporter la papauté en France, afin d'étreindre à la fois de ses bras de fer la puissance temporelle et la puissance spirituelle. Le pontificat, souffleté par Nogaret et par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V, qui, dans son ambitieux désir d'être élu, fit par serment au roi, qui à son tour le sacra dans la forêt des Andelys, ces promesses terribles dont une seule est connue: la destruction de l'ordre des Templiers. Il est vrai que celle-là suffit pour donner une idée de ce qu'étaient les autres.

Cependant bientôt l'esprit de domination, abdiqué un moment, revint aux chefs de l'Église. Clément VI profita des crimes et des malheurs de Jeanne de Naples, prisonnière des barons provençaux, pour lui acheter, au prix de 80,000 florins d'or, la propriété de la ville et de l'état d'Avignon qu'elle tenait des marquis de Forcalquier et de Provence dont elle descendait. Ce fut avec cette somme qu'après avoir plaidé sa cause elle-même en latin dans la grande chapelle du palais, en face du tableau du jugement dernier, peint par Giottino (1), et qu'après avoir été acquittée par les cardinaux de l'accusation sur l'assassinat d'André, son mari, elle équipa une flotte et opéra la restauration de son royaume.

A peine les papes se sentirent-ils sur leurs terres qu'ils jetèrent les fondemens du château-fort dont nous avons tout-à-l'heure essayé de faire la description, mais dont la gravure seule peut donner une idée exacte. C'était le Capitole du pontificat, et du haut de ses remparts ils espéraient reconquérir l'empire du monde. Vers la fin de ce quatorzième siècle, ils avaient si bien réussi, qu'ils portaient ombrage à cette même race royale qui avait cru donner à Clément V et à ses successeurs des gardes, une prison et un asile, et non une cour, un palais et un royaume.

Car c'était bien une cour, un palais et un royaume: Avignon était devenue la reine du luxe, de la mollesse et de la débauche. Elle avait une nouvelle ceinture de tours et de murailles que lui avait nouée autour du corps Hernandez de Hérédia, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Elle avait des prêtres dissolus, qui touchaient le corps du Christ avec des mains brûlantes de luxure; elle avait de belles courtisanes qui arrachaient les diamans de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers; enfin elle avait les échos de Vaucluse qui la berçaient au bruit des molles et voluptueuses chansons de Pétrarque.

Le roi Charles V, qui était un religieux, un sage et un puissant roi, ne put souffrir tant de scandale dans l'église: il envoya le maréchal Boucicaut pour chasser d'Avignon l'anti-pape Benoît XIII. La ville lui ouvrit ses portes; mais Pierre de Luna se renferma dans son château, et s'y défendit pendant plusieurs mois, pointant lui-même, du haut de ses murailles, sur la ville, ses machines de guerre, avec lesquelles il ruina plus de cent maisons et tua quatre mille Avignonais. Enfin le château fut emporté de vive force; les ouvrages intérieurs furent pris d'assaut; mais Pierre de Luna se réfugia dans la tour, et au moment où les troupes françaises en enfonçaient les portes et se précipitaient sur l'escalier trompeur dont nous avons parlé, Benoît XIII fuyait par le souterrain, sortait de la ville par la poterne, gagnait l'Espagne, où le roi d'Aragon lui offrait un asile, et là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres dont il avait fait son sacré collége, il bénissait le monde et excommuniait ses ennemis. Enfin, au moment de mourir, craignant que le schisme s'éteignît avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que l'un des deux serait pape. En effet, Pierre de Luna trépassé, les deux cardinaux se réunirent en conclave, et l'un des deux proclama l'autre. Le nouveau pape poursuivit quelque temps le schisme, soutenu par son cardinal, qui formait à lui seul toute la cour pontificale; mais enfin Rome ouvrit des pourparlers avec eux, et tous deux rentrèrent dans le giron de l'Église, l'un avec le

(1) Notre ami et confrère Frédéric Soulié a fait sur ce sujet un des meilleurs romans historiques qui aient été publiés en France.

(1) Tommaso di Stefano.

titre d'archevêque de Séville et l'autre avec celui d'archevêque de Tolède. C'est ainsi que finit la domination immédiate des papes français dans le comtat Venaissin, qui, après leur retour à Rome, fut gouverné par des légats et des vice-légats jusqu'en 1791, époque de la réunion du comtat à la France.

Par un hasard étrange, Avignon, où sept papes résidèrent pendant sept dizaines d'années, avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitens, sept couvens d'hommes, sept couvens de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

Parmi ces confréries, celle des pénitens gris, établie, comme nous l'avons vu, par Louis VIII et Romain de Saint-Ange, était la plus ancienne. Après eux venaient les pénitens noirs, fondés à l'instar de ceux de Raymond de Toulouse, puis enfin les pénitens blancs, dont l'ordre était en opposition avec ces derniers.

De ces trois confréries qui existent encore dans la ville, la première se tint tranquille et n'adopta aucune opinion politique; mais les deux autres, qui, comme nous l'avons dit, devaient leur naissance à des partis opposés, conservèrent éternellement la couleur de ces partis. En effet, les pénitens noirs, fondés à l'instar de ceux qu'avait institués Raymond de Toulouse, gardèrent toujours leurs idées d'opposition aux deux pouvoirs; les pénitens blancs, au contraire, fidèles aux opinions qui avaient présidé à leur fondation, demeurèrent toujours papistes et monarchiques. Cette haine était si invétérée et si constante, que chaque fois que dans une solennité publique les deux confréries avaient le malheur de se rencontrer, un combat s'engageait aussitôt à coups de croix et à coups de bannières, et ne se terminait que lorsque l'une des deux battait en retraite et abandonnait la place à son ennemie, qui alors reprenait sa gravité monastique, continuait sa route triomphale, mêlant ses chants de victoire à ses hymnes religieux.

Les opinions des deux confréries accueillirent les événemens politiques que les siècles amenaient, chacun selon son parti, et peu à peu la ville se sépara en deux camps, et se rangea sous chaque bannière. Ainsi, il y a des quartiers tout entiers qui sont pénitens blancs, tels que ceux de Fusterie, de Limas et des environs de la porte de Loulle; il y en a d'autres qui sont pénitens noirs, tels que ceux qui environnent la porte de Ligne. Il en résulta que, lorsque la réforme de Calvin commença à se répandre dans le Midi, où elle trouva trouva le vieux levain de l'hérésie vaudoise, la religion nouvelle, protégée par Marguerite d'Alençon, sœur de François Ier, se recruta de tous ceux qui s'étaient rangés du parti de l'opposition, c'est-à-dire qui s'étaient faits pénitens noirs, tandis qu'au contraire les pénitens blancs s'affermirent encore dans la religion apostolique et romaine. La religion de 89 réveilla les vieilles haines religieuses, et les convertit en haines politiques. Les deux partis se retrouvèrent en face l'un de l'autre, toujours fidèles à leur bannière: les pénitens noirs, schismatiques républicains, et les pénitens blancs, papistes royalistes.

Alors le sang coula dans les rues d'Avignon comme dans un cirque. Les pénitens noirs triomphèrent avec les montagnards; les pénitens blancs prirent leur revanche avec les thermidoriens. Toutes les vieilles haines des ancêtres furent léguées aux fils, corroborées de haines nouvelles, jusqu'à ce que la main de fer de Napoléon étouffât tout, pénitens noirs et pénitens blancs, royalistes et républicains. Pendant ses dix années de règne, le volcan renferma fumée, flamme et lave; mais lorsqu'en 1814 le géant fut obligé de desserrer la main et de lâcher tout ce qu'il tenait jusqu'à son épée, le Vésuve politique s'alluma instantanément, et les haines royalistes en sortirent de nouveau, dévorantes et mortelles. Arrêtées un instant par les cent jours, Waterloo leur rendit la force en leur promettant l'impunité.

Cependant le commerce de l'empire, florissant à l'intérieur par la difficulté de l'exportation, avait créé une population nouvelle et flottante de cinq cents portefaix environ. Cette population adopta, lors de la restauration, les partis des différens quartiers où les attirait leur ouvrage: ceux qui desservent le haut Rhône, depuis la porte de la Ligne jusqu'au milieu du port, se firent pénitens noirs: ceux qui desservent le bas Rhône, depuis le milieu du port jusqu'au pont de bois se firent pénitens blancs. Chacun d'eux régna à son tour sur le fleuve, selon que les idées démocratiques ou monarchiques eurent le dessus ou le dessous. Enfin la réaction de 1815 donna définitivement la victoire aux royalistes, et le parti aristocratique, qui avait de vieilles et sombres vengeances à exercer, vit dans les portefaix qui appartenaient comme eux à la secte des pénitens blancs des instrumens d'autant plus mortels qu'ils étaient aveugles; et s'emparant, invisible, de ces instrumens, il pressa dans l'ombre les ressorts dorés qui les firent travailler au soleil.

Alors tout le Midi s'enflamma d'un seul coup, comme si une traînée de poudre eût communiqué l'incendie de ville en ville. Marseille donna l'exemple: Avignon, Nîmes, Uzès et Toulouse le suivirent; chacune de ces villes eut ses célébrités sanglantes.

De tous ces meurtriers, il faut le dire, Pointu, l'assassin avignonais, était le plus remarquable; c'était un de ces hommes dont la destinée est gagnée d'avance sur le coup de dé de leur naissance. Né dans le peuple, il fut un assassin; jeté dans une autre sphère, et doué comme il l'était, c'eût été un grand homme.

Pointu était le type parfait de l'homme du Midi: teint olivâtre, œil d'aigle, nez recourbé, dents d'émail. Quoiqu'il fût d'une taille à peine au-dessus de la moyenne, qu'il eût le dos voûté par l'habitude de porter des fardeaux, et les jambes arquées en dehors par l'effet de la pression des masses énormes qu'il transportait journellement, il était d'une force et d'une adresse extraordinaires. Il jetait par-dessus la porte de Loulle un boulet de quarante-huit; il lançait une pierre d'une rive à l'autre du Rhône, c'est-à-dire à plus de deux cents pas; enfin il lançait, en fuyant, son couteau d'une manière si vigoureuse et si juste, que cette nouvelle flèche de Parthe allait en sifflant clouer à quinze pas une pièce de cinq francs dans un arbre. Ajoutez à cela une adresse égale au fusil, au pistolet, à l'épée et au bâton; un esprit naturel, vif et rapide; une haine profonde qu'il avait vouée aux républicains au pied de l'échafaud de son père et de sa mère, et vous aurez une idée de ce qu'était ce terrible chef des assassins d'Avignon, qui avait sous ses ordres, comme premiers agens, le taffetassier Farges, le portefaix Roquefort, le boulanger Nadaud, et le brocanteur Magnan.

A l'époque où se passe le terrible drame que nous allons raconter, Avignon était entièrement livrée à ces quelques hommes, dont les autorités civiles et militaires ne voulaient, n'osaient ou ne pouvaient point réprimer les désordres. On y apprit alors que le maréchal Brune, qui était au Luc avec six mille hommes de troupes, était rappelé à Paris, pour rendre compte de sa conduite au gouvernement.

LE MARECHAL BRUNE.

Le maréchal, connaissant l'état du Midi, et sachant les dangers qui l'y attendaient, avait demandé la permission de revenir par mer; elle lui avait été formellement refusée. Monsieur le duc de Rivière, gouverneur de Marseille, lui avait donné un sauf-conduit. Les assassins rugirent de joie en apprenant qu'un républicain de 89, un maréchal d'empire allait traverser Avignon. Des bruits sinistres coururent: on disait, et c'était une calomnie infâme, déjà cent fois démentie, que Brune, qui n'était arrivé à Paris que le 5 septembre 1792, avait, le 2, porté au bout d'une pique la tête de la princesse de Lamballe.

Bientôt la nouvelle se répandit à Avignon que le maréchal avait manqué d'être assassiné à Aix: elle se confirma. Le

maréchal n'avait dû son salut qu'à la vitesse de ses chevaux. Pointu, Farges et Roquefort jurèrent qu'il n'en serait pas de même d'Avignon.

En suivant la route qu'il avait prise, le maréchal n'avait que deux débouchés pour arriver à Lyon : il fallait passer par Avignon, ou éviter la ville en quittant, deux lieues en avant, la route au Pointet, et en s'engageant dans un chemin de traverse. Les assassins prévirent ce cas, et le 2 août, jour où l'on attendait le maréchal, Pointu, Magnan et Nadaud, accompagnés de quatre de leurs gens, montèrent à six heures du matin en carriole, et, partant du port du Rhône, allèrent s'embusquer sur la route du Pointet.

Arrivé au point de jonction, le maréchal, prévenu des dispositions hostiles d'Avignon, voulut prendre le chemin de traverse qui s'offrait à lui et sur lequel l'attendait Pointu et ses hommes, mais le postillon refusa obstinément de marcher, disant que sa poste était à Avignon et non au Pointet ni à Sorgues. Un des aides de camp du maréchal voulut le forcer de marcher, le pistolet au poing; mais le maréchal s'opposa à ce que l'on fît aucune violence à cet homme, et donna l'ordre de continuer la route par Avignon.

A neuf heures du matin le maréchal entrait à Avignon, et s'arrêtait à l'hôtel du Palais-Royal, qui était alors celui de la poste. Pendant que l'on changeait de chevaux et que l'on visait les passeports et les sauf-conduits à la porte de Loulle, le maréchal descendit pour prendre un bouillon. Il n'était pas dans l'hôtel depuis cinq minutes, que déjà un rassemblement considérable s'était amassé à la porte. Monsieur Moulin, le maître de l'hôtel, reconnaissant ces figures sombres et sinistres, monta aussitôt chez le maréchal, l'invita à ne point attendre la remise de ses papiers, lui donna le conseil de partir à l'instant même, et lui promit de faire courir après lui un homme à cheval qui lui reporterait, à deux ou trois lieues de la ville, les passeports de ses aides de camp et son sauf-conduit. Le maréchal descendit : les chevaux étaient prêts; il monta en voiture au milieu des murmures de la populace, parmi laquelle commençait à circuler le terrible *zaou*, ce cri d'excitation qui renferme toutes les menaces dans la manière dont il est prononcé, et qui veut dire dans une seule syllabe : Mordez! déchirez! tuez! assassinez!

Le maréchal partit au galop, franchit sans obstacle la porte de Loulle, poursuivi, menacé, mais non point arrêté encore, par les hurlemens de la populace. Il croyait déjà être hors de l'atteinte de ses ennemis, lorsqu'en arrivant à la porte du Rhône, il trouva un groupe d'hommes armés de fusils et commandés par Farges et Roquefort. Ce groupe le mit en joue et ordonna au postillon de rebrousser chemin. Force fut d'obéir au bout de cinquante pas, la voiture se retrouva en face de ceux qui la poursuivaient depuis l'hôtel du Palais-Royal. Le postillon s'arrêta; en un moment les traits des chevaux furent coupés. Le maréchal ouvrit alors la portière, descendit avec son valet de chambre, rentra par la porte de Loulle, suivi par la seconde voiture où étaient ses aides de camp, et revint frapper à l'hôtel du Palais-Royal, qui s'ouvrit pour le recevoir, lui et sa suite, et se referma aussitôt derrière eux.

Le maréchal demanda une chambre. Monsieur Moulin lui donna le n° 1, sur le devant. Au bout de dix minutes, trois mille personnes encombraient la place; la population sortait de dessous les pavés. En ce moment la voiture abandonnée par le maréchal arriva, conduite par le postillon, qui avait rattaché les traits : on ouvrit la grande porte de la cour. La foule voulut se précipiter ; mais le portelaix Vernet et monsieur Moulin, qui sont deux hommes d'une force colossale, repoussèrent chacun un battant, parvinrent à les rassembler, et barricadèrent la porte. Les aides de camp, qui étaient restés jusque-là dans leur voiture, descendirent alors et voulurent se rendre auprès du maréchal ; mais monsieur Moulin donna ordre au portefaix Vernet de les faire cacher dans une remise. Vernet en prit un de chaque main, les entraîna malgré eux, les jeta derrière les tonneaux vides, étendit sur eux une vieille tapisserie, et leur dit avec cette voix solennelle du prophète : Si vous faites un mouvement, vous êtes morts! Les aides de camp restèrent immobiles et silencieux.

En ce même moment, monsieur de Saint Chamans, préfet d'Avignon, arrivé dans cette ville depuis une heure à peine, s'élança dans la cour. On brisait les fenêtres et la petite porte de la rue ; la place était encombrée, et on entendait mille cris de mort que dominait le terrible *zaou*. Monsieur Moulin vit que tout était perdu si l'on ne tenait pas jusqu'au moment où arriveraient les troupes du major Lambot. Il dit à Vernet de se charger de ceux qui enfonçaient la porte; qu'il se chargerait, lui, de ceux qui avaient passé par la fenêtre; et ces deux hommes, seuls contre toute une population rugissante, entreprirent de lui disputer le sang dont elle avait soif.

Tous deux s'élancèrent, l'un dans l'allée, l'autre dans la salle à manger. Porte et fenêtre étaient déjà enfoncées ; plusieurs hommes étaient entrés. A la vue de Vernet, dont ils connaissaient la force, ils reculèrent. Vernet profita de ce mouvement et referma la porte. Quant à monsieur Moulin, il saisit son fusil à deux coups, qui était accroché à la cheminée, mit en joue les cinq hommes qui se trouvaient dans la salle à manger, les menaça de faire feu sur eux s'ils ne se retiraient à l'instant. Quatre obéirent; un seul resta. Monsieur Moulin, se voyant homme à homme, posa son fusil, prit son adversaire aux flancs, l'enleva comme il eût fait d'un enfant, et le jeta par la fenêtre. Trois semaines après, cet homme mourut, non de la chute, mais de l'étreinte. Monsieur Moulin s'élança alors à la fenêtre pour la fermer.

Au moment où il en poussait les battans, il sentit qu'on lui prenait la tête et qu'on la lui penchait violemment sur l'épaule gauche. Au même instant, un carreau vola en éclats, et le fer d'une hache glissa sur son épaule. Monsieur de Saint-Chamans avait vu descendre l'arme, et c'était lui qui avait détourné, non pas le fer, mais le but qu'il cherchait à frapper. Monsieur Moulin prit la hache par le manche et l'arracha des mains de celui qui venait de lui porter un coup qu'il avait si heureusement évité ; puis il referma la fenêtre, la barricada avec les volets intérieurs, et monta chez le maréchal.

Il le trouva se promenant à grands pas dans la chambre. Sa belle et noble figure était calme, comme si tous ces hommes, toutes ces voix, tous ces cris, ne demandaient pas sa mort. Monsieur Moulin le fit passer de la chambre n° 1 dans la chambre n° 3, qui, placée sur le derrière et donnant dans la cour, offrait quelque chance de salut que l'autre n'avait point. Le maréchal demanda du papier à lettre, une plume et de l'encre. Monsieur Moulin les lui donna; le maréchal s'assit devant une petite table et se mit à écrire.

En ce moment de nouveaux cris se firent entendre. Monsieur de Saint-Chamans était sorti et avait ordonné à cette multitude de se retirer. Mille voix lui avaient aussitôt demandé qui il était pour donner ainsi des ordres; alors il avait décliné sa qualité. — Nous ne connaissons le préfet qu'à son habit, — lui avait-on dit de toute part. Malheureusement les malles de monsieur de Saint-Chamans venaient par la diligence et n'étaient point encore arrivées. Il était vêtu d'un habit vert, d'un pantalon de nankin et d'un gilet de piqué, costume peu imposant dans une pareille circonstance. Il monta sur un banc pour haranguer la populace ; mais une voix se mit à crier. — A bas l'habit vert! nous avons assez de charlatans comme cela. — Il fut obligé de descendre. Vernet lui rouvrit la porte. Quelques hommes voulurent profiter de cette circonstance pour rentrer en même temps que lui; mais Vernet laissa retomber trois fois son poing, et trois hommes roulèrent à ses pieds comme des taureaux abattus par la masse du boucher. Les autres se retirèrent. Douze défenseurs comme Vernet eussent sauvé le maréchal ; et cependant cet homme était royaliste aussi ; il professait les opinions de ceux qu'il combattait, et pour lui comme pour eux le maréchal était un ennemi mortel ; mais il avait un noble cœur ; il voulait un jugement et non un assassinat.

Cependant un homme avait entendu ce qu'on avait dit à monsieur de Saint Chamans à propos de son costume, et il

était allé revêtir le sien. Cet homme, c'était monsieur de Puy, beau et digne vieillard à cheveux blancs, à la figure douce, à la voix conciliante. Il revint avec son habit de maire, son écharpe et sa double croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur ; mais ni son âge ni son titre n'imposèrent à ces hommes : ils ne le laissèrent pas même arriver jusqu'à la porte. Il fut renversé, foulé aux pieds ; son habit et son écharpe furent déchirés, ses cheveux blancs souillés de poussière et de sang. L'exaspération était à son comble. Alors parut la garnison d'Avignon ; elle se composait de quatre cents volontaires, formant un bataillon qu'on appelait le Royal Angoulême. Elle était commandée par un homme qui s'intitulait lieutenant-général de l'armée libératrice de Vaucluse. Cette troupe vint se ranger sous les fenêtres mêmes de l'hôtel du Palais-Royal ; elle était presque entièrement composée de Provençaux parlant le même patois que les portefaix et les gens du peuple. Ceux-ci demandèrent aux soldats ce qu'ils venaient faire, pourquoi ils ne les laissaient pas tranquillement faire leur justice, et s'ils comptaient les en empêcher. — Bien au contraire, répondit l'un des soldats ; jetez-le par la fenêtre, nous le recevrons sur nos baïonnettes. — Des cris de joie atroce accueillirent cette réponse, à laquelle succéda un silence de quelques instans. Il était facile de voir que ce peuple était dans l'attente, et que ce calme n'était qu'apparent. En effet, bientôt de nouvelles vociférations se firent entendre mais cette fois dans l'intérieur de l'hôtel. Une trompe s'était détachée du rassemblement. Conduite par Farges et Roquefort elle avait, à l'aide d'échelles, escaladé les murailles, et, se laissant glisser le long du toit, elle était retombée sur le balcon qui longeait les fenêtres de la chambre du maréchal, qu'ils aperçurent assis et écrivant.

Les uns se précipitèrent à travers ces fenêtres sans les ouvrir, tandis que d'autres s'élançaient par la porte. Le maréchal, surpris et environné ainsi tout à coup, se leva, et ne voulant point que la lettre qu'il écrivait au commandant autrichien pour réclamer sa protection tombât entre les mains de ces misérables, il la déchira. Un homme qui appartenait à une classe plus élevée que les autres, et qui porte encore aujourd'hui la croix qu'il reçut pour la conduite qu'il avait sans doute tenue en cette occasion, s'avança vers le maréchal, l'épée à la main, et lui dit que s'il avait quelques dispositions à faire, il les fît promptement, parce qu'il n'avait plus que dix minutes à vivre.

— Qu'est-ce que vous dites donc, dix minutes? — s'écria Farges en dirigeant le canon d'un pistolet sur la poitrine du maréchal. Le maréchal leva le bout du canon avec la main ; le coup partit, et la balle alla se perdre dans la corniche.

— Maladroit, dit le maréchal en haussant les épaules, qui ne sait pas tuer un homme à bout portant!

— Ciè vraie, répondit en patois Roquefort ; vas veiire a qui se fa (1). — En même temps il ajusta le maréchal avec une carabine ; le coup partit, et le maréchal tomba raide mort. La balle lui avait traversé la poitrine et était allée s'enfoncer dans le mur.

Ces deux coups de feu avaient été entendus de la rue et ils avaient fait bondir la populace. Elle y répondit par de véritables hurlemens. Un misérable, nommé Cadillan, courut alors au balcon qui donnait sur la place, et, tenant de chaque main un pistolet qu'il n'avait pas même osé décharger sur le cadavre, il battit un entrechat, et montrant les armes innocentes qu'il calomniait —Va, dit-il, qui a fa lou coup (2). — Et il mentait, le fanfaron, car il se vantait d'un crime commis par de plus hardis assassins.

Derrière lui venait le *général de l'armée libératrice de Vaucluse*; il salua gracieusement le peuple.—Le maréchal s'est fait justice, dit-il ; vive le roi!

Des cris dans lesquels il y avait à la fois de la joie, de la vengeance et de la haine, s'élevèrent à l'instant de cette foule; et le procureur du roi et le juge d'instruction se mirent incontinent à rédiger le procès-verbal de suicide (3).

(1) C'est vrai; tu vas voir comment l'on s'y prend.
(2) Voilà qui a fait le coup.
(3) Nous avons entre les mains une copie de ce procès-verbal.

Tout étant fini, monsieur Moulin voulut du moins sauver les effets précieux que contenait la voiture du maréchal. Il trouva sous le coffre quarante mille francs ; dans la poche, une tabatière enrichie de diamans ; dans les sacoches, une paire de pistolets et deux sabres, dont l'un, à poignée garnie de pierreries précieuses, était un don du malheureux sultan Sélim. Comme monsieur Moulin traversait la cour avec ces objets, le damas lui fut arraché des mains par le commandant des Volontaires, qui le garda cinq ans comme un trophée. Ce ne fut qu'en 1820 qu'il fut forcé de le remettre au mandataire de la maréchale Brune. Cet officier conserva son grade sous la Restauration, et ne fut destitué qu'en 1830.

Ces objets mis en sûreté, monsieur Moulin écrivit à monsieur de Puy de faire transporter le cadavre du maréchal à la chapelle, afin que la foule se dissipât, et qu'on pût sauver les aides de camp. Le maire envoya un commissaire de police avec le brancard mortuaire et quatre porteurs. Comme on déshabillait le maréchal pour constater le décès, monsieur Moulin aperçut une ceinture qu'il portait autour du corps ; il la détacha et la mit en sûreté : elle contenait quatre mille francs. Tous ces objets ont été fidèlement remis à la maréchale.

Le corps du maréchal Brune fut posé sur la civière et descendu sans opposition ; mais à peine les porteurs eurent-ils fait vingt pas sur la place, que les cris : « Au Rhône! au Rhône! » retentirent de tous côtés. Le commissaire de police avant voulu résister, fut renversé. Les porteurs reçurent l'ordre de changer de route : ils obéirent. La foule les entraîna vers le pont de bois. Arrivée à la quatrième arche, la civière fut arrachée de leurs mains, le corps précipité, et au cri : « Les honneurs militaires!... » les fusils furent déchargés sur le cadavre, qui reçut deux nouvelles balles.

On écrivit en lettres rouges sur l'arche du pont : *Tombeau du maréchal Brune.*

Cependant le Rhône ne voulut pas être complice de ces hommes : il emporta le cadavre que ses assassins croyaient englouti ; le lendemain il était arrêté sur les grèves de Tarascon ; mais déjà le bruit de l'assassinat y était arrivé. Le corps ayant été reconnu à ses blessures, on le repoussa dans le Rhône, et le fleuve continua de l'emporter vers la mer.

Trois lieues plus loin, il s'arrêta une seconde fois dans des herbes. Un homme d'une quarantaine d'années et un jeune homme de dix-huit ans l'aperçurent et le reconnurent aussi ; mais, au lieu de le rejeter au Rhône, ils le tirèrent sur la rive, l'emportèrent dans la propriété de l'un d'eux et l'y enterrèrent religieusement. Le plus âgé de ces deux hommes était monsieur de Chartrouse, et le plus jeune Amédée Pichot.

Le corps fut exhumé par ordre de la maréchale Brune, transporté en son château de Saint-Just en Champagne, embaumé, placé dans un appartement près de sa chambre à coucher, et y resta couvert d'un voile jusqu'à ce qu'un jugement public et solennel eût lavé sa mémoire de l'accusation de suicide ; alors, et seulement alors, il fut enterré avec l'arrêt de la cour de Riom.

Les assassins qui s'étaient soustraits à la vengeance des hommes n'échappèrent point à la justice de Dieu : presque tous eurent une fin misérable. Roquefort et Farges furent atteints de maladies étranges et inconnues, pareilles à ces anciennes plaies qu'envoyait la main de Dieu aux peuples qu'il voulait punir. Chez Farges ce fut un rétrécissement de la peau, et des douleurs tellement enflammées et dévorantes, que tout vivant on l'enterra jusqu'au cou pour le rafraîchir. Chez Roquefort ce fut une gangrène qui attaquait la moelle, et qui, décomposant les os, leur ôtait toute résistance et toute solidité, de sorte que ses jambes cessèrent de le porter, et qu'il allait se traînant comme un reptile. Tous deux moururent au milieu d'atroces douleurs et regrettant l'échafaud qui leur eût épargné cette effroyable agonie.

Pointu, condamné à mort par la cour d'assises de la Drôme pour avoir assassiné cinq personnes, fut abandonné par son parti. Pendant quelque temps on vit à Avignon sa femme, infirme et difforme, aller de maison en maison demandant l'aumône pour celui qui fut pendant deux mois le roi de la

guerre civile et de l'assassinat; puis un jour on la vit ne demandant plus rien, et coiffée d'un bandeau noir: Pointu était mort, on ne savait pas où, dans un coin, au creux de quelque rocher, au fond de quelque bois, comme un vieux tigre auquel on a scié les griffes et arraché les dents.

Nadaud et Magnan furent condamnés chacun à dix ans de galères : Nadaud y mourut; Magnan en sortit, et, fidèle à sa vocation de mort, valet de voirie, il empoisonne aujourd'hui les chiens.

Puis il y en a d'autres qui vivent encore, qui ont des plaies, des croix et des épaulettes, qui se réjouissent dans leur punité, et qui croient sans doute avoir échappé au regard Dieu.

Attendons !

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Quand on a vu à Avignon le palais des papes, que nous avons essayé de décrire; l'église des Doms, qui est une transition du roman au gothique, dont le porche date du dixième siècle, et renfermant le tombeau de Jean XXII, qui est du gothique fleuri, d'un travail, d'une élégance et d'une légèreté admirables; quand on a visité le Musée, légué par monsieur Calvet à la ville, et qui renferme une galerie de tableaux, quelques morceaux antiques, parmi lesquels une charge de Caracalla, représenté en marchand de petits pâtés, et plusieurs fragmens du moyen âge, dont fait partie le tombeau de Jacques II de Chabannes, que nous avions cherché inutilement dans la cour du maître de poste de La Palisse; enfin lorsqu'on s'est enfermé une heure dans la chambre numéro 3, où se passa l'effroyable événement que nous avons raconté à nos lecteurs dans le chapitre précédent, on a tout vu d'Avignon, et pour reposer ses souvenirs des massacres de la Glacière et des noyades du Rhône, il faut prendre une voiture chez Boyer, demander pour la conduire son fils, jeune homme gai, infatigable et intelligent, et partir par une belle matinée pour aller visiter la fontaine de Vaucluse, encore tout animée de la mémoire de Pétrarque et de Laure.

Nous n'entrerons dans aucune discussion sur l'existence ou la non existence de cette vision céleste, à laquelle le poète a donné une forme matérielle: des volumes ont été écrits pour ou contre; peu nous importe, car pour nous non-seulement Laure a existé, mais elle existe encore. Telle est la puissance du génie, il crée comme Dieu, et de plus que Dieu qui compte nos jours, le génie donne à l'œuvre de son imagination une vie éternelle: Béatrix, Ophélie et Marguerite n'ont probablement jamais existé que dans les rêves de Dante, de Shakespeare et de Goethe, mais, nous le demandons, la main du Seigneur a-t-elle de notre argile humaine jamais rien pétri de plus parfait !

La route qui conduit d'Avignon à Vaucluse est charmante, et ressemble beaucoup à celle qui mène de Rome a Frascati : le fond de montagne est le même; la même limpidité d'air colore des mêmes teintes un même horizon. Avignon, comme sa reine, fut vi le papale, et si elle manque de Capitole, elle eut du moins son Vatican.

Quelque temps avant d'arriver aux montagnes, on rencontre le petit village de l'Ile, situé pittoresquement, ainsi que l'indique son nom, sur une langue de terre entourée d'eau ; cette eau est celle de la fontaine de Vaucluse, qui, profonde, bouillonnante et rapide, à une demi-lieue de sa source, se divise en sept branches qui toutes portent bateau, et abandonne son nom poétique, qu'elle ne veut pas compromettre en faisant tourner des moulins et mouvoir des machines de manufactures, pour prendre celui de la Sorgue. C'est ordinairement dans ce village qu'on laisse sa voiture pour prendre un sentier qui s'enfonce bientôt dans la montagne.

A quelques pas du but du voyage, nous trouvâmes une auberge tenue par un ancien cuisinier du duc d'Otrante, plein de l'importance de ses fonctions. Nous lui demandâmes s'il pouvait nous faire à dîner. — Non, messieurs, nous répondit-il, je ne vous donnerai pas à dîner; je vous ferai manger, voilà tout: quand on veut dîner chez moi, il faut me prévenir trois jours d'avance.

Comme nous étions venus dans un autre but que celui de faire un festin, nous lui répondîmes que nous nous contenterions pour ce jour-là de manger, et nous nous remîmes en route, en lui indiquant l'heure à laquelle nous comptions nous livrer à cet exercice.

La fontaine de Vaucluse, qui a inspiré à Pétrarque quelques-uns de ses plus jolis vers, forme un bassin de soixante pas de circuit à peu près, mais dont on ne peut déterminer la profondeur. Lorsque nous la vîmes, elle venait de croître en trois jours de cent trente pieds à peu près. Lorsqu'elle diminue, ce qui lui arrive sans cause apparente, l'eau s'enfonce, et son récipient présente l'aspect d'un vaste entonnoir dans lequel, à l'aide des pierres et des rochers, on peut descendre assez facilement. Alors on voit, dans le rocher à pic qui domine la fontaine de la hauteur de huit cents pieds à peu près, la voûte de la grotte souterraine par laquelle arrive l'eau, qui alors cesse de couler au dehors, mais ne se tarit cependant jamais assez complètement pour qu'on aperçoive le fond du lit. Tout à l'entour est un chaos, et l'on dirait que le sol vient d'être à un quart de lieue à la ronde bouleversé par une commotion volcanique. A droite, sur la pointe d'un rocher, croulent des ruines qu'on appelle la maison de Pétrarque, sans que rien vienne à l'appui de ce nom, que leur a tout naturellement donné l'ignorance des guides.

Nous restâmes quatre heures près de cette fontaine, Jadin faisant un croquis, et moi lisant des vers de Pétrarque : puis nous la quittâmes à regret, voyant s'avancer l'heure à laquelle nous devions *manger*. Nous revînmes chez notre hôte, qui, ayant appris que nous étions des Parisiens, s'était surpassé lui-même : mais, quelque compliment que nous lui fissions, il ne voulut jamais considérer que comme une collation improvisée les cinq ou six plats excellens qu'il nous avait servis. La carte à payer, du reste, il faut le dire, était en harmonie avec la modestie de l'artiste.

Après avoir jeté un dernier regard et dit un dernier adieu à la fontaine au nom poétique, nous reprîmes la route d'Avignon, où nous attendait, chez monsieur Moulin, le portefaix Vernet, que nous avions voulu connaître. C'est un beau vieillard, digne, simple et encore vigoureux, qui ne comprit rien à nos éloges, et qui refusa notre argent. Nous fîmes venir du punch, dont à peine il prit un verre. Pendant qu'il causait avec moi et sans qu'il s'en doutât, Jadin fit un portrait de lui fort ressemblant ; puis, lorsqu'il fut fini, il le lui donna. Le pauvre Vernet ne revenait pas de sa surprise; longtemps il crut que nous voulions nous moquer de lui; enfin, sans vouloir reconnaître qu'il méritait nos compliments, il finit par se convaincre qu'ils étaient sincères.

Vers la fin de la soirée, notre digne hôte, qui, comme on l'a vu, tint une conduite si honorable et si courageuse dans la malheureuse journée du 2 août, vint nous faire compagnie. J'avais remarqué déjà plusieurs fois l'attention avec laquelle il me regardait. Intrigué de cette persévérance, je lui en demandai la cause.

— Vous vous nommez monsieur Alexandre Dumas? me dit-il.

— Oui.

— Pardon de mon indiscrétion; mais seriez-vous le fils du général Alexandre Dumas?

— Justement.

— Je m'en doutais à votre ressemblance. Eh bien ! j'ai connu votre père.

— Ah ! ah !

— C'est-à-dire connu, comme un brigadier connaît son général.

— Vous avez servi sous lui.

— J'ai fait toutes les guerres d'Italie et du Tyrol. Vous parliez de force, dites donc, continua-t-il, eh bien ! mais c'était votre père qui avait un poignet !

— J'espère, mon cher monsieur Moulin, qu'il ne vous en a jamais donné de preuves ?

— C'est ce qui vous trompe, et une rude encore !

— Bah !

— Mais je ne lui en veux pas : c'était pour mon bien.

— Racontez-moi cela, alors.

— Imaginez-vous que nous étions en garnison à Plaisance. Comme tous les jours les habitans de la ville assassinaient quelques-uns de nous, le général avait fait un ordre du jour pour défendre aux soldats et aux officiers de sortir sans leurs armes. Ma foi ! moi, j'étais jeune à cette époque, je n'avais peur de rien, je connaissais ma force, et je n'étais pas embarrassé de rosser trois hommes ; de sorte que je sortis un jour, comme un bon bourgeois, les mains dans mes poches, sans sabretache ni bancal. J'étais en train de faire le beau sur la place, quand votre père arrive à cheval ; je le vois qui vient à moi, et je dis : — Bon ! j'ai mon compte. — Effectivement, il ne me manque pas. — Pourquoi n'as-tu pas de sabre ? me dit-il. — Mon général... — Mais, brigand, tu veux donc te faire assassiner ! Attends, attends !—En disant cela, il m'empoigne par le collet, met son cheval au galop, me fait raser pendant dix minutes la terre comme une hirondelle, puis, sans s'arrêter, il me jette dans le corps de garde, en disant : — Vingt-quatre heures de salle de police à ce gaillard-là ! — Je les fis ! mais dans le moment ce n'est pas cela qui m'humilia le plus : ce fut d'avoir traversé Plaisance emporté comme un simple mannequin.

— Eh bien, brigadier ? me dit-il à la première revue.

— Eh bien ! général, lui répondis-je, jusqu'aujourd'hui je me croyais d'une certaine force, mais auprès de vous je ne suis que de la Saint-Jean.

— Allons, allons, voilà un louis : va boire à ma santé avec tes camarades ; mais, une autre fois ne sors plus sans ton sabre.—La seconde recommandation était inutile : je n'avais garde d'oublier la première.

Je tendis la main au vieux soldat qui avait touché la main de mon père, et qui s'était si bien souvenu de son premier métier, lors qu'il avait fallu défendre cet autre, qui, sans être mon père, m'appelait aussi son fils.

LE PONT DU GARD.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous fûmes réveillés par notre savant cicérone. Il venait nous chercher pour aller visiter ensemble Villeneuve-lez-Avignon. Nous dîmes à Boyer d'aller nous attendre sur la route de Nismes, et nous traversâmes le pont de bois, l'île du Rhône, le second pont de bateaux, et nous nous trouvâmes à Villeneuve.

En cherchant un point dont nous pussions prendre une vue de la ville, nous aperçûmes un jeune homme qui avait trouvé le sien : nous nous approchâmes, et nous reconnûmes un excellent ami, Paul Huet, le peintre poétique, l'homme aux grèves tristes, aux landes sauvages, aux grands horizons. C'était une merveille de se retrouver ainsi à deux cents lieues de Paris sans s'être donné rendez-vous et avec un dessin tout fait. Nous attendîmes qu'il lui eût donné les dernières touches de vigueur, puis il passa immédiatement de son carton dans les nôtres, et nous nous mîmes à visiter Villeneuve.

Les monumens gothiques de Villeneuve sont d'abord une très belle tour du quatorzième siècle, taillée à pointes de diamant qui, se liant par d'autres ouvrages aux ruines d'un château fort, était probablement destinée à commander le pont de Saint Bénezet, en face duquel elle est placée.

Ensuite une église de la même époque à peu près, qui appartient comme architecture au gothique de la fin du treizième siècle : elle renferme une Descente de croix d'un maître italien, du Giotti o peut-être, qui en venant peindre la chapelle du palais aura en même temps laissé ce tableau d'une couleur magnifique, mais placé de manière à ce qu'il faut avoir un grand instinct d'artiste pour l'aller chercher là. Ce n'est pas, au reste, la seule peinture remarquable qui soit enterrée dans ce trou : l'hôpital possède une page du quinzième siècle qui ne le cède en rien aux fresques du Campo-Santo de Pise. C'est une imitation d'Orcagna et de Simon Memmi : elle représente le Jugement dernier. La Trinité occupe le haut du tableau ; la Vierge est assise au-dessous du Saint-Esprit, entre le Père et le Fils enveloppée à moitié dans les draperies des deux célestes personnages. Autour d'eux sont des anges aux ailes vertes et rouges, et qui rappellent la manière byzantine, et sous leurs pieds les damnés et les démons. Une tradition populaire attribue ce tableau au roi René lui-même, à qui je pardonnerais alors d'avoir été un si pauvre roi, sans doute parce qu'il était un si grand peintre. On montre parmi les anges les portraits de plusieurs seigneurs de la cour provençale qui restèrent fidèles au roi dans sa mauvaise fortune, et parmi les damnés les portraits de ceux qui, comme Judas, le trahirent à deniers comptans.

Enfin, dans un coin de la Chartreuse, vendue en différens lots à l'époque de la Révolution, sous un hangar appartenant à un pauvre vigneron, magnifique débris entouré de débris, gît le tombeau d'Innocent VI, merveille du quatorzième siècle, comparable à celui de Jean XXII pour le travail de ses clochetons, de ses colonnettes et de ses feuillages. Malheureusement les figures qui ornaient le soubassement ont été détachées les unes après les autres et vendues, et la statue du pape a le visage et les mains mutilés. Enfin, après un demi-siècle, Avignon s'est aperçu qu'il possédait dans sa banlieue un chef-d'œuvre de statuaire, et a voulu le transporter dans son musée. De leur côté, les habitans de Villeneuve, éclairés par cette démarche, se sont alors avisés de faire les amateurs en s'opposant à la translation du tombeau ; de sorte qu'en attendant, le trésor disputé reste exposé aux injures des enfans, si destructeurs, surtout lorsque leurs coups peuvent atteindre un simulacre humain. Comme on vit que nous déplorions cette barbarie, on nous rassura en nous affirmant que des mesures venaient d'être prises pour que le tombeau fût transporté dans une des chapelles de l'hôpital.

Une curiosité plus moderne et non moins remarquable de Villeneuve-lez-Avignon est la beauté de ses femmes ; nous n'en rencontrâmes pas une qui ne fût remarquablement jolie. Nous demandâmes au paysan qui nous accompagnait s'il savait une raison à cela

— Mon Dieu, messieurs, nous dit-il, c'est la chose du monde la plus simple : nous avons eu ici, jusqu'à la révolution, un couvent de Chartreux et de Bénédictins qui étaient tous des hommes magnifiques.

Nous interrompîmes notre naïf chroniqueur, nous savions tout ce que nous voulions savoir.

Le moment était venu de rejoindre notre cabriolet. Nous quittâmes notre nouvel ami R..., en souhaitant que ses travaux le conduisissent à Paris. Quant à Huet, n'ayant rien de mieux à faire, il nous accompagna jusqu'au pont du Gard. Au bout de deux heures de marche à peu près, nous arrivâmes à Remoulins, c'est là qu'on rencontre pour la première fois le Gard, qui prend sa source près de Saint-Germain de Calberte : on le traverse sur un pont de fil de fer, véritable escarpolette suspendue à quatre colonnes cannelées, fines et aériennes comme lui. L'effet produit par ce modèle de légèreté est si grand, qu'un amateur de danse a écrit sur ces colonnes : *Pont Taglioni*. Le nom lui en est resté.

Malheureusement pour ce bijou de l'industrie moderne, il a un voisin qui, comme la montagne d'aimant des Mille

et une Nuits, attire si rapidement le voyageur à lui, qu'on a à peine le temps de lui jeter un coup d'œil. Nous mîmes pied à terre, afin de laisser à notre cheval, qui devait nous conduire le même soir à Nîmes, le temps de se reposer, et nous nous engageâmes, avec un guide du pays, dans un sentier de traverse, qui abrége le chemin d'un quart d'heure à peu près. Nous longions depuis quarante minutes la base d'une montagne, demandant toujours, dans notre impatience, si nous approchions, lorsque tout à coup nous aperçûmes au-dessus du feuillage sombre des chênes verts et des oliviers, se détachant sur un ciel bleu, deux ou trois arcades, à teinte chaude et jaunâtre : c'était la tête du géant romain. Nous continuâmes d'avancer, et au premier coude que fit la montagne, nous l'embrassâmes dans tout son ensemble, à cent pas à peu près de nous.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet produit par cette chaîne granitique qui réunit deux montagnes, par cet arc-en-ciel de pierre qui remplit tout l'horizon, par ces trois étages de portiques qu'ont splendidement dorés dix huit siècles de soleil. J'ai vu quelques unes des merveilles de ce monde : Westminster, fière des tombeaux de ses rois; la cathédrale de Reims, aux pierres transparentes comme une dentelle; ce magasin de palais qu'on appelle Gênes ; Pise et sa tour penchée ; Florence et son Dôme; Terni et sa cascade ; Venise et sa place Saint-Marc; Rome et son Colisée ; Naples et son port; Catane et son volcan : j'ai descendu le Rhin, emporté comme une flèche, et j'ai vu passer devant moi Strasbourg et son merveilleux clocher, que l'on croirait bâti par les fées : j'ai vu le soleil se lever sur le Righi et se coucher derrière le Mont-Blanc : eh bien! je n'ai rien vu (j'en excepte cependant le temple de Ségeste, perdu aussi dans un désert) qui m'ait paru aussi beau, aussi grand, aussi virgilien, que cette magnifique épopée de granit qu'on appelle le pont du Gard.

Ce fut alors que me revint le souvenir du pont de Remoulins, que l'on a construit pour épargner au voyageur la peine de passer sur le pont du Gard. En effet, grâce à cette industrieuse combinaison, celui qui fait cinq cents lieues pour aller voir le Campo Santo, la colonne Trajane et Pompeïa, fait deux lieues de moins, et passe sans s'en douter près d'une merveille qu'il ne retrouvera nulle part.

Au reste, ces deux ponts sont bien l'emblême des deux sociétés qui leur ont donné naissance, et ils offrent le contraste parfait du génie ancien et moderne. L'un, plein de foi en lui-même, reposant sur sa base colossale, croyant à son avenir séculaire, bâtit pour l'éternité ; l'autre, sceptique, inconstant, frivole, et comprenant le progrès journalier, construit des monumens provisoires pour la génération qui passe ; l'un s'appelle le pont Agrippa, l'autre le pont Seguin.

En effet, ce fut dit-on, le gendre d'Auguste, le *curator perpetuus aquarum*, qui vint renouveler dans les Gaules quelques-unes des hydrauliques constructions dont il avait doté Rome. Nismes, la rivale d'Arles, manquait d'eau, mais il y avait à Uzès, à sept lieues de là, une fontaine abondante, saine et limpide. Agrippa donna l'ordre à son peuple de soldats de conduire cette source vers le point où sa volonté l'appelait, et un aqueduc s'éleva sous les mains d'une armée, gravissant des collines, creusant des rocs, longeant des coteaux, unissant des montagnes, traversant des étangs, passant sous des villages, et enfin débouchant à Nismes, où il apporta cette eau laborieuse qui avait tour à tour passé au milieu des nuages et traversé les profondeurs de la terre. Certes, la civilisation moderne a amené pour l'industrie et le commerce de magnifiques découvertes, mais si Agrippa eût connu les puits artésiens, nous n'aurions probablement pas le pont du Gard.

Après nous être arrêtés ainsi étonnés devant l'ensemble, nous examinâmes les détails. Le pont est composé, comme nous l'avons dit, de trois rangs d'arcades : au pied de la première passe le Gard, aux flancs de la seconde les voyageurs, et au-dessus de la troisième l'eau qui prenait sa source à Uzès. Les arcades inférieures sont au nombre de six, les arcades intermédiaires au nombre de onze, et les arcades supérieures au nombre de trente-cinq.

Je montai jusques au-dessus de ces dernières, et j'entrai dans l'aqueduc. Il est assez élevé pour qu'un homme le parcoure sans trop se courber. Sa couverture est formée de pierres d'un seul morceau de huit pieds de long sur deux et demi de large, et posées à côté les unes des autres, sans crampons ni ciment.

Du sommet aérien de ce monument, qui domine toute la vallée du Gard, je vis Jadin et Huet se débattre au milieu d'une troupe de bohémiens, qui étaient sortis d'une grotte qui leur sert d'habitation lorsqu'il leur prend envie de descendre des Pyrénées. C'était un spectacle trop nouveau à mes yeux pour que je ne me hâtasse point d'aller leur porter mon aumône. Ils ne parlaient pas français, mais à l'aide de l'italien nous parvînmes à nous entendre. Ils voyageaient en France pour leur plaisir, sans autre but que d'y vivre, sans autre espoir que la charité publique, et probablement sans autre industrie que le vol. Heureusement nous étions quatre, et Jadin et moi avions nos fusils en bandoulière. J'avoue que, seul et sans armes, j'aurais trouvé la rencontre moins pittorsque et plus dangereuse.

Ce furent les invasions barbares qui mirent hors de service l'aqueduc romain : on dit même que les Visigoths, en traversant le Languedoc pour aller en Espagne, tentèrent de le détruire; mais, prêts à mettre la main à l'œuvre de destruction, ils eurent des vertiges en le voyant si grand et eux si petits, et, comme les brigands de l'Arioste, ils se prosternèrent devant le géant.

En 1564, Charles IX fit un voyage dans le midi de la France, et visita le pont du Gard. Il y fut reçu par M. le duc de Crussol, qui lui donna une fête au bord de la rivière. Au moment où le roi passait devant la grotte où nous rencontrâmes les bohémiens, il en sortit douze jeunes filles habillées en nymphes, qui lui présentèrent des pâtisseries et des confitures.

Le pont resta vierge et tel qu'il était sorti des mains de ses ouvriers antiques jusqu'en 1747, époque à laquelle on lui adossa une chaussée destinée au passage des voyageurs et des voitures. Les autorités de Nismes furent si fières de cette merveilleuse idée qui gâtait un chef-d'œuvre, qu'elles firent frapper une médaille avec cette légende : *Nunc utilius.* Il était réservé au dix-huitième siècle de déshonorer le monument que les barbares du cinquième n'avaient point osé abattre.

Nous étions tellement émerveillés de notre pont, que nous ne le quittâmes qu'à la nuit close, et ce fut encore une belle chose que de voir descendre l'ombre dans cette vallée, et de suivre sur ces pierres dorées la dégradation de la lumière. Malheureusement il n'y avait pas de lune, autrement nous serions restés, je crois, pour le voir aux rayons nocturnes, comme nous l'avions vu aux clartés du soleil. Il résulta de cette admiration exclusive que nous ne pûmes rien distinguer du paysage de Remoulins à Nismes. Lorsqu'on a vu le pont du Gard, il faut fermer les yeux, et ne les rouvrir que devant les Arènes ou la Maison carrée.

REBOUL.

Cependant il y avait à Nîmes une chose plus curieuse encore pour moi que ses monumens; c'était son poète. J'avais une lettre de Taylor pour lui, et elle portait cette singulière suscription : « A Monsieur Reboul, poète et boulanger. » J'avais lu quelques-uns de ses vers, qui m'avaient paru fort beaux ; mais il n'en était pas moins demeuré dans mon esprit prévenu quelque chose de pareil à maître Adam et à Lantara.

Ma première visite, en me réveillant dans la capitale du

Gard, fut donc à Reboul. Un jeune homme que je rencontrai en sortant de l'hôtel, et à qui je demandai son adresse, non-seulement me l'indiqua, mais, charmé sans doute de cette curiosité d'un étranger, s'offrit à me conduire; j'acceptai.

Avant d'arriver à notre but, nous passâmes devant les Arènes. Je tournai la tête d'un autre côté, afin que le colosse romain, qui devait avoir son tour, ne vînt point distraire en ce moment ni mes yeux ni mes pensées.

— Nous passons devant les Arènes, me dit mon conducteur. — Merci, je ne les vois pas, répondis-je.

Cinquante pas plus loin, il s'arrêta à l'angle d'une petite rue. — Voici la maison où demeure Reboul. — Mille grâces. Savez-vous si je le trouverai à cette heure? — Mon guide allongea la tête, afin que son regard pût plonger de biais par la porte entr'ouverte. — Il est dans sa boutique, me répondit-il, et s'éloigna.

Je restai un moment pensif et ma lettre à la main. Qui allait l'emporter, dans la réception que me préparait cet homme, ou de sa nature ou de son état? Me parlerait-il poésie ou farine, académie ou agriculture, publication ou récolte? Je savais déjà que je le trouverais grand; mais je ne savais pas si je le trouverais simple. — J'entrai.

— C'est à monsieur Reboul que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même.

— Une lettre de Taylor.

— Ah! que fait-il?

— Il poursuit la mission d'art qu'il a entreprise. Vous le savez, c'est une de ces existences dévouées à la recherche du beau, et qui passent leur vie à rêver une gloire plus grande pour leur patrie et leurs amis, sans penser qu'ils usent pour les autres leur santé et leur fortune.

— C'est bien cela; je vois que vous le connaissez. — Et il commença de lire la lettre que je lui avais remise.

Je l'examinai pendant ce temps: c'était un homme de trente-trois à trente-cinq ans, d'une taille au dessus de la moyenne, avec un teint d'un brun presque arabe, des cheveux noirs et luisans, des dents d'émail. Arrivé à mon nom, il reporta son regard de la lettre à moi, et je m'aperçus seulement alors qu'il avait des yeux magnifiques, de ces yeux indiens, veloutés et puissans, faits pour exprimer l'amour et la colère.

— Monsieur, me dit-il, je n'ai vraiment que des obligations au baron Taylor, et je ne sais comment je m'acquitterai jamais envers lui. — Ce fut moi qui m'inclinai à mon tour. — Mais, continua-t-il, voulez-vous me permettre d'agir franchement et librement avec vous?

— Je vous en supplie.

— Vous venez voir le poète et non le boulanger, n'est-ce pas? Or je suis boulanger depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; de quatre heures du soir à minuit je suis poète. Voulez-vous des petits pains? restez; j'en ai d'excellens. Voulez-vous des vers? revenez à cinq heures; je vous en donnerai de mauvais.

— Je reviendrai à cinq heures.

— Marie! (En ce moment deux ou trois pratiques entrèrent.) Vous voyez, me dit-il, nous n'aurions pas un instant. — Et il les servit. Presque en même temps, la porte du fournil s'ouvrit, et un garçon parut.

— Le four est chauffé, maître.

— Envoyez Marie à la boutique; je l'ai déjà appelée, mais elle n'a pas entendu: j'enfournerai moi-même. — Une femme d'un certain âge vint prendre sa place au comptoir. — A cinq heures, me dit-il. — Oh! certes! — Et il rentra pour cuire son pain.

Je sortis, singulièrement préoccupé de ce mélange de simplicité et de poésie. Tout cela était-il de la manière ou de la nature? Cet homme jouait-il une comédie ou suivait-il naïvement le double mécanisme de son organisation? C'était ce que la suite devait m'apprendre.

Je marchai au hasard pendant les trois heures qui devaient séparer cette première entrevue de la seconde; je ne sais trop ce que je vis: j'étais plongé dans les abstractions sociales. Ce peuple, duquel tout est sorti depuis cinquante ans, après avoir donné à la France des soldats, des tribuns et des maréchaux, allait donc lui fournir des poètes. Le regard de Dieu avait pénétré au plus profond de notre France: ce peuple avait son Lamartine.

Je revins à l'heure dite; Reboul m'attendait à une petite porte d'allée. Sa boutique, toujours ouverte, était confiée, pour les simples détails de la vente, à cette femme de confiance qui l'avait déjà remplacé le matin. Il fit quelques pas au devant de moi. Il avait changé de costume: celui qu'il portait était très simple, mais très propre, et tenait un milieu sévère entre le peuple et la bourgeoisie.

Nous montâmes un petit escalier tournant, et nous nous trouvâmes au seuil d'un grenier sur le plancher duquel était amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes. Nous nous engageâmes dans une des petites vallées que ces montagnes nourricières formaient entre elles, et au bout de dix pas nous nous trouvâmes à la porte d'une chambre.

— Nous voilà, me dit Reboul en la refermant derrière nous, séparés du monde matériel; à nous maintenant le monde des illusions. Ceci est le sanctuaire: la prière, l'inspiration et la poésie ont seuls le droit d'y entrer. C'est dans cette chambre bien simple, vous le voyez, que j'ai passé les plus douces heures que j'ai vécu: celles du travail et de la rêverie.

En effet, cette chambre était d'une simplicité presque monastique: des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, formaient tout l'ameublement; quant à la bibliothèque, elle se composait de deux volumes: la Bible et Corneille.

— Je commence, lui dis-je, à comprendre votre double vie, qui jusqu'à présent me paraissait inconciliable.

— Rien n'est plus simple cependant, me répondit Reboul, et l'une sert l'autre: quand les bras travaillent, la tête se repose, et quand les bras se reposent, la tête travaille.

— Mais pardon de mes questions.

— Faites.

— Étiez-vous d'une famille élevée?

— Je suis fils d'ouvrier.

— Vous avez reçu quelque éducation, au moins?

— Aucune.

— Qui vous a fait poète?

— Le malheur.

Je regardai autour de moi; tout semblait si calme, si doux, si heureux dans cette petite chambre, que le mot malheur prononcé ne paraissait pas devoir y trouver d'écho.

— Vous cherchez une explication à ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas? continua Reboul.

— Et je ne la trouve point, je l'avoue.

— N'êtes-vous jamais passé sur une tombe sans vous en douter?

— Si fait; mais j'y voyais l'herbe plus verte et les fleurs plus fraîches.

— Eh bien! c'est cela: j'avais épousé une femme que j'aimais; ma femme est morte.

Je lui tendis la main. — Alors, comprenez-vous? continua-t-il. Je ressentis une grande douleur que je cherchai vainement à épancher. Ceux qui m'avaient entouré jusqu'alors étaient des hommes de ma classe, aux âmes douces et compatissantes, mais communes; au lieu de me dire: Pleurez, et nous pleurerons avec vous, ils tentèrent de me consoler. Mes larmes, qui ne demandaient qu'à se répandre, refluèrent vers mon cœur et l'inondèrent. Je cherchai la solitude, et, à défaut d'âmes qui pussent me comprendre, je me plaignis à Dieu. Ces plaintes solitaires et religieuses prirent un caractère poétique et élevé que je n'avais jamais remarqué dans mes paroles; mes pensées se formulèrent dans une idiome presque inconnu à moi-même, et comme elles tendaient au ciel, à défaut de sympathies sur la terre, le Seigneur leur donna des ailes, et elles montèrent vers lui.

— Oui, c'est cela, lui dis-je, comme s'il m'avait expliqué la chose du monde la plus simple, et je comprends maintenant: ce sont les vrais poètes qui le deviennent ainsi. Combien d'hommes à talent à qui il ne manque qu'un grand malheur pour devenir hommes de génie! Vous m'avez dit

d'un seul mot le secret de toute votre vie; je la connais maintenant comme vous-même.

— Puis, ajoutez aux douleurs privées les douleurs publiques : songez au poète qui voit tomber autour de lui, comme les feuilles au mois d'octobre, toutes les croyances religieuses, toutes les convictions politiques, et qui reste comme un arbre dépouillé à attendre un printemps qui ne viendra peut-être plus. Vous n'êtes pas royaliste, je le sais; aussi je ne vous parlerai point de notre vieille monarchie, cette reine qui s'en va comme une servante qu'on chasse; mais vous êtes religieux. Figurez-vous donc ce que c'est que de voir les images saintes auxquelles, enfant, votre mère vous a conduit pour faire votre prière, abattues, foulées aux pieds des chevaux, traînées dans la boue; figurez-vous ce que c'est que de voir de pareilles choses à Nîmes, dans cette vieille cité de discordes civiles, où presque tous les souvenirs sont de haine, où le sang coule si vite et si longtemps ! Oh ! si je n'avais pas eu la poésie pour me plaindre et la religion pour me consoler, mon Dieu ! que serais-je devenu?

— Nous avons tous vu de pareilles choses, croyez-moi; c'est ce qui fait qu'à cette heure chaque poète sera au besoin un homme social. Le domaine de la poésie s'est agrandi du champ de la politique; tes révolutions l'ont labouré avec l'épée; nos pères l'ont engraissé avec le sang : semons-y la parole, et les croyances y repousseront.

— Vous avez un royaume tout entier, vous, le théâtre : moi, je n'ai qu'un jardin; n'importe, j'y cultiverai des fleurs, et j'en ferai des couronnes que je vous jetterai.

— Vous ne m'avez pas donné rendez-vous pour me faire des complimens, mais pour me dire des vers.

— Le désirez-vous sincèrement, ou n'est-ce qu'une affaire de curiosité ou de politesse?

— Je croyais que nous nous connaissions assez pour nous épargner l'un à l'autre de pareilles questions.

— C'est juste, je suis à vous; quand je vous ennuierai, vous m'arrêterez, et tout sera dit.

Il commença. Dès les premiers vers, je remarquai dans sa voix cette intonation qui appartient essentiellement à l'école moderne, cette manière de dire qui m'avait si souvent frappé chez de Vigny, chez Lamartine et chez Hugo; et cependant Reboul ne connaissait à cette époque aucun de ces hommes. Cela me prouvait une chose dont je me doutais depuis longtemps, c'est qu'il y a dans les vers modernes une mélodie entièrement absente des vers de l'ancienne école. Pendant qu'il parlait, j'examinais cet homme : sa physionomie avait pris un caractère nouveau, celui de la foi. Une grande conviction intérieure se manifestait au dehors à mesure qu'il lisait et selon ce qu'il lisait.

Nous passâmes ainsi quatre heures, lui me versant de la poésie à flots, et moi disant toujours : Encore. Je ne lui fis pas grâce d'un tiroir de son bureau : tout en sortit, manuscrits, cahiers, feuilles volantes; enfin je lui indiquai du doigt un dernier brouillon. — Quand à celui-ci, me dit-il, vous le lirez vous-même plus tard, demain. — Pourquoi? — Parce que ce sont des vers que je vous ai adressés. Je les ai griffonnés en vous attendant. Mais, à cette heure, allons voir les Arènes; et, soyez tranquille, nous n'aurons fait que changer de poésie; seulement, je vous ai réservé la meilleure pour la dernière.

La maison de Reboul était, comme je l'ai dit, voisine des Arènes; au bout de la première rue que nous prîmes, nous nous trouvâmes donc en face d'elles. C'était, après l'arc de triomphe et le théâtre d'Orange, le premier grand monument romain que je voyais. Nous en fîmes le tour au pas ordinaire de deux hommes qui marchent en causant, et cette promenade nous prit près d'un quart d'heure, après lequel nous nous retrouvâmes à la porte. Reboul se fit reconnaître du concierge; et quoique l'heure de la visite fût passée, Reboul, en sa qualité de compatriote et de voisin, en obtint l'ouverture. Cinq francs que je glissai dans la main du moderne Janitor me placèrent immédiatement assez haut dans son esprit pour qu'il m'accordât sans difficulté la demande que je lui fis de rester, même après que Reboul, à qui je ne pouvais décemment faire passer la nuit en plein air, serait parti. Cependant il voulut m'accompagner dans ma première visite intérieure; en conséquence, nous commençâmes, en dedans et sous la galerie inférieure, la même promenade circulaire que nous venions de faire en dehors; puis nous passâmes à la galerie supérieure, et de là, par un vomitoire, nous entrâmes dans le cirque.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet que produit, vue au clair de lune, cette ruine gigantesque. Certes, l'Italie offre de plus grands vestiges, et le cirque de Titus est bâti sur des proportions plus colossales encore que celui d'Antonin (1); mais on y parvient par des gradations qui vous ont conduit au spectacle qui vous attend. On a traversé pour y arriver le panthéon d'Agrippa, les restes du Capitole et l'arc de Titus; enfin on est à Rome, la ville des grands hommes et des grandes choses. Mais à Nîmes, au milieu de notre France moderne, sur une terre où aucun jalon ne prépare la pensée à la vue de ces restes étranges d'une civilisation oubliée, le squelette du géant dépasse toutes les prévisions de l'esprit, toutes les limites de l'imagination, toutes les proportions de la pensée.

Reboul s'aperçut facilement de l'effet que cet aspect produisait sur moi. — Vous n'avez plus besoin de personne, me dit-il; tout ce que je pourrais vous dire ne vaudrait pas ce que vous diront ces ruines. Je vous laisse avec le spectre d'un monde; interrogez-le.

Je lui tendis la main avec un signe de tête. Il rentra par un des vomitoires. J'entendis ses pas résonner quelque temps encore dans les profondeurs de l'amphithéâtre, puis s'éloigner, puis s'éteindre, et je restai seul avec le silence.

La nuit était belle, quoiqu'un peu nuageuse : la lune, qui avait atteint sa plus grande circonférence, perçait cette atmosphère transparente du Midi de rayons pâles et froids, mais suffisans à éclairer; on eût dit un crépuscule du nord. De temps en temps le mistral soufflait par brises, s'engouffrait dans les galeries, battait des ailes comme un aigle, et sortait par les ouvertures dont la main des hommes ou le pied du temps ont troué l'antique édifice. Ce bruit avait quelque chose d'indistinct qui glaçait l'âme et faisait frissonner le corps : tantôt on eût dit les rugissemens des bêtes, et tantôt les gémissemens des gladiateurs; parfois aussi un grand nuage passait entre la lune et la terre. Alors une ombre était jetée sur les Arènes, comme un crêpe sur un cercueil : on cessait un instant de distinguer les détails perdus dans l'obscurité; puis peu à peu, comme si la main de Dieu eût tiré un bout du suaire, le cadavre commençait à reparaître, étendu et mutilé.

Je restai deux heures ainsi, reconstruisant dans ma pensée le monument en ruines et la société éteinte : toutes les places qu'avait occupées cette grande génération romaine étaient encore visibles, et pouvaient être repeuplées. Les quatre premiers gradins, à compter du sol, étaient réservés aux principaux personnages de la colonie; les places en étaient séparées, et chaque famille noble avait la sienne marquée à son nom. A la porte du nord s'élevait encore l'estrade consulaire, et à la porte du midi, la loge des prêtresses. Au-dessus d'elles, deux cintres noirs indiquaient les voûtes où se retiraient, en cas de pluie, les privilégiés de César et de Dieu. Les dix gradins suivans, séparés des quatre premiers par un mur, étaient réservés aux chevaliers, qui y entraient ou en sortaient par quarante-quatre issues. Dix autres gradins encore étaient réservés au peuple, qui y arrivait par trente vomitoires; enfin la populace et les esclaves couronnant cette grande spirale renversée se tenaient entassés et debout contre l'attique, dans laquelle on plantait les mâts qui tendaient le velarium.

Les jours de fête, c'est-à-dire les jours où le sang devait couler, trente mille spectateurs couvraient les gradins, encombraient les vomitoires, et se cramponnaient aux poutres. Mais il arrivait parfois qu'au moment où la bête et l'homme

(1) Quelques-uns attribuent les constructions des Arènes à Antonin; d'autres, et ceux-là s'appuient sur une inscription retrouvée, leur donnent pour fondateur un des membres de la famille Florienne.

commençaient à lutter l'un contre l'autre, quelque orage venait à passer, et se fondait en pluie et en éclairs sur l'amphithéâtre. Alors on faisait rentrer le gladiateur dans sa prison et le lion dans sa fosse ; les trente mille spectateurs se levaient spontanément et passaient de l'enceinte dans les galeries. La pluie ne trouvait plus à mouiller que la pierre, et l'on eût cru le monument vide, si l'on n'eût entendu, comme des abeilles dans leur ruche, bourdonner le peuple sous ses arceaux. Pendant ce temps, l'animal léchait ses blessures, et l'homme étanchait son sang : mais dès qu'un rayon de soleil reparaissait, séchant ces gradins disposés en pente de manière à laisser écouler l'eau, aussitôt que le sable avait bu la pluie, du moment que le consul reparaissait à sa place, les trente mille spectateurs rentraient par les cent vomitoires, se répandaient de nouveau sur les gradins, reprenaient leurs places un instant vides, et les grilles de l'arène rouvertes donnaient de nouveau passage au lion et au gladiateur.

L'endroit où j'étais assis se trouvait être un des mieux conservés de l'amphithéâtre : à mes pieds, douze ou quinze gradins conduisaient sans interruption jusqu'au sol. Je descendis cet escalier gigantesque, dont les marches supérieures ont jusqu'à quinze cents pieds de circonférence, et je me trouvai sur le sol même de l'arène. Aux deux flancs de l'enceinte, et en face l'une de l'autre, on voit encore les portes qui donnaient entrée aux combattans.

Lors de l'invasion des barbares, les Visigoths trouvèrent l'amphithéâtre, qui n'avait encore que trois siècles d'existence, parfaitement conservé, et le convertirent en citadelle, et, en conséquence de sa nouvelle destination, flanquèrent la porte orientale de deux tours, qui restèrent debout jusqu'en 1809. Les Sarrasins, battus à Poitiers par Charles Martel, se réfugièrent à leur tour derrière ses murailles. Le vainqueur les y poursuivit, et toute la partie extérieure du colosse garde encore la trace des flammes qu'allumèrent les assiégeans. Les barbares expulsés, une garnison s'établit dans la forteresse antique et donna naissance à l'association des Arènes, composée de chevaliers liés entre eux par serment de les défendre jusqu'à la mort. Ces chevaliers furent à leur tour chassés par le mouvement des communes, et le peuple qui succède à tout, fonda dans l'enceinte de l'amphithéâtre une colonie qui subsistait encore en 1810, et qui se composait de trois cents maisons habitées par deux mille habitans.

Je ne sais quand je serais sorti de ces magnifiques ruines, si trois heures du matin n'avaient sonné. Je pensai qu'il était temps enfin de les quitter. Je réveillai le concierge, et avec grand'peine je rentrai à l'hôtel.

AIGUES-MORTES.

Le lendemain, pendant que nous déjeunions, notre hôte monta.—Ces messieurs, nous dit-il, sont sans doute venus à Nîmes pour la Ferrade ?

— Qu'est-ce que cela ? répondis-je.

— Ah ! monsieur, c'est une grande fête.

— Et que se passe-t-il dans cette fête ?

— On marque les taureaux de la Camargue.

— Où cela ?

— Dans le Cirque.

— Et quand ?

— Dimanche prochain.

Nous nous regardâmes, Jadin et moi ; nous avions grande envie de voir une ferrade, mais malheureusement notre temps était compté : nous n'étions encore qu'au mercredi, et nous ne pouvions décemment rester à Nîmes jusqu'au dimanche. Nous fîmes cette objection à notre hôte.

— Mais, nous dit-il, si ces messieurs avaient l'intention de faire une excursion dans les environs de Nîmes ?

— Nous comptions aller à Aigues-Mortes et à Saint-Gilles.

— A merveille ! Ces messieurs peuvent partir aujourd'hui, aller coucher à Aigues-Mortes, y rester demain et après-demain, et revenir par Saint-Gilles.

— Que dites-vous de cela, Jadin ?

— Je dis que notre hôte est un grand stratégiste.

— Eh bien ! alors, le cheval au cabriolet, et partons.

Je courus à l'instant chez Reboul, qui devait nous venir chercher pour nous faire les honneurs de Nîmes. Je lui fis part de notre nouvelle combinaison, qu'il approuva, tout en se désolant de ne pouvoir nous accompagner. Aigues-Mortes était sa ville de prédilection ; Aigues-Mortes était la source où il allait puiser de la poésie quand sa verve était tarie ; Aigues-Mortes enfin lui avait inspiré quelques-uns de ses plus beaux vers ; de sorte qu'il aimait cette ville comme on aime une maîtresse poitrinaire, que l'on voit mourir sous ses yeux. Enfin, si je n'avais pas depuis longtemps désiré voir la cité de Saint-Louis, cet enthousiasme de Reboul pour la Damiette française m'aurait inspiré le désir d'y faire un pèlerinage.

Une demi-heure après, nous roulions au grand trot sur la route de Montpellier.

Notre cabriolet ne put nous mener que jusqu'à Lunel, une route de traverse conduisant seule à la pauvre ville perdue, où aucun commerce n'attire ; il faut être historien, peintre ou poète pour la visiter. A mesure que nous avancions, le terrain, en se nivelant, annonçait les approches de la mer. Bientôt nous nous trouvâmes engagés au milieu d'immenses marais, coupés par de grandes flaques d'eau, au milieu desquelles s'élevaient des îles couvertes de roseaux et de tamaris. A l'horizon, nous apercevions, vers notre gauche, une grande et belle forêt de pins d'Italie, le roi des arbres méridionaux ; à leurs pieds et en face de nous, une ligne d'azur, qui était la mer ; enfin, à notre droite, un massif d'arbres, ombrageant une métairie, derrière lequel se cachait la ville que nous allions chercher. Plus nous avancions, plus le paysage prenait un caractère triste et silencieux : aucun être vivant, si ce n'est quelque héron effrayé par nous, qui s'enlevait en jetant un cri aigu, ou quelque mouette blanche, se balançant insoucieusement sur l'eau, n'animait cette solitude. Enfin nous nous trouvâmes sur une chaussée jetée au milieu de deux étangs grands comme des lacs. Au milieu de cette chaussée s'élevait une tour (1), contemporaine de saint Louis, ouverte à qui veut passer, sans garde pour la défendre, et colorée de cette merveilleuse teinte feuille-morte que le soleil du Midi donne aux monumens qu'il éclaire. Cependant, comme nous nous en approchions, nous vîmes se lever une espèce de douanier, concierge fiévreux de cette marécageuse poterne ; mais, voyant à notre costume et à notre bagage que nous n'étions pas des contrebandiers, il alla se rasseoir, tout en tremblotant, sur une chaise placée au soleil et contre un mur. Un chien couché près de lui semblait subir comme lui l'influence méphitique de ce triste séjour ; c'était un groupe d'une tristesse profonde, et qui semblait singulièrement en harmonie avec le paysage. Nous nous approchâmes de cet homme, et, pour lier conversation avec lui, nous lui demandâmes s'il y avait encore loin de l'endroit où nous étions à Aigues-Mortes. Il nous répondit que dans dix minutes nous apercevrions la ville, et que dans trois quarts d'heure nous y serions arrivés. Nous nous informâmes alors s'il y avait longtemps qu'il habitait ce poste. Il nous répondit qu'il y avait quatre ans. Il y était venu fort et bien portant ; quatre étés avaient suffi pour le réduire en l'état où il était. Le malheureux mourait aux frais du gouvernement ; il est vrai qu'il ne lui coûtait pas cher, on lui donnait cent écus par an pour cela. Nous nous étonnâmes que, connaissant l'influence de la localité, il eût accepté cette place.—

(1) La tour Charbonnière

Que voulez vous? — nous répondit-il, — il faut bien vivre!

Nous continuâmes notre route, admirant à quel degré peut être portée la résignation humaine, et, comme nous l'avait dit notre moribond, au bout de dix minutes, nous aperçûmes Aigues-Mortes, ou plutôt ses murailles; car pas une maison ne dépasse les remparts, et la cité gothique semble un bijou soigneusement enfermé dans un écrin de pierre.

Quelque envie que les Aigues-Mortains aient de faire remonter la fondation de leur ville à Marius, qui, au dire de Claude Ptolémée, ayant assis son camp sur le Rhône, profita du loisir que lui laissaient les Teutons pour faire creuser, depuis la partie navigable du fleuve jusqu'à la mer, un large canal par lequel pussent remonter les bateliers qui fournissaient des provisions de bouche à son armée, la seule époque qui ait laissé des traces réelles est le huitième siècle, pendant lequel on bâtit la tour de Matafère, qui, s'il faut en croire l'histoire générale du Languedoc, s'élevait sur l'emplacement actuel de la ville. Vers le même temps, une abbaye de Bénédictins s'établit à une demi-lieue d'Aigues-Mortes, près de la route qui conduit à Nîmes; on la nommait Psalmodi, à cause de ce chant perpétuel que ses moines faisaient entendre, et qui, comme le dit Grégoire de Tours, qui l'appelle *Psalterium perpetuum*, était alors en usage dans quelques couvens. Cette abbaye, détruite en 725 par les Sarrasins, fut rebâtie en 788 par Charlemagne, qui lui donna la tour de Matafère. Dès ce moment, les paysans des environs, trouvant sur un même point protection temporelle et spirituelle, bâtirent leurs maisons à l'entour de la forteresse, qui ne tarda pas à échanger son nom contre celui des eaux dormantes qui l'environnaient.

Au douzième siècle, la ville d'Aigues-Mortes, protégée par le couvent de Psalmodi, et par les seigneurs de Toulouse, était devenue une cité maritime. S'il faut en croire Bernard de Trévise, chanoine de Maguelonne, auteur du roman de *Pierre de Provence*, et qui vivait vers 1160, elle recevait dans son port des navires de Gênes, de Constantinople et d'Alexandrie. Il est vrai qu'Astruc, dans ses mémoires sur l'histoire de Languedoc, a prétendu que ce passage avait été intercalé par Pétrarque. La chose est possible; mais il n'en fallait pas moins qu'Aigues-Mortes eût une certaine importance, puisque saint Louis la choisit, vers la moitié du treizième siècle, pour y rassembler la flotte qu'il devait commander.

A cette époque, la France était loin d'avoir l'étendue qu'elle a aujourd'hui; elle ne possédait que l'Orléanais, l'Ile-de-France et la Picardie, domaine originaire de la couronne; le Berry, acheté par Philippe Ier; la Normandie et la Touraine, confisquées sur le roi Jean par Philippe-Auguste, et ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que Philippe-le-Hardi hérita du Languedoc; de sorte qu'elle ne pouvait disposer d'aucun port sur la Méditerranée.

Louis IX commença donc par s'assurer de celui de Marseille, qui lui fut offert par sa belle-sœur Béatrix, comtesse de Provence. Mais comme il ne lui suffisait pas; que Montpellier et ses dépendances relevaient du roi d'Aragon; que l'ancien port d'Agde et le nouveau port de Saint-Gilles appartenaient au comte de Toulouse, vassal remuant et infidèle, il proposa à l'abbé de Psalmodi de lui faire la cession du port d'Aigues-Mortes contre une vaste étendue de terrains qu'il possédait auprès de Sommières, sur les bords du Vidourle. L'échange fut accepté, et l'acte de cession passé au mois d'août 1248. Ce fut alors que, pour encourager de nouveaux colons à venir se fixer dans la ville qu'il venait d'acquérir, Louis IX, par lettres-patentes données dès 1246, affranchit les habitans d'Aigues-Mortes de toutes tailles et de tout impôt, de tout emprunt volontaire ou forcé, et de tout péage sur leurs denrées dans l'étendue des domaines du roi; les exempta de fournir des hommes pour le service militaire, hors des diocèses de Nîmes, d'Uzès et de Maguelonne; leur donna la jouissance commune des pêcheries et pâturages qui les environnent, ainsi que le droit de chasse sur leur territoire; enfin, il leur reconnut la faculté d'élire tous les ans, parmi eux, quatre consuls, investis de l'autorité municipale, le roi se réservant seulement la nomination du juge, qu'il s'imposa l'obligation de ne point choisir parmi les habitans de la ville, et du capitaine viguier ou châtelain. Ces concessions, immenses pour cette époque, eurent les résultats qu'en attendait Louis IX; les habitans affluèrent dans la ville affranchie. Le port, entièrement restauré aux dépens de plusieurs monumens des environs, et même, s'il faut en croire Gariel, des vieux tombeaux de l'église de Maguelonne, reçut, vers le milieu de l'année 1248, une flotte nombreuse, que joignit au mois d'août Louis IX lui-même, précédé de l'oriflamme, et portant la panetière et le bourdon, insignes de son pèlerinage. Enfin, le 25 août, les mille vaisseaux du roi, montés par trente-six mille soldats, sortirent de la rade, faisant voile pour l'île de Chypre, où ils devaient faire jonction avec le reste de la flotte qui était partie de Marseille. C'est l'un des huit cents vaisseaux sortis du port de cette dernière cité que montait, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, le sire de Joinville, naïf et poétique historien de cette première croisade.

Chacun sait comment cette entreprise échoua, malgré la prise de Damiette; comment, dans le séjour qu'ils firent dans cette cité en attendant la crue du Nil et les secours que le comte de Poitiers devait amener de France, les soldats du Seigneur se corrompirent au point qu'il y avait, dit Joinville, des lieux de prostitution tenus par les gens du roi jusqu'à l'entour du pavillon royal, et comment enfin, après la victoire de Mansourah, où fut tué le comte d'Artois, la disette, la maladie et le feu grégeois faisaient de tels ravages dans l'armée chrétienne, que, ne pouvant plus marcher sur le Caire, il fallut que Louis IX songeât à la retraite (1). Ce fut dans cette retraite, ou plutôt dans cette déroute, que le roi fut atteint, enveloppé et fait prisonnier à Munieh, puis conduit à Mansourah, où le sultan offrit de lui rendre la liberté pour huit mille besans. «Un roi de France, répondit Louis IX, ne se rachète pas pour de l'argent, il s'échange contre un empereur ou contre une ville; prenez Damiette pour ma rançon et les huit mille besans d'or pour celle de mon armée.» Malgré la mort du sultan, qui arriva sur ces entrefaites, le traité fut conclu à ces conditions entre les Mamelucks et *le plus fier chrétien qu'on ait jamais vu en Orient*.

Le roi s'embarqua aussitôt à Alexandrie; mais au lieu de revenir en France, il fit voile pour la Terre-Sainte, où il resta trois mois, attendant toujours d'Europe les secours d'hommes et d'argent qui n'arrivèrent point. Ce fut là qu'en 1252 il apprit la mort de sa mère: cette nouvelle le détermina à revenir en France. Il s'embarqua au port de Saint-Jean-d'Acre, et le 17 juillet 1254 il aborda aux îles d'Hyères.

Cependant Louis IX, qui, dans l'espérance d'une seconde croisade, continuait de porter la croix sur ses habits, était parvenu à rétablir la paix dans le royaume. A peine vit-il qu'il pouvait quitter la France sans danger, qu'il convoqua le parlement de Paris, s'y présenta, portant entre ses mains la couronne d'épines de Notre-Seigneur, et ordonna une seconde prise d'armes. Ce fut alors qu'il conçut le dessein d'entourer de remparts la ville d'Aigues-Mortes; et, comme le souverain pontife était né à Saint-Gilles et était parvenu au trône papal après avoir été successivement soldat, avocat au parlement de Paris, et secrétaire du roi, il s'en ouvrit à lui.

Ce fut pendant que le roi tenait sa cour à Saint-Gilles, en attendant les vaisseaux génois, au milieu des fêtes données aux ambassadeurs de Michel Paléologue, que la ligne où devait s'élever les fortifications fut tracée autour d'Aigues-Mortes. Le roi voulut qu'elles eussent le contour, l'élévation et la forme de celles de Damiette, afin qu'elles rappelassent éternellement la victoire qui avait ouvert la première croisade. Mais au moment où on allait en poser les premières pierres, les vaisseaux attendus arrivèrent, conduits par le comte Alphonse, et déterminèrent le départ du roi.

Le premier juillet 1270, saint Louis quittait les côtes de France, et, le 25 août suivant, il expirait sur la cendre, à

(1) Voir le Voyage au Sinaï.

l'endroit même où l'envoyé de Rome trouva Marius assis sur les ruines de Carthage.

Et ainsi, dit Joinville, *comme Dieu est mort pour son peuple, aussi semblablement a mis le saint roi Louis son corps en danger et aventure de mort pour le peuple de son royaume.*

Fidèle héritier, comme il avait été brave soldat et fils pieux, Philippe-le-Hardi ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il se souvint des intentions de son père à l'égard d'Aigues Mortes. A son ordre, la ceinture de remparts qui l'enveloppe encore aujourd'hui s'éleva sur le plan arrêté, de sorte que nous pouvons encore aujourd'hui, à l'aspect de ces murailles, sur lesquelles ont passé près de huit siècles, rebâtir la ville orientale que nous irions aujourd'hui chercher vainement à l'embouchure du Nil.

On peut facilement se faire une idée de la curiosité avec laquelle nous approchions de ces remparts historiques, qui, outre leurs souvenirs merveilleux, sont le modèle le plus intact que nous ait laissé de ses fortifications cette civilisation religieuse et militaire du treizième siècle. Aigues-Mortes avait bien encore d'autres souvenirs plus récens que ceux dont nous venons de raconter quelque chose, une trahison de Louis de Malapue, qui livra, momentanément, ces murailles saintes aux Bourguignons ; une entrevue politique de Charles-Quint et de François Ier ; une forêt brûlée par Barberousse ; l'empoisonnement des calvinistes dans la tour de Constance ; enfin, la construction d'un canal ordonnée par Louis XV. Mais qu'étaient pour nous toutes ces anecdotes locales auprès des magnifiques pages écrites par Louis IX et Philippe le Hardi sur le livre de pierre qui s'ouvrait à nos yeux ?

Nous entrâmes à Aigues-Mortes par la porte du château ; et ce fut alors que la vérité de la description de Reboul me revint à l'esprit :

> Et puis nous irons voir, car décadence et deuil
> Viennent toujours après la puissance et l'orgueil,
> Nous irons voir auprès de l'eau stationnaire
> Aigues-Mortes aux vingt tours, la cité poitrinaire,
> Qui meurt comme un hibou dans le creux de son nid,
> Comme dans son armure un chevalier jauni,
> Comme au soleil d'été qu'il croit être propice
> Un mendiant fiévreux dans la cour d'un hospice.

Et en effet, Aigues-Mortes, qui renferma dans ses remparts jusqu'à dix mille habitans, en est réduite à une population de deux mille six cents âmes ; de sorte que, comme sa ceinture de pierre ne peut se rétrécir à mesure que la ville maigrit, un quart des maisons est fermé, l'autre tombe en ruines, le troisième a été rendu à l'agriculture, et fait place à des jardins et à des champs labourés, tandis que le quatrième contient les restes de ces malheureux décimés par la fièvre, et qui achèvent de mourir dans ces maisons basses qu'on est forcé de recrépir chaque année, tant l'air est humide et pénétrant.

Quant aux habitans, leurs anciens priviléges, la situation de leur ville au milieu des marais, l'air méphitique qu'ils respirent, ont eu sur eux un effet moral, aussi visible et aussi grand que l'effet physique. Ne demandez pas aux Aigues-Mortais l'ardente vivacité des méridionaux, cette turgescence vitale qui se répand dans les paroles et les gestes des Languedociens et des Provençaux ; non, ils vous répondront, avec l'accent triste et indolent des hommes du Nord, qu'ils ne peuvent pas dépenser leur énergie inutilement, n'ayant pas trop de toutes leurs forces pour vivre.

Nous eûmes grand'peine à trouver une auberge ; car Aigues-Mortes, n'ayant ni industrie ni commerce, ne pêchant et ne chassant, comme les tribus sauvages, que pour vivre elle-même, est à peine visitée une fois l'an par un artiste ou par un poète aux souvenirs religieux, qui viennent, la plume ou le crayon à la main, chercher les traces du pèlerin royal dont le souvenir est resté si vivant dans cette ville morte. Heureusement nous nous souvînmes d'une lettre que Reboul nous avait donnée pour le maire d'Aigues-Mortes, M. Jean Vigne, et l'idée nous prit d'interrompre nos préparatifs dînatoires pour la porter à son adresse. Cent fois soit béni notre grand poète ! car jamais lettre de recommandation ne fut mieux reçue. M. Vigne l'eut à peine lue, qu'il déclara que nous n'aurions pas d'autre hôte que lui, et qu'il mit sa table et sa maison à notre disposition.

Si nos lecteurs ont voyagé, ils savent ce que c'est que d'arriver, fatigué et mourant de faim, dans une ville inconnue, où souvent on ne trouve ni lit, ni dîner, ni cicerone. Alors on erre, ignorant et de mauvaise humeur, passant, sans s'y arrêter, sur les endroits les plus intéressans, pareil à ces ombres désolées à qui on aurait oublié de mettre un sou dans la main pour traverser l'Achéron ; puis, après un jour d'ennui, on quitte la ville sans en emporter un seul souvenir, si ce n'est celui des heures maussades qu'on y a passées. Qu'au contraire, si harassé et endolori que l'on soit de la route, on rencontre bonne table, bon lit, hôte au visage joyeux, à l'espect investigateur, à la mémoire riche et savante ; tout autour de vous prend une bouche pour sourire et pour raconter, les traditions s'entassent sur votre chemin, vos heures sont trop courtes pour tout ce que vous avez de lieux saints à visiter et de traditions pittoresques à entendre. Les jours passent rapides et animés au milieu de cette famille nouvelle, créée par l'hospitalité, et vous quittez la ville qui vous a reçu ainsi comme vous quitteriez une seconde ville natale qui vous était inconnue à vous-même, et où vous avez retrouvé des amis oubliés, emportant pour la vie la mémoire d'une amitié de quelques heures.

Voilà ce qui nous arriva à Aigues-Mortes, et, il faut le dire, dans une partie des villes que nous visitâmes pendant tout le cours de notre voyage : il n'y a qu'à Paris que l'hospitalité est une vertu tout à fait inconnue : c'est qu'à Paris, il faut l'avouer, on n'a véritablement de temps, de place et d'argent que pour soi.

Notre hôte avait tout cela à notre service, lui. Nous n'acceptâmes, il est vrai, que son temps, ses chambres et ses dîners ; mais nous en usâmes sans façon et largement. Il allait se mettre à table comme nous arrivions ; on ajouta deux couverts, et nous entrâmes incontinent en possession de nos droits de voyageurs recommandés.

Nous vîmes avec plaisir que notre hôte, tout maire d'Aigues-Mortes qu'il était, ne paraissait nullement soumis à l'influence de l'air qui attaquait ses administrés. Nous lui en fîmes nos complimens bien sincères. Il nous expliqua alors que ces fièvres si redoutées n'atteignaient que les malheureux qui, après un long et pénible travail, ne trouvaient dans leurs maisons ni la nourriture saine ni l'abri salubre qui dans tous les pays sont les premières conditions d'une bonne santé. Toutes les personnes possédant quelque fortune et pouvant prendre les précautions d'hygiène et de température les plus simples, échappaient, nous assura-t-il, comme lui, au fléau caniculaire. Il y avait quarante ans qu'il habitait impunément Aigues-Mortes, et il espérait bien l'habiter quarante ans encore sans avoir rien à démêler avec aucune maladie. C'est ce que nous lui souhaitâmes de tout notre cœur en nous retirant dans les chambres qu'il nous avait fait préparer avec l'ingénieuse recherche de la plus comfortable hospitalité (1).

Aussi dormions-nous à poings fermés dans les meilleurs lits que nous eussions eus depuis notre départ de Paris, lorsque, le lendemain matin, à huit heures, notre hôte entra dans notre chambre.

— Pardieu ! nous dit-il, il faut convenir que vous jouez de bonheur !

— Nous nous en sommes déjà aperçus, lui répondis-je en lui tendant la main, encore à moitié endormi.

— Ah ! oui, il s'agit bien de cela ! savez-vous ce qu'on vient m'annoncer ?

— Non, ma foi.

— Qu'on vient de mettre à découvert, en enlevant des terres derrière la chaussée du Vidourle, la carcasse d'une galère de saint Louis.

— Ah bah ! qu'est-ce que vous dites donc là ?

(1) J'étais bien loin de me douter, lorsque j'écrivais ces lignes, que quatre ans après, Vigne, comme Allier, aurait cessé de vivre.

— Ma foi, ce qu'on m'annonce à l'instant. Voulez-vous voir l'homme qui m'apporte cette nouvelle?

— Oui, sans doute! Jadin, arrivez donc, paresseux!

— J'entends bien, répondit Jadin; mais c'est que je m'habille.

— François! — Un homme entra. — Voyons, mon ami, continua notre hôte, qu'est-ce que tu viens me dire?

— Je viens vous dire qu'en tirant de la terre d'un côté pour la reporter de l'autre, nous avons mis à découvert un grand bateau qui est long dix fois comme cette chambre; de sorte que M. René de Bernis, notre maître, m'a dit: Va-t-en donc annoncer à M. le maire d'Aigues-Mortes que nous avons retrouvé auprès du vieux canal une nef du roi saint Louis. Alors je suis venu, et voilà.

— Et c'est bien loin d'ici l'endroit où cette galère a été retrouvée?

— Oh! un quart de lieue tout au plus.

— Alors nous allons y aller, hein? dis-je en sautant à bas de mon lit.

— Vous prendrez bien le temps de déjeuner, quand le diable y serait?

— Oui, pourvu que le déjeuner ne soit pas dans le genre du dîner d'hier.

— Soyez tranquille; une côtelette, un verre de vin de Bordeaux et une tasse de café, voilà tout; cela sera prêt quand vous descendrez.

— C'est que, quoique arrivé d'hier seulement, voyez-vous, je connais déjà votre table comme si j'en faisais la carte.

— Et vous n'en êtes pas content?

— Au contraire, j'en suis trop content.

— Eh bien! soyez tranquille; aujourd'hui je vous ferai faire un dîner de marin.

— Vraiment! et où cela?

— Au Grau du Roi.

— Parole d'honneur! vous êtes un homme adorable, et si nous avons déjeuné dans une demi-heure, nous vous tresserons une couronne de chêne.

Chacun fit diligence de son côté, et lorsque nous descendîmes, tout était prêt: dix minutes après nous étions en route.

Nous étions si pressés d'arriver à la fameuse galère, que nous remîmes à un autre moment de faire le tour des remparts. Nous sortîmes par la porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, et à peine l'eûmes-nous franchie, que nous aperçûmes la Méditerranée à trois quarts de lieue de nous.

— Voilà donc, dis-je à M. Vigne, la distance qu'a parcourue la mer en se retirant?

— Ah! ah! me répondit-il, il paraît que vous partagez l'erreur générale, et que vous croyez que du temps de saint Louis la mer venait baigner nos remparts.

— Mais il me semble que Voltaire et Buffon le disent, l'un dans son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, l'autre dans sa Théorie sur de la terre.

— Eh bien! tous deux se trompent. Si vous le voulez bien, continua notre conducteur en s'interrompant, nous allons descendre dans cette barque; le plus court est de traverser l'étang de la Marette.

— Très-bien. Vous disiez donc que Buffon et Voltaire se trompaient.

— Oui, sans doute. Il fut un temps où la Méditerranée couvrait l'emplacement même où nous sommes, et devait s'étendre une lieue au moins au-delà d'Aigues-Mortes; ces étangs et ces marais en sont la preuve; mais ce temps est antérieur à saint Louis et même à Marius. Au treizième siècle, au contraire, tout prouve que la mer était déjà resserrée dans ses limites actuelles, et que la ville se trouvait, comme aujourd'hui située à une lieue environ du rivage. Une des preuves les plus irrécusables de ce que j'avance, et je vous en citerai plusieurs, c'est que nous conservons dans nos archives une information faite sous le roi Jean, en 1363, c'est-à-dire quatre-vingt-treize ans après la mort de saint Louis, pour constater l'état du port, et les réparations qu'il était urgent d'y faire. Il y est reconnu par la déposition des vieillards, dont quelques uns étaient contemporains de Philippe-le-Hardi, et dont les pères avaient assisté à l'embarquement du roi, *qu'ils ont vu l'ancien canal qui allait d'Aigues-Mortes à la mer en si bon état, que les vaisseaux et grandes barques pouvaient facilement et sans danger arriver jusqu'auprès de la ville, et que, depuis qu'il est comblé, les navigateurs n'ont plus abordé à son embouchure, au lieu que l'on appelle Bouranet, de peur d'y être pillés.* L'ancien canal, continua M. Vigne, c'est celui où nous allons nous engager en sortant de l'étang de la Marette, sur lequel nous sommes en ce moment; et il est si bien reconnu par la tradition populaire que c'est le même qu'ont suivi les galères des croisés, que de temps immémorial son embouchure porte le nom de Grau Louis (1).

— Mais, interrompis-je, que signifient aux murailles de la ville ces anneaux de fer que nous y avons vus en passant? et à quoi étaient ils bons, si ce n'est à amarrer les bâtimens?

— Voilà justement d'où est venue l'erreur, reprit notre savant cicérone. Aigues-Mortes avait un port sous ses murailles, mais un port intérieur, si je puis le dire. Ce port était l'étang de la ville, qui, à cette heure encore, n'en est distant que de quelques pas, et qui, à cette époque, et grâce aux travaux qu'y avait fait exécuter le roi, était assez profond pour y recevoir des navires de guerre. Ces navires entraient par le Grau (2) Louis dans le vieux canal, suivaient ce canal jusqu'à sa jonction avec la Grande-Roubine, et de là, par une ouverture que je vous ferai voir, entraient dans l'étang de la ville.

— En effet, voilà qui explique tout.

— Maintenant, un dernier éclaircissement encore sur la manière non pas dont la mer a abandonné la terre, mais dont la terre a repoussé la mer, et dont vous avez facilement la preuve par l'inspection des lieux. Un des bras du Rhône, qui, comme vous le savez se bifurque à Arles, et fait de la Camargue une île, vient se jeter dans la mer près d'Aigues-Mortes: eh bien! ce petit Rhône, comme on l'appelle, entraîne avec lui des sables, des graviers, des sédimens, qui, repoussés à la côte par le courant d'est, ajoutent incessamment au rivage, et forment des bancs de sable, dont les interstices, d'abord couverts d'eau, finissent à la longue par se dessécher, et forment ces dunes mouvantes que nous visiterons en revenant; mais, pour le moment, nous avons autre chose à voir, car nous voilà arrivés.

En effet, nous mîmes pied à terre sur la rive droite du vieux canal; nous en suivîmes la rive quelque temps encore; puis, franchissant un court espace de marais, nous arrivâmes aux bords du Vidourle, et nous vîmes, à un pied au-dessous de l'eau limpide de la rivière, l'avant d'un bâtiment, ou plutôt d'une grande barque, dont l'arrière était encore caché sous les sables, le déblaiement n'ayant point été poussé plus loin. La longueur visible du bâtiment était de soixante-trois pieds, sa plus grande largeur de neuf, et sa hauteur du fond de sa quille aux plats-bords de trois. Quant à la partie cachée, à en juger par le rétrécissement de la carène, il devait être tout au plus de sept ou huit pieds; ce qui donnait au bâtiment une longueur totale de soixante-douze à soixante-quatorze pieds. Ce premier examen suffit pour me convaincre que ce que nous avions sous les yeux était une barque et non une nef; les nefs de cette époque, dont il nous reste des modèles dans les manuscrits du treizième et du quatorzième siècle, ayant une forme beaucoup plus cintrée et plus matérielle, et un avant et un arrière élevés en forme de tillac.

Maintenant, qu'est-ce que cette barque? est-ce tout simplement un bateau construit pour transporter des soldats d'Aigues-Mortes au Grau Louis? Ce serait probable si sa forme allongée ne sentait l'art primitif et ne se rapprochait complétement de ces longues pirogues des mers du Sud. Or, à cette époque, Gênes, à qui saint Louis avait emprunté ses bâtimens de transport, était assez avancée en navigation pour que les formes primitives fussent déjà altérées. Il en

(1) Nous prions nos lecteurs de se reporter, pour l'intelligence de ces détails, à la carte d'Aigues-Mortes et de ses environs.

(2) De *gradus*, passage.

résulterait donc que ce serait tout simplement une barque construite par les pêcheurs de la côte eux-mêmes, dont le roi pélerin dut chercher à utiliser l'industrie et les connaissances. Enfin, quelle qu'elle fût, cette barque n'en était pas moins un monument curieux de la civilisation commerciale de nos pères.

Nous restâmes deux ou trois heures à prendre nos mesures de hauteur, de longueur et de largeur ; puis nous nous remîmes en route vers l'embouchure du vieux canal, toute comblée, à cette heure, de sables. Bientôt nous arrivâmes au lieu appelé les Tombes, et la terre commença de retentir sous nos pieds. C'est là, s'il faut en croire les traditions populaires, que furent enterrés les croisés morts pendant les deux séjours du roi à Aigues-Mortes. Enfin, après dix minutes de marche, nous arrivâmes au bord de la Méditerranée.

Déjà familier avec la mer extérieure, comme l'appelaient les anciens, ayant parcouru toutes les côtes septentrionales et occidentales de France, depuis le Havre jusqu'au golfe de Gascogne, c'était la première fois que je voyais la Méditerranée. Je reconnus la fille azurée de l'Océan et de Doris, la blonde Amphitrite, la fantasque déesse, dont la colère est rapide et inattendue comme le caprice d'une coquette, on même temps qu'elle est terrible comme la vengeance d'une reine.

Ces tombes que nous venions de fouler aux pieds, et le nom du roi donné à ce canal perdu aujourd'hui dans les sables, sont les deux seuls monumens qui restent, l'un pour les yeux, l'autre pour la pensée, du poétique passage du roi pèlerin, les murailles d'Aigues-Mortes ayant été, comme nous l'avons dit, bâties par Philippe-le-Hardi.

Noue trouvâmes une barque qui nous attendait : c'était une galanterie de notre hôte pour nous épargner un chemin inutle. Nous y montâmes tous trois. Aussitôt nos mariniers déployèrent leur voile triangulaire, et, côtoyant le rivage de la mer à la distance de cinq cents pas à peu près, nous doublâmes le phare et entrâmes triomphalement dans le Grau du Roi.

Ce fut Louis XV qui donna l'ordre d'entreprendre ce nouveau canal, qui conduit aujourd'hui d'Aigues-Mortes à la mer, et qui est devenu son véritable port. La pauvre ville, qui n'avait pour la protéger que le souvenir de son roi, avait été complètement perdue de vue par le gouvernement sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Henri IV avait bien ordonné quelques travaux lorsque la publication de l'édit de Nantes, promulgué en 1598, eut rendu quelque tranquillité à l'Etat; mais les Etats du Languedoc avaient conçu vers ce même temps le projet d'un port au cap de Cette. Ce projet, soutenu par le prévôt général de Provence, l'emporta sur la bonne volonté royale, et Aigues-Mortes, succombant dans cette lutte avec sa jeune rivale, se trouva de nouveau en proie aux exhalaisons mortelles qui s'échappaient de tous ces étangs et de tous ces marais qui ne pouvaient plus, faute de débouchés, envoyer leurs eaux à la mer. Alors les habitans aisés désertèrent leur ville; les pauvres, découragés, dévorés par la misère et la contagion, continuèrent à mourir avant le temps fixé à la fin de la vie humaine. Enfin, le gouvernement, qui ne s'était aucunement inquiété de cette effroyable dépopulation, s'aperçut qu'elle portait atteinte à ses intérêts; les bras manquaient pour exploiter les salines de Peccais; de sorte que les fermiers du roi, qui n'osaient plus, au reste, approcher d'Aigues-Mortes, furent forcés d'approvisionner ailleurs leurs greniers. L'Etat ne s'inquiéta pas de la ville déserte et moribonde, mais il s'inquiéta de cette branche de ses revenus qu'elle brisait dans son agonie.

Alors un arrêt de Louis XV, en date du 14 août 1725, ordonna la construction d'un canal, et affecta aux dépenses le produit d'une augmentation de cinq sous par minot sur l'impôt du sel; les travaux commencèrent immédiatement, et furent achevés vingt ans après.

Deux môles en maçonnerie, distans d'environ deux toises, et se prolongeant parallèlement à la distance de cent cinquante pas dans la mer, protégèrent l'écoulement des eaux, auxquelles le Vistre et le Vidourle, qui viennent s'y jeter, impriment un cours qui non seulement les entraîne vers la mer, mais encore repousse les amas de sable qui, sans cette force de répulsion, se formeraient nécessairement à son embouchure.

Nous descendîmes près du phare au moment ou un douanier, qui pêchait à la ligne, était au plus fort d'une lutte avec un énorme loup de mer qui venait, non pas de mordre à son hameçon, mais de l'avaler. Le pauvre homme n'osait tirer l'animal de l'eau, eu égard à la faiblesse de l'instrument au bout duquel il se débattait En conséquence, il avait pour le prisonnier, qui menaçait de rompre sa chaîne, tous les égards imaginables; il lui rendait de la ligne, lui en reprenait, lui en rendait encore, l'amenait jusqu'à la surface de l'eau, puis lui permettait de replonger dans ses profondeurs; le pêcheur en suait à grosses gouttes. Nous profitâmes de la circonstance pour faire avec lui un marché à forfait. Nous lui proposâmes un écu du poisson pêché ou non pêché, à nos risques et périls. Le marché fut accepté : il reçut d'une main les trois francs, et nous remit de l'autre le manche de la ligne. Nous continuâmes la même manœuvre, l'attirant doucement, comme l'avait fait le douanier, jusqu'à la surface de l'eau. Seulement, au moment où il apparut, Jadin, qui l'attendait avec ma carabine, lui envoya au travers du corps une balle qui termina la contestation. Le blessé se débattit un instant encore; mais c'étaient les dernières convulsions de l'agonie, et bientôt il revint de lui-même et le ventre en l'air flotter sur l'eau. Cependant, comme on n'osait pas se fier à la force du crin auquel il était suspendu pour lui faire traverser l'espace de dix ou douze pieds qui se trouve entre le haut de la chaussée et le niveau du canal, on mit une barque à la mer, et on alla repêcher le mort, qui pesait de six à sept livres, et qui fut immédiatement destiné à faire le fond d'une bouillabaisse.

La bouillabaisse est aux Languedociens et aux Provençaux ce que la polenta est aux Milanais, et le macaroni aux Napolitains; seulement la polenta et le macaroni tiennent de la simplicité primordiale et antédiluvienne; tandis que la bouillabaisse est le résultat de la civilisation culinaire la plus avancée. La bouillabaisse est à elle seule toute une épopée remplie d'épisodes inattendus et d'accidens extraordinaires; et il n'y a peut-être que Méry, dans la capitale, qui puisse dire combien d'espèces diverses de poissons, de polypes et de coquillages doivent participer à sa confection, et juste à quel bouillon la casserole qui la contient doit être enlevée du feu pour qu'elle mérite consciencieusement son nom significatif de *bouillabaisse*.

Notre hôte ne voulut confier à personne autre qu'à ses matelots la confection d'un mets national dont il désirait que nous emportassions un souvenir digne de sa réputation; encore se réserva-t-il la surveillance suprême de la manœuvre. Il en résulta que Jadin et moi nous nous trouvâmes abandonnés pour deux heures à nous-mêmes ; de sorte qu'il alla, au milieu des montagnes de sables mouvans qui bordent la mer et s'adossent aux quelques maisons du Grau du Roi, chercher un point dont il pût faire une vue de la ville, tandis que moi je montais au plus haut du phare pour embrasser d'un coup d'œil toute la côte.

Arrivé au-dessus de la lanterne qui sert de fanal, je dominai tout le plat pays environnant. A mes pieds j'avais les dix ou douze maisons qui forment le petit port du Grau du Roi ; au premier plan, les montagnes de sables, au milieu desquelles j'apercevais Jadin assis et travaillant, tandis qu'autour de lui passaient au galop, soulevant la poussière sous leurs pieds, des bandes de taureaux noirs de la Camargue poursuivis par leurs gardiens, armés d'une lance et montés sur ces petits chevaux blancs qu'on prétend d'une race arabe, laissée par les Sarrasins pendant leur séjour dans le Midi. Au second plan s'étendaient les étangs du Repousset, de la Commune du roi, de la Ville et de la Marette, dont les eaux immobiles et d'une couleur de bleu foncé, entrecoupées de langues de terres et plantées de roseaux et de tamaris, semblaient avoir la solidité d'une nappe d'acier bruni. Au troisième plan s'élevaient les murailles de la ville, derrière lesquelles disparaissaient les maisons, qui n'ont toutes, comme nous l'avons dit, qu'un étage au-dessus du

rez-de-chaussée, et vers lesquelles guidait la vue le grand canal qui lui sert de communication avec la mer, tout chargé de barques vides amarrées à ses rives, et qui flottent comme d'énormes poissons morts; enfin, à l'horizon, le mont Ventoux, au sommet couvert de neige, blanche sentinelle avancée de la grande chaîne des Alpes.

Je restai au haut de mon phare, contemplant cet étrange paysage, dont rien ne peut rendre la solitude et la tristesse, jusqu'au moment où le signal du dîner, qui était un coup de fusil, nous fut donné par notre ponctuel Amphitryon. Je vis Jadin, sensible à l'appel, plier son bagage et s'acheminer vers le lieu du rendez-vous; quant à moi, je n'eus qu'à descendre, attendu que c'était dans les bâtimens même du phare que la table était dressée.

La bouillabaisse était homérique.

Aussitôt après le dîner, nous remontâmes tous trois à notre belvéder, afin d'assister au coucher du soleil. L'air était d'une pureté si merveilleuse, qu'on apercevait à l'occident toute la côte qui s'étend depuis Montpellier jusqu'à Perpignan; puis, au delà de cette côte, comme un nuage, comme une ombre, comme une vapeur, les Pyrénées; à l'orient tout le delta de la Camargue; au midi, la mer immense en feu; au nord, la ville orientale, toute resplendissante des derniers rayons du soleil.

Il y eut demi-heure à peu près pendant laquelle tout cet horizon garda sa couche dorée et la mer sa teinte de feu. Mais bientôt le soleil descendit à l'occident; en même temps l'ombre sembla monter de la terre. Peu à peu la mer reprit sa couleur glauque, la ville son voile grisâtre; le mont Ventoux seul resta encore éclairé dans ses hautes régions; bientôt il n'y eut plus que sa cime qui étincela comme un volcan. Enfin cette dernière flamme, image de la vie, s'éteignit à son tour, et tout le paysage, déjà envahi par l'ombre, appartint enfin à la nuit.

Nous regagnâmes la ville en suivant les bords du canal. Arrivés à l'extrémité de l'étang du Repousset, M. Vigne nous fit faire quelques pas à droite, et nous montra les restes d'un ancien mur qui devait remonter au douzième ou au treizième siècle. Ces ruines, nommées la Peyrade, sont une nouvelle preuve que du temps de la croisade la mer ne s'avançait pas jusqu'à Aigues-Mortes.

Il y a peu de chemins aussi mélancoliques que celui qui conduit du Grau du Roi à la ville : l'heure crépusculaire le rendait, au reste, encore plus triste. Nous n'aperçûmes pas une seule personne pendant les trois quarts de lieue, quoique de temps en temps nous vissions à notre droite de misérables cabanes trempant leurs pieds pourris dans l'eau dormante des étangs, et de temps en temps à notre gauche un jet de feu suivi de la détonation d'une arme. C'était celle de quelque chasseur à l'affût, guettant les canards et les macreuses qui vont capricieusement, par bande de deux ou trois cents, d'un de ces étangs à l'autre, et qui, en passant au-dessus des îles couvertes de tamaris, se livrent ainsi d'eux-mêmes au fusil des paysans; car tous les Aigues-Mortains, affranchis par saint Louis, ont conservé le droit de chasse et de pêche, et chacun a dans sa maison ou dans sa cabane son filet et sa canardière.

Il était huit heures à peine lorsque nous rentrâmes à Aigues-Mortes, et cependant toutes les fenêtres étaient closes, toutes les portes fermées; pas une lumière ne dénonçait un reste de vie dans ce cadavre. Nous traversâmes plusieurs rues aussi solitaires que celles d'Herculanum ou de Pompéïa; enfin nous rentrâmes dans la maison de notre hôte, et il ne nous fallut rien moins que les lumières joyeuses qui nous y attendaient et la figure amicale de son frère, qui venait passer la soirée avec nous, pour nous enlever de la poitrine cette montagne de tristesse qui l'oppressait.

Nous consacrâmes la matinée du lendemain à faire le tour des murailles et à visiter la ville. Le premier soin nous tint quarante minutes à peu près, et le second deux heures. Les murailles, comme nous l'avons dit, sont merveilleuses de conservation; quant à la ville, elle n'offre rien de remarquable, et ses églises des Pénitens-Gris et des Pénitens-Blancs ne méritent ni le nom de monument ni la peine d'être vues.

A trois heures de l'après-midi, nous prîmes congé de notre cicérone, qui, hospitalier jusqu'au bout, ne voulut nous abandonner que dans le coche de Beaucaire, qui devait nous jeter, en passant, à Saint-Gilles.

UNE FERRADE.

Le canal de Beaucaire longe le petit Rhône, et par conséquent côtoie la Camargue. Malheureusement, comme il est encaissé entre deux chaussées de douze ou quinze pieds chacune, il est impossible de découvrir autre chose que les deux chevaux qui tirent le coche et le paysan qui les fouette. Quand nous eûmes épuisé toutes les tentatives que nous suggéra notre imagination pour dominer le paysage, et quand nous fûmes convaincus que décidément la chose était impossible, nous prîmes notre parti. Jadin et moi nous nous établîmes chacun sur une table, lui blairotant son croquis d'Aigues-Mortes, et moi mettant en ordre les notes que j'avais recueillies pendant les deux jours que nous venions d'y passer. Les voyages par le coche ont cela de commode, que, le mouvement étant insensible, on peut écrire ou dessiner tout en marchant. Il est vrai que la société que l'on y rencontre est généralement peu disposée à la méditation; mais cette fois nous étions presque seuls, de sorte que tout en écrivant et dessinant nous arrivâmes à Saint-Gilles sans nous en douter.

L'ancien nom de Saint-Gilles était Rhode, et Rhode était l'une des deux villes bâties par les Rhodiens, qui, si nos lecteurs se le rappellent, avaient tenté de poursuivre dans les Gaules la civilisation phénicienne. Un de ses évêques, qui portait le nom latin d'Egidius, que nous avons francisé en en faisant Gilles, fut le parrain de la ville chrétienne, dans laquelle on ne retrouve, au reste, aucun monument antique, si ce n'est quelques inscriptions tumulaires, quelques fûts de colonnes de marbre, et deux ou trois chapiteaux de porphyre. En échange, l'église de Saint-Gilles est le monument le plus complet que l'art byzantin ait conservé debout, non seulement en France, mais peut-être en Europe.

Outre le mérite de l'art, l'église de Saint-Gilles a encore celui des souvenirs : ce fut devant son porche que Raymond VI, dit le Vieux, neveu du roi Louis-le Jeune, et beau-frère de Richard Cœur de-Lion, fit, la corde au cou, pieds nus et en chemise, abjuration de l'hérésie vaudoise et amende honorable de la mort de Pierre de Castelnau, légat du pape Innocent II, qui avait été assassiné sinon par ordre du comte, du moins sans qu'il s'opposât au meurtre ou qu'il se mît en peine de punir les meurtriers.

Sous la basilique est une église souterraine non moins curieuse que l'église supérieure. Elle renferme deux souvenirs sanglans des haines religieuses : l'un est le tombeau de Pierre de Castelnau, assassiné par les Vaudois; l'autre est le puits où les protestans jetèrent les enfans de chœur de l'église, qui y tombèrent en criant *Hosanna! Christe, fili Dei, miserere nobis!*

La visite de l'église et l'examen de tous ses détails nous prirent toute la matinée du samedi, de sorte que ce ne fut que sur les deux heures que nous pûmes partir pédestrement pour Nismes, le village de Saint-Gilles n'ayant à nous offrir ni un cabriolet ni un cheval de louage.

Heureusement qu'une course de quatre lieues de pays n'était pas de nature à nous effrayer; nous acceptions, au contraire, avec grand plaisir ces occasions de voir le terrain pied à pied; et n'eût été l'impossibilité de transporter avec nous le bagage nécessaire à un voyage d'un an, je crois même que nous n'eussions jamais adopté d'autre mode de locomotion. En effet, j'en appelle à tous ceux qui ont voyagé l'album du poëte sous le bras et le carton du dessinateur

sur l'épaule : y a-t-il bonheur comparable à celui de cette vie vagabonde, libre d'elle-même, qui se tourne indifféremment vers le point de l'horizon qui lui plaît, s'arrête où elle trouve moisson, s'éloigne au premier ennui sans regret de la veille, emportant sa richesse du jour, et sans crainte du lendemain, certaine qu'elle est que chaque aurore amènera sa rosée, chaque midi son soleil, et chaque soir son crépuscule et sa fraîcheur? Je n'ai jamais compris que ce soit ceux qui pourraient voyager toujours qui ne voyagent presque jamais.

Quant à moi, je l'avoue, les meilleurs et les plus doux souvenirs de ma vie sont ceux de ces courses faites en Suisse, en Allemagne, en France, en Corse, en Italie, en Sicile et en Calabre, soit de moitié avec un ami, soit seul avec ma pensée. Les objets qui, sous votre regard, n'ont souvent pris qu'une couleur vulgaire, prennent, du moment qu'on les revoit avec le souvenir, une teinte poétique dont vous n'auriez jamais cru que la mémoire pût les revêtir. Aussi ne faut-il pas revoir les lieux qu'on a vus, si l'on veut conserver la virginité du premier aspect. Il en est des paysages comme des hommes, il ne faut pas en explorer les détails si l'on veut en admirer l'ensemble.

Ce trajet de Saint-Gilles à Nismes n'offre rien de remarquable, et cependant je m'en souviens avec grand plaisir; non que j'aie conservé mémoire des accidens de terrain que nous avons rencontrés sur notre route, pas un seul n'est présent à mon souvenir; mais ce que je me rappelle, c'est un magnifique jour de l'automne méridional, le son des cloches traversant un air limpide et facile à respirer, enfin un air de fête répandu dans toute cette campagne, et qui lui venait des groupes de paysans qui se rendaient à Nismes, endimanchés dès le samedi pour la Ferrade du lendemain.

En approchant de Nismes, à notre retour d'Aigues-Mortes, nous fûmes frappés d'un étrange spectacle : la ville semblait une immense ruche, autour des portes de laquelle se pressaient des milliers d'abeilles; c'étaient des cris, des rumeurs et des bourdonnemens, comme on en entend dans les émeutes populaires. Au milieu de tout ce fracas on distinguait les roulemens du tambour et les éclats des fusées. Nous doublâmes le pas, pour ne rien perdre de ces préparatifs, et en franchissant la porte nous tombâmes, du premier bond, au milieu de la procession qui faisait l'annonce. Elle se composait de tambours et de hautbois, derrière lesquels marchait un gamin de douze ou quinze ans, sans souliers, vêtu d'une chemise, d'un simple pantalon de cotonnade soutenu par une seule bretelle, et portant une espèce de perche au haut de laquelle on lisait sur une planche clouée en travers : GRANDE FERRADE. — Derrière cette espèce de porte-enseigne, venait, bras dessus bras dessous, la moitié des ouvriers et des grisettes de la ville; l'autre moitié était aux fenêtres. Nous nous mîmes à la suite de cette procession, et nous arrivâmes à l'hôtel.

J'y trouvai une lettre de Reboul. Forcé de tenir la promesse qu'il avait faite à un ami d'aller passer le dimanche à la campagne, il s'excusait auprès de nous de ne pouvoir nous faire les honneurs de la fête; mais il se mettait à notre disposition pour toute la journée du lundi.

La Ferrade était pour le lendemain trois heures : notre hôte nous promit d'envoyer un de ses marmitons à la queue pour nous retenir deux places. Nous nous couchâmes donc parfaitement tranquilles.

Vers une heure du matin, je fus réveillé par un grand bruit qui venait du dehors. Je courus à la fenêtre, et j'aperçus au bout de la rue une masse informe qui venait rapidement au milieu de rumeurs confuses composées de voix d'hommes, de hennissemens de chevaux et de mugissemens terribles; c'étaient les taureaux sauvages de la Camargue qui devaient servir au spectacle du lendemain. Ils entraient à Nismes poursuivis par leurs conducteurs à cheval, qui, pour les empêcher de s'écarter, couraient de la queue aux flancs, comme font les chiens de berger à l'entour du troupeau. J'appelai aussitôt Jadin, pour qu'il vît cette course étrange; mais pendant le temps qu'il mit à se lever, cette troupe d'hommes et d'animaux, auxquels les ténèbres prêtaient une apparence fantastique, était passée comme une vision du sabbat, emportant avec elle ses clameurs et sa poussière; de sorte que, lorsqu'il vint, il ne trouva plus que la rue vide et silencieuse, à l'exception, dans le lointain, d'une ombre et d'un bruit pareils à ceux d'un escadron de cavalerie qui disparaît.

Lorsque je me réveillai le lendemain, je crus avoir fait un rêve. Je parlai à notre hôte de cette apparition nocturne comme d'une chose que je n'osais pas affirmer avoir vue. Alors il m'expliqua que les taureaux entraient ainsi de nuit, parce que, de jour, ils fouleraient aux pieds tout ce qu'ils rencontreraient devant eux. Ils se rendaient ainsi droit au cirque, où on les enfermait sous la voûte de l'amphithéâtre qui servait autrefois de loge aux lutteurs. Pendant qu'il me donnait cette explication, nous entendîmes de nouveau le tambour de la veille, et la procession de la Ferrade passa, accompagnée d'une multitude encore plus grande que celle qui la suivait la veille.

Comme le spectacle ne commençait qu'à trois heures, et comme nous avions toute notre matinée à nous, nous l'employâmes à faire une visite à la tour Magne, que nous avions aperçue la veille en revenant de Saint-Gilles. Ce monument, dont on ignore complétement la destination primitive, sert aujourd'hui de télégraphe; c'est, comme l'indique son nom, une grande tour d'une centaine de pieds de haut, et qui, vers la fin du douzième siècle, servait de forteresse aux comtes de Toulouse. Vers le commencement du dix-septième l'opinion que c'était un ancien ærarium (1) romain prévalut, et prit une telle consistance, qu'un bourgeois de Nismes, nommé François Traucat, demanda et obtint de Henri IV l'autorisation de faire des fouilles dans l'intérieur de cet édifice. Cette autorisation fut accordée le 22 mai 1601, « à la charge par le dict Traucat, de fère l'advance des fraix qu'il conviendra pour cet effaict; et tout ce quy se trouvera audict trésor, soit or, argent, mestail ou autres choses, le tiers en demeurera audict Traucat; nous réservons les autres deux tiers pour employer en nos urgentes affaires.

» Donné à Fontainebleau le 22 may, l'an de grâce 1601, de notre règne le douzième. »

Les fouilles furent faites aux frais dudit Traucat; mais le bourgeois de Nismes y perdit son temps et son argent.

Comme nous achevions notre inspection, nous entendîmes de nouveau les tambours et les hautbois de la Ferrade qui passaient sur la place de la Fontaine et se rendaient aux Arènes. En effet, il était trois heures moins un quart; les cercles, les cabarets, les cafés se dégorgeaient dans les rues. Le boulevard qui descend de la salle de spectacle à la porte Saint-Antoine, et celui qui va des casernes à l'esplanade, se remplissaient d'une foule immense. C'était à croire que, si vastes que soient les Arènes, elles ne pouvaient contenir leurs spectateurs. Aussi doublâmes-nous le pas et arrivâmes-nous assez à temps pour nous mettre à la queue de cinq ou six mille personnes. Nous fûmes donc rassurés en voyant que nous étions des premiers.

En effet, à peine la grille fut-elle ouverte que, attendu qu'il n'y avait pas de billets à prendre au bureau, la foule s'engouffra dans le monument avec une rapidité incroyable. Comme, grâce à notre haute taille, nos deux têtes dominaient toutes les autres, nous voyions cette grande porte béante qui dévorait ainsi toute une population, et, poussés nous-mêmes par dix mille personnes amassées derrière nous, nous nous sentions invinciblement attirés vers la gueule du monstre, qui nous engloutit à notre tour; mais à peine étions nous avalés par lui, que, comme Jonas, nous nous trouvâmes parfaitement à l'aise dans le ventre de notre baleine. Les six mille personnes qui nous avaient précédés étaient éparpillées sur les gradins sans produire plus d'effet ni paraître plus nombreux que dans nos salles de spectacle les quelques claqueurs que l'on fait entrer avant le public. Nous n'eûmes pas à nous inquiéter de retrouver le marmiton chargé de garder nos places; nous l'en laissâmes profiter pour lui-même, et nous allâmes nous établir sur l'estrade des vestales.

En ce moment Mylord, qui nous avait perdus dans la

(1) Trésor public.

presse, parut dans l'arène, poursuivi par les gardiens, qui, comme les factionnaires des Tuileries, ont ordre de ne pas laisser entrer les chiens sans maîtres. Nous prîmes pitié de la pénible situation de notre compagnon de voyage, qui, tout en fuyant, faisait flamboyer ses gros yeux qu'il roulait circulairement autour du cirque, nous cherchant au milieu des six ou huit mille spectateurs déjà placés. Jadin fit entendre un sifflement particulier. Mylord s'arrêta tout court, nous aperçut, s'élança vers nous de gradins en gradins, bondissant de toute la vigueur de ses courtes et fortes jambes; mais au troisième bond il disparut tout à coup comme s'il se fût abîmé. Un trou creusé par le temps s'était trouvé de l'autre côté du gradin qu'il franchissait, et il avait disparu dans les profondeurs de l'amphithéâtre comme Décius dans son gouffre.

Nous courûmes aussitôt à l'orifice extérieur, plongeant nos regards dans les cavités du monument; mais nous n'apercevions au fond que les débris et les pierres sur lesquels Mylord avait dû s'aplatir, et, comme nous l'aimions beaucoup, malgré les querelles que son antipathie pour les chats nous faisaient tous les jours avec les aubergistes et les paysans, nous descendîmes rapidement par le plus proche vomitoire, afin de lui porter secours. Mais ce fut vainement que nous cherchâmes trace de lui à l'endroit où il était tombé, et que nous reconnaissions à la forme de son ouverture; ce fut en vain que nous le sifflâmes dans les tons que nous savions lui être les plus agréables, que nous l'appelâmes par son prénom de Hope et par son nom de Mylord; rien ne répondit. Nous crûmes en conséquence que, satisfait de ce qu'il avait vu du spectacle, il était retourné à l'hôtel, et nous nous mîmes en devoir de regagner notre estrade, lorsqu'en remettant le pied dans le cirque, nous aperçûmes notre ami Mylord défendant nos chapeaux contre deux personnes qui voulaient les ôter de leur place pour y mettre leurs personnes. Nous allâmes en aide à notre gardien, qui nous reçut en tortillant les reins et en remuant la queue d'une manière tout à fait joyeuse. Nous l'examinâmes avec attention; il n'avait aucune trace de la chute qu'il avait faite, et paraissait tout aussi tranquille que s'il ne lui était absolument rien arrivé; en conséquence, nous lui fîmes signe de se coucher à nos pieds, ce qu'il fit immédiatement.

Pendant ce temps le cirque s'était à peu près rempli; tous les gradins praticables étaient couverts; on ne voyait d'inoccupés que les endroits ruinés, de sorte que les spectateurs les plus rapprochés n'étaient séparés de l'arène que par le mur de six pieds qui règne tout autour, et les plus élevés se tenaient debout sur l'attique de l'amphithéâtre; quelques-uns même étaient montés comme des singes à l'extrémité des grands piquets bleus plantés dans les trous des poutres destinées à soutenir le velarium, et de nos jours à recevoir un pavillon tricolore dans les grandes circonstances, telles que le passage du duc d'Orléans, la fête du roi, ou l'anniversaire des 27, 28 et 29 juillet.

Enfin, quand les dernières pierres eurent disparu sous ce flot d'hommes, comme un reste de terre sous un déluge, quand il n'y eut plus personne aux grilles extérieures, quand on fût bien convaincu que toute la ville était réunie dans les Arènes, on ferma les portes. Le trompette de la ville, héraut de la fête, s'avança dans l'aire du cirque, et fit entendre une fanfare. Sur ses dernières notes, deux paysans, montés sur leurs petits chevaux blancs de la Camargue, entrèrent, tenant chacun un trident à la main, et firent le tour de l'amphithéâtre, en chassant les promeneurs attardés, qui allèrent prendre, comme ils purent, place dans l'immense entonnoir, et laissèrent le cirque aux combattans.

Ce fut alors qu'en examinant le peu de hauteur du mur qui protégeait les spectateurs, je me demandai comment les gradins antiques étaient défendus contre la rage des animaux que les populations venaient voir égorger par milliers. Un rempart de six pieds peut-être suffisait pour arrêter les animaux pesans; encore je crois que dans les courses espagnoles il arrive souvent que les taureaux, et surtout les taureaux navarrais, qui sont les plus légers, franchissent la première palissade, qui est de cinq pieds, et se trouvent dans un corridor dont l'étroitesse seule les empêche de s'élancer par dessus la seconde barrière, qui est plus élevée cependant de quinze ou dix-huit pouces; mais dans les jeux antiques, où les animaux combattans étaient des tigres, des panthères et des lions, où César fit descendre un serpent de cinquante coudées, qui n'avait qu'à dérouler quelques-uns de ses anneaux et à dresser la tête pour atteindre au quatrième ou au cinquième rang des gradins, et Agrippa vingt éléphans, dont les trompes devaient toucher l'estrade des vestales et de l'empereur, quelles barrières protégeaient donc les spectateurs, qu'on n'en retrouve nulle trace, et que cependant pas un auteur contemporain ne signale un seul accident de la nature de ceux qui, sans un rempart ou une grille, auraient dû cependant être si communs (1).

J'en étais là de mes réflexions, que je communiquais à Jadin, lorsqu'un grand cri de joie retentit; nous jetâmes les yeux sur l'arène, et, au-dessous de nous, contre la porte qui s'était refermée derrière lui, nous aperçûmes le premier taureau, qui, épouvanté de ces rumeurs, essayait vainement de rentrer à reculons sous la voûte d'où il venait de sortir. Habitué qu'il était aux vastes solitudes de la Crau, aux plaines sablonneuses d'Aigues-Mortes, ou aux marais de la Camargue, il semblait stupéfait, et roulait sur ce cercle de spectateurs, dans lequel il se trouvait enfermé, son regard stupide, sombre et féroce. Alors, ne voyant aucune issue, et se sentant entouré d'un cercle de granit, il baissa la tête, fit entendre un long mugissement, et se mit à creuser la terre de ses pieds de devant. Ces démonstrations hostiles furent accueillies par des cris de joie; mais celui de tous les spectateurs sur lequel elles produisirent le plus d'effet fut, sans contredit, Mylord, qui, de couché qu'il était, se leva convulsivement, hérissa son poil, et, se rappelant ses anciennes luttes de la barrière du Combat, se serait élancé à l'instant même dans l'aire, si son maître ne l'eût retenu par son collier.

Pendant ce temps, l'un des deux cavaliers avait fait quelques pas dans la direction du taureau, qui, tout à coup, voyant que c'était décidément là l'ennemi qu'il avait à combattre, se précipita sur lui, tête baissée, avec une telle rapidité, que tout l'amphithéâtre poussa une clameur, composée de trente mille voix qui criaient à la fois: *Prends garde!* Mais le léger étalon de la Camargue fit un bond de côté, si adroit et si précis, qu'on eût cru que les deux adversaires ne s'étaient pas touchés, si le taureau, pliant sur ses jarrets de derrière, n'eût levé la tête en mugissant, et, secouant ses naseaux percés par le trident du cavalier, n'eût moucheté le sable de l'arène de larges gouttes de sang. Des applaudissemens pour l'homme et des injures pour l'animal partirent à l'instant même de tous les points du cirque, et les animèrent tous deux, l'un à continuer ses avantages, et l'autre à venger son échec. En effet, le taureau, sans être distrait par la vue du second cavalier, qui venait le provoquer à son tour, tourna son regard en rond pour chercher celui qui l'avait blessé, et, l'apercevant à l'autre bout de l'amphithéâtre, il se retourna de son côté, toujours immobile, mais prêt à s'élancer. Alors le paysan mit son cheval au galop et tourna tout à l'entour du cirque, comme font dans leurs exercices les écuyers de Franconi. Le taureau le suivit des yeux, tournant lui-même sur ses pieds de derrière, puis tout à coup il s'élança, calculant avec une merveilleuse sagacité l'endroit où il devait rencontrer cheval et cavalier et les cloner contre le mur. Mais ses ennemis avaient deviné cette manœuvre; le cheval, lancé au galop, s'arrêta en se cabrant, et le taureau, emporté par sa course, vint, comme un bélier antique, heurter du front la muraille, à trois pieds à peu près devant lui. La violence du choc fut telle, qu'il tomba sur le coup et se coucha étourdi et tremblant, comme si la masse d'un boucher s'était abaissée sur sa tête. Le paysan

(1) Mérimée, dans son excellent ouvrage sur les monumens historiques du midi de la France, se livre à quelques recherches sur le même sujet; mais il ne trouve, dans les découvertes des archéologues, et dans les fouilles faites jusque aujourd'hui, rien qui éclaircisse la question.

piqua son cheval, qui sauta légèrement par dessus le taureau couché. Aussitôt un homme vêtu d'écarlate, et à peu près pareil aux anciens diables de l'Opéra, sortit d'une des voûtes tenant un fer rouge à la main, et vint l'appliquer sur la cuisse de l'animal, qui, ne songeant plus à se défendre, se contenta de soulever la tête en poussant un gémissement plaintif, se laissa passer une corde autour du cou, et se relevant sans aucune résistance, suivit, aux grands applaudissemens de la multitude, l'homme écarlate, sous la voûte opposée à celle d'où il était sorti. A peine l'animal vaincu avait-il disparu derrière cette grille, que celle d'en face s'ouvrit, et qu'un second taureau s'avança dans l'arène.

Mais, il faut l'avouer à la honte de la race bovine de la Camargue, celui-ci n'avait aucune des qualités belliqueuses du premier, tant il est vrai que chez les animaux d'une même contrée, comme chez les hommes d'une même patrie, les caractères sont non-seulement différens, mais encore opposés. En effet, l'impression que produisit au nouveau venu le passage des ténèbres au jour, et la comparaison de la vue des roseaux et des tamaris solitaires de la Camargue avec ces trente mille spectateurs étagés sur leurs gradins, fut visiblement un sentiment de terreur. Il se retourna pour rentrer par la porte fermée, et, voyant que la retraite était impossible, il fit autour du cirque quelques pas inégaux et égarés. Alors les deux cavaliers, voyant à quel antagoniste ils avaient affaire, se rapprochèrent de chaque côté de lui avec les mêmes précautions que prennent deux chiens qui veulent coiffer un sanglier, et, lui prenant les naseaux entre les deux tridens, ils le conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'arène. Là une espèce de boucher bâti en Hercule les attendait, et, prenant le taureau par les deux cornes, pesant d'une main et levant de l'autre, il le renversa sur le flanc. Aussitôt le même homme rouge sortit de nouveau de sa voûte, vint marquer sur la cuisse le patient animal, et, le chassant devant lui avec des pierres, lui fit prendre le chemin de l'arcade où il devait retrouver son camarade, à qui sa belle défense avait valu autant d'applaudissemens que sa lâcheté, à lui, lui valait d'injures et de huées Aussi, il n'était pas encore sorti de l'arène, que tous les spectateurs criaient d'une seule voix : Un autre ! un autre !... Ils furent aussitôt obéis, et le nouvel adversaire se présenta si rapidement, qu'il fut au milieu du cirque avant qu'on eût eu le temps de le voir sortir. Celui des deux hommes qui n'avait pas encore combattu s'apprêta aussitôt. Au reste, les apprêts ne furent pas longs : ils consistèrent à mettre son trident en arrêt à peu près comme nos anciens chevaliers leurs lances. Puis, ayant, en faisant adroitement reculer son cheval, pris autant de champ que lui permettait la grandeur du cirque, ce fut lui qui s'élança sur le taureau immobile, qui, le voyant venir à lui, leva la tête si rapidement, que son antagoniste n'eut point le temps de relever le trident qui devait seulement lui percer les naseaux, et qui, au lieu de cela, alla s'enfoncer de toute la longueur de sa triple pointe, c'est-à-dire de deux ou trois pouces, au milieu de sa poitrine. Le cavalier, craignant de tuer l'animal, qu'il ne voulait qu'exciter, lâcha la lance, dont le manche tomba à terre et dont le fer resta enfoncé au dessous de sa gorge.

Cette maladresse ne fut point du goût de l'amphithéâtre, qui hurla comme si c'eût été lui qui eût reçu le coup. Quant au taureau, à peine se sentit-il blessé, que, par un sentiment naturel aux animaux, il se raidit contre l'arme qui était restée dans sa plaie, marchant, si on peut le dire ainsi, contre sa blessure et contre sa douleur. Mais, au bout de deux ou trois pas, le manche du trident, creusant la terre, trouva un point d'appui assez fort pour résister. Le taureau fit un effort terrible, qui lui eût enfoncé le trident de plusieurs pieds dans le corps, s'il n'eût été arrêté par la barre transversale qui formait la base des pointes. Le manche de l'arme plia comme un arc, puis se rompit tout à coup, et l'animal, emporté par sa force même, alla tomber sur les genoux, laissant un des tronçons derrière lui et gardant l'autre dans sa poitrine.

Ce fut alors que le cavalier qui l'avait blessé, prenant le trident de son compagnon, revint au taureau pour réparer, par une plus loyale attaque, la faute qu'il avait commise, et, avant qu'il ne fût relevé, lui enfonça le fer de sa lance dans les naseaux. L'animal, rendu à la vie par la douleur, se redressa aussitôt ; et alors commença un véritable combat. Le taureau mugit et se précipita sur le cavalier, qui boudit de côté en lui faisant une nouvelle blessure. Le taureau, frappé, leva en mugissant sa tête ensanglantée, cherchant des yeux son ennemi, qui déjà l'attendait. A peine l'eut-il vu, qu'il revint à la charge, et reçut un nouveau coup. Changeant aussitôt de haine, il tenta de s'attaquer au cheval ; mais celui-ci, fait à de pareilles manœuvres, multiplia ses bonds intelligens de manière à présenter toujours à son ennemi la pointe du trident de son cavalier. Alors tout le cirque applaudit avec rage, mais comme on applaudissait dans les anciens cirques, avec des trépignemens de fureur, et il s'éleva de cette cuve de granit, chauffée par un soleil de vingt-quatre à vingt-cinq degrés, un bruit sans nom, des clameurs inouïes, un rugissement comme celui des vagues de l'Océan pendant une tempête. Mais tout à coup cette rumeur immense cessa comme par enchantement : le taureau, désespérant d'atteindre son ennemi, avait marqué une autre victime : c'était le second cavalier, qui avait eu l'imprudence de rester sans armes dans l'arène. Un cri l'avertit du danger qu'il courait, et il put éviter la première atteinte ; mais abandonnant complétement le cavalier armé, le taureau se mit à sa poursuite. C'est alors qu'on put juger de la supériorité de la course du taureau sur celle du cheval ; car à peine ce dernier avait-il fait trente pas en fuyant, qu'il fut atteint au flanc par son ennemi : cheval et cavalier roulèrent chacun de son côté. Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme ; mais avant qu'il eût fait quatre pas, un nouvel adversaire se trouva sur son chemin : cet adversaire, c'était Mylord, qui du premier bond s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et du second au nez du taureau, où il avait fait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout à coup, releva la tête, et montra aux spectateurs le terrible boule-dogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé, se relevant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître ; mais il retomba presque aussitôt : la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long : l'animal, blessé à la poitrine, harassé de ses charges réitérées et inutiles, tenta d'abord d'écraser Mylord sous ses pieds ; mais Mylord savait son métier aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le taureau baissait la tête, comme Antée Mylord touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Mylord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse ; enfin, il s'arrêta, tremblant sur ses quatre jambes. En ce moment le boucher sortit de la voûte et vint à lui ; le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de forces, et s'élança à sa rencontre ; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes, et, exécutant la même manœuvre qu'il avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Mylord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise, et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher tout sanglant à nos pieds.

Quant à nous, craignant que l'enthousiasme n'allât jusqu'à nous décerner les honneurs de l'ovation, nous profitâmes du moment où la foule, toute prête à se retourner de notre côté, prêtait un reste d'attention à l'opération de la marque, pour nous échapper par un vomitoire qui s'ouvrait derrière nous. Notre retraite triomphale se fit sans empêchement, et Mylord, nous suivant sans regret, emporta pour tout fruit de sa victoire le compliment du portier, qui, en nous ouvrant la grille avec respect, nous dit en secouant la

ête: — C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir là un
er chien !...

Je rentrai à l'hôtel, la tête pleine encore de ces clameurs
ui font comprendre ce que doit être dans sa colère ce peuple
i terrible dans sa joie. Pourtant, dans la semaine Nîmes
st silencieuse et solitaire ; à peine, en avançant la tête à la
enêtre, voit on trois ou quatre personnes dans toute l'éten-
ue de la rue. C'est que la population ouvrière, composée
resque entièrement de tisseurs de soie et de coton, vit dans
es ateliers ou dans ses caves, et ne sort de sa demeure sou-
erraine, où la consume son travail ténébreux, que les jours
'émeute ou de fête. Aussi, hommes et femmes sont-ils vite
tiolés dans cette atmosphère méphitique et poussiéreuse,
ù les passions politiques s'exaltent, où les haines religieu-
es se perpétuent. Aussi, le langage nîmois est-il à la fois
élancolique et coloré, menaçant et poétique. Un mois avant
otre arrivée, quelques rassemblemens avaient eu lieu : les
uvriers demandaient une augmentation que refusaient les
ibricans. Le temps s'usait en pourparlers inutiles entre ces
alheureux qui demandaient quelques sous de plus pour
ivre et les riches qui refusaient de les leur accorder. Alors,
n entendit un de ces hommes du peuple s'écrier avec un
ombre désespoir : « O mon Dieu ! mon Dieu ! faites donc
mber un jour de poudre et une heure de feu, et que tout
it dit ! «

En faisant l'histoire des massacres d'Avignon, j'ai fait
elle des assassinats de Nîmes. Ce furent les mêmes causes
ui produisirent les mêmes effets, les mêmes haines qui
iguisèrent les mêmes poignards, et le même or qui paya le
ng. Mais, à Nîmes comme à Avignon, il ne faut pas ren-
re la ville responsable du crime de quelques-uns. La mé-
oire de Trestaillon est aussi exécrée par les royalistes
ux-mêmes que le sont celles de Farges, de Roquefort et de
ointu. La maison qui appartenait à ce misérable est déserte
t inhabitée comme un endroit maudit, et on la montre au
oyageur, tombant en ruines au milieu de son jardin inculte
t infécond.

Au reste, depuis la révolution de juillet ces haines se sont
ien adoucies. A ce qu'on assure, un instant le gouverne-
ent manqua de tout compromettre en ordonnant la destruc-
on des croix. Mais les protestans, que le nouveau mouve-
ent politique faisait vainqueurs, au lieu d'applaudir à cette
xécution, se renfermèrent chez eux et laissèrent aux gen-
armes toute la responsabilité de leur sacrilége besogne.
s s'en acquittèrent avec la conscience qu'ils mettent à tous
es exercices de ce genre. Les croix furent abattues, et quel-
ues vieilles femmes foulées aux pieds des chevaux. Pen-
ant un jour ou deux il y eut de nouveau dans les rues de
îmes des pleurs et du sang ; mais le soleil ardent du Midi
ut bien vite séché tout cela. Aujourd'hui l'on dit les souve-
irs de 1815 et 1830 oubliés. Dieu le veuille !

Il y a à Nîmes quinze mille protestans et trente mille ca-
holiques.

Au milieu de toutes nos opérations de la journée, nous
'avions pas encore eu le temps de visiter la Maison Carrée,
ue l'on regarde généralement comme le chef-d'œuvre de
'architecture antique à Nîmes, et que le cardinal Alberoni
isait qu'il fallait enfermer dans un étui d'or. C'était sans
oute aussi l'avis de Louis XIV et de Napoléon, qui pensè-
ent sérieusement à faire transporter à Paris cette merveille
e l'art au deuxième siècle ; mais les racines de pierre qui
'avaient soutenue debout depuis dix siècles étaient trop pro-
ondément enfoncées dans la terre ; il y fallut renoncer.
Louis XIV oublia ce projet en dansant sur le théâtre de
'Opéra, et Napoléon en gagnant la bataille d'Eylau. Quelque
âte que nous eussions de voir un bijou qui avait fait envie
un roi et à un empereur qu'on appela tous les deux
rands, la journée était si avancée, que nous remîmes notre
isite au lendemain matin.

Comme il nous l'avait promis, Reboul fut chez nous à
uit heures. Nous donnâmes l'ordre à notre hôte et à notre
onducteur de tenir l'un son déjeuner et l'autre son équipage
rêts pour notre retour, et nous nous mîmes en route pour
oir la merveille romaine.

Je ne sais si nous débouchâmes par une rue percée à son désavantage, mais le premier aspect de ce monument ne répondit pas à l'idée que je m'en étais faite ; je le trouvai petit, comparé aux Arènes, et je compris très bien qu'en le voyant Napoléon eût eu l'idée de l'emporter, comme ces architectes du moyen âge qu'on représente leur cathédrale dans la main. Les colonnes, engagées dans le mur, paraissent étouffées et font peu d'effet ; leurs chapiteaux sont trop courts pour les fûts qui les supportent ; enfin la corniche est écrasée par l'ornementation. Il n'y a vraiment que le portique qui soit sans reproche et d'un aspect tout à fait grandiose et magnifique.

La Maison Carrée est le musée de Nîmes ; mais comme la cella est de peu d'étendue, une partie des morceaux d'architecture trouvés dans les fouilles est rangée autour du temple ; l'intérieur renferme ceux qu'on a jugés les plus précieux, et parmi lesquels sont les fameux aigles soutenant une guirlande.

En levant les yeux, je m'aperçus que les caissons du plafond étaient en carton pâte. Je manifestai mon indignation d'une manière si énergique, que Reboul se crut obligé de me calmer en me racontant les dégradations successives qu'avait subies la Maison Carrée.

La Maison Carrée, bâtie, selon toutes les probabilités, sous le règne d'Antonin, qui était de Nîmes, avait un pendant auquel elle était liée par un portique. Pendant et portique disparurent sans que la destruction l'atteignît. Peut-être fut-elle sauvée par les premiers chrétiens, qui en firent une église qu'ils placèrent sous l'invocation de saint Étienne, martyr. Au onzième siècle, on en fit un hôtel de ville. Sa hauteur fut divisée en deux étages, et des fenêtres s'ouvrirent dans les parois de la cella. Trois ou quatre siècles plus tard elle fut abandonnée à un nommé Pierre Boys, créancier de la ville, en paiement de sa créance. A peine en fut-il propriétaire, qu'il adossa une maison au côté méridional de l'édifice, dégradant et creusant le mur pour y faire entrer les charpentes et les poutres destinées à soutenir la toiture de la nouvelle construction. Des mains de Pierre Boys, la Maison Carrée passa en celles du seigneur de Saint-Chaptes, qui en fit une écurie, et, pour lui donner plus d'étendue, réunit les colonnes du péristyle par une muraille de briques, divisa l'intérieur en greniers, en crèches et en mangeoires ; enfin tailla les colonnes du péristyle pour y sceller un auvent destiné, les jours de marchés et de foire, à abriter les bestiaux, dont il paraît que le seigneur de Saint-Chaptes faisait commerce. En 1670, ses héritiers la vendirent aux religieux Augustins, qui en refirent une église, y construisirent une nef, un chœur, des chapelles et des tribunes, et qui manquèrent de tout faire écrouler en creusant des tombes dans le massif qui supporte le péristyle. Enfin, en 1789, la Maison Carrée, considérée comme bien du clergé, fut enlevée aux moines et devint l'hôtel de l'administration centrale du département. Depuis cette époque, loin de courir de nouveaux dangers, on s'occupa non-seulement de la restaurer, mais encore de l'embellir. On lui incrusta une belle plaque de marbre noir sur laquelle on écrivit en lettres d'or le mot *Musée* ; enfin, on fit un plafond en carton pâte. Espérons qu'un matin le conseil municipal se réveillera avec l'idée de la badigeonner, et alors l'embellissement sera complet.

Reboul revint déjeuner avec nous : ce fut dans ces deux dernières heures passées ensemble que nous le tourmentâmes pour le décider à faire imprimer ses vers. Il y consentit enfin, après nous avoir opposé mille mauvaises raisons, que nous battîmes en brèche, et je partis pour Beaucaire, chargé de ses pleins pouvoirs pour Gosselin. A mon retour à Paris, Lamartine se joignit à moi, et la négociation eut pour résultat la publication d'un volume de poésie, dont l'immense succès non-seulement répondit à notre attente, mais encore la surpassa.

LA TARASQUE.

Nous fîmes en trois heures à peu près la route de Nîmes à Beaucaire. Comme cette ville n'est séparée de Tarascon, où nous comptions coucher, que par le Rhône, nous nous arrêtâmes au pied du château, et nous envoyâmes notre cabriolet nous annoncer à l'hôtel.

Beaucaire, comme ces serpens gigantesques de l'Amérique méridionale qui mangent tout un jour et qui digèrent pendant six mois, vit toute l'année de sa foire, dont la réputation est européenne. La plupart des maisons, qui sont des magasins fermés trois cent cinquante-huit jours par an, s'ouvrent à l'approche du 22 juillet, époque où les quais déserts de la ville réveillée se changent en bazars. Alors les routes de Nîmes, de Paris et d'Orgon s'encombrent de voitures; les canots de Toulouse, les ports de Cette et d'Aigues Mortes se couvrent de bateaux et de navires, et le Rhône, cette grande artère du midi, semble rouler des flots de vie: c'est que le commerce de l'Europe tout entière est convié à cette fête de l'industrie. Mulhausen envoie ses impressions et ses calicots blancs, Rouen ses tissus, Nîmes ses toiles et ses alcools, Perpignan ses anchois et ses sardines, Saint-Etienne ses fusils et ses rubans, Grasse ses eaux de fleur d'oranger et ses huiles, Avignon ses cuirs et ses florences, Marseille ses bois de Campêche et ses denrées coloniales, Tarare ses mousselines et ses broderies, Saint-Quentin ses basins et ses percales, Lyon ses chapeaux et sa soie, Sauve ses bas et ses bonnets de coton, Montpellier ses drogueries, Salins ses cristaux, Vervins ses chanvres, Saint-Claude ses tabatières, Châtellerault sa coutellerie, Vienne ses draps, Amiens ses velours, Paris sa quincaillerie, ses bijoux et ses châles, enfin Gênes ses pâtes, la Catalogne ses liéges, et la Prusse ses chevaux. Cette foire, commencée, comme nous l'avons dit, le 22 juillet, finit le 28 du même mois. Pendant ses six jours, il s'est fait pour plusieurs millions d'affaires: ce qui est venu en marchandise s'en retourne en or; ce qui est venu en or s'en retourne en marchandise.

Ce cœur, qui a battu un moment, a suffi pour donner de la vie pendant une année, non-seulement à une ville, mais à quarante, tant chacune de ses pulsations a attiré de sang à lui et en a renvoyé aux extrémités. Le 28, la foire est terminée; le 29, chacun charge et reprend sa route; les magasins se vident; les maisons se ferment; quelques jours encore les gitanos, descendus de l'Espagne pour vivre des restes de de la fête, errent sur le quai, mangeant dans les rues ce qu'ils y ont ramassé; enfin les dernières bribes du festin s'épuisent, ils disparaissent à leur tour, et Beaucaire est rendue pour un an à son sommeil, à son silence, et à sa solitude.

Le vieux château qui domine Beaucaire, et qui a fait grand bruit au douzième siècle avec ses machines de guerre et au seizième avec ses canons, est bâti sur des substructions romaines; ses différens ouvrages de guerre sont du onzième, du treizième et du quatorzième siècle. Du haut de ses remparts on aperçoit un magnifique paysage, dont le premier plan est Tarascon et Beaucaire, séparés par le Rhône et liés par un pont, et le dernier Arles, la ville romaine, Arles, l'Herculanum de la France, engloutie et recouverte par la lave de la barbarie.

Nous descendîmes de notre vieux château, dans lequel il ne reste de complet qu'une charmante cheminée du temps de Louis XIII; nous traversâmes le pont suspendu, qui est long de cinq cent cinquante pas, c'est-à-dire d'environ quinze cents pieds; nous passâmes au pied de la forteresse, bâtie par le roi René, et nous entrâmes dans l'église, édifiée au douzième siècle, restaurée au quatorzième.

Cette église est sous l'invocation de sainte Marthe, l'hôtesse du Christ. Toute une pieuse et sainte histoire se rattache à son érection: la science la nie, mais la foi la consacre, et dans cette lutte de l'âme qui croit et de l'esprit qui doute, c'est la science qui a été vaincue.

Marthe naquit à Jérusalem. Son père Syrus et sa mère Eucharie étaient de sang royal. Elle avait un frère aîné qui s'appelait Lazare; elle avait une sœur cadette qui s'appelait Madeleine.

Lazare était un beau cavalier, moitié asiatique, moitié romain, qui ne pouvant employer son temps à la guerre, puisque Octave avait fait la paix au monde, le passait en chasse et en plaisirs. Il avait de jeunes esclaves achetés en Grèce; il avait de beaux chevaux amenés d'Arabie; et plus d'une fois, dans un char à quatre roues orné d'ivoire et d'airain, précédé par un coureur à robe retroussée, il avait croisé le fils de Dieu marchant pieds nus au milieu de son cortége de pauvres.

Madeleine était une belle courtisane, à la manière de Julie, la fille de l'empereur; elle avait de longs cheveux blonds, qu'une esclave de Lesbos assemblait tous les matins sur sa tête en les nouant avec une chaîne de perles; elle portait le manteau ouvert par devant, qui laissait voir une gorge merveilleuse, soutenue par un réseau d'or, et que les Latins appelaient *cœsicium*, à cause des blessures qu'il faisait au cœur des hommes. Elle avait des tuniques parsemées de grandes fleurs d'or et de pourpre, qu'on nommait à Rome *patagiata*, du nom d'une maladie nommée *patagus*, qui laissait des taches sur tout le corps; et comme ses pieds délicats et parfumés, tout couverts de bagues et de pierreries, n'étaient point faits pour marcher, on lui amenait des litières avec des rideaux d'étoffes asiatiques, où elle se faisait porter comme une matrone romaine par des esclaves vêtus de *panulæ*, tandis qu'une suivante, l'accompagnant à pied, étendait entre elle et le soleil un grand éventail recouvert de plumes de paon; et les coureurs africains, qui marchaient devant elle pour ouvrir le chemin, firent plus d'une fois ranger devant l'équipage de la riche courtisane cette pauvre Marie qui était la mère du Sauveur.

Marthe voyait toutes ces choses avec peine, et souvent elle tenta de réformer l'existence dissipée de son frère et la vie dissolue de sa sœur; car des premières elle avait écouté et recueilli la parole du Christ; mais toujours tous deux avaient ri à ses discours. Enfin, elle leur proposa de venir recueillir la manne sainte que le Sauveur laissait tomber de ses lèvres. Madeleine et Lazare y consentirent; ils y allèrent joyeux, railleurs et incrédules; ils écoutèrent la parabole du trésor, de la perle et du filet; ils entendirent la prédiction du dernier jugement; ils virent Jésus marcher sur les eaux, et ils revinrent pensifs (1).

Et le soir même, Lazare dit à Marthe: Ma sœur, vendez mes biens et distribuez-les aux pauvres.

Et le lendemain, tandis que le fils de Dieu dînait chez Simon le pharisien, Madeleine entra, portant un vase d'albâtre plein d'huile de parfum.

Et se tenant derrière le Sauveur, elle s'agenouilla à ses pieds, et commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et y répandait ce parfum.

Ce que voyant le pharisien qui l'avait invité, il dit en lui-même: Si cet homme était prophète, il saurait qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie.

Alors Jésus, prenant la parole, lui dit: Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Il répondit: Maître, dites.

Un créancier avait deux débiteurs: l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.

Mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera donc davantage?

Simon répondit: Je crois que ce sera celui auquel il a le plus remis. — Jésus lui dit: Vous avez fort bien jugé.

Et se retournant vers la femme, il dit à Simon: Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

(1) Histoire de sainte Marthe.

Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes genoux.

Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête; et elle a répandu ses parfums sur mes pieds.

C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins.

Alors il dit à cette femme: Vos péchés vous sont remis.

Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire: Qui est celui qui remet même les péchés?

Et Jésus dit encore à cette femme: Votre foi vous a sauvée; allez en paix (1).

Et quelque temps après, Jésus, étant en chemin avec ses disciples, entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison.

Elle avait une sœur nommée Marie-Madeleine, qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

Mais Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait; et s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit: Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide.

Mais le Seigneur lui dit: Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses.

Cependant une seule est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée (2).

Or, vers le temps où Jésus, déclarant qu'il était la porte du bercail et le bon pasteur, prouvait sa mission et sa divinité par ses œuvres, un homme tomba malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur.

Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfums, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et Lazare, qui était alors malade, était son frère.

Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus: Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Ce que Jésus ayant entendu, il dit: Cette maladie ne va point à la mort, mais elle n'est que pour la gloire de Dieu et afin que le fils de Dieu en soit glorifié.

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

Ayant donc entendu qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était.

Et il dit ensuite à ses disciples: Retournez en Judée; notre ami Lazare dort, et je m'en vais le réveiller.

Ses disciples lui répondirent: Seigneur, s'il dort il sera guéri.

Jésus leur dit alors clairement: Lazare est mort.

Jésus étant arrivé trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau.

Et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait quantité de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère.

Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, et Marie demeura dans la maison.

Alors Marthe dit à Jésus: Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Jésus lui répondit: Votre frère ressuscitera.

Marthe lui répondit: Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection qui se fera au dernier jour.

Jésus lui répondit: Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra.

Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais, croyez-vous cela?

Elle lui répondit: Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde.

Lorsqu'elle eut parlé ainsi, elle s'en alla et appela secrètement Marie, ma sœur, en lui disant: Le maître est venu, et il vous demande.

Ce qu'elle n'eut pas plus tôt entendu, qu'elle se leva et vint le trouver.

Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré.

Cependant les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement et qu'elle était sortie, la suivirent en disant: Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer.

Lorsque Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit: Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.

Jésus, voyant qu'elle pleurait et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même.

Et il leur dit: Où l'avez-vous mis? — Ils lui répondirent: Seigneur, venez et voyez.

Alors Jésus pleura.

Et les Juifs dirent entre eux: Voyez comme il l'aimait.

Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent: Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né?

Jésus, frémissant donc de nouveau en lui-même, vint au sépulcre: c'était une grotte, et on avait mis une pierre par dessus.

Jésus dit: Otez la pierre. — Marthe, qui était la sœur du mort, lui dit: Seigneur, il sent déjà mauvais; car il y a quatre jours qu'il est là.

Jésus lui répondit: Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?

Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit ces paroles: Mon père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé.

Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie enfin que c'est vous qui m'avez envoyé.

Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte: Lazare, sortez dehors.

Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Alors Jésus leur dit: Déliez-le et le laissez aller.

Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui (1).

Or, la même année, six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité.

On lui apprêta là à souper; Marthe servait, et Lazare était de ceux qui étaient à table avec lui.

Mais Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nare, qui était de grand prix, elle le répandit sur les pieds de Jésus, et, comme la première fois, elle les essuya avec ses cheveux, et toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.

Alors un de ses disciples, savoir Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit:

Pourquoi n'a-t on pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on aurait donnés aux pauvres?

Mais Jésus lui dit: Laissez-la faire, parce qu'elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture.

Car vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et moi vous ne m'aurez pas toujours.

Quelque temps après, accomplissant sa prophétie, Jésus mourait, léguant sa mère à saint Jean, et le monde à saint Pierre.

Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vint dès le matin au sépulcre, lorsqu'il faisait encore obscur, et elle vit que la pierre avait été ôtée du sépulcre.

Et comme elle pleurait, s'étant baissée pour regarder dans le sépulcre,

Elle vit deux anges vêtus de blanc assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et à l'autre aux pieds.

(1) Evangile selon saint Luc
(2) Evangile selon saint Luc.

(1) Evangile selon saint Jean.

Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? — Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.

Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout, sans savoir néanmoins que ce fût Jésus.

Alors Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? — Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Jésus lui dit : *Marie!* — Aussitôt elle se retourna et lui dit : Rabboni, — c'est-à dire : Mon maître.

Jésus lui répondit : Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon père ; mais allez trouver mes frères, et dites-leur de ma part. « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu (1). »

Ici s'arrête l'histoire écrite par les saints Apôtres eux-mêmes, et commence la tradition.

Les Juifs, pour punir Marthe, Madeleine, Lazare, Maximin et Marcelle, d'être restés fidèles au Christ au delà du tombeau, les forcèrent d'entrer dans une barque, et, un jour d'orage, lancèrent la barque à la mer. La barque était sans voile, sans gouvernail et sans aviron ; mais elle avait la foi pour pilote : aussi à peine les condamnés eurent-ils commencé de chanter les hymnes de grâce au Sauveur, que le vent s'abaissa, que les flots se calmèrent, que le ciel devint pur, et qu'un rayon de soleil vint entourer la barque d'une auréole de flamme. Tandis qu'une partie de ceux qui voyaient ce miracle blasphémaient le Dieu qui l'avait fait, l'autre tombait à genoux pour l'adorer ; et cependant la barque, glissant comme poussée par une main divine, aborda aux côtes de Marseille, et les ouvriers de Dieu, les envoyés de sa parole, les apôtres de sa religion, se dispersèrent dans la province pour distribuer à ceux qui avaient faim la sainte nourriture qu'ils apportaient de la Judée.

Tandis que Marthe était à Aix avec Madeleine et Maximin, qui fut le premier évêque de cette ville, les députés d'une ville voisine, attirés par le bruit de ses miracles, accoururent à elle : ils venaient la supplier de les délivrer d'un monstre qui ravageait leur pays. Marthe prit congé de Madeleine et de Maximin, et suivit ces hommes.

En arrivant aux portes de la ville, elle y trouva tout le peuple qui était venu au devant d'elle. A son approche il s'agenouilla, lui disant qu'il n'avait d'espoir qu'en elle, et elle répondit en demandant où était le monstre. Alors on lui montra un bois près de la ville, et elle s'achemina aussitôt seule et sans défense vers ce bois.

A peine y était-elle entrée, qu'on entendit de longs rugissemens, et chacun trembla, car tous pensèrent que c'en était fait de la pauvre femme, qui avait entrepris une chose que nul n'osait entreprendre, et qui était allée sans armes où aucun homme armé n'osait aller : mais bientôt les rugissemens cessèrent, et Marthe reparut, tenant une petite croix de bois d'une main, et de l'autre le monstre, attaché au bout d'un ruban qui nouait la taille de sa robe.

Elle s'avança ainsi au milieu de la ville, glorifiant le nom du Sauveur, et amenant au peuple, pour lui servir de jouet, le dragon, encore tout sanglant de la dernière proie qu'il avait dévorée.

Voilà sur quelle légende repose la vénération qu'ont vouée à sainte Marthe les habitans de Tarascon. Une fête annuelle perpétue le souvenir de la victoire de la sainte sur la Tarasque, car le monstre a pris le nom de la cité qu'il désolait. La veille de ce jour solennel le maire de la ville fait publier à son de trompe que s'il arrive quelque accident le lendemain, personne n'en sera responsable ; qu'il prévient les blessés qu'ils n'auront aucun droit de se plaindre, *et que qui aura le mal le gardera.* Grâce à ce formidable avis qui devrait cloîtrer chacun chez soi, dès le point du jour toute la ville est dans la rue ; quant à la Tarasque, elle attend sous son hangard.

C'est un animal d'un aspect tout à fait rébarbatif, et dont l'intention visible est de rappeler l'antique dragon qu'il représente. Il peut avoir vingt pieds de long, une grosse tête ronde, une gueule immense, qui s'ouvre et se ferme à volonté ; des yeux remplis de poudre apprêtée en artifice ; un cou qui rentre et s'allonge ; un corps gigantesque, destiné à renfermer les personnes qui le font mouvoir ; enfin, une queue longue et raide comme une solive, vissée à l'échine d'une manière assez triomphante pour casser bras et jambes à ceux qu'elle atteint.

Le second jour de la fête de la Pentecôte, à six heures du matin, trente chevaliers de la Tarasque, vêtus de tuniques et de manteaux, et institués par le roi René, viennent chercher l'animal sous son hangard ; douze portefaix lui entrent dans le ventre. Une jeune fille vêtue en sainte Marthe lui attache un ruban bleu autour du cou ; et le monstre se met en marche aux grands applaudissemens de la multitude. Si quelque curieux passe trop près de sa tête, la Tarasque allonge le cou et le happe par le fond de sa culotte, qui lui reste ordinairement dans la gueule. Si quelque imprudent s'aventure derrière elle, la Tarasque prend sa belle, et d'un coup de queue elle le renverse. Enfin, si elle se sent trop pressée de tous côtés, la Tarasque allume ses artifices, ses yeux jettent des flammes ; elle bondit, fait un tour sur elle-même, et tout ce qui se trouve à sa portée, dans une circonférence de soixante-quinze pieds, est impitoyablement brûlé ou culbuté. Au contraire, si quelque personnage considérable de la ville se trouve sur son passage, elle va à lui, faisant mille gentillesses, caracolant en preuve de joie, ouvrant la gueule en signe de faim ; et l'individu, qui sait ce que cela veut dire, lui jette dans la gueule une bourse qu'elle digère incontinent au profit des portefaix qu'elle a dans le ventre.

En 93, les Arlésiens et les Tarasconais étant en guerre, les Tarasconnais furent vaincus, et Tarascon fut prise. Alors les Arlésiens ne trouvèrent rien de mieux pour humilier leurs ennemis que de brûler la Tarasque sur la place publique. C'était un monstre de la plus grande magnificence, d'un mécanisme aussi compliqué qu'ingénieux, et qui avait coûté vingt mille francs à confectionner.

Depuis cette époque, les Tarasconnais n'ont jamais pu dignement remplacer l'ancienne Tarasque, qui est encore l'objet des regrets les plus vifs. On en a fait faire une, mais mesquine et pauvre en comparaison de son aînée ; c'est celle-là que nous visitâmes, et qui nous parut, malgré les lamentations de notre guide, d'un aspect encore très comfortable.

Maintenant, comme dans toute tradition il y a un côté qui tourne à l'histoire, et dans tout miracle un point qui peut s'expliquer, il est probable qu'un crocodile venu d'Egypte, comme celui qui fut tué dans le Rhône, et dont la peau fut conservée jusqu'à la révolution dans l'hôtel de ville de Lyon, avait établi son domicile dans les environs de Tarascon, et que Marthe, qui avait appris au bord du Nil comment on attaquait cet animal, parvint à délivrer de ce monstre la ville où son souvenir est en si grand honneur.

L'église où nous avons introduit nos lecteurs au commencement de cette légende n'offre rien de remarquable comme architecture, mais elle contient quelques tableaux assez curieux : sept sont de Vien, et représentent la Visite du Christ à sainte Marthe ; — la Résurrection de Lazare ; — l'Embarquement de sainte Marthe, de Marie-Madeleine, de Lazare et de Maximin ; — le Débarquement de sainte Marthe à Marseille ; — Sainte Marthe prêchant l'Evangile à Tarascon ; — la Mort de sainte Marthe ; — enfin l'Ensevelissement de sainte Marthe.

Outre ces sept tableaux, remarquables par tous les défauts et toutes les beautés des maîtres de cette époque et de cette école, il y a une Sainte Cunégonde refusant d'épouser un prince grec, et se vouant au service de Dieu ; — un Christ ; — une Annonciation ; — une Adoration des Mages ; — une Sainte Catherine ; — un Saint Thomas d'Aquin, et une Vierge du Parrocel ; une Assomption de la Vierge, et une Sainte Marthe relevant Notre-Seigneur, par Mignard ; — et enfin un Saint François d'Assises mourant, par Vanloo.

L'église de Sainte-Marthe possédait encore plusieurs autres tableaux de prix ; mais, lors de la révolution, ayant été trans-

(1) Evangile selon saint Jean.

portés dans le grenier de l'hospice des indigens, les pauvres en firent passer la plus grande partie à la lessive pour se faire des pantalons avec la toile.

Mais la plus grande perte qu'ait faite à cette époque la paroisse fut celle d'un buste de sainte Marthe en or massif, donné à la ville par Louis XI, qui avait fondé un chapitre avec quinze bénéfices. Ce buste, autour duquel toute la vie de sainte Marthe était représentée en émail, pesait, non compris la statue du roi, qui priait à genoux devant lui, vingt-deux mille ducats d'or. Au moment de la disette il fut transporté à Gênes, et échangé contre du blé; la république de Gênes le prit pour son poids, c'est-à-dire pour cent mille francs.

Une autre relique non moins précieuse était un bras de vermeil renfermant un os de sainte Marthe, et aux doigts duquel il y avait quatre-vingt-dix bagues, dont quelques-unes valaient jusqu'à dix mille francs. Vers la même époque où ce buste partait pour Gênes, le bras se mettait en route de son côté. On n'a jamais su à quelle destination il était arrivé.

Une chose curieuse à voir dans cette église de Tarascon est le tombeau de sainte Marthe, moins remarquable pour le mérite de son exécution que pour la vénération qu'il inspire. Au reste, la sainte, qui est de marbre blanc sur un lit de marbre noir, est belle, et, vue à la clarté tremblante de la lampe qui éclaire cette chapelle souterraine, elle est d'un aspect tout à fait religieux et imposant.

Comme Tarascon ne nous offrait rien d'autrement curieux à voir, nous déterminâmes notre ami Boyer à remettre, vers les cinq heures du soir, son cheval au cabriolet, et nous partîmes pour Arles, où nous arrivâmes à neuf heures.

ARLES.

Arles est la Mecque des archéologues français: c'est la cité antique par excellence. Des monumens romains forment le sol, et autour d'eux, à leurs pieds, à leur ombre, dans leurs crevasses, a poussé, l'on ne sait comment, par la force végétative de la civilisation religieuse de saint Louis, une seconde ville gothique, qui a son tour a donné naissance à des maisons qui, tant bien que mal, ont formé la ville moderne. Au premier aspect, ce sont ces deux dernières que l'on aperçoit; mais l'œil interroge-t-il les fondations, fouille-t-il les ruelles, réunit-il les débris, c'est la ville romaine qui reparaît, avec son théâtre, son cirque, son prétoire, ses thermes, son forum, le palais de ses empereurs, son autel de la Bonne-Déesse et son temple de Jupiter Olympien. Le squelette du géant a été mal enseveli, et de tous côtés ses ossemens percent la terre.

C'est qu'Arles, s'il faut en croire Ausone, était la reine des Gaules: » Le lieu où elle était bâtie, écrivaient Honorius et Théodose à Agricola, préfet des Gaules, était si heureusement choisi, elle avait une si grande foule de commerçans, tant de voyageurs affluaient dans son port, que tout ce qui naissait ailleurs venait à elle: si bien que, devenue l'entrepôt du monde, on eût dit, à la quantité des objets qu'étalaient ses marchés, que ces richesses exotiques étaient le produit de son propre sol. En effet, tout ce que le riche Orient, l'odorante Arabie, la fertile Afrique, la molle Assyrie, la belle Espagne et la Gaule féconde recueillaient dans leurs campagnes, elle le prodiguait, au besoin, au désir ou au caprice du sybarite le plus raffiné, et tout ce qui était produit venait à elle par terre, par mer et par fleuve, dans des barques, dans des navires et dans des chariots (1).

(1) Vita imp. Honor. et Theod. lib. II, § 3.

Aussi la ville d'Arles fut elle chère à Constantin. Elle balança Byzance dans son esprit; car un temps il l'avait habitée; il y avait été heureux, et sa femme, Fausta, y avait mis au jour son fils aîné, qui porta le même nom qu'lui. Quelle fut la cause qui empêcha Arles de devenir la seconde capitale du monde? on ne sait. Constantin s'en dégoûta-t-il comme un amant d'une maîtresse, et lui fut-il infidèle en voyant les eaux bleues du Pont-Euxin et les rivages fleuris du Bosphore? Son dégoût lui vint-il du danger qu'il courut dans son palais sur le Rhône, la nuit où, prévenu par sa femme, il vit, caché derrière une tapisserie, son beau-père Maximin Hercule s'avancer vers le lit impérial, son épée à la main, et poignarder un eunuque qu'il avait fait coucher à sa place? Ou bien encore le terrible mistral, le fléau de ces contrées, parut-il un ennemi trop obstiné, un adversaire trop violent, à un homme qui avait respiré le vent frais d'Ostie et la brise parfumée de Naples?

Ce fut d'Arles que partit Constantin pour aller combattre Maxence, ce fut pendant le voyage des Gaules à Rome qu'une croix lumineuse lui apparut, avec l'inscription *in hoc signo vinces*; et ce fut en double souvenir de sa ville chérie et de sa victoire sainte qu'il fit frapper des médailles d'or, d'argent et de bronze, portant d'un côté une main qui sort d'un nuage tenant une croix, et de l'autre côté une légende composée de ces deux mots: *Arelas civitas.*

Maxence noyé dans le Tibre, et tous les prisonniers élargis, l'empereur, solennellement baptisé par le pape Silvestre, revint à Arles, où en 314 il assembla un concile, en 316 fit célébrer les jeux décennaux, et en 324 nomma trois césars: Crispus, qu'il avait eu de Minervine sa première femme; Constantin, qui, ainsi que nous l'avons dit, était né à Arles de Fausta, fille de Maximin Hercule, et Licinius son neveu. Puis, voulant consoler la ville qu'il allait quitter de son abandon, ainsi qu'on donne à la femme qu'on répudie un riche douaire, il lui fit venir des bords du Nil un obélisque de granit; il enrichit son palais de magnifiques statues et de splendides colonnades, et fit construire à grands frais un aqueduc au moyen duquel les eaux des montagnes voisines furent conduites dans les réservoirs publics; puis enfin il y établit le siége du prétoire des Gaules, ce qui la faisait presque grande et auguste à l'égal de Rome et de Constantinople.

Aussi fut-ce à Arles que saint Aignan, évêque d'Orléans, voyant sa ville assiégée par Attila, vint demander secours à Aétius, préfet des Gaules, qui avec le secours de Mere-Wig vainquit le roi des Huns près de Châlons.

La puissance romaine s'éteignit à Arles avec Jules Valère Majorien. Il traversa les Alpes en 458, s'empara de Lyon, et, trouvant, comme Constantin, Arles merveilleusement située, il résolut d'y établir sa cour impériale.

Ce fut pendant son séjour en cette ville et dans le palais de Constantin qu'il invita Sidoine Apollinaire à s'asseoir à sa table; et c'est à cette circonstance que nous devons la lettre du poète à Montius son ami, lettre dans laquelle il consigne les détails de ce grand festin, où sept grands seigneurs avaient assisté, et où il fait la description du palais, orné, dit-il, de magnifiques statues placées entre des colonnes de marbre.

Majorien, assassiné à Tortone, perdit avec la vie l'empire d'Occident, et la ville d'Arles, qui était restée seule colonie romaine, passa en 463 sous la domination des Goths; elle resta sous leur domination jusqu'en 537, époque à laquelle Vittegis céda au roi des Francs Childebert la ville d'Arles et tout ce qu'il possédait dans les Gaules.

Le nouveau maître d'Arles y fit un voyage, y donna des jeux et des combats à l'instar des jeux et des combats romains. Un jour qu'il chassait dans les environs de la ville, il trouva au milieu d'une forêt et sur une petite montagne plusieurs preux anachorètes. Touché de leur piété, il fonda le monastère de Montmajour.

En 732, les Sarrasins d'Espagne, ayant été battus entre Tours et Poitiers par Karl Martel, refluèrent sur les provinces méridionales, et, furieux de leur défaite, ils pillèrent la ville d'Arles, renversèrent ses monumens, et ensevelirent

sous leurs débris les trésors d'art amassés par cinq siècles de civilisation romaine. Chassés par Karl Martel en 736, ils reparurent en Provence en 797, où Karl le Grand les vainquit deux ans après, et leur tua vingt mille hommes près de la montagne de la Cordle.

Ce fut en honneur de cette victoire, dit monsieur de Noble de La Lauzière dans son histoire d'Arles, que Karl le Grand fit construire au bas de la montagne du Montmajour une petite chapelle qu'il dédia à la sainte Croix. Une inscription latine en lettres onciales, dégradée et presque illisible, constate cette érection (1).

Malheureusement pour l'authenticité de cette dédicace, les nouvelles études historiques ne reconnaissent ni l'inscription, ni la victoire qu'elle consacre Il est donc probable que les moines de Sainte-Croix, ne voulant pas prier pour Charles Martel, qui avait fortement rançonné toutes les communautés religieuses au secours desquelles il était venu, auront fait honneur de sa victoire à son petit-fils. D'ailleurs la véritable date de la conservation de l'église de Sainte-Croix, constatée par une charte, est postérieure à Karl-le-Grand de deux cent vingt ans. Élevée par l'abbé Rambert, supérieur du monastère de Montmajour, elle fut dédiée en 1019 par Pons de Marignan, archevêque d'Arles.

Le démembrement de l'empire de Karl le Grand arriva. La Provence, la Bourgogne et l Empire échurent à Lod-Iler. En 833, dégoûté du monde, il prit l'habit religieux, laissant son fils Louis II empereur, son fils Lod-Iler II, roi de Lorraine, et son fils Karl, roi d'Arles et de Provence.

Enfin, l'empereur Karl le Chauve démembra de nouveaux états, érigea la ville d'Arles en royaume, et lui donna pour roi Bozon, qui était déjà gouverneur de Provence et d'Italie. Le nouveau royaume dont Arles était la capitale se composait de la Provence, du Dauphiné, du comtat Venaissin, de la principauté d'Orange, d'une partie du Lyonnais et de la Bourgogne, de la Franche-Comté, et du Piémont et de la Savoie jusqu'à Genève.

Le royaume d'Arles subsista pendant deux cent cinquante-cinq ans, et fut gouverné par onze rois (2); puis il passa sous l'autorité des consuls. Quatre-vingt-neuf ans s'écoulèrent dans des alternatives continuelles de royauté et de république; puis enfin, en 1220, le podestat fut établi.

Ce fut pendant cette période et au milieu de ses troubles civils qu'Arles vit s'élever sa splendide basilique de Saint-Trophime, et la première partie de son cloître; elle possédait déjà Montmajour. Ce fut donc du onzième au douzième siècle que la civilisation religieuse porta ses fruits, et que l'art chrétien prit racine sur le sol païen.

Pendant cent quarante-quatre ans, la ville, tantôt république, tantôt commune, et tantôt royaume, passa des mains des podestats dans celles des confrères, des mains des confrères dans celles des consuls des mains des consuls dans celles des sénéchaux, et des mains des sénéchaux en celles de l'empereur Charles IV, qui abdiqua en faveur de Charles V. Cette abdication eut lieu à Villeneuve-lès-Avignon, et de ce jour le titre de roi d'Arles s'éteignit pour les empereurs, et la ville retomba sous la domination des comtes de Provence, rois de Naples, de Sicile et de Jérusalem, titre que portait encore en 1480 le bon roi René, l'artiste couronné, qui se consolait avec son pinceau et sa viole de la perte de son sceptre et de ses trois royaumes.

Deux ans après, Louis XI, en sa qualité d'héritier de Charles III, prenait à son tour le titre de comte de Provence, que portèrent ses successeurs, et réunissait Arles à la France.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette longue introduction historico-archéologique; mais elle ne sera pas perdue pour le voyageur qui, comme nous, arrivera le soir à Arles, et qui voudra prendre d'avance une idée de la ville qu'il parcourra le lendemain.

Nous restâmes trois jours à Arles, et il ne faut pas moins que ce temps bien employé pour tout voir et bien voir. Notre première visite fut pour la place des Bons-hommes. Dans un rayon de cinquante pas elle nous offrit les restes de trois civilisations distantes l'une de l'autre de mille ans. Le premier est l'obélisque de granit égyptien, le seul que l'on ait retrouvé en France, et qui est, comme nous l'avons dit, un don de Constantin à la ville qu'il quittait; une portion de la façade d'un grand monument qu'on croit appartenir au Capitole, et dont il ne reste qu'une partie de la frise et les deux colonnes qui la soutiennent; enfin la basilique de Saint-Trophime, merveilleux pendant à celle de Saint-Gilles: ces deux basiliques étant d'autant plus curieuses qu'elles sont, nous le croyons du moins, les deux monumens complets de l'art byzantin en France. Au reste, une chose digne de remarque, c'est qu'on reconnaît dans l'ornementation de la façade de Saint-Trophime l'influence que la vue des modèles antiques qu'il avait sous les yeux a exercée sur l'architecte, qui a surmonté sa porte principale d'un fronton triangulaire, pareil à celui que les restes du Capitole lui offraient encore, et qui a orné sa corniche de palmettes rampantes, filles naturelles peut-être, mais à coup sûr filles reconnues de l'architecture romaine.

Près de l'église de Saint-Trophime s'élève son cloître, moitié roman, moitié gothique, et l'un des plus curieux de France peut-être. A la quantité d'ornemens qui ouvrent les draperies des personnages sculptés dans les chapiteaux des piliers romans, il est facile de reconnaître le style byzantin du douzième siècle. Constantinople essayait de dédommager Arles de lui avoir enlevé l'empire du monde.

L'amphithéâtre est plus grand mais aussi plus dégradé que celui de Nimes. A l'époque où les Sarrasins désolèrent le Midi, une partie de la population se réfugia dans les Arènes, et, murant ses arceaux, se fit du monument romain une forteresse imprenable. Bientôt des tours grandirent au dessus des portes, des maisons s'établirent avec ordre, une ville enfin s'éleva au milieu de la ville, isolée, mais complète, ayant son faubourg, ses remparts, ses rues, sa place publique et son église. De cette ville étrange, il ne reste plus aujourd'hui qu'une seule maison.

Les autres ont été démolies quand le gouvernement s'est enfin aperçu qu'il possédait à Nimes et à Arles des merveilles à rendre Rome jalouse.

Après les Arènes, le monument le plus important est le théâtre, dont l'érection précède la conquête romaine et remonte à la colonisation grecque. Arles avait reçu, si l'on en croit les vers de Festus Avienus, de ses voisins de Marseille le surnom de Thelme (1), à cause de la fécondité de son sol. Les descendans d'Euxène lui avaient déjà donné leurs dieux, ainsi que le prouvent les fragmens retrouvés du temple de Diane d'Éphèse. Ils voulurent encore lui faire connaître leurs poètes, et lui firent don d'un théâtre. Il n'était point encore fini lorsque les Romains leur succédèrent De là la différence de travail qui existe entre les deux colonnes de marbre africain, debout encore, qui supportent un morceau d'architecture avec la frise au dessus, et la partie opposée,

(1) Sachent tous que le sérénissime prince Charles le Grand, roi de France, ayant fait le siége de la ville qui était au pouvoir des infidèles, et s'en étant rendu maître par la force de ses armes, les Sarrasins qui restaient dans ces contrées étant venus en grand nombre pour s'emparer de cette ville et s'y fortifier, le prince s'avança avec son armée pour les combattre, et remporta sur eux une victoire complète pour laquelle voulant laisser un témoignage de sa reconnaissance envers Dieu, il fit dédier le temple en l'honneur de la sainte Croix; il prit soin aussi de relever sur ses ruines le présent monastère de Montmajour, dédié à saint Pierre. Ce bâtiment avait été entièrement détruit par ces infidèles et rendu inhabitable; il le rétablit dans son ancienne splendeur, y appela un nombre de religieux pour y faire le service divin, le dota pour l'avenir et lui fit de magnifiques présens. On y voit encore cette épitaphe :

Plusieurs des Français qui ont péri dans ce combat reposent dans la chapelle de ce monastère.

FRÈRES, PRIEZ POUR EUX.

(2) Bozon I, Louis Bozon II, Hugues I, Conrad I, Rodolphe III, dit le Fainéant, Gérardus, dit l'Usurpateur, Conrad II, dit le Salique, Henry III, dit le Noir, Henry IV, Henry V et Conrad III.

(1) *Thili*, mamelle.

dite aujourd'hui la tour de Roland, et qui est d'un goût. tout à fait barbare.

Puis vient la promenade d'Eliscamp, ainsi appelée des deux mots latins *Elisei campi*. Autrefois ce fut un vaste cimetière où païens et chrétiens vinrent avec une foi différente, mais avec un même espoir, se coucher à côté l'un de l'autre Leurs tombes sont confondues et entremêlées; mais on reconnaît les uns au D et à l'M qui les recommandaient aux dieux mânes, et les autres à la croix qui les mettait sous la protection du Sauveur. Presque tous ces tombeaux ont été fouillés: une partie a été emportée par les habitans de la Crau pour faire des auges et des dalles; l'autre, dont les seuls couvercles ont été utilisés, sont béans et vides; et quelques-uns de ceux-ci montrent encore la séparation de pierre qui empêchait le mari et la femme, quoique couchés dans le même tombeau, de confondre jamais leurs ossemens.

Enfin, de distance en distance, le sol, retentissant sous les pieds qui le foulent, prouvent qu'à côté de ces tombeaux profanés il en reste de vierges et intacts, que n'ont fouillés encore ni la curiosité ni l'avarice.

Le musée d'Arles, à qui celui de Paris a enlevé son chef-d'œuvre, la Vénus au miroir, s'est enrichi des dépouilles des autres monumens; tous lui ont fourni leur contingent de débris; mais la plus riche récolte qu'il a faite lui vient du Champ de la Mort. Là est une collection de tombeaux du Bas-Empire, riche comme je n'en sais aucune autre, et dont les bas-reliefs peuvent servir à l'histoire de la décadence de l'art. Les plus anciens, au reste, ne m'ont paru remonter qu'au commencement du quatrième siècle.

Le gouvernement accorde 700,000 fr par an pour les fouilles d'Arles; il ferait mieux d'y envoyer un préfet artiste, et de mettre à sa disposition un bataillon de pionniers. Nous avons une armée de quatre cent mille hommes, sur lesquels trois cent cinquante mille se reposent Ne pourrait on pas sans inconvénient grave en distraire cinq cents, qu'on emploierait à déblayer la nouvelle Pompéïa.

Il est curieux, au reste, de se promener autour des remparts d'Arles; l'enceinte des murailles est presqu'un second musée. De vingt pas en vingt pas, on rencontre, incrusté dans le mur, un fragment de colonne, un débris de chapiteau. Partout où les Romains avaient élevé des monumens, on a de ces monumens bâti des villes avec leurs églises et leurs remparts, et cependant à peine s'aperçoit-on qu'il manque quelques pierres à ces gigantesques constructions.

L'un des trois jours que nous passâmes à Arles était un jour de fête, ou plutôt de marché; il y avait une foire de moutons. Cent vingt cinq ou cent trente mille brebis, descendues des plaines de la Crau, étaient parquées au pied des remparts du midi. Cette circonstance, assez indifférente en elle-même, eut pour ma curiosité de voyageur un excellent résultat: ce fut celui de faire sortir de leurs maisons, et dans leurs costumes de fêtes, les Arlésiennes, que je n'avais encore vues qu'allant à la fontaine ou filant sur le seuil de leurs portes. Vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, abandonnant le boulevard extérieur aux élégans et aux dandys de la ville, elles se répandirent dans les rues, circulant bras dessus, bras dessous, par rangées de sept ou huit jeunes filles, s'arrêtant de porte en porte, pour commérer, en formant des groupes bruyans et moqueurs. Leur réputation de beauté est tout à fait méritée, et non-seulement elles sont belles, mais encore gracieuses et distinguées. Leurs traits sont d'une délicatesse extrême, et appartiennent surtout au type grec; elles ont généralement les cheveux bruns, et des yeux noirs veloutés, comme je n'en ai vu qu'aux Indiens et aux Arabes. De temps en temps, au milieu d'un groupe ionien, passe rapidement une jeune fille, marquée au type sarrasin, avec ses yeux longs et relevés aux coins, son teint olivâtre, son corsage flexible et son pied d'enfant; ou une grande femme, au sang gaulois, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, à la démarche grave et tranquille, comme celle d'une antique druidesse. Presque toutes sont fraîches et épanouies comme des Hollandaises; car l'humidité du climat, qui à trente ans flétrira leur beauté d'un jour, leur donne ce teint blanc et rose qu'ont les fleurs qui bordent les fleuves ou qui poussent dans les marais.

Malheureusement pour le peintre et le poète, qui va cherchant le beau et le pittoresque, ces gracieuses filles de Bellovèse, d'Euxène, de Constantin et d'Abdérame, ont perdu une partie de leur charme le jour où elles ont renoncé au costume national, qui, résumant pour elles tout le passé, se composait de la tunique courte des jeunes filles spartiates, du corsage et de la mantille noire des Espagnoles, du soulier à boucle des Romaines, de la coiffe étroite d'Anubis et du large bracelet gaulois. De tous ces vêtemens pittoresques, les Arlésiennes n'ont gardé que leur antique et originale coiffure, qui, toute dépareillée qu'elle semble avec la taille longue et la manche à gigot, ne laisse pas que de conserver à leur aspect une physionomie toute particulière, que leurs amans sont loin d'avoir. Les Arlésiens n'ont rien de remarquable; aussi dit-on généralement les hommes de Tarascon et les femmes d'Arles, comme on dit les Romaines et les Napolitains.

N'est-il pas remarquable que, du costume national, la dernière chose que l'on abandonne soit la coiffure? Dans tous les ports de mer du Midi, on rencontre par les rues une foule de Turcs et de Grecs qui ont adopté les habits et le pantalon, et conservent obstinément le turban. Les ambassadeurs de la Sublime Porte eux-mêmes nous offrent tous les jours cette singulière anomalie en se présentant dans nos salons et dans nos spectacles avec le costume français et la tête cachetée de leur calotte grecque comme des bouteilles de vin de Bordeaux.

Lorsque la ville aux vieux débris cesse d'être galvanisée par quelque fête ou par quelque marché, elle se recouche et se rendort dans sa poussière romaine. Bien plutôt pareille à une tente militaire, plantée au bord d'un fleuve par une colonie errante et lassée, qu'à une cité vivace, Arles fut une villa impériale et non pas une ville souveraine. Embellie et décorée par fantaisie, puis abandonnée par caprice, cette maîtresse royale n'a plus, depuis cinq siècles, une raison suffisante de vitalité. Sa position sur le Rhône, source de richesse pour elle quand ses murs renfermaient un empereur magnifique ou un roi guerrier, n'a plus aucune valeur maintenant qu'elle n'est qu'une ville de troisième ordre. Sous la république et l'empire, Arles reprit une vie factice et momentanée; car le commerce, repoussé des mers, reflua dans les fleuves, et, d'exportatif qu'il était, devint intérieur; aussi, comme à Avignon, tout ce qui est marin, portelaix, employé des ports, est-il républicain, tandis qu'au contraire les gentilshommes, les boutiquiers et les paysans sont généralement carlistes. Ces deux opinions se partagent la cité. Comme partout, la ville haute, qui a commencé par être une aire féodale, est aristocrate, tandis que la ville basse, dont les chaumières primitives sont venues se grouper autour du château, et peu à peu s'y sont changées en maisons, se souvenant de son origine populaire, est presque entièrement démocratique.

Arles, qui de rétrograde était devenue stationnaire, commence cependant aujourd'hui à marcher, mais lentement encore, mais d'un pas embarrassé, et plutôt avec la débilité de la vieillesse qu'avec l'hésitation de l'enfance. Quoique peuplée de dix-huit mille habitans, elle n'a qu'une marchande de modes, qui ne peut pas vivre de son commerce, et, depuis cinq ans seulement, un libraire, qui ne se soutient qu'avec l'aide des maisons d'Aix et de Marseille. Auparavant, les seuls livres qui s'y vendissent étaient des livres de prières colportés par des marchands forains.

Aussi Arles, à notre avis, ne doit-elle pas être considérée comme une ville vivante, mais comme une ville morte; tout ce qu'on pourrait faire pour ranimer son commerce ou son industrie serait chose inutile et perdue; c'est un pèlerinage d'artiste et de poète, et non pas une station de commerçant ou de voyageur Jamais les rois de Naples n'ont tenté de repeupler Herculanum et Pompeïa, et ils ont bien fait: un tombeau n'est poétique qu'autant qu'il est muet, et sa plus grande solennité lui vient de son silence et de sa solitude.

Or, Arles est une tombe, mais la tombe d'un peuple et

d'une civilisation, une tombe pareille à celle de ces guerriers barbares avec lesquels on enterrait leur or, leurs armes et leurs dieux ; la ville moderne est campée sur un sépulcre, et la terre sur laquelle est dressée sa tente renferme autant de richesses dans son sein qu'elle offre de pauvreté et de misère à sa surface.

LES BAUX.

Cependant, à quelques lieues d'Arles, s'élève une ville encore plus triste, encore plus solitaire, encore plus morte que sa métropole. Le traducteur de Byron, l'auteur de Charles Édouard, qui est la seule célébrité littéraire qu'Arles ait produite, m'avait fort recommandé de ne point passer dans sa ville natale sans aller faire une excursion à cette ancienne cour d'amour de la Provence, qui donna des podestats à Arles, des princes à Orange, des stathouders à La Haye, et des rois à Amsterdam et à Londres. En conséquence, aussitôt que nous eûmes visité tout ce qu'Arles a de plus remarquable, nous nous acheminâmes vers les Baux.

La route est en harmonie avec le lieu où elle conduit : longeant d'abord le petit et le grand étang de Peluque, elle accompagne quelque temps un aqueduc romain qui prend sa source dans une montagne près d'Orgon, traverse la route d'Aix un peu au-dessus d'Elsemat, passe à côté de Saint-Remy, et vient se perdre aux environs d'Arles. Nous nous enfonçâmes avec elle dans une espèce de désert de joncs et de roseaux, dont le sol marécageux semblait le lit d'un ancien étang. Nous abandonnâmes l'aqueduc d'Arles pour suivre celui de Barbegal. Puis nous nous engageâmes dans des montagnes aussi tristes que les plaines désolées que nous venions de quitter. Enfin, à Maussane, on nous invita à prendre quelque chose, attendu que nous ne trouverions absolument rien à manger ni à Manville ni à Baux.

A une demi-lieue de Maussane, au détour d'une montagne, nous commençâmes à apercevoir au haut d'un rocher, au milieu d'un paysage nu et rougeâtre, la ville que nous venions visiter. Nous nous engageâmes dans un sentier escarpé qui monte en tournoyant, et nous nous avançâmes sans rien voir de ce qui annonce le voisinage d'un lieu destiné aux hommes, sans entendre aucun souffle de cette respiration immense qui dénonce l'existence d'une ville : c'est qu'en effet les hommes ont disparu, et que la pauvre ville est morte, entièrement morte : morte d'abandon, morte d'épuisement, morte de faim, parce qu'une route qui conduisait d'Orgon à Arles, et qui était l'artère qui menait le sang à son cœur, s'est éloignée d'elle ou perdue elle-même quand a commencé de s'éteindre la splendeur de la Provence ; et qu'alors tout lui a manqué pour vivre, comme à une jeune fille qui vivait par l'amour et dont l'amour s'est retiré.

Alors, peu à peu une partie des habitans, lassée de sa solitude, s'est éloignée pour aller habiter Orgon, Tarascon ou Arles ; l'autre, fidèle et religieuse au toit paternel, s'y est éteinte dans l'isolement. Nul n'est venu ni remplacer les exilés ni succéder aux morts, et la cité sans habitans a fini par rester seule debout, ouverte, abandonnée, triste et toute en deuil sur sa route, et pareille à une mendiante qui pleure et demande l'aumône au bord d'un chemin.

A la moitié de la montée, sentinelle avancée du tombeau, nous rencontrâmes une croix. La destruction s'était étendue sur ce symbole de la rédemption éternelle, comme sur tous les objets mortels qui l'entouraient ; les deux jambes du Christ avaient été brisées, et il pendait par un de ses bras d'ivoire à un des bras de fer de la croix.

Quelques pas plus loin, nous tournâmes un nouvel angle, et nous nous trouvâmes en face de la porte basse et reculée de la ville ; les battans de bois en avaient été ôtés pour les brûler sans doute, et les attaches de fer arrachées par quelque bohémien qui comptait les vendre. Nous entrâmes dans la rue ; portes et fenêtres étaient ouvertes. Nous vîmes des maisons dont le portail, soutenu par des colonnes de la renaissance, était décoré d'un écusson baronial ; nous vîmes des hôpitaux où il n'y avait plus ni gardiens ni malades, ni gémissemens ni derniers soupirs. Nous vîmes un ancien château taillé dans le roc, sans doute en mémoire de ces paroles évangéliques : « Heureux l'homme qui a bâti sa maison sur le rocher ! » Mais le rocher, arrondi en tours, taillé en appartemens, creusé en poternes, avait manqué par sa base, et le château monolithe était tombé tout d'une pièce, comme si la main d'un géant l'eût renversé.

La seule chose qui se fût conservée à peu près intacte, c'était le cimetière. Près du château, sur une esplanade qui domine toute la vallée, on a creusé dans la pierre calcaire des centaines de tombes de grandeurs différentes, et destinées à tous les âges. Il y en a pour le fils et pour la mère, pour le vieillard et pour l'enfant. Ces tombes ont elles servi, et une main sacrilége en a-t-elle soulevé le couvercle et dispersé les ossemens ou bien sont-elles vierges encore ? et le fossoyeur, plus prodigue que la mort n'était avare, lui a-t-il donné tous ces cercueils juste au moment où elle ne devait plus trouver de cadavres à y coucher ?

Je m'assis au milieu de cet étrange cimetière, les pieds pendans dans une tombe, et je restai les yeux fixés sur cette ville extraordinaire, habitable et qui n'est point habitée, morte et conservant les apparences de la vie, enfin pareille à un trépassé revêtu de ses habits, debout et fardé. Alors il me vint une de ces tristesses profondes et infinies, plus mélancoliques que celles qui ont des larmes, plus éloquentes que celles qui ont des paroles, plus déchirantes que celles qui ont des sanglots.

J'en fus tout à coup tiré par le son d'une cloche. Je me levai comme un homme qui ouvre les yeux, demandant l'explication de ce songe qui continuait après le réveil ; mais mon guide ne put me la donner, et il me fallut en aller chercher l'éclaircissement à sa source. Je m'acheminai donc vers l'église ; la porte en était ouverte comme toutes les autres portes. Je montai une dizaine de marches qui conduisent à son péristyle. J'entrai. Après avoir vainement tenté de tremper mes doigts dans son bénitier séché, et comme si Dieu eût voulu m'inonder en un seul jour de toutes les poésies de la mort, le spectacle le plus triste qui se puisse voir s'offrit tout à coup à mes yeux.

Au pied de l'autel, dans une bière découverte, le front ceint d'une couronne blanche, les mains croisées sur la poitrine, était couchée une petite fille de neuf ou dix ans ; aux deux côtés du cercueil se tenaient à genoux ses deux sœurs ; dans un coin pleurait sa mère, et le frère tintait lui-même la cloche pour appeler Dieu à cette cérémonie funèbre, où manquait le prêtre. Une douzaine de mendians, qui forment toute la population des Baux, était dispersée dans le reste de l'église.

Il n'y eut pas de messe pour le salut de l'âme de cette pauvre enfant, il n'y eut que des prières basses, des soupirs et des sanglots ; puis quatre pauvres, qui avaient mis leurs plus beaux habits pour cette solennité funèbre, portèrent le cercueil à bras, et, accompagnés du reste du cortége, sortirent de l'église, s'acheminèrent vers la haute ville, entrèrent dans l'hôpital, et s'approchant d'une tombe creusée, posèrent la bière à côté d'elle. Aussitôt la mère s'approcha, embrassa encore une fois sa fille, les deux jeunes sœurs en firent autant ; et puis le frère, qui, étant le dernier, recouvrit le visage de la morte. Un homme prit alors, derrière une pierre, un marteau, des clous et une planche, et cloua le couvercle du cercueil, puis on le descendit dans la fosse. La terre roula dessus avec ce bruit dont l'écho profond est dans l'éternité ; et lorsque la dernière pelletée de terre l'eut recouverte, les jeunes filles s'approchèrent et jetèrent sur la tombe des bouquets de fleurs blanches qu'elles avaient cueillies aux environs. Je n'avais pas de bouquets ; je jetai ma

bourse. Un des mendians la prit et la présenta à la mère, qui ne me remercia point, mais qui pleura plus fort.

Je sortis de l'hôpital. Devant sa façade, qui date de la renaissance, et dont l'entablement croule malgré les neuf colonnes qui le soutiennent, s'étend une plate-forme de laquelle on embrasse un immense paysage; au sud, la mer bleue et immense, tachetée de voiles blanches; au levant, la plaine où Marius battit les Cimbro-Teutons, dominée par le mont Victoire, sur lequel il éleva les trophées ramassés sur le champ de bataille; au nord et à l'occident, l'hôpital et la ville.

C'était, comme on le voit, un beau et vaste paysage au milieu duquel se dressait un immense souvenir Le génie de Rome avait eu là une de ses plus belles fêtes Deux cent mille Barbares, couchés dans cette vallée, lui avaient fait une hécatombe, et leurs cadavres laissés sans sépulture, lavés par la pluie, brûlés par le soleil, se décomposèrent lentement sur cette terre, qui dut à la corruption de leurs fétides lambeaux son nom antique de *Campi putridi*, et son son nom moderne de Pourrière. Mais bientôt la nature répara tous ces désastres, le sol poussa, là où il avait été si largement engraissé, de plus puissantes herbes et de plus riches épis; et lorsque la moisson fut faite, il ne resta plus sur ce champ funèbre, qui avait été le cimetière d'un peuple, que d'immenses ossemens blanchis, dont les paysans firent de pâles clôtures pour leurs vignes.

Un autre jour, dans un autre moment peut-être, je serais descendu de mon rocher dans cette plaine. J'aurais marché jusqu'à ce que je trouvasse les rives du Canus; puis, j'eusse cherché sur la sainte montagne, que le matelot provençal, debout sur le pont de son navire, montre de loin aux voyageurs, les restes de cette pyramide où d'énergiques bas-reliefs représentaient Marius debout sur des boucliers portés par ses soldats, et proclamé imperator. Je me serais fait raconter par quelque paysan, comme un événement de la veille, cette bataille qui date de deux mille ans. Il m'eût dit alors, tant les traditions de cette grande défaite sont présens encore aux lieux qui la virent s'accomplir, comment le général romain conduisait avec lui une prophétesse syrienne, nommée Martha, en l'honneur de laquelle il donna son nom au village de Martigues, et qui, la veille de la bataille, avait parcouru dans une litière dorée les rangs de l'armée, à qui elle avait promis la victoire. Il m'eût indiqué l'endroit où Marius, à ses soldats mourant de soif et qui lui demandaient à boire, dit montrant le fleuve devant lequel étaient rangés les ennemis : « Vous êtes hommes, et voilà de l'eau; » et où les soldats burent avidement, le même soir, cette eau rougie et ensanglantée. Enfin, il m'eût raconté cette fête qui se perpétua dans le pays, en souvenir de cette victoire; de sorte que lorsque le mois de mai revenait, chaque année on voyait accourir au temple bâti par Marius les populations voisines, et entrer dans la maison païenne une procession de chrétiens et de chrétiennes portant des bannières ornées de croix, et couronnés, les hommes de branches d'arbres en signe de triomphe, et les femmes de guirlandes de fleurs en signe de fête; puis sur quelques murs croulans du bourg de Pourrière, il m'eût fait voir les armes de la commune, qui jusqu'à la révolution furent un général romain porté sur le bouclier de deux soldats.

Mais à cette heure j'avais une autre pensée; ce n'était point de la mort d'une armée et de la tombe d'un peuple que mon esprit était occupé, je ne voyais que la mort d'une mendiante et la tombe d'un enfant; si bien qu'il me prit envie, non pas d'aller chercher de la poésie et de l'histoire sur ce même champ de bataille, mais du recueillement et de la religion dans cette petite église. Je m'acheminai donc vers elle, et la retrouvai vide et silencieuse. Je cherchai son coin le plus obscur, et, m'appuyant contre une colonne, je tombai dans une de ces rêveries saintes, qui, lorsque les paroles manquent aux lèvres, deviennent la prière du cœur.

Je ne sais le temps que je restai ainsi, pris de ce vertige religieux auquel je suis si accessible, que, dans la chartreuse de Grenoble et chez les capucins de Syracuse, il m'arriva de quitter précipitamment ces hauteurs saintes, tant je me sentais prêt à me précipiter dans le cloître; mais ce temps dut être long, car je ne me réveillai de cette espèce d'extase que lorsque mon guide vint me dire que la nuit arrivait, et que par conséquent il était temps de retourner à Arles.

Au moment de quitter cette église, je fus pris du désir d'en emporter quelque chose. Il en est ainsi de toutes les émotions profondes que nous éprouvons; au moment où elles nous possèdent et nous étreignent, nous désirons les perpétuer, et nous comprenons que le seul moyen d'arriver à ce but est de les raviver par la vue d'un objet qui nous les rappelle, tant nous sentons notre pauvre cœur faible pour conserver à lui seul un souvenir; mais en même temps je songeai que ce vol religieux fait à une église, tout pur qu'il devait être aux yeux de Dieu, qui savait dans quelle intention intime et pieuse je le commettais, n'en était pas moins un vol fait dans la maison du Seigneur, et par conséquent un sacrilége Alors il me vint une pensée qui conciliait mon envie avec mon remords; c'était de laisser à la place de la chose prise une valeur quadruple dont profiterait le premier pauvre qui viendrait prier. Je portai alors une main sur un petit saint de bois tout vermoulu; mais, en fouillant de l'autre à ma poche et en la trouvant vide, je me rappelai que j'avais donné ma bourse à la mère de la petite mendiante que j'avais vu enterrer. J'allais reposer mon saint sur l'autel, lorsque l'aspect de mon guide me tira de ma perplexité. Je lui demandai s'il avait de l'argent sur lui. Il me donna dix francs; c'était tout ce qu'il possédait. Je les mis à la place de la statuette. et, quelque peu rassuré par cet échange, je l'emportai avec moins de crainte.

Maintenant, dois-je passer du récit à la confession? dois-je, au risque d'éveiller sur les lèvres de quelques-uns de mes lecteurs le sourire dédaigneux et méprisant de la philosophie voltairienne, raconter à tous ce que je ne devrais dire qu'à un prêtre peut-être? Oui, car quelques esprits poétiques et religieux me comprendront; d'ailleurs, toute autopsie est curieuse, et surtout celle que l'on fait sur un corps vivant.

J'ai dit que, grâce aux dix francs que j'avais laissés à sa place, j'avais emporté le saint avec moins de crainte. Cependant cette espèce d'achat était loin de me rassurer, soit que cette suite d'objets qui s'étaient, depuis le matin, déroulés devant mes yeux, soit que cette cérémonie simple, mais profondément triste, qui était arrivée jusqu'à mon cœur, eût exalté mon esprit, et que mon esprit se fût affaibli de son exaltation même. Je quittai l'église témoin de mon action,— je ne sais comment qualifier la chose, ne la pensant pas coupable, mais cependant ne la croyant pas innocente, — avec une grande terreur dans l'âme. La nuit, qui approchait rapidement, contribuait encore à augmenter cette impression inqualifiable. Je descendis avec mon conducteur la route qui mène à Maussane, et j'arrivai dans ce village sans avoir échangé un mot avec lui.

Notre voiture nous y attendait. Boyer attela le cheval. Pendant ce temps, j'aperçus mon fusil que j'avais laissé le matin dans la cheminée, et, craignant un accident que je n'eusse pas craint dans toute autre circonstance, je ne voulus pas l'emporter chargé, de peur que les cahots du cabriolet ne le fissent partir. Je sortis en conséquence dans le jardin pour le tirer en l'air; mais, au moment où j'épaulais, l'idée me vint, pour la première fois peut-être, à moi, chasseur depuis mon enfance, que les canons pouvaient crever et m'emporter une main. Je ris de cette idée. Je rapprochai mon fusil de mon épaule une seconde fois et j'appuyai mon doigt sur la gâchette; mais le coup ne partit pas; le chien n'était pas armé. Je crus cette circonstance un avertissement: je fis jouer la bascule de mon fusil, tirai mes deux cartouches du canon, les mis dans ma carnassière, et rentrai dans la cuisine.

J'y trouvai Boyer, qui avait fini son opération. Le cheval et le cabriolet attendaient à la porte. Je sortis pour monter en voiture; mais, au moment de mettre le pied sur le marchepied, mes craintes superstitieuses me revinrent. Je pensai au chemin bordé de précipices que nous allions parcou-

rir; je pensai, comme je l'avais pensé à propos de mon fusil, que si l'action que j'avais commise était mauvaise, Dieu pouvait mettre à sa suite une punition au lieu de l'autre; et, ne voulant pas le tenter, je fis signe au cabriolet de marcher devant, et je le suivis par derrière. De temps en temps Boyer, qui ne comprenait rien à cette manie de marcher seul quand je pouvais paresseusement être voituré près de lui, s'arrêtait, et me demandait si je ne voulais pas monter. Constamment je lui répondis que non; et cependant j'étais fatigué, plus encore par l'émotion que par le voyage, aussi moralement que physiquement.

Nous nous trompâmes de route à Saint-Martin ou à Fonvielle, je ne sais; de sorte qu'au lieu de revenir par le grand Barbegal, nous revînmes par le Castelet. Nous nous engageâmes dans une espèce de petite forêt, où j'eus à peine fait un quart de lieue, qu'en montant sur une éminence je me trouvai près d'une ruine. Boyer me dit que c'était celle de l'abbaye de Montmajour, dont nous avons parlé dans notre précis historique sur Arles. Vu de nuit, ce monument était magnifique, et la clarté de la lune était assez grande pour qu'on en pût distinguer les détails Je m'avançai alors pour m'engager sous ses voûtes croulantes; mais la même pensée à laquelle j'étais en proie me revint à l'esprit et m'arrêta sur le seuil; une pierre pouvait se détacher du haut de ces voûtes et me briser le front.

En arrivant à Arles, je m'enfermai dans ma chambre. Je tirai le saint de ma carnassière, je le mis sur la commode, je m'agenouillai devant lui, et je fis une prière, ce qui ne m'était pas, je dois l'avouer, arrivé depuis longtemps. Le lendemain, Boyer emporta mon saint, afin de le joindre à différens objets glanés sur ma route, et qui devaient d'Avignon retourner directement à Paris. Si je l'eusse conservé parmi mes bagages, je n'aurais probablement pas osé continuer mon chemin.

Maintenant, j'avoue qu'il y a peut être une grande fatuité de courage à moi d'avoir raconté cette histoire; mais je la devais aux lecteurs; car, comme anatomie du cœur humain, elle est peut-être, sinon la plus intéressante, du moins la plus curieuse de tout mon voyage.

Nous consacrâmes le reste de la journée à prendre des vues de la ville et des croquis de monumens, et le lendemain, avant le jour, nous nous mîmes en route pour Marseille.

CRAU ET CAMARGUE.

Deux moyens sont offerts au voyageur pour aller d'Arles à Marseille, la route de mer et la route de terre. La route de mer, par le bateau à vapeur et le golfe de Lion; la route de terre, par le coche et le canal de Bouc. Peut-être trouvera-t-on que le nom donné à cette dernière route ne se justifie pas très exactement; mais elle s'appelle comme cela : les voies du Seigneur sont profondes.

Un jour j'allai voir chez madame Saqui une pantomime appelée le *Bœuf enragé :* c'était un fort joli ouvrage, d'un grand goût littéraire, remarquable par son haut style et par ses belles pensées, et qui m'avait été fort recommandé par le *Journal des Débats;* mais, de la première à la dernière scène, j'attendis vainement l'intéressant animal qui avait donné son nom à l'ouvrage.

La toile tombée, je sortis, et en sortant je demandai à l'ouvreuse :

— Voudriez-vous me dire, ma bonne femme, pourquoi la pièce que je viens de voir s'appelle le *Bœuf enragé?*

— Parce que c'est son titre, me répondit l'ouvreuse

Je rentrai chez moi très satisfait de l'explication.

Comme on nous donna un fort mauvais déjeuner à bord du coche, nous demandâmes où nous pourrions dîner : on nous répondit que nous pourrions dîner à la ville de Bouc. Nous ignorions tout ce qu'il y avait de fantastique dans la ville de Bouc; nous montâmes donc sur le toit de notre coche, fort satisfaits de savoir que nous dînerions.

Le but de notre ascension était de voir le paysage; car la terre du canal, ayant été rejetée à droite et à gauche, forme un talus qui fait que, tant qu'on reste sur le pont, on croit voyager dans une ornière.

Le paysage, au reste, sans être varié, est curieux; car on a à droite la Camargue, où, d'après le proverbe, *les chasseurs ne trouvent pas une pierre à jeter à leurs chiens*, et à gauche la Crau, qui est littéralement pavée de cailloux

La *Camargue*, ou Camp de Marius : *Caii Marii Ager* (l'étymologie en vaut bien une autre), la Camargue est le Delta du Rhône : cela veut dire que les géographes lui ont trouvé la forme d'un D grec, et cela avec aussi juste raison que Polybe avait trouvé à l'Italie la forme d'un triangle, Pline celle d'une feuille de chêne, et M. Piquet celle d'une botte. C'est une immense plaine marécageuse, que la mer a visitée il y a quelque deux mille ans, et qu'elle semble avoir abandonnée d'hier. D'innombrables troupeaux de chevaux blancs et de taureaux noirs, plus sauvages et plus ébouriffés les uns que les autres, y enfoncent jusqu'au jarret dans un sol tout bourgeonné de plantes épaisses, d'un vert foncé, et qui, de place en place se panache de grandes fleurs jaunes et rouges, de roseaux tranchans élevés et de tamaris tortueux. De temps en temps, au milieu de ces marais Pontins de la France, s'élève une pauvre maison, où le chasseur perdu dans ces solitudes est sûr de trouver l'hospitalité du désert. Le paysan n'a qu'un peu de pain et un peu d'eau; mais de ce pain et de cette eau la moitié est à celui qui a faim et qui a soif.

La Camargue, toute inhabitée et inhabitable qu'elle est, a cependant ses traditions religieuses et ses souvenirs historiques : les unes se rattachent au village des Saintes-Maries, que par abréviation on appelle le village des Saintes, et les autres aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le village des Saintes-Maries, que l'on nommait autrefois Notre-Dame-de-la-Mer, doit son nouveau nom au roi René. Le roi René, en sa qualité de poète, connaissait la vieille légende provençale qui dit qu'après la mort du Christ, les Juifs mirent dans une barque Marie-Madeleine, les deux Marie, Marthe, Marcelle, leurs servantes, Lazare et Maximin, et, profitant d'un orage, poussèrent cette barque à la mer pour les faire périr tous ensemble. Mais Dieu n'abandonne point ses serviteurs. La mer se calma, un doux vent poussa l'embarcation loin du rivage. Pendant tout le temps de la traversée, qui dura un mois, deux fois par jour le Seigneur fit pleuvoir sa manne. Enfin, un beau soir, les saints hommes et les saintes femmes abordèrent à la pointe la plus avancée de la Camargue, dans un pauvre village habité par quelques pêcheurs. Marie-Madeleine se dirigea vers la Sainte-Beaume, Marthe, vers Tarascon, où nous avons vu son tombeau en passant; saint Maximin prit le chemin d'Arles, et saint Lazare celui de Marseille. Quant aux deux Marie et à Marcelle, elles restèrent au village de Notre-Dame-de-la-Mer, où elles moururent après en avoir converti les habitans à la foi chrétienne.

Le roi René non-seulement connaissait cette légende, mais il l'avait mise en vers, il l'avait mise en musique, il l'avait mise en tableau, lorsqu'une nuit, voulant lui donner une preuve non équivoque de leur reconnaissance, les saintes femmes de Notre-Dame-de-la-Mer lui apparurent, et lui ordonnèrent de se mettre en quête de leurs reliques, dont elles lui donnèrent l'adresse exacte, de les tirer de terre, et de leur faire bâtir un tombeau digne d'elles Comme on le pense bien, le bon roi René ne se le fit pas dire deux fois. Au point du jour, il monta à cheval, suspendit à son côté cette bourse qu'il emportait toujours pleine et qu'il rapportait toujours vide, prit son album pour croquer, chemin faisant, quelque joli visage de paysanne, et s'achemina vers Notre-Dame-de-la-Mer.

Il va sans dire que le roi René trouva les reliques à l'endroit indiqué. Ce fut à cette occasion que le bon roi chan-

gea le nom de Notre-Dame-de-la-Mer en celui des Saintes-Maries, plus approprié désormais au trésor qu'il possédait.

La nouvelle de la découverte que l'on venait de faire se répandit par toute la France, par toute l'Italie et par toute l'Espagne, si bien que de tous côtés les pélerins abondèrent, que chaque maison se changea en auberge, et que chaque aubergiste devint millionnaire. La fortune ascendante du village saint dura jusqu'à la moitié du seizième siècle ; mais à cette époque la réforme arriva : le doute suivit la réforme, l'indifférence suivit le doute. Les habitans, lorsque éclata la révolution française, comptaient sur la persécution : la persécution les oublia. De ce jour, ils furent véritablement ruinés.

Et en effet, malgré l'exposition annuelle des reliques saintes, qui autrefois faisait d'un seul jour de fête la fortune de toute l'année, le pauvre village s'en va mourant, faute de pélerins, si bien qu'il en est revenu à ses premiers moyens d'existence, c'est-à-dire que les aubergistes se sont refaits pêcheurs ; et encore, depuis l'établissement des bateaux à vapeur, la mer est-elle devenue tellement avare de poissons, qu'elle ne fournit plus à ces malheureux que d'insuffisantes ressources. Ils y restent hâves et affamés, parce que le toit qu'ils habitent est le toit de leurs pères, parce qu'ils y sont nés et qu'ils doivent y mourir. Mais lorsqu'une maison tombe, on ne la relève pas : la famille qui l'habitait se disperse et s'en va mendiant ; si bien que peu à peu le village s'efface, que dans cinquante ans il ne restera plus que l'église, et dans trois ou quatre siècles que la légende.

Pendant que nous étions à Arles, il s'était passé au village des Saintes-Maries un fait assez curieux, et qui donnera une idée assez exacte de l'esprit des bonnes gens qui l'habitent.

L'église des Saintes, près de laquelle est un puits miraculeux, creusé par elles, et qui donne d'excellente eau, quoique à cent pas à peine de la mer, a pour curé un bon vieillard, dont le frère a servi autrefois en qualité de timonier sur les bâtimens de l'Etat : son temps fini, le brave marin revint, buvant sec, fumant fort, et n'ayant pour faire face à ces habitudes assez dispendieuses qu'une petite pension de deux cent cinquante francs. Quoique le curé, de son côté, eût à peine de quoi vivre, il prit son frère chez lui, à la seule condition qu'il ne jurerait plus. Le timonier promit à son frère tout ce qu'il voulut ; mais comme l'habitude est une seconde nature, le marin n'en jura que plus fort. Les premières fois, le curé le reprit ; puis il se contenta de faire des signes de croix ; puis il ne fit plus rien du tout, s'en remettant religieusement à l'indulgence de Dieu, qui ne punit que l'intention. Or, son frère était un cœur d'or, qui n'avait jamais eu une mauvaise intention de sa vie.

Les choses allèrent ainsi cinq ou six ans : au bout de six ans, le bedeau mourut. Or, comme le défunt cumulait les fonctions de bedeau, de chantre et de sacristain, la place qu'il laissait vacante était une fort bonne place, qui rapportait cent francs de fixe, sans compter les baptêmes, les mariages et les enterremens.

Le curé réfléchit que cent cinquante ou deux cents francs de plus amènerait force douceurs dans son petit intérieur, et offrit la place à son frère. Le frère accepta, à la condition que le curé lui commanderait le service en termes maritimes, toujours en vertu de cet axiome qu'une habitude est bien plus facile à prendre qu'à perdre. Le curé ne vit rien là qui dût fâcher Dieu, et grâce à cette concession, dès le dimanche suivant, le timonier, revêtu de la chape et la crosse à la main, se promena gravement de l'avant à l'arrière, et quand vint le moment de chanter l'épître, passa fort adroitement l'Evangile de bâbord à tribord. Cela gêna bien pendant quelque temps le bon curé d'entendre appeler la sacristie la chambre du capitaine, et le tabernacle la soute au pain ; mais il s'y habitua, comme il s'était habitué à tant d'autres choses. Quant à Dieu, la preuve qu'il trouva tout cela bon, c'est qu'il bénit le ménage fraternel en envoyant aux habitans du presbytère une excellente santé.

Les deux frères vivaient ainsi depuis quinze ans à peu près, lorsqu'un matin une affaire appela le bon curé à Arles ; il s'informa si aucun enfant n'était sur le point de venir au monde, et si aucune jeune fille n'était au moment de se marier. La réponse fut négative, de sorte que le bon curé vit qu'il pouvait s'absenter sans inconvénient. Il y avait bien un malade, mais le médecin lui promit de le faire durer jusqu'à son retour. Le curé partit donc parfaitement tranquille.

Le même soir, le malade mourut.

Grand embarras, comme on le comprend, dans le village des Saintes. Le trépassé, qui n'avait pas voulu attendre le curé pour mourir, ne pouvait pas l'attendre pour être enterré, car le curé ne devait revenir que dans trois ou quatre jours. L'envoyer chercher était à peu près impossible ; le village des Saintes ne communique par l'entremise d'Arles avec le reste de la terre qu'au moyen d'un messager qui va dans la ville de Constantin une fois la semaine. Or, le curé avait justement attendu le jour de cette communication, afin de profiter du cheval du messager, et il était parti en croupe derrière lui.

Les parens du mort allèrent donc trouver le frère du curé, pour lui exposer leur pénible situation. L'ex-timonier les laissa aller jusqu'au bout, puis lorsqu'ils eurent fini :

— N'est-ce que cela? leur dit-il.

— Dame! nous trouvons que c'est bien assez, répondirent les parens.

— Le défunt n'était pas camisard? demanda le bedeau.

— Il était catholique comme vous et moi.

— Eh bien! alors, envoyez-moi quelqu'un pour me sonner la messe et dire les répons. Je l'enterrerai, et aussi bien que mon frère, je vous en réponds.

— Tiens, au fait! dirent les parens, nous n'y avions pas pensé; c'est juste.

Et ils s'en allèrent chercher le mort, tandis que le digne marin revêtait les habits sacrés dans la chambre du capitaine. La messe fut dite, le mort fut enterré ; le village tout entier assista à la cérémonie et pria religieusement sur la tombe, et pas un des assistans ne s'en formalisa, ni pour lui même, ni pour le mort.

Quand le curé revint, il demanda des nouvelles du malade.

— Le malade, répondit le timonier, il est à fond de cale.

Tout fut dit : le bon curé ne se montra pas plus susceptible que les autres, et parut, au contraire, enchanté, en cas d'absence ou de maladie, d'avoir quelqu'un qui pût le suppléer dans ses fonctions.

Sautons quatorze siècles et passons des Saintes-Maries au chevalier Dieudonné de Gozon.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui, comme on le sait, avaient été fondés par Gérard Tenque, gentilhomme provençal, dont nous retrouverons plus tard le berceau aux Martigues, habitaient au quatorzième siècle l'île de Rhodes, dont ils portaient aussi le nom. Or, Rhodes vient du mot phénicien *Rod*, qui veut dire serpent. Ce nom, comme on le pense bien, avait une cause, et cette cause, c'était la quantité innombrable de reptiles que de temps immémorial la patrie du colosse renfermait.

Il est juste de dire cependant que les serpens avaient fort diminué depuis deux cents ans que les moines guerriers s'étaient établis dans l'île, attendu que, dans leurs momens perdus, et pour s'entretenir la main, les chevaliers leur faisaient une rude chasse. Il résulta de cette activité que la commanderie se croyait à peu près délivrée de ses ennemis, lorsqu'un jour un dragon apparut, d'une grandeur si gigantesque et d'une forme si monstrueuse, que près de lui le fameux serpent de Régulus n'était qu'une couleuvre.

Les chevaliers furent fidèles à leurs traditions, si dangereux qu'il fût de les suivre. Plusieurs se présentèrent pour combattre le monstre, et sortirent tour à tour de Rhodes pour l'aller relancer dans la vallée où il avait sa caverne. Mais de tous ceux qui sortirent, pas un ne revint; et en ce cas comme toujours, la perte tomba sur les plus vaillans. Le grand-maître, Hélion de Villeneuve, fut si désespéré du résultat des premières tentatives, qu'il défendit, sous peine de dégradation, qu'aucun des chevaliers qui étaient sous ses ordres combattît le serpent, disant qu'un pareil fléau ne pouvait être suscité que par Dieu, et que par conséquent c'était avec les armes spirituelles, et non avec les armes temporelles,

qu'il le fallait combattre. Les chevaliers cessèrent donc leurs entreprises, au grand désappointement du monstre, qui commençait à s'habituer à la chair humaine, et qui fut forcé d'en revenir tout bonnement à celle des bœufs et des moutons.

Sur ces entrefaites arriva à Rhodes un chevalier de la Camargue, nommé Dieudonné de Bozon : c'était à la fois un chevalier d'une grande bravoure et d'une grande prudence, mais qui ne s'était jamais battu qu'en Occident ; de sorte qu'il résolut, à l'endroit du serpent, de donner à ses compagnons un échantillon de ce qu'il savait faire ; mais comme, ainsi que nous l'avons dit, c'était un homme aussi sage que brave, il résolut de ne pas risquer imprudemment sa vie, comme avaient fait de la leur ceux qui avaient entrepris l'aventure avant lui ; et, avant de combattre, il voulut bien savoir à quel ennemi il avait à faire.

En conséquence, Dieudonné de Gozon prit sur le monstre les renseignemens les plus exacts qu'il put se procurer, et il apprit qu'il habitait un marais à deux lieues de la ville. Vers les onze heures du matin, c'est-à-dire au moment le plus chaud de la journée, il sortait de sa caverne et venait dérouler au soleil ses immenses anneaux, restait jusqu'à quatre heures à l'affût de sa proie, puis, cette heure arrivée, rentrait dans sa caverne pour n'en sortir que le lendemain.

Ce n'était point assez, Gozon voulut voir le serpent de ses propres yeux. En conséquence, il sortit un matin de Rhodes, et s'achemina vers le marais, muni, au lieu d'armes, d'un crayon et d'une feuille de papier. Arrivé à un millier de pas de la caverne, il chercha un lieu sûr, d'où il pût tout voir sans être vu, et l'ayant trouvé, il attendit, son crayon et son papier à la main, qu'il plût au serpent de venir prendre l'air. Le serpent était très exact dans ses habitudes ; à son heure ordinaire, il sortit, se jeta sur un bœuf qui s'était aventuré dans ses domaines, l'engloutit tout entier dans son vaste estomac, et, satisfait de sa journée, s'en vint digérer au soleil, à cinq cents pas de l'endroit où Gozon était caché.

Gozon eut donc tout le temps de faire son portrait : le serpent posait comme un modèle ; aussi reproduisit-il avec une fidélité scrupuleuse les moindres détails de sa personne, puis, le dessin terminé, le chevalier se retira avec la même précaution et s'en revint à Rhodes.

Ses camarades lui demandèrent s'il avait vu le serpent. Gozon leur montra son dessin, et ceux qui n'avaient fait même que l'entrevoir reconnurent qu'il était de la plus grande exactitude.

Le lendemain, Gozon sortit de nouveau de Rhodes, et retourna à sa cachette. Le soir, il revint à la même heure que la veille. Les autres chevaliers lui demandèrent ce qu'il avait fait, et il répondit qu'il avait fait quelques corrections à son dessin de la veille. Les chevaliers se mirent à rire.

Le surlendemain, mêmes sorties, mêmes précautions, et au retour même réponse. Les chevaliers crurent leur camarade fou, et ne s'en occupèrent plus.

Ce manége dura trois semaines : au bout de trois semaines, le jeune chevalier savait son serpent par cœur. Alors il demanda au grand-maître un congé de six mois, et l'ayant obtenu, il s'en revint en son château de Gozon, qui était situé sur le Petit-Rhône, en Camargue.

A son retour, chacun lui fit grande fête, et surtout deux magnifiques dogues qu'il avait : c'étaient des chiens de la plus grande race, habitués à tenir les taureaux en arrêt, tandis que l'intendant de Gozon les marquait avec un fer rouge. Gozon, de son côté, leur fit grande fête, car il avait ses vues sur eux, et comme il craignait qu'ils n'eussent dégénéré en son absence, il les lança sur deux ou trois taureaux qu'ils coiffèrent à la minute.

Le même jour, Gozon, sûr d'avoir en eux deux auxiliaires comme il les lui fallait, se mit à l'œuvre.

Grâce au dessin qu'il avait pris sur les lieux, et enluminé d'après nature, Gozon fit un serpent si parfaitement exact, que c'était la même taille, les mêmes couleurs, le même aspect ; alors, à l'aide d'un mécanisme intérieur, il lui donna les mêmes mouvemens ; puis, son automate achevé, il commença l'éducation de son cheval et de ses chiens.

La première fois qu'ils virent le monstre, tout artificiel qu'il était, le cheval se cabra et les chiens s'enfuirent. Le lendemain, chevaux et chiens furent moins effrayés ; mais cependant ni les uns ni les autres ne voulurent approcher de l'animal. Le surlendemain, le cheval vint à la distance de cinquante pas du monstre, et les chiens lui montrèrent les dents. Huit jours après, le cheval foulait le serpent sous ses pieds, et les deux dogues donnaient dessus comme sur le taureau.

Cependant Gozon les exerça deux mois encore, habituant ses chiens à faire leurs prises sous le ventre, car il avait remarqué que sous le ventre le serpent n'avait pas d'écailles. A cet effet, il mettait de la chair fraîche dans l'estomac de son automate, et les chiens, qui savaient que leur déjeuner les attendait là, allaient le chercher jusqu'au fond de ses entrailles. Au bout de deux mois, il n'avait plus rien à leur apprendre ; d'ailleurs, si bien racommodé qu'il fût tous les jours, le monstre commençait à s'en aller en morceaux.

Le chevalier partit pour Rhodes, où, après une traversée d'un mois, il aborda heureusement. Il y avait un peu moins de six mois qu'il en était parti.

En mettant le pied dans le port, il demanda des nouvelles du monstre. Le monstre se portait à merveille ; seulement, comme de jour en jour les troupeaux et le gibier devenaient plus rares, il étendait maintenant ses excursions jusque sous les murs de la ville. Le grand-maître Hélion de Villeneuve avait ordonné des prières de quarante heures. Mais les prières de quarante heures n'y faisaient pas plus que si elles eussent été de simples *Ave Maria* ; de sorte que l'île de Rhodes était dans la désolation la plus profonde.

Le chevalier, monté sur son cheval et suivi de ses deux dogues, s'en alla droit à l'église, où il fit ses dévotions, et où il resta en prières depuis sept heures du matin jusqu'à midi, laissant ses chiens sans manger, et donnant au contraire force avoine à son cheval ; puis à midi, c'est-à-dire à l'heure où le monstre avait l'habitude de faire sa sieste, il sortit de la ville et se dirigea vers le marais suivi de ses chiens, qui hurlaient lamentablement, tant ils enrageaient de faim.

Mais, comme je l'ai dit, le monstre s'était fort rapproché de la ville ; de sorte que le chevalier eut à peine fait un mille hors des portes qu'il le vit bâillant au soleil et attendant une proie quelconque. Aussi, à peine de son côté le monstre eut-il vu le chevalier, qu'il releva la tête en sifflant, battit des ailes et s'avança rapidement contre lui.

Mais la proie sur laquelle il comptait était de difficile digestion, car à peine les deux dogues l'eurent-ils vu, qu'ils crurent que c'était leur serpent de carton, et que, se souvenant qu'il avait leur déjeuner dans le ventre, au lieu de fuir, ils se jetèrent sur lui et l'attaquèrent avec acharnement. De leur côté, le cheval et le chevalier faisaient de leur mieux, l'un ruant des quatre pieds, l'autre frappant des deux mains ; de sorte que le malheureux serpent, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, voulut fuir vers sa caverne ; mais il était condamné ; un coup d'estoc du chevalier le jeta sur le flanc, en même temps qu'un coup de pied du cheval lui brisait l'aile, et que les deux dogues lui fouillaient l'un l'estomac pour lui manger le cœur, et l'autre les entrailles pour lui manger le foie. En même temps, les habitans de la ville, qui étaient montés sur les remparts, et qui, d'où ils étaient, voyaient le combat, battirent des mains à l'agonie du monstre. Les applaudissemens encouragèrent le chevalier, qui sauta à terre, coupa la tête du serpent, et l'ayant attachée en signe de trophée à l'arçon de son cheval, rentra dans la ville de Rhodes, triomphant comme le jeune David, et fut reconduit au palais des chevaliers, accompagné de toute la population. Ses deux chiens le suivaient en se léchant le museau.

Mais arrivé à la commanderie, il trouva le grand-maître Hélion de Villeneuve qui l'attendait, et qui, au lieu de le féliciter sur son courage, lui rappela l'ordonnance qu'il avait rendue, et qui défendait à aucun chevalier de Saint-Jean de se mesurer contre le monstre ; puis, en vertu de cette ordonnance à laquelle le chevalier avait si heureusement contre-

venu, il l'envoya en prison en disant que mieux valait que tous les troupeaux et la moitié des habitans de l'île soient mangés qu'un seul chevalier de l'ordre manquât à la discipline. En conséquence de cet axiome, dont les Rhodiens contestaient la vérité, mais dont le chevalier fut obligé de subir l'application, le grand-maître envoya Gozon au cachot, assembla le conseil, qui, séance tenante, condamna le vainqueur à la dégradation; mais, comme on le comprend bien, à peine le jugement fut-il rendu, que la grâce ne se fit point attendre Gozon fut réhabilité, réintégré dans son titre et comblé d'honneur; puis quelque mois après, Hélion de Villeneuve étant mort, il fut élu grand-maître à sa place. Ce fut à compter de ce moment que Gozon prit pour armes un dragon, armes qui furent conservées par sa famille jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle cette famille s'éteignit.

Quant au cheval et aux deux dogues, ils furent nourris tout le temps de leur vie aux frais de la commune de Rhodes et empaillés après leur mort.

Voilà pour la Camargue ; maintenant passons à la Crau.

La Crau est la plaine où eut lieu la lutte d'Hercule avec les peuples qu'il voulait civiliser, lutte dans laquelle le vainqueur de l'hydre était tout près de succomber, lorsque Jupiter vint à son secours en faisant pleuvoir sur les assaillans une telle grêle de pierres, qu'aujourd'hui encore, c'est-à-dire quatre mille ans après le combat, la plaine provençale s'appelle la Crau, du mot celtique *craïg*, qui signifie caillou, ou, disent d'autres savans, car les savans disent toujours deux choses, du verbes *kradro*, qui veut dire je crie, et qui imite le grincement d'un pas ferré, glissant sur les pierres dures. Quoi qu'il en soit, il est de fait que le sol est entièrement couvert de ces cailloux si rares en Camargue ; mais aussi faut-il dire qu'entre les cailloux, pousse, excitée par les sels marins que le vent lui apporte, une herbe si fine et si savoureuse que les pâturages peuvent le disputer aux prés salés de la Normandie: aussi les pâturages, dont au premier coup d'œil un métayer de la Beauce ou de la Champagne ne voudrait pas pour 50 francs l'arpent, sont-ils des propriétés d'un revenu d'autant plus sûr, qu'il n'y a pas d'avances à faire, que le gazon de la Crau ne craint ni grêle ni gelée. Comme dans le paradis terrestre, l'herbe y pousse toute seule; il n'y a qu'à la laisser pousser.

Au reste, c'est quelque chose d'étrange à la vue que cette vaste plaine qui a ses mirages et ses ouragans comme le désert : c'est là que ce bon mistral, avec lequel nous avions fait connaissance à Avignon, a établi sa résidence. Comme rien ne s'oppose à ses rafales, il s'y déploie dans toute sa majesté; aussi, à ses premières haleines, troupeaux, chiens et bergers, qui connaissent leur ennemi, se hâtent-ils de se rapprocher, de se serrer les uns contre les autres, et d'opposer une masse compacte à toutes ses attaques. Alors le mistral gémit, siffle, rugit, éclate ; tantôt il parcourt la Crau sous la forme d'un tourbillon, et alors les pierres s'élèvent en tournoyant comme une trombe ; tantôt il s'élance en rafales étroites, et alors il chasse les pierres devant lui comme des feuilles ; tantôt enfin il rase la terre comme une vaste herse de bronze, et alors, s'il trouve isolés moutons, bergers ou cabane, il les emporte, les roule, les meurtrit, les brise, les anéantit : on dirait que dans sa course il les dévore, car on ne retrouve pas même, lorsqu'il est rentré dans ses montagnes, les débris des choses que sa colère a enveloppées en passant dans les plis de son terrible manteau.

Aussi, chez les anciens, le mistral passait-il pour un Dieu, et Senèque, qui en énumère les salutaires influences, raconte-t-il qu'Auguste lui éleva un temple.

Au reste, il était pour le moment sans doute retiré dans ses cavernes du mont Ventoux, car nous traversâmes toute la Crau sans en entendre parler. Vers les deux heures de l'après-midi, notre coche s'arrêta ; nous descendîmes à terre, et comme nous demandions dans quel but on nous avait déposés là, notre patron nous répondit que nous étions arrivés à la ville de Bouc.

Nous regardâmes autour de nous, et nous vîmes trois maisons; deux étaient fermées et une ouverte. Nous nous acheminâmes vers celle qui était ouverte, et nous la trouvâmes habitée par un aubergiste qui jouait tout seul au billard ; sa main droite avait fait défi à sa main gauche et était en train de la peloter, quoiqu'elle lui rendît six points.

Nous demandâmes à ce brave homme s'il y aurait moyen d'avoir à dîner: il nous répondit que rien n'était plus facile, pourvu que nous eussions la complaisance d'attendre une heure. Nous lui demandâmes ce que nous pourrions faire pendant ce temps-là. Il nous répondit que nous pourrions visiter la ville.

— Quelle ville? demandai-je.

— La ville de Bouc, répondit l'aubergiste.

Je crus que j'avais passé près d'elle sans la voir; je retournai sur le seuil de la porte, je regardai tout autour de moi : il n'y avait que les deux maisons fermées, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, pas le plus petit monticule derrière lequel pût se cacher, non pas une ville, mais un plan en relief Je rentrai, et trouvai Jadin qui lisait un papier imprimé collé contre le mur.

— Il faut, lui dis-je, que Bouc soit quelque ville souterraine, comme Herculanum, ou cachée dans la cendre, comme Pompeïa. car je n'en ai pas aperçu de vestige.

— Eh bien! je l'ai découverte, moi, me dit Jadin.

— Et où est-elle?

— Le voilà, me dit-il ; et il me montra du doigt l'imprimé. Je m'approchai et je lus :

« Napoléon, par la grâce de Dieu, empereur des Fran» çais, roi d'Italie, etc , etc ;

» Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Il sera élevé une ville et creusé un port entre la ville » d'Arles et le village des Martigues. Cette ville et le port » s'appelleront la ville et le port de Bouc.

» Notre ministre des travaux publics est chargé de l'exé» cution de la présente ordonnance

» Donné en notre château des Tuileries, le 24 juillet 1811.

» Signé : NAPOLEON. »

Au-dessous de l'ordonnance était le plan.

— Voilà, me dit Jadin

Et, en effet, dans un de ces rares momens de repos que lui donnait la paix, Napoléon avait reporté ses yeux de la carte d'Europe sur la carte de France, et posant le doigt sur les bords de la Méditerranée entre la Crau et la Camargue, à six lieues d'Arles et à dix lieues de Marseille, il avait dit: » Il faudrait là une ville et un port. »

Aussitôt sa pensée, recueillie au vol, avait pris un corps, et s'était représentée à lui le lendemain sous la forme d'une ordonnance au bas de laquelle il avait mis son nom.

Alors on avait fait un plan et envoyé des ingénieurs. Puis la campagne de Russie était venue, suivie des désastres de Moscou, et comme on manquait d'hommes, attendu la grande consommation qu'en avait fait l'hiver, les ingénieurs furent rappelés : ils avaient eu le temps de creuser un canal et de tracer le plan de la ville ; puis un spéculateur précoce avait bâti trois maisons, dont deux étaient fermées faute de locataires, et dont la troisième, transformée en auberge, était habitée par notre hôte.

C'était cette ville qui n'existait pas qu'il nous avait offert de visiter.

J'eus un instant de terreur ; l'idée m'était venue que le dîner pourrait bien être aussi fantastique que la ville. Je ne fis qu'un saut de la chambre à la cuisine : la broche tournait et les casseroles étaient sur le fourneau. Je m'approchai de l'un et de l'autre, pour m'assurer si ce n'était pas le fantôme d'un gigot et l'ombre d'une perdrix que j'avais devant les yeux : cette fois c'était bien une réalité.

— Ah! ah! c'est vous, me dit l'hôte en remontant le tourne-broche ; patience, patience. Faites un tour dans la grande rue, je vous rejoins en face du théâtre

Je crus qu'il était fou ; mais comme j'ai autant de respect pour les insensés que de mépris pour les imbéciles, je pris Jadin par le bras et nous sortîmes cherchant la grande rue. Nous ne fûmes pas longtemps à la trouver. A quelques pas de la maison, il y avait une perche, au bout de cette perche

un écriteau, et sur cet écriteau : *Grande-Rue* ou *rue du Port;* nous y étions.

Nous nous y engageâmes. Au bout de cent pas nous trouvâmes un autre écriteau sur lequel il y avait : *Théâtre de Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise.* Nous nous arrêtâmes; c'était là, selon toutes les probabilités, que nous avait donné rendez-vous notre aubergiste.

En effet, cinq minutes après nous le vîmes paraître.

Le brave homme fut d'une complaisance merveilleuse : je n'ai jamais vu cicérone plus érudit. Pendant deux heures, il nous promena dans les quatre coins de la ville, et nous fit tout voir, depuis les abattoirs jusqu'au jardin des plantes, nous indiquant chaque bâtiment dans ses moindres détails et ne nous faisant pas grâce d'une fontaine. Heureusement j'avais pris mon fusil, si bien que, tout en parcourant la ville, je tuai une couple de cailles à la Bourse et un lièvre à la Douane.

C'est une ville magnifique que Bouc, seulement elle a le malheur contraire à celui du cheval de Roland : le cheval de Roland n'avait qu'un seul vice, celui d'être mort; la ville de Bouc n'a qu'un seul défaut, celui de ne pas être née. A cela près, il n'y a pas un reproche à lui faire : je dirai même plus, c'est qu'on y dîne mieux que dans beaucoup d'autres villes qui, pour la désolation des voyageurs, ont le malheur d'exister.

LE MARTIGAO.

A mon premier coup de fusil, notre cicérone m'avait fait observer qu'il y avait un règlement de police qui défendait de chasser dans l'intérieur des villes ; mais comme, nonobstant l'avis, cinq minutes après j'avais redoublé, il n'avait pas cru devoir insister davantage; seulement, d'après les résultats, il avait remarqué que j'étais assez bon tireur, et s'était promis de faire tourner à son profit la preuve d'adresse que j'avais eu l'imprudence de lui donner.

Aussi, quand nous demandâmes notre compte, après avoir dévoré le dîner, à l'exception d'un certain plat dans lequel nous n'avions pas pu mordre, et que nous avions passé à Mylord, lequel, à son tour, après quelques efforts impuissans, y avait renoncé :

— Ces messieurs sont chasseurs? dit notre hôte.

— Mais, comme vous avez pu le voir, répondis-je.

— Si ces messieurs voulaient me faire l'honneur de coucher chez moi, je leur offrirais pour demain matin une chasse comme ils n'en ont jamais vu.

— Diable! fis-je.

— Farceur! dit Jadin.

— Non, messieurs, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Quelle est cette chasse? demandai-je.

— Une chasse aux macreuses, sur les étangs de Berre.

— Et la macreuse elle-même, qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est l'oiseau que je vous ai servi en salmis.

— Et dont Mylord n'a pas voulu manger; c'est un joli animal que la macreuse!

— Ces messieurs savent qu'on ne chasse pas pour le gibier lui-même, mais pour le plaisir de le tuer.

— C'est juste, répondis-je; eh bien! après?

— Eh bien! demain il y a grande chasse aux Martigues. En partant d'ici à six heures du matin, ces messieurs arriveront à temps pour s'embarquer. Je leur donnerai une lettre pour mon cousin, qui est adjoint de la ville de Berre.

— Un autre flaneur comme toi, dit Jadin.

— Plaît-il? demanda l'aubergiste, qui avait entendu, mais qui n'avait pas compris.

— Rien, repris-je. Et vous dites-donc?

— Eh bien! monsieur, je dis que quand vous repasserez par la ville de Bouc, vous me donnerez des nouvelles de votre chasse.

— Il tient à sa ville, dit Jadin.

— Mais que ferons-nous d'ici à ce soir?

— Monsieur n'est-il pas artiste? demanda l'aubergiste en saluant agréablement Jadin.

— Pour vous servir, mon brave homme.

— Eh bien! monsieur, d'ici à ce soir, pourra faire une vue du port.

— Tiens! au fait, dis-je à Jadin, voilà notre besogne toute tracée. Moi, je mettrai mes notes au courant, et comme il faut que nous partions demain à cinq heures, nous nous coucherons de bonne heure.

— Comme vous voudrez, dit Jadin; mais je vous préviens que nous sommes dans un coupe-gorge.

— Eh bien! c'est dit, nous restons, dis-je à l'aubergiste, Allez faire votre lettre et couvrez nos lits.

Malgré la prédiction de Jadin, la nuit se passa sans accident. A cinq heures du matin notre hôte nous réveilla.

— Eh bien! notre lettre? lui demandai je.

— Ma foi! monsieur, dit l'aubergiste, j'ai réfléchi que ce n'était pas aujourd'hui jour de coche, et que par conséquent il ne passerait probablement pas de voyageurs dans la ville de Bouc. J'ai fait mettre le cheval à la voiture, j'ai décroché mon fusil et si ces messieurs ne me jugent pas indigne de leur société et veulent permettre que je les conduise, je leur offrirai deux places dans la voiture : ils arriveront aux Martigues plus frais et plus dispos que s'ils avaient fait la route à pied.

— Eh! eh! fis-je.

— Mon brave homme, dit Jadin en s'approchant de l'aubergiste, je vous dois une réparation pour vous avoir mal jugé. Donnez-moi une prise.

— Et faites tirer une bouteille de vin de Cahors, ajoutai-je.

L'hôte offrit une prise à Jadin et s'en alla tirer la bouteille demandée.

— Eh bien! que dites-vous de notre hôte? demandai-je à Jadin.

— Mais je le porte dans mon cœur, lui et sa ville.

Dix minutes après, nous roulions sur la route des Martigues, où nous arrivâmes au point du jour.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus original que celui de cette petite ville, placée entre l'étang de Berre et le canal de Bouc, et bâtie non pas au bord de la mer, mais dans la mer. Martigues est à Venise ce qu'est une charmante paysanne à une grande dame; mais il n'eût fallu qu'un caprice de roi pour faire de la villageoise une reine.

Martigues fut, assure-t-on, bâti par Marius. Le général romain, en l'honneur de la prophétesse Martha, qui le suivait, comme chacun sait, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. L'étymologie peut n'être point fort exacte; mais, comme on le sait, l'étymologie est de toutes les serres chaudes celle qui fait éclore les plus étranges fleurs.

Ce qui frappe d'abord dans Martigues, c'est sa physionomie joyeuse; ce sont ses rues, toutes coupées de canaux et jonchées de cyatis et d'algues aux senteurs marines; ce sont ses carrefours, où il y a des barques comme autre part il y a des charrettes. Puis, de pas en pas, des squelettes de navire surgissent; le goudron bout, les filets sèchent. C'est un vaste bateau où tout le monde pêche, les hommes au filet, les femmes à la ligne, les enfans à la main; on pêche dans les rues, on pêche de dessus les ponts, on pêche par les fenêtres, et le poisson, toujours renouvelé et toujours stupide, se laisse prendre ainsi au même endroit et par les mêmes moyens depuis deux mille ans.

Et cependant ce qui est bien humiliant pour les poissons, c'est que la simplicité des habitans de Martigues est telle, que, dans le patois provençal, leur nom *lé Martigao* est proverbial. *Lé Martigao* sont les Champenois de la Provence; et comme malheureusement il ne leur est pas né le moindre

a Fontaine, ils ont conservé leur réputation première dans oute sa pureté.

C'est un Martigao, ce paysan qui, voulant couper une ranche d'arbre, prend sa serpe, monte à l'arbre, s'assied ur la branche, et la coupe entre lui et le tronc.

C'est un Martigao qui, entrant dans une maison de Marille, voit pour la première fois un perroquet, s'approche et i parle familièrement comme on parle en général à un voatile.

— S.... cochon, répond le perroquet avec sa grosse voix e mousquetaire aviné.

— Mille pardons, monsieur, dit le Martigao en ôtant son onnet; je vous avais pris pour un oiseau.

Ce sont trois députés martigaos qui, envoyés à Aix pour résenter une requête au parlement, se font indiquer aussiôt leur arrivée la demeure du premier président et sont introduits dans l'hôtel. Conduits par un huissier, ils traversent quelques pièces dont le luxe les émerveille; l'huissier es laisse dans le cabinet qui précède la salle d'audience, et tendant la main vers la porte, il leur dit : — Entrez, — et e retire. Mais la porte que leur avait montrée l'huissier était ermée hermétiquement par une lourde tapisserie, ainsi que était la coutume de l'époque; de sorte que les pauvres députés, ne voyant, entre les larges plis de la portière, ni clef, i bouton, ni issue, s'arrêtèrent très embarrassés et ne sahant comment faire pour passer outre. Ils tinrent alors onseil, et au bout d'un instant le plus avisé des trois dit : - Attendons que quelqu'un entre ou sorte, et nous ferons omme il fera. L'avis parut bon, fut adopté, et les députés ttendirent.

Le premier qui vint fut le chien du président, qui passa ans façon par dessous le rideau.

Les trois députés se mirent aussitôt à quatre pattes, passèrent à l'instar du chien, et comme leur requête leur fut ccordée, leurs concitoyens ne doutèrent pas un instant que e ne fût à la manière convenable dont ils l'avaient présenée, plus encore qu'à la justice de la demande, qu'ils devaient eur prompt et entier succès.

Il y a encore une foule d'autres histoires non moins inéressantes que les précédentes; par exemple, celle d'un Martigao qui, après avoir longtemps étudié le mécanisme l'une paire de mouchettes, afin de se rendre compte de l'uilité de ce petit ustensile, mouche la chandelle avec ses loigts et dépose proprement la mouchure sur le récipient; nais je craindrais que quelques-unes de ces charmantes anecdotes ne perdissent beaucoup de leur valeur par l'exportation.

Tant il y a que sur les lieux elles ont une vogue charmante, et que depuis l'époque de sa fondation, qui remonte, comme nous l'avons dit, à Marius, Martigues défraye d'histoires et de coqs-à-l'âne toutes les villes, libéralité dont, à ce que m'assurait notre aubergiste, elle commence tant soit peu à se lasser.

Martigues a pourtant fourni un saint au calendrier; ce saint est le bienheureux Gérard Tenque, de son vivant épicier dans la ville de Marius. Etant allé pour son commerce à Jérusalem, il fut indigné des mauvais traitemens que les pèlerins éprouvaient dans les saints lieux; dès lors il résolut de se dévouer au soulagement de ces pieux voyageurs, après avoir fait à la chrétienté le sacrifice de sa boutique, qui, comme on le voit par le voyage que Gérard avait entrepris, devait avoir une certaine importance. En conséquence il ceda son fonds, réalisa son bien, puis, faisant de l'argent que lui rapporta cette double vente une masse première, il se mit immédiatement en mesure de doubler et de tripler cette masse en allant quêter pour les pauvres, le bourdon à la main, auprès des négocians d'Alexandrie, du Caire, de Jaffa, de Beyrouth et de Damas, avec lesquels il était en relations d'affaires. Dieu bénit son intention et permit qu'elle eût le saint résultat que Gérard s'était proposé. En effet, sa quête ayant été plus abondante qu'il ne l'espérait lui-même, Gérard Tenque fit construire un hospice destiné à recueillir et à héberger tous les chrétiens que leur dévotion pour les saints lieux attirerait en Judée. La première croisade le surprit au milieu de cette pieuse fondation, à laquelle la conquête de Godefroi de Bouillon donna bientôt une immense importance, et dont les privilèges et les statuts, confirmés par lettres de Rome, devinrent ceux des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ainsi cet ordre magnifique, qui n'admettait dans ses rangs que des chevaliers de la plus haute noblesse et du plus grand courage, avait eu pour fondateur un pauvre épicier.

Dans le partage des reliques qui s'était fait entre les chrétiens après la prise de Jérusalem, Gérard Tenque avait obtenu pour sa part la chemise que portait la sainte Vierge le jour où l'ange Gabriel vint la saluer comme mère du Christ. La relique était d'autant plus précieuse, que, comme preuve d'authenticité, la chemise était marquée d'une M, d'un T et d'une L, ce qui voulait inconstestablement dire : *Marie* de la *tribu* de *Lévy*.

Après sa mort, Gérard Tenque fut canonisé; aussi, lorsque l'île de Rhodes fut reprise par les infidèles, les chevaliers, qui ne voulaient pas laisser les saints ossemens de leur fondateur entre les mains des infidèles, exhumèrent son cercueil et le transférèrent au château de Manosque, dont la seigneurie appartenait à l'ordre de Malte. Là le commandeur, qui, pour l'incrédulité, était une espèce de saint Thomas, sachant que la chemise de la Vierge avait été enterrée avec le défunt, fit ouvrir le cercueil, afin de s'assurer de l'identité des reliques qu'on lui donnait en garde : le corps était parfaitement conservé et la chemise était à sa place.

Alors le commandeur jugea avec beaucoup de sagacité que, puisque le bienheureux Gérard était canonisé, il n'avait pas besoin d'une aussi importante relique que celle qu'il avait accaparée, et qui, après avoir efficacement, sans doute, contribué à son salut, pouvait, non moins efficacement encore, contribuer au salut des autres. Or, comme charité bien ordonnée est de commencer par soi-même, le bon commandeur s'appropria la chemise, qu'il fit mettre dans une très belle châse, et qu'il transporta en son château de Calissane en Provence, où elle fit force miracles. Au moment de mourir, à son tour, le commandeur, qui naturellement mourait sans postérité, ne voulut pas exposer une si sainte relique à tomber entre les mains de collatéraux, et la légua à la principale église de la ville murée, la plus proche de son château, attendu qu'un si précieux dépôt ne pouvait pas être confié à une ville ouverte.

On comprend que, lorsque la teneur du testament fut connue, il fit grand bruit dans les cités avoisinantes; chaque ville envoya ses géomètres, qui mesurèrent, la toise à la main, à quelle distance elle était du château de Calissane.— La ville de Berre fut reconnue être celle qui avait les droits les plus incontestables à la sainte relique, et la chemise miraculeuse lui fut adjugée par l'archevêque d'Arles, au grand désespoir de Martigues, qui avait perdu d'une demi-toise.

A partir de ce moment, c'est-à-dire de la moitié du quinzième siècle à peu près, la bienheureuse chemise fut exposée tous les ans, le jour de Sainte Marie; mais à l'époque de la révolution elle disparut sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Notre hôte achevait justement cette histoire édifiante comme nous arrivions au bord de l'étang de Berre : nous y trouvâmes, non pas une troupe de chasseurs, non pas une réunion de barques, mais une armée et une flotte.

Notre hôte connaissait une partie des chasseurs; ils n'eut donc pas besoin de se mettre en quête de son cousin, qui du reste, au milieu de cette multitude, n'aurait pas été facile à retrouver. Chacun lui fit fête et l'invita à venir dans sa barque; et comme nous étions avec lui, nous eûmes notre part des invitations : nous suivîmes sa fortune, et dans le bateau où il entra nous entrâmes.

C'était, comme je l'ai dit, une véritable flotte. Je comptai quatre-vingts embarcations; quant aux équipages, je ne pus les énumérer qu'approximativement. Notre canot, qui était un des moins chargés, était monté de six hommes. Au milieu du cercle se distinguait par son pavillon la barque amirale, laquelle, au moyen de signaux, correspondait avec les deux barques qui formaient les deux extrémités du croissant;

une ligne de chasseurs se prolongeait en outre sur le rivage, et des gamins avec des pistolets se tenaient dans l'étang, ayant de l'eau jusqu'au ventre.

Il était d'avance convenu, pour éviter les rixes par lesquelles se terminent presque toujours les parties de plaisir de ce genre, que le gibier serait exactement distribué par chaque bateau. L'amiral, qui était un ancien marin, avait remis une copie de cette décision à chacun des maires assistant à la chasse, et chaque maire l'avait lue à haute voix à ses administrés : tout le monde avait promis de s'y conformer, puis chacun avait pris sa place avec l'intention de n'en rien faire.

Au premier coup d'œil, je compris parfaitement le plan de bataille : la tactique consistant tout bonnement à embrasser l'étang dans toute sa largeur, et à pousser devant soi les macreuses, qui, n'osant passer entre les bateaux, nagent tant qu'elles peuvent nager ; mais à la fin elles se trouvent acculées au rivage, et comme les barques continuent d'avancer, force est aux pauvres bêtes de s'enlever et de passer par dessus la tête des chasseurs. C'est dans ce moment qu'elles essuient le feu, après lequel elles vont s'abattre à l'autre extrémité de l'étang : alors la même manœuvre recommence jusqu'à ce qu'elle amène le même résultat ; et cela dure ainsi tant qu'il reste du jour au ciel, de la force aux rameurs, ou des macreuses sur l'étang.

Au reste, si les pauvres oiseaux trop tourmentés prennent un grand parti, s'enlèvent et disparaissent, ce qui n'arrive jamais qu'après qu'ils ont fait cinq ou six vols d'un bout à l'autre du lac, cette disposition n'a rien d'inquiétant ; on est sûr de les retrouver le lendemain sur l'étang de Fos ou de Marignane. En sa qualité d'oiseau aquatique, la macreuse a beaucoup de la stupidité du poisson.

A peine chacun eut-il pris sa place, que l'amiral, à l'aide d'un porte-voix, donna le signal du départ : au même instant toutes les barques se mirent en mouvement et s'avancèrent avec une régularité parfaite. Cependant, comme, si nombreux que nous fussions, nous ne pouvions pas barrer l'étang dans toute sa largeur, attendu qu'il a près de trois lieues, tout à coup l'amiral cria : Halte ! Un gros de macreuses s'écartait du cercle et menaçait de nous échapper. Une vingtaine de barques se détachèrent, et, à l'aide d'une manœuvre habile, gagnèrent sur les fuyardes, qu'elles forcèrent de rentrer dans la ligne.

Pendant cette évolution, nous étions restés immobiles, et notre hôte, qui, comme on a pu le voir, était fort lettré, avait profité de notre immobilité pour nous faire remarquer, sur la langue de terre derrière laquelle menaçaient de passer les macreuses, trois rochers d'inégale grosseur qu'on appelle les Trois Frères : ce nom leur venait, nous dit-il, de l'anecdote suivante : « Trois fils de fermier, dont le premier était aveugle, le second borgne, et le troisième fort clairvoyant, avaient hérité de leur père toute la récolte qu'on venait de recueillir. Celui des trois frères qui avait ses deux yeux fit trois parts du blé que le défunt avait laissé en héritage ; une grosse part pour lui, une part moyenne pour le borgne, et une toute petite part pour l'aveugle. Mais un tel partage était trop injuste pour que le ciel le permît : en conséquence, il changea en pierre les trois tas de blé, et ce sont les trois roches que l'on voit, et auxquelles, en commémoration de cet événement miraculeux, on a donné le nom de Trois-Frères. » Nous demandâmes à notre hôte qu'elle était la moralité de l'apologue, et il allait nous l'expliquer, lorsque, malheureusement pour l'édification de nos lecteurs, le porte-voix de l'amiral se fit entendre, nous ordonnant de continuer notre marche. L'escadre était ralliée ; la manœuvre avait été magnifique. Cela me rappela que Claude Forbin était de Gardanne, et le Bailly de Suffren de Saint-Cannat. Selon les probabilités, ils avaient fait tous deux leur premier apprentissage de marin à la chasse des macreuses.

Nous continuâmes donc d'avancer, selon que l'ordre en avait été donné, et à mesure que nous avancions, nous voyions devant nous s'épaissir les rangs des malheureuses bêtes, si bien qu'il semblait qu'on eût étendu sur la surface de l'étang un immense tapis. Jamais, depuis la fameuse destruction du gibier du Rainey, où l'on tua entre autres choses onze mille lapins, je n'avais vu grouiller dans un si petit espace une si grande quantité d'animaux. Bientôt l'étang ne leur offrit plus qu'une surface trop étroite, et la moitié des macreuses se mit à courir sur le dos des autres ; enfin un d'eux se décida à s'envoler, quelques autres la suivirent, puis un grand nombre, puis la masse tout entière, qui s'avança vers nous avec un bruit effrayant, et qui, au bout d'un instant, passa comme un nuage au-dessus de notre tête.

Alors deux mille coups de fusil partirent presque en même temps, et une pluie de macreuses littéralement tomba du ciel.

Jamais je n'avais vu un spectacle pareil : cela me rappela le fameux passage des pigeons de Bas-de-Cuir. L'étang était jonché de morts et de mourans que chacun tirait à soi. Comme on avait dit que le gibier devait être partagé en portions égales, chacun en fourrait dans ses poches, dans son pantalon, dans ses manches. Notre hôte avait l'air d'un sac de noix.

A quatre pas de nous, un bateau chavira. Cet accident avait été causé par une lutte : la lutte continua dans l'eau. Je m'aperçus alors que cette chasse était excellente non pas pour les plus adroits, mais pour les plus alertes, et que le gibier appartenait non pas à ceux qui en tuent davantage, mais à ceux qui en ramassent le plus.

A l'extrémité de la ligne, deux bateaux se fusillaient. Quelques grains de plomb perdus vinrent jusqu'à notre barque ; les autres avaient été interceptés par ceux qui se trouvaient entre nous et les combattans. Les uns se frottaient le derrière, les autres secouaient les doigts, tous juraient comme des damnés : les macreuses étaient vengées.

Les maires mirent leurs écharpes tricolores : les gendarmes, échelonnés sur les deux bords de l'étang, tirèrent leurs sabres ; l'amiral cria : — Bas les armes ! — avec son plus gros porte-voix ; mais tant qu'il resta un seul cadavre de macreuse sur la surface de l'étang, il n'y eut pas moyen d'arrêter le désordre. Quant à moi, j'avais ostensiblement coulé deux balles dans mon fusil, et déclaré que je rendrais en gros ce qu'on m'enverrait en détail.

Enfin il en fut pour nous à peu près comme il en avait été pour le Cid : le combat finit, non pas faute de combattans, mais faute de morts. Sans compter celles qu'on ne voyait pas, chaque bateau pouvait contenir, l'un dans l'autre, vingt à vingt-cinq macreuses.

Alors on reprit son rang, on fit volte-face, et on s'avança avec un acharnement que la chaleur du combat avait redoublé, vers les fugitives qui étaient allées se remettre à l'autre bout de l'étang. Mais cette fois, malgré tous les efforts de la barque amirale, chacun rama pour son compte, et, malgré les cris des retardataires, les plus robustes arrivèrent les premiers : la boucherie recommença aussitôt, et, pour être moins en règle que la précédente, elle ne fut pas moins meurtrière.

Cela dura ainsi depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Nous avions des macreuses jusqu'aux genoux : Mylord avait disparu sous une couche de volatiles, comme Tarpéia sous les boucliers des Sabins.

Nous débarquâmes horriblement fatigués de notre expédition navale. Nos compagnons de bateau nous offrirent alors, on ne peut plus courtoisement, de prendre notre part de la masse commune, à laquelle nous avions, au reste, honorablement contribué ; mais l'essai que nous avions fait la veille nous avait dégoûtés à tout jamais de la macreuse. Nous fîmes donc généreusement l'abandon de notre part à notre hôte, en plaignant les malheureux voyageurs qui s'arrêteraient pendant la semaine dans la ville de Bouc. Cependant, comme nos compagnons insistaient, et que nous craignions qu'ils ne tinssent notre refus à mépris, Jadin choisit parmi les cadavres un de ceux qui avaient le moins souffert pour en faire une de ces natures mortes qu'il peint si admirablement.

Puis, comme en ce moment la voiture de Marseille passait, nous montâmes, Jadin, Mylord, la macreuse, et moi, dans le coupé, qui heureusement était vide.

A neuf heures du soir, notre voiture nous descendit à ıôtel des Ambassadeurs.

MARSEILLE ANTIQUE.

En arrivant, mon premier soin avait été d'écrire à Méry; ssi le lendemain, à sept heures du matin, fus-je éveillé r lui.

Mes lecteurs connaissent Méry, ou par ses ouvrages ou r lui. Ceux qui ne le connaissent que littérairement l'ai- nt pour ses ouvrages, ceux qui le connaissent personnel- nent l'aiment pour ses ouvrages et pour lui.

C'est que Méry est une de ces créatures à part que Dieu a tes en souriant, et dans laquelle il a mis tout ce qu'il y a bon, d'élevé et de spirituel dans les autres hommes. Méry, st un cœur d'ange, c'est une tête de poète, c'est un esprit démon.

Il y a vingt ans que Méry a pris une plume pour la pre- ère fois. Que quelqu'un se lève et dise : J'ai à me plain- e de cette plume.

Aussi Méry, avec autant de talent que qui que ce soit, ec plus d'esprit que quiconque je connaisse, n'a pas un nemi dans le monde, même parmi les sots. C'est miracu- ux.

C'est qu'avec le droit de prendre une si grande place, il se ntente d'une si petite! Un coin au soleil de Provence, la e à l'ombre d'un pin, les pieds au bord de la mer, un man- u sur les épaules, hiver comme été, c'est tout ce qu'il lui ut.

Aussi, quelle quiétude d'âme, quelle sérénité d'esprit, elle bienveillance de cœur! c'est le philosophe antique ec la foi du chrétien.

D'ailleurs, pourquoi Méry ne croirait-il pas et n'espére- t-il pas? Y a-t-il quelqu'un qui ait cru en lui, qui ait es- ré en lui, et qui ait été trompé?

Avec quelle joie nous nous revîmes! car si je l'aime beau- ıp, je crois que de son côté il m'aime un peu.

Cependant mon pauvre Méry était tant soit peu embarras- ; il n'ignorait pas que je faisais un voyage pittoresque, et ne savait que me montrer à Marseille.

En effet, Marseille, ville ionienne, contemporaine de Tyr de Sidon, toute parfumée des fêtes de Diane, toute émue s récits de Pythéas; Marseille, cité romaine, amie de Pom- e, ennemie de César, toute fiévreuse de la guerre civile et ute fière de la place que lui a donnée Lucain; Marseille, mmune gothique, avec ses saints, ses évêques, avec les nts rasés de ses moines et les fronts chaperonnés de ses ısuls; Marseille, fille des Phocéens, émule d'Athènes, ur de Rome, comme elle le dit elle-même dans l'inscrip- n dont elle se ceint la tête; Marseille n'a rien ou presque n gardé de ses différens âges.

Elle avait un ancien souvenir qui était presque pour elle e chose sainte; c'était, rue des Grands-Carmes, n° 54, une ison qu'avait habitée Milon, l'assassin de Clodius, exilé à rseille malgré la défense de Cicéron. Cette maison con- rvait, en commémoration de cet événement, au-dessus de porte, un buste que le peuple dans son ignorance appelait *saint de pierre*, et qui est relégué aujourd'hui dans le coin je ne sais quel grenier. Voici l'histoire de celui que re- ésentait ce buste.

L'an 700 de la fondation de Rome, Clodius demandait la éture.

Clodius était le même qui, quelques années auparavant, tait introduit dans la maison de César, tandis que Pom- ia sa femme célébrait les mystères de la Bonne Déesse, et qui, reconnu sous les habits féminins dont il s'était couvert, avait été dénoncé par Aurélie.

C'était une accusation qui entraînait tout bonnement la peine de mort : mais Clodius était riche; il venait d'acheter une maison 4,800,000 sesterces, et il n'y a pas de peine de mort pour un homme qui peut payer une maison 3,027,833 francs.

Clodius acheta des témoins. Un chevalier, nommé Cassinius Schola, déposa qu'il était avec lui à Intéramne, tandis qu'Aurélie prétendait l'avoir vu à Rome.

Clodius acheta les juges : mais comme les juges pouvaient prendre l'argent et condamner tout de même, ce qui s'était vu, il leur fit remettre des tablettes de cire de différentes couleurs, afin qu'il sût bien ceux qui avaient mis l'*absolvo* et ceux qui avaient mis le *condemno*.

Clodius fut renvoyé de la plainte : ce qui n'empêcha point César de répudier sa femme, en disant que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. Pauvre César!

Donc Clodius demandait la préture. On voit qu'il avait des antécédens qui plaidaient pour lui.

En même temps, Annius Milon demandait le consulat; et comme, fort riche aussi de son côté, il avait des chances pour l'obtenir, cela gênait fort Clodius, qui sentait très-bien que sa préture serait nulle si Milon était consul J'ai oublié de dire qu'il y avait une vieille haine entre Clodius et Milon : Clodius avait fait exiler Cicéron, Milon l'avait fait revenir de l'exil. Aussi Clodius poussait-il au consulat Plautius Hypsæus et Métellus Scipion. Des deux côtés, l'argent avait été semé à pleines mains; mais comme Milon avait pour lui les honnêtes gens et que Clodius avait pour lui la canaille, toutes les chances, comme on le voit, étaient pour Plautius Hypsæus et Métellus Scipion.

Sur ces entrefaites, Milon se décida à se rendre à la ville de Lanuvium, où il avait à élire un flamine. Le 15 des calendes de février, vers les deux heures de l'après-midi, il se dirigea donc vers la porte Appienne; car Lanuvium était située à la droite de la route de Naples, près de la colline de Mars; et comme pour quiconque avait un concurrent les routes n'étaient pas sûres aux environs de Rome, il se fit accompagner d'une centaine d'esclaves, qu'il mit encore, pour plus grande sûreté, sous les ordres d'Eudamus et Birria, qui étaient deux fameux gladiateurs. Or, les gladiateurs, c'étaient les sbires de ce temps-là. Quant à Milon, il était dans son char avec sa femme Fausta et son ami Marcus Fulius.

On marchait depuis une heure et demie à peu près sans que rien fût arrivé encore, lorsqu'en approchant d'Albano on aperçut une autre troupe d'une trentaine de personnes qui se tenait sur un des côtés de la route, tandis qu'un homme à cheval, qui paraissait être le maître, était descendu de la voie Appia, et causait près d'un petit temple de la Bonne Déesse avec les décurions des Ariciens; trois hommes qui paraissaient de sa suite formaient un groupe séparé. L'homme à cheval était Clodius, qui revenait d'Aricie, où il avait grand nombre de clients. Les trois hommes formant un groupe séparé étaient ce même Cassinius Schola qui avait déposé pour lui dans l'affaire de Pompéia, et Pomponius et Clodius son neveu, deux plébéiens, deux hommes nouveaux, quelque chose comme nos agens de change; les autres étaient des esclaves.

Les deux troupes se croisèrent; Milon et Clodius échangèrent un regard de haine. Cependant tous deux se continrent, et Milon était déjà à cinquante pas en avant à peu près, lorsque Birria, qui marchait le dernier, tout en causant avec Eudamus et en jouant du bâton à deux bouts avec son javelot, atteignit du bois de son arme un esclave de Clodius qui n'avait pas jugé à propos de lui faire place. L'esclave tira son épée, en appelant ses camarades à son secours. Eudamus et Birria, de leur côté, crièrent aux armes, Clodius s'avança insolemment pour châtier celui qui avait osé frapper un homme qui lui appartenait. Mais au moment où il tirait son épée, Birria le prévint en lui traversant l'épaule d'un coup de javelot. Clodius tomba, et on l'emporta dans une taverne qui était près de la route.

Au bruit qu'il avait entendu derrière lui, Milon avait arrêté son char, et se retournait pour demander ce qui était arrivé, lorsqu'il vit arriver tout effaré Fusténus, le chef de ses esclaves.

— Qu'y a-t-il? demanda Milon.

— Il y a, répondit Fusténus, que je crois que Birria vient de tuer Clodius.

— Par Jupiter! dit Milon, ce sont de ces choses dont il faut être sûr. Retourne t'assurer de ce qu'il en est, et reviens me dire qu'il est mort.

Fusténus repartit tout courant. — Le maître ordonne qu'on l'achève, dit-il à Eudamus et à Birria. Comme on le voit, Fusténus était un homme précieux, et qui comprenait à demi-mot. Eudamus et Birria, de leur côté, ne se le tirent pas dire deux fois; ils s'élancèrent avec toute la troupe qu'ils commandaient vers la taverne où l'on avait porté Clodius. Ses esclaves voulurent le défendre; mais ils étaient trop inférieurs en nombre : onze se firent tuer; il est vrai que c'était pour eux une manière d'être libres; les autres se sauvèrent.

Clodius fut arraché du lit où il était couché, et reçut deux autres blessures, toutes deux mortelles; puis on le traîna mourant sur la grande route, où on l'acheva; puis Fusténus lui arracha son anneau, qu'il apporta à Milon, en lui disant :

— Cette fois-ci, maître, il est bien mort.

Et, satisfait de cette assurance, Milon continua sa route sans s'inquiéter autrement du cadavre.

Le sénateur Lentius Tédius, qui revenait de Rome, le trouva, le reconnut, le fit mettre dans sa litière, et revint à la ville à pied; puis il le fit porter à sa belle maison du mont Palatin, la même que, quelque temps auparavant, comme nous l'avons dit, Clodius avait achetée près de cinq millions de sesterces. En un instant, la nouvelle de son assassinat se répandit, et le peuple, guidé par les cris de Fulvie, sa femme, qui, penchée sur le corps tout sanglant, s'arrachait d'une main les cheveux, et de l'autre montrait les blessures de son mari à la foule, accourut de tous les coins de Rome au mont Palatin.

La nuit se passa ainsi, la foule augmentant sans cesse, et vers le matin elle devint si considérable, que plusieurs personnes furent étouffées. En ce moment, deux tribuns du peuple arrivèrent : c'étaient Munitius Plancus et Pomponius Rufus. A leur vue, les vociférations contre le meurtrier redoublèrent; car on les savait des amis de Clodius. Aussi, au lieu de calmer tous ces furieux, donnèrent-ils l'exemple, et faisant emporter le cadavre tel qu'il était, ils le portèrent sur les Rostres, afin qu'il fût mieux vu de la multitude; puis de là ils le descendirent dans la curie Hostilie, où le peuple lui ayant fait à la hâte un bûcher avec les tables et les chaises des tribunaux, et avec les livres d'un libraire dont la boutique se trouvait près du lieu de cette scène, ils y mirent le feu.

Or, comme il faisait un grand vent, la flamme se communiqua à la curie, et de la curie à la basilique Porcia, qui toutes deux furent incendiées. Puis, pour faire jusqu'au bout à Clodius des funérailles dignes de lui, le peuple s'en alla piller la maison de Milon, et celle de Lépidus, l'inter-roi. Il va sans dire que Hypsæus et Scipion, ces candidats qui étaient opposés à Milon étaient bien pour quelque chose dans tout cela.

Cependant, si odieux que fût l'assassinat de Clodius, la façon dont il était vengé parut plus odieuse encore aux bons citoyens. Milon, voyant que ses ennemis avaient eu l'imprudence de faire oublier son crime par leurs excès, revint à Rome, et y annonça sa présence en faisant publier qu'il continuerait de poursuivre le consulat, et en faisant distribuer dans les tribus mille as par tête à l'appui de sa prétention : mille as faisaient à peu près cinquante à cinquante-cinq francs; près d'un million y passa.

La distribution fut trouvée médiocre : aussi Milon, au lieu d'être nommé consul, fut il ajourné à comparaître, le six des ides d'avril, devant le quésiteur Domitius, comme accusé de violence et de brigue.

L'accusateur et l'accusé avaient chacun dix jours pour préparer, l'un son accusation, l'autre sa défense.

Les débats durèrent trois jours; ils eurent lieu, comme d'habitude, sur le Forum. Pendant trois jours, Rome fut pleine de telles rumeurs, et les juges furent poursuivis de telles menaces, que, le jour où le jugement devait être rendu, le grand Pompée, qu'on avait nommé consul provisoire, fut obligé de prendre lui même le commandement de la force armée, et après avoir fait garder toutes les issues du Forum, de venir se placer de sa personne, avec une troupe de soldats d'élite, au temple de Saturne.

Milon avait naturellement choisi Cicéron pour défenseur, et comptait sur son éloquence; mais comme il comptait beaucoup moins sur son courage, il l'avait fait conduire au Forum dans une litière fermée, de peur que la vue de tout ce peuple et de tous ces soldats ne le troublât et ne lui ôtât de ses moyens. Mais ce fut bien pis quand Cicéron sortit de sa cage, et que, sans préparation aucune, il se trouva au milieu de toute cette foule qui lui criait que c'était Milon qui avait tué Clodius, mais que c'était lui, Cicéron, qui avait conseillé le meurtre. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête; et la chose serait probablement arrivée, si Pompée, pour laisser toute latitude à la défense, n'avait ordonné de chasser du Forum à coups de plat d'épée ceux qui avaient insulté l'orateur.

Mais le mal était fait : une fois troublé, Cicéron se remettait difficilement. D'ailleurs, son grand moyen à lui, c'était l'ironie : il avait sauvé un plus grand nombre d'accusés par le ridicule qu'il avait su répandre sur ses adversaires que par l'intérêt qu'il avait répandu sur ses clients. Or, pour trouver de ces bons mots qui percent de part en part un homme, il faut avoir l'esprit libre, et telle n'était pas, il s'en faut, la situation où se trouvait Cicéron; aussi son discours fut-il embarrassé, froid et languissant. Tout le monde l'attendait à la péroraison; la péroraison fut plus faible que le discours. Il en résulta que Milon fut condamné à la majorité de trente-huit voix sur treize.

Il est vrai que les amis de Clodius avaient été plus généreux que Milon; car ils avaient distribué, pendant les quatre jours qu'avait duré le procès, près de trois millions.

Les votes recueillis, le quésiteur Domitius se leva d'un air triste et solennel, dépouilla sa toge en signe de deuil; puis au milieu du plus profond silence :

— Il paraît, dit-il, que Milon a mérité l'exil, et que ses biens doivent être vendus : il nous plaît, en conséquence, de lui interdire l'eau et le feu.

Des battemens de mains insensés, des cris d'une joie furieuse, accueillirent ce jugement, tandis que, d'un autre côté, les amis de Milon conspuaient les juges : il y en eut même un qui s'approcha du quésiteur, et qui, faisant allusion aux trois millions répandus par les partisans de Clodius, lui dit en lui montrant les soldats :

— Vous avez demandé des gardes, n'est-ce pas, pour qu'on ne vous volât point l'argent que vous venez de gagner?

Quant à Milon, il fut reconduit chez lui par une nombreuse escorte que lui donna Pompée, fit à la hâte tous ses préparatifs de voyage, et partit le jour même pour Marseille.

On devine que l'illustre exilé fut bien reçu dans la ville grecque; mais rien ne consola de l'exil. Aussi, lorsque quelque temps après son arrivée Milon reçut le discours corrigé que lui envoya Cicéron, ne put-il s'empêcher, en voyant la différence qui existait entre la harangue écrite et celle qu'avait prononcée, de lui répondre avec une certaine amertume ces seules paroles : —*Cicero, si sic egisses, barbatos pisces Milo non ederet.*

Ce qui voulait dire : — Cicéron, mon ami, si tu avais parlé comme tu as écrit, Milon serait consul à Rome au lieu de manger à Marseille des poissons barbus.

Milon ne mourut point à Marseille : il fut tué en Calabre dans la guerre entre César et Pompée. La tradition veut pourtant que cette maison de la rue des Grands-Carmes soit la sienne et que ce buste soit le sien. Quelques archéologues avaient bien cru reconnaître dans ce buste une effigie de saint Victor; mais leurs [illegible] leur avaient ré

pondu victorieusement en leur demandant ce qu'avait à faire avec saint Victor la louve romaine, que l'on voyait sculptée au-dessous de la niche, et ces délicates feuilles d'acanthe, si élégamment travaillées, que le ciseau qui les avait sculptées portait dans son travail même la date du siècle d'Auguste. Enfin le peuple, qui en sait plus que tous les antiquaires venus et à venir, a consacré cette tradition, qui n'a pu sauver la maison de la rue des Grands Carmes de ce charmant badigeon jaune en si grande faveur près des conseils municipaux.

Une des ruines qui datent de la même époque est la porte Joliette, qui n'a point été démolie parce qu'elle sert à l'octroi. Les étymologistes veulent à toute force que ce nom de porte Joliette lui vienne de *porta Julii*, attendu, disent-ils, que ce fut par cette porte que César entra dans la ville après que Trébonius l'eut mise à la raison. Il y avait sur cette porte des bas-reliefs et des inscriptions qui eussent pu raconter ce grand événement; mais ils ont été rongés par cet âpre vent de la mer qui réduit toute pierre en poudre, et il ne reste plus que l'anneau corrodé d'où pendait la herse qui se leva devant César.

Ajoutez à ces deux souvenirs quelques arceaux de l'ancien palais des Thermes, qui forment aujourd'hui, sur la place de Lenche, la boutique d'un tonnelier, et vous aurez énuméré tout ce que Marseille comptait de ruines romaines.

C'est peu de chose, comme on le voit, lorsqu'on s'est appelé Massilia, et qu'on est si près du pont du Gard, de la Maison Carrée et de l'arc de triomphe d'Orange.

MARSEILLE GOTHIQUE.

Marseille n'est guère plus riche en monumens du moyen âge qu'en ruines antiques. Quand on a vu le clocher des Accouls, l'abbaye de Saint-Victor, les ruines de la tour Sainte-Paule, l'hôtel de ville et le fort Saint-Nicolas, on a vu tout ce qui reste debout à Marseille du quatrième siècle au dix-septième.

Le clocher des Accouls est tout ce qui reste de l'église de Notre-Dame de las Accoas, détruite à l'époque de la révolution. C'est une flèche romane lourde et massive, qui ne rappelle aucune tradition remarquable, et devant laquelle on passe sans même s'y arrêter.

Il n'en est point ainsi de la vieille abbaye de Saint-Victor, qui est à la fois un monument curieux et vénéré; elle est bâtie à l'endroit même où Cassien, qui arrivait des déserts de la Thébaïde, retrouva dans un caveau le cadavre de saint Victor. Ce caveau était au milieu d'un vaste cimetière. Cassien fonda l'église que nous voyons aujourd'hui, et que le treizième siècle crénela; quant à sa fondation première, elle remonte à l'an 410.

C'est dans les caveaux de Saint-Victor qu'est la bonne Vierge-Noire, la plus vénérée des madones marseillaises, dont les fonctions principales sont de faire tomber la pluie dans les grandes sécheresses. Une fois par an, le jour de la Chandeleur, on la transporte dans l'église, on le revêt de sa plus belle robe, on lui met sur la tête sa couronne d'argent, et on l'expose à la vénération des fidèles. En général on attribue cette image à saint Luc; c'est une fort sainte origine, mais qu'il ne faut point accepter comme parole d'Evangile. Ceux qui ferment les yeux de la foi pour ne regarder que la bonne Mère-Noire, comme l'appellent familièrement le peuple marseillais, lui assignent pour date la fin du treizième ou le commencement du quatorzième siècle.

Quant à la tour Sainte-Paule, elle aussi était crénelée, comme l'abbaye de Saint-Victor, car elle aussi était de vieille date. Il y a vingt ans qu'elle était encore haute et fière, comme au temps du connétable de Bourbon; un souvenir patriotique aurait dû la protéger. C'était sur sa plate-forme que l'on braquait cette fameuse coulevrine qui contribua à faire lever le siége aux Espagnols, et fournit au joyeux marquis de Pescaire l'occasion de dire un de ses plus jolis mots. Mais les conseils municipaux sont féroces à l'endroit des jolis mots et des vieux murs : ils ne comprennent ni les uns ni les autres, et il leur semble que tout ce qu'ils ne comprennent pas les insulte. La vieille tour, quoiqu'elle comptât à peu près mille ans d'existence, était lente à mourir. Le temps, qui s'était usé dessus, la respectait forcément. Le conseil municipal sonna ses trompettes, et la tour féodale tomba pour se relever manufacture de savon.

C'était pourtant un beau souvenir à conserver que celui de cette tour devant laquelle recula ce fameux connétable de Bourbon, qui devait prendre Rome. Sa vengeance avait tenu parole; il rentrait en France avec ce fameux étendard emblématique qui représentait un cerf ailé et des épées flamboyantes. Il rentrait en France, réuni aux Génois, aux Florentins, aux Milanais, aux Vénitiens, au roi d'Angleterre Henri VIII, au pape Adrien VI et à l'empereur Charles-Quint; et, après avoir chassé les Français de la Lombardie, il avait pris, au lieu de tous ses autres titres que lui avait enlevés François Ier, le titre de comte de Provence, et il marchait sur Marseille en réclamant son comté.

De leur côté, une foule de gentilshommes français étaient venus se jeter dans Marseille; mais surpris à l'improviste, n'ayant point eu le temps de réunir d'armée, ils n'apportaient que le secours individuel de leur courage. C'était le maréchal de Chabannes, qui devait mourir à Pavie plutôt que de se rendre; c'était Philippe de Brion, comte de Chabot; c'était l'ingénieur Miradel.

Marseille, reduite à ses propres forces, résolut au moins de les employer toutes, et se rappelant qu'elle avait résisté à César, elle ne désespéra point de vaincre le connétable. En conséquence, elle organisa une milice bourgeoise qui s'éleva à plus de neuf mille hommes; elle rasa tous les faubourgs, sans épargner ni les églises ni les couvens; le fort et les remparts furent réparés, et l'enthousiasme était tel que les femmes aidèrent aux travailleurs.

On en était là, lorsque du côté de la mer on entendit le grondement du canon. C'était La Fayette à la tête de l'escadre française, qui en venait aux mains avec Hugues de Moncade, commandant l'escadre espagnole, et qui lui coûtait trois galères. Cet avantage était de bon augure; aussi les Marseillais en reprirent-ils un nouveau courage.

Au commencement de juillet 1523, on entendit dire que Charles de Bourbon avait culbuté les troupes de Ludovic de Grasse, seigneur du Mas, et avait passé le Var. Quelques jours après, on entendit dire qu'Honoré de Puget, seigneur de Prat, premier consul de la ville d'Aix, avait apporté les clefs de la ville à Charles de Bourbon, qui l'avait nommé viguier; enfin le 13 août, on aperçut à la tête d'une petite troupe Charles de Bourbon lui-même; il venait reconnaître Marseille.

— Peste! lui dit Pescaire, son lieutenant, en voyant les dispositions prises, il paraît que nous n'aurons pas si bon marché de Marseille que d'Aix.

— Bah! répondit Bourbon avec un geste de mépris, au premier coup de canon vous verrez les bourgeois nous apporter les clefs de la ville.

— Nous verrons, dit Pescaire. Pescaire était le saint Thomas de l'expédition; seulement, au lieu de se convertir, il devenait de jour en jour plus incrédule.

Le 19, le connétable conduisit devant Marseille toute son armée : elle se composait de sept mille lansquenets, de six mille fantassins espagnols, de deux mille italiens, et de six cents chevau-légers. Le marquis de Pescaire se logea avec les siens à l'hôpital Saint-Lazare; le connétable et les lansquenets se logèrent à Porte-Galle, et les Espagnols au chemin d'Aubagne. Il fut décidé que la tranchée s'ouvrirait le 23. Le connétable, en conséquence, invita, pour le 23, Pescaire à venir entendre la messe sous sa tente, et à déjeuner avec lui.

Pescaire, qui était à la fois dévot et gourmand, fut exact au rendez-vous. On commença par la messe, que l'aumônier du connétable célébra devant un petit autel improvisé ; les deux chefs des assiégeans l'écoutaient agenouillés de chaque côté de l autel. Tout à coup on entendit un coup de canon, et le prêtre, qui, en ce moment, levait l'hostie, tomba tout sanglant sur l'autel, sans avoir même le temps de pousser un cri.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Bourbon.

— Rien, monseigneur, répondit Pescaire ; ce sont les bourgeois de Marseille qui vous apportent les clefs de leur ville.

On ramassa le prêtre, il était mort. Le messe était finie ; les deux chefs allèrent déjeuner.

Au reste, Bourbon ne devait pas faire plus de façon pour lui que pour les autres. Lorsqu'il fut frappé à son tour de la balle qui le tua, il se coucha dans le fossé, se fit jeter sur le corps son manteau blanc, et montrant la brèche à ses soldats, il leur dit : — Allez tou ours.

Le même jour, la tranchée fut ouverte, et on commença de canonner la ville. De son côté, l artillerie marseillaise fit merveille, et surtout la fameuse coulevrine, qui partait plus haut et qui portait plus loin qu'aucune autre; aussi, lorsqu'on eut reconnu la supériorité de cette pièce, lui donna-t-on les pointeurs les plus habiles, de sorte qu'elle fit force ravages dans les rangs ennemis.

Quelques jours se passèrent à faire le plus de bruit possible en dessus, et le moins de bruit possible en dessous ; c'est-à-dire qu'en même temps qu'ils ouvraient la tranchée, les Espagnols minaient comme des taupes. Mais de leur côté les Marseillais réparaient les murailles et contreminaient de leur mieux; et dans cette double défense ils furent si bien secondés par les femmes de la ville, que cette partie des murailles conserva le nom de *Tranchée des Dames*.

Enfin le 25 septembre la brèche fut praticable. Aussi Bourbon, contre l'avis de Pescaire, résolut-il de donner l'assaut. Ce qui déterminait le connétable c'est qu'il était urgent d'en finir par un coup d'éclat. Il était convenu avec les alliés que pendant qu'il envahirait le midi de la France, les Espagnols feraient irruption par la Guienne, l'Angleterre par la Picardie, et l'Allemagne par la Bourgogne. Mais Henri VIII et Charles-Quint avaient manqué de parole, et, conduit par sa haine, Charles de Bourbon s'était trouvé seul au rendez-vous. D'une autre part, il avait appris que les maréchaux de Chabannes et de Montmorency venaient de combiner leurs opérations avec le comte de Carces, et qu'ils se préparaient à venir au secours de Marseille avec de nombreuses troupes et une formidable artillerie. De plus, on avait toujours manqué de vivres et on commençait à manquer de munitions. Pendant la journée du 25, Bourbon fit donc toutes ses dispositions pour donner l'assaut, et Marseille pour le recevoir ; de chaque côté le coup était décisif.

Au moment du coucher du soleil, les Espagnols, conduits par Bourbon, s'avancèrent vers la brèche Quant a Pescaire, comme il avait désapprouvé cette tentative, il regarda donner l'assaut en se croisant les bras.

La lutte fut horrible : trois fois Bourbon, au milieu des boulets, de la flamme, de la fumée, des pierres, des poutres et de la poix bouillante, ramena les Espagnols sur la brèche, trois fois ils furent repoussés. Bourbon voulut tenter un quatrième assaut; mais il était nuit close, et il lui fut impossible de les rallier.

Dans la nuit, il apprit que l'avant-garde de l'armée française était à Salon; il ne fallait plus songer qu'à se retirer. A trois heures du matin, le connétable donna l'ordre de la retraite.

Au jour, les Marseillais virent fuir leurs ennemis Alors la ville tout entière accourut sur les remparts, battant des mains et poursuivant les Espagnols de ses huées. De son côté, la coulevrine faisait de son mieux, et elle tira tant que les ennemis furent à sa portée

Ainsi, ce bal sanglant se fermait au son de la même musique qui l'avait ouvert, et c'est cependant cette tour vénérable, sur laquelle on avait placé la pièce principale de l'orchestre, que le conseil municipal a abattue. Dieu lui fasse paix dans ce monde et dans l'autre!

A l'hôtel de ville au moins on n'a que gratté; là il y avait l'écusson de France, fait par Puget. Ce pauvre Puget n'avait pas pu prévoir quel sort nos révolutions réservaient à son œuvre, et il avait mis sur l'écusson ces trois fleurs de lis qui avaient été les armoiries de saint Louis, de François Ier et de Louis XIV. Il avait cru que les victoires de Mansourah, de Marignan et de Denain, les avaient arrosées d'un assez glorieux sang pour qu'elles eussent pris à tout jamais racine sur la terre de France. Puget s'était trompé, et son écusson, gratté par la main du peuple, attend sur son champ, sans couleur et sans armoiries, les couleurs et les armoiries nouvelles qu'il plaira à la France de se choisir. *Deus dedit, Deus dabit.*

La première chose que l'on aperçoit en montant l'escalier de l'hôtel de ville de Marseille, c'est la statue de l'assassin Libertat, que son nom, dans lequel l'ignorance du peuple vit un symbole, protégea contre toutes les attaques.

C'était vers la fin de l'année 1595, il y avait par conséquent un an que Henri IV était entré à Paris : tous les capitaines de la Ligue s'étaient ralliés à lui, toutes les villes de France avaient reconnu son pouvoir, et il ne restait de rebelles, parmi les capitaines, que d'Épernon, Casaulx et un lieutenant inconnu nommé Laplace; et parmi les villes, que Grasse, Brignoles et Marseille.

Henri IV avait vaincu Mayenne au combat de Fontaine-Française, et s'était réconcilié avec le pape Clément VIII. Ces deux nouvelles répandues en même temps, l'une par Charles de Lorraine, duc de Guise, fils du Balafré, qu'il avait nommé gouverneur en Provence, et l'autre par monseigneur Aquaviva, vice-légat à Avignon, avait fait grand bien à la cause du Béarnais ; aussi Aix, Arles, Moustiers, Riez, Aups, Castellane, Ollioules, le Bausset, Gemenos. Cegreste et Marignane avaient-elles ouvert leurs portes aux cris de : Vive le roi ! Restaient, comme nous l'avons dit, d'Épernon, qui tenait Brignoles, Laplace, qui tenait Grasse, et Marseille, que tenait Casaulx.

Un matin, un capitaine nommé Granier entra dans la chambre de Laplace comme celui-ci déjeunait. — Compagnon, lui dit-il, il faut mourir. — Et, joignant en même temps l'action à l'exhortation, il lui planta un poignard dans la poitrine. Il n'y avait rien à répondre à cela. Laplace ouvrit les bras, poussa un soupir, et mourut Les consuls, ayant appris cet événement, parcoururent aussitôt la ville en criant: Vive le roi ! puis, comme ils aperçurent le duc de Guise qui s'avançait à la tête de son avant-garde, ils coururent au-devant de lui, et lui ouvrirent les portes au milieu des plus ardentes acclamations.

Il ne restait donc plus que Brignoles et Marseille.

D'Épernon s'était vu abandonné successivement par tous ses capitaines et par une partie de ses soldats : de dix mille hommes qu'il avait amenés avec lui, à peine lui en restait-il quinze cents; mais comme l'entêtement faisait le fond de son caractère, il avait résolu de tenir jusqu'au bout; ce qui faisait le désespoir de Brignoles et de ses environs. Un paysan du Val, nommé Bergne, résolut de délivrer le pays de ce ligueur enragé.

D'Épernon avait pris son logis chez un nommé Roger. La communauté du Val devait deux charges de blé à ce même Roger, qui, attendu que les provisions de bouche n'abondaient pas, réclama le blé au jour dit. C'était justement ce qu'attendait Bergne. Il porta les deux charges de blé chez Roger, et leur substitua deux charges pareilles de poudre, lia les deux sacs de la même façon qu'on avait l'habitude de lier les sacs de blé; seulement, dans la ligature, il prépara un artifice qui devait, au moment où l'on dénouerait la corde, mettre le feu à cette espèce de machine infernale; puis il chargea tranquillement son double sac sur un mulet, et s'en alla le déposer, à l'heure du dîner du duc, dans le vestibule, placé précisément au-dessous de la salle où d'Épernon prenait son repas. On offrit à Bergne d'attendre que messire Roger, qui était absent, rentrât pour lui donner son

reçu; mais Bergne, qui voyait un domestique s'approcher du sac, et qui était pressé de s'en aller, dit qu'il viendrait le chercher un autre jour, gagna la porte, et dès qu'il en eut franchi le seuil, s'enfuit à toutes jambes.

Il était à peine au bout de la rue, qu'une explosion effroyable se fit entendre.

La maison tout entière s'écroula. D'Épernon, resté à cheval sur une poutre, en fut quitte pour quelques meurtrissures.

Cependant, comme la chose pouvait se renouveler, et qu'il devait s'attendre à ne pas être toujours si heureux, comme d'ailleurs il était enfin dégoûté de cette guerre inutile, toute semée de trahisons ouvertes et de périls cachés, d'Épernon abandonna à son tour la Provence.

Restèrent donc seulement, pour faire face à la puissance croissante de Henri IV, Marseille et Casaulx.

Comme tous les hommes qui, apparus tout à coup, ont joué pendant un instant un grand rôle politique, puis sont rentrés dans le néant sans avoir eu le temps de dire leur dernier mot, Casaulx fut jugé fort sévèrement, non seulement par la postérité, mais encore par ses contemporains. Les uns disaient qu'exploitant les anciens souvenirs de la ville municipale, Casaulx voulait briser les liens qui retenaient Marseille au royaume, et en faire une cité libre, une république commerçante comme Gênes et Florence; ce que permettait de réaliser la position topographique de la ville. Quant à lui, dans ce cas, ses espérances auraient été ou le bonnet du doge, ou la bannière du gonfalonier.

D'autres disaient, au contraire, et à l'appui de l'opinion de ceux-ci le président de Thou a joint l'autorité de la sienne, d'autres disaient que Casaulx n'était qu'un ligueur obstiné qui sacrifiait la ville à son ambition, ambition mesquine qui se bornait au titre de grand d'Espagne et à la possession de quelque marquisat en Calabre; et il faut bien l'avouer, le président de Thou pourrait bien avoir raison.

Quoi qu'il en soit, Casaulx était maître absolu de Marseille. Il avait des gardes du corps, il levait des contributions, il confisquait les biens des royalistes, il établissait des octrois; enfin sa marine (car il avait une marine), ayant pris un bâtiment parti de Livourne, qui portait, de la part du jeune duc de Toscane, des meubles, de l'argenterie et des bijoux au roi de France, Casaulx garda le tout pour lui, sans en rendre compte à la commune. Il est vrai que le tout était évalué à 180,000 francs, ce qui n'est peut être pas une excuse, mais ce qui est au moins une raison.

Casaulx tenait donc Marseille en état de guerre ouverte quand le reste de la Provence était pacifié. Cela convenait fort au doge de Gênes et au roi d'Espagne; aussi Jean-André Doria lui envoya-t-il quatre galères qui lui amenaient chacune cent soldats; et Charles II, qu'à grand tort, dans les arbres généalogiques, on appelle le dernier mâle de la maison d'Autriche, s'engagea-t-il à ne laisser jamais Marseille manquer d'hommes et d'argent, si Casaulx voulait s'engager à ne jamais reconnaître pour roi Henri de Bourbon, à n'ouvrir les portes qu'aux soldats espagnols, et à ne former aucune alliance sans l'autorisation de la cour de Madrid.

Casaulx promit tout ce qu'on voulut, et pour preuve qu'il était prêt à tenir tout ce qu'il avait promis, il fit en grande pompe brûler sur la place de la Bourse l'effigie de Henri IV.

Cependant tout le monde, à Marseille, n'était point de l'avis de Casaulx, et parfois les opinions contraires s'exprimaient de façon à ne laisser aucun doute sur leur énergie. Un soir que Casaulx se promenait sur la place Neuve, quatre coups de feu partirent des fenêtres d'une maison, et tuèrent Jean Altovêtis, son cousin. Comme il commençait à faire nuit, les assassins purent se sauver.

Un autre conspirateur nommé d'Atria eut moins de chances, et paya de sa vie une tentative du même genre. Celui-là, qui était un moine, eut l'idée de faire sauter le consul. A cet effet, il s'associa à un autre moine nommé Brancoli, et tous deux résolurent de profiter d'une des fêtes de Noël, et de choisir le moment où Casaulx viendrait adorer le saint sacrement dans l'église des Prêcheurs. Un pétard devait être placé sous le banc où il avait l'habitude de s'agenouiller. Malheureusement Brancoli confia le complot à son beau-frère Béquet. Béquet courut chez Casaulx, et avoua tout, à la condition qu'il ne serait rien fait à Brancoli. Casaulx tint parole; il pardonna à Brancoli, mais fit pendre d'Atria, ordonna que son corps fût jeté dans un bûcher puis, lorsque son corps fut consumé, il en dispersa les cendres au vent.

Ces deux tentatives étaient peu rassurantes pour ceux qui pouvaient avoir quelque envie de s'engager dans une nouvelle conspiration; cependant il y eut un homme nommé Libertat qui ne désespéra point d'arriver à un résultat plus satisfaisant.

Comme Casaulx, Libertat a été jugé de deux façons différentes: les uns ont voulu en faire un véritable ami de l'indépendance marseillaise, qui, à l'exemple de Lorenzino de Médicis, aurait feint toute sorte de complaisances et d'amitiés pour le consul, afin de prendre son temps, et par conséquent d'être plus certain de réussir; les autres n'ont vu dans Libertat qu'un assassin gagé qui avait fait ses conditions d'avance, et qui ne s'était engagé à commettre le crime que décidé par l'espoir d'une belle récompense. Il faut encore avouer, à la honte de l'humanité, que les derniers pourraient bien avoir raison. En effet, les conditions de cet assassinat étaient que Libertat recevrait la charge de viguier, le commandement de la porte Réale, celui du fort de Notre Dame de la Garde, celui de deux galères, soixante mille écus comptant, une terre de deux mille écus de rente, une abbaye de quinze cents écus, et les droits d'entrée sur l'épicerie et sur la droguerie. A côté de la part du lion, il y avait d'autres parts faites pour les assassins subalternes. Quant à Marseille, elle conserverait ses immunités; une chambre souveraine de justice y serait établie, et une amnistie générale y serait proclamée.

Le duc de Guise, avec lequel on avait arrêté ces différentes conditions, fut informé que tout était prêt et qu'on n'attendait qu'une occasion favorable.

Enfin, le 17 janvier 1595 fut choisi pour le jour de l'exécution, et le duc de Guise en reçut avis, pour qu'il pût se tenir prêt à entrer dans la ville

Le 16, les conjurés communièrent dans l'église des religieuses de Sion, et prièrent longtemps devant le saint sacrement, qu'ils avaient fait tirer du tabernacle, *afin*, dit le chroniqueur, *de recommander leur affaire à Dieu.*

Le duc de Guise fut exact au rendez-vous. Il arriva jusque sous les remparts dans la nuit du 16 au 17; mais il y était à peine, qu'un religieux minime, ayant aperçu des fenêtres de son couvent une grosse troupe de soldats dont les armes brillaient dans l'obscurité, accourut tout essoufflé près de Casaulx, et le prévint que les ennemis rôdaient autour des murailles et allaient sans doute tenter quelque surprise.

Casaulx, qui était un peu souffrant, et qui d'ailleurs peut-être n'ajoutait pas une foi entière au discours du moine, envoya Louis d'Aix pour reconnaître cette troupe. Louis d'Aix sortit par la porte Réale, dont la garde était confiée à Libertat. A peine fut-il sorti, que Libertat abattit le trébuchet derrière lui, de telle manière qu'il ne pût rentrer.

Louis d'Aix ne poussa pas loin son exploration nocturne; il ne tarda pas, en effet, à se heurter contre une troupe de soldats royalistes qui était sous le commandement du seigneur d'Allamannon. Aux premiers coups de feu qui furent échangés, les canons du rempart se mêlèrent à la partie. Le duc de Guise crut que tout était perdu; mais Libertat trouva le moyen de lui faire dire qu'il tînt bon et que tout ce vacarme ne signifiait rien. Le duc de Guise suivit à la lettre l'avis. Louis d'Aix, repoussé avec sa troupe, voulut rentrer dans la ville, dont il trouva la porte fermée. Il allait être pris, lorsqu'un pêcheur lui jeta une corde. Louis d'Aix, qui était poursuivi de près, s'y cramponna de toutes ses forces. Le pêcheur tira la corde à lui, et après de grands efforts, finit par amener le viguier sur la muraille.

Le jour parut; Libertat regarda autour de lui, et vit que, selon son ordre, tous les conjurés à peu près l'avaient rejoint. C'étaient ses deux frères, ses deux cousins, Jean Laurens, Jacques Martin, Jean Viguier, et deux autres. Alors, dit le chroniqueur, Pierre Libertat, qui avait besoin de Casaulx,

le fit prier de se rendre sans retard à la porte Réale, attendu que, l'ennemi se montrant sur tous les points, il croyait sa présence nécessaire pour entretenir le courage du soldat.

Casaulx, qui n'avait conçu aucun soupçon, appela ses gardes du corps, et leur ayant ordonné de s'armer, s'achemina avec eux vers la porte Royale, sans même prendre la précaution de s'armer lui-même. Alors un soldat, le voyant venir de loin, dit à Libertat, qui regardait d'un autre côté :

— Capitaine, voici M. le consul Casaulx.

Libertat se retourna vers le consul, et le vit effectivement venir à lui : il marchait entre deux pelotons d'une vingtaine d'hommes chacun, et venait d'un grand pas. Mais Libertat était si impatient, qu'il ne put attendre que Casaulx l'eût joint; il marcha droit à lui, et arrivé en face du premier peloton de mousquetaires, il mit l'épée à la main. Cette action parut étrange au brigadier qui les conduisait; aussi voulut-il arrêter Libertat en lui présentant la pointe de sa hallebarde; mais Libertat saisit la hallebarde par le bois, et lui fendit la tête d'un coup de son épée. Au même instant, cinq ou six mousquetades éclatèrent; mais, quoique tirées presque à bout pourtant, aucune d'elles ne le blessa. Alors, appelant à lui ses amis, il se jeta aussitôt dans les rangs des gardes du corps, qui, se rompant devant lui, lui ouvrirent un passage jusqu'au consul. Celui-ci, tout ébloui de ce feu et de ce bruit, tira à moitié son épée en reculant devant Libertat, et en lui disant :

— Que voulez-vous de moi, capitaine?

— Je veux vous faire crier *vive le roi !* dit Libertat. Et en même temps il le frappa à la poitrine d'un tel coup, que l'épée lui traversa tout le corps et sortit sanglante entre les deux épaules.

Si effroyable que fût cette blessure, Casaulx ne fut pas tué raide; car, étant tombé d'abord la face contre terre, il se releva sur un genou. En ce moment, Barthélemy Libertat, frère de Pierre, lui donna un coup de pique derrière le cou; cette fois Casaulx tomba pour ne plus se relever.

Le même jour, le duc de Guise prit possession de la ville de Marseille au nom du roi Henri IV, après avoir juré le maintien des priviléges de la commune, *ainsi que tous les gouverneurs avaient accoutumé de faire.*

De son côté, Libertat reçut ce qui lui avait été promis, grades, honneurs, argent, terres et abbaye. On fit même plus, on lui tailla une statue de marbre : c'est cette statue en face de laquelle on se trouve en entrant dans l'hôtel de ville de Marseille. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans cette statue, c'est qu'aujourd'hui encore elle tient à la main l'épée avec laquelle Pierre Libertat a tué Casaulx.

Comme l'hôtel de ville ne renferme d'ailleurs rien de remarquable, on peut se dispenser de monter plus haut que les dix premières marches.

Après la ligue vint la fronde ; Marseille se divisa en deux partis, les *canivets* ou *mazarinistes*, c'est-à-dire partisans du roi, et les *sabreurs*, ou partisans des princes. De 1651 à 1657, on se sabra et on s'arquebusa dans les rues de Marseille. Enfin on souffla à Louis XIV que tout le mal venait de ce que les Marseillais nommant leurs consuls eux-mêmes, ces consuls étaient naturellement portés à l'indulgence envers leurs compatriotes : or l'indulgence, comme on sait, est un pauvre remède en fait de guerre civile.

C'étaient là de ces avis comme il faisait bon d'en donner au roi Louis XIV. Aussi fut-il parfaitement de l'opinion de Louis de Vento, qui lui conseillait de casser les consuls élus par le peuple et d'en nommer d'autres lui-même. Le roi demanda une liste. Louis de Vento présenta Lazare de Vento Labane, Boniface Pascal et Joseph Fabre pour consuls, et Jean Descamps pour assesseur. Louis XIV signa de confiance, et chargea Louis de Vendôme, duc de Mercœur, pair de France, son gouverneur en Provence, de veiller à l'exécution de l'ordonnance qu'il venait de rendre.

La précaution n'était point inutile. Les nouveaux consuls s'étant rendus à l'hôtel de ville pour prendre la place de leurs prédécesseurs, furent hués par toutes les rues où ils passèrent; mais, se sentant fortement soutenus, ils ne se découragèrent point, et comme des corsaires avaient été vus le long des côtes, ils saisirent ce prétexte pour faire prier le chevalier de Vendôme, fils du duc de Mercœur, d'entrer dans le port avec sa galère. C'était un moyen d'introduire des soldats dans la ville, au mépris de ses priviléges.

La ville indignée se souleva toute entière. Il en est ainsi de toutes ces têtes provençales pleines de mistral et de soleil, une étincelle y met le feu, et en Provence tout feu est un incendie.

Gaspard de Nioselle prit la direction de la révolte : c'était un homme de cœur et qui jouissait d'une grande popularité. Aussi dix ou douze de ces beaux noms marseillais, si sonores dans la langue et si retentissans dans l'histoire, accoururent à son premier appel et se réunirent à lui. Le 13 juillet 1658, pendant que les consuls sont en séance, on veut forcer l'hôtel de ville; des coups de fusil sont échangés; Nioselle reçoit une légère blessure qui exaspère ses partisans. L'hôtel de ville allait être pris, lorsque les consuls envoient un médiateur aux insurgés. Ce médiateur était Fortia de Piles. Il s'engage, au nom des consuls, à ce que la galère sera renvoyée. Tout se calme, et chacun rentre chez soi.

Le 19, on apprend à la Bourse qu'au lieu de renvoyer la galère, les consuls ont fait demander de nouveaux renforts; en même temps le bruit se répand que Nioselle vient d'être arrêté. A ces deux nouvelles, l'émeute à peine éteinte reprend feu La présence de Nioselle, au lieu de calmer les esprits, les exaspère. Il se met à la tête des révoltés avec son frère le commandeur de Cugex. Les portes se ferment, les bourgeois se rassemblent en armes, les femmes se mettent aux fenêtres et les excitent; les soldats que les consuls appellent à leur aide sont repoussés. Fortia de Piles, qui veut une seconde fois se présenter comme parlementaire, a son valet tué à ses côtés. On marche sur l'hôtel de ville; l'hôtel de ville est enveloppé de la fumée des mousquets et sillonné par les balles. L'un des consuls se déguise en abbé et se sauve; les deux autres attachent des serviettes au bout de leurs cannes, en signe qu'ils se rendent à discrétion. Les soldats sont chassés de la ville dans la galère, la galère à son tour est chassée du port; elle double la Tête du More, et gagne la haute mer aux applaudissemens de toute la ville.

Nioselle était tout puissant à Marseille; il se servit de cette autorité pour mettre la ville sur le pied de défense le plus respectable qu'il put. Mais, de son côté, le duc de Mercœur avait fait bonne diligence : un corps de troupes royales s'étaient avancé jusqu'à Vitroles, un autre aux Pennes, un troisième à Aubagne; et le chevalier Paul de Vendôme vint bloquer le port avec six vaisseaux. Marseille était cernée par terre et par mer.

Cependant cette fois encore les choses s'arrangèrent : le duc de Mercœur était de l'avis d'Alexandre VI, qui ne voulait pas la mort du pécheur, mais qu'il vécût et qu'il payât. Mazarin, en outre, comme on sait, lui permettait encore de chanter; il fallait que le pécheur fût bien endurci pour se plaindre.

Non-seulement le pécheur se plaignit, mais à peine le duc de Mercœur eut-il cessé de peser sur lui par sa présence, qu'il se révolta de nouveau. A la place des consuls nommés par le roi, on nomma François de Bausset, Vacer et Lagrange ; l'avocat de Loule eut le chaperon d'assesseur. Comme on le voit, il n'y avait rien de fait, et tout était à recommencer.

Le 16 octobre 1659, la Gouvernelle, lieutenant des gardes du duc de Mercœur, arriva à Marseille; il était porteur d'un décret de prise de corps du parlement d'Aix contre Gaspard de Nioselle. Il venait de lire ce décret aux consuls, lorsque les partisans de Nioselle s'élancèrent dans la chambre des séances, déchirèrent le décret du parlement d'Aix, et arrachèrent les moustaches de la Gouvernelle Cette fois, c'était trop fort : Louis XIV décida qu'il viendrait lui-même mettre tous ces mutins à la raison.

En effet, le 12 du mois de janvier 1660, le roi passa le Rhône à Tarascon, et le 17, accompagné de la reine-mère, du duc d'Anjou, de Mademoiselle, du cardinal Mazarin, du prince de Conti, du comte de Soissons et de la comtesse Palatine de Nevers, il faisait son entrée à Aix par la porte des Augustins.

Marseille savait qu'avec Louis XIV il n'y avait point à plaisanter. Son entrée au parlement, tout botté et tout éperonné, avait eu un grand retentissement par toute la France, et encore à cette heure c'était non pas le fouet, mais l'épée à la main que Sa Majesté se présentait.

Comme Nioselle était le plus coupable, on le força de se cacher : il trouva, avec deux de ses amis, un refuge dans le souterrain des Capucines ; puis on envoya au roi, afin de le désarmer, Etienne de Puget, évêque de Marseille.

Étienne de Puget parut très flatté du choix que ses compatriotes avaient fait de lui; mais comme il avait, à l'endroit de la révolte même pour laquelle il allait demander grâce, quelques peccadilles à se reprocher, il résolut d'intéresser le roi en ajoutant une vingtaine d'années à son âge. Il y réussit en se couvrant la tête d'une immense calotte, et imprimant à ses jambes un tremblement continuel, et en condamnant sa figure à une certaine grimace qu'il avait étudiée devant le miroir, et qui avait l'avantage d'en faire ressortir toutes les rides. Ces précautions prises, il se présenta devant le roi.

Le jeu fut si bien joué, que Louis XIV en fut dupe ; il s'approcha tout près de l'évêque, baissa la tête pour l'entendre ; car le pauvre prélat était si courbé et avait la voix si faible, que ses paroles ne pouvaient monter jusqu'à l'oreille du roi. Aussi le roi attendri ordonna-t-il qu'on présentât un fauteuil à l'ambassadeur. L'ambassadeur fit quelques façons pour la forme; mais enchanté, au fond, de son succès, il finit par s'asseoir sur son siége, où, une fois établi, un si violent accès de toux prit le pauvre vieillard, que la cour crut qu'il allait passer dans une quinte, et que plusieurs abbés de la suite de Mazarin, voyant une belle occasion d'obtenir de l'avancement, s'approchèrent du cardinal et lui demandèrent la survivance de l'évêque. Au premier, Mazarin ne dit rien ; au second, il se contint encore ; mais au troisième, il appela son capitaine des gardes, et lui montrant l'évêque qui, plié en deux dans son fauteuil, continuait de jouer son rôle avec le plus grand succès :

— Monsou de Bézemaux, lui dit-il avec cet accent italien qui donnait un si plaisant relief à ses facéties habituelles, faites-moi le plaisir de touer monsou du Poujet.

Chacun resta frappé de stupeur, Bézemaux fit un geste instinctif de refus. L'évêque bondit de son fauteuil sur ses pieds. Louis XIV seul, qui s'attendait à quelque plaisanterie, se mit à sourire ; les solliciteurs eux-mêmes eurent l'air de trouver que cette façon de faire vaquer la prélature était bien expéditive.

— Messiou, dit alors Mazarin, eh ! qué voulez-vous qué ze fasse? il faut bien qué ze commande de le touer, puisque vous n'avez pas la patience d'attendre qu'il soit mort.

Malgré la bonne humeur de Mazarin, qui lui avait fait une si belle peur, l'évêque ne put rien obtenir de positif. Louis XIV dit qu'il verrait sur les lieux mêmes ce qu'il y avait à faire : et il envoya, pour l'annoncer à Marseille, le duc de Mercœur avec sept mille hommes.

La manière dont le duc de Mercœur accomplit sa mission n'était point rassurante. Les consuls étaient venus au devant de lui jusqu'à Avenc, et il leur avait donné l'ordre d'aller l'attendre à l'hôtel de ville. En entrant à Marseille, le duc de Mercœur avait marqué certaines places, et à ces places à l'instant même on avait dressé des potences ; puis il s'était rendu à la maison commune, était entré dans la salle des délibérations municipales au milieu de ses gardes, et voyant les consuls qui l'attendaient debout et la tête découverte, il leur avait dit :

— Messieurs, je vous crois plus malheureux que coupables ; mais vous êtes tombés dans la disgrâce du roi. Sa Majesté ne veut plus que vous soyez consuls, ni qu'à l'avenir il y ait de magistrats de ce nom ; elle a résolu de changer la forme du gouvernement de la ville, m'ayant commandé de vous déposer et de remettre votre autorité aux mains de M. de Piles, pour commander aux habitans et aux gens de guerre qui y sont et y seront en garnison jusqu'à ce que Sa Majesté ait réglé la forme du gouvernement politique.

Lorsqu'il eut fini ce discours, le duc de Mercœur fit un signe au capitaine de ses gardes, qui s'approcha des consuls et leur prit des mains les chaperons de velours cramoisi liserés de blanc, signe de leurs charges. Ainsi dépouillés, les consuls se retirèrent, et comme ils se retiraient, le duc leur dit encore que toutes les autres charges municipales, même celles de capitaine de quartier, étaient maintenues, et que les soldats paieraient ce qu'ils prendraient. Le même jour, en signe que les ordres du roi étaient exécutés, il envoya les quatre chaperons à Mazarin. Puis les soldats campèrent dans les rues. On scia par le milieu tous les canons de bronze, et même cette vieille coulevrine de glorieuse mémoire devant laquelle avait reculé Bourbon. Enfin, on pratiqua une brèche dans la muraille, le roi ayant déclaré qu'il voulait entrer dans Marseille comme dans une ville prise d'assaut.

En effet, le roi, après avoir visité la sainte Baume, après s'être montré resplendissant comme le soleil, qui était sa devise, à Toulon, à Hyères, à Soliès, à Brignoles et à Notre-Dame-de-Grâce, se voila le front du nuage de sa colère, et le 2 mars 1660, à quatre heures de l'après-midi, se présenta à cheval devant la brèche.

Arrivé là, il jeta les yeux sur la porte, toute honteuse du dédain royal dont elle venait d'être l'objet, et voyant au-dessus d'elle une grande plaque de marbre noir, sur laquelle était écrit en lettres d'or : *Sub cujus imperio summa libertas* (1), il demanda ce que c'était que cette inscription.

On lui répondit que c'était la devise de Marseille.

— Sous mes prédécesseurs, c'est possible, répondit Louis XIV, mais pas sous moi.

A ces mots, il fit un geste, et la plaque fut arrachée.

Le roi s'arrêta jusqu'à ce que son ordre fût exécuté, puis il se remit en chemin. Sur la brèche, il trouva de Piles à genoux ; le nouveau gouverneur venait lui présenter sur un plat d'argent les clefs d'or de la ville. Le roi fit le geste de les prendre ; puis, les reposant aussitôt sur le bassin : — Gardez-les, de Piles, lui dit-il ; vous les gardez fort bien ; je vous les donne.

Derrière le roi, marchait un capitaine provençal nommé Waltrick, à la tête de deux compagnies ; mais celui-ci se fit ouvrir la porte; et comme on lui faisait l'observation que la brèche avait été faite pour qu'il y passât : — Ce serait insulter ma patrie, répondit-il ; cette brèche peut être bonne pour un roi, mais nous autres capitaines et gens d'armes, nous ne passons que par des brèches faites à coups de canon.

Le roi alla loger dans l'hôtel de Riquetti de Mirabeau ; c'était l'aïeul du Mirabeau qui devait, un siècle après, ébranler si violemment cette monarchie que Louis XIV croyait éternelle. Quant à l'hôtel, c'était le même qui existe encore sur la place de Lenche, et qui sert aujourd'hui d'hospice aux *enfans de la Providence.*

Sur toute la route, le roi n'avait rencontré que des hommes; pas un visage féminin ne s'était montré. Le jeune roi et ceux qui l'accompagnaient, sans excepter le cardinal, avaient si bonne réputation, qu'il en était ainsi à toutes les entrées royales. Les femmes et les filles en étaient aussi désespérées que le roi et ses courtisans ; mais à cette époque les pères et les maris n'entendaient point encore raison là-dessus.

Nioselle fut condamné à avoir la tête tranchée : l'arrêt portait en outre que lui et sa postérité seraient dégradés de la noblesse ; que le bourreau briserait ses armes ; que l'on raserait sa maison, et que sur l'emplacement de cette maison une pyramide infamante serait élevée.

Cet arrêt fut fidèlement exécuté, à l'exception cependant de la partie la plus importante : quoiqu'on eût mis la tête de Nioselle à prix à la somme de six mille livres, nul ne se souilla d'une délation, et Nioselle parvint à gagner Barcelonne, où il resta exilé cinquante-cinq ans.

Au bout de cinquante cinq ans, Louis XIV, vieux et tout près de mourir, lui pardonna. Nioselle rentra dans sa patrie, vit raser la pyramide qui déshonorait son nom, fut réintégré

(1) Sous quelque empire que ce soit, liberté entière.

dans sa noblesse, et mourut dans la même année, comme s'il n'eût attendu que sa réhabilitation pour mourir.

Quant à Louis XIV, un jour qu'il se promenait à Marseille, et qu'il voyait toutes les charmantes maisons qui entourent la ville, riant au soleil et étalant leurs murs blancs, leurs toits roses et leurs contrevents verts, sous les quelques pins qui les couvrent, il demanda comment dans le langage du pays on nommait ces jolies demeures.

— On les nomme des bastides, répondit Fortia de Piles.

— C'est bien, dit Louis XIV. Eh bien! moi aussi, je veux avoir une bastide à Marseille. Duc de Mercœur, cherchez-moi un emplacement; je me charge de vous envoyer un architecte.

L'emplacement fut choisi en face de la tour Saint-Jean, bâtie par le roi René. L'architecte fut Vauban: la bastide s'appela le fort Saint-Nicolas.

Sur la première pierre, qui fut posée en grande pompe, on grava l'inscription suivante, que nous traduisons du latin en français, pour la plus grande commodité de nos lecteurs:

De peur que la fidèle Marseille, trop souvent en proie aux criminelles agitations de quelques-uns, ne perdît enfin la ville et le royaume, ou par la fougue des plus hardis, ou par une trop grande passion de la liberté, Louis XIV, roi des Français, a pourvu à la sûreté des grands et du peuple en construisant cette citadelle. Le roi l'a ordonné; Jules Mazarin, cardinal, après la paix signée aux Pyrénées, l'a conseillé; Louis de Vendôme l'a exécuté.

1660.

Le fort Saint-Nicolas fut démoli en 1789: c'était l'année fatale aux bastides (1).

LE PRADO.

Il y avait bien encore quelques souvenirs sanglans et terribles, pareils à celui que nous venons d'évoquer, et qui datent de 1815, à mettre sous les yeux de nos lecteurs; mais ces souvenirs-là sont trop près de nous. Nous sauterons donc à pieds joints par-dessus eux pour arriver plus vite à la Marseille d'aujourd'hui.

Autrefois, la première chose que l'on disait à l'étranger qui arrivait à Marseille, et qui voulait manger des *cloris* et de la *bouillabesse*, les deux mets nationaux des Phocéens, c'étaient ces mots sacramentels: « Connaissez-vous Policar?» et l'étranger répondait: « Oui, je connais Policar; » car Policar était connu du monde entier.

Qui a fait descendre Policar du haut de sa grandeur, qui a renversé la statue du piédestal? c'est ce que j'ignore; mais ce que je sais, c'est que, lors de mon dernier voyage, quand j'ai parlé de Policar, tout le monde m'a ri au nez: j'ai voulu insister, car je me rappelais Policar avec reconnaissance. Alors quelqu'un m'a demandé si je revenais d'Astracan.

Sous peine d'être berné comme Sancho, il fallait en rester là: cependant au bout d'un instant, comme je tenais à manger des clovis et de la bouillabesse, je me hasardai à dire:

— Eh mais! alors, où irons-nous?

— Au Prado, pardieu!

Je compris que c'était le Prado qui avait remplacé Policar.

En attendant l'heure de nous rendre au lieu indiqué, nous allâmes faire un tour sur le port.

Le port de Marseille est le plus curieux que j'aie vu, non pas à cause de son panorama, qui s'étend de Notre-Dame de la Garde à la tour Saint-Jean, non pas à cause de ses colibris, de ses perroquets et de ses singes, qui, sous ce beau ciel méridional, se croient encore dans leur patrie, et font du chant, de la voix et du geste, mille gentillesses à ceux qui passent, mais parce que le port de Marseille est le rendez-vous du monde entier: on n'y rencontre pas deux personnes vêtues de la même manière, on n'y rencontre pas deux hommes parlant la même langue.

L'eau du port est bien sale, c'est vrai; mais au-dessus de cette eau, qui n'en est que meilleure, à ce qu'assurent les Marseillais, pour la conservation des navires, il y a un ciel si bleu, semé de si beaux goëlands le jour, et de si belles étoiles la nuit, que l'on peut bien prendre sur soi de ne pas regarder à ses pieds quand on a une si belle chose à voir au-dessus de sa tête.

C'est dans ce port qu'on a jeté les cadavres des mamelouks en 1815. ces pauvres mamelouks! savez-vous ce qu'ils avaient fait?

Napoléon les avait ramenés de cette vieille terre d'Egypte, où ils avaient servi sous Ibrahim et sous Mourad-Bey; puis, en dédommagement de la patrie qu'ils avaient perdue, il leur avait donné un beau soleil, frère de leur soleil, et une petite pension qui leur assurait une vie douce et une mort tranquille. Aussi ces vieux enfans d'Ismaël aimaient fort Napoléon.

Lorsqu'il tomba en 1814, ils versèrent de grosses larmes: on les vit pleurer, et on leur fit un crime de leur reconnaissance. Ces pauvres gens ne pouvaient plus sortir sans être assaillis d'injures et de pierres; ils s'étaient pourtant aux trois quarts francisés; ils portaient des redingotes et des pantalons; ils n'avaient gardé que leurs turbans: la coiffure est toujours la dernière à rompre avec la nationalité.

Les mamelouks ôtèrent enfin leurs turbans et mirent des chapeaux. Certes, on aurait dû leur tenir compte de ce sacrifice: point. On les reconnut à leurs vieilles moustaches blanches, et l'on continua de leur jeter des pierres.

Il auraient pu couper leurs moustaches, mais ce fut au-dessus de leurs forces: ils préférèrent s'enfermer chez eux. Pendant quelque temps on alla crier: Vive le roi! à leurs portes et casser leurs carreaux; mais enfin les esprits se calmèrent et on les laissa à peu près tranquilles.

Un beau jour on apprit que Napoléon était débarqué au golfe Juan: les mamelouks regardèrent par le trou de leurs serrures. Huit jours après, on apprit qu'il était à Lyon: les mamelouks mirent le nez à leurs fenêtres. Trois semaines après, on apprit qu'il était entré à Paris: les mamelouks revêtirent leur vieux caftan de bataille, ces vieux caftans qui avaient vu Embabeh, Aboukir et Héliopolis, et se promenèrent dans les rues de Marseille, où depuis un an ils n'osaient plus se montrer.

Puis, lorsqu'ils rencontraient quelqu'un de ceux qui les avaient insultés, ils s'arrêtaient devant eux ou devant elles, car les femmes s'en étaient mêlées; ils frisaient leurs vieilles moustaches blanches, puis ils disaient en secouant la tête et avec un sourire goguenard:

« Napoleioné, il é piou fort qué tout. »

Voilà ce qu'ils avaient fait, ces pauvres mamelouks: ils furent tous assassinés pour ce crime; mais aussi, pourquoi diable étaient-ils reconnaissans? Pareille catastrophe n'est arrivée ni au prince de Talleyrand ni au duc de Raguse.

Le grand avantage du port de Marseille c'est d'offrir en tout temps une promenade constamment sèche, pavée de briques posées sur champ; ce qui est inappréciable, surtout lorsqu'on arrive de Lyon; et, de plus, de l'ombre l'été et du soleil l'hiver; ce qui est inappréciable partout et toujours, de quelque pays qu'on arrive, ou vers quelque pays que l'on retourne.

(1) Tous ces détails sont empruntés à la belle Histoire de Provence de M. Louis Méry le poëte. Maintenant nous allons faire mieux que lui emprunter des détails, nous allons lui prendre une chronique tout entière.

Outre son Histoire de Provence en quatre volumes, œuvre d'archéologue et d'érudit, M. Louis Méry a encore publié deux volumes de chroniques, œuvre de poëte et de romancier. Nous renvoyons nos lecteurs à ces deux ouvrages, que, par patriotisme sans doute, M. Louis Méry a voulu publier dans sa ville natale, et qui, par cette raison, ne sont point aussi connus à Paris qu'ils mériteraient de l'être.

Quel dommage que l'eau de ce port soit si sale, et qu'on y ait jeté les cadavres des mamelouckes !

Du port nous allâmes au Musée.

Sous ce nom de *Musée*, dont le titre solennel se lit sur une porte qui fait face au marché des Capucins, sont comprises l'Académie de Marseille, sœur honnête de l'Académie de Lyon ; la Bibliothèque, dont Méry est le gardien ; le Cabinet d'Histoire naturelle, le Cabinet des Médailles, l'Ecole de Dessin, l'Ecole d'Architecture, et enfin la Galerie de tableaux.

Le tout est enfermé dans le vieux couvent des Pernardins.

La Bibliothèque contient cinquante mille volumes et huit à dix mille manuscrits. La collection des livres s'était arrêtée à la fin du dix-huitième siècle : l'Académie de Marseille avait probablement jugé que rien ne s'était écrit depuis cette époque qui méritât d'être lu. Méry s'occupe à la remettre au courant au grand scandale des académiciens provençaux. Il y perdra sa place probablement : tant mieux ! cela lui fera peut-être refaire quelque Villéliade.

En échange, le Cabinet d'Histoire naturelle s'enrichit tous les jours. Il n'y a pas de vaisseau arrivant du pôle Arctique ou du pôle Antarctique, de Calcutta ou de Buénos-Ayres, de la Nouvelle-Hollande ou du Groënland, qui ne lui apporte son tribut. Il en résulte que les différens règnes y sont fort à l'étroit, et qu'on a recommandé aux capitaines de ne plus rapporter, autant que possible, que des ouistitis, des sardines et des co ibris.

Quant à l'Ecole de Dessin, elle porte le nez au vent et le poing sur la hanche : cela tient à ce qu'elle a produit Paulin Guérin, Beaume et Tanneur.

En échange, sa sœur, l'Ecole d'Architecture, a l'oreille basse : la pauvre vieille n'a produit que Puget, et elle attend toujours quelque chose de mieux.

La Galerie de tableaux est magnifique, peu de villes de Provence possèdent une collection aussi riche que Marseille; est vrai que Marseille, depuis la prise d'Alger, est devenue une capitale.

Le local où les tableaux sont placés rappelle fort à la première vue la chapelle Sixtine : même défaut dans la manière dont la lumière leur arrive à travers d'avares fenêtres, mais aussi même silence et même recueillement; si bien que je crois qu'au fond les tableaux y gagnent : en regardant bien on y voit toujours.

Il y a dans le musée de Marseille douze ou quinze tableaux de premier ordre, un paysage d'Annibal Carrache, une grande Assomption d'Augustin Carrache, un tableau de Pérugin, comme il n'y en a ni à Paris ni à Florence ; deux toiles immenses de Vien, un superbe portrait attribué à Van-Dick, deux tableaux de Puget, qui, après avoir fait trembler le marbre, essayait parfois de faire vivre la toile ; un Salvator Rosa, un Michel Ange Caravage, une Pêche miraculeuse de Jordaens, un Guerchin d'une couleur magnifique ; — enfin le chef-d'œuvre du musée, — la célèbre chasse de Rubens.

Quand on aura vu tout cela, on jettera un coup d'œil sur un Mercure, qu'il faudra aller chercher dans un coin de la salle du fond. Ce n'est qu'une copie, il est vrai, mais une copie de Raphaël par M. Ingres.

En sortant du Musée nous revînmes prendre une voiture place Royale. Cette course me permit de voir la fameuse fontaine qui fait l'ornement de la place. Comme le fameux lac dont parle Hérodote, il ne lui manque qu'une chose, c'est de l'eau. Méry l'appelle la fontaine Hydrophobe; le nom pourra bien lui rester. Je demandai à en voir d'autres : celle-là m'avait fait de la peine.

Méry ordonna au cocher de nous conduire d'abord à la rue d'Aubagne ; là j'eus ce que je demandais, c'est à dire une fontaine coulant à plein bord ; celle-là est dédiée au *poeta Sovranno*, comme l'appelle Dante, et on y lit cette simple inscription : *Les descendans des Phocéens à Homere*. Un magnifique plateau s'étend au-dessus de la fontaine, qui coule dans un lavoir troyen. On se croirait aux portes Scées, sur les bords du Simoïs ; c'est un chapitre de l'Odyssée en action.

Je m'aperçois que je viens de copier, ou à peu près, quatre lignes dans l'album des étrangers. Ces diables de Marseillais ont tant d'esprit et de poésie, qu'ils en fourrent partout, même dans les guides, ce qui ne s'est jamais vu nulle part. Un peu plus de froideur dans ces têtes-là, disait David en parlant des Provençaux, et ils seraient presque tous des hommes de génie.

Nous passâmes auprès de la pyramide de la place Castellane. Je ne présume pas qu'elle soit élevée dans un autre but que de faire un pendant quelconque à l'arc de triomphe de la porte d'Aix. L'une vaut à peu près l'autre; seulement, l'arc de triomphe a sur la pyramide le désavantage d'être couvert de sculpture, ce qui gâte un peu la pierre, quand cela ne l'embellit pas beaucoup.

A cent pas de la place Castellane, on se trouve hors de Marseille sur un beau boulevard où il y aura de l'ombre dans vingt ans si les arbres poussent ; en attendant il y a force poussière. La poussière est le fléau de Marseille ; on a de la poussière dans les yeux, dans la bouche, dans les poches. On en prend son parti quand on est philosophe ; mais on ne s'y habitue pas, fût-on optimiste.

C'est que toutes ces montagnes qui environnent Marseille sont véritablement calcinées par le soleil. Je ne sais pas où diable Lucain avait vu la fameuse forêt sacrée dans laquelle César fit faire ses machines de guerre, ni Guillaume de Tyr ces bois magnifiques où les croisés coupèrent les mâts de leurs vaisseaux. Peut-être aussi est-ce à la grande consommation qu'ils en ont faite autrefois qu'est due leur pénurie actuelle; mais je sais qu'aujourd'hui on trouverait difficilement à y tailler une botte d'allumettes

En revanche, il y a de magniques vallées de sable, dans le genre de celles qui conduisent au lac Natroun.

Quand la girafe aborda à Marseille, elle était souffreteuse : les savans déclarèrent qu'elle avait le mal de mer; mais son conducteur secoua la tête, et expliqua tout bonnement en éthiopien que ce qu'on prenait pour le mal de mer était le mal du pays. Comme les savans n'avaient pas entendu un mot de ce qu'avait répondu le cornac, ils firent une grimace, inclinèrent la tête, réfléchirent un instant, et répondirent qu'il pourrait bien avoir raison. L'Ethiopien, voyant qu'on était de son avis, prit son animal par sa corde, et à midi sonnant, sous un soleil de trente-cinq degrés, il longea le bord de mer, et alla s'enfoncer dans les gorges du mont Redon.

A peine la girafe se trouva-t-elle au milieu de ces rocs nus et pelés, qu'elle releva la tête, ouvrit ses naseaux, frappa le sol du pied, et voyant jaillir autour d'elle un sable aussi brûlant que le sable natal, elle se crut revenue dans le Darfour ou le Kordofan, et bondit si folle et si joyeuse, qu'elle tira sa corde des mains de son conducteur, lui sauta pardessus la tête, et disparut derrière un rocher.

Le pauvre Ethiopien accourut tout penaud à Marseille. Cette fois, les savans, le voyant tout seul, comprirent qu'il revenait sans la girafe. De là à la probabilité qu'il l'avait perdue il n'y avait qu'un pas : la science le fit avec toute sa certitude ordinaire.

On demanda au commandant de la garnison deux régimens ; les deux régimens cernèrent le mont Redon, et retrouvèrent la girafe couchée tout de son long dans ce beau sable africain qui lui avait rendu la vie. La girafe se trouvait trop bien là pour se laisser rattraper sans essayer de fuir; mais elle avait affaire à un habile stratégiste. Le colonel commandant l'expédition était de Gemenos; il connaissait en conséquence tous les défilés du mont Redon. Après avoir fait des prodiges de légèreté, la pauvre bête, retrouvant partout le pantalon garance, fut forcée de se laisser reprendre; elle se rendit donc de bonne grâce à son Ethiopien, qui la ramena en triomphe à Marseille.

Jamais elle ne s'était portée mieux : un jour passé dans les sables du mont Redon avait suffi pour lui rendre la santé.

En tournant l'angle d'un mur, nous nous trouvâmes en face de la mer; dès lors nous ne vîmes plus rien qu'elle. C'est que de la plage du Prado surtout elle est magnifique.

Quant à moi, je n'y pus résister; je laissai Méry com-

mander les clovis et la bouillabesse à *la Muette de Portici*, et je me jetai dans un bateau.

Ce bateau était à un pêcheur qui allait justement retirer ses filets; outre la promenade, j'avais la pêche.

Tout en allant à nos bouées, le pêcheur me dit les noms de tous ces caps et de tous ces promontoires, noms sonores, empruntés presque tous à la langue ionienne, et qui, à défaut de chronique, attesteraient l'origine des anciens possesseurs de cette terre.

Au fond de l'horizon, se levait sur son rocher, au milieu de la mer, le phare de Planier. Mon pêcheur, tout en ramant, me raconta que ce phare venait d'être, il y a quelques mois, témoin d'un accident horrible Un bâtiment chargé de sucre avait été jeté contre le rocher qui en fait la base, s'était ouvert et avait coulé à fond; l'équipage s'était sauvé, mais toute la cargaison avait fondu.

— Diable! répondis-je touché de la perte qu'avaient faite les armateurs et le capitaine, c'était un grand malheur.

— Oh! oui, c'était un grand malheur, me répondit mon homme. Imaginez-vous, monsieur, que, pendant plus de six semaines, à trois lieues à la ronde, on ne voyait plus un merlan. Il paraît que ces *béteils*-là, ça ne peut pas sentir l'eau sucrée.

Pour ce brave homme, la perte du sucre n'était quelque chose que parce qu'elle avait, pendant six semaines, éloigné les merlans.

Heureusement, le premier filet que nous tirâmes nous donna la preuve que les merlans étaient revenus : il en contenait trois, dont un gros comme la cuisse.

Les autres renfermaient des loups, des rougets, des surmulets, des sépillons et des dorades; il y avait de tout, jusqu'à une langouste, qui était venue pour manger très probablement les prisonniers, et qui se trouvait fort exposée, par un revirement de fortune, à être mangée avec eux.

Nous revînmes avec notre pêche, qui passa immédiatement de la barque dans la casserole et dans la poêle; puis Méry me présenta à Courty, le propriétaire de l'établissement somptueusement appelé *la Muette de Portici*.

Courty paraissait fort troublé; on lui avait parlé de moi comme d'un fin gastronome, ce qui m'avait donné dans son esprit un bien autre relief que si on m'avait présenté tout bonnement comme l'auteur d'*Antony* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Or Courty est un cuisinier artiste, digne d'être placé dans un pays plus appréciateur de la science approfondie par Brillat-Savarin que ne l'est Marseille. A Marseille, sauf quelques exceptions, on n'éprouve pas le besoin de dîner : pourvu que l'on mange, cela suffit.

Courty est donc perdu dans un monde où il reste incompris; ce qui ne l'empêche pas de chercher de temps en temps quelque plat inconnu. Sous ce rapport, il est de l'avis de M. Henrion de Pansey, qui disait que la découverte d'un nouveau plat était plus utile à l'humanité que la découverte d'une nouvelle étoile. — Car des étoiles, dit dédaigneusement Courty, il y en aura toujours assez pour ce que nous en faisons. — Cela est d'autant plus vrai qu'il y a beaucoup plus d'étoiles encore à Marseille qu'à Paris.

Courty se surpassa. Je regrettai de ne pas être à la hauteur de la réputation qu'on m'avait faite auprès de lui. Mes éloges lui ouvrirent le cœur, il me conta ses peines. *La Muette de Portici* a près d'elle une malheureuse guinguette ouverte à tout venant, à cause de la modicité de son prix, et tout le monde y va, même ceux-là qui ne devraient pas y aller.

Cela tient peut-être aussi à ce que chez Courty il y a de l'ombre et des fleurs, choses dont les Marseillais n'ont pas l'habitude.

Pendant que nous dînions, un ami de Méry vint s'asseoir à côté de nous, et nous offrir pour le soir une *pêche au feu*. C'était une trop bonne fortune pour que nous la refusassions. En attendant, Méry lui demanda pour moi la permission d'aller visiter sa maison, bâtie sur un modèle si antique et surtout si étranger, qu'on est convaincu à Marseille que, comme celle de Notre-Dame de Lorette, elle a traversé la mer. Aussi l'appelle-t-on *la maison phénicienne*.

C'était en effet une maison toute orientale, comme on en trouve aussi quelques-unes à Florence, avec deux étages pleins et des colonnes qui soutiennent un toit qui fait double terrasse : sous le toit, terrasse pour le jour; sur le toit, terrasse pour la nuit. La petite maison de Marseille a de plus, de sa base à la moitié de sa hauteur, une treille toute courante qui lui sert de cuirasse, verte au printemps, rouge à l'automne, et la moitié de l'année chargée de raisins magnifiques.

Après nous avoir fait voir sa maison, M. Morel nous présenta à sa famille, qui se composait de trois ou quatre filles, toutes plus belles les unes que les autres, de presque autant de gendres et du double de petits-enfans.

Tous demeurent ensemble dans cette petite maison phénicienne, qui me paraît une des plus heureuses maisons de Marseille.

Et cependant M. Morel allait abattre cette jolie petite maison pour faire bâtir une bastide comme toutes les bastides; c'est à dire quelque chose de carré, avec des trous percés régulièrement, qu'on tient ouverts le jour et fermés la nuit, tandis qu'à mon avis on devrait faire tout le contraire. M. Morel, au grand désespoir de Méry, allait mettre le marteau dans la pauvre maison phénicienne, lorsque, dans un vieux coffre qu'on n'avait pas ouvert depuis deux cents ans, une fille de M. Morel trouva un vieux manuscrit écrit sur du vieux parchemin, d'une toute petite écriture d'une forme si biscornue, que, M. Morel ni ses gendres n'y comprenant rien, il fallut envoyer chercher Méry pour la lire.

M. Morel espérait que c'était quelque titre de propriété qui allait doubler son revenu territorial : c'était tout bonnement une chronique du temps du connétable, et relative à la maison phénicienne.

La maison phénicienne avait joué son rôle pendant le siége de Marseille. Or, du moment où la maison phénicienne devenait une maison historique, il n'y avait plus, comme on le comprend bien, moyen de la démolir : aussi resta-t-elle debout, à la grande joie de Méry.

Je demandai à M. Morel la faveur de lire cette chronique; mais comme il est encore pêcheur plus passionné qu'ardent archéologue, il me dit qu'il me la donnerait après l'expédition. En effet, la nuit était venue avec cette rapidité toute particulière aux climats méridionaux, et à peine le temps nécessaire nous restait-il pour nos préparatifs.

Chacun se mit à l'œuvre, hommes et femmes, moi comme les autres. Mon habit pincé me gênait, on m'apporta une veste de M. Morel. J'aurais pu y loger Méry avec moi; mais Méry était déjà logé dans son manteau, et quand Méry est logé dans son manteau, il est indélogeable.

Vers les neuf heures du soir, tout fut prêt. Un des gendres de M. Morel se chargea d'alimenter le feu qui brûlait à la proue dans un réchaud de fer; deux autres prirent des tridens pour harponner le poisson, et se placèrent à bâbord et à tribord M. Morel et moi, nous en fîmes autant, car, malgré mes réclamations, on m'avait placé dans la partie active. Méry se plaça à la poupe, au milieu des dames, qui ajoutèrent à son manteau leurs châles et leurs bournous. Jadin, le crayon à la main, s'assit sur une des banquettes, avec Mylord entre ses jambes. L'homme aux merlans se plaça sur l'autre banquette, un aviron de chaque main. Courty, qui devait rester sur le rivage, poussa la barque, et tout l'équipage se trouva à flot.

En ce moment, Jadin eut une scène affreuse avec Mylord, qui voulait absolument aller manger le feu. Il en résulta des aboiemens éclatans, qui n'étant pas dans le programme de la pêche, pendant laquelle, au contraire, on doit garder le plus profond silence, se terminèrent par des gémissemens sourds, lesquels prouvaient que Jadin avait employé à l'endroit de Mylord les grands moyens, c'est à dire le talon de la botte.

Néanmoins, comme cet épisode n'avait point attiré le poisson, nous doutâmes pendant quelque temps du succès de notre pêche. Aucun poisson ne se montrait, et pourtant

on apercevait, à travers trois ou quatre pieds d'eau, le fond de la mer, comme s'il n'eût été séparé de nous que par une simple gaze. Tout à coup un des gendres de M. Morel piqua son harpon, et le retira avec une espèce de serpent qui se tortillait au bout : c'était un congre de trois ou quatre pieds de long. Je trouvai l'animal fort laid, et me promis bien de n'en point prendre de pareils.

Cela prouvait, au reste, que nous entrions dans les domaines habités.

Le fond de la mer, vu ainsi de nuit à la lueur tremblante d'un feu de sapin, est une des choses les plus curieuses qui se puissent imaginer : il a, comme la terre, ses endroits couverts et ses sables arides; ses longues algues sombres, où les poissons se détachent comme s'ils étaient d'or ou d'argent, et ses plaines découvertes, où voyagent, pesamment chargés de leur énorme bagage, les nautiles, les Bernard-l'ermite et les oursins, laissant derrière eux la trace du chemin qu'ils ont parcouru. Puis, si quelque rocher se présente, au milieu des moules et des huîtres qui y ont établi leur domicile sédentaire, on est sûr de voir quelques polypes au gros ventre, aux yeux à fleur de tête et aux longs bras tremblans, dont chaque extrémité va cherchant la proie que sa gueule béante s'apprête à engloutir. Tout cela suivait, selon ses instincts, sa vie mystérieuse et sous-marine, à laquelle nous venions apporter un si grand trouble avec le feu et le fer.

Cependant le bateau se remplissait : M. Morel et ses gendres piquaient à qui mieux mieux, et m'excitaient à en faire autant; mais j'attendais, en faisant signe de la tête que je me tenais prêt. Quant au bateau, il continuait, poussé par le doux mouvement des rames, à voguer dans un cercle de lumière où de temps en temps entraient de gros papillons de nuit, qui venaient étourdiment donner la tête contre nous. Tout à coup je vis passer directement au bout de mon harpon quelque chose qui ressemblait à une poêle à frire : je donnai de toute ma force un coup en plein corps de l'animal, et je tirai de l'eau une raie de la plus belle espèce.

Je fus proclamé le roi de la pêche.

Comme à part moi j'attribuais bien plus au hasard qu'à l'adresse le coup magnifique que j'avais fait, je déclarai que je m'en tiendrai là : je passai mon sceptre à celui des gendres de M. Morel qui avait jusques alors pris soin du feu, et je me remis à mes études de mœurs conchyliologiques.

Il ne fallut rien moins pour les interrompre qu'une décision de ces dames, qui, sur les gémissemens que poussait Méry, déclarèrent que le vent de la mer commençait à leur paraître un peu frais ; en conséquence, on décida qu'on allait continuer la promenade sur l'Huveaume.

L'Huveaume est un ruisseau qui se jette dans la mer, et abuse de sa position topographique pour prendre le nom de fleuve : mais il y a noblesse et noblesse, disait Saint-Simon, ce n'est pas une raison parce qu'on fait résolument comme le Rhône ou le Danube pour qu'on se croie leur égal.

Au reste, l'Huveaume n'a pas, je crois, ces hautes prétentions ; il est impossible d'offrir une embouchure plus modeste, et de se perdre plus silencieusement qu'il ne le fait dans la Méditerranée : c'est tout à fait un fleuve de Géorgiques, un fleuve à la Théocrite et à la Virgile, un fleuve non pas pour porter des bateaux, mais pour baigner les pieds des nymphes.

Nous remontâmes donc, sous une voûte de tamaris aux troncs fantastiques et aux bras tordus, notre *Fiumicello*, dont nous touchions les deux bords avec le bout de nos rames. Là je reconnus tout le tort que j'avais eu de me moquer de l'Huveaume sans le connaître. En effet, ce ruisseau coule avec une tranquillité et une quiétude qui font plaisir à voir, et je le crois au fond beaucoup plus heureux que la Méditerranée.

Après une demi-heure d'exploration, l'Huveaume cessa de nous porter, sous prétexte qu'il n'était plus navigable. Force nous fut donc de redescendre vers la mer ; mais nous n'allâmes point jusqu'à elle. Au bruit qu'elle faisait en se brisant contre son rivage, nous comprîmes qu'elle se mettait tout doucement à la tempête. Quant à notre fleuve, il était au-dessus de toutes ces vicissitudes humaines. Aussi nous laissa-t-il accoster tranquillement une de ses rives, et descendre au milieu d'un joli verger, à travers lequel nous regagnâmes la maison phénicienne.

Comme il me l'avait promis, monsieur Morel me remit le manuscrit trouvé par sa fille dans le vieux coffre que vous savez. Il m'accorda de plus la permission de le copier, ce qui fait que je suis assez heureux pour l'offrir à mes lecteurs.

Peut être, quand j'aurai été refusé cinq ou six fois à mon tour à l'Académie Française, lui devrai-je la faveur d'être reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LA MAISON PHÉNICIENNE.

Nous sommes au 12 septembre 1524 : Marseille se bat avec le connétable de Bourbon, cet illustre fou, qui s'en allait ravageant l'Europe pour guérir son ennui. C'est le vingt-deuxième jour de tranchée ouverte : les nobles seigneurs d'Aix et les nobles roturiers de Marseille, réunis sous les mêmes bastions, ont juré de s'ensevelir sous leurs ruines. Le connétable pousse aux murailles ses Italiens, ses Espagnols, ses lansquenets. La tour Saint-Jean, la butte des Moulins, la tour Sainte-Paule embrasent leurs batteries, et jettent des pluies de boulets, par-dessus les remparts, sur les collines du Lazaret, sur le chemin du Cannet, où flotte la bannière du connétable, et jusqu'au pied de l'abbaye de Saint-Victor, où le marquis de Pescaire a établi son camp. Un violent orage de septembre éclate à la tombée du jour ; la nuit descend avec les plus profondes ténèbres ; c'est un temps comme il en faut pour les entreprises d'amour et de guerre.

Aussi le capitaine Charles de Monteoux, à la tête de mille citoyens résolus, vient-il de se faire ouvrir la porte Royale, au bout de la rue des Fabres ; car il veut risquer une sortie dans les jardins et les plaines de chanvre de la Cannebière. Deux héroïques amazones le suivent : l'une est la femme, et l'autre la nièce de Charles de Laval ; elles ont dans leurs fontes des pistolets richement damasquinés, et tiennent chacune à leur blanche main une épée si bien travaillée, qu'elle a plutôt l'air d'un bijou que d'une arme.

L'ennemi fuyait en désordre dans la direction de la route d'Aubagne, lorsque la cavalerie espagnole, qui gardait cette avenue, tomba sur les Marseillais, et les força de rentrer dans la ville. Pour beaucoup des nôtres (1), la retraite fut malheureusement coupée ; ils arrivèrent trop tard devant la porte Royale : elle était déjà fermée, et le pont-levis laissait à découvert un fossé large et rempli d'eau. Là quelques Marseillais furent pris ; d'autres, profitant de l'obscurité, gagnèrent la campagne. De ce nombre étaient le jeune Victor Vivaux, fils du maître de l'artillerie, et les deux jeunes femmes dont nous avons déjà parlé, Gabrielle et Claire de Laval. Tous les genres de périls menaçaient les deux amazones dans cette nuit, et à travers cette armée impie, qui tuait, ravageait, déshonorait pour gagner l'enfer, et qui, trois ans plus tard, devait violer Rome au milieu de l'incendie et sur un fleuve de sang.

Gabrielle, la femme de Charles de Laval, avait trente-deux ans. Surprise à l'improviste par la proposition d'une sortie qu'avait faite le capitaine Charles de Monteoux, et qu'elle avait acceptée, elle et sa nièce, avec l'aventureuse témérité dont les femmes donnèrent tant de preuves à cette époque, elle n'avait pas voulu faire attendre le chef de l'expédition, et elle était partie vêtue comme elle était, c'est-à-

(1) Ce pronom possessif annonce que l'auteur inconnu de la chronique est un Marseillais.

dire avec une ample robe de soie à taille longue, gaufrée sur tous les plis, avec un corset de velours bien carrément dessiné sur les épaules, et se terminant en pointe au-dessous du sein. En outre, sur la lisière supérieure du corset, montait un encadrement de hautes et raides dentelles, qui laissaient à découvert un cou de cygne. La figure qui donnait la vie au beau corps et à ces étoffes avait un type merveilleux de distinction : c'était un front pur et blanc, découpé en lignes admirables ; c'était un regard doux qui jaillissait de grands yeux d'un noir limpide ; c'était une bouche adorable, où le sourire s'épanouissait comme dans une rose ; c'était un ensemble divin qui avait été légué à Marseille par les sculpteurs de Mitylène et de Délos. Cette noble tête portait une couronne ondoyante de cheveux d'ébène qui, sous certains jeux de lumière, semblaient recéler des reflets ardens, comme la vague de la mer, par une nuit sombre, roule des teintes de feu dans ses plis noirs et mobiles.

Quant à la jeune fille qui l'accompagnait, Claire de Laval, sa nièce, elle n'avait que vingt ans. Il paraîtrait incroyable qu'à cet âge une femme osât affronter les périls de la guerre, si l'on ne savait combien, à ces époques de troubles, où la vie des hommes et l'honneur des femmes étaient perpétuellement en jeu, celles-ci montraient de bonne heure un caractère d'énergique résolution. Au reste, l'histoire de Marseille est là pour l'attester, à l'éternel bonheur du beau sexe, qui fut aussi le sexe héroïque. Claire de Laval, à peu près vêtue comme sa tante, aurait pu être prise pour la sœur de Gabrielle. Elle avait des cheveux blonds, richement prodigués sur les tempes et sur les épaules ; de beaux yeux druidiques, couleur de mer orageuse ; un teint admirablement fondu dans le lis et la rose ; un charme de figure saisissant et magnétique ; enfin une grâce souveraine dans toutes les ondulations de son corps, quand elle marchait avec une étourderie charmante sur la pointe de ses brodequins dorés comme les sandales d'une odalisque : assise et rêveuse, elle avait cette exquise nonchalance des femmes blondes, cette tranquillité radieuse qui, presque toujours, est un volcan en repos.

Leur seul compagnon, Victor Vivaux, était un grand et leste jeune homme de vingt-quatre ans, renommé pour sa galanterie entre les plus aimables donneurs de sérénades de la place de Leuche ; un franc Marseillais du moyen âge, fortement bruni sur les deux joues par le soleil des dernières messes à l'esplanade de la Major.

Les deux amazones et le jeune officier qui leur servait de guide suivirent quelque temps au grand galop la direction qu'ils avaient prise à travers terre ; mais bientôt le sol se trouva tellement coupé de haies et de fossés, que leurs chevaux leur devinrent non seulement une inutilité, mais un embarras : d'ailleurs, soit en hennissant, soit en piaffant, ils pouvaient les trahir. Les trois fugitifs mirent donc pied à terre, abandonnèrent leurs montures dans un carré de chanvre, et continuèrent leur route sans prononcer une seule parole ; car de tout côté autour d'eux des fracas soldatesques annonçaient la présence de l'ennemi. Enfin les deux femmes, suivant toujours aveuglément leur guide par des sentiers non frayés, atteignirent les hauteurs qui dominent le vallon d'Auriol : là ils tournèrent le dos à la ville, et de sinuosités en abîmes, ils arrivèrent sur cette plage sablonneuse qui se courbe en arc du Rocher Blanc au mont Redon.

Tout le monde sait que ce rivage ressemble, à s'y méprendre, aux atterages d'une île déserte ; car, préoccupé sans cesse des chances de la guerre, le Marseillais ne songe à cultiver d'autres jardins que ceux qui s'étendent à l'ombre de ses remparts. L'Huveaume, à son embouchure, forme un delta de marécages au milieu desquels il coule à la mer ; quelques cabanes de pêcheurs s'élèvent seules, à de longs intervalles, sur les cailloux de la rive. Seulement, au milieu des eaux stagnantes du petit fleuve, et à l'extrémité d'une chaussée naturelle de roches souvent couvertes par les vagues, apparaît une maison de construction isolée, qui semble protester contre la solitude, et rappeler aux marins voguant vers Planier les temps anciens, où cette plage fut visitée par les galères de Tyr et de Sidon (1).

Lorsque les fugitifs atteignirent ce rivage, la mer était assez calme malgré l'orage. Victor Vivaux s'élança le premier sur la chaussée naturelle, en s'aidant des branches d'un tamaris écheveté ; et prêtant l'oreille aux bruits nocturnes, il n'entendit plus que le râlement de la tempête agonisante, le frôlement des saules et des roseaux, et vers le nord un grondement sourd parti sans doute de la couleuvrine de Sainte-Paule, qui chantait un duo avec la foudre du ciel.

Il se baissa alors, et tendit la main à Gabrielle, qui en un instant, aidée par son secours, se trouva près de lui sur la chaussée ; puis à Claire, pour laquelle, pendant cette fuite, on avait pu remarquer chez le jeune homme une partialité de soins toute particulière : puis voyant les deux femmes près de lui, et jetant d'un côté les yeux sur la mer et de l'autre sur les marécages :

— Maintenant, mesdames, leur dit-il en respirant plus librement, je vous permets de parler ; car nous sommes en lieu sûr : il n'y a plus ni soldats ni maraudeurs autour de nous.

— Pour moi, dit Gabrielle avec un éclat de rire, je ne pardonnerai jamais à monsieur le connétable de m'avoir fermé la bouche pendant deux mortelles heures : si bien que je n'ai pas même adressé le moindre compliment à l'orage, qui, cependant, autant que j'ai pu m'occuper de lui, m'a paru fort beau.

— Sainte vierge des Carmes ! s'écria Claire, dans quel pays sommes-nous tombés ? sommes-nous sur terre ou sur mer ?

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit Victor, je connais les localités.

— Vous connaissez ce désert sauvage, monsieur de Vivaux ?

— Sans doute, et vous alliez vous orienter comme moi ; car voilà la lune qui écarte ses nuages pour vous voir passer. Tenez, mesdames, regardez là-bas dans les tamaris, il y a une maison que je connais comme la mienne de l'évêché. Nous y sommes venus cent fois avec monsieur de Beauregard, le capitaine de la tour Saint-Jean.

— Et que veniez vous faire ici, messieurs ? dit Gabrielle, accompagnant cette interrogation d'un ton à demi goguenard, pendant que Claire regardait le jeune homme avec une certaine inquiétude.

Le jeune homme comprit ce regard, et répondit en souriant aux deux femmes, quoiqu'une seule l'eût interrogé :

— Nous venions faire une chose toute simple, mesdames ; nous venions inspecter au *fustié* (2). Cette petite maison appartient à monsieur de Beauregard ; il ne se doute guère qu'elle va nous servir d'asile cette nuit.

— Et si la porte est fermée ? demanda Gabrielle.

— Nous l'enfoncerons, répondit Victor.

— Oh ! murmura Claire, à qui cette manière de s'impatroniser paraissait, malgré le danger, un peu sans façon.

— Que la Vierge de Bon-Secours nous garde, dit Gabrielle ! il me semble que je vois luire quelque chose de sinistre là haut.

Et de la pointe de son épée, qu'elle n'avait point encore remise au fourreau, elle désignait la colline du nord.

Les regards s'attachèrent sur cette direction, et il se fit un moment de silence.

— Chut ! dit Claire en tressaillant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Victor en se plaçant instinctivement devant la jeune fille.

— J'entends du bruit, reprit Claire.

— Où ? demanda Victor, baissant la voix à chaque interrogation.

(1) Tout le terrain que décrit le chroniqueur avec une affectation sensible d'actualité est le même qui est occupé aujourd'hui par la belle promenade du Prado et par l'établissement de la Pinette de Portici. Mais nous ne sommes pas dupe de cet artifice du narrateur qui met au présent ce qu'il aurait dû mettre au passé.

(2) Au feu. C'était la même pêche que nous venions de faire.

— Là, là, tout près de nous, dans ces algues noires, répondit Claire si bas, que pour l'entendre Victor fut obligé d'approcher sa joue près des lèvres de la jeune fille, et qu'il sentit son haleine.

— C'est la mer ou le vent, dit le jeune homme, restant un instant incliné. Le danger n'est pas là. Il est là, ajouta-t-il à voix basse à son tour en montrant l'Huveaume.

— En effet, en effet, dit Claire en saisissant le bras du jeune homme. Tenez, là, là, devant nous.

Victor se retourna du côté indiqué, et en effet il aperçut une grande figure noire qui se levait d'entre les saules de l'Huveaume et s'avançait vers la chaussée.

— Silence! dit Victor.

Et il laissa l'apparition s'engager sur la digue étroite; puis, lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il s'élança à sa rencontre l'épée à la main, tandis que les deux femmes s'apprêtaient, si besoin était, à prêter secours à leur défenseur.

— Qui es-tu? que veux-tu? demanda le jeune homme en appuyant son épée sur la poitrine du nouvel arrivant, qui, au lieu de se défendre, tomba humblement à genoux.

— Oh! monsieur le Marseillais! répondit le bonhomme, qui, à l'accent de Victor, avait reconnu son compatriote.

— Ah! ah! dit Victor, qui venait de faire la même découverte, il paraît que nous n'avons pas affaire à un ennemi; mais n'importe; quand par ce temps-ci on se rencontre dans un lieu semblable, et à pareille heure, il faut se connaître. Je répéterai donc ma question. Qui es tu? que veux tu?

— Je suis le patron Bousquié, le pêcheur de M. Beauregard, et je vais tirer les thys.

— Eh! pardieu! c'est vrai, dit Victor. Mesdames, ajouta-t-il en se retournant, ne craignez rien, nous sommes en pays de connaissance.

— Tiens! c'est monsieur Victor! dit le pêcheur avec un gros sourire. — Et moi qui ne l'avais pas reconnu! — Bonsoir, monsieur Victor.

— Bonsoir, mon ami.

— Ah bien! en voilà une merveille de vous voir, quand je vous croyais derrière les forts de la ville! Est-ce que ce serait encore une partie comme...

— Chut! dit Victor.

— Ah! mais c'est que le temps serait drôlement choisi!

— Tu dis donc que tu allais pêcher? interrompit brusquement le jeune homme, à qui le ton qu'avait pris la conversation paraissait évidemment désagréable, et qui désirait le changer.

— Helas! oui, je vais pêcher, répondit patron Bousquié avec un gros soupir.

— Eh bien! qu'as-tu donc? demanda Victor: j'ai vu le temps où cette occupation était pour toi une fête.

— Oh! oui, quand je pêchais pour M. Beauregard, ou bien pour vous, quand vous veniez avec cette petite...

— Et pour qui pêches-tu donc maintenant?

— Pour qui je pêche? sainte Vierge noire! je pêche pour ces gueux d'Italiens, qui viennent manger mon poisson, et qui me le paient en grands coups de manche de hallebarde.

— Comment! des Italiens viennent ici! s'écria Victor.

— S'ils viennent?... mais ils n'y manquent pas une nuit de venir; dans une heure ils y seront... Tenez, ne m'en parlez pas, monsieur Victor, ce sont de vrais Turcs, des corsaires, des Sarrazins, qui cherchent gratis des femmes et des bouillabesses: des maudits de Dieu, quoi! Ils ont avec eux deux Allemands, habillés comme des valets de carreau. Ceux-là n'ont pas inventé la poudre, mais ils ne valent pas mieux, allez!

— C'est bon; assez parlé, dit Victor. Bon patron Bousquié, voilà des dames qui ont besoin de repos .. elles ont laissé la semelle de leurs bottines sur les roches, et ont leurs jolis pieds tout meurtris. As-tu dans ta cabane un bon lit d'algues sèches pour ces deux dames?

— Oh! dans ma cabane, répondit patron Bousquié, ces dames y seraient trop mal; ce serait bon tout au plus pour les petites demoiselles que...

— Eh bien! mais alors, interrompit Victor, où ces dames vont-elles passer la nuit?

— Si la mer n'était pas si terrible, je vous dirais qu'où elles seraient le mieux c'est chez elles. Nous monterons dans ma barque, et comme la mer est libre depuis que la flotte de La Fayette a chassé ce damné Moncade, je me ferais fort de vous remettre dans une heure à la chaîne du port.

— Eh bien! dit Gabrielle, ceci me paraît un moyen excellent. Montons dans la barque; nous sommes braves, et nous n'aurons pas peur.

— Oh! non, madame, non, dit patron Bousquié en hochant la tête; non, ce serait tenter Dieu.

— Mais la mer n'est cependant pas trop grosse, murmura Claire.

— Non, pas ici, sans doute; mais la mer, ma petite demoiselle, sans comparaison, c'est comme les femmes, il ne faut pas en juger par ce qu'elles nous montrent. Ici elle est assez tranquille, assez bonace, mais là-bas, voyez vous, au delà de ce rocher où rien ne l'abrite, elle fait le diable. Non, non, monsieur Victor: croyez-moi, mieux vaut attendre.

— Mais où attendre, puisque tu dis que chez toi nous ne serions point en sûreté?

— Suivez-moi, dit patron Bousquié; je vais vous ouvrir la maison de M. Beauregard: vous y serez mieux que chez moi. Si les Italiens viennent, montez à mesure qu'ils monteront dans le grenier; vous trouverez une échelle et une trappe. Vous monterez sur le toit, vous tirerez l'échelle; et s'ils vous poursuivent jusque là, vous aurez toujours une dernière chance, c'est de vous jeter du haut en bas de la maison, si vous ne voulez pas être pris.

Les deux femmes se serrèrent la main.

— Viens, alors, dit Victor Vivaux.

Le pêcheur prit la tête de la colonne, et les trois fugitifs le suivirent en silence: puis, au bout d'un instant, ils passèrent devant une treille de feuilles marines, montèrent l'escalier d'un perron; patron Bousquié poussa une porte, et la porte s'ouvrit.

— Diable! dit Victor, si la porte ne ferme pas mieux que cela, tu aurais bien dû nous conduire autre part.

— Nous la barricaderons en dedans, dit Gabrielle.

— Gardez-vous-en bien, ma belle dame, répondit le pêcheur; ce serait vous dénoncer au premier coup. Non, non; ils ont l'habitude de trouver la porte ouverte, laissez-la ouverte; ils n'y verront pas de changement, et peut-être qu'ils ne se douteront de rien. Croyez-moi, faites ce que je vous dis.

— Vous croyez donc qu'ils viendront? demanda timidement Claire.

— Peut être qu'ils viendront, peut-être qu'ils ne viendront pas. Ces diables d'Italiens, c'est fantasque comme des marsouins; on ne peut rien dire. Dans tous les cas, je tâcherai de leur faire assez bonne cuisine pour les tenir à la maison.

— Et voilà pour te défrayer du souper que tu leur donneras, dit Victor en glissant deux pièces d'or dans la main de patron Bousquié.

— Ah! il n'y avait pas besoin de cela, monsieur Victor; ça m'ôte le plaisir de vous obliger pour l'amour du bon Dieu. Cependant je ne veux pas vous refuser, car ce ne serait pas honnête.

— Eh bien donc! mets cela dans ta poche, et fais nous bonne garde.

— Oui, oui; mais surtout ne fermez pas la porte, entendez-vous?

— C'est chose dite; sois tranquille.

— Alors, bonne chance. A propos, mesdames, reprit le patron en revenant sur ses pas, si vous savez quelque petite prière bien efficace... Je ne veux pas me permettre de vous donner un conseil; mais vous comprenez, il n'y aurait pas de mal à la dire.

Puis, comme effrayé de sa hardiesse, patron Bousquié fit un dernier signe de la tête et de la main, et sortit vivement.

Restés seuls, Victor et ses deux compagnes s'orientèrent de la main, car, pour les yeux, dans cette salle basse, il n'y fallait pas compter: allumer une lumière quelconque, c'était

se dénoncer. Force était donc de se reconnaître à tâtons. Tout en cherchant, Victor entendait dans le silence battre le cœur de ses deux compagnes, et il lui semblait qu'il reconnaissait les battemens de celui de Claire.

Enfin il trouva l'escalier.

— Par ici, dit-il. — Les deux femmes se rallièrent à sa voix; Victor étendit la main et saisit une main tremblante. Par terreur, sans doute, cette main serra la sienne. Victor n'eut pas même besoin de demander à qui elle appartenait.

— Suivez-nous, madame, dit-il en se retournant du côté où il présumait que pouvait se trouver Gabrielle; nous sommes au pied de l'escalier.

— Montez, alors, dit madame de Laval; je tiens la robe de Claire.

— Que cherchez vous, ma tante? demanda la jeune fille.

— Rien, mon mouchoir que j'ai laissé tomber.

— Je redescendrai tout-à-l'heure, et je le ramasserai, dit Victor.

Tous trois alors montèrent l'escalier étroit et sombre qui conduisait aux étages supérieurs; puis elles cherchèrent à tâtons la porte d'une chambre, et entrèrent dans la première venue, avec l'intention d'y attendre que la mer fût calmée. Elles ne purent remarquer si l'ameublement était digne d'elles, car l'obscurité couvrait les quatre murailles; mais elles furent ravies de trouver sous leur main quelque chose de souple et de ouaté qui ressemblait à l'édredon d'un matelas.

— Victor, dit Gabrielle, si vous voulez descendre, nous allons essayer de nous reposer un instant.

— Vous veillerez sur nous, n'est-ce pas? dit Claire.

— Oh! comptez sur moi, mademoiselle, répondit Victor. Jamais sentinelle, je vous en réponds, n'aura été plus fidèle à son poste que je ne le serai.

— Et tâchez de retrouver mon mouchoir, qui pourrait nous trahir.

— J'y vais, répondit Victor. Et on l'entendit descendre l'escalier.

Le jeune homme chercha pendant un quart d'heure, mais il ne trouva rien.

Pendant ce temps les deux femmes mettaient bas leurs robes, avec lesquelles il était impossible de se coucher.

— Comprenez vous, ma tante, dit Claire, dans quelle inquiétude M. de Laval doit être à cette heure?

— Bah! répondit Gabrielle, ce sont là les accidens de la guerre. M de Laval nous croit mortes; mais comme il est de garde à la tour Sainte-Paule, il n'a pas le temps de nous pleurer. Je voudrais bien avoir un miroir.

— Un miroir, ma tante! et pourquoi faire?

— Pour rajuster mes cheveux, qui doivent être dans un état abominable.

— Mais quand vous auriez un miroir, ma tante, il me semble que, dans l'obscurité où nous sommes, il ne vous servirait pas à grand'chose.

— Bah! en ouvrant cette fenêtre, notre lune est si belle, que nous y verrions comme en plein jour. Pousse donc un peu le contrevent, Claire.

— Oh! ma tante, c'est bien imprudent.

— Non, non! pour voir seulement si tout est tranquille.

Claire obéit, et un rayon de clarté nocturne illumina la chambre, éclairant la charmante tête de la jeune fille debout à la fenêtre : on aurait cru voir Amphitrite, la blonde reine de la mer, qui jetait un regard d'amour sur la beauté sauvage de ses domaines.

Pendant ce temps Gabrielle avait trouvé le meuble qu'elle désirait, et, placée un peu en arrière de Claire, mais dans le même rayon, elle rajustait ses cheveux.

— Voilà qui est fait, dit-elle après un instant; maintenant jetons-nous sur ce lit. Nous réciterons les litanies de la Vierge et le *sub tuum* avant de nous endormir. Je dirai les versets, et tu répondras les *ora pro nobis*. Viens-tu?

— Oui, ma tante, oui, dit Claire en se reculant un peu, sans cependant quitter la fenêtre; mais c'est qu'il me semble...

— Il te semble quoi? demanda Gabrielle.

— Voir des hommes qui s'approchent, suivant la même route que nous avons suivie. Je les entends, ma tante, je les entends.

— Bah! dit Gabrielle, c'est le vent qui souffle dans les tamaris.

— Non, ma tante; les voilà, je les vois; ils sont cinq... six... sept...

Gabrielle ne fit qu'un bond du lit où elle allait se reposer jusqu'à la fenêtre, et, appuyant ses mains sur les épaules de Claire, elle se haussa sur la pointe des pieds, et regarda par dessus sa tête.

— Voyez-vous? dit Claire en retenant sa respiration.

— Oui, je les vois...

Les hommes échangèrent quelques paroles entre eux.

— Ce sont des Italiens, dit Gabrielle.

— O mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdues! murmura Claire en joignant les mains.

Trois petits coups frappés à la porte de la chambre firent en ce moment tressaillir les deux femmes; puis elles entendirent une voix qui disait : — C'est moi, n'ayez pas peur; c'est Victor Vivaux.

Gabrielle courut à la porte et l'entrouvrit.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien! on vient de notre côté.

— L'ennemi?

— J'en ai peur.

— Que faire?

— Suivez le conseil de patron Bousquié, montez plus haut. Cherchez une bonne cache, et ne vous inquiétez pas de moi. Si loin que je paraisse être de vous, je ne vous perdrai pas de vue.

Et, sans attendre la réponse des deux femmes, il se replongea dans l'obscurité de l'escalier.

— Claire? dit Gabrielle.

— Me voilà, ma tante.

— Viens, et...

A ces mots, elle lui prit la main et l'entraîna hors de la chambre.

Et elles gagnèrent l'étage supérieur, où elles restèrent aux aguets, le cou tendu sur la rampe de plâtre qui tourne avec l'escalier.

Au dehors, entre la treille et le perron, deux hommes qui paraissaient les chefs d'une bande de maraudeurs parlaient haut, sans gêne aucune, de manière à se faire entendre de partout dans le silence de la nuit.

— Je te dis, Taddéo, disait l'un, que je les ai vues passer comme des ombres, que j'ai mesuré leurs pieds sur le sable. Ce sont des pieds pas plus longs que mon doigt et minces comme ma langue. Et puis qu'est-ce que tu dis de cette frange de brodequins que nous avons trouvée sur la colline? Taddéo, l'on sent la chair fraîche ici.

— Je commence à croire que tu as raison, répondit l'autre.

— Per Bacco! je le crois bien que j'ai raison : vois-tu, nous avons perdu leur piste à vingt pas d'ici, là-bas où les cailloux commencent. Si les déesses ne prennent pas un bain dans ce marais elles dorment là derrière cette porte... Bien! où est mon lansquenet? Eh! Cornélius, avance! Mais avance donc! Que diable fais tu, drôle? tu bâilles aux étoiles. Écoute, passe sous cet arceau, mon petit Tedesque, et garde la maison de l'autre côté pour couper la retraite, et, par saint Pierre! mes belles dames, vous ne nous échapperez pas.

— Qu'est-ce que cela? dit Taddéo en ramassant le mouchoir que Gabrielle croyait avoir laissé tomber dans le vestibule, et qu'elle avait laissé tomber au pied du perron.

— Vive Dieu! camarade, répondit Géronimo en le prenant des mains de son compagnon, c'est un *fazzoletto* tout brodé et tout parfumé d'essence de rose, lequel ne m'a pas l'air de sortir de la poche d'un pêcheur : on ne prend pas du poisson avec ce filet-là.

— Montons, Géronimo, montons. — Et vous, camarades, zsit! zsit!... — Le reste de la troupe s'approcha. — Venez ici, et restez là. — Bien. — Maintenant, soyez sages, et vous aurez les femmes de chambre, s'il y en a.

— Eh non! non! montons tous; pas d'aristocratie ici, ous sommes tous égaux; d'ailleurs, plus nous serons, plus visite sera complète. Seulement, l'autre Allemand... Eh! on lansquenet,— Forster, Forster... ici! Assieds-toi sur le erron, à cheval et le poignard au poing: ces déesses ont un valier avec elles, car nous avons vu ses pieds sur le sable. ous les égards du monde pour les femmes; une balle de omb au cavalier; entends-tu, mon petit Allemand? voilà la nsigne.

— *Ja men heer*, répondit le lansquenet en se mettant à eval sur le perron, à l'endroit même que lui avait indiqué n commandant. Alors Géronimo ouvrit la porte : selon recommandation de patron Bousquié, elle n'était point rmée.

— On ne voit pas plus clair ici que dans un four, dit un s Italiens. N'as-tu donc pas ton briquet, Taddéo?

— Est-ce que jamais je marche sans lui? répondit le ldat.

Au même instant on vit jaillir les étincelles du caillou : madou fut allumé, la lueur légère d'une allumette lui succda; mais elle suffit à Géronimo pour découvrir une lanrne posée dans un coin du vestibule.

— Voilà notre affaire, dit-il; il y a un bon Dieu pour les nnêtes gens. Allume, allume.

Taddéo ne se le fit pas dire à deux fois. Les Italiens leent la lanterne, qui éclaira tout le vestibule; mais les maudeurs n'aperçurent que des filets de tout espèce, amonlés contre les murailles.

— Ce sont les filets de notre père nourricier, dit Taddéo; faut les respecter : nous en vivons.

— Voyez donc la calomnie! répondit Géronimo. Il y a cendant des gens qui disent que nous ne respectons rien : sont des langues de vipères. Amis, ne touchez à rien; us savez que Bourbon ne plaisante pas sur le bien du proain.

— Les femmes en sont-elles? demanda Taddéo.

— L'ordonnance ne porte que sur les moissons, les meues et les bestiaux; vous voyez que cela ne regarde pas les mmes.

— Alors, montons au premier étage, dit Taddéo; tu vois en qu'il n'y a rien à faire ici.

La bande suivit le conseil, et envahit la chambre que les ux femmes venaient de quitter.

— Oh! oh! s'écria Géronimo, la coque est restée, mais s papillons sont partis Deux robes de princesse, diable! j'étais cardinal, je voudrais une dalmatique de ces étoffes. Mon cher, regarde moi ce velours, et dis-moi ce qu'il dent y avoir là-dessous. Oh! rien qu'à le toucher, le sang me onte à la gorge.

— Prenons toujours, dit Taddéo; la chose a une valeur.

— Et attention, voici deux escarcelles... De l'or!... Ceci t à nous comme Marseille est au connétable. Demain nous rtagerons.

— Géronimo, le lit n'est pas même défait : nos déesses ont fait que changer de robes, et elles se sont esquivées. uche le lit, il est uni et froid comme du marbre.

— En chasse, en chasse! cria Géronimo; nous les trouons, quand même le diable s'en mêlerait. — A ces mots, s'élancèrent sur l'escalier.

Gabrielle et Claire n'avaient pas perdu un seul mot de tte horrible scène. En entendant ces dernières paroles, es ressentirent un effroi mutuel, et leurs cheveux frissonrent à leurs racines. Mais il n'y avait pas de temps à perte : elles s'élancèrent vers l'angle où était la petite échelle bois qui conduisait à la trappe du toit, montèrent l'échel, soulevèrent la trappe, s'élancèrent sur la plate-forme, èrent l'échelle derrière elles, et laissèrent retomber la ppe. Le toit était entouré d'un petit parapet, à l'exception la façade du midi, par laquelle, grâce à une légère inclinaison des tuiles, se déversaient les eaux pluviales : les deux mmes se serrèrent dans un angle.

Peu d'instans après, un grand fracas de voix qui éclata us leurs pieds leur apprit que la bande était parvenue ns la chambre de l'échelle, et que leur destinée se décidait en ce moment. Les deux nobles femmes se comprirent sans se parler, leurs lèvres se rapprochèrent dans un baiser radieux, et, les bras entrelacés, les yeux au ciel, elles s'avancèrent rapidement jusqu'au bord des tuiles saillantes qui se détachaient du toit. Les yeux fixés sur la trappe, elles s'attendaient à la voir se soulever à chaque instant, et dans ce cas extrême leur résolution était prise, elles se précipitaient du toit sur les dalles du perron. Cette agonie fut longue. Les tuiles craquaient sous leurs pieds, et plus d'une fois, par l'effet d'une convulsion nerveuse, les deux femmes se sentaient poussées vers le précipice par une invisible main. Ainsi suspendues, immobiles sur leur tombe, elles ressemblaient aux statues de la Pudeur et du Désespoir élevées sur les ruines d'une ville prise d'assaut.

Cependant peu à peu le bruit des voix inférieures s'éteignit, l'escalier fut ébranlé sous des pas lourds; un rayon d'espoir passa sur le visage des deux femmes, dont les yeux se levèrent au ciel avec une expression de gratitude infinie; puis Gabrielle souleva la trappe avec précaution, et elle entendit distinctement les lamentations de la bande; elles furent suivies du cri de la porte qui se refermait. Bientôt après, un pas léger froissa l'escalier, et l'on entendit une voix timide qui, avec un accent de désespoir croissant, appelait à travers toutes les cloisons. C'était la voix de Victor Vivaux.

La trappe se rouvrit, l'échelle fut replacée; Victor jeta un cri de joie et posa son pied sur le premier échelon.

— Nous sommes ici, Victor, dit tout bas Gabrielle.

— Alors, venez, venez vite, répondit Victor. Une minute de retard, c'est la mort.

Les deux femmes descendirent l'escalier avec une agilité merveilleuse; mais, arrivées dans le vestibule, elles entendirent les soldats, que l'on croyait déjà loin, qui causaient arrêtés sur le perron. Victor poussa les deux femmes sous les masses profondes des filets qui pendaient devant les murs, et s'y ensevelit avec elles, prêtant une oreille attentive à tout ce qui se passait, car un bruit mal interprété pouvait être la mort de tous trois.

— Eh bien! capitaine, disait Forster, la visite a donc été inutile?

— Hélas! oui, répondit Géronimo.

— Vous avez cependant bien cherché partout?

— Nous n'avons pas laissé une pierre sans la flairer. Et toi, tu n'as rien vu.

— Rien.

— Descends : je te relève de garde.

— Merci, dit Forster en sautant lourdement à terre; je n'en suis pas fâché, car le poste n'était pas bon.

— Que dis-tu là?

— Je dis, capitaine, que quand vous vous amuserez à vous promener sur les toits, je vous prie de me mettre de garde autre part que sous la gouttière.

— Et pourquoi cela?

— Parce que quand il pleut des tuiles et qu'on n'a pas de parapluie, c'est malsain.

— Comment! il t'est tombé une tuile sur la tête, dis-tu?

— Une? il m'en est tombé dix; mais j'étais là, fidèle au poste; le toit tout entier serait tombé que je n'aurais pas bougé.

— Mes amis, s'écria Géronimo, elles sont sur le toit. Lansquenet, mon amour, si tu as dit vrai, il y a dix pièces d'or pour toi.

— Au toit! au toit! crièrent tous les soldats.

— Allons, camarades, vous savez le chemin, s'écria Géronimo; qui m'aime me suive!.. Cornélius, Forster, venez, venez aussi, et flairez comme de bons chiens que vous êtes...

Et la bande, pleine d'un nouvel espoir, rentra dans le vestibule et s'élança dans l'escalier. On entendit s'éloigner alors jusqu'aux pas lourds des deux Allemands qui fermaient la marche.

— Et maintenant, dit Victor Vivaux, il n'y a pas une minute à perdre; de la présence d'esprit, du courage, et nous sommes sauvés.

En même temps il sortit le premier de dessous les filets,

et, prenant les deux femmes par la main, il s'élança avec elles hors de la maison Toute la bande était sur le toit.

— Capitaine ! capitaine ! cria Forster, les voilà qui se sauvent ; tenez, tenez, là là .. prenez garde... der Teufel !...

Un grand cri, un cri terrible, un de ces cris de mort qui traversent l'espace quand une âme sent qu'elle va sortir violemment du corps, suivit ce juron. Les trois fugitifs s'arrêtèrent comme cloués à leur place. ils virent une main qui passait dans le vide, et ils entendirent le bruit d'un corps qui s'écrasait sur le pavé

— C'est le capitaine, dit Vivaux d'une voix toute frissonnante d'horreur ; il se sera approché trop près du bord, et le toit aura manqué sous ses pieds.

— Capitaine !... capitaine !... crièrent plusieurs voix. Mais rien ne répondit, pas même un cri... pas même une plainte...

— Il est mort, dit Vivaux ; Dieu ait son âme ! Songeons à nous. — Et ayant repris les deux femmes chacune par une main, il courut avec elles vers le bord de la mer.

Une barque était sur le rivage, les fugitifs s'en approchèrent ; quoique le temps fût redevenu sombre, la mer était plus calme.

— Poussons cette barque à la mer, dit Victor. Dieu ne nous a pas sauvés si miraculeusement pour nous abandonner au dernier moment.

— Est ce vous, monsieur Victor ? dit une voix qui sortait du bateau tandis qu'une tête inquiète se soulevait et dépassait à peine le bordage de la barque. -

— Nous sommes sauvés, dit Victor, c'est patron Bousquié.

— Et la mer ? demanda Gabrielle.

— Douce comme du lait, dit patron Bousquié ; juste de vent ce qu'il en faut pour ne pas faire de bruit avec les rames. Montez, montez.

— Montez, mesdames, montez, dit Victor.

Les deux femmes sautèrent dans le canot. Patron Bousquié le poussa à la mer et se lança derriere les fugitifs. Victor tenait déja les rames.

— Pas de rames ! pas de rames ! dit patron Bousquié. Les rames font du bruit. La voile au vent, et Dieu nous garde ! Où faut-il aller, monsieur Victor ?

— Droit sur la chaine du port, droit sur la tour Saint-Jean.

— Bien, bien, dit patron Bousquié. Tenez-vous au gouvernail. Quand je dirai tribord, vous appuierez à gauche ; quand je dirai bâbord, vous appuierez a droite. Entendez-vous ?

— Oui.

— Alors, en route.

Et comme si elle n'eût attendu que la permission de son maître, la chaloupe glissa doucement sur la mer. Patron Bousquié avait dit vrai ; la brise les favorisait comme si elle les eut connus. La petite voile, noire comme les vagues et invisible dans les ténebres, se gonflait à ravir. Au bout d'une demi heure, la barque touchait le piton de la chaine, et Victor se faisait reconnaître par le gardien de la batterie à fleur d'eau. En ce moment un silence solennel planait sur la ville assiégée : les sentinelles seules veillaient sur le rempart, et devant les tentes les deux armées prenaient du repos, afin de réparer les fatigues de la veille, et puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour la bataille du lendemain.

Le trente-neuvième jour du siége, Marseille était la ville des angoisses, car une large brèche était beante depuis la base de la tour Sainte Paule jusqu'au premier arceau de l'aqueduc de la porte d'Aix. Le connétable disposait le dernier et le plus formidable de ses assauts. Il fallait un miracle pour sauver Marseille ; car ses défenseurs, brisés par une résistance trop longue, cherchaient en eux un effort suprême qui pouvait leur être refusé par des bras affaiblis. Ce fut alors qu'au milieu des bastions enflammés et croulans, apparut une nouvelle armée au secours de la ville, une armée de femmes ! Gabrielle de Laval commandait ces nouvelles Amazones du nouveau Thermodon, et Claire, sa nièce, portait la bannière de la cité grecque. A cette vue, les assiégés poussèrent un cri de résurrection qui épouvanta les Espagnols et les lansquenets sur les hauteurs du Lazaret et de Saint-Victor ; puis quand l'assaut fut donné, le connétable trouva toute la ville sur la brèche ; jeunes gens, femmes et vieillards, un rempart vivant couvrit les ruines des bastions, et Marseille cria victorieusement à son ennemi comme Dieu à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. »

Quinze jours après, on célébrait à la maison phénicienne le mariage de Victor Vivaux et de Claire de Laval. Patron Bousquié ne demanda d'autre récompense qu'une invitation à la noce. Quant à monsieur de Beauregard, il jura de ne jamais toucher à une seule pierre de la maison antique, et de la léguer à ses enfans, avec son vernis séculaire, son double toit, son perron, sa treille de feuilles, telle enfin qu'elle se leva du milieu des roseaux, comme une hôtellerie miraculeuse pour sauver deux héroïques femmes dans la plus terrible des nuits.

Au reste, on aurait pu croire que tout ce qui s'était passé n'était qu'un songe, s'il n'était resté au milieu de l'avant-toit une légère échancrure à la place où les tuiles avaient cédé sous les pieds du capitaine Géronimo.

Maintenant, si l'on veut savoir notre avis sur cette chronique, qui a sauvé la maison phénicienne de la démolition dont elle était menacée, nous avouons que nous soupçonnons fortement notre ami Méry d'en être l'auteur, et de l'avoir introduite furtivement, par une pieuse ruse, dans le vieux bahut de Mornier Morel.

LA CHASSE AU CHASTRE.

Il y a à Marseille une tradition antique et solennelle ; — cette tradition, qui se perd dans la nuit des temps, est qu'il passe des pigeons sauvages

Or, tout Marseillais, qui, de ses anciennes franchises municipales, n'a conservé, comme les Aiguemortains, que le droit de porter un fusil, tout Marseillais est chasseur.

Dans le Nord, pays d'activité, le chasseur court après le gibier, et pourvu qu'il arrive à le rejoindre, il ne croit pas que la peine qu'il s'est donnée lui fasse rien perdre de sa considération dans l'esprit de ses compatrioles.

Dans le Midi, pays d'indolence, le chasseur attend le gibier ; dans le Midi, le gibier doit venir trouver l'homme ; l'homme n'est-il pas le roi de la création ?

De là cette tradition fabuleuse d'un passage de pigeons.

Tout chasseur marseillais un peu ticelé, — j'en demande pardon à mes lecteurs mais c'est le terme consacré, — tout chasseur, dis je, a donc un *poste à feu*.

Expliquons ce que c'est qu'un *poste à feu*.

Le poste à feu est une étroite hutte creusée dans le sol couverte d'un amas de feuillages détris et de branches coupées. Aux deux côtés de cette hutte sont deux ou trois pins au sommet desquels de longues bigues de bois étalent leurs squelettes dépouillés : généralement deux sont placées horizontalement ; la troisième est verticale. On appelle ces bigues des cimeaux.

Tous les dimanches matin, le chasseur marseillais vient se placer avant le jour dans son terrier, en arrangeant ses branches d'arbre de manière à ce que la tête seule sorte de terre ; la tête est en général recouverte d'une casquette d'un vert tané, qui se marie à merveille avec la couleur des branches flétries. Le chasseur marseillais est donc invisible à tous les yeux, excepté à l'œil du Seigneur.

Si le chasseur est un sybarite, il a au fond de son trou un tabouret pour s'asseoir ; si c'est un chasseur rustique, un crâne chasseur, il se met tout bonnement à genoux.

Il est patient parce qu'il est éternel. — *patiens quia æternus.*

Le chasseur marseillais attend donc avec patience.

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce qu'il attend?

En temps ordinaire, le chasseur marseillais attend la rive, le merle, l'ortolan, le bec-figue, le rouge-gorge ou ut autre volatile, car son ambition ne s'est jamais élevée squ'à la caille. Quant à la perdrix, c'est pour lui le phénix; croit, parce qu'il l'a entendu dire, qu'il y en a une dans le onde qui renaît de ses cendres, qu'on aperçoit de temps temps, avant ou après les grandes catastrophes, pour an- oncer la colère ou la clémence de Dieu. Voilà tout. — Nous parlons pas du lièvre; il est reconnu à Marseille que le èvre est un animal fabuleux, dans le genre de la licorne.

Mais comme la grive, le merle, l'ortolan, le bec-figue ou le ouge-gorge, n'auraient aucun motif pour venir se poser de ur propre mouvement sur les pins où ils sont attendus, le asseur marseillais se fait en général suivre par un gamin il porte plusieurs cages dans chacune desquelles est enfer- é un oiseau du genre de ceux que nous avons nommés; es seaux, innocemment achetés sur le port, sont indifférem- ent de l'un ou de l'autre sexe, les mâles étant destinés à peler les femelles, et les femelles à appeler les mâles.

Les cages sont suspendues dans les branches basses des ns; les oiseaux prisonniers pipent les oiseaux libres. Les alheureux volatiles, trompés par l'appel de leurs camara- des, viennent alors se poser sur les cimeaux placés horizontalement. — Il faut dire, cependant, que la chose est re.

C'est là que les attend le chasseur. — S'il est adroit, il les e: s'il est maladroit, il les manque.

En général, le chasseur marseillais est maladroit. — L'a- resse est une affaire d'habitude.

Voilà le calcul fait par Méry :

Le chasseur marseillais vient à son poste tous les huit urs.

Un jour sur huit, un oiseau vient se percher sur les ci- eaux.

Sur huit oiseaux, il y a un oiseau de tué.

Il en résulte que, compris achat de terrain, achat de fusil, hat d'oiseaux et entretien du poste, chaque oiseau revient cinq ou six cents francs.

Mais aussi, le jour où un chasseur marseillais a tué un seau, il est grand devant sa famille comme Nemrod devant ieu.

En temps extraordinaire, c'est-à-dire lors du passage des geons sauvages, le chasseur marseillais vient tout bonnement à son poste avec un pigeon privé. Ce pigeon privé est taché par une ficelle au cimeau perpendiculaire; de sorte l'il est toujours obligé de voler, la pointe de la bigue tissant en paratonnerre, et la ficelle qui le retient étant trop ourte pour que le malheureux captif puisse se reposer sur s bigues horizontales. — Ce vol éternel est destiné, comme imant, à attirer à lui les vols plus ou moins considérables ui devraient passer, se rendant de l'Afrique dans le amtchatka.

S'il passait des pigeons, les pigeons seraient probable- ent au fait de ce stratagème; mais, de mémoire de Phocéen, chasseur marseillais avoue ingénument qu'il n'a pas vu pigeon.

Cela ne l'empêche pas d'affirmer qu'il en passe.

Au bout de quatre dimanches, le pigeon privé meurt ique.

Or, comme le passage des pigeons sauvages dure trois ois, c'est-à-dire du 1er octobre à la fin de décembre, c'est core trois pigeons de plus qu'il en coûte à l'amateur.

Il est vrai de dire que pendant tout ce temps le chasseur e tue pas un seul autre oiseau, le pigeon privé leur faisant ne peur épouvantable.

Le chasseur marseillais reste ainsi dans sa hutte six ou uit heures, c'est-à-dire de quatre heures du matin jusqu'à idi; il y a même des enragés qui emportent leur déjeuner leur dîner, et qui ne rentrent que le soir dans leur bas- de, juste pour faire leur partie de loto. — Le loto termine erveilleusement une journée commencée par la chasse au oste.

Je demandai à Méry s'il ne pourrait pas me faire faire connaissance d'un de ces chasseurs : cela me paraissait une espèce à part, curieuse à observer. Méry me promit de saisir la première occasion qui se présenterait.

Toutes ces explications m'étaient données en montant à Notre-Dame de la Garde. De ses hauteurs on découvre Marseille et ses environs sur l'espace d'une lieue carrée : je comptai à peu près cent cinquante postes à feu.

Pendant une heure que je mis à monter à Notre-Dame de la Garde, trois quarts d'heure que je mis à en descendre, cinq quarts d'heure que j'y restai, en tout trois heures, j'entendis deux coups de fusil.—Cela revenait bien au calcul de Méry.

Je ne fus donc pas distrait de mes investigations religieuses et archéologiques.

Notre-Dame de la Garde est à la fois un fort et une église.

Le fort est en grand mépris parmi les ingénieurs.

L'église est en grande vénération parmi les marins.

C'est de ce fort que Chapelle et Bachaumont ont dit :

> Gouvernement commode et beau,
> Auquel suffit pour toute garde
> Un Suisse avec sa hallebarde,
> Peint sur la porte du château.

Ce qui prouve que tout temps le fort de Notre-Dame de la Garde s'est à peu près gardé tout seul, à moins que ce quatrain épigrammatique n'ait été fait encore plus contre le gouverneur que contre le château, attendu qu'à cette époque le gouverneur était monsieur de Scudéri, frère de la dixième muse; — car de tout temps, comme le fait très judicieusement observer ce guide marseillais, que je dénonce à ses confrères comme ayant plus d'esprit à lui seul qu'eux tous ensemble, — de tout temps il y a eu en France une dixième muse.

Il résulte de ce discrédit où est tombé le fort, et de cette vénération dans laquelle est demeurée l'église, qu'il n'a plus aujourd'hui que des madones pour ouvrages avancés, et des pénitents pour garnison. Il est vrai que, si l'on s'en rapporte à la quantité d'*ex-voto* suspendus dans sa chapelle, il y a peu de vierges aussi miraculeuses que Notre Dame de la Garde; aussi est-ce à elle que tous les mariniers provençaux ont recours dans l'orage; et, le beau temps arrivé, selon que la tempête a été plus ou moins terrible, ou que le votant a eu plus ou moins peur, le pèlerin lui apporte, pieds nus, ou marchant sur ses genoux, l'*ex-voto* qu'il lui a promis. Une fois le vœu fait, il est au reste religieusement accompli; il n'y a peut être pas d'exemple qu'un marin, si pauvre qu'il soit, ait manqué à sa promesse. La seule chose qu'il se permette peut-être, c'est, quand il n'a pas désigné positivement la matière, de donner de l'étain pour de l'argent et du cuivre pour de l'or.

Une vigie placée au plus haut du fort signale tous les navires qui arrivent à Marseille.

Du haut de la montagne de Notre-Dame de la Garde, on découvre, comme nous l'avons dit, Marseille et ses environs; c'est de là qu'on voit, dans leur incalculable multiplicité, ces milliers de bastides qui font une ville clairsemée tout autour de la ville compacte.

C'est que chaque habitant de Marseille possède sa bastide; beaucoup n'ont pas une maison de ville qui ont une maison des champs. Or, comme généralement chacun fait la course à pied, il choisit pour sa bastide le point le plus rapproché de la porte par laquelle il sort, il en résulte que, pour que toutes les maisons soient ainsi à la portée de leurs propriétaires, il faut bien qu'elles se serrent un peu : aussi c'est ce qu'elles font. Rien n'est moins exigeant qu'une bastide : une bastide n'exige ni cour ni jardin. Il y a des bastides qui ont un arbre pour quatre, et celles-là, ce ne sont pas les plus malheureuses.

Nous descendîmes de Notre Dame de la Garde au port des Catalans. Le port des Catalans est une des choses curieuses de Marseille.

Un jour, une colonie mystérieuse vint s'établir sur une langue de terre inhabitée, à l'entour d'une petite crique;

elle demanda à la commune de Marseille de faire de cette crique son port, et de ce promontoire sa ville : la commune accorda leur demande à ces bohémiens de la mer.

Depuis ce temps ils sont là, habitant des maisons étrangement construites, parlant une langue inconnue, se mariant entre eux, et tirant chaque soir leurs petits bâtimens sur le sable, comme des matelots du temps de Virgile.

Cependant, depuis un siècle ou deux, la petite colonie va diminuant chaque année. Un demi-siècle encore, peut-être, elle aura disparu, comme disparaît tout ce qui est étrange ou pittoresque. Que la chose soit au dessus ou au dessous d'elle, notre bienheureuse civilisation a horreur de tout ce qui n'est pas à son niveau. C'est la civilisation qui tue les pauvres Catalans.

Nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le soir au théâtre ; après le théâtre nous devions aller souper chez Sybillot : Méry me quittait pour commander le souper et me chercher un chasseur au poste.

J'arrivai au théâtre à l'heure convenue, et je trouvai Jadin et Méry qui m'attendaient avec trois ou quatre autres convives. Mon premier mot fut pour demander à Méry s'il m'avait trouvé le chasseur promis.

— Oh oui ! me répondit-il, et un fameux !

— Vous êtes sûr qu'il ne nous échappera pas ?

— Oh ! il n'a garde ; je lui ai dit que vous aviez chassé le lion à Alger et le tigre dans les Pampas.

— Et où est-il ?

— Tenez, là ! voyez-vous à l'orchestre ?

— La troisième basse ?

— Non, la quatrième, là, tenez, là !

— Parfaitement.

— Eh bien ! c'est lui.

— Tiens, c'est étonnant !

— Il n'a pas l'air d'un chasseur, n'est-ce pas ?

— Ma foi non !

— Eh bien ! vous m'en direz des nouvelles.

Rassuré par cette promesse, je revins au spectacle.

Le théâtre de Marseille n'est ni meilleur ni plus mauvais que les autres : on y joue la comédie un peu mieux qu'à Tours, l'opéra un peu plus mal qu'à Lyon, le mélodrame à peu près comme aux Folies-Dramatiques, et le vaudeville comme partout.

Il y avait par hasard ce soir-là chambrée complète ; une petite troupe italienne qui se trouvait à Nice avait un beau matin passé le Var, et était venue chanter du Rossini à Marseille, où elle avait le plus grand succès. Parce qu'ils parlent provençal, les Marseillais se figurent qu'ils aiment la musique italienne.

Comme je ne suis pas un mélomane frénétique, et que la crainte de perdre quelques notes n'était point assez puissante pour me distraire de mes éternelles investigations, je levai les yeux au dessus du lustre pour y chercher le fameux plafond de Réatu, dont j'avais tant entendu parler. Il représente Apollon et les Muses jetant des fleurs sur le Temps. Malgré la vieillerie du sujet, il mérite véritablement la réputation qu'il a, et c'est une des choses qu'il faut voir à Marseille.

Seulement je ne donnerai pas à mes amis le conseil d'aller le voir les jours d'opéra.

La *Semiramide* finie, — on jouait, pardieu ! bien, la *Semiramide*, — Méry fit un geste d'intelligence à la quatrième basse, qui y repondit par un signe correspondant. Le geste de Méry voulait dire : Nous vous attendons chez Sybillot. — Le signe de la quatrième basse signifiait : Je reporte mon instrument chez moi, et je vous rejoins dans cinq minutes. Deux sourds et muets n'auraient pas dit plus de choses en moins de temps.

En effet, à peine étions-nous chez Sybillot, que notre chasseur arriva. Méry nous présenta l'un à l'autre, puis nous nous mimes à table.

Pendant tout le souper, on pelota pour se reconnaître. Chacun raconta force charges ; seul, monsieur Louët ne raconta rien. Il paraît que rien ne donne de l'appétit comme de faire aller une main horizontalement et l'autre perpendiculairement ; mais il écouta tout, ne perdit ni un coup de dent ni une parole, approuvant seulement de la tête les beaux coups que nous avions faits, et accompagnant son approbation d'une espèce de petit grognement nazal, quand l'anecdote lui paraissait très intéressante. Nous nous plaignions des yeux à Méry de ce silence ; mais Méry nous faisait signe qu'il fallait laisser le temps à l'appétit de se satisfaire, que chaque chose aurait son temps, et que nous ne perdrions rien pour attendre. — En effet, au dessert, monsieur Louët poussa une espèce d'exclamation qui voulait dire à peu près ; Ma foi ! j'ai bien soupé. — Méry vit que le moment était venu : il demanda un bol de punch et des cigares. A deux cents lieues de Paris, le punch est encore l'accompagnement obligé du dessert d'un souper de garçons.

Monsieur Louët se renversa sur sa chaise, nous regarda tous les uns après les autres, comme s'il nous apercevait pour la première fois, accompagnant cette inspection d'un sourire bienveillant ; puis avec ce doux soupir de satisfaction du gourmet rassasié : — Ah ! ma foi ! j'ai bien soupé, dit-il.

— Monsieur Louët, un cigare, dit Méry. C'est excellent pour la digestion.

— Merci, mon illustre poète, répondit monsieur Louët, jamais je ne fume ; je prendrai seulement un verre de punch, avec la permission de ces messieurs.

— Comment donc, monsieur Louët ! mais il est venu à votre intention.

— Vous êtes trop honnêtes, messieurs.

— Puisque vous ne fumez pas, monsieur Louët...

— Non, je ne fume jamais ! De mon temps on ne fumait pas encore, messieurs. Ce sont les Cosaques qui vous ont apporté cela avec les bottes. Moi, je n'ai jamais quitté les souliers, et je suis toujours resté fidèle à la tabatière. Eh ! eh ! je suis national, moi !

Et à ces mots, monsieur Louët tira de sa poche une tabatière à miniature, et l'étendit vers nous. Nous refusâmes, à l'exception de Méry, qui, voulant flatter monsieur Louët, le prenait par son faible.

— Il est excellent votre tabac ! monsieur Louët ; il n'est pas possible que ce soit du tabac de régie.

— Eh ! mon Dieu ! si, monsieur ; seulement je l'arrange. C'est un secret que m'a donné un cardinal, pendant que j'étais à Rome.

— Ah ! vous avez été à Rome ? demandai-je à monsieur Louët.

— Oui, monsieur ; j'y suis resté quelque dix-neuf ou vingt ans.

— Monsieur Louët, reprit Méry, je disais donc que, puisque vous ne fumez pas, vous devriez bien raconter à ces messieurs votre chasse au chastre.

— Qu'est-ce qu'un chastre ? demandai-je.

— Un chastre ! me dit Méry. Vous ne connaissez pas le chastre ! Dites donc, monsieur Louët ! il ne connaît pas le chastre, et il se vante d'être chasseur ! Le chastre, mon ami, c'est un oiseau augural ; c'est le *rara avis* du satirique latin.

— Une espèce de merle, continua monsieur Louët, mais excellent à la broche.

— Alors, monsieur Louët, racontez-lui donc votre chasse au chastre !

— Je ne demande pas mieux que de me rendre agréable à la société, dit gracieusement monsieur Louët.

— Écoutez, messieurs ! écoutez ! dit Méry. Vous allez entendre une des chasses les plus extraordinaires qui aient été faites depuis Nemrod jusqu'à nous. Je l'ai entendu raconter vingt fois, moi, et je refais toujours connaissance avec elle avec un nouveau plaisir. Un second verre de punch à monsieur Louët ! La, bien ! Commencez, monsieur Louët, on vous écoute.

— Vous savez, messieurs, dit monsieur Louët, que tout Marseillais est né chasseur !

— Eh ! mon Dieu ! oui, interrompit Méry en poussant la fumée de son cigare ; c'est un phénomène physiologique que je n'ai jamais pu m'expliquer ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est comme cela. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

— Malheureusement, ou heureusement peut-être, car il

est incontestable que leur présence est rangée parmi les fléaux de l'humanité; malheureusement, ou heureusement, donc, continua monsieur Louët, nous n'avons sur le territoire de Marseille, ni lions ni tigres; mais nous avons le passage des pigeons.

— Hein! fit Méry. Quand je vous l'avais dit, mon cher... Ils y tiennent.

— Mais certainement, reprit monsieur Louët visiblement piqué, certainement. Quoi que vous en disiez, le passage des pigeons a lieu. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas prêté, l'autre jour, un livre de monsieur Cooper où ce passage est constaté : *les Pionniers*?

— Ah! oui, constaté en Amérique.

— Eh bien! s'ils passent en Amérique, pourquoi ne passeraient-ils pas à Marseille? Les bâtimens qui vont d'Alexandrie et de Constantinople en Amérique y passent bien. Ah!

— Ceci est juste, répondit Méry étourdi du coup. — Je n'ai plus rien à dire. — Comment n'avais-je point pensé à cela? — Monsieur Louët, donnez-moi la main. Jamais je ne vous contredirai plus sur ce sujet.

— Monsieur, la discussion est libre.

— C'est vrai, mais je la ferme. — Continuez, monsieur Louët.

— Je disais donc, monsieur, qu'à défaut de lions et de tigres, nous avons la passée des pigeons. Monsieur Louët s'arrêta un instant pour voir si Méry le contredirait.

Méry fit un signe de tête approbatif et dit :

— C'est vrai. — Ils ont la passée des pigeons.

Monsieur Louët, satisfait de cet aveu, continua :

— Vous comprenez qu'un chasseur ne laisse point passer une époque comme celle-là sans aller se mettre chaque matin à son poste. — Je dis chaque matin, car, n'étant occupé au théâtre que le soir, j'ai heureusement mes matinées libres.— Or, c'était en 1810 ou 1811, j'avais trente-cinq ans, messieurs, ce qui veut dire que j'étais un peu plus leste que je ne le suis maintenant, quoique Dieu merci! comme vous le voyez, messieurs, je me porte assez bien. — Nous fîmes un signe d'approbation. — J'étais donc un matin à mon poste, avant le jour, comme d'habitude. J'avais attaché au cimeau mon pigeon privé, qui se débattait comme diable, lorsqu'il me sembla voir à la lueur des étoiles quelque chose qui se reposait sur mon pin. Malheureusement, il ne faisait pas encore assez jour pour que je distinguasse si c'était une chauve-souris ou un oiseau. Je me tins coi, l'animal en fit autant, et j'attendis, préparé à tout événement, que le soleil se levât.

A ses premiers rayons, je reconnus que c'était un oiseau.

Je sortis doucement le canon de mon fusil de la hutte. J'épaulai d'aplomb, et quand je le tins bien là!... j'appuyai le doigt sur la gachette.

Monsieur, j'avais eu l'imprudence de ne pas décharger mon fusil; chargé de la veille, mon fusil fit long feu.

N'importe, je vis bien à la manière dont l'oiseau s'était envolé qu'il en tenait. Je le suivis du regard jusqu'à la remise. Puis je reportai les yeux vers mon poste. Messieurs, une chose étonnante, j'avais coupé la ficelle de mon pigeon, et mon pigeon était parti. Je compris bien que ce jour-là, n'ayant pas d'appeleur, je perdrais mon temps au poste. Je me décidai donc à me mettre à la poursuite de mon chastre; car j'ai oublié de vous dire, messieurs, que cet oiseau c'était un chastre.

Malheureusement je n'avais pas de chien. A la chasse au poste, le chien devient un animal non seulement inutile, mais insupportable. Donc, n'ayant pas de chien, je ne pouvais pas compter sur l'arrêt de mon chien; il me fallut battre les buissons moi-même. Le chastre avait couru à pied; il partit derrière moi quand je le croyais devant. Je me retournai au bruit de ses ailes, je lui envoyai mon coup de fusil au vol.— Un coup de fusil perdu, comme vous comprenez bien. — Cependant je vis voler des plumes.

— Vous vîtes voler des plumes? dit Méry.

— Oui, monsieur, j'en retrouvai même une que je mis à ma boutonnière.

— Alors, si vous vîtes voler des plumes, reprit Méry, c'est que le chastre était touché.

— Ce fut mon opinion aussi. Je ne l'avais pas perdu de vue, je m'élançai à sa poursuite. Mais vous comprenez, l'animal était sur pied, il partit hors de portée. Je lui envoyai tout de même mon coup de fusil. — Un grain de plomb. — Qui sait? — On ne sait pas où cela va, un grain de plomb!

— Un grain de plomb ne suffit pas pour un chastre, dit Méry en secouant la tête; le chastre a la vie diablement dure.

— Ceci est une vérité, monsieur, car le mien était déjà touché de mes deux premiers coups, j'en suis certain, et cependant il fit un troisième vol, de près d'un kilomètre. Mais c'est égal, du moment où il était posé, j'avais juré de le rejoindre : je me mis à sa poursuite. — Oh! le gredin! — Il savait bien à qui il avait affaire, allez! Il partait à des cinquante pas, à des soixante pas; n'importe, monsieur, je tirais toujours. J'étais comme un tigre. Si je l'avais tenu, je l'aurais dévoré tout vivant. Avec cela, je commençais à avoir très faim; heureusement que, comme je comptais rester au poste toute la journée, j'avais pris mon déjeuner et mon dîner dans ma carnassière... Je mangeai tout en courant.

— Pardon! dit Méry interrompant monsieur Louët; une simple observation de localités. Voici, mon cher Dumas, la différence entre les chasseurs du Nord et les chasseurs du Midi; elle ressort, comme vous avez pu le voir, des propres paroles de monsieur Louët : — Le chasseur du Nord emporte sa carnassière vide, et la rapporte pleine; le chasseur du Midi emporte sa carnassière pleine, et la rapporte vide. — Maintenant, reprenez votre narration, mon cher monsieur Louët; — j'ai dit. — Et Méry se mit à presser amoureusement des lèvres le trognon de son cigare.

— Où en étais-je? demanda monsieur Louët, à qui l'interpolation de Méry avait fait perdre le fil de son discours.

— Vous franchissiez plaines et montagnes à la poursuite de votre chastre.

— C'est la vérité, monsieur; ce n'était plus du sang que j'avais dans les veines, c'était du vitriol! — Nous autres, têtes de feu, l'irritation nous rend féroces, et j'étais on ne peut plus irrité. Mais le maudit chastre, monsieur, il était ensorcelé; on eût dit l'oiseau du prince Caramalzaman! — Je laissai à droite Cassis et la Ciotat; j'entrai dans la grande plaine qui s'étend de Ligne à Saint-Cyr. Il y avait quinze heures que je marchais sans arrêter, tantôt à droite, tantôt à gauche; car si c'eût été en ligne droite, j'eusse dépassé Toulon : les jambes me rentraient dans le ventre. Quant au diable de chastre, il n'y paraissait pas. Enfin, je vis venir la nuit; à peine me restait-il une demi-heure de jour pour rejoindre mon infernal oiseau! — Je fis vœu à Notre-Dame de la Garde de lui accrocher dans sa chapelle un chastre d'argent, si j'arrivais à rejoindre le mien. — Pécaïre! sous prétexte que je n'étais pas marin, elle ne fit pas semblant de m'entendre... La nuit venait de plus en plus. J'envoyai à mon chastre un dernier coup de fusil de désespoir! — Il aura entendu siffler le plomb! monsieur; car, à cette fois-là, il fit un tel vol, que j'eus beau le suivre des yeux, je le vis se fondre et se perdre dans le crépuscule : c'était dans la direction du village de Saint-Cyr; il n'y avait pas à penser de revenir à Marseille. Je me décidai à aller coucher à Saint-Cyr : heureusement, ce soir-là, il n'y avait pas théâtre.

J'arrivai à l'hôtel de l'Aigle-Noire, mourant de faim. Je dis à l'hôte, vieille connaissance à moi, de me préparer à souper et de me faire couvrir un lit; puis je lui racontai mon aventure. Il me fit bien expliquer où j'avais perdu mon chastre de vue. Je lui indiquai du mieux que je pus. Il réfléchit un instant; — puis :

— Votre chastre ne peut être que dans les bruyères, à droite du chemin, me dit-il.

— Justement! m'écriai-je; c'est là que je l'ai perdu... S'il y avait de la lune, je vous y conduirais.

— Oui, oui! c'est une remise à chastre; c'est bien connu, cela.

— Vraiment!

— Demain, au point du jour, si vous voulez, je prendrai mon chien, et nous irons le faire lever?

— Pardieu! je veux bien!... Il ne sera pas dit qu'un mi-

sérable volatile m'aura fait aller! Et vous croyez que nous le retrouverons?

— Sûr!

— Eh bien! voilà qui va me faire passer une bonne nuit. N'y allez pas sans-moi, au moins.

— Ah! par exemple!

Comme je ne voulais pas que même chose m'arrivât que le matin, je débourrai mon fusil et je le lavai. — Il était sale, monsieur, que vous ne pouvez vous en faire une idée; le fait est que j'avais bien tiré cinquante coups dans la journée, et que si le plomb poussait, il y en aurait en une belle traînée de Marseille à Saint-Cyr. — Puis, cette précaution prise, je mis le canon dans la cheminée pour qu'il séchât pendant la nuit; je soupai, je me couchai et je dormis, les poings fermés, jusqu'à cinq heures du matin. A cinq heures du matin, mon hôte me réveilla.

Comme je comptais retourner à Marseille par le même chemin que j'étais venu, j'avais pris, dès la veille, la précaution de garnir ma carnassière des restes de mon souper. — C'est mon droit, monsieur, je l'avais payé. — Je mis donc ma carnassière sur mon dos; je descendis, je remontai mon fusil, et tirai ma poire à poudre pour le recharger; ma poire à poudre était vide!

Mon hôte, heureusement, avait des munitions. Entre chasseurs, vous savez, monsieur, la poudre et le plomb, cela s'offre et cela s'accepte; mon hôte m'offrit sa poudre, je l'acceptai. Je flambai mon fusil, puis je le chargeai. J'aurais dû voir au grain de cette maudite poudre qu'il y avait quelque chose; je n'y fis pas attention. Nous partîmes, mon hôte, moi et Soliman: son chien s'appelait Soliman.

— Et le vôtre, monsieur Jadin, comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Mylord, répondit Jadin.

— C'est un joli nom, poursuivit monsieur Louët en s'inclinant; mais le chien de mon hôte ne s'appelait pas Mylord, il s'appelait Soliman. C'était un crâne chien tout de même; car à peine étions-nous dans les bruyères, qu'il tomba en arrêt ferme comme un pieu.

— Voilà votre chastre, me dit mon hôte.

En effet, je m'approchai, je regardai devant son nez, et je vis mon chastre, monsieur, à trois pas de moi. Je le mis en joue. — Qu'est ce que vous allez donc faire? me cria mon hôte; mais vous allez le mettre en cannelle... c'est un assassinat; sans compter encore que vous pourrez bien envoyer du plomb à mon chien. — C'est juste, répondis-je. Et je me reculai à dix pas, une belle portée. Soliman était fiché en terre, monsieur, on aurait dit le chien de Céphale. Le chien de Céphale fut changé en pierre, comme monsieur sait.

— Non, je ne savais pas, répondis-je en souriant.

— Ah!... eh bien! cet animal eut ce malheur.

— Pauvre bête! dit Méry.

— Soliman tenait l'arrêt que c'était une merveille. Il y serait encore, monsieur, si son maître ne lui avait pas crié pille, pille! A ce mot... il s'élance, le chastre s'envole. Je l'encadre, monsieur, comme jamais chastre n'a été encadré. Je le tenais là... au bout de mon fusil. Hein!... Le coup part. Poudre éventée, monsieur, poudre éventée! Rien!...

— Ah bien! voisin, me dit mon hôte, si vous ne lui faites pas plus de mal que cela, il pourra bien vous conduire à Rome.

— A Rome? dis-je. Eh bien! quand je devrais le suivre jusqu'à Rome, je le suivrai. J'ai toujours eu envie d'aller à Rome, moi! j'ai toujours eu envie de voir le pape!... — Qui peut m'empêcher de voir le pape? — Est-ce vous?... — J'étais furieux! vous comprenez? — S'il m'avait répondu la moindre chose, je crois que je lui aurais donné mon second coup de fusil dans le ventre. Mais, au lieu de cela: — Ah! me dit-il, vous êtes bien libre d'aller où vous voudrez! bon voyage... Voulez-vous que je vous laisse mon chien? vous me le rendrez en repassant... — Ce n'était pas de refus, vous comprenez? un chien qui tient l'arrêt comme lui, ferme! — Mais oui, je veux bien! dis je. — Alors, appelez-le... — Soliman! Soliman! allez, suivez, monsieur... — Tout le monde sait qu'un chien de chasse suit le premier chasseur venu: aussi Soliman me suivit. Nous partîmes: cet animal était l'instinct en personne. Figurez-vous: Il avait vu se remettre le chastre, il alla droit dessus; mais j'eus beau lui regarder sous le nez, je ne vis rien. Cette fois, quand j'aurais dû le pulvériser, je ne lui aurais pas fait grâce! Point du tout? Voilà que pendant que je le cherchais, courbé comme cela, mon diable de chastre s'envole!... Je lui envoie mes deux coups, monsieur!... Pan! pan! Poudre éventée, monsieur! poudre éventée!... Soliman me regarde d'un air qui veut dire: — Qu'est-ce que c'est cela?... — Le regard de ce chien m'humilia. Je lui répondis comme s'il avait pu m'entendre: — Ce n'est rien; ce n'est rien; tu vas voir... — Monsieur, on eût dit qu'il me comprenait! Il se remit en quête, cet animal. Au bout de dix minutes, il s'arrête .. Un bloc! monsieur, un véritable bloc! C'était toujours mon chastre... J'allais devant le nez du chien, pietinant comme si j'étais sur la tôle rouge Dans les jambes! monsieur; il me passa littéralement dans les jambes! Je ne me possédai pas assez; je le tirai au premier coup trop près, et du second coup trop loin. Le premier coup fit balle, et passa à côté du chastre; le second coup écarta trop, et le chastre passa dedans. C'est alors qu'il m'arriva une de ces choses... une de ces choses que je ne devrais pas répéter, si je n'étais pas si véridique... Ce chien, qui, du reste, était plein d'intelligence, ce chien me regarda un instant d'un air très goguenard. Puis, s'en étant venu tout près de moi, tandis que je rechargeais mon fusil, il leva la patte, monsieur, me fit de l'eau sur ma guêtre, et reprit le chemin par lequel il était venu! Vous comprenez, monsieur, que si c'eût été un homme qui m'eût fait une pareille insulte, il aurait eu ma vie, ou j'aurais eu la sienne. Mais que voulez vous que l'on dise à un animal que Dieu n'a pas doué de raison?...

— Monsieur, dit Jadin, je vous prie de croire que Mylord est incapable de commettre une pareille incongruité.

— Je le crois, monsieur, je le crois, répondit monsieur Louët; mais Soliman me la fit, monsieur, cette incongruité, car vous avez dit le mot. Je ne l'avais pas trouvé, moi. — Cela, comme vous comprenez bien, ne fit qu'augmenter ma rage. Je me promis, quand j'aurais tué mon chastre, de le lui faire passer devant le nez. De ce moment, vous comprenez que le chemin de Marseille fut oublié. De remise en remise, monsieur, j'arrivai. Devinez où j'arrivai, monsieur?

— J'arrivai à Hyères. Je n'avais jamais vu Hyères; je la reconnus à ses orangers. J'adore les oranges, je résolus d'en manger tout à mon aise; d'ailleurs j'avais besoin de me rafraîchir: vous comprenez qu'une course pareille échauffe, J'étais à quatorze lieues de pays de Marseille; c'était deux jours pleins pour y retourner. Mais il y avait longtemps que j'avais envie de venir à Hyères et de manger des oranges sur l'arbre. Je donnai donc le chastre à tous les diables, monsieur, car je commençais à croire que ce misérable oiseau était enchanté. Je l'avais vu passer par dessus les murs de la ville et s'abattre dans un jardin Allez donc me retrouver un chastre dans un jardin, et cela sans chien encore! c'était, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin. J'entrai donc en soupirant dans un hôtel: je demandai à souper, et la permission d'aller manger des oranges en attendant dans le jardin; bien entendu qu'on me les mettrait sur ma carte, je ne comptais pas les manger pour rien, ces oranges. La permission me fut accordée.

J'étais moins fatigué que la veille, monsieur, ce qui prouve que l'on s'habitue à la marche; aussi je descendis tout de suite au jardin. C'était au mois d'octobre, la véritable époque pour les oranges. Figurez-vous deux cents orangers en pleine terre, le jardin des Hespérides, moins le dragon. Je n'eus qu'à étendre la main, des oranges plus grosses que la tête. Je mordais dedans, je mordais à même, comme un Normand dans une pomme, quand tout à coup j'entends: Pi, pi, pi, piiii, pi!

— C'est le chant du chastre, comme si vous l'entendiez, dit Méry en prenant un autre cigare dans l'assiette.

— Je m'accroupis, monsieur, je fixe mes yeux dans le rayon de lumière qui venait de la Grande-Ourse, et entre moi et la Grande-Ourse, au sommet d'un laurier, j'aperçois mon

chastre, posé, monsieur, posé à quinze pas... Je tendis la main pour chercher mon fusil ; le malheureux fusil, il était dans la cheminée de la cuisine. Je le voyais d'où j'étais, là, — dans son coin, le fainéant; — je mettais le chastre en joue avec mes deux doigts, et je disais : Ah ! gredin ! ah !... tu es bien heureux... Oui... chante... chante... si j'avais mon fusil, je te ferais chanter, moi.

— Mais pourquoi ne l'alliez-vous pas chercher? lui demandai-je.

— Oui, pour qu'il se sauvât pendant ce temps, pour qu'il prît son vol vers des régions inconnues. Non, non; j'avais fait un autre plan que cela. Je me disais, — suivez bien mon raisonnement : — J'ai commandé le souper, plus tôt ou plus tard il sera prêt ; alors l'aubergiste viendra me chercher. Il sait que je suis dans son jardin, cet homme ; et je lui dirai : Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller me chercher mon fusil. — Comprenez-vous?

— Hum ! dit Méry, comme c'était profondément pensé !

— Je restai donc accroupi les yeux sur mon chastre. Il chantait, il se pluchait, il faisait sa toilette. Tout à coup j'entends des pas derrière moi ; je fais signe de la main pour recommander le silence. — Ah ! pardon, je vous gêne? dit l'aubergiste. — Non pas, non pas, lui répondis-je ; venez ici seulement. — Il s'approcha. — Regardez là, là, tenez, dans cette direction.

— Eh bien ! c'est un chastre, me dit-il.

— Chut ! allez me chercher mon fusil.

— Pourquoi faire ?

— Allez me chercher mon fusil.

— Vous voulez le tuer, cet oiseau ?

— C'est mon ennemi personnel.

— Ah ! ça ne se peut pas.

— Comment cela ne se peut pas ?

— Non, non, il est trop tard.

— Pourquoi trop tard ?

— Oh ! il y a une amende de trois francs douze sous et deux jours de prison quand on tire dans l'intérieur de la ville un coup de fusil passé l'Angelus.

— J'irai en prison et je paierai les trois francs douze sous d'amende ; allez me chercher mon fusil.

— Oui, pour qu'on me déclare complice. Non, non, demain il fera jour.

— Mais demain, malheureux ! m'écriai-je plus haut que la prudence ne le permettait, demain, je ne le retrouverai plus.

— Eh bien ! vous en retrouverez d'autres.

— C'est celui-là que je veux ! je n'en veux pas d'autres ! Mais vous ne savez donc pas que je le poursuis depuis Marseille, ce gueux-là ! que je veux l'avoir, mort ou vif, pour le plumer, pour le manger, pour... Allez me chercher mon fusil !

— Non, je vous l'ai dit ; merci, je n'ai pas envie d'aller en prison pour vous.

— Eh bien ! je vais l'aller chercher moi-même.

— Allez ! mais je vous réponds bien que vous ne le retrouverez plus, le chastre.

— Vous serez capable de le faire envoler ? dis-je à l'aubergiste en le saisissant au collet.

— Prrrrrouuu ! fit l'aubergiste.

Je lui mis la main sur la bouche.

— Eh bien ! non ! lui dis-je. Non ! allez me chercher mon fusil : je vous donne ma parole d'honneur que je ne tirerai pas avant l'Angelus. Parole d'honneur ! foi d'honnête homme ! Là, êtes-vous content? Allez me cherchez mon fusil ; je passerai la nuit là ; puis demain, au dernier coup de l'Angelus, pan ! je le tue.

— Peuh ! — Parole de chasseur. Faisons mieux que cela.

— Faisons quoi ? — Oh ! mais regardez le donc ; mais il nous insulte. — Voyons, dites vite, — faisons quoi?

— Restez là, puisque c'est votre plaisir : on vous y apportera à souper ; vous ne manquerez de rien ; puis, après souper, si vous voulez dormir, vous avez le gazon.

— Dormir ! ah ! oui, vous me connaissez bien ! je ne fermerai pas l'œil de la nuit ! pour qu'il s'en aille pendant que je dormirai.

— Et demain...

— Et demain ?

— Et demain, à l'Angelus sonnant, je vous apporte votre fusil.

— Aubergiste, vous abusez de ma position.

— Que voulez-vous ? c'est à prendre ou à laisser.

— Vous ne voulez pas m'aller chercher mon fusil, n'est-ce pas ? une fois, deux fois, trois fois ?

— Non.

— Eh bien ! allez me chercher mon souper alors, et faites le moins de bruit possible en me l'apportant.

— Oh ! il n'y a pas de danger ; du moment où il n'est point parti avec le sabbat que nous avons fait, il ne partira pas. Eh ! tenez, le voilà qui se couche.

En effet, monsieur, cet animal mettait la tête sous son aile ; car monsieur n'ignore pas que c'est la manière de dormir de presque tous les volatiles.

— Oui, je sais cela.

— Il avait la tête sous l'aile, c'est à dire qu'il ne pouvait pas me voir ; si bien que si, au lieu d'être à quinze pieds de hauteur, il eût été à ma portée, je pouvais m'approcher de lui, monsieur, et le prendre comme je prends ce verre de punch. Malheureusement il était trop haut ; en conséquence je m'assis et j'attendis mon hôte. Il me tint parole ; car, il faut que je le dise, cet homme était honnête. Son vin était bon, pas si bon que celui que vous nous avez donné ce soir, messieurs, et son souper comfortable. Il n'y a pas de comparaison avec le nôtre, mais le nôtre était un souper de Balthazar, et le sien était tout bonnement un souper d'auberge.

Nous nous inclinâmes en signe de remercîment.

— Mais que l'homme est une créature faible, monsieur ! A peine eus-je soupé, que je sentis le sommeil qui venait ; mes yeux se fermèrent malgré moi. Je les rouvris, je les frottai, je me pinçai les cuisses, je me mordis le petit doigt. Inutile, monsieur, j'étais abruti : autant valait dormir, et je m'endormis.

Je rêvai que l'arbre sur lequel était mon chastre rentrait en terre, comme les arbres du théâtre de Marseille. — Avez-vous été sur le théâtre de Marseille, monsieur ? il est parfaitement machiné. L'autre jour, imaginez-vous qu'on jouait le *Monstre* : c'était monsieur Aniel de la Porte-Saint-Martin qui jouait le *Monstre*. Vous avez dû le connaître, monsieur Aniel ?

Je lui fis signe que j'avais eu cet avantage.

— J'avais à lui parler. Aussitôt la toile baissée je m'élance sur le théâtre. Monsieur, je ne fais pas attention à la trappe par laquelle il s'est enfoncé : — vlan ! je m'enfonce par la même trappe. Je me crus pulvérisé ; heureusement le matelas y était encore. Le machiniste venait pour l'ôter, justement ; il me voit les quatre fers en l'air : - N'est-ce pas monsieur Aniel que vous cherchez ? me dit-il. Il vient de passer à l'instant par ici, et il doit être maintenant à sa loge. — Je lui dis : Merci, mon ami, — et je monte à sa loge ; il y était effectivement.

C'est pour vous dire seulement comme le théâtre de Marseille est bien machiné.

Je rêvais donc que l'arbre sur lequel était mon chastre rentrait en terre, de sorte que je prenais ce misérable oiseau à la main. Cela me fit un tel effet, que je me réveillai.

L'oiseau était toujours à sa même place.

Cette fois je ne me rendormis plus ; j'entendis sonner deux heures, trois heures, quatre heures.

L'aurore parut. Le chastre se réveilla ; j'étais sur les épines. Enfin j'entendis tinter les premiers coups de l'Angelus ; je ne respirais pas, monsieur.

Mon hôte me tint parole : à la moitié de l'Angelus, il parut avec mon fusil. Je tendis le bras sans perdre des yeux mon oiseau, et en faisant de la main signe à l'aubergiste de se dépêcher ; mais ce ne fut qu'au dernier coup de l'Angelus qu'il me donna le fusil.

Au moment où il me donnait le fusil, monsieur, le chastre jeta un petit cri et s'envola.

Je me cramponnai au mur, je montai dessus : j'aurais monté sur le clocher des Accoules. Il se remit dans un champ

de chènevis. Cet animal n'avait pas déjeuné, monsieur, et la nature lui parlait.

Je sautai de l'autre côté du mur, en jetant à l'aubergiste un petit écu pour son souper, et je me mis en course vers le champ de chènevis. J'étais si préoccupé de mon chastre, que je ne vis pas le garde champêtre, qui me suivait; de sorte qu'au moment où j'étais au milieu du champ, où j'allais le faire lever, monsieur, je sentis qu'on me prenait au collet. Je me retournai: c'était le garde champêtre!

— Au nom de la loi! me dit-il, vous allez me suivre chez le maire.

En ce moment le chastre partit.

J'aurais eu autour de moi un régiment de grenadiers, que je l'aurais traversé au pas de charge pour suivre mon chastre. Je renversai le garde champêtre comme un capucin de carte, et je m'élançai hors de ce territoire inhospitalier.

Heureusement l'oiseau avait fait un grand vol, de sorte que je me trouvai loin de mon antagoniste. Quand je fus arrivé à l'endroit où il s'était remis, j'étais tellement essoufflé d'avoir couru, monsieur, que je ne pus jamais le trouver au bout de mon fusil. Mais je lui dis : — Ce qui est différé n'est point perdu; — et je me remis à sa poursuite.

Monsieur, je marchai toute la journée.—Cette fois, je n'avais rien dans ma carnassière. Je mangeais des fruits sauvages, je buvais l'eau des torrens. La sueur me ruisselait du front; je devais être hideux à voir.

J'arrivai sur les bords d'un fleuve sans eau.

— C'était le Var, dit Méry.

— Justement, monsieur, c'était le Var. Je le traversai sans me douter que je foulais un sol étranger. Mais n'importe : je voyais mon chastre sautiller à deux cents pas devant moi, sur un sol où il n'y avait pas une touffe où il pût se cacher. — Je m'approchai à pas de loup, le mettant en joue de dix pas en dix pas. Il était à trois portées de fusil, monsieur, quand, tout à coup, un épervier, un coquin d'épervier, qui tournait en rond au dessus de ma tête, se laisse tomber comme une pierre, empoigne mon chastre, et disparaît avec lui.

Je restai anéanti, messieurs. C'est alors que je sentis toutes mes douleurs. J'avais le corps couvert de plaies que je m'étais faites aux ronces du chemin. Mes entrailles étaient bouleversées de la nourriture avec laquelle j'avais cru leur donner le change. Je tombai sur le bord de la route.

Un paysan passa.

— Mon ami, lui dis-je, y a-t-il une ville quelconque, un village, une cabane dans les environs?

— *Gnor si*, me répondit-il, *cé la citta di Nizza un miglia avanti.*

— J'étais en Italie, monsieur, et je ne savais pas un mot d'italien : tout cela pour un maudit chastre!

Il n'y avait pas deux partis à prendre. Je me relevai comme je pus, je m'appuyai sur mon fusil comme sur un bâton. Je mis une heure et demie à faire ce mille. Je n'étais soutenu que par l'espérance, monsieur; l'espérance m'avait abandonné, et je sentais toute ma faiblesse.

Enfin j'entrai dans la ville : je demandai au premier passant venu l'adresse d'une bonne auberge; car, comme vous comprenez, j'avais besoin de me refaire. Heureusement celui auquel je m'adressai parlait le français le plus pur; il m'indiqua l'hôtel d'York. C'était le meilleur hôtel.

Je demandai une chambre pour un et un souper pour quatre.

— Monsieur attend trois de ses amis? me demanda le garçon.

— Faites toujours, répondis-je. Le garçon sortit.

Je mis alors la main à la poche pour voir de quelle somme je pouvais disposer à mon souper, car je croyais que je ne serais jamais rassasié. Monsieur, je retirai ma main avec une sueur froide; je crus que j'allais m'évanouir.

Ma poche était trouée, monsieur! Comme c'était au commencement du mois, et que je venais de toucher mes appointemens, j'avais pris quelques pièces de cent sous sur mon mois; leur poids avait troué la toile de mon gousset, et je les avais semées avec mon plomb sur la route d'Hyères à Nice. Je fouillai dans toutes mes poches, messieurs : pas une obole! je n'aurais pas eu de quoi passer le Styx.

Mon souper commandé pour quatre personnes me revint à l'esprit, et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête.

Je courus à la sonnette et je me pendis après.

Le garçon crut qu'on m'égorgeait. Il accourut.

— Garçon! dis-je, garçon! avez-vous commandé le souper?

— Oui, monsieur.

— Décommandez-le, alors. Décommandez-le à l'instant même.

— Et les amis de monsieur?

— Ils viennent de me crier par la fenêtre qu'ils n'avaient pas faim.

— Mais cela n'empêche pas monsieur de souper?

— Vous comprenez, lui dis-je avec impatience, que si mes amis n'ont pas faim, je n'ai pas faim non plus, moi.

— Monsieur a donc dîné bien tard?

— Très tard.

— Et monsieur n'a besoin de rien?

Je lui dis ce peu de paroles d'un ton qui l'attéra. Aussi sortit-il aussitôt, et je l'entendis répondre à un de ses camarades qui lui demandait qui j'étais :

— Je n'en sais rien; mais il faut que ce soit quelque milord, car il est bien insolent!

— Moi un milord! messieurs, vous qui connaissez quelle était ma position!... ce garçon, comme vous le voyez, n'était pas physionomiste.

La position n'était point agréable. Mes habits étaient en lambeaux et ne présentaient plus aucune valeur; il n'y avait que mon fusil qui me restât. Mais savais-je ce que l'on me donnerait de mon fusil? Fort peu de chose, peut-être. J'avais bien aussi au doigt un solitaire; mais c'était un sentiment, messieurs; il me venait d'une personne aimée, et j'aurais préféré mourir de faim que de m'en dessaisir. Je me rappelai donc le proverbe : QUI DORT DINE. Je présumai que cela pouvait s'appliquer aussi bien à un repas qu'à un autre. Je m'enfonçai dans mon lit, et, ma foi! messieurs, chose incroyable! j'étais si fatigué, que, malgré ma faim et mes inquiétudes, je m'endormis.

Je me réveillai avec une faim canine. — Comme vous le savez, messieurs cela se dit non-seulement des animaux, mais encore de l'homme, lorsque la faim est poussée chez lui à la dernière période.

Je m'assis sur mon lit pour délibérer sur ce qu'il me restait à faire, tournant mon pouce droit autour de mon pouce gauche avec une inquiétude croissante, quand tout à coup j'aperçus dans un coin de ma chambre un violoncelle; je poussai un cri de joie.

— Vous me direz, messieurs, qu'a de commun un violoncelle avec un homme qui n'a ni dîné ni soupé, — si ce n'est qu'ils ont tous deux l'estomac vide?

Il y avait de commun, messieurs, que c'était un visage que je reconnaissais en pays étranger; c'était presqu'un ami, messieurs; car on peut dire sans fatuité que lorsqu'on a tenu un instrument entre ses bras depuis dix ans, on doit être lié avec lui. Et puis j'ai toujours remarqué que rien ne me fait venir les idées à moi comme le son de la basse. — Vous êtes musicien, monsieur?

— Hélas! non, monsieur.

— Mais vous aimez la musique?

— C'est, en général, le bruit qui m'importune le plus.

— Cependant, lorsque vous entendez chanter un rossignol?

— Je lui crie, le plus haut que je puis : Veux-tu te taire, vilaine bête!

Méry haussa les épaules avec un signe de profond mépris, et en me lançant un regard exterminateur.

— Défaut d'organisation! s'écria monsieur Louët, qui craignait de voir cesser la bonne harmonie qui régnait entre nous. — Monsieur est bien plutôt à plaindre qu'à blâmer. — C'est un cinquième sens qui lui manque. — Je vous plains, monsieur.

— Eh bien! monsieur Louët, dit Méry, je suis sûr qu'à

peine eûtes-vous votre basse entre les jambes, les idées vous vinrent par cinquante, par mille. Vous en aviez trop d'idées, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, non, ce ne furent pas précisément les idées qui vinrent, ce furent les domestiques de l'hôtel qui accoururent. Ma situation avait passé dans l'âme de cette basse. J'en tirais des sons déchirans; il y avait dans ces sons tous les regrets du pays natal, tous les tiraillemens de l'estomac à jeun; c'était de la musique expressive au premier degré. Or, comme vous le savez, les naturels du pays où je me trouvais ne sont pas comme monsieur, ils adorent la musique. J'entendis le corridor qui s'emplissait : de temps en temps un murmure approbateur arrivait jusqu'à moi. Il y eut des battemens de mains, monsieur. Enfin la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis paraître le maître d'hôtel. Je donnai un dernier coup d'archet, ce coup du génie, vous savez, et je me retournai vers lui. Du moment où j'avais un instrument entre les mains, je comprenais ma supériorité sur cet homme.

— Je demande pardon à monsieur d'être entré ainsi dans sa chambre; mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui.

— Comment donc! répondis-je, vous êtes le maître. N'êtes-vous pas chez vous? — Il faut vous dire que j'avais le costume d'Orphée : une simple tunique.

— Monsieur me paraît un instrumentiste distingué.

— J'ai refusé la place de première basse à l'Opéra de Paris. — Ce n'était pas précisément vrai, messieurs, je dois l'avouer; mais j'étais en pays étranger, et je ne voulais pas abaisser la France.

— Cependant, monsieur, c'était une bonne place, continua l'aubergiste.

— Dix mille francs d'appointemens et la nourriture. Tous les jours à déjeuner des côtelettes et du vin de Bordeaux. — Messieurs, ces deux objets me vinrent à la bouche malgré moi. — Et tout cela, messieurs, continuai je, par amour de l'art, pour voyager en Italie, dans la patrie du sublime Paësiello et du divin Cimarosa. — Je le flattais, cet homme.

— Et monsieur ne s'arrête pas dans notre ville?

— Pourquoi faire?

— Mais pour donner une soirée.

Monsieur, ce fût pour moi un trait de lumière.

— Une soirée... fis-je dédaigneusement; est-ce que vous croyez qu'une ville comme Nice me couvrirait mes frais?

— Comment, monsieur! mais dans ce moment-ci nous regorgeons d'Anglais poitrinaires qui viennent passer l'hiver à Nice. Dans le seul hôtel d'York, j'en ai quinze. On dit surtout que la table y est excellente.

— Il est vrai, monsieur, repris-je continuant de flatter cet homme, que c'est le meilleur hôtel de Nice.

— J'espère que monsieur en jugera avant de partir?

— Mais je ne sais encore.

— Je n'ai pas de conseil à donner à monsieur; mais je suis sûr qu'une soirée qu'il nous consacrerait ne serait point perdue.

— Et que croyez-vous, demandai-je négligemment, que cette soirée pourrait rapporter?

— Si monsieur veut me laisser faire les annonces et distribuer les billets, je la lui garantis à cent écus.

— Cent écus! m'écriai-je.

— Ce n'est pas grand'chose, monsieur, je le sais; mais Nice, ce n'est ni Paris ni Rome.

— C'est une charmante ville, monsieur. — Je continuais de le flatter, cela m'avait réussi. — Et en considération de la ville... oui, si j'étais bien sûr, sans avoir à m'occuper de rien que de prendre ma basse et de charmer l'auditoire, d'avoir cent écus de recette...

— Je vous les garantis une seconde fois, monsieur.

— Et nourri, et nourri comme à l'Opéra de Paris?

— Et nourri.

— Eh bien! monsieur, annoncez-moi, affichez-moi!

— Votre nom, s'il vous plaît?

— M. Louët, venu de Marseille à Nice, — à la poursuite d'un chastre.

— Ceci est-il bien utile à mettre sur l'affiche?

— C'est indispensable, monsieur, attendu que je suis en veste de chasse, et que le respectable public niçois pourrai croire que je lui manque quand il n'en serait rien, monsieur ma parole d'honneur, incapable!

— Je ferai ce que vous voudrez, monsieur... Et que jouerez-vous?

— N'annoncez rien, monsieur; faites apporter toutes les partitions du théâtre, je les connais toutes; je jouerai huit morceaux de première importance, au choix de l'auditoire : cela flattera l'orgueil des Anglais. Comme vous le savez, monsieur, ces insulaires sont pleins d'amour-propre.

— Eh bien! c'est dit, reprit le maître de l'hôtel; je vous garantis cent écus et je vous nourris. A l'instant même on va vous monter votre déjeuner.

— Songez, monsieur, que c'est d'après ce prospectus que je me ferai une idée de votre manière de tenir vos engagemens.

— Soyez tranquille.

Et en sortant, je l'entendis qui criait à ses affidés : — Un déjeuner de première classe au numéro 4.

Monsieur, je regardai le numéro de ma porte : c'était moi le numéro 4.

Je ne m'en tins pas de joie; je pris ma basse dans mes bras, et j'exécutai une sarabande.

Comme je reconduisais ma danseuse à sa place, les garçons entrèrent avec un déjeuner.

C'était véritablement un déjeuner de première classe.

— Monsieur, quand vous irez à Nice : vous allez à Nice, je crois; logez à l'hôtel d'York. Et si c'est toujours le même, ce qui est possible, car c'était un homme à peu près de mon âge, vous m'en direz des nouvelles.

Je vous avoue que je me mis à table avec une certaine volupté : il y avait juste vingt-huit heures que je n'avais mangé.

Je prenais ma tasse de café lorsque le maître de l'hôtel rentra

— Monsieur est-il content? me demanda-t-il.

— Enchanté!

— De mon côté, tout est fini, il n'y a plus à s'en dédire. A cette heure, monsieur est affiché.

— Je ferai honneur à l'affiche, monsieur, j'y ferai honneur. Maintenant, pourriez-vous me dire par quelle voie je puis m'en retourner à Marseille? Je voudrais partir demain.

— Il y a justement dans le port un charmant brick qui fait voile demain matin pour Toulon. Le capitaine est justement un de mes amis, un vrai loup de mer.

— Tiens! tiens! je ne connais point Toulon et je serais bien aise de le connaître.

— Eh bien! profitez de l'occasion.

— Mais c'est que... je crains la mer... — C'est vrai, monsieur, je la crains; je suis comme monsieur Méry sous ce rapport.

— Bah! dans ce moment-ci, la mer est comme de l'huile.

— Combien de temps peut durer la traversée?

— Six heures, au plus.

— Bagatelle, monsieur! Je m'en irai par votre brick.

Le concert eut lieu à l'heure annoncée : c'est tout ce que ma modestie me permet d'en dire. Je touchai exactement les cent écus; et le lendemain, après avoir donné aux garçons un air de basse pour boire, je m'embarquai sur le brick *la Vierge des Sept-Douleurs*, capitaine Garnier.

Monsieur, ce que j'avais prévu arriva : à peine avais-je mis le pied sur le pont, que je m'aperçus que si je ne descendais pas dans ma cabine, c'en était fini de moi.

Au bout de deux heures, et au moment où je commençais justement à aller un peu mieux, j'entendis un grand remue-ménage sur le pont; puis le tambour retentit : je crus que c'était le signal du déjeuner.

— Mon ami, dis-je à un marin qui portait une brassée de sabres, qu'annonce ce tambour, s'il vous plaît?

— Il annonce les Anglais, mon brave homme, me répondit ce marin avec la franchise ordinaire aux gens qui exercent cette profession.

— Les Anglais! les Anglais! ce sont de bons enfans, ré-

pondis-je; ce sont eux qui m'ont fait hier les trois quarts de ma recette!

— Eh bien! en ce cas, ils pourront bien vous la reprendre tout entière aujourd'hui. — Et il continua sa route vers l'escalier de l'écoutille.

Derrière ce premier marin, il en vint un autre qui portait une brassée de piques.

Puis un autre qui portait une brassée de haches.

Je commençai à me douter qu'il se passait quelque chose d'étrange.

Le bruit allait s'augmentant, ce qui ne calmait pas mon inquiétude, quand j'entendis par l'écoutille une voix qui disait:

— Antoine, apporte-moi ma pipe.

— Oui, capitaine, dit une autre voix.

Un instant après, je vis venir un mousse tenant à la main l'objet demandé. Je l'arrêtai au collet, le jeune âge de cet enfant me permettant cette familiarité.

— Mon petit ami, lui dis-je, que se passe-t-il donc là-haut? est-ce que l'on déjeune?

— Ah! oui, drôlement! dit le mousse; il y en aura quelques-uns qui auront une indigestion de plomb et d'acier de ce déjeuner-là. Mais, pardon, le capitaine attend sa pipe.

— Alors, s'il attend sa pipe, c'est que le danger n'est pas grand.

— Au contraire, c'est que quand il la demande, ça chauffe.

— Mais enfin qu'est-ce qui chauffe?

— La grande marmite donc, celle où il y a du bouillon pour tout le monde. Montez sur le pont, et vous verrez.

Je compris que ce que j'avais de mieux à faire était de suivre le conseil judicieux que me donnait cet enfant; mais la chose n'était point commode à exécuter, vu le roulis du bâtiment. Enfin, je me cramponnai si bien aux parois intérieures, que je parvins jusqu'à l'escalier: là je fus plus à mon aise, je tenais la rampe.

Je sortis la tête de l'écoutille avec toutes les précautions que la situation exigeait. J'aperçus, à quatre pas de moi, le capitaine, qui fumait tranquillement assis sur une caisse renversée.

— Bonjour, capitaine, lui dis-je avec le sourire le plus aimable que je pus trouver. Il paraît qu'il y a quelque chose de nouveau à bord.

— Ah! c'est vous, monsieur Louët? — Il savait mon nom, ce brave capitaine!

— C'est moi-même. J'ai été un peu malade, comme vous voyez; mais cela va mieux.

— Monsieur Louët, avez-vous jamais vu un combat naval? me demanda le capitaine.

— Jamais, monsieur.

— Avez-vous envie d'en voir un?

— Mais, monsieur... j'avoue que j'aimerais mieux autre chose.

— J'en suis fâché; car si vous aviez eu envie d'en voir un, mais un beau! vous auriez été servi à la minute.

— Comment, monsieur! dis-je en pâlissant malgré moi. On sait que ce phénomène est indépendant de la volonté de l'homme. Comment! dis-je, nous allons avoir un combat naval! Ah! vous plaisantez, capitaine... Farceur de capitaine!

— Ah! je plaisante!... Montez encore deux échelons, et regardez... Y êtes-vous?

— Oui, capitaine.

— Eh bien! que voyez-vous?

— Je vois trois fort beaux bâtimens.

— Comptez bien!

— J'en vois quatre...

— Cherchez encore!

— Cinq! six!!

— Allons donc!

— Oui, ma foi! il y en a six!...

— Vous connaissez-vous en pavillons?

— Très-peu

— N'importe; regardez celui que porte le plus grand... là, à la corne... où est notre pavillon tricolore, à nous... Qu'y a-t-il sur ce pavillon?

— Je me connais très peu en figures héraldiques; cependant je crois distinguer une harpe.

— Eh bien! c'est la harpe d'Irlande; d'ici à cinq minutes, ils vont nous en jouer un air.

— Mais, capitaine, lui dis-je, capitaine, il me semble qu'ils sont encore loin de nous, et qu'en déployant toute cette toile qui ne fait rien là, le long de vos vergues et de vos mâts, vous pourriez vous sauver. Moi, je sais qu'à votre place je me sauverais. Pardon, c'est mon opinion comme quatrième basse du théâtre de Marseille: je serais heureux de vous la faire partager. Si j'avais l'honneur d'être marin, peut être en aurais je une autre.

— Si, au lieu d'être une basse, c'était un homme qui m'eût dit ce que vous venez de me dire, monsieur, reprit le capitaine, cela se passerait mal. Apprenez que le capitaine Garnier ne se sauve pas: il se bat jusqu'à ce que son vaisseau soit criblé; puis il attend l'abordage, et quand son pont est couvert d'Anglais, il descend vers la sainte-barbe avec sa pipe: il l'approche d'un tonneau de poudre, et il envoie les Anglais voir si le Père éternel est là-haut.

— Mais les Français?

— Les Français aussi.

— Mais les passagers?

— Les passagers tout de même.

— Allons, capitaine, pas de mauvaise plaisanterie.

— Je ne plaisante jamais, monsieur Louët, quand le branle-bas est battu.

— Capitaine!... capitaine, au nom du droit des gens! descendez-moi à terre; j'aime mieux m'en aller à pied. Je suis bien venu, je m'en irai bien.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil, monsieur Louët? dit le capitaine en posant sa pipe près de lui.

— Donnez, monsieur; un conseil est toujours le bien venu par un homme raisonnable. — J'étais fort aise de lui offrir d'une manière indirecte cette petite leçon.

— Eh bien! monsieur Louët, c'est d'aller vous coucher; vous en venez, n'est-ce pas? eh bien! retournez-y.

— Une dernière demande, capitaine.

— Faites, monsieur.

— Avons-nous quelque chance de salut? — C'est un homme marié, ayant femme et enfans, qui vous fait cette question. Je lui disais cela pour l'intéresser: le fait est que je suis garçon.

Le capitaine parut s'adoucir.—Je m'applaudis de ma ruse.

— Écoutez, monsieur Louët, me dit-il; je comprends tout ce que la position a de désagréable pour un homme qui n'est pas du métier. Oui, il y a une chance.

— Laquelle, capitaine? m'écriai-je, laquelle? Et si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

— Voyez-vous ce nuage noir, là, au sud-sud-ouest?

— Je le vois comme je vous vois, monsieur.

— Il ne nous promet encore qu'un grain.

— Qu'un grain de quoi, capitaine?

— Qu'un grain de vent! Priez Dieu qu'il se change en tempête.

— Comment! en tempête, capitaine! Mais on fait naufrage par les tempêtes?

— Eh bien! c'est encore ce qui nous peut arriver de plus heureux!

Le capitaine reprit sa pipe; mais je vis avec plaisir qu'elle était éteinte.

— Antoine! cria le capitaine; Antoine! Mais où es-tu donc, sardine de malheur?

— Me voilà, capitaine! dit le mousse en passant la tête par l'écoutille.

— Va me rallumer ma pipe! car, ou je me trompe fort, ou le bal va commencer.

En ce moment, un petit nuage blanc parut aux flancs du navire le plus rapproché de nous; puis on entendit un bruit sourd, comme lorsqu'on frappe, au théâtre, sur la grosse caisse. Je vis voler en éclats le haut de la muraille du brick,

et un artilleur, qui était monté sur l'affût de sa pièce pour regarder, vint me tomber sur l'épaule.

— Allons donc, mon ami, lui dis-je, ce n'est pas drôle du tout ce que vous faites là. — Et comme il ne voulait pas s'en aller, je le repoussai; il tomba à terre. Ce fut alors que je le regardai avec plus d'attention : le malheureux n'avait plus de tête.

Cette vue me prit sur les nerfs de telle façon, monsieur, que cinq minutes après, sans savoir comment, je me trouvais à fond de cale.

Je ne sais combien de temps j'y restai, seulement j'entendis un tapage d'instrumens de cuivre comme jamais je n'en avais entendu au théâtre de Marseille; puis, à ce sabbat succéda un accompagnement de basse, à croire que le bon Dieu jouait l'ouverture de la fin du monde. Je n'étais pas à mon aise, monsieur, je dois le dire.

Enfin, au bout d'un temps indéterminé, je sentis que le vaisseau se calmait; je n'en restai pas moins encore une bonne heure coi et couvert. Enfin, m'apercevant que tout mouvement avait cessé, je repris l'échelle. Je me trouvai dans l'entrepont. L'entrepont était fort calme, à part quelques blessés qui geignaient. Je pris courage et je montai sur le pont. Monsieur, nous étions dans un port.

— Eh bien! dit le capitaine Garnier en me frappant sur l'épaule, nous voilà arrivés, monsieur Louët.

— Mais, en effet, dis-je au capitaine; il me semble que nous sommes en lieu sûr.

— Grâce à la tempête que j'avais prévue, les Anglais ont eu tant à faire pour eux qu'ils n'ont pas eu le temps de s'occuper de nous. Si bien que nous leurs avons passé entre les jambes, littéralement.

— Oh! oh! comme au colosse de Rhodes.... vous savez, monsieur, que les vaisseaux, disent les historiens, avaient la bassesse de passer entre les jambes de ce colosse, si bien, continuai-je, que, que voilà probablement les îles Sainte-Marguerite.

— Que dites-vous là?

— Je dis, repris-je en montrant une île que j'apercevais à l'horizon, que voilà probablement l'île Sainte-Marguerite, où fut enfermé le Masque de fer.

— Ça? dit le capitaine.

— Mais oui, ça!

— Ça, c'est l'île d'Elbe.

— Comment, dis-je, l'île d'Elbe? Ou mes connaissances en géographie me trompent, ou je ne pensais pas l'île d'Elbe si proche de Toulon.

— Où prenez-vous Toulon?

— Cette ville, n'est-ce point Toulon? Le port où nous sommes, n'est-ce point le port de Toulon? Enfin, capitaine, en partant, ne m'avez-vous pas dit que vous partiez pour Toulon?

— Mon cher monsieur Louët, vous savez le proverbe: L'homme propose et...

— Et Dieu dispose; oui, monsieur, je le sais, c'est un proverbe très philosophique.

— Et surtout très véridique. Dieu a disposé.

— De quoi?

— De nous, donc.

— Et où sommes-nous donc, monsieur?

— Nous sommes à Piombino.

— A Piombino, monsieur! m'écriai-je; qu'est-ce que vous me dites là? Mais si cela continue, je retournerai à Marseille par les îles Sandwich, où fut tué le capitaine Cook.

— Le fait est que vous n'en prenez pas le chemin.

— Mais voilà que je suis fort loin de ma patrie, moi!

— Et moi donc, qui suis de la Bretagne.

— Mais comment y retourner?

— En Bretagne?

— Non, à Marseille.

— Mon cher monsieur, il y a la voie de mer par mon bâtiment.

— Merci, je sors d'en prendre.

— Et la voie de terre par le vetturino.

— Je préfère la voie de terre, monsieur, de beaucoup même.

— Eh bien! mon cher monsieur Louët, je vais vous faire remettre sur le port.

— Vous m'obligerez, monsieur.

Le capitaine Garnier héla une embarcation.

Mon bagage n'était point considérable, comme vous savez: mon fusil et ma carnassière, c'était tout. Je pris donc congé du capitaine en lui souhaitant un bon retour, et je m'apprêtai à descendre l'échelle.

— Monsieur Louët! me fit le capitaine.

J'allai à lui. — Plaît-il, monsieur? lui demandai-je.

— Mon cher monsieur Louët, vous savez, me dit le capitaine d'un air tout embarrassé, vous savez qu'entre compatriotes on ne fait pas de façons.

— Oui, monsieur, je sais cela.

— Eh bien! vous m'entendez?

— Oui, monsieur, je vous entends; mais... je ne vous comprends pas! Cela veut dire... s'il vous plaît?

— Cela veut dire... répéta le capitaine.

— Cela veut dire... repris-je une troisième fois.

— Eh bien! cela veut dire... mille tonnerres! que si vous n'avez pas d'argent, ma bourse est à votre disposition, quoi! Voilà le mot lâché.

— Monsieur!... — Cette manière de m'offrir ses services me fit venir les larmes aux yeux.

— Merci, capitaine! lui dis-je en lui tendant la main; mais je suis riche!

— Dame! c'est qu'un artiste...

— J'ai cent écus dans ce mouchoir, capitaine.

— Oh! bien alors, si vous avez cent écus, avec cela on va au bout du monde.

— Je désire ne pas aller si loin, capitaine; et si je puis, je m'arrêterai à Marseille.

— Eh bien! alors, bon voyage! et ne m'oubliez pas dans vos prières.

— Je vivrais cent ans, capitaine, que pendant cent ans je me souviendrais de vous.

— Adieu, monsieur Louët.

— Adieu, capitaine Garnier.

Je descendis dans l'embarcation. Le capitaine passa de bâbord à tribord, pour me suivre des yeux.

— Au Hussard Français, me cria-t-il; à l'*Ussero Francese*, c'est la meilleure auberge.

Ce furent les dernières paroles qu'il me dit, monsieur. Je le vois encore, ce pauvre capitaine, appuyé comme cela sur le bastingage, fumant un cigare, car la pipe n'était que pour les grandes occasions, pauvre capitaine!

Monsieur Louët essuya une larme.

— Eh bien! que lui est-il donc arrivé?

— Il lui est arrivé, monsieur, que trois mois après il fut coupé en deux par un boulet de trente-six.

Nous respectâmes la douleur de monsieur Louët, et, pour la calmer autant qu'il était en lui, Méry lui versa un troisième verre de punch.

— Messieurs, dit-il en levant le bras à la hauteur de l'œil, je vous proposerai un toast qui, j'oserai le dire, n'a rien de séditieux: A la mémoire du capitaine Garnier.

Nous fîmes raison à monsieur Louët, et il reprit sa narration.

J'allai tout droit à l'auberge du Hussard Français, que je n'eus pas grand'peine à trouver, monsieur, attendu que cette auberge est sur le port. Je demandai un dîner, car j'avais grand'faim; en effet, vous devez vous apercevoir que je ne mangeais plus que toutes les vingt-quatre heures.

Après le dîner, je fis venir un vetturino. Il était évident qu'on ne devait pas savoir au théâtre de Marseille ce que j'étais devenu, et que certainement on était fort inquiet de moi; de sorte que, vous comprenez, j'étais pressé d'y revenir. De compte fait, monsieur, il y avait déjà sept jours que j'en étais parti; pendant ces sept jours je n'avais pas perdu mon temps, c'est vrai, mais j'avais fait autre chose que ce que comptais faire.

J'appelai successivement trois de ces hommes sans parve-

nir à m'entendre avec aucun d'eux, attendu qu'ils ne parlaient point mon idiome maternel. Enfin il en vint un quatrième, qui prétendait parler toutes les langues, et qui n'en parlait réellement aucune. Cependant, grâce à son baragouin mêlé de français, d'anglais et d'italien, nous parvînmes à échanger nos pensées. Sa pensée à lui était que je devais lui donner pour ma part trente francs jusqu'à Florence. A Florence, me dit-il, je trouverais mille occasions de revenir à Marseille. J'avais grande envie, monsieur, de voir Florence, de sorte que je passai par les trente francs. Avant de me quitter, il me prévint que deux de ses voyageurs, dont l'un était un compatriote à moi, avaient exigé qu'il prît par la route de Grossetto à Sienne, désirant passer par la montagne. Je lui répondis que je n'avais rien contre la montagne, mais que si c'était la mer, ce serait autre chose. Il me répondit alors que, pendant tout le temps du voyage, je tournerais le dos à la mer, et cela me suffit.

Nous devions partir le même soir pour aller coucher à Scarlino. A deux heures, le vetturino s'arrêta devant la porte de l'auberge; ses quatre autres voyageurs étaient déjà à leurs places, et le conducteur venait me chercher, ainsi que mon compatriote, qui logeait dans le même hôtel que moi. Je me tenais prêt sur le seuil de la porte; car, ainsi que vous le savez, mes préparatifs de départ n'étaient point longs à faire: ma carnassière et mon fusil, toujours le même bagage. On appela monsieur Ernest. Cela me fit plaisir d'entendre un nom français.

Monsieur Ernest descendit: c'était un bel officier de hussards de vingt-six à vingt-huit ans, qui avait absolument l'air de l'enseigne de notre auberge, plus le grade. Il coula une paire de pistolets dans les poches de la voiture, et prit sa place à côté de moi.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que monsieur Ernest avait quelque chagrin. Je ne le connaissais pas assez pour lui en demander la cause, mais je voulus du moins le distraire par ma conversation.

— Monsieur est Français ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

— Monsieur est militaire peut être ?

Il haussa les épaules. La demande n'était cependant point indiscrète, puisqu'il était revêtu de son uniforme. Je vis à ce signe qu'il ne se souciait point de parler, et je me tus. Quant aux autres voyageurs, ils parlaient italien. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne comprenais pas cette langue; vous ne vous étonnerez point que je ne me mêlasse pas à la conversation.

Nous arrivâmes ainsi sans mot dire à Scarlino, dans une fort mauvaise auberge, ma foi! Nous y passâmes une nuit détestable, messieurs, tout dévorés d'insectes, sauf votre respect. Vers les trois heures du matin, comme je commençais à m'endormir, notre conducteur entra dans ma chambre et me fit lever. Il paraît, monsieur, que dans ce pays étranger, c'est l'habitude.

Je pris mon fusil et ma carnassière, et je m'apprêtais à reprendre ma place de la veille; mais au moment où j'allais monter en voiture le conducteur m'arrêta.

— Scuza, excellence; ma le fousil il né pas carriqué, n'est-ce pas ?

— Comment ! le fousil il n'est pas carriqué ! Qu'entendez-vous par ce verbe carriqué?

— Il demande si votre fusil est chargé, me dit monsieur Ernest.

— Ah ! monsieur, votre très humble, lui dis-je. Comment avez-vous dormi ?

— Très bien.

— Vous n'êtes point difficile alors. Moi j'ai été dévoré, littéralement dévoré, monsieur, livré aux bêtes.

— Andiamo ! andiamo ! dirent les voyageurs.

— Le fousil il né point carriqué? demanda une seconde fois le conducteur.

— Si, monsieur, il est carriqué, lui répondis-je, un peu impatienté de son indiscrétion.

— Alors il besogne le décarriquer.

— Monsieur, dis-je au jeune officier, ayez la bonté de me servir d'interprète et de me dire ce que désire cet homme.

— Il désire que vous déchargiez votre fusil, monsieur, de peur d'accident, sans doute.

— Ah ! ah ! c'est trop juste, répondis-je.

— Non, non, n'en faites rien, laissez-le comme il est. Si nous étions arrêtés par des voleurs, avec mes pistolets et votre fusil nous courrions au moins nous défendre.

— Par des voleurs, monsieur ! demandai-je. Est-ce qu'il y aurait des voleurs sur cette route, par hasard?

— Eh ! monsieur ! en Italie il y en a partout.

— Conducteur ! m'écriai je; conducteur !

— Voilà ! moi.

— C'est très bien, voilà vous. Mais dites-moi, mon vous ne m'avez pas prévenu qu'il y avait des voleurs cette route.

— Avanti ! avanti ! crièrent les voyageurs de la voiture.

— Allons, allons ! grimpez, me dit monsieur Ernest; vous voyez bien que nos compagnons de voyage s'impatientent, nous ne serons pas à Sienne avant minuit.

— Attendez, monsieur, que je décharge mon arme.

— Besogna décarriquer le fusil, répéta le conducteur.

— Mais non, mais au contraire, dit l'officier; montez donc.

— Pardon, monsieur, pardon, lui répondis-je; mais je suis de l'avis du conducteur. Si nous rencontrions des voleurs, par hasard ! je ne voudrais pas que ces braves gens pussent soupçonner que mon intention est de leur faire le moindre mal.

— Ah ! vous avez peur, à ce qu'il paraît ?

— Je ne le dissimule pas, monsieur; moi, je ne suis pas militaire, je suis quatrième basse au théâtre de Marseille; monsieur Louët, quatrième basse, pour vous servir, repris-je en m'inclinant.

— Ah ! vous êtes quatrième basse au théâtre de Marseille ! alors vous avez dû connaître une charmante danseuse qui y était il y a trois ou quatre ans.

— J'ai beaucoup connu de charmantes danseuses, car ma place à l'orchestre est une excellente place pour faire connaissance avec elles. Comment se nommait-elle, sans indiscrétion, monsieur ?

— Mademoiselle Zéphirine.

— Oui, monsieur, je l'ai bien connue; elle a quitté notre ville pour l'Italie. C'était une jeune personne fort légère.

— Hein ! fit monsieur Ernest.

— Ceci s'applique au physique seulement; et pour une danseuse, c'est une louange, ou... — je pris un air des plus aimables, — ou je ne m'y connais pas.

— A la bonne heure!

— *Dunque che facciamo, non si parte oggi?* — cria-t-on de la voiture.

— Un instant, messieurs ! Je m'éloigne pour décharger mon arme, de peur d'effrayer les chevaux par une double explosion.

— Donnez le fusil, dit le conducteur en me le prenant des mains. Je le mettrai dans le cabriolet.

— Tiens, encore! dis-je; je n'y avais point pensé. Voilà mon fusil, mon brave homme. Ayez-en bien soin, car c'est une excellente arme.

— Ah çà ! monterez-vous ? me dit monsieur Ernest.

— Me voilà, monsieur, me voilà. Je montai dans la voiture, le conducteur ferma la portière derrière moi, monta dans son cabriolet et partit.

— Vous dites donc, repris-je, enchanté d'avoir trouvé un sujet de conversation qui paraissait plaire au jeune officier, vous dites donc que mademoiselle Zéphirine ..

— Vous vous trompez, me répondit monsieur Ernest, je ne dis rien.

Je m'aperçus que son envie de causer était passée, et je me tus.

J'ai rarement fait un voyage plus ennuyeux, monsieur, et par de plus horribles chemins. Notre conducteur semblait prendre à tâche de s'éloigner des villes et des villages. On aurait cru que nous voyagions dans un pays sauvage. Nous

nous arrêtâmes pour dîner dans une horrible cabane, où l'on nous servit une omelette de poulets qui n'étaient point encore nés, et où notre conducteur s'entretint avec des gens de fort mauvaise mine, ce qui me donna des soupçons. J'avais grande envie de les communiquer à mes compagnons de voyage; mais je crois vous avoir dit que je ne parlais pas la langue italienne. Et, quant à monsieur Ernest, la façon dont il avait répondu à mes prévenances ne m'engageait point à les renouveler.

Nous repartîmes, monsieur; mais le chemin, au lieu de s'embellir, devint de plus en plus inqualifiable. Je ne dirais pas trop en vous affirmant que nous traversâmes de véritables déserts. Enfin nous nous engageâmes dans une espèce de défilé, avec des montagnes d'un côté et un torrent de l'autre. C'était d'autant moins rassurant que la nuit venait à grands pas. Personne ne parlait plus, pas même les Italiens: de temps en temps seulement le conducteur jurait après ses bêtes. Je demandai si nous étions bien loin de Sienne, nous en étions à peu près à moitié chemin.

Je réfléchis que si je pouvais m'endormir, cela me ferait paraître la route incomparablement moins longue. Je m'accommodai donc du mieux que je pus dans mon coin, et je fermai les yeux pour inviter le sommeil. — J'essayai même de ronfler, mais je m'aperçus que cela me réveillait, et je cessai d'employer ce moyen, comme inefficace.

On dit qu'il ne s'agit que de vouloir pour pouvoir. Monsieur, je fus une preuve vivante de cet axiome. Au bout d'une heure d'une volonté ferme, je tombai dans cette espèce de somnolence où l'on a encore la perception des choses, mais où l'on a déjà perdu l'usage de ses facultés. Je ne sais depuis combien de temps j'étais dans cet état normal lorsqu'il me sembla sentir que la voiture s'arrêtait. Puis il se fit un grand remue-ménage autour de moi. J'essayai de me réveiller, monsieur, impossible. Je m'étais magnétisé moi-même. Tout à coup j'entendis deux coups de pistolet. Cette fois, c'était trop fort, d'autant plus que la flamme m'avait presque brûlé le visage. J'ouvris les yeux. Qu'est-ce que j'aperçois sur ma poitrine, monsieur! le canon de mon propre fusil. Je le reconnus, monsieur, et je me repentis fort de ne pas l'avoir déchargé. Nous étions arrêtés par une bande de voleurs qui criaient à tue-tête: *Faccia in terra! faccia in terra!* Je devinai que cela voulait dire ventre à terre. Je me précipitai en bas de la voiture, mais pas encore assez vite sans doute, car l'un d'eux m'appliqua un coup de crosse derrière la nuque, monsieur, le coup du lapin. Heureusement il ne m'atteignit point le cervelet. Je n'en tombai pas moins le nez contre terre. Là je vis tous mes compagnons de voyage qui étaient couchés comme moi, à l'exception de monsieur Ernest, qui se débattait comme un diable; mais, à la fin, force lui fut de se rendre.

On me fouilla partout, monsieur, jusque dans mon gilet de flanelle; pardon du détail, mais j'en porte. On me prit mes cent écus. J'espérais sauver mon solitaire, et je l'avais tourné en dedans; malheureusement il n'avait pas la vertu de l'anneau de Gygès. Vous savez que l'anneau de Gygès, quand on en tournait le chaton en dedans, rendait invisible. On vit mon pauvre solitaire, et on me le prit.

Cela dura une heure à peu près, à nous fouiller et refouiller de la manière la plus inconvenante; puis au bout d'une heure:

— Maintenant, dit celui qui paraissait le chef de la troupe, y a-t-il parmi ces messieurs un musicien?

La demande me parut étange, et je crus que le moment n'était pas opportun pour décliner ma qualité.

— Eh bien! répéta le même, ne m'a-t-on pas entendu? Je demande si parmi ces messieurs il n'y en a pas un qui joue de quelque instrument?

— Eh pardieu! dit une voix que je reconnus pour celle du jeune officier, il y a monsieur, qui joue de la basse, monsieur Louët.

J'aurais voulu être à cent pieds sous terre; je restai comme si j'étais mort.

— Lequel, demanda la même voix, est monsieur Louët? est-ce celui-ci?

On s'approcha de moi, et je sentis qu'on me prenait par le collet de ma veste de chasse; en un instant on me redressa et je fus sur pied.

— Que voulez-vous de moi, messieurs? demandai-je; au nom du ciel, que voulez-vous de moi?

— Eh! mon Dieu! me dit le même bandit, rien que de très flatteur. Il y a huit jours que nous cherchons de tous côtés un artiste, sans en pouvoir trouver, ce qui mettait le capitaine d'une humeur atroce; maintenant il va être enchanté.

— Comment! m'écriai-je, c'est pour me conduire au capitaine que vous me demandez si je joue de quelque instrument?

— Sans doute.

— Vous allez me séparer de mes compagnons?

— Qu'est-ce que vous voulez que nous en fassions? ils ne sont pas musiciens, eux.

— Messieurs! m'écriai-je, à mon secours! à mon aide! vous ne me laisserez pas enlever ainsi.

— Ces messieurs vont avoir la bonté de rester le nez en terre, comme ils sont, sans bouger pendant un quart d'heure; dans un quart d'heure, ils pourront se remettre en route. Quant au jeune officier, ajouta le bandit en s'adressant aux quatre hommes qui le tenaient, liez-le à un arbre; dans un quart d'heure, le conducteur le déliera. - Entends-tu, conducteur? si tu le délies avant un quart d'heure, tu auras affaire à moi, au Picard!

Le conducteur poussa une espèce de gémissement sourd, qui pouvait passer pour un acquiescement à l'injonction qu'il venait de recevoir. Quant à moi, j'étais sans force aucune; un enfant m'aurait mené noyer; à plus forte raison, deux gaillards comme ceux qui me tenaient au collet.

— Allons, en route! dit le bandit; et les plus grands égards pour le musicien. S'il résiste, ne le poussez que par où vous savez.

Je fus curieux de savoir par où l'on devait me pousser en cas de résistance: je résistai donc. — Monsieur, je reçus un coup de pied qui me fit voir trente-six chandelles. J'étais fixé.

Les bandits se dirigèrent vers la montagne, dont on distinguait les crêtes noires qui se découpaient sur le ciel. Au bout de cinq cents pas à peu près, nous franchîmes un torrent; puis nous entrâmes dans une forêt de pins que nous traversâmes; enfin, arrivés de l'autre côté, nous aperçûmes une lumière.

Nous nous dirigeâmes vers cette lumière; elle venait d'une petite auberge placée sur une route de traverse. A cinquante pas de la maison, nous nous arrêtâmes. Un seul bandit se détacha et alla reconnaître la place. Un signal qu'il donna en frappant trois fois dans ses mains indiqua sans doute au Picard que nous pouvions venir, car les bandits se remirent en marche en chantant, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis que nous avions quitté la grande route.

— Monsieur, je crus, en mettant le pied sur le seuil de cette auberge, que nous étions dans la nuit du samedi au dimanche, et que Satan y faisait son sabbat.

— *Ove sta il capitano?* demanda le Picard en entrant.

— *Al primo piano*, répondit l'aubergiste.

— Tiens, me dis-je, il paraît qu'il y a déjà un premier piano. Mais cet homme a donc la rage de la musique?

Tous les bandits montèrent l'escalier, à l'exception de deux, qui me firent asseoir dans le coin de la cheminée, et me gardèrent à vue. L'un des deux s'était adjugé mon fusil, et l'autre ma carnassière. Quant à mon solitaire et à mes cent écus, ils étaient devenus parfaitement invisibles.

Quelques instans après, on cria du haut de l'escalier à mes gardiens quelque chose que je ne compris pas; seulement, comme ils me remirent la main au collet et me poussèrent vers les degrés, je devinai que j'étais demandé au premier étage.

Je ne me trompais pas, monsieur. En entrant, je vis le capitaine, assis devant une table parfaitement servie, ayant une foule de bouteilles de différentes formes devant lui, et sur ses genoux, monsieur, une fort jolie fille, ma foi!

Le capitaine était un homme de trente-cinq à quarante ans, ce qu'on peut appeler vraiment un bel homme. Il était vêtu absolument comme un voleur d'opéra comique, tout en velours bleu, avec une ceinture rouge et des boucles d'argent; de sorte que, monsieur, je me crus à la répétition; si bien que, si cet homme avait compté m'intimider, il manqua complétement son effet.

Quant à la jeune personne qu'il avait sur ses genoux, elle était vêtue à la façon des paysannes romaines, monsieur: j'en ai vu depuis de pareilles dans les tableaux d'un certain Robert, c'est-à-dire avec un justaucorps brodé d'or, un jupon court tout bariolé, et des bas rouges; quant aux pieds, ce n'était pas la peine d'en parler, elle n'en avait presque pas. — J'avais si bien l'esprit à moi, monsieur, que je m'aperçus que cette ladronesse avait au doigt mon solitaire; ce qui, à part la société où elle avait le malheur de se trouver, me donna, comme vous le pensez bien, une médiocre idée de la moralité de cette jeune fille.

A la porte, les deux bandits me lâchèrent; mais ils restèrent sur la dernière marche de l'escalier. Je fis quelques pas en avant, et ayant salué d'abord la dame, ensuite le capitaine, ensuite tout le reste de la société, j'attendis.

— Voici le musicien demandé, dit le Picard.

Je m'inclinai une seconde fois.

— De quel pays es-tu? demanda le chef avec un fort accent italien.

— Je suis Français, excellence.

— Ah! j'en suis bien aise, dit la jeune fille.

Je vis avec plaisir que, plus ou moins, tout le monde parlait français.

— Tu es musicien?

— Je suis quatrième basse du théâtre de Marseille.

— Tiens!... dit la jeune fille.

— Picard! faites apporter l'instrument de monsieur. Puis, se retournant vers sa maîtresse : J'espère, ma petite Rina, lui dit-il, que maintenant tu ne feras plus de difficulté pour danser.

— Je n'en ai jamais fait, répondit Rina; mais vous comprenez bien que je ne pouvais pas danser sans musique.

— Ce que dit mademoiselle est de la plus grande justesse, excellence; mademoiselle ne pouvait pas danser sans musique.

— *Non c'è instrumento, non ho trovato l'instrumento*, dit un des bandits en reparaissant sur la porte.

— Comment! il n'y a pas d'instrument? cria le capitaine d'une voix de tonnerre.

— Capitaine, dit Picard, je vous jure que je n'ai pas vu le moindre violoncelle.

— Bestia! cria le capitaine.

— Capitaine, dis-je alors, il ne faut pas gronder ce brave homme; ces messieurs ont cherché partout, jusque dans mon gilet de flanelle, et si j'avais eu ma basse, ils l'eussent certainement trouvée; mais je n'avais pas ma basse.

— Comment n'avais-tu pas ta basse?

— Je prie votre excellence d'être convaincue que si j'avais pu deviner sa prédilection pour cet instrument, j'en aurais plutôt pris deux qu'une.

— C'est bien, dit le capitaine : Cinq hommes partiront à l'instant même pour Sienne, pour Volterra, pour Grossetto, pour où ils voudront; mais demain soir, il me faut une basse, et quand la basse sera venue, tu danseras, n'est-ce pas, ma petite Rina?

— Si je suis bien disposée et si vous êtes bien aimable.

— Méchante! dit le capitaine en lui appliquant un baiser, tu sais bien que tu fais de moi tout ce que tu veux.

— Eh bien! devant le monde, dit Rina, c'est joli!

Ce mouvement, inspiré par un reste de pudeur, me donna une meilleure idée de cette jeune fille. D'ailleurs, monsieur, chose étrange! plus je la regardais, moins sa figure me paraissait inconnue. Cependant, j'avais beau colliger mes souvenirs, je ne me rappelais pas avoir jamais vu si mauvaise société.

— Mais, mon ami, dit alors la jeune fille, tu n'as pas même demandé à ce brave homme s'il a faim.

Je fus touché de cette attention.

— Au fait, dit le capitaine, as-tu faim?

— Ma foi, capitaine, répondis-je, puisque vous avez la bonté de me faire cette question, je vous avouerai franchement que je n'ai fait qu'un fort mauvais dîner à Scarlino; de sorte que je mangerais bien un morceau sous le pouce.

— Mets-toi à table, alors.

— Capitaine!

— Allons, mettez-vous donc à table, dit Rina avec une petite mine charmante.—Irez-vous faire des façons avec Tonino, un ami, et avec moi, une compatriote?

— Ah! monsieur le capitaine s'appelle Tonino. — Un joli nom, bien musical.

— Il s'appelle Antonio, dit la jeune fille en riant; mais moi je l'appelle Tonino, un petit nom d'amitié.—Elle le regarda dans le blanc des yeux avec un regard qui aurait fait damner son patron. — Et je l'appelle ainsi parce que je l'aime, voilà!

— Incantatrice!... murmura le capitaine.

Pendant ce temps, monsieur, on m'avait mis un couvert et approché une chaise, avec tous les égards possibles. Je vis qu'au bout du compte ma position chez monsieur Tonino serait plus supportable que je ne l'avais cru d'abord, et que je serais traité avec la distinction due à un artiste.

Mon couvert avait été mis à la même table où avait soupé le capitaine, de sorte que mademoiselle Rina elle-même avait la bonté de me passer les plats et de me verser à boire, ce qui me permit de parfaitement reconnaître que c'était mon solitaire qui brillait à son doigt. De temps en temps, je levais les yeux sur son visage; car, plus je le regardais, plus j'étais convaincu, monsieur, que ce visage ne m'était point étranger. Quant au bandit, il jouait avec ses cheveux, ce qui, de temps en temps, lui attirait une bonne tape sur la main; puis il lui disait : N'est-ce pas que tu danseras, ma petite Rina? — Et elle répondait : Peut-être!

Lorsque j'eus soupé, mademoiselle Rina fit très judicieusement observer que j'aurais peut-être besoin de prendre quelque repos. Je tombais de sommeil, monsieur, et quoiqu'il ne soit pas poli de bâiller, je ne dis pas cela pour vous, monsieur Jadin, je bâillais à me démonter la mâchoire. Aussi je ne me le fis pas dire à deux fois; je demandai ma chambre et j'allai me coucher.

Je dormis quinze heures de suite, monsieur. On attendait mon réveil avec impatience, car on avait eu la politesse de ne point me réveiller. Cela me parut un procédé fort délicat de la part d'un capitaine de bandits. Mais à peine eus-je éternué, j'ai l'habitude d'éternuer en me réveillant, monsieur, que l'on entra dans ma chambre avec cinq basses. Chaque envoyé en avait rapporté une; si bien que je dis : Il y aura dans les environs une hausse de basses.

Ce mot fit sourire le capitaine.

Je choisis la meilleure, et l'on fit du feu avec les quatre autres.

Lorsque j'eus fait mon choix, on me dit de prendre mon instrument et de m'en aller chez le capitaine, qui m'attendait à dîner; vous comprenez que je ne me fis pas attendre. Il y avait grand couvert, c'est-à-dire une table pour le capitaine, pour mademoiselle Rina, le Picard et moi, puis sept ou huit tables plus petites pour le reste des bandits. Au fond de la chambre, il y avait bien trois cents bougies allumées, si bien que cela faisait une illumination charmante; je devinai que nous aurions bal.

Le dîner fut très gai, monsieur; les bandits étaient véritablement de braves gens; le capitaine surtout était d'une humeur charmante; cela tenait sans doute à ce que mademoiselle Rina lui faisait toutes sortes de gentillesses.

Lorsque le dîner fut fini :

— Tu sais ce que tu m'as promis, ma petite Rina, dit le capitaine.

— Eh bien! mais est-ce que je refuse? répondit cette jeune fille avec un sourire... elle avait vraiment un charmant sourire.

— Eh bien! alors, va te préparer, mais ne sois pas longtemps.

— Mettez votre montre sur la table.

— La voilà.

— Je demande un quart d'heure, est-ce trop?

— Oh! non, répondis je, certainement non.

— Va pour un quart d'heure, dit le capitaine.

Mademoiselle Rina sortit, légère comme une biche, par la porte du fond, celle qui était placée au milieu des trois cents bougies.

— Et toi, monsieur le musico, dit le capitaine, j'espère bien que tu vas te distinguer.

— Je ferai de mon mieux, capitaine.

— A la bonne heure, et si je suis content de toi, je te ferai rendre tes cent écus.

— Et mon solitaire, capitaine?

— Oh! quant à ton solitaire, il faut en faire ton deuil. D'ailleurs, tu l'as vu, c'est Rina qui l'a, et tu es trop galant pour le lui reprendre.

Je fis une grimace de consentement qui parut lui suffire.

— Ah çà, vous autres, dit le capitaine en s'adressant à ses bandits, je vais vous donner un plaisir de cardinaux. J'espère que vous serez contens.

— *Viva il capitano!* — répondirent tous les bandits.

En ce moment, mademoiselle Rina parut sur la porte, et d'un seul bond elle fut au milieu de la chambre.

Monsieur, elle était en bayadère avec un corset d'argent, un grand châle de cachemire qui lui servait de ceinture, un petit jupon de gaze qui lui venait au-dessus du genou, et un maillot de soie qui lui montait jusqu'au dessous de la taille. Elle était vraiment charmante dans ce costume.

Je saisis ma basse à pleine main. Je me croyais au théâtre de Marseille.

— Sur quel air voulez-vous danser, mademoiselle? lui demandai-je.

— Connaissez-vous le pas de châle du ballet de Clary?

— Certainement! c'est mon pas favori.

— Eh bien! allez! je vous attends.

Je commençai la ritournelle : les bandits firent cercle.

Aux premières mesures, elle s'enleva comme un sylphe, faisant des entrechats, des jetés, des pirouettes, que c'était merveille. Les bandits criaient bravo comme des enragés. — Et moi, je me disais : C'est étonnant! voilà une paire de jambes que je connais... elles m'avaient encore plus frappé que la figure, monsieur! Une fois que j'ai vu une physionomie, moi, c'est pour toujours.

Elle ne se fatiguait pas, monsieur. Il est vrai que les applaudissemens devaient lui donner des forces. Elle montait, elle redescendait, elle bondissait, elle pirouettait, et tout cela avec les gestes les plus charmans, ma parole d'honneur! Le capitaine était comme un fou. Moi, j'étais comme un enragé; il me semblait que ces jambes me faisaient une foule de signes, et qu'elles me reconnaissaient aussi. Je suis sûr que si elles avaient pu parler, elles m'auraient dit : — Bonjour, monsieur Louët...

Au milieu du pas de châle, l'aubergiste entra tout effaré, et dit quelques mots à l'oreille du capitaine.

— *Ove sono?* demanda tranquillement le capitaine.

— A San-Dalmazio, répondit l'aubergiste.

— Achève ton pas, nous avons le temps.

— Qu'y a-t-il? demanda mademoiselle Rina en cambrant les reins et en arrondissant les bras.

— Rien, rien, répondit celui-ci; il paraît que ces canailles de voyageurs que nous avons arrêtés ont donné l'alarme à Sienne et à Florence, et que nous avons les hussards de la grande-duchesse Elisa à nos trousses.

— Cela tombe bien, dit Rina en riant, j'ai fini mon pas.

— Encore une pirouette, ma petite Rina, dit le capitaine.

— Je n'ai rien à vous refuser. Monsieur, les huit dernières mesures, s'il vous plaît. Eh bien!...

— Je cherche mon archet, mademoiselle. Imaginez-vous qu'à cette nouvelle l'archet m'était tombé des mains. Quant à mademoiselle Rina, il semblait au contraire que cette nouvelle lui avait donné des jambes. Ce fut alors que je crus les reconnaître. Mais où les avais-je vues? où les avais-je vues?...

Je crois que jamais mademoiselle Rina n'avait eu un pareil triomphe.

Elle bondit jusque sur le seuil de la petite porte où elle s'était habillée, et, se retournant comme si elle rentrait dans la coulisse, elle fit une révérence, en envoyant un baiser au capitaine.

— Maintenant, aux armes! dit celui-ci. Préparez un cheval pour Rina et un cheval pour le musicien. Nous irons à pied, nous; et route de Romagne! vous entendez? Ceux qui s'égareraient rejoindront à Chianciano, entre Chiusia et Pianza.

— Comment, monsieur! demandai-je au capitaine, vous m'emmenez avec vous?

— Eh! sans doute. Comment veux-tu que Rina danse si elle n'a plus de musique? et comment veux-tu que je me passe de la voir danser?

— Mais, capitaine, vous allez m'exposer à mille dangers.

— Pas plus que nous, pas moins que nous.

— Mais c'est votre état, à vous, capitaine, et ce n'est pas le mien.

— Combien avais-tu à ta barraque de théâtre?

Monsieur, voilà comme il parlait du théâtre de Marseille!

— J'avais huit cents francs, capitaine.

— Eh bien! je te donne mille écus, moi. Va donc me chercher un entrepreneur de théâtre qui t'en donne autant.

Il n'y avait rien à répondre. Je fis contre fortune bon cœur.

— Tout est prêt, dit le Picard en rentrant.

— Me voilà, dit mademoiselle Rina en accourant avec son costume romain.

— Alors, en route, dit le capitaine.

— *Usseri! usseri!* cria l'aubergiste.

Chacun se précipita vers l'escalier.

— Mille tonnerres! dit le capitaine en se retournant, tu oublies ta basse, je crois.

— Je pris la basse, monsieur; j'aurais voulu me cacher dedans.

En arrivant à la porte, nous trouvâmes nos montures toutes sellées.

— Eh bien! monsieur le musicien, dit Rina, vous ne m'aidez pas à monter à cheval? vous êtes galant!

Je tendis machinalement le bras pour la soutenir, et je sentis qu'elle me mettait un petit papier dans la main.

Une sueur froide me passa sur le front. Que pouvait-elle me dire dans ce papier? Etait-ce une déclaration d'amour? mon physique avait-il séduit cette ballerine, et étais-je le rival du capitaine? J'eus envie de jeter loin de moi ce papier; mais la curiosité l'emporta, et je le mis dans ma poche.

— *Usseri! usseri!!!* cria de nouveau l'aubergiste.

En effet, on entendait sur la grande route un bruit sourd, comme celui d'une troupe qui s'avance au galop.

— A cheval donc, cabotin! me dit le Picard en me prenant par le fond de la culotte et en m'aidant à me mettre en selle. — Bien. — Maintenant attachez-lui sa basse sur le dos. — Là!

Je sentis qu'on me ficelait à mon instrument. Deux bandits prirent la bride du cheval de mademoiselle Rina; deux autres bandits prirent la bride du mien. Le capitaine, la carabine sur l'épaule, se mit à courir près de sa maîtresse; le Picard courait près de moi. Toute la troupe, qui se composait au moins de quinze ou dix huit hommes, nous suivait par derrière.

Cinq ou six coups de fusil partirent à trois cents pas derrière nous, et nous entendîmes siffler les balles.

— A gauche, dit le capitaine, à gauche!

Cet ordre était à peine donné, que nous quittâmes le chemin et que nous nous jetâmes dans une espèce de vallée au fond de laquelle coulait un torrent. C'était la première fois que je montais à cheval. Je me tenais d'une main au cou et de l'autre à la queue. C'est bien heureux, monsieur, qu'un cheval ait tant de crins.

Lorsque nous fûmes arrivés, le capitaine commanda de faire halte; puis nous écoutâmes.

Nous entendîmes les hussards qui passaient ventre à terre sur la grande route.

— Bon! dit le Picard, s'il vont toujours ce train-là, ils seront de bonne heure à Grosseto.

— Laisse-les aller, dit le capitaine, et suivons le lit du torrent; notre bruit se perdra dans celui de l'eau.

Nous marchâmes ainsi pendant une heure et demie à peu près ; puis nous nous trouvâmes à la jonction d'un autre petit torrent qui venait dans le nôtre.

— N'est-ce point l'Orcia? demanda à demi-voix le capitaine.

— Non, non, répondit le Picard; ce n'est que l'Orbia; l'Orcia est au moins quatre milles plus bas.

Nous nous remîmes en route, et une heure après nous trouvâmes effectivement un second torrent qui venait se jeter dans le nôtre; car c'était dans un fleuve que nous marchions ainsi. Vous voyez bien, monsieur Méry, qu'il n'y a pas que le Var qui pleure pour avoir de l'eau.

— Ah! cette fois, dit le capitaine, je me reconnais. A gauche! à gauche!

La manœuvre commandée s'exécuta à l'instant même.

A quatre heures du matin nous traversâmes une grande route.

— Allons, allons, courage! dit le Picard, qui m'entendait pousser des gémissemens, nous voilà sur la grande route de Sienne; dans une heure et demie nous serons à Chianciano.

Comme vous le pensez bien, nous ne fîmes que traverser cette grande route ; nous cherchions peu les endroits fréquentés. A quelques mille pas de là, nous nous engageâmes dans la montagne, et, comme l'avait dit le Picard, au bout d'une heure et demie, c'est-à-dire au point du jour, nous entrions à Chianciano. L'aubergiste nous reçut comme s'il nous attendait. Il paraît que nous étions de ses pratiques.

Monsieur, nous avions marché douze heures ; et, autant que je pus supputer les distances, je calculai que nous avions bien fait vingt lieues.

On nous descendit de cheval, ma basse et moi.—Monsieur, j'étais aussi raîde qu'elle.

Les bandits demandèrent à déjeuner; moi, je demandai un lit.

On me conduisit dans un petit cabinet qui n'avait qu'une fenêtre grillée, et dont la porte donnait dans la chambre où les bandits allaient prendre leur repas : il n'y avait pas moyen de penser même à se sauver; d'ailleurs, quand je l'aurais voulu, monsieur, impossible; j'étais moulu comme poivre.

En ôtant ma culotte, — on portait encore des culottes à cette époque; d'ailleurs, moi, j'en ai porté jusqu'à 1830, — en ôtant ma culotte, dis-je, je pensai au papier que m'avait remis mademoiselle Rina et que j'avais oublié pendant tout notre voyage nocturne. Quand j'y aurais pensé, monsieur, vous sentez bien que dans l'obscurité il m'était impossible de le lire.

C'était un petit billet écrit au crayon et conçu en ces termes :

« Mon cher monsieur Louët. »

Quel que fût mon désir de connaître la suite, je m'arrêtai. — Tiens! tiens! me dis-je, il paraît que mademoiselle Rina me connaît. — Cette réflexion faite, je continuai.

« Vous comprenez que la société où je me trouve ne me plaît pas plus qu'à vous ; mais pour la quitter sans accident il nous faut de la prudence, plus encore que de la résolution. J'espère que, le moment venu, vous ne manquerez ni de l'une ni de l'autre ; d'ailleurs, je vous donnerai l'exemple. En attendant, faites semblant de ne me point connaître.

» J'aurais voulu vous rendre votre solitaire, que je vous ai vu regarder plusieurs fois avec inquiétude; mais comme j'en ai besoin pour notre délivrance commune, je le garde.

» Adieu, mon cher monsieur Louët. Nous nous retrouverons un jour tous deux, je l'espère, vous à l'orchestre, et moi sur le théâtre de Marseille.

» ZÉPHIRINE.

» *P. S.* Avalez mon billet. »

Tout m'était expliqué par la signature, monsieur. C'était la petite Zéphirine, qui avait eu un tel succès que pendant trois ans de suite elle avait été réengagée au théâtre de Marseille. Vous ne pouvez pas vous la rappeler, monsieur Méry, vous étiez trop jeune. Voyez donc comme on se retrouve!

Je relus cette lettre une seconde fois, et c'est alors que le post-scriptum me frappa : — Avalez mon billet. — C'était prudent; mais ce n'était pas agréable. Néanmoins je pris sur moi de faire ce que me recommandait mademoiselle Zéphirine, et je m'endormis plus tranquille de savoir que j'avais une amie dans la troupe.

J'étais au plus fort de mon sommeil, lorsque je sentis qu'on me secouait par le bras. J'ouvris les yeux en éternuant. Je crois vous avoir avoué que c'était ma manière de me réveiller. C'était le lieutenant qui se permettait cette familiarité avec moi.

— Alerte! alerte! me dit-il; les hussards sont à Montepulciano ; dans un quart d'heure nous partons.

Je ne fis qu'un bond de mon lit à mes vêtemens ; ces maudites balles me sifflaient encore aux oreilles.

La première personne que j'aperçus en sortant de mon cabinet fut mademoiselle Zéphirine; elle paraissait gaie comme pinson. J'admirai la force d'âme de cette jeune fille, et je résolus de l'imiter. En attendant, pour la rassurer, je lui fis signe avec le doigt que j'avais avalé le billet. Sans doute, elle pensa que, si je n'avais pris que cela, ce n'était pas assez pour me soutenir, car se tournant en riant vers le capitaine : — Tonino, lui dit-elle, notre orchestre vous fait signe qu'il a le ventre creux comme sa basse; est-ce qu'il n'aurait pas le temps de manger un morceau?

— Bah! bah! dit le capitaine, il mangera à Sorano.

— Est-ce que nous sommes prêts? demanda Zéphirine.

— Attends, je vais voir dit le capitaine; et il sortit sur le carré. — *Siamo pronti?* cria-t-il.

Zéphirine courut aussitôt à la fenêtre, tira mon solitaire de son doigt, et écrivit rapidement quelque chose sur une vitre. — Le capitaine, en rentrant, la retrouva à la même place où il l'avait quittée.

— Allons, allons, dit-il, nous nous reposerons à Sorano. Il faut, murmura t-il entre ses dents, que nous soyons trahis, ou que ces hussards soient sorciers. — Puis, me faisant signe de passer devant, il donna le bras à Zéphirine et descendit avec elle.

Nos chevaux nous attendaient comme la veille. Les mêmes dispositions furent prises, et nous nous remîmes en route de la même façon Seulement, comme nous étions partis de jour, nous arrivâmes moins avant dans la nuit.

Il n'en est pas moins vrai que nous ne trouvâmes presque rien à manger dans la misérable auberge où le capitaine nous avait conduits, et que, sans l'attention que mademoiselle Zéphirine eut de me donner la moitié de son souper, je me serais couché à jeun.

Je n'étais pas couché depuis dix minutes, que j'entendis un sabbat infernal. Je sautai à bas de mon lit, je pris mes vêtemens à mes mains, et j'ouvris la porte en demandant : Qu'y a-t-il? — La chambre était pleine de bandits armés.

— Il y a que nous sommes cernés par ces damnés hussards, cria le lieutenant, et qu'il faut qu'il y ait quelque traître parmi nous. Mille tonnerres! si je croyais que c'est toi...

— *Di quà! di quà!* dit l'aubergiste en ouvrant une porte qui donnait sur un escalier dérobé.

Le capitaine s'élança le premier, entraînant mademoiselle Zéphirine par la main. Le Picard me poussa derrière eux; le reste de la bande nous suivit.

Au bas de l'escalier, l'aubergiste entra dans un petit bûcher, leva une trappe qui était dans un coin. Le capitaine comprit, sans qu'il y eût une parole d'échangée; il descendit le premier par l'échelle de la trappe, soutenant mademoiselle Zéphirine. Nous le suivîmes tous. L'aubergiste referma la trappe sur nous, et je l'entendis qui la recouvrait de fagots. De son côté, le Picard retira l'échelle; de sorte qu'il fallait sauter un à un, et d'une hauteur de quinze pieds à peu près, pour descendre dans le souterrain où nous nous trouvions.

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que je profitai du

premier moment de répit que j'eus pour passer mes vêtemens.

Au bout d'un instant, nous entendîmes frapper à la porte comme si on allait la mettre dedans.

— *I schioppi sono caricati?* demanda le capitaine.

Comme c'était la même question que m'avait faite le conducteur, je compris parfaitement ; d'ailleurs, au même instant j'entendis dans les canons le bruit des baguettes de ceux qui n'étaient point en état.

— Messieurs ! m'écriai-je alors, messieurs ! j'espère bien...

— Silence ! si tu tiens à vivre, dit le Picard.

— Comment ! si j'y tiens ! Certainement que...

— Silence ! ou je te bâillonne.

Je me tus ; seulement je cherchai un coin où je pusse être à l'abri des balles. Il n'y avait pas le moindre angle rentrant dans cette maudite cave, monsieur ; un véritable cachot pénitentiaire.

Nous entendîmes qu'on ouvrait la porte ; en même temps, au retentissement des talons de bottes et des crosses de fusil, nous comprîmes qu'une troupe de soldats venait d'entrer dans l'auberge. Comme on le voit, nous avions été suivis de près.

Nous étions vingt dans cette cave, monsieur, et cependant il s'y faisait un silence que l'on aurait entendu une mouche voler.

Mais il n'en était pas ainsi au-dessus de nous. On aurait dit qu'on mettait la maison au pillage. C'étaient des cris et des jurons à faire évanouir la Madone. Deux ou trois fois nous entendîmes les soldats entrer jusque dans le petit bûcher où était cachée l'entrée de notre trappe, et alors notre silence était interrompu par le bruit de carabines que l'on armait. Monsieur, ce petit bruit, c'était peu de chose ; eh bien ! il m'allait au cœur.

Enfin, au bout de trois ou quatre heures, tout ce vacarme cessa enfin peu à peu. Un silence absolu lui succéda, puis nous entendîmes qu'on enlevait les fagots et qu'on ouvrait la trappe. C'était notre hôte qui venait nous dire que, lassés de nous chercher inutilement, les Français étaient partis, et que nous pouvions sortir.

Pendant que les bandits s'étaient rapprochés de l'entrée pour dialoguer avec l'aubergiste, mademoiselle Zéphirine, qui était restée seule avec votre serviteur au fond de la cave, s'approcha vivement de moi en me prenant la main.

— Nous sommes sauvés, me dit-elle

— Comment cela, s'il vous plaît ? lui damandai-je.

— Ernest est sur nos traces.

— Qu'est-ce qu'Ernest ?

— Un jeune officier de hussards, mon amant.

— Mais je le connais, M. Ernest.

— Bah ! un beau garçon, vingt-cinq ou vingt-six ans, de votre taille à peu près, mais bien mieux pris.

— C'est cela même. J'ai voyagé avec lui de Piombino à... Mais attendez donc, oui, oui, oui, il m'a parlé de vous.

— Il vous a parlé de moi ! ce cher Ernest !

— Mais il est donc sorcier, pour suivre ainsi notre piste ?

— Non, mon cher monsieur, il n'est pas sorcier ; mais dans toutes les auberges où nous passons, j'écris sur une vitre mon nom et celui du village où nous allons.

— Ah ! je comprends ; voilà pourquoi vous aviez besoin de mon solitaire. Mille pardons, mademoiselle, des soupçons exagérés que j'avais conçus. Au reste, il doit bien marquer, car c'est un vrai diamant.

— Chut ! on parle de choses importantes.

Elle écouta un instant ; mais comme les bandits parlaient italien, je ne compris rien.

— Bon ! bon ! dit mademoiselle Zéphirine ; Caprarola, Caprarola ; retenez bien ce nom-là, si je l'oubliais ; c'est à Caprarola que nous allons.

— Comment ! m'écriai-je effrayé, nous allons encore...

— Hein ! dit le Picard en se retournant.

— Rien, mon lieutenant, rien : j'étais inquiet de ma basse, voilà tout.

Zéphirine s'éloigna vivement de moi et se glissa parmi les bandits ; de sorte que lorsque le capitaine la chercha des yeux, il la trouva à ses côtés.

— Eh bien ! ma petite Rina, ils sont partis ces démons de Français !

— Ah ! je respire, dit Rina. Sait-on de quel côté ils sont allés ?

— Notre hôte croit avoir compris que la compagnie, qui est des hussards de la grande-duchesse, n'a pas le droit de venir plus loin ; mais un jeune officier qui était avec elle a une commission pour nous poursuivre et pour requérir des troupes partout où il en trouvera.

— Eh bien ! qu'allons-nous faire ?

— Nous allons nous remettre en route.

— En plein jour !

— Oh ! sois tranquille, nous avons des chemins à nous.

— C'est que je suis vraiment bien fatiguée.

— Courage, ma petite Rina ! la course n'est pas longue ; trente-cinq milles tout au plus.

— Arriverons-nous bientôt, au moins ?

— Demain, dans la nuit, nous serons en sûreté.

— Alors, partons !

— En route ! dit le capitaine.

— Et ma basse ? demandai-je au Picard.

— Sois tranquille, elle a été respectée, me répondit-il.

— Elle a été respectée ! Vous comprenez, ma basse, c'était ma sauvegarde.

Nous nous remîmes donc en route. L'aubergiste lui-même voulut nous servir de guide, et il ne nous quitta que lorsque nous fûmes dans ce que le capitaine appelait un chemin à lui. C'était bien le chemin du diable, monsieur !

Vers midi nous entrâmes dans une grande forêt : c'était bien là une forêt de bandits, par exemple ; aussi je suis bien sûr que si nous n'avions pas été en si bonne société, nous aurions fait quelque mauvaise rencontre. A quatre heures nous arrivions à Caprarola.

Là, au moins, monsieur, nous eûmes une journée et une nuit tranquilles ; car, grâce à monsieur Ernest, nous ne mangions et nous ne dormions plus. Mais, pour le moment, il paraît ou qu'il avait perdu notre trace, ou qu'il n'avait point de forces suffisantes pour nous poursuivre. L'auberge était assez mal approvisionnée ; mais l'on courut jusqu'à la ville la plus proche, que j'entendis nommer Ronciglione, je crois, et l'on en apporta de quoi faire un dîner assez comfortable.

A trois heures du matin on nous réveilla ; mais comme je m'étais couché vers les six heures du soir, cela me faisait toujours mes huit à neuf heures de sommeil. C'est mon compte, monsieur : quand je ne dors pas mes huit heures, je suis tout malade.

Cette fois la journée fut courte. Vers les onze heures du matin, nous passâmes un fleuve sur un bac, puis on s'arrêta pour déjeuner dans une auberge que j'entendis appeler l'auberge Barberini.

— Ici, dit le capitaine, nous sommes chez nous.

— Comment, dit Zéphirine, nous sommes chez nous dans cette infâme auberge ! Et où est donc ce fameux château dont vous m'aviez parlé ?

— Je veux dire que nous sommes sur nos terres, Carinesna, et qu'à partir d'ici vous pouvez commander comme une véritable reine.

— Alors j'ordonne qu'on me laisse seule dans une chambre, car je ne veux pas me montrer à mes sujets de... Comment s'appelle notre château ?

— Anticoli.

— A mes sujets d'Anticoli dans cet équipage ; je leur ferais peur.

— Civetta ! dit en souriant le capitaine.

— Allez, allez, dans un quart d'heure je suis prête.

Zéphirine nous mit dehors et s'enferma.

— Ainsi, capitaine, vous avez un château ? lui demandai-je.

— Un peu, me répondit-il.

— A vous ?

— Oh ! non, pas à moi, tu comprends bien que le gouvernement s'en inquiéterait ; mais à un seigneur romain qui me le prête, et à qui je paie une petite rente. Le brave homme

est retenu à la ville par sa charge : il faut bien qu'il utilise sa maison de campagne.

— Alors nous serons là comme des coqs en pâte.

— Je ne comprends pas, répondit le capitaine.

— C'est juste : coq en pâte est un gallicisme un peu fort pour un Italien ; je veux dire que nous y serons à merveille.

— A merveille, c'est le mot : il faudra peut-être bien de temps en temps faire le coup de fusil ; mais ce sont les agrémens du métier.

— Je rappellerai au capitaine que je ne suis engagé à son service que pour jouer de la basse.

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce fusil et cette carnassière que tu réclamais comme à toi ?

— C'était à moi, effectivement. A propos, avez-vous une belle chasse dans vos domaines ?

— Magnifique !

— Quelle sorte de gibier ?

— Toutes sortes.

— Avez-vous des chastres ?

— Des chastres ? par volées !

— Bagatelle, capitaine ! je me charge des rôtis.

— Oui, oui, je te donnerai trois ou quatre de mes gens pour te servir de rabatteurs, et tu chasseras tant que tu voudras.

— Le capitaine m'avait encore promis...

— Quoi ?

— Mes cent écus.

— C'est juste ; Picard, tu feras rendre ses cent écus à ce brave homme.

— Vraiment, capitaine, lui dis-je, je ne sais pas pourquoi on vous en veut ; vous êtes le plus honnête bandit que je connaisse.

— *Ecco mi*, dit la Zéphirine en rentrant.

— Déjà ! dit le capitaine.

— Bah ! je vais vite en besogne ; j'ai eu le temps de faire tout ce que j'avais à faire.

— Bravo ! en ce cas, nous repartons.

— Je suis prête, dit Zéphirine.

Le capitaine ouvrit la fenêtre.

— En route ! cria-t-il.

Là, Zéphirine eut le temps d'échanger un regard avec moi et de me montrer le solitaire : je compris alors ce qu'elle avait eu à faire dans cette chambre.

Nous partîmes vers les deux heures : à quatre heures nous arrivâmes au bord d'un petit fleuve. Le capitaine appela le passeur par son nom. Celui-ci accourut avec un empressement qui annonçait qu'il avait reconnu la voix qui l'appelait.

Pendant que nous passions, le capitaine et le batelier causèrent à voix basse.

— Eh bien ! demanda mademoiselle Zéphirine avec une inquiétude parfaitement jouée, est-ce que notre château n'est plus à sa place ?

— Au contraire, dit le capitaine, et dans un quart d'heure, je l'espère, nous y serons installés.

— Dieu soit loué ! répondit Rina ; car il y a assez longtemps que nous courons les champs.

Nous entrâmes dans une allée de peupliers, au bout de laquelle était la grille d'une magnifique villa. Le capitaine sonna. Le concierge vint ouvrir.

A peine eut-il reconnu le capitaine, qu'il frappa sur la cloche d'une certaine façon, et cinq ou six domestiques accoururent.

Il paraît que le capitaine était fort désiré, car ce fut une grande joie parmi toute cette valetaille, lorsque son arrivée fut connue. Le capitaine reçut toutes ces démonstrations comme des hommages qui lui étaient dus et auxquels il était habitué.

— C'est bien, c'est bien, dit le capitaine ; marchez devant et éclairez-nous.

Les domestiques obéirent. L'un d'eux voulut prendre ma basse, dans une bonne intention sans doute ; mais comme c'était un excellent instrument, je ne voulus pas le lui confier. Il en résulta une petite altercation qui se termina par un grand coup de poing que lui donna le Picard. Je restai donc maître de ma basse, que j'étais bien résolu de rapporter avec moi en France, si j'avais jamais le bonheur d'y revenir.

On nous conduisit chacun à nos chambres respectives.

C'était un palais, monsieur, un véritable palais, comme l'avait dit le capitaine. J'avais pour mon compte une chambre avec des fresques magnifiques. Il est vrai que la porte donnait sur la grande salle, et que je ne pouvais pas y entrer ni en sortir sans passer devant cinq ou six domestiques qui, du premier coup, monsieur, m'eurent bien l'air de véritables brigands déguisés en valets.

Vous devez comprendre, monsieur, dans quel état j'étais ; aussi comme j'allais sonner pour demander si l'on ne pourrait pas me prêter quelques vêtemens, un domestique entra avec du linge, des bas, des souliers, cinq ou six culottes, une foule d'habits et une multitude de redingotes, en m'invitant à choisir là-dedans tout ce qui serait à ma taille ou à ma convenance. Je frissonnai, monsieur, en pensant que sans doute toute cette friperie était le bien du prochain. Aussi je me contentai d'une redingote, d'un habit, de deux paires de culottes et de six chemises. On ne pouvait pas être plus discret. Avant de sortir, le domestique m'ouvrit un cabinet dans lequel était une baignoire, et m'annonça que l'on dînerait *alle vinti due*. Après une foule d'éclaircissemens, j'appris que cela voulait dire que l'on dînerait de six à sept heures. Je n'ai jamais pu comprendre ce que le chiffre 22 avait à faire là-dedans.

J'avais tout juste le temps, comme on le voit, de faire ma toilette. Heureusement que je trouvai sur une table disposée à cet effet tout ce qui m'était nécessaire, et, entre autres choses, d'excellens rasoirs anglais, que j'ai bien regrettés depuis, monsieur, car jamais je n'en ai retrouvé de si bons.

Comme je venais de m'ajuster, la cloche sonna l'heure du dîner. Je donnai donc un dernier coup à ma chevelure, et je sortis de ma chambre, en mettant la clef dans ma poche, de peur que l'on ne touchât à ma basse. A la porte, je trouvai un domestique qui m'attendait pour me conduire au salon.

Au salon, il y avait déjà un jeune seigneur, une jeune dame et un officier français. Je crus m'être trompé, et je voulus me retirer ; mais au moment où, en m'en allant à reculons, je marchais sur les pieds du domestique, la jeune dame me dit : — Eh bien ! mon cher monsieur Louët, que faites-vous donc ? est-ce que vous ne dînez pas avec moi ?

— Pardon ! lui dis-je... Je ne vous avais pas reconnue, mademoiselle.

— Si vous le préférez, mon cher monsieur Louët, dit le jeune seigneur, on vous servira dans votre chambre.

— Comment ! c'est vous, capitaine ? Monsieur, je n'en revenais pas.

— Ah ! monsieur Louët ne voudrait pas nous faire cette injure de nous priver de sa compagnie, dit l'officier en s'inclinant en façon de salut.

Je me retournai vers lui pour répondre à sa politesse. Monsieur, c'était le lieutenant. Il y avait eu changement à vue comme dans Cendrillon.

— *Al suo commodo*, dit un laquais en ouvrant à deux battans la porte de la salle à manger.

— Qu'est ce que cela veut dire, sans indiscrétion, monsieur ? demandai-je au lieutenant.

— Cela veut dire, mon cher monsieur Louët, répondit celui-ci, que la soupe est servie.

Le capitaine donna la main à mademoiselle Zéphirine, et le lieutenant et moi les suivîmes par derrière.

Nous entrâmes dans une salle à manger parfaitement éclairée, où se trouvait un dîner admirablement servi.

— Je ne sais si vous serez content de mon cuisinier, mon cher monsieur Louët, me dit le capitaine en prenant sa place et en m'indiquant la mienne. — C'est un cuisinier français que l'on dit assez bon ; je lui ai commandé deux ou trois plats provençaux à votre intention.

— Des plats à l'ail ? — Oh ! fi donc ! dit l'officier français en prenant une prise de tabac parfumé dans une tabatière d'or.

Monsieur, je croyais faire un rêve.

On me passa mon potage.

— Tiens ! m'écriai-je, c'est une bouillabesse. — Monsieur, s'en était une, et parfaitement faite, encore.

— Vous avez jeté un coup d'œil sur le parc, monsieur Louët ? me dit le capitaine.

— Oui, excellence, répondis-je, par la fenêtre de ma chambre.

— On le dit fort giboyeux ; il faudra voir cela demain, monsieur Louët. Vous avez promis de vous charger du rôti.

— Et je renouvelle ma promesse, capitaine ; seulement je vous prierai de me faire rendre mon fusil. — J'en ai l'habitude, que voulez-vous ? je ne tire bien qu'avec celui-là.

— C'est convenu, dit le capitaine.

— Ah çà ! vous savez que nous dînons de bonne heure demain, Tonino ? Vous avez promis de me conduire au théâtre *della Valle* ; je serais curieuse de voir cette mauvaise petite danseuse qui m'a remplacée.

— Mais, ma chère amie, dit le capitaine, ce n'est pas demain théâtre, ce n'est qu'après demain ; d'ailleurs je ne sais pas si le coupé est en bon état. Je vais me faire rendre compte de tout cela ; soyez tranquille. Demain, en attendant, si vous voulez aller à cheval à Tivoli ou à Subiaco...

— Serez-vous des nôtres, mon cher monsieur Louët ? dit mademoiselle Zéphirine.

— Non, merci, répondis-je ; je n'ai point l'habitude du cheval ; de sorte que ça n'est pas un plaisir pour moi que d'y monter, parole d'honneur. D'ailleurs, puisque le capitaine me l'a offert, moi je chasserai. Je suis chasseur avant tout.

— A votre guise, mon cher monsieur Louët ; toute liberté, dit le capitaine.

— Moi, je tiendrai compagnie à monsieur Louët, et je chasserai avec lui, dit le lieutenant.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, monsieur, répondis-je en m'inclinant.

Il fut donc convenu que, le lendemain, le capitaine et mademoiselle Zéphirine iraient à cheval à Subiaco, et que le lieutenant et moi resterions au château pour y faire une partie de chasse.

Après le dîner, le capitaine nous donna, au lieutenant et à moi, liberté entière. Nous en profitâmes, monsieur ; car moi surtout, vous le comprenez bien, depuis quinze ou dix-huit jours, je menais une vie fort agitée et tout à fait fatigante.

Je rentrai donc dans ma chambre. Monsieur, il ne faut pas demander si je fus étonné quand je trouvai mon fusil dans un coin, ma carnassière dans l'autre, et mes cent écus sur ma cheminée. Cela me convainquit qu'au château de monsieur le capitaine Tonino il n'y avait pas besoin de clefs pour ouvrir les portes.

Pendant que je me déshabillais, le cuisinier, à qui j'avais fait faire mes compliments sur sa bouillabesse, vint me demander si je désirais déjeuner à la provençale, à la française ou à l'italienne, le comte de Villaforte ayant ordonné, vu la partie de chasse projetée, que l'on me servît dans ma chambre. Il paraît que le capitaine Tonino, ayant changé d'habit, avait aussi jugé à propos de changer de nom. Je renouvelai à cet homme mes compliments, et je lui dis de me faire un poulet frit à l'huile, autrement dit poulet à la provençale ; c'est mon plat favori, monsieur. La nuit fut bonne, si bonne, que je ne fus réveillé que par mon déjeuner, qui frappait à ma porte.

Monsieur, je déjeunai comme un roi.

J'achevais une tasse de chocolat, lorsqu'on me frappa sur l'épaule. Je me retournai : c'était le lieutenant dans un équipage de chasse des plus galans.

— Eh bien ! me dit-il, voilà comme nous sommes prêts ?

Je lui demandai mille pardons ; mais je lui fis observer que je ne pourrais chasser en culotte courte. Il me montra alors du doigt un costume de chasse pareil au sien, qui m'attendait sur un sofa.

J'étais comme Aladin, monsieur ; je n'avais qu'à souhaiter pour voir mes souhaits accomplis.

En un tour de main je fus prêt ; alors nous descendîmes A la porte, des domestiques tenaient en main quatre chevaux de selle : un pour le capitaine et un pour mademoiselle Zéphirine, et les deux autres pour deux laquais.

Le capitaine descendait en même temps que nous : il mit une paire de pistolets à deux coups dans ses fontes, les deux autres domestiques qui devaient l'accompagner en tirent autant. Maître et domestiques étaient vêtus en outre d'une espèce de costume de fantaisie qui leur permettait de porter un couteau de chasse. Le capitaine vit que je remarquais toutes ces précautions.

— Que voulez-vous, mon cher monsieur Louët ! me dit-il, la police est si mal faite dans ce pays-ci que l'on peut faire de mauvaises rencontres ; il est bon d'être armé, vous comprenez.

Je ne comprenais pas du tout, au contraire. Ou j'avais rêvé, ou je rêvais. Lequel, du capitaine ou de Villaforte, était l'illusion ? Lequel était la réalité ? Voilà ce que je ne pouvais éclaircir. — Je résolus de laisser aller les choses.

Quant à mademoiselle Zéphirine, elle était ravissante dans son costume d'amazone.

— Bien du plaisir, mon cher monsieur Louët, me dit le capitaine en montant à cheval. Nous serons de retour à quatre heures ; j'espère qu'à quatre heures votre chasse sera finie.

— Je l'espère aussi, monsieur le comte, répondis-je ; quoiqu'en fait de chasse je n'affirme plus rien ; on ne sait pas où cela mène, une chasse.

— En tous cas, dit le capitaine en piquant son cheval et en lui faisant faire deux ou trois courbettes, en tous cas, Beaumanoir, je te recommande monsieur Louët.

— Soyez tranquille, comte, répondit le lieutenant.

Et nous ayant salué une dernière fois de la main, ainsi que mademoiselle Zéphirine, tous deux partirent au galop, suivis des domestiques.

— Pardon, monsieur, dis-je en m'approchant du lieutenant : c'est vous, je crois, que le comte appelle Beaumanoir ?

— C'est moi-même.

— Je croyais que la famille Beaumanoir était une famille éteinte.

— Eh bien ! je la rallume, voilà tout.

— Vous en êtes bien le maître, monsieur, lui dis-je. Mille pardons si j'ai été indiscret.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, mon cher Louët. Voulez-vous un chien, ou n'en voulez-vous point ?

— Monsieur, j'aime mieux chasser sans chien ; le dernier que j'ai eu m'a insulté d'une façon trop cruelle, et j'aurais peur que même chose ne se renouvelât.

— Comme vous voudrez. — Gaëtan ! lâchez Roméo.

Nous nous mîmes en chasse. Monsieur, de mes six premiers coups je tuai quatre chastres, ce qui prouvait bien que celui de Marseille était ensorcelé. Cela fit beaucoup rire Beaumanoir. Comment ! me dit-il, vous vous amusez à tirer de pareil gibier ?

— Monsieur, lui dis-je, à Marseille, le chastre est un animal fort rare. Je n'en ai vu qu'un dans toute ma vie, et c'est à lui que je dois l'avantage de me trouver dans votre société.

— Bah ! réservez-vous pour les faisans, les lièvres et les chevreuils.

— Comment ! monsieur, m'écriai-je, nous verrons de pareils animaux ?

— Eh ! tenez, en voilà un qui vous part dans les jambes. En effet, monsieur, un chevreuil venait de me partir à dix pas.

De place en place je rencontrais des jardiniers qu'il me semblait avoir vus quelque part, des garde-chasses dont la figure ne m'était pas inconnue. Tout cela me saluait, monsieur ; il me semblait que c'étaient tous mes bandits qui avaient changé de costumes ; mais j'avais vu tant de choses étonnantes, que j'avais pris le parti de ne plus me préoccuper de rien.

Nous faisions un feu de file, monsieur ; le parc était immense, fermé de murs, avec des grilles placées de temps en temps pour ménager de magnifiques échappées de vue. Comme j'étais en face d'une de ces grilles, monsieur de Beaumanoir tira un faisan.

— *Signore*, me dit un paysan qui était de l'autre côté de la grille, *questo castello e il castello d'Anticoli?*

— Pardon, villageois, lui répondis-je en m'approchant de lui, je n'entends aucunement l'italien. Parlez-moi français, et je me ferai un plaisir de vous répondre.

— Tiens! c'est vous, monsieur Louët? me dit ce paysan.

— Oui, c'est moi; mais comment savez-vous que c'est moi?

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Ernest, l'officier de hussards, votre compagnon de voyage.

— Ah! monsieur Ernest, comment! c'est vous? mademoiselle Zéphirine sera bien contente.

— Zéphirine est donc véritablement ici?

— Sans doute, monsieur Ernest, sans doute! elle est prisonnière comme moi.

— Ainsi le capitaine Tonino?...

— N'est autre que le comte de Villaforte.

— Et ce château!

— Une caverne de brigands, monsieur.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Adieu, mon cher Louët; si l'on nous voyait causer ensemble, on pourrait avoir des soupçons. Dites à Zéphirine que demain elle aura de mes nouvelles. — Et il s'élança dans la forêt.

—Apporte, Roméo! apporte! cria monsieur de Beaumanoir.

Je courus à lui.

— Eh bien! il paraît qu'il y est, le faisan. Ah! un beau coq, monsieur! un beau coq!

— Oui, oui, il y est! A qui parliez-vous donc, monsieur Louët?

— A un paysan qui me faisait une question en italien, et à qui je répondais que j'avais le malheur de ne point comprendre cet idiome.

— Ah! fit d'un air de doute et en me regardant de côté monsieur de Beaumanoir. Puis, ayant rechargé son fusil :

— Mon cher monsieur Louët, me dit-il, mieux vaut, je crois, moi qui parle italien, que je longe le mur; il pourrait y avoir encore des paysans qui auraient des questions à vous faire, et, dans ce cas, je me chargerais de leur répondre.

— Comme vous voudrez, monsieur de Beaumanoir, répondis-je; vous êtes bien le maître.

J'opérai aussitôt la manœuvre commandée. Mais il eut beau regarder, monsieur, il ne vit personne.

Nous fîmes une chasse superbe. Je dois dire, il est vrai, que monsieur de Beaumanoir était excellent tireur. A quatre heures, nous rentrâmes. Le comte de Villaforte et mademoiselle Zéphirine n'étaient point encore de retour.

Je montai à ma chambre pour me préparer à dîner. Mais comme il ne me fallait pas deux heures pour ma toilette, je pris ma basse et j'en tirai quelques accords. C'était un instrument excellent, et je résolus, plus que jamais, de ne me point m'en séparer.

A cinq heures et demie, je descendis au salon. J'étais le premier. Un instant après, le comte de Villaforte et mademoiselle Zéphirine parurent.

— Eh bien! mon cher Louët, me dit mademoiselle Zéphirine, vous êtes-vous bien amusé?

— Ma foi! mademoiselle, répondis-je, je serais difficile : et vous?

— Oh! ma foi! de tout mon cœur; les environs d'Anticoli sont charmans.

— Capitaine! dit le lieutenant en ouvrant la porte.

— Qui m'appelle capitaine? Ici je ne suis pas capitaine, mon cher Beaumanoir, je suis le comte de Villaforte.

— Capitaine, reprit le lieutenant, c'est pour affaire sérieuse; venez un instant, je vous prie.

— Pardon, ma chère amie; pardon, monsieur Louët; mais, vous savez, les affaires avant tout.

— Faites, monsieur le comte, faites.

Le capitaine sortit. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée; puis quand je fus sûr qu'il ne pouvait plus m'entendre :

— J'ai vu monsieur Ernest, dis-je à mademoiselle Zéphirine.

— Quand cela?

— Aujourd'hui.

— Ah! ce cher Ernest, il nous aura suivis d'auberge en auberge.

— C'est probable, ou bien il faudrait qu'il fût sorcier.

— Il ne vous a rien dit pour moi?

— Il m'a dit que demain vous auriez de ses nouvelles.

— Oh! quel bonheur, monsieur Louët! il va nous délivrer.

— Mais, mademoiselle, lui dis-je, comment vous trouvez-vous dans cette société, si vous la méprisez tant?

— Comme vous vous y trouvez vous-même.

— Mais, moi, j'y ai été conduit de force.

— Et moi, croyez-vous que je sois venue de bonne volonté!

— Alors, ce brigand de capitaine...

— M'a vue danser au théâtre de Bologne, est devenu amoureux de moi et m'a enlevée.

— Mais c'est donc un athée que cet homme, qui ne respecte ni les danseuses ni les contre-basses!

— Ce qui me fait le plus de peine dans tout cela, c'est que le pauvre Ernest aura cru que j'étais partie avec un cardinal, parce qu'il y avait à ce moment-là un cardinal qui me faisait la cour.

— Oh!...

— Silence! voilà Tonino qui rentre.

— Eh bien! dit Zéphirine en courant à lui, eh bien! qu'avons-nous? Oh! quelle mine! ces nouvelles sont donc bien mauvaises?

— Mais elles ne sont pas bonnes du moins.

— Viennent-elles de bonne source? demanda Zéphirine avec une inquiétude qui cette fois n'était pas jouée.

— On ne peut de meilleure source; elles viennent d'un de nos amis qui est à la police.

— Eh! qu'annonçent-elles, bon Dieu!

— Rien de positif; seulement il se trame quelque chose contre nous : nous avons été suivis de Chianciano jusqu'à Osteria Barberini. On ne nous a perdus que derrière le Monte-Gennaro. Ma chère enfant, je crois qu'il faudra renoncer pour demain à aller au théâtre *della Valle*

— Mais cela ne nous empêchera point de dîner, capitaine, je l'espère?

— Tenez, voilà la réponse, me dit le capitaine.

— Son Excellence est servie, dit un laquais en ouvrant la porte.

En entrant dans la salle à manger, je m'aperçus que le capitaine et le lieutenant avaient chacun une paire de pistolets près de leur assiette; en outre, chaque fois qu'on ouvrait la porte de l'office, nous apercevions dans l'antichambre deux bandits avec leur carabine au bras.

Le repas fut silencieux, comme on le pense bien; cependant il se passa sans accident. Je sentais instinctivement que nous approchions de la catastrophe, et je ne la voyais pas arriver sans inquiétude.

Après le souper, le capitaine plaça des sentinelles partout.

— Ma petite Rina, dit-il, je te demande pardon de ne pas te tenir compagnie; mais il faut que je veille à notre sûreté. Si tu faisais bien, tu te jetterais sur ton lit toute habillée, car nous pourrions bien être réveillés pendant la nuit, et alors je voudrais te trouver toute prête, afin qu'on pût te conduire dans un endroit sûr.

— Je ferai tout ce que tu voudras, répondit mademoiselle Zéphirine.

— Et vous, monsieur Louët, je vous serais obligé de prendre les mêmes précautions.

— Monsieur le comte, je suis à vos ordres.

— Maintenant, ma petite Zéphirine, si tu veux nous laisser le rez-de-chaussée, nous avons quelques petites dispositions à y prendre qui ne s'accordent pas avec la présence d'une femme.

— Je remonte à ma chambre, répondit mademoiselle Zéphirine.

— Et moi aussi, m'écriai-je.

Le capitaine s'approcha d'une sonnette.

— Cela va bien, monsieur Louët, me dit mademoiselle Zéphirine en se frottant les mains.

— Cela va mal, mademoiselle Zéphirine, répondis-je en secouant la tête.

— Conduisez monsieur et mademoiselle chacun à sa chambre, dit en italien le capitaine. Puis il ajouta à voix basse quelques mots que nous ne pûmes entendre.

— J'espère que tout cela n'est encore qu'une fausse alerte, dit mademoiselle Zéphirine.

— Hum! je ne sais pourquoi, dit le capitaine, j'ai un mauvais pressentiment... Si j'ai un instant, Zéphirine, j'irai te voir. Bonne nuit, monsieur Louët.

— Bonne nuit, capitaine, dis-je en sortant.

Mademoiselle Zéphirine était restée un peu en arrière. Cependant comme j'avais monté les dix premiers degrés, je la vis paraître. Je m'arrêtai pour l'attendre, mais le bandit qui me conduisait me poussa par les épaules.

Je rentrai dans ma chambre ; le bandit me laissa la lampe et sortit. En s'en allant, il ferma la porte à double tour.

— Hum! hum! dis-je, il paraît que je suis prisonnier.

Je n'avais rien de mieux à faire que de me jeter sur mon lit, et c'est ce que je fis.

Monsieur, je passais plusieurs heures dans des réflexions fort tristes ; peu à peu cependant mes idées s'embrouillèrent. De temps en temps seulement je tressaillais et j'ouvrais les yeux tout grands ; enfin, monsieur, à force de les ouvrir, je les fermai une bonne fois et je m'endormis.

Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais, lorsque j'entendis qu'on entrait dans ma chambre, et que je sentis qu'on me secouait par les épaules.

— *Subito, subito!* me dit une voix.

— Monsieur, qu'y a-t-il? demandai-je en m'asseyant sur mon lit.

— *Non ce niente ma bisogna, seguir mi.*

Je compris à peu près que cet homme m'ordonnait de le suivre.

— Et où faut-il seguir vous? demandai-je.

— *Non capisco, avanti, avanti.*

— Me voilà, monsieur, me voilà ; que diable! le feu n'est point à la maison, peut-être.

— *Avanti, avanti.*

— Pardon, pardon, je ne laisse pas ma basse ici ; je ne me soucie pas qu'il arrive malheur à mon instrument. J'espère qu'il ne m'est pas défendu de prendre ma basse.

Le bandit me fit signe que non, mais qu'il fallait me dépêcher.

Je mis ma basse sur mon dos, et je lui dis que j'étais prêt à le suivre.

Alors il marcha devant moi, me fit traverser plusieurs corridors, puis descendre un petit escalier, après quoi il ouvrit une porte et nous nous trouvâmes dans le parc : le jour commençait à poindre.

Je ne puis vous dire, monsieur, les tours et les détours que nous fîmes ; enfin, nous entrâmes dans un massif d'arbres, et, dans l'endroit le plus sombre, nous aperçûmes l'ouverture d'une grotte.

Je vis que c'était là mon appartement provisoire. Je commencais, tout en tâtonnant, à en reconnaître les localités, quand tout à coup je sentis qu'on me prenait par la main. Je fus sur le point de jeter un cri ; mais la main qui me prenait était fort douce, de sorte que je reconnus bien vite que ce n'étais pas celle d'un brigand.

— Chut! me dit une petite voix.

— Je ne souffle pas le mot, mademoiselle.

— Posez là votre basse?

J'obéis.

— Eh bien! qu'y a-t-il?

— Il y a qu'ils sont cernés par un régiment, et qu'Ernest est à la tête de ce régiment.

— Oh! ce brave M. Ernest!

— Comprenez-vous comme il m'aime? Il nous a suivis depuis Sienne jusqu'ici. Quel bonheur, mon cher monsieur Louët, que vous ayez été fait prisonnier!

— Oui, c'est un grand bonheur, répondis-je.

— C'est pourtant moi qui ai eu cette idée là.

— Comment, vous?

— Certainement. J'ai dit que je ne pouvais pas danser sans musicien, et l'on a tant cherché qu'on a fini par vous trouver.

— Comment! c'est à vous que je dois...

— A moi, mon cher monsieur, à moi seule ; sans compter que, grâce à votre solitaire, j'ai pu laisser partout à Ernest l'itinéraire de notre voyage.

— Mais comment se fait-il que nous soyons réunis dans cette grotte?

— Parce que c'est l'endroit le plus retiré du parc, et par conséquent le dernier où l'on viendra nous chercher. De plus, il y a une porte qui donne probablement dans quelque souterrain, lequel doit avoir son ouverture dans la campagne.

— Eh bien! mais si nous filions par cette porte, mademoiselle, il me semble que cela serait prudent.

— Ah! oui, c'est juste. — Mais il n'y a qu'un malheur, c'est que la porte est fermée.

On entendit un coup de fusil.

— Écoutez, mademoiselle, m'écriai-je.

— Bon! cela commence, dit Zéphirine.

— O mon Dieu! où nous cacher?

— Mais il me semble que nous ne pouvons guère être mieux cachés que nous ne le sommes.

— Mademoiselle Zéphirine, lui dis-je, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas?

— Moi, abandonner un ami, jamais! — C'est à une condition, cependant. Entendez-vous? entendez-vous?

La fusillade redoublait, qu'on aurait dit des feux de peloton.

— Quelle est cette condition, mademoiselle? tout ce que vous voudrez.

— C'est que si M. Ernest vous interroge sur mes relations avec le monstre, vous lui direz qu'elles ont toujours été honnêtes, et que je ne lui ai jamais cédé.

— M[illegible] croire pas, mademoiselle.

— V[illegible], monsieur [illegible], il [illegible] que je [illegible]

— [illegible] m[illegible] en lui prenant la main, il me sembl[illegible] grotte.

— Tant mieux! tant mieux! répondit mademoiselle Zéphirine.

C'é[illegible]

Je [illegible]

— [illegible]

enco[illegible]

en a[illegible]

De minute en minute la chose s'[illegible] à assister à des combats, monsieur; sur mer comme sur terre les combats me poursuivaient.

— Il me semble que les coups de fusil se rapprochent, dit mademoiselle Zéphirine.

— J'en ai peur, mademoiselle, répondis-je.

— Mais, au contraire, vous devez être enchanté; c'est qu'ils fuient.

— Je suis enchanté, mademoiselle; mais je voudrais bien qu'ils ne fuyassent point de notre côté.

Monsieur, on entendait des cris comme si on s'égorgeait; et c'était bien permis, car on s'égorgeait effectivement, comme nous pûmes le voir depuis. Tout cela était mêlé de coups de fusil, de sons de trompette, de roulemens de tambour. L'odeur de la poudre arrivait jusqu'à nous. Les détonations se rapprochaient de plus en plus en plus : je suis sûr que les combattans n'étaient pas à cent pas de la grotte.

Tout-à-coup, nous entendîmes un soupir, puis le bruit d'un corps qui tombait, et l'une de nos deux sentinelles vint rouler en se débattant dans la grotte. Cet homme avait reçu une balle perdue; et comme il était tombé dans le rayon de lumière qui se projetait dans le souterrain, nous ne perdîmes pas une des angoisses de son agonie. Je dois le dire, cependant, à cette vue, mademoiselle Zéphirine me prit les mains, et je sentis qu'elle tremblait :

— O monsieur Louët, me dit-elle, que c'est horrible de voir mourir un homme !

— En ce moment, nous entendîmes une voix qui criait : Arrête ! misérable ! arrête ! attends-moi !

— Ernest ! s'écria mademoiselle Zéphirine, la voix d'Ernest ! et elle s'élança vers l'ouverture de la grotte. Au même instant le capitaine s'y précipita tout sanglant :

— Zéphirine, cria-t il, Zéphirine, où es-tu ?

Mais comme il venait du grand jour et que ses yeux n'étaient point encore habitués à l'obscurité, il ne put nous apercevoir

Mademoiselle Zéphirine me fit signe de garder le silence.

Le capitaine resta un instant comme ébloui, puis ses yeux plongèrent dans toutes les profondeurs de la grotte; alors il nous vit.

Il ne fit qu'un bond jusqu'à nous, un bond de tigre.

— Zéphirine, pourquoi ne me réponds-tu pas quand je t'appelle ? Viens, viens.

Il la prit par le bras et voulut l'entraîner vers la porte du fond.

— Où voulez-vous me mener ? où voulez-vous me conduire ? s'écria la pauvre enfant.

— Viens avec moi, viens.

— Mais je ne veux pas aller avec vous, moi, dit-elle en se débattant.

— Comment ! tu ne veux pas venir avec moi ?

— Mais non ; moi, pourquoi vous suivrais-je ? Je ne vous aime pas, moi. Vous m'avez enlevée de force, je ne vous suivrai pas. Ernest ! Ernest ! par ici !

— Ernest, Ernest ! murmura le bandit. Ah ! c'est donc toi qui nous trahissais !

— Monsieur Louët, si vous êtes un homme, s'écria Zéphirine, à moi ! à mon secours !

Je vis briller la lame d'un poignard, monsieur. Je n'avais point d'armes; je saisis le manche de la contrebasse, je la levai comme une massue, et j'en appliquai un si rude coup sur le crâne du capitaine, que l'instrument se défonça, et qu'il se trouva la tête prise dans son intérieur.

Soit violence du coup, soit surprise de se voir la tête contrebassée, le capitaine ouvrit les bras, et poussa un tel mugissement que toute la grotte en trembla.

— Zéphirine ! Zéphirine ! cria une voix au dehors.

— Ernest ! Ernest ! s'écria la jeune fille en s'élançant vers l ouverture de la grotte.

— Mademoiselle Zéphirine ! m'écriai-je à mon tour en la suivant, épouvanté moi-même du coup que je venais de faire.

Monsieur, je vous ai dit que cette jeune fille était légère comme une biche; elle était déjà dans les bras de son officier. J'allai me cacher derrière eux.

— Là, là ! cria le jeune lieutenant en montrant l'entrée de la grotte à une douzaine de soldats qui venaient de le rejoindre, et qui se précipitèrent dans l'intérieur. — Là, il est là ! amenez-le mort ou vif.

— Au bout de cinq minutes, monsieur, ils reparurent; ils n'avaient rien trouvé que la contrebasse, où il y avait le trou de sa tête. Le capitaine s'était sauvé par la seconde porte.

— Tiens, Ernest, dit Zéphirine, voilà mon sauveur. Le poignard était déjà là, vois-tu, quand il est venu à mon secours. Elle montrait sa poitrine. Car je n'avais jamais voulu lui céder, vois-tu, à ce monstre de capitaine, et il aimait mieux me tuer que de me voir appartenir à un autre.

— Bien vrai ? dit Ernest.

— Ah !... mon ami, comment peux-tu me soupçonner ? Demande plutôt à M. Louët.

Je vis que le moment était venu, et je m'approchai.

— Monsieur, lui dis-je, je vous jure...

— C'est bien, me dit M. Ernest, pas de serment. Pensez-vous que je ne la croie pas sur parole ?

— Je crois, dis-je, sauf meilleur avis, monsieur Ernest, que, puisque le capitaine nous est échappé, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de mettre mademoiselle Zéphirine en sûreté.

— Vous avez raison, monsieur Louët. Viens, Zéphirine.

Nous reprîmes le chemin du château; mais avant d'y arriver, il nous fallut traverser le champ de bataille. Monsieur, nous vîmes bien dix ou douze morts. Au pied du perron, un cadavre barrait les marches.

— Enlevez donc de là cette charogne, dit un vieux brigadier qui marchait devant nous à deux soldats.

Les deux soldats retournèrent le cadavre qui était tourné le nez contre terre, et je reconnus le dernier des Beaumanoirs.

Nous ne fîmes que passer au château. M. Ernest y laissa garnison, puis nous montâmes dans une voiture avec mademoiselle Zéphirine, et M Ernest, à la tête de douze hommes bien armés, nous servit d'escorte. Il va sans dire, monsieur, comme vous comprenez bien, que j'avais repris mes cent écus, mon fusil et ma carnassière.

Il n'y avait que ma pauvre basse que je regrettais. Quant à mademoiselle Zéphirine, il paraît qu'elle ne regrettait rien, car elle était comme folle de joie.

Au bout d'une heure de route à peu près, je vis à l'horizon une grande ville avec un dôme énorme.

— Sans indiscrétion, monsieur Ernest, dis-je en sortant ma tête par la portière, puis-je vous demander quelle est cette ville ?

— Cette ville ?

— Oui.

— Là, devant nous ?

— Là, devant nous, monsieur.

— Eh mais ! c'est Rome.

— Comment ! c'est Rome ? Bien vrai ?

— Sans doute.

— Eh bien ! monsieur, lui dis-je, je suis enchanté, parole d'honneur, enchanté, c'est le mot. J'ai toujours eu une très-grande envie de voir Rome.

Deux heures après, nous fîmes notre entrée dans Rome. Monsieur, c'était bien Rome.

— Et vites-vous le pape ? demandai-je, car je me rappelle, monsieur Louët, que c'était un de vos désirs.

— Vous n'êtes pas sans savoir, me répondit M. Louët, que ce respectable vieillard était pour lors à Fontainebleau ; mais je le vis à son retour, monsieur, lui et ses successeurs; car M. Ernest m'ayant fait entrer comme quatrième basse au théâtre della Valle, j'y restai jusqu'à 1830. Si bien que lorsqu'en 1830 je revins à Marseille, monsieur, comme il y avait vingt ans que j'en étais parti, on ne voulait pas me rendre ma place à l'orchestre; on me prenait pour un faux Martin-guerre.

— Et mademoiselle Zéphirine ?

— Monsieur, j'ai entendu dire qu'elle avait épousé M. Ernest, dont je n'ai jamais su l'autre nom, et qu'elle était devenue une fort grande et fort honnête dame.

— Et le capitaine, vous n'en avez jamais entendu reparler ?

— Si fait, monsieur ; trois ans après il se laissa arrêter au théâtre de la Valle, et j'eus la douleur de le voir pendre.

Voici comment monsieur, pour avoir oublié de décharger mon fusil, qui fit long feu sur un chastre, je me trouvai avoir vu l'Italie et être resté vingt ans à Rome.

— Savez-vous l'heure qu'il est ? demanda Méry en tirant sa montre : quatre heures du matin ! Une belle heure pour aller se coucher.

— Heureusement, dit M. Louët en nous montrant Jadin et nos deux autres convives qui ronflaient, heureusement que ces messieurs ont pris un à-compte.

FIN DU MIDI DE LA FRANCE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

QUINZE JOURS AU SINAÏ

PAR

ALEXANDRE DUMAS

ALEXANDRIE.

Le 22 avril 1830, vers six heures du soir, nous fûmes interrompus au milieu de notre dîner par le cri *terre! terre!* poussé à bord du brick le *Lancier*, qui nous conduisait, messieurs Taylor, Mayer et moi, en Egypte. Nous montâmes rapidement sur le pont, et, aux derniers rayons du soleil couchant, nous saluâmes l'antique sol des Ptolémées.

Alexandrie est une plage de sable un grand ruban doré étendu à fleur d'eau : à son extrême gauche, ainsi que la corne d'un croissant, s'avance la pointe de Canope ou d'Aboukir, selon que l'on veut penser à la défaite d'Antoine ou à la victoire de Murat. Plus près de la ville s'élèvent la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre, seules ruines qui restent de la cité du Macédonien. Entre ces deux monumens, près d'un bois de palmiers, est le palais du vice-roi, mauvais et pauvre édifice blanc bâti par des architectes italiens. Enfin, de l'autre côté du port, se détache sur le ciel une tour carrée, bâtie par les Arabes, et au pied de laquelle débarqua l'armée française conduite par Bonaparte. Quant à Alexandrie, cette antique reine de la Basse-Egypte, honteuse sans doute de son esclavage, elle se cache derrière les vagues du désert, au milieu desquelles elle s'élève comme une île de pierre sur une mer de sable.

Tout cela était sorti successivement de la mer, et comme par magie, à mesure que nous approchions du rivage; et cependant nous n'avions pas échangé une parole, tant notre esprit était plein de pensées et notre cœur de joie. Il faut être artiste, avoir rêvé longtemps un pareil voyage, avoir touché, comme nous venions de le faire, à Palerme et à Malte, ces deux relais de l'Orient, puis enfin, vers le soir d'un beau jour, par une mer calme, au cri joyeux des matelots, dans un horizon éclairé comme par le reflet d'un incendie, avoir vu apparaître, nue et ardente, cette vieille terre d'Egypte, mystérieuse aïeule du monde, auquel elle a légué, comme une énigme, l'indéchiffrable secret de sa civilisation; il faut avoir vu tout cela avec des yeux fatigués de Paris, pour comprendre ce que nous éprouvâmes à l'aspect de cette côte, qui ne ressemble à aucun paysage connu.

Nous ne revînmes à nous que pour nous occuper des préparatifs du débarquement; mais le capitaine Bellanger nous arrêta en souriant de notre hâte. La nuit, si rapide à descendre du ciel dans les climats orientaux, commençait à ternir cet horizon brillant, et, aux dernières lueurs du jour, on voyait écumer, comme des vagues d'argent, l'eau qui se brise contre une chaîne de rochers qui ferme presque entièrement le port. Il eût été imprudent de risquer l'entrée de la rade, même avec un pilote turc, et il était cent fois probable que, ne partageant pas notre impatience, aucun de ces guides marins ne se hasarderait de nuit à venir à bord de notre bâtiment.

Il fallut donc prendre patience jusqu'au lendemain. Je ne sais ce que firent mes compagnons de voyage; quant à moi, je ne dormis pas une minute. Deux ou trois fois pendant la nuit, je montai sur le pont, espérant toujours apercevoir quelque chose à la lueur des étoiles; mais pas une lumière ne s'alluma sur le rivage, pas une rumeur ne nous arriva de la ville : on eût cru que nous étions à cent lieues de toute terre.

Enfin le jour parut. Un brouillard jaunâtre couvrait tout le littoral, qu'on ne reconnaissait que par une longue ligne de vapeurs d'un ton plus mat. Nous n'en manœuvrâmes pas moins vers le port; et peu à peu le voile qui couvrait cette mystérieuse Isis, sans se lever, devint moins épais, et, comme à travers une gaze de plus en plus transparente, nous revîmes peu à peu le paysage de la veille.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de pas des bri-